



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[S - Z]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

S

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60800](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60800)



DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

S

SA ou **SAA**, (Emmanuel) Jésuite, né à Villa-do-Condé en Portugal, prit l'habit de S. Ignace en 1545. Après avoir enseigné à Coimbre & à Rome, il se consacra à la chaire, & prêcha avec succès dans les principales villes d'Italie. Pie V l'employa à une nouvelle édition de la Bible. Il mourut en 1596, dans sa 66e. année, à Arone, au diocèse de Milan, où il s'étoit rendu pour se délasser de ses travaux. Nous avons de lui : I. *Scholia in iv Evangelia*, Anvers, 1596; Lyon, 1610; Cologne, 1620. II. *Notationes in totam sacram Scripturam*, Anvers, 1598; Cologne, 1610. III. *Aphorismi Confessariorum*, Barcelone, 1609; Paris, 1609. Ses notes sur la Bible sont courtes & littérales. Il y en a un grand nombre qui, dans leur brièveté, jettent plus de jour sur le texte sacré, & terminent mieux de grandes difficultés que de longs commentaires. On assure qu'il fut 40

Tome VIII.

ans à composer son livre des *Aphorismes des Confesseurs*, quoique ce ne soit qu'un vol. in-12. On en a fait un grand nombre d'éditions. Les confesseurs y trouvent d'excellentes règles, fruits de l'expérience, du jugement, & de la solide piété de l'auteur. L'ouvrage n'est pas d'abord sorti de sa main exactement tel que nous le voyons, le maître du sacré palais en ayant fait changer ou retrancher un certain nombre de décisions qui lui paroissent s'éloigner des opinions communément reçues parmi les théologiens.

SA DE MIRANDA, (François) chevalier de l'ordre de Christ en Portugal, né à Coimbre en 1495, fut d'abord professeur en droit de l'université de sa patrie. Il ne s'étoit adonné à la jurisprudence, que par complaisance pour son pere. Dès qu'il l'eut perdu, il se livra entièrement à la philosophie morale & à la poésie. Après un voyage fait en Espagne & en Ita-

A

lie, il retourna en Portugal avec des connoissances très-étendues. Le roi Jean III & l'infant Jean l'honorèrent de leurs bontés; mais Sa n'eut pas le bonheur de les conserver. Il quitta la cour, & se confina dans une maison de campagne jusqu'à sa mort, arrivée en 1558, à 65 ans. Ses ouvrages poétiques consistent en *Satyres*, en *Comédies*, en *Pastorales*. Ils ont été imprimés en 1614, à Lisbonne, in-4°. Sa de Miranda est le premier poète de sa nation qui ait eu un nom; mais il n'en est ni le plus correct, ni le plus élégant. Plus soigneux de réformer les vices du cœur, que de procurer du plaisir à l'esprit, il s'attachoit à mettre en vers des maximes de morale, qui ne prétoient pas toujours à la poésie. La sienne offre des leçons utiles.

SA, (CORREA de) voyez CORREA.

SAADI ou SADI, célèbre poète Persan, naquit dans la ville de Schiraz, capitale de la province de Farsistan en Perse, l'an 1175 de J. C. Il fut fait esclave par les Francs dans la Terre-Sainte, & travailla en cette qualité aux fortifications de Tripoli. Un marchand d'Alexep le racheta de cette captivité pour le prix de 10 écus d'or, & lui en donna cent autres pour la dot de sa fille qu'il lui fit épouser. Mais cette femme lui donna tant de peine, qu'il n'a pu s'empêcher d'en faire connoître son chagrin dans ses ouvrages, & principalement dans son *Gulistan*, qui parut en vers & en prose l'an 1258. Quelque tems après il publia son *Bostan*, qui est tout en vers,

aussi-bien qu'un autre de ses ouvrages, qui porte le titre de *Molamâat*. Le mot *Gulistan* signifie proprement en langue persane un *jardin* ou *parterre de fleurs*, & celui de *Bostan* se prend pour un *jardin de fruits*; celui de *Molamâat* signifie en arabe des *étincelles*, des *rayons*, des *échantillons*. Il mourut à l'âge de 116 ans, l'an 1291. Voltaire faisoit peu de cas de ses poésies; mais comme il ignoroit absolument la langue persane, son sentiment n'est peut-être pas fondé. Si on en juge par les vers qu'il en rapporte lui-même, on ne peut s'empêcher de reconnoître dans le poète Persan beaucoup d'énergie & d'élévation. Voici comme il parle de Dieu.

Il fait distinctement ce qui ne fut jamais :

De ce qu'on n'entend pas, son oreille est remplie.

De l'éternel burin de sa prévision

Il a tracé nos traits dans le sein de nos meres.

De l'aurore au couchant il porte le soleil.

Il seme de rubis les masses des montagnes.

Il prend deux gouttes d'eau; de l'une il fait un homme,

De l'autre il arrondit la perle au fond des mers.

L'être, au son de sa voix, fut tiré du néant.

Qu'il parle, & dans l'instant l'univers va rentrer

Dans les immensités de l'espace & du vide :

Qu'il parle, & l'univers repasse, en un instant,

De l'abyme du rien dans les plaines de Rêre.

On peut remarquer en passant combien étoient justes les idées

du poëte Persan sur la Divinité. Voyez KANG-HI.

SAADIAS-GAON, célèbre Rabbin, mort en 943, à 50 ans, fut le chef de l'académie des Juifs, établie à Sora, près de Babylone. On a de lui : I. Un traité intitulé *Sepher Haemounoth*, dans lequel il traite des principaux articles de la croyance des Juifs. II. Une *Explication* du livre *Jezira*. III. Un *Commentaire* sur *Daniel*. IV. Une *Traduction*, en arabe, de l'*Ancien-Testament*; & d'autres ouvrages.

SAAS, (Jean) né au diocèse de Rouen, & membre de l'académie de cette ville, mort en 1774, âgé de près de 72 ans. Après avoir été secrétaire de l'archevêque, & garde de la bibliothèque du chapitre de Rouen, il fut pourvu de la cure de Darnetal en 1742, puis d'un canonicat de la métropole en 1751. Une application constante à l'étude lui acquit des connoissances étendues dans la littérature, & le rendit un des plus habiles bibliographes de son tems. Mais plus jaloux de la gloire des lettres que de la sienne propre, il n'employa jamais plus d'activité que lorsqu'il s'agit d'être utile aux autres, soit par des recherches longues & pénibles, soit par la révision de leurs ouvrages. Outre des manuscrits intéressans qu'il a laissés, il a fait imprimer plusieurs écrits sans nom ou sous des noms empruntés; entr'autres : I. *Catéchisme de Rouen*. II. *Nouveau Pouillé de Rouen*, 1738, in-4°. III. *Notice des Manuscrits de l'Eglise de Rouen*, 1746, in-12. IV. *Lettre sur le Catalogue de*

la Bibliothèque du Roi, 1749, in-12. V. Plusieurs *Lettres critiques* sur le *Supplément du Moréri*, 1735, sur l'*Encyclopédie*, sur le *Dictionnaire de l'abbé Ladvocat*, Douay, 1762, in-8°. Ces Lettres sont remplies de bonnes observations, de corrections importantes, & décelent beaucoup de jugement & de savoir : l'auteur est un des premiers qui ait apprécié avec justesse la massive compilation de l'Encyclopédie : il montre non-seulement les erreurs grossières, mais la mauvaise foi & les vues sinistres des rédacteurs. Voyez DIDEROT.

SAAVEDRA, voyez CERVANTES.

SAAVEDRA FAJARDO, (Diego) d'une famille noble du royaume de Murcie en Espagne, fut résident de cette puissance en Suisse. C'étoit à la fois un bon littérateur & un habile politique, parlant & écrivant purement en espagnol. Il mourut en 1648, chevalier de l'ordre de S. Jacques, & conseiller du conseil suprême des Indes. On a de lui : I. *L'Idée d'un Prince politique*. II. *La Couronne Gothique*, &c., Anvers, in-fol. III. *La République Littéraire* : ouvrage de critique, où il y a quelques bonnes plaisanteries. Il a été traduit en françois, à Lausanne, 1770, in-12.

SABADINO DEGLIARIENTI, (Jean) Bolonois, contemporain de Bocace, qui fit tant de mauvais imitateurs de ses contes frivoles & lubriques. Sabadino fut de ce nombre. Il composa 70 *Nouvelles*, où il n'y a rien à gagner ni pour l'esprit ni pour le cœur : ce qui n'a pas empêché qu'elles ne ful-

sent imprimées d'abord à Bologne, in-fol., 1483, & ensuite à Venise en 1504 & 1510.

SABACOS, Ethiopien, s'empara, dit-on, de l'Egypte, & fut pere de Tharaca qui vint au secours d'Ezéchias, comme il est dit au 4e. liv. des Rois, chap. 19. Son histoire, telle qu'elle est rapportée par Hérodote, ne mérite aucune croyance. Il paroît que c'est un roman fabriqué, sur l'histoire de Salomon, mal entendue & ridiculement défigurée par ce Grec: ainsi que l'ont prouvé assez bien l'auteur de l'*Histoire des tems fabuleux*, & celui d'*Hérodote historien du peuple Hébreu sans le savoir*.

SABAS, (S.) Goth de nation, né sous le règne de Constantin le Grand, se distingua dans les armées par son courage & sa vie chrétienne. Les Goths ayant depuis embrassé l'Arianisme, il demeura ferme dans la foi catholique. Athanaric, roi des Goths, qui étoit païen, ayant donné un édit contre les Chrétiens, Sabas fut arrêté, en 372, & noyé après plusieurs traitemens cruels.

SABAS, (S.) abbé & supérieur-général des monasteres de Palestine, naquit en 439 à Matalasque, bourg situé près de Césarée en Cappadoce. Des querelles domestiques le dégoûtèrent du monde; il se confina dans un monastere à une lieue de sa patrie, & il en fut l'ornement. Il défendit avec zele la foi du concile de Chalcédoine, sous le regne d'Anastase, & mourut en 531, à 92 ans, plein de vertus & de jours. Sa *Vie* a été écrite avec beaucoup d'exactitude par Cyrille, moine

de Palestine, & publiée par Bollandus sous le 20 janvier. La *Vie* du même Saint donnée par Métaphrasste est interpolée.

SABATEI-SEVI, voy. ZABATHAI.

SABELLICUS, (Marcus-Antonijs Cocceius) né à Vicovaro, sur le Tévérone, vers 1436, d'une famille honnête, prit le nom de *Sabellicus* lorsqu'il fut couronné poète. Il alla à Rome fort jeune; il s'y appliqua à l'étude avec une ardeur incroyable sous les plus savans maîtres, & en particulier sous Pomponius-Lætus & sous Domitius de Vérone. Ses talens lui procurerent la chaire de professeur des belles-lettres à Udine, où il s'acquit une grande réputation. Le sénat de Venise l'enleva à cette ville en 1484, pour lui confier la bibliothèque de S. Marc; mais ses débauches lui causerent une maladie dont il mourut en 1506, à 70 ans. Comme il n'avoit pas suivi les maximes de sagesse qu'il étaloit dans ses ouvrages historiques, Latomus lui fit une épitaphe dans laquelle il disoit:

*Quid juvat humanos scire atque
evolvere casus,
Si fugienda facis si facienda
fugis?*

On a de lui: I. Une *Histoire Universelle*, depuis Adam jusqu'en 1503, en latin, en un vol. in-fol. II. *L'Histoire de la République de Venise*, aussi en latin, in-fol., 1487; & dans le Recueil des Historiens de Venise, 1718, 10 vol. in-4°. Il y a bien des exagérations & des éloges outrés. La Traduction en italien par Matthieu Visconti, est rare. III. Plusieurs

autres ouvrages en vers & en prose, imprimés en 1560, en 4 vol. in-folio.

SABELLIUS, fameux hérétique du 3^e. siècle, né à Ptolémaïde en Libye, disciple de Noëtus de Smyrne, étoit aussi entêté que son maître. Il ne mettoit d'autre différence entre les Personnes de la Trinité, que celle qui est entre les différentes opérations d'une même chose. Lorsqu'il confidéroit Dieu comme faisant des décrets dans son conseil éternel, & résolvant d'appeler les hommes au salut, il le regardoit comme Pere. Lorsque ce même Dieu descendoit sur la terre dans le sein de la Vierge, qu'il souffroit & mouroit sur la croix, il l'appelloit Fils. Enfin, lorsqu'il confidéroit Dieu comme déployant son efficace dans l'ame des pécheurs, il l'appelloit Saint-Esprit. Selon cette hypothese, il n'y avoit aucune distinction entre les Personnes Divines. Les titres de Pere, de Fils & de Saint-Esprit, n'étoient que des dénominations empruntées des actions différentes que Dieu avoit produites pour le salut des hommes. S. Augustin remarque que la condamnation de cette hérésie, ainsi que celle d'Arius, est admirablement contenue dans ces paroles de Jesus-Christ : *EGO ET PATER UNUM SUMUS.* « Non dicit : Ego & Pater unum sum ; sed, Ego & Pater unum sumus. Quod dico unum, audiat Arianus ; quod dico sumus, audiat Sabellianus : non dividat Arianus unum, non deleat Sabellianus sumus ». Les erreurs de Sabellius, anathématisées dans

plusieurs conciles, & en particulier dans celui d'Alexandrie en 261, ne laisserent pas de se répandre en Italie & en Mésopotamie. S. Denys d'Alexandrie composa d'excellens Traités contre Sabellius, dont les sectateurs furent appelés *Sabelliens*. S. Jérôme a exprimé énergiquement la nature de cette hérésie, en disant dans une de ses Epîtres à Marcelle : *Nos Patrem & Filium & Spiritum Sanctum, in suâ unumquemque personâ ponimus ; illi Trinitatem in unius personæ angustias cogunt.* Comme l'esprit d'erreur se jette toujours dans les extrêmes, il enfanta quelque tems après l'hérésie des Tricheïtes, diamétralement opposée à celle de Sabellius. Voyez FAYDIT & JEAN Philoponos.

SABEO, (Faulste) *Sabaus*, né près de Bresse dans l'état de Venise, se fit connoître dès sa jeunesse par son talent pour la poésie latine. Un voyage qu'il fit à Rome dans la maturité de l'âge, lui inspira le goût des antiquités ecclésiastiques. Il s'appliqua alors à l'étude des Peres, & ne regarda plus la poésie que comme un délassement. On a de lui un Recueil d'*Epigrammes* latines, imprimé à Rome en 1556. On en trouve un grand nombre qui sont pleines de sel. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, est l'*Edition d'Arnobé*, Rome, 1542, in-folio : elle est recherchée par les bibliomanes. Henri II, auquel il dédia ses *Epigrammes*, lui fit présent d'une chaîne d'or. Il mourut âgé de 80 ans, vers l'an 1558.

SABIN, (George) né dans la Marche de Brandebourg en

1508, fut élevé avec un soin extrême par Mélanchthon, qui lui donna sa fille en mariage. Son Poème intitulé: *Res gesta Caesarum Germanicorum*, qu'il mit au jour, âgé seulement de 20 ans, lui concilia les éloges des savans & la protection des princes. Il devint ensuite professeur de belles-lettres à Francfort-sur-l'Oder, puis recteur de la nouvelle académie de Königsberg, & conseiller de l'électeur de Brandebourg. Ce prince l'employa en diverses ambassades, dans lesquelles Sabin fit admirer son éloquence & sa capacité dans les affaires. Il fut ennobli, à la diète de Ratisbonne, par l'empereur Charles-Quint, en 1540; & mourut à Francfort-sur-l'Oder, en 1560. On a de lui diverses Poésies latines, 1597, in-8°, parmi lesquelles on distingue ses *Élégies*.

SABINE, (*Julia Sabina*) femme de l'empereur Adrien, étoit petite-niece de Trajan & fille de Matidia. L'impératrice Plotine, qui favorisoit Adrien, la fit épouser à ce prince. Ce mariage fut très-malheureux. Adrien, devenu empereur, traita son épouse comme une esclave. Sabine cependant avoit des graces & de la dignité; mais elle mettoit trop d'aigreur dans les reproches qu'elle faisoit à son époux. Elle se vantoit de n'avoir pas voulu lui donner des enfans, dans la crainte de mettre au monde des monstres plus odieux encore que leur pere. La méfintelligence augmenta tellement, qu'Adrien, frappé de la maladie qui le conduisit au tombeau, la contraignit de s'ôter

la vie, pour qu'elle n'eût pas le plaisir de lui survivre. D'autres disent qu'il l'empoisonna l'an 138 de J. C., après 38 ans de mariage. Satisfait de l'avoir ravie à la terre, il la fit placer dans le ciel.

SABINIEN, diacre de l'Eglise Romaine, & nonce de S. Grégoire-le-Grand à Constantinople, auprès de l'empereur Maurice, succéda à ce pontife le 13 septembre 604, & mourut le 22 février 606. Il avoit, quoique dans un degré moins éclatant, les vertus de son prédécesseur. Quelques-uns lui attribuent l'usage des cloches, mais il paroît qu'ils se trompent, & que cette invention se fit avant lui à Nole en Campanie (*voy. NOLE*, dans notre *Dict. Géog.*). Cependant les grandes cloches ne sont guere plus anciennes; car en 610, Loup, évêque d'Orléans, étant à Sens lorsque Clotaire assiégeoit cette ville, répandit la terreur dans le camp, & mit en fuite toute l'armée en faisant sonner les cloches de l'église de St. Etienne: ce qui prouve que ce n'étoit pas une chose fort connue. Quoi qu'il en soit, si Sabinien n'inventa pas les cloches, il ordonna qu'on distinguât les heures canoniales, & qu'on appellât le peuple à l'église par le son des cloches.

SABINUS, (*Titurius*) lieutenant de Jules-César, fut défait par Ambiorix, roi des Eburons. *Voyez COTTA*.

SABINUS, intendant d'Auguste en Syrie, voulut, après la mort d'Hérode-le-Grand; qu'on lui donnât le trésor de ce prince. Cette prétention excita une révolte. Les Juifs livrerent

bataille aux Romains, furent repoussés, & le trésor fut pillé. Les vaincus étant assemblés en plus grand nombre, repoussèrent à leur tour Sabinus dans le palais, où ils l'assiégerent. L'intendant demanda du secours à Varus, gouverneur de Syrie. Les Juifs allèrent au-devant de celui-ci, se justifirent, & se plainquirent de la conduite de Sabinus, qui disparut, pour éviter la punition qu'il méritoit.

SABINUS, (*Julius*) seigneur Gaulois, né dans le pays de Langres, prit le titre de *César* au commencement du règne de Vespasien. Ayant offert la bataille à l'empereur, il fut vaincu & mis en déroute. Pour se dérober à la poursuite du vainqueur, il alla dans une de ses maisons de campagne, feignit de vouloir livrer son corps aux flammes. Il congédia tous ses domestiques, & ne retint que deux affranchis en qui il avoit confiance. Ensuite il mit le feu à la maison, & se retira dans un souterrain, inconnu à tout autre qu'à lui & à ses confidens. La nouvelle de sa mort s'étant répandue, la douleur de sa femme Epponine servit à la confirmer. Mais lorsque Sabinus apprit par un de ses affranchis que cette tendre épouse avoit déjà passé trois jours & trois nuits sans prendre de nourriture, il lui fit savoir le lieu de sa retraite. Elle s'y rendit, le consola dans cette espèce de tombeau, & y mit au monde deux fils jumeaux. Après être resté caché ainsi pendant neuf ans, les fréquentes visites de la femme découvrirent la retraite du mari. Il fut saisi &

conduit à Rome chargé de chaînes, avec sa femme & ses deux enfans. En vain Epponine sollicita la compassion de Vespasien en se jetant à ses pieds, & lui présentant ses deux enfans nés dans le souterrain; il la fit mourir avec Sabinus: c'est un des traits les plus odieux de cet empereur, qui affectoit d'ailleurs de montrer des sentimens humains. La tendre union & les infortunes de ces deux époux ont fourni un sujet de tragédie à divers poètes.

SABINUS, voyez *JULIE & AQUILIUS*.

SABLIÈRE, (*Antoine de Rambouillet de la*) secrétaire du roi de France, mort à Paris, sa patrie, en 1680, âgé de 65 ans, se distingua par un esprit aisé, naturel & délicat. Nous n'avons de lui que des *Madrigaux*, publiés in-12 après sa mort par son fils. Ces petits poèmes lui ont fait beaucoup d'honneur, par la finesse des pensées & par la délicate naïveté du style: on peut les proposer pour modèles en ce genre. Son épouse, Hesselin de la Sablière, étoit en liaison avec les beaux-esprits de son tems. La Fontaine, qui trouva dans sa maison un asyle paisible durant près de vingt ans, l'a célébrée dans ses vers.

SACCHETTI, (*François de Benci*) né à Florence en 1335, passa ses premières années dans le commerce, & remplit ensuite plusieurs charges dans sa république. Il écrivoit facilement en vers & en prose; ses *Nouvelles*, publiées à Florence en 1724, 2 vol. in-8°, prouvent qu'il avoit une partie du génie de son compatriote Boccace, & qu'il n'en faisoit

pas un meilleur usage. Il mourut en 1408.

SACCHI, (André) peintre, né à Rome en 1599, se perfectionna sous l'Albane, après que son pere lui eut donné les premiers principes de son art. On retrouve dans ses ouvrages, les graces & la tendresse du coloris qu'on admire dans les tableaux de son maître. Il l'a même surpassé par son goût de dessin; ses figures ont une expression admirable, ses draperies une belle simplicité; ses idées sont nobles, & sa touche finie, sans être peinée. Il a réussi sur-tout dans les sujets simples; & l'on remarque qu'il n'a jamais dessiné une seule fois, sans avoir consulté la nature. Ses principaux ouvrages sont à Rome, où il mourut en 1661.

SACCHI, voyez PLATINE.

SACCHINI, (François) Jésuite, né dans le diocèse de Pérouse, mort à Rome en 1625, à 55 ans, fut professeur de rhétorique dans cette ville pendant plusieurs années, & secrétaire de son général Vitelleschi pendant sept ans. Ses principaux ouvrages sont: I. *La Continuation de l'Histoire de la Société des Jésuites*, en 4 vol. in-fol, écrite avec une grande pureté de langage, un style noble, élevé & ionore, plein de vivacité & d'intérêt: elle reprend sur celle d'Orlandin, en poursuivant le généralat de S. François de Borgia, & comprend celui d'Evrard Mercurien, & une partie de celui de Claude Aquaviva, achevé par Jouvenci (voyez ce mot). II. *De ratione libros cum profectu legendi*, in-12, à la fin duquel on trouve un discours: *De vi-*

tanda Librorum moribus noxiarum lectione, que le P. Sacchini prononça à Rome dans sa classe de rhétorique en 1603. Ces deux traités offrent des réflexions sensées & utiles. Sa *Parænesis ad magistros* est pleine d'excellentes vues pour l'institution de la jeunesse, bien propres à réunir les leçons de religion, de sciences & de vertu; moins étendue que le traité du P. Jouvency sur le même sujet, elle est écrite avec plus de rapidité & de nerf.

SACCHINI, (Antoine) fameux musicien & très-bon joueur de violon, a fait plus de bruit dans ce siècle, que les Scipion & les Marcellus dans le leur. Après avoir parcouru l'Europe, & charmé toutes les oreilles, il mourut à Paris en 1787. Un de ses admirateurs enthousiastes a fait placer son buste dans l'église de Notre-Dame de la Rotonde, à Rome, avec une inscription amphigourique. « Cette » espece de paganisme, dit un » auteur chrétien, qui place » dans les églises des monu- » mens qui n'ont aucun rap- » port avec la sépulture, n'a » fait que trop de progrès en » Italie: mais ce sont pour » l'ordinaire de grands per- » sonnages dont on veut con- » server la mémoire (encore » c'est un abus), comme on » voit à Padoue le buste du » cardinal Bembo; & non pas » des castrats ou des joueurs » de violon ».

SACCO, (Joseph-Pompée) professeur en médecine à Parme, sa patrie, puis à Padoue. Son souverain le rappella en 1702 dans sa capitale, & l'y retint

par l'emploi de premier professeur; il pratiqua & écrivit avec succès. Ses principaux ouvrages sont: I. *Medicina theoricopractica*, Parme, 1707, in-fol. II. *Novum Systema medicum ex unitate doctrinæ antiquorum & recentium*, 1693, in-4°. III. *Medicina rationalis practica Hippocratis*. IV. *Nova Methodus febres curandi*, Venise, 1703, in-8°. Ses ouvrages ont été recueillis à Venise en 1730, in-fol. Ce médecin, défenseur de la doctrine de l'acide & de l'alcali, avoit établi les fondemens de sa pratique sur ces deux principes. Il poussa sa carrière jusqu'à 84 ans, & mourut en 1718.

SACHS, (Jean) de Fraustadt en Pologne, secrétaire de la ville de Thorn, puis envoyé de Hollande en sa patrie, est célèbre par un traité contre Herman Coringius, sous le nom de François Marinus; il est intitulé: *De Scopis Reipublicæ Poloniæ*, 1665. Cet auteur mourut à l'âge de 30 ans, vers l'an 1670, comme il se préparoit à passer dans l'isle de Ceilan, par où il vouloit commencer ses voyages, qui faisoient toute sa passion.

SACHS, (Philippe-Jacques) médecin de Breslau, de l'académie des Curieux de la Nature, se fit un nom de son tems par divers ouvrages savans & singuliers: I. *Consideratio vitis viniferæ*, Leipzig, 1661, in-8°. II. *Gammalogia, sive Gammalogorum, vulgò cancerorum, consideratio*, 1665, in-8°. III. *Oceanus macro-microcosmicus seu dissertatio epistolica de analogo motu aquarum ex & ad oceanum, sanguinis ex & ad cor,*

Breslaw, 1664, in-8°. IV. *De mira lapidum natura*, ibid. Sachs mourut en 1672, à 44 ans.

SACHS, voy. HANS-SACHS.

SACKVILLE, voyez DORSET.

SACRATO, (Paul) *Sacratius*, chanoine de Ferrare, sa patrie, & neveu du cardinal Sadolet, fut l'un des meilleurs écrivains du 16e. siècle. On a de lui un vol. in-12 de *Lettres latines*, écrites avec élégance & dans le style cicéronien.

SACROBOSCO, (Jean de) appelé aussi *Holywood*, d'un bourg d'Angleterre de ce nom, qui étoit le lieu de sa naissance, dans la province d'Yorck, étudia dans l'université d'Oxford. Il alla à Paris, où il s'acquit un nom célèbre par ses talens pour les mathématiques. Il mourut en 1256, laissant deux ouvrages estimables, sur-tout dans son siècle; l'un, de *Sphæra Mundi*; l'autre, de *Computo Ecclesiastico*. On les trouve réunis dans un vol. in-8°, Paris, 1560.

SACY, voyez MAISTRE (le).

SACY, (Louis de) avocat au parlement de Paris, & l'un des Quarante de l'académie françoise, mort à Paris en 1727, à 73 ans, parut dans le barreau avec un succès distingué, & cultiva en même tems les lettres. On a de lui: I. Une bonne *Traduction françoise des Lettres de Plin le Jeune*, 2 vol. in-12, & du *Panegyrique de Trajan*, en 1 vol. in-12. II. Un *Traité de l'Amitié*, in-12. III. Un *Traité de la Gloire*, in-12. IV. Enfin, un Recueil de *Fæctums* & d'autres pièces, en 2 vol. in-4°. Son style est pur & élégant; il y a beaucoup de finesse dans ses pensées, & de noblesse dans

ses sentimens. On lui a reproché d'affecter un ton épigrammatique, & de donner trop dans l'antithese : mais ce défaut du siecle est bien allé en croissant depuis, & c'est le caractère de ce qu'on appelle aujourd'hui éloquence.

SADELER, (Jean) graveur, né à Bruxelles en 1550, apprit d'abord le métier de fondeur & de ciseleur que son pere exerçoit ; mais l'âge développant ses inclinations, il s'attacha au dessin & à la gravure. Il parcourut la Hollande, pour travailler sous les yeux des meilleurs maîtres. Le duc de Baviere répandit ses bienfaits sur cet artiste. Sadeler, animé par la reconnoissance, fit pour son protecteur, des ouvrages qui ajouterent à sa réputation. Il partit pour l'Italie, & perfectionna ses talens par l'étude qu'il fut à portée de faire des magnifiques morceaux que cette riche contrée renferme. Il présenta quelques-unes de ses gravures au pape Clément VIII ; mais ce pape ne paroissant pas disposé à remplir ses espérances, Sadeler se retira à Venise, où il mourut peu de tems après son arrivée. Il eut un fils, nommé *Juste* ou *Justin*, dont on a aussi quelques Estampes qui ne sont pas sans mérite. — Son frere & son disciple, Raphaël SADELER, se distingua par la correction du dessin, & par le naturel qu'il répandoit dans ses figures. Il accompagna son frere à Rome, à Venise, & mourut dans cette dernière ville. On trouve des Estampes de lui dans un *Traité De opificio mundi*, 1617, in-8°.

SADELER, (Gilles) gra-

veur, né à Anvers en 1570, mort à Prague en 1629, neveu & disciple de Jean & de Raphaël, fit quelque séjour en Italie, où il se perfectionna par ses études d'après l'antique. Ses talens distingués le firent desirer en Allemagne par l'empereur Rodolphe II, qui lui accorda une pension annuelle. Les empereurs Mathias & Ferdinand II, successeurs de Rodolphe, continuerent d'honorer ses talens. Ses *Vestigi della antichità di Roma*, Rome, 1660, in-fol., sont recherchés.

SADL, voyez SAADI.

SADLER ou SADELER, (Jean) d'une ancienne famille de Shropshire en Angleterre, se livra à l'étude du droit, & eut des emplois considérables sous le ministère de Cromwel. Il mourut en 1674, à 59 ans, après avoir publié un ouvrage intitulé : *Les Droits du Royaume*, & un autre qui a pour titre *Olbia*.

SADOC, fils d'Achitob, grand-prêtre de la race d'Éléazar, exerça les fonctions essentielles du pontificat tour à tour, d'année en année, avec Achimelech, fils du grand-prêtre Abiathar, de la race d'Ichamar. Lorsqu'Adonias voulut se prévaloir du grand âge de son pere pour se faire déclarer roi, Sadoc donna, par ordre de Dieu, l'onction royale à Salomon. Ce prince le déclara seul souverain-pontife après la mort de David ; l'an 1014 avant J. C. & dépouilla Abiathar III de sa dignité, & le relégua à Anathot (voyez ABIATHAR). — Il ne faut pas le confondre avec SADOC II, grand-prêtre des Juifs, vers

l'an 670 avant J. C., du tems du roi Manassès.

SADOC, fameux docteur juif, & chef de la secte des Saducéens, vivoit près de deux siècles avant J. C. Il eut pour maître Antigone, qui enseignoit « qu'il falloit pratiquer la » vertu pour elle-même, & » sans la vue d'aucune récompense ». Sadoc en tira ces mauvaises conséquences, qu'il n'y avoit donc ni récompenses à espérer, ni peines à craindre dans une autre vie; comme si dans cette hypothèse il pouvoit y avoir des vertus (voyez EPICURE). Cette doctrine impie eut bientôt un grand nombre de sectateurs, qui, sous le nom de *Saducéens*, formèrent une des principales sectes des Juifs. Ils nioient la résurrection & l'immortalité de l'ame, & ils ne reconnoissoient ni anges, ni esprits. Ils rejetoient aussi toutes les traditions, & ne s'attachoient qu'au texte de l'Écriture; mais il est faux qu'ils nussent les prophéties & les miracles, puisqu'ils admettoient (par une inconséquence inconcevable & une contradiction manifeste avec leurs dogmes) les livres de l'Ancien-Testament, qu'ils pratiquoient la loi de Moïse & le culte religieux des Juifs. Leurs mœurs, si l'on en croit l'historien Joseph, étoient sévères; mais il est à croire que dans la pratique ils suivoient des principes qui les mettoient si fort à l'aise. Il est vrai que Jésus-Christ, qui les reprend de ne pas entendre l'Écriture, ne leur fait aucun reproche sur l'article des mœurs, au lieu qu'il en fait beaucoup au Pha-

risiens; mais c'est que ces derniers qui défendoient les vrais principes, affichoient la vertu & prétendoient être irréprochables, au lieu que les défordres des Saducéens découloient naturellement de leur croyance. La mauvaise doctrine des Saducéens ne les empêcha point d'être élevés aux plus grands emplois, & même à la souveraine sacrificateure; & c'est ce qui prouve mieux que toute autre chose, à quel point de corruption & d'abandon le peuple juif & la Synagogue étoient enfin parvenus. La secte de ces Juifs épicuriens subsiste encore en Afrique & en divers autres lieux.

SADOLET, (Jacques) né à Modene en 1478, d'un professeur en droit à Ferrare, eut son pere pour précepteur. Après avoir appris sous lui le grec & le latin, il étudia en philosophie sous Nicolas Léonicene. Pour multiplier ses connoissances, il se rendit à Rome, où le cardinal Olivier Caraffe, protecteur des gens-de-lettres, le prit chez lui. Léon X, non moins ardent à rechercher le mérite qu'à l'employer, le choisit pour son secrétaire. Sa plume élégante & facile se prêtoit à toutes les matieres: théologie, philosophie, éloquence, poésie. Il joignoit à un rare savoir, une modération & une modestie plus rares encore: il fallut que Léon X usât de toute son autorité pour lui faire accepter l'évêché de Carpentras. Après la mort de ce pontife, il se rendit dans son diocèse, & il partagea son tems entre les travaux de l'épiscopat & les plaisirs de la littérature. Clé-

ment VII le rappella à Rome; mais Sadolet ne s'y rendit qu'à condition qu'il retourneroit dans son évêché au bout de trois ans. Il y retourna en effet; mais Paul III le fit revenir bientôt à Rome, & l'envoya nonce en France, pour engager François I à faire la paix avec Charles-Quint. Le monarque François goûta beaucoup les charmes de son esprit; & le pontife Romain, non moins satisfait de sa négociation, l'honora de la pourpre en 1536. Cet illustre cardinal mourut à Rome en 1547, à 71 ans, également regretté des Catholiques & des Protestans. Il s'attacha dans sa jeunesse à la poésie latine avec un succès peu commun; mais il y renonça entièrement sur la fin de ses jours. Son style, en vers & en prose, respire l'élégance & la pureté des anciens écrivains Romains. Il s'étoit formé sur Cicéron; on pourroit même lui reprocher de s'être trop attaché à l'imiter. De tous ceux qui ont fait revivre dans le 15^e. siècle la belle latinité, il est celui qui a le mieux réussi. Ses ouvrages ont été recueillis à Véronne en 3 vol. in-4^o; le 1^{er}. en 1737, le 2^e. en 1738, & le 3^e. en 1740. Les principaux écrits de ce recueil sont: I. Divers *Discours*, dont tout le mérite est dans le style. II. Dix-sept livres d'*Epîtres*, les unes intéressantes, les autres moins agréables. III. Une interprétation des *Psaumes* & des *Epîtres de S. Paul*; & d'autres ouvrages de théologie, écrits avec plus de politesse que de profondeur. IV. Des *Traité*s de morale philosophique, sur l'é-

ducation des enfans, sur les consolations dans les malheurs; & quelques autres écrits de ce genre, dont on fait cas, quoique ses raisonnemens soient quelquefois trop subtils & embarrassés. V. Plusieurs *Poèmes*, parmi lesquels son *Curtius* & son *Laocoon* tiennent le premier rang. L'auteur copie quelquefois dans ses vers les phrases de Virgile, ainsi que dans sa prose celles de Cicéron; mais à travers cette imitation, il laisse échapper des traits d'esprit qui lui sont propres. Ses écrits théologiques sont d'un ton de douceur & de modération, qui étoit l'expression de son caractère. Il avoit quelques sentimens particuliers, mais il tenoit fortement à l'orthodoxie. On fait de quelle manière il s'est justifié en écrivant au cardinal Contarini, de n'être pas en tout du sentiment de S. Augustin, qu'il croyoit avoir poussé quelquefois trop vivement & trop loin la défense de la vérité. *Nec tamen si non cum Augustino, idcirco ab ecclesiâ catholicâ dissentio, quæ tribus tantum Pelagii capitibus improbat, cætera libera ingenii disputationibusque reliquit.* Pour avoir les ouvrages complets de Sadolet, il faut ajouter aux 3 volumes déjà cités, ses Lettres & celles des savans avec lesquels il étoit en correspondance, publiées à Rome en 1764, in-12, 3 vol.; ainsi qu'un autre Recueil imprimé en 1759, in-12, qui contient ses Lettres écrites au nom de Léon X, Clément VII & Paul III; avec un abrégé de la Vie de l'auteur, écrite par Florebelli, son contemporain.

SAENREDAM, (Jean) célèbre graveur, vivoit à la fin du 15^e. siecle & au commencement du 16^e. Les Estampes de ce maître sont très-goûtées des curieux. Il a sur-tout travaillé d'après Goltzius, & il a su allier la douceur avec la fermeté dans sa touche. On desireroit plus de correction dans ses dessins; mais c'est un reproche qu'il doit partager avec la plupart des peintres qu'il a copiés.

SAGARI ou SÉGAREL, (Gérard) né à Parme, fut le fondateur de la secte des *Apostoliques* qui fit grand bruit dans le 13^e. siecle. Il exigeoit que ses disciples allassent de ville en ville, vêtus de blanc, avec une longue barbe, les cheveux épars & la tête nue. Cet enthousiaste publia que toute l'autorité que J. C. avoit donnée à S. Pierre & à ses successeurs, avoit pris fin, & qu'il en avoit hérité; que Dieu étant partout, il n'y avoit pas besoin d'église ni de service divin; qu'il ne falloit point faire des vœux, & que l'attachement à sa doctrine sanctifioit les actions les plus criminelles. Cette doctrine fanatique & impie le fit condamner au feu à Parme en 1300. « Lorsque les Protestans, » dit l'abbé Bergier, déclament contre les supplices que l'on fait subir à ces sectaires, ils devoient faire attention qu'on ne les a pas punis pour leurs erreurs, mais parce qu'ils troubloient la tranquillité publique & l'ordre de la société. Une erreur innocente qui ne peut porter préjudice à personne, est gracieuse sans doute;

» mais une doctrine féditieuse, qui échauffe les esprits, rompt les mœurs, alarme les gouvernemens, & qui est suivie d'émotion parmi le peuple, est un crime d'état; on a droit d'en punir les auteurs & les sectateurs opiniâtres ».

SAGAX LANDULPHUS, voyez PAUL, diacre d'Aquilée.

SAGE, (David) de Montpellier, mort vers 1650, eut des mœurs dépravées & quelque talent. Il s'est fait de la réputation par ses Poésies gascognes. On a de lui un recueil intitulé : *Les Folies du sieur le Sage*, 1650, in-8°. Ce sont des Sonnets, des *Elégies*, des *Satyres* & *Epigrammes*, dignes du titre de cette collection.

SAGE, (Alain-René le) né à Vannes en 1668, mourut en 1747, à Boulogne-sur-Mer, chez son fils, chanoine de cette ville. Son premier ouvrage fut une Traduction paraphrasée des *Lettres d'Aristenete*, auteur grec, en 2 vol. in-12. Il apprit ensuite l'espagnol, & goûta beaucoup les écrivains de cette nation, dont il a donné des traductions, ou plutôt des imitations qui ont eu un grand succès. Ses principaux ouvrages en ce genre sont : I. *Guzman d'Alfarache*, en 2 vol. in-12 : ouvrage où l'auteur fait passer le sérieux à travers le frivole qui y domine. II. *Le Bachelier de Salamanque*, en 2 vol. in-12 : roman bien écrit, & semé d'une critique utile des mœurs du siecle. III. *Gilblas de Santillane*, en 4 vol. in-12. On y trouve des peintures vraies, des choses ingénieuses & amusantes, des réflexions judicieu-

ses. Il y a du choix & de l'élegance dans les expressions, de la netteté & de la gaieté dans les récits. C'est un tableau fidèle de toutes les conditions, & le meilleur roman moral qu'aucune nation ait produit. IV. *Nouvelles Aventures de don Quichotte*, en 2 vol. in-12. Ce nouveau don Quichotte ne vaut pas l'ancien; il y a pourtant quelques plaisanteries agréables. V. *Le Diable Boiteux*, 2 vol. in-12: ouvrage qui renferme des traits propres à égayer l'esprit & à corriger les mœurs (voyez GUEVARA). Il eut d'abord un si grand débit, que l'on rapporte que deux seigneurs mirent l'épée à la main pour avoir le dernier exemplaire de la 2e édition. VI. *Mélanges amusans de saillies d'esprit & de traits historiques des plus frappans*, in-12. Ce recueil est ainsi que tous ceux de ce genre, un mélange de bon & de mauvais. VII. *Roland l'amoureux*, 2 vol. in-12. VIII. *Estevanille, ou le Garçon de bonne humeur*, 2 vol. in-12: ouvrage dans lequel on retrouve toujours l'esprit de l'agréable auteur de *Gilblas*. On a encore de le Sage des Comédies & des Opéra-Comiques. Cet auteur avoit peu d'invention; mais il avoit de l'esprit, du goût, & l'art d'embellir les idées des autres, & de se les rendre propres. On a imprimé à Paris, en 1783, ses *Œuvres choisies* en 15 vol. in-8°, avec figures.

SAGITTARIUS, Gaspar) théologien luthérien, historien du duc de Saxe, & professeur en histoire dans l'université de Hall, naquit à Lune-

bourg en 1643, & mourut en 1694. Les langues savantes, l'histoire, les antiquités lui étoient très-familieres. Sa mémoire étoit un vaste dépôt, où s'étoient rassemblées les connoissances les plus étendues; mais elles n'y étoient pas toujours dans l'ordre le plus clair. Ses principaux ouvrages sont: I. *Des Dissertations sur les Oracles*, sur les *Souliers*, in-4°, & sur les *Portes des anciens*, in-8°. II. *La succession des Princes d'Orange jusqu'à Guillaume III*. III. *L'Histoire de la ville d'Harderwick*, in-4°. IV. *L'Histoire de S. Norbert*, qu'il publia en 1683. V. *Historia antiqua Norribergæ*, in-4°, savante & judicieuse. VI. *Les Origines des Ducs de Brunswick*, in-4°. VII. *Histoire de Lubeck*, in-4°. VIII. *Les Antiquités du royaume de Thuringe*, in-4°: ouvrage plein de recherches, ainsi que tous les écrits de cet auteur, dont on peut voir la liste dans sa *Vie* composée en latin par Schmiddius, Iene, 1713, in-8°. IX. *Une Histoire des Marquis & des Electeurs de Brandebourg*, in-4°; & un grand nombre d'autres.

SAGREDO, (Jean) procureur de S. Marc, étoit d'une des plus anciennes familles nobles de Venise, & qui a produit de grands-hommes. Il fut élu doge de la république en 1675; mais son élection n'ayant pas été agréable au peuple, il se démit volontairement. En 1691 il fut provvediteur-général dans les mers du Levant. Il devint ensuite ambassadeur dans les plus grandes cours de l'Europe, & il avoit passé par divers emplois distingués avant

que d'être élevé à la dignité de procureur de S. Marc. Cet habile homme publia, en 1677, in-4°, à Venise, une Histoire de l'empire Ottoman, sous ce titre : *Memorie Historiche de Monarchi Ottomani*. L'auteur commence à l'an 1300, & continue son Histoire jusqu'en 1644, sous le regne d'Ibrahim I, qui monta sur le trône en 1640. Cet historien est sage, impartial, & très-instruit de la matière qu'il avoit entrepris de traiter. Son style est serré, dans le goût de Tacite; & l'auteur sème, selon les circonstances, des réflexions solides & judicieuses. Nous n'avons pas de meilleure histoire de l'empire Ottoman, relativement à l'espace de tems embrassé par l'auteur : elle a été traduite en françois par Laurent, & imprimée à Paris en 1724, en 6 vol. in-12.

SAILLY, (Thomas) Jésuite, né à Bruxelles vers l'an 1553, accompagna le P. Possevin en Russie. De retour dans sa patrie, il jeta les fondemens d'une mission militaire, se donna tout entier à cet emploi, dans lequel il eut infiniment à souffrir, passa presque toute sa vie parmi les soldats & dans les hôpitaux, & mourut à Bruxelles en 1623. Ses travaux continuels ne l'empêcherent pas de publier un grand nombre d'ouvrages de controverse & de piété.

SAINCTES, (Claude de) *Sanctesius*, né dans le Perche, se fit chanoine-régulier dans l'abbaye de S. Cheron, près de Chartres, en 1540, à l'âge de 15 ans. Le cardinal de Lorraine le mit dans le college de

Navarre, où il fit ses humanités, sa philosophie & sa théologie. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1555, & entra ensuite dans la maison du cardinal son bienfaiteur, qui l'employa au colloque de Poissy en 1561, & le fit envoyer par le roi Charles IX au concile de Trente, avec onze autres docteurs. C'est lui & Simon Vigor, depuis archevêque de Narbonne, qui disputèrent contre deux ministres calvinistes, chez le duc de Nevers, en 1566. Leur triomphe fut complet, & de Sainctes, fit imprimer, 2 ans après, les *Actes* de cette conférence. Ses écrits, ses sermons, & son zèle contre les hérétiques, lui méritèrent l'évêché d'Evreux en 1575. Il assista l'année suivante aux Etats de Blois, & au concile de Rouen en 1581. Son zèle pour la Ligue le jeta, dit-on, dans des travers. Il fut pris dans Louviers par les gens du roi Henri IV. On prétendit avoir trouvé dans ses papiers, un écrit, où il justifioit l'assassinat de Henri III, & excitoit à commettre le même forfait sur le roi de Navarre. Ces accusations, intentées par les Calvinistes, ne furent pas prouvées. Il n'en fut pas moins conduit prisonnier à Caen, où il auroit subi le dernier supplice, si le cardinal de Bourbon & quelques autres prélats n'eussent intercédé pour lui : ils ne purent cependant empêcher qu'il ne fût renfermé dans le château de Crevecœur, au diocèse de Lisieux, où il mourut de poison, dit-on, en 1591. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Le plus considérable & le plus rare est

un *Traité de l'Eucharistie*, en latin, in-fol., plein d'érudition, & qui irrita particulièrement les ministres huguenots contre lui. Nous avons encore de lui : *Liturgia Jacobi Apostoli, Basilii Magni, Joannis Chrysostomi*, &c., Anvers, chez Plantin, 1560, in-8°, & la même année à Paris, in-fol.; ouvrage recherché à cause des choses curieuses & importantes qu'il contient touchant la Messe: on le joint ordinairement à la *Missæ Latina Antiqua* de Francowitz (voyez ce mot).

SAINTE-AMAND, (Marc-Antoine-Gerard de) fils d'un chef d'escadre, naquit à Rouen. Il passa sa vie à voyager & à rimer, deux métiers qui ne mènent pas à la fortune. Ses productions ont été recueillies en 3 vol. in-12. La plus fameuse est son *Moyse sauvé*, poème que Boileau avoit en vue dans ces vers de son *Art Poétique* :

N'imitiez pas ce fou, qui décrivant
les mers,
Et peignant, au milieu de leurs
flots entr'ouverts,
L'Hébreu sauvé du joug de ses in-
justes maîtres,
Met, pour le voir passer, les pois-
sons aux fenêtres :
Peint le petit enfant, qui va,
saut, revient,
Et joyeux à sa mère offre un caillou
qu'il tient.

Il ne faut cependant pas juger absolument ce Poème sur l'âpre & presque toujours outrée censure du Satyrique. Sa meilleure pièce est son Ode intitulée : *La Solitude*; il y a des images & du sentiment. St.-Amand mourut en 1660, âgé de 67 ans, de chagrin, dit-on, de ce que Louis XIV n'avoit pu supporter

la lecture de son Poème de *la Lune*, dans lequel il louoit ce prince de savoir bien nager; mais il est au moins douloureux que cette aventure ait influé sur sa mort.

SAINTE-AMAND, voyez **TRISTAN** (Jean).

SAINTE-AUBIN, voyez **GENRE**.

SAINTE-AULAIRE, (François-Joseph de Beauvoil, marquis de) né dans le Limousin, porta les armes pendant sa jeunesse, & les quitta dans un âge plus avancé, pour être tout entier à la société & à la littérature. La duchesse du Maine l'appella à sa cour, dont il fit l'amusement pendant 40 ans, par son esprit & sa conversation. Ce poète fut reçu à l'académie françoise en 1706, & mourut à Paris le 17 décembre 1742, âgé de 98 ans. Boileau lui refusa son suffrage pour la place d'académicien, d'une manière assez dure. Il fonda son refus sur la pièce même qui le fit admettre :

O muse légère & facile, &c.

Il répondit à ceux qui lui représentoient qu'il falloit avoir des égards pour un homme de cette condition : « Je ne lui dispute » pas ses lettres de noblesse; » mais je lui dispute ses titres » du Parnasse ». Les Poésies de cet Anacréon nonagénaire sont répandues dans différents recueils.

SAINTE-CYR, (Tannegui du Bouchet, dit) gentilhomme Poitevin, & l'un des plus fameux capitaines des Calvinistes, sous le regne de Charles IX, fut un des chefs de la Conspiration d'Amboise, & devint gouverneur

gouverneur d'Orléans après la bataille de Dreux. Il fut tué à celle de Montcontour en 1569, à 85 ans.

SAINT-CYR, (Claude-Oder Giry de) de l'académie françoise, mort le 13 janvier 1761, âgé de 67 ans, se fit connoître par ses vertus. On lui attribue le *Catechisme des Cacouacs*, 1758, in-12. Ouvrage où les erreurs & les sottises des soi-disant philosophes sont exposées d'une manière ingénieuse & piquante.

SAINT-CYRAN, voyez **VERGER** de Hauranne.

SAINT-EVREMONT, (Charles de St-Denys, seigneur de) né à St-Denys-le-Guast, à 3 lieues de Coutances, en 1613, d'une maison noble & ancienne de Basse-Normandie, dont le nom étoit *Marquetel* ou *Marguastel*, fit ses études à Paris. Après avoir donné une année au droit, il prit le parti des armes, & servit au siege d'Arras en 1680, comme capitaine d'infanterie. Le prince de Condé, charmé de sa conversation, lui donna la lieutenance de ses gardes, afin de l'avoir toujours auprès de lui. Des propos imprudens lui firent perdre cette place & les bonnes grâces du prince. Continuant à donner l'essor à son humeur caustique, il fut mis 3 mois à la Bastille pour quelques plaisanteries faites à table contre le cardinal Mazarin, avec lequel il se reconcilia bientôt après. La guerre civile s'étant allumée, St-Evremont fut fidele au roi, qui le fit maréchal-de-camp, avec une pension de 6000 livres. Le traité des Pyrénées, qui mit fin à toutes les

Tome VIII.

hostilités, déplut à beaucoup de gens : St-Evremont écrivit à ce sujet au maréchal de Créquy, & sa lettre étoit la satyre du traité. Le roi ayant, dit-on, des sujets secrets de se plaindre de lui, prit occasion de cette lettre pour ordonner qu'on le mit à la Bastille. Il en fut prévenu dans la forêt d'Orléans, & se retira en Angleterre où Charles II l'accueillit. Plusieurs personnes s'employèrent inutilement à obtenir son rappel. La duchesse de Mazarin, s'étant brouillée avec son mari, quitta la cour de France, & passa enfin en Angleterre. St-Evremont la vit souvent, ainsi que plusieurs gens-de-lettres qui s'assembloient dans sa maison. C'est à cette dame qu'il adressa une grande partie de ses ouvrages. Il mourut en 1703, à 90 ans, & fut enterré dans l'église de Westminster, au milieu des rois & des grands-hommes d'Angleterre. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie une imagination vive & une mémoire heureuse. Il étoit très-sensible au plaisir de la table, & il se distingua par son raffinement sur la bonne chère ; mais il cherchoit moins la somptuosité & la magnificence, que la délicatesse & la propreté. Il ne se piquoit point d'une morale rigide ; cependant il avoit plusieurs qualités estimables. Il étoit équitable, généreux, reconnoissant, plein de douceur & d'humanité. Quant à ses sentimens sur la religion, il a toujours fait profession de la Religion Romaine, dans laquelle il étoit né. Bien des gens cependant l'ont représenté comme un esprit-fort.

B

fondés sur ce que, dans sa dernière maladie, ne se croyant peut-être pas en danger, il avoit refusé de voir des prêtres. Mais si on peut juger de sa façon de penser sur une matière de cette importance, par ses conversations ordinaires, cette opinion ne paroît pas fondée. Il ne lui échappoit jamais rien de licencieux contre la Religion, & il ne pouvoit souffrir qu'on en fit un sujet de plaisanterie. On trouve dans ses écrits divers passages très-peu favorables à l'incrédulité; & sa réponse à la critique de *Cotolendi* (voyez ce mot) ne donne certainement pas l'idée d'un esprit égaré par système. D'après ces considérations, l'on peut assurer que c'est gratuitement qu'il a paru sous son nom un livre peu religieux, qui a pour titre : *Examen de la Religion, dont on cherche de bonne foi l'éclaircissement*. On voit par ses ouvrages qu'il avoit de l'érudition; mais c'étoit une érudition légère, peu approfondie & d'un résultat fort indécis. Cet auteur n'avoit proprement que de l'esprit; car on ne peut lui accorder ni du génie, ni du sentiment, ni peut-être un vrai talent, si ce n'est celui d'écrire. C'est le jugement qu'en porte le rédacteur de *l'Esprit de St-Evremont*, ouvrage imprimé en 1761, in-12. Cependant ses productions avoient un succès si étonnant, que le libraire Barbin payoit des auteurs pour lui faire du *St-Evremont*. Ses Poésies consistent principalement en Stances, Elégies, Idylles, Epigrammes, Epitaphes. Elles ont été recueillies,

ainsi que ses Comédies, ses Lettres, &c., à Londres, 1705, en 3 vol. in-4°; à Paris, 1740, 10 vol. in-12.

SAINTE-FOIX, (Germain-François Poullain de) gentilhomme Breton, né à Rennes en 1703, mort à Paris en 1776, avoit la vivacité & la bravoure de son pays. Après avoir porté les armes pendant quelque tems, il vint cultiver les muses dans la capitale, & s'ouvrit une nouvelle carrière sur la scène comique. Il étudia en même tems l'histoire de France, & ses connoissances en ce genre lui méritèrent la place d'historiographe de l'ordre du *St-Esprit*. On a recueilli ses ouvrages en 6 vol. in-8°, Paris, 1778. Ils contiennent : I. *Les Lettres Turques*, 1 vol. in-12; espece de roman épistolaire dans le goût des *Lettres Persanes* qui a donné matière à plus d'un genre de critique. II. *Essais historiques sur Paris*, 7 vol. in-12 : ouvrage d'une lecture assez agréable, mais sans ordre, & dans lequel l'auteur a fait entrer plusieurs choses hasardées & fausses, & d'autres qui n'ont aucun rapport avec son titre. Sainte-Foix n'ignoroit pas combien peu de vérités se trouvoient dans ses *Essais*; mais par une bravoure gasconne il effrayoit les critiques qui osoient relever ses bévues ou ses impostures; il les menaçoit, les citoit devant les tribunaux civils, & faisoit enfin tout ce qu'il falloit pour rester en paisible possession de bavarder impunément; ce qui ne lui a que trop réussi. L'ouvrage est terminé par des discussions his-

toriques sur le fameux Masque de Fer, que l'auteur conjecture être le duc de Montmouth: ses preuves ne sont pas démonstratives (voyez MASQUE DE FER). Ces *Essais* ont été continués en 1786, par le chevalier du Coudray; les partisans de Saint-Foix ont paru mortifiés de voir la continuation de son ouvrage en de telles mains; mais peut-être le bavardage du bon chevalier est-il plus assorti qu'on ne pense à une compilation de ce genre. III. *Histoire de l'Ordre du St-Esprit*: compilation de faits & d'anecdotes sur les grands seigneurs honorés du cordon de cet ordre. IV. Quatre vol. in-12 de *Comédies*, remplies des prestiges de la féerie. Saint-Foix étoit d'un caractère droit, mais difficile, exigeant, inquiet, aisé à offenser. Il ne falloit pas louer en sa présence les auteurs qu'il n'aimoit point; & quand ces éloges auroient regardé les premiers écrivains de la nation, il n'auroit pu s'empêcher de témoigner de l'humeur. Si les *Lettres Turques* & quelques passages de ses autres écrits ont fait naître quelques doutes sur sa religion, il est certain que ce n'étoit pas un égarement de système, & qu'il n'a pas tardé à connoître & à apprécier la nouvelle philosophie. « Petits » aigles, dit-il, qui planez si » dédaigneusement au-dessus » de vos chétifs compatriotes, » nouveaux phénomènes dans » la littérature, je prends la » liberté de vous considérer » dans votre apogée, & je » crois m'apercevoir que les » rayons de votre gloire ne

» sont composés que de para- » doxes, d'idées singulières, » de traits contre votre nation, » & d'un vernis d'irréligion... » Ne seroit-il pas plaisant, » qu'en blutant, ressassant & » commentant des ouvrages » méprisables de toute façon, » on s'imaginât que la philo- » sophie des mœurs fait depuis » quelques années de grands » progrès parmi nous?... Il » me semble que la vieille mo- » rale de l'Évangile vaut bien » celle de la nouvelle philo- » sophie », *Essais sur Paris*, tome 4.

SAINT-GELAIS, (Octavien de) né à Cognac vers 1466, de Pierre de St-Gelais, marquis de Montlieu & de Sainte-Aulaye, fit ses études à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, & se livra à la poésie & à la galanterie. Ayant été introduit de bonne heure à la cour, il y acquit les bonnes grâces du roi Charles VIII, qui le fit nommer par le pape Alexandre VI à l'évêché d'Angoulême, en 1494. Octavien de St-Gelais alla résider dans son diocèse en 1497, & ne s'occupa plus que des fonctions de son ministère, & de l'étude de l'Écriture-Sainte & des saints Peres. Il mourut en 1502, à 36 ans. On a de lui des Poésies & d'autres ouvrages en français. Le *Vergier d'Honneur* fut imprimé séparément, in-8°, in-4° & in-fol. Le *Château de Labour* le fut en 1532, in-16. Une Traduction des six Comédies de Térence vit le jour en 1538, in-folio; & les *Héroides* d'Ovide, aussi traduites, furent insérées dans le *Vergier d'Honneur*. — Melin de SAINT-

GELAIS, que quelques-uns disent être son fils naturel, né en 1491, mort à Paris l'an 1558, abbé de Réclus, aumônier & bibliothécaire du roi, se fit un nom parmi les poètes, & fut appelé assez mal-à-propos l'*Ovide François*. Ses Poésies sont des Elégies, des Epîtres, des Rondeaux, des Quatrains, des Chansons, des Sonnets & Epigrammes. Il a aussi composé *Sophonisbe*, tragédie en prose. La dernière édition de ces différens ouvrages est celle de Paris, in-12, en 1719.

SAINT-GENIEZ, (Jean de) né à Avignon en 1607 d'une famille noble, cultiva de bonne heure les fleurs du Parnasse latin. Il vint à Paris, & s'y fit des amis illustres. De retour à Avignon, il fut élevé au sacerdoce, & obtint un canonicat à Orange, où il mourut en 1663, à 56 ans. On a de lui des Poésies pleines de feu & de génie, & remplies d'excellens vers. Elles ont été recueillies à Paris, in-4°, 1654. On y trouve: I. Quatre *Idylles*, dont la 3^e. & la 4^e. contiennent une défense de la poésie. II. Huit *Satyres*, remplies d'excellens avis, & d'une critique judicieuse, sans fiel & sans passion. III. Sept *Elégies*, toutes sur des sujets utiles. IV. Un livre d'Epigrammes. V. Un livre de Poésies diverses.

SAINT-GERAN, voyez **GUICHE**.

SAINT-GERMAIN, voyez **MOURGUES & VERGNE**.

SAINT-HYACINTHE, (Themiseul de) dont le vrai nom est *Hyacinthe Cordonnier*. naquit à Orléans le 27 septembre 1684, de Jean-Jacques Cor-

donnier, fleur de Belair, & d'Anne-Marie Mathé. D'autres donnent à son pere le nom d'*Hyacinthe de St-Gelais*, & le font maître cordonnier. Bossuet, évêque de Troyes, l'ayant eu quelque tems chez lui, la calomnie répandit qu'il étoit fils de son oncle le grand Bossuet: mais le public sensé n'y fit point attention. Après avoir parcouru une partie de l'Europe, il se fixa à Breda, où il épousa une demoiselle de condition. Il mourut dans cette ville en 1746. Voltaire, son ennemi, dit qu'il avoit été moine, soldat, libraire, marchand de café, & qu'il vivoit du profit du Biribi (*Lettres secrètes*, Lettre 502.).... « Il n'a guere vécu à Londres, » dit-il ailleurs, que de mes aumônes & de ses libelles ». On fait que les injures les plus grossières, ainsi que les contes les plus calomnieux, ont constamment fait l'arme favorite du philosophe de Ferney; on ne doit donc pas s'arrêter à l'essor qu'il donne à sa bile contre un adversaire qui l'avoit mortifié: mais on doit convenir que St-Hyacinthe fut un aventurier, qui avoit l'esprit porté à l'intrigue. Nous avons de lui: I. *Mathanastus, ou le Chef-d'Œuvre d'un Inconnu*, Lausanne, 1754, en 2 vol. in-8° & in-12. C'est une critique des commentateurs qui prodiguent l'érudition & l'ennui; mais elle est elle-même très-ennuyante, & ne forme qu'une espece de commentaire bouffon d'une petite Chanson qui n'est guere décente. Quoique cet ouvrage ne mérite peut-être pas tout le mépris que Voltaire

en a témoigné, on ne conçoit pas comment il a pu jouir du succès qu'il a eu. Les traits ingénieux y sont noyés dans un verbiage affommant par sa proximité, pétri de grossièretés, de licence. La *Déification du Docteur Aristarchus Masso*, qui est dans le second volume, mérite encore mieux ces reproches. Voltaire l'appelle une *infamie*; c'est plutôt une platitude. II. *Mathanastiana*, La Haye, 1740, 2 vol. Ce sont des Mémoires littéraires, historiques & critiques, d'un foible intérêt. III. Plusieurs Romans très-médiocres. M. de Burigny a écrit une *Lettre sur les démêlés de Voltaire avec St. Hyacinthe*, 1 vol. in-8°, 1780. La matière y est discutée avec candeur & impartialité. L'origine de la querelle n'est pas défavorable à l'auteur du *Mathanastus*. « Il est » entré avec moi, dit M. de » Burigny, dans des détails » que je ne rapporterai point, » parce qu'ils peuvent avoir » été exagérés. Quoi qu'il en » soit, St. Hyacinthe fit dire » à Voltaire, que s'il ne chan- » geoit de conduite, il ne » pourroit s'empêcher de té- » moigner publiquement qu'il » la désapprouvoit : ce qu'il » croyoit devoir faire pour » l'honneur de la nation Fran- » coise, afin que les Anglois » ne s'imaginassent pas que les » François étoient ses com- » plices, & dignes du blâme » qu'il méritoit. On peut bien » s'imaginer que Voltaire fut » très-mécontent d'une pa- » reille correction. Il ne fit ré- » ponse à St. Hyacinthe, que » par des mépris; & celui-ci » de son côté blâma publique-

ment & sans aucun ménage- ment la conduite de Vol- taire ».

SAINT-JULIEN DE BA- LEURRE, (Pierre de) né aux environs de Tournus, d'une famille noble, fut chanoine & doyen de Châlons-sur-Saône. On a de sa plume : I. *De l'Origine des Bourguignons*, 1581, in-fol. II. *Mélanges Historiques*, 1589, in-8°. Ces deux productions offrent des recherches savantes, mais mal digérées; il en est de même de la suivante. III. *L'Histoire des Antiquités de la ville de Tournus*. Cet écrivain mourut en 1593.

SAINT-MARC, (Charles-Hugues le Febvre de) né à Paris en 1698, embrassa d'abord le parti des armes; mais en 1718 il prit le petit collet, & s'attacha à l'histoire ecclésiastique du siècle dernier, & débuta dans la littérature par le *Supplément au Nécrologe de Port-Royal*, qui parut en 1735 (voyez DESMARES Toussaint); il travailla ensuite à l'*Histoire de Pavillon*, évêque d'Aleth, ouvrage qui marque assez ses liaisons avec les gens du parti. Après avoir quitté l'habit ecclésiastique, & vu échouer plusieurs projets sur lesquels il fondoit sa fortune, il s'occupa à donner des éditions de plusieurs ouvrages, qu'il a chargés de beaucoup de pièces & de remarques inutiles. Les 17e. & 18e. tomes du *Pour & Contre*, & partie du 19e., sont encore de lui, & n'ont ni la variété, ni les agrémens des volumes donnés par l'abbé Prévôt. Il a donné aussi la *Vie de Philippe Hecquet*, & un *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Italie*.

dont le 1er. volume parut en 1761, in-8°, & qu'il a continué jusqu'au 6e., qui parut en 1770 après la mort de l'auteur, arrivée à Paris en 1769. Cette Histoire est d'une lecture fatigante, soit par rapport à la singularité de l'orthographe, soit par rapport au grand nombre de colonnes dont elle est chargée, soit enfin à raison des efforts pénibles que fait l'auteur pour contourner les faits au profit de la petite église. On a aussi de lui quelques piéces de poésie françoise.

SAINTE-PAVIN, (Denys SANGUIN de) de Paris, étoit fils d'un président aux enquétes, homme de mérite, qui fut aussi prévôt des marchands. Il embrassa l'état ecclésiastique, & fut nommé à l'abbaye de Livri, qui fut pour lui une retraite voluptueuse, où il faisoit ce qu'il vouloit & disoit ce qu'il pensoit. Il pouvoit la liberté de l'esprit jusques sur les matieres les plus respectables; c'est ce qui engagea Boileau à mettre sa conversion au nombre des choses impossibles.

St.-Sorlin janséniste, & St.-Pavin bigot.

St.-Pavin, outré contre le satyrique, lui répondit par un Sonnet qui finissoit ainsi :

S'il n'eût mal parlé de personne,
On n'eût jamais parlé de lui.

Boileau s'en vengea par l'Épigramme :

Alidor assis dans sa chaise,
Méditant du ciel à son aise,
Peut bien médire aussi de moi;
Je ris de ses discours frivoles :
On fait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de foi.

On a dit qu'il s'étoit converti au bruit d'une voix effrayante, qu'il avoit cru entendre à la mort du poëte Théophile, son maître. Quelques-uns cependant prétendent qu'il persévéra dans le délire de son impiété jusqu'à sa mort, arrivée en 1670, dans un âge avancé. Nous avons de St.-Pavin plusieurs Piéces de poésie, recueillies avec celles de Charleval, 1759, in-12. Ce sont des Sonnets, des Epîtres, des Epigrammes, des Rondeaux, la plupart fruits de la licence & de la débauche. Il étoit parent de Claude Sanguin. *Voyez ce mot.*

SAINTE-PHILIPPE, (le marquis de) voyez BACCALAR.

SAINTE-PIERRE, (Eustache de) le plus notable bourgeois de Calais, se signala par son généreux dévouement, lorsque cette ville fut assiégée par Edouard III, roi d'Angleterre, en 1347. Ce prince, irrité de la longue résistance des assiégés, ne vouloit point les recevoir à composition, si on ne lui en livroit 6 des principaux pour en faire ce qu'il lui plairoit. Comme leur conseil ne savoit que résoudre, & qu'ainsi toute la ville demeureroit exposée à la vengeance du vainqueur; Eustache s'offrit pour être une des six victimes. A son exemple il s'en trouva aussi-tôt d'autres qui remplirent le nombre, & s'en allerent, la corde au cou & nus en chemise, porter les clefs à Edouard. De Belloi a tiré de ce sujet sa Tragédie, intitulée : *Le Siege de Calais*. » Nos historiens, dit Voltaire, » s'extasiaient sur la grandeur » d'ame des six habitans qui se » dévouerent à la mort. Mais

» au fond, ils devoient bien se
 » douter que si Edouard III
 » vouloit qu'il eussent la corde
 » au cou, ce n'étoit pas pour
 » la faire ferrer. Il les traita
 » très-humainement, & leur
 » fit présent à chacun de six
 » écus d'or, qu'on appelloit
 » *Nobles à la Rose*. Eustache
 de St-Pierre dans la suite devint
 l'homme de confiance d'E-
 douard, qui estima en lui le
 patriotisme & le courage.

SAINTE-PIERRE, (Charles-
 Irénée Castel de) né au château
 de St-Pierre-Eglise en Norman-
 die, l'an 1658, embrassa l'état
 ecclésiastique. Ses protecteurs
 lui procurèrent la place de pre-
 mier aumônier de Madame &
 l'abbaye de la Ste. Trinité de
 Tiron, en 1702. Dès 1695,
 il avoit eu une place à l'aca-
 démie françoise. Le cardinal de
 Polignac l'emmena avec lui aux
 conférences d'Utrecht. Après
 la mort de Louis XIV, il fut
 exclus de l'académie françoise,
 pour avoir exalté dans sa *Poli-
 synodie*, la maniere de gou-
 verner du régent, en blâmant
 celle de Louis XIV, & pour
 quelques autres raisons plus
 dignes peut-être d'animadver-
 sion. Cette exclusion fut unani-
 me, il n'y eut que l'indiffé-
 rent Fontenelle qui s'y refusa;
 mais le duc d'Orléans ne vou-
 lut pas que la place fût rem-
 plie. Elle demeura vacante jus-
 qu'à sa mort, arrivée en 1743,
 à 86 ans. Boyer, ancien évê-
 que de Mirepoix, empêcha
 qu'on ne prononçât à l'aca-
 démie l'éloge d'un homme dont
 la mémoire n'étoit pas à l'abri
 du reproche d'irréligion. L'abbé
 de St-Pierre n'étoit pas bril-
 lant dans la conversation; mais

il se rendoit justice & ne s'em-
 pressoit pas de parler. Il crai-
 gnoit d'ennuyer, & il auroit
 voulu plaire. Ses principaux ou-
 vrages sont : I. *Projet de Paix
 universelle entre les Potentats
 de l'Europe*, en 3 vol. in-12 :
 projet dont le fameux Citoyen
 de Geneve a fait un extrait.
 L'abbé de Saint-Pierre, pour
 appuyer ses idées, prétend que
 la diete européenne qu'il vou-
 loit établir pour pacifier les
 différends, avoit été approuvée
 & rédigée par le dauphin, duc
 de Bourgogne, & qu'on en
 avoit trouvé le plan dans les
 papiers de ce prince. Il se per-
 mettoit cette fiction, pour
 mieux faire goûter son projet;
 mais cet artifice n'eut point
 le suffrage d'un homme délicat;
 puisqu'il tendoit à faire passer
 un prince sage & judicieux s'il
 en fut jamais, pour un esprit
 visionnaire & exalté. Le cardi-
 nal de Fleury, en répondant à
 ses propositions, lui dit entr'au-
 tres choses : « Vous avez ou-
 » blié, monsieur, pour article
 » préliminaire, de commencer
 » par envoyer une troupe de
 » missionnaires, pour dispo-
 » ser le cœur & l'esprit des
 » princes ». II. *Mémoire pour
 perfectionner la police des grands
 Chemins*. III. *Mémoire pour per-
 fectionner la police contre le
 Duel*. IV. *Mémoire sur les Bil-
 lets de l'Etat*. V. *Mémoire sur
 l'établissement de la Taille pro-
 portionnelle*, in-4° : ouvrage qui
 contribua à délivrer la France
 de la taille arbitraire. VI. *Mé-
 moire sur les Pauvres mendiants*.
 VII. *Projet pour réformer l'Or-
 thographe des Langues de l'Eu-
 rope*, dans lequel il y a beau-
 coup d'idées bizarres. Il y pro-
 pose

pose un système d'orthographe qu'il suivoit lui-même, & qui rend la lecture de ses ouvrages insoutenable. VIII. *Réflexions critiques sur les travaux de l'Académie Française*. IX. Un très-grand nombre d'autres Ecrits, parmi lesquels un traité de l'Antéchristisme futur du Mahométisme, où il y a plusieurs traits contre cette fausse religion, que l'auteur semble vouloir faire jaillir sur la véritable: & les *Annales politiques de Louis XIV*, en 2 vol. in-12 & in-8°, 1757, dans lesquelles l'auteur déchire de la manière la plus outrageante la mémoire de ce grand monarque, trop religieux sans doute & trop zélé contre toutes sortes d'erreurs, pour avoir le suffrage de la froide philosophie. L'abbé de St-Pierre faisoit imprimer ses ouvrages à ses dépens, pour les donner à ceux qui étoient en état de contribuer à la réussite de ses projets. Il affectoit la singularité en tout. Sa manière d'écrire étoit aussi extraordinaire que sa manière de penser. Il écrivoit *neglijence*, *sonjer*, *enquore*, *dishonnair*, *perzan*, *Franses*, &c. « On dit, » dit un auteur, que les systèmes politiques ayant été pillés, » son courroux est tombé sur » l'orthographe ». On a publié un extrait des différens écrits de l'abbé de St-Pierre, sous le titre de: *Rêves d'un Homme de bien*, in-12. On connoit ces vers de Voltaire au sujet d'un buste fort ressemblant de cet abbé :

N'a pas long-tems de l'abbé de
St-Pierre
On me montrait un buste tant par-
fait,

Qu'on ne fut voir si c'étoit chair
ou pierre,
Tant le sculpteur l'avoit pris trait
pour trait!
Si que restai perplex & stupéfait,
Craignant bien fort de tomber en
méprise;
Puis dis soudain: Ce n'est-là qu'un
portrait,
L'original droit quelque sottise.

SAINT-POL, voyez CHATILLON, FRANÇOIS, LUXEMBOURG & LOUIS XI.

SAINT-PREUIL, (Francois de Jussac d'Embleville, seigneur de) gouverneur d'Arras & maréchal-de-camp, étoit un seigneur plein de bravoure. Ce fut lui qui fut prisonnier de guerre le duc de Montmorenci, à la journée de Castelnaudari. Cette action lui valut la protection du cardinal de Richelieu & les récompenses de la cour. Il signala ensuite son courage à Corbie, qu'il défendit en 1636 contre les Espagnols; & il facilita en 1640 la prise d'Arras, dont il fut fait gouverneur. L'année suivante il rencontra la garnison Espagnole qui sortoit de Bapaume par capitulation, & alloit à Douay. Il l'attaqua sans la connoître, à ce qu'il prétendit faussement, & la pilla; cette démarche odieuse le fit arrêter. Dès qu'on fut maître de sa personne, on l'accusa de concussion, & on lui reprocha un grand nombre de violences: entr'autres, d'avoir enlevé une jeune meunière à son époux, qui se déclara son accusateur. St-Preuil fut conduit à la citadelle d'Amiens, où des commissaires nommés par la cour lui firent son procès, & le condamnerent à être décapité, Cette sentence fut exécutée à

Amiens le 9 novembre 1641 ; il étoit dans sa 400. année.

SAINT-SIMON, (Louis duc de) né à Paris le 16 juin 1675, prit le parti des armes & fit sa première campagne en 1692. Sa carrière dans ce genre ne fut pas bien brillante, & il la quitta pour celle de la diplomatie. Nommé en 1721 ambassadeur en Espagne pour faire la demande de l'infante future épouse de Louis XV, il parvint à introduire à cette cour grave & décente, des usages qui n'y laisserent point un souvenir honorable de sa commission. Après la mort du régent, il se retira dans sa terre, & y mourut dans un âge fort avancé; nous ne savons pas précisément quelle année. Il a laissé des *Mémoires* sur le regne de Louis XIV & la régence du duc d'Orléans, onze vol. in-fol. manuscrit. Un académicien à qui madame de Pompadour les confia, en a fait un extrait en 7 vol. in 4°. également manuscrit. En 1789, on en a publié un abrégé en 3 vol. in-8°, & un supplément en 4 vol. On y trouve un grand nombre de faits hasardés, défigurés, & recueillis précisément sur des bruits populaires; & l'éditeur observe que Saint-Simon avoit une *avidité singulière pour recueillir ces sortes de bruits*. Il est impossible de mettre moins de discernement, une crédulité plus bonasse ou plus méchante dans ce qu'il rapporte, sur-tout touchant les personnes qu'il n'aime pas. Or pour n'être pas aimé de lui, il falloit très-peu de chose. Il suffisoit par exemple de n'être pas noble. C'est à ce titre, comme il s'en explique lui-même, qu'il maltraite

le chancelier Voisin & d'autres hommes illustres par leurs actions & leurs vertus. Sa partialité pour la France contre les nations avec lesquelles cette couronne étoit en guerre, va quelquefois jusqu'au délire. Louis XIV y est peint avec des traits hideux qui en font un prince Hun ou Vandale, en même tems qu'on lui donne les plus grands éloges & les plus mérités. Le mecontentement du duc de St.-Simon, le ressentiment qu'il conservoit, en bon courtisan, de certaines aventures qui n'avoient point répondu à ses prétentions, sont la source de ce qu'il y a d'après, de saryrique, d'exagéré & de faux dans ses *Mémoires*. Delà encore son affection pour les Jansénistes & pour les Calvinistes: Louis XIV ne les aimant pas, il étoit naturel que le duc de St.-Simon les prit en amitié. Delà les éloges donnés au duc régent & à son gouvernement, & un aveuglement qui va jusqu'à applaudir à l'enlèvement du duc de Villeroy, gouverneur du jeune roi, démarche la plus illégale & la plus tyrannique qu'un régent puisse se permettre. Avec tout cela, il y a dans ces *Mémoires* un langage de religion, d'honneur, de vertu & de bonhomie, qui les fait lire avec intérêt. Il est peu d'ouvrages plus propres à faire connoître les *miseres* de la royauté & de ses agens divers; les foibles, les vices, les crimes, les agitations & les souffrances de la grandeur; l'état réel enfin des cours, de ces foyers de corruption, composés d'une multitude de foyers subalternes

& également corruptifs, là surtout où les princes de la famille royale ont leur maison & cour particulière. Le seul article des empoisonnemens fait trembler, qu'est-ce des crimes moins odieux? Voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 juin 1780, p. 163 — 1 janvier 1791, p. 10.

SAINT-YVES, (Charles) habile oculiste, né en 1667 à la Viette, près de Rocroi, entra dans la maison de St.-Lazare à Paris en 1686, & s'y appliqua à la médecine des yeux. Ses succès en ce genre l'obligerent de quitter cette maison; il se retira chez son frere, & eut bientôt une foule de malades. Son *Traité des Maladies des Yeux*, 1722, in-4°, Amsterdam, 1736, in-8°, est très-estimé. St.-Yves mourut en 1736. Le *Traité de St.-Yves* fut attaqué par Mauchard, qui fit paroître dans le *Mercur* une *Lettre critique* de cet ouvrage, & une *Apologie* de sa critique.

SAINTE-ALDEGONDE, voyez MARNIX.

SAINTE-BEUVE, (Jacques de) naquit à Paris en 1613, & fut reçu docteur en théologie en 1638. Cinq ans après, il fut choisi pour remplir une des chaires de théologie de Sorbonne: place qu'il perdit, pour n'avoir pas voulu souscrire à la censure contre Arnauld, & parce que sa doctrine avoit beaucoup d'affinité avec celle de ce chef de parti. On lui défendit de prêcher en 1656: mais ayant ensuite montré plus de soumission pour les décisions de l'Eglise, & ayant souscrit au Formulaire d'Alexandre VII, il fut choisi pour théologien du clergé, & en obtint 1000 livres

de pension annuelle. Il fut depuis continuellement appliqué à la lecture, ou occupé à répondre aux consultations qui lui étoient faites sur les cas de conscience, de morale ou de discipline. Son frere Jérôme, appelé le *Prieur de Ste.-Beuve*, recueillit après sa mort (arrivée en 1677, à 64 ans) ses *Décisions*, en 3 vol. in-4° & in 8°. Cette collection décele beaucoup de savoir, de jugement & de droiture. On a encore de lui deux *Traités* en latin, l'un de la *Confirmation* & l'autre de l'*Extrême-Onction*, imprimés en 1686, in-4°, par les soins de son frere. Voyez la fin de l'article RICHER.

SAINTE-MARTHE, (Gaucher de) trésorier de France dans la généralité de Poitiers, plus connu sous le nom de *Scévole de Ste.-Marthe*, naquit en 1536, d'une famille féconde en personnes de mérite. Il exerça des emplois considérables, sous les regnes de Henri III & de Henri IV, qui l'honorèrent de leur estime; & fut intendant des finances dans l'armée de Bretagne, sous le duc de Montpensier. Il parut aux Etats de Blois, en 1588, où Henri III l'avoit appelé. Ce prince l'envoya ensuite en Poitou, pour y désarmer la Ligue & le Calvinisme par son éloquence, & il eut le bonheur d'y réussir. Aussi fidele à Henri IV qu'à Henri III, il fit rentrer la ville de Poitiers sous l'obéissance de ce monarque, dont il défendit ensuite les intérêts dans l'assemblée des notables, tenue à Rouen. Il mourut à Loudun, sa patrie, en 1623. Le fameux Grandier

prononça son Oraison funebre, le Parnasse françois & latin se joignit à lui pour jeter des fleurs sur son tombeau. On a de lui :

I. Des éloges intitulés : *Gallorum doctrinâ illustrium, qui suâ Patrumque memoriâ floruerunt, Elogia ; Isenaci, 1622, in-8°*. Colletet les traduisit assez platement en françois, 1644, in-4°. II. Un grand nombre de Poésies latines ; 3 livres de la *Pædotrophie*, ou de la maniere de nourrir & d'élever les enfans à la mamelle ; 2 livres de Poésies lyriques ; 2 de Sylves, un d'Elégies ; 2 d'Epigrammes ; des Poésies sacrées. III. Plusieurs Pieces de vers françois, qui sont fort au-dessous des latines. Celles-ci eurent tous les suffrages : sans avoir l'imagination de Virgile, l'auteur avoit quelque chose de la pureté & de l'élégance de son style. Ses Œuvres furent recueillies en 1632 & 1633, in-4°.

SAINTE-MARTHE, (Abel de) fils aîné du précédent, chevalier, seigneur d'Estrepiéd, conseiller-d'état, & garde de la bibliothèque de Fontainebleau, mort en 1652, à 82 ans, avoit un génie facile & heureux pour la poésie latine ; il est cependant inférieur à son pere. Ses Poésies sont le *Laurier*, la *Loi Salique*, des Elégies, des Odes, des Epigrammes, des Poésies sacrées, des Hymnes : elles ont été imprimées in-4°, avec celles de son pere. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages, moins connus que ses vers. Il laissa un fils, nommé *Abel* comme lui, qui donna en 1698, une traduction françoise de la *Pædotrophie* de

son aïeul, & mourut en 1706.

SAINTE-MARTHE, (Gaucher de, plus connu, ainsi que son pere, sous le nom de *Scévole* ; & Louis de) freres jumeaux, fils de Gaucher de Ste.-Marthe, naquirent à Loudun le 20 décembre 1571. Ils se ressembloient parfaitement de corps & d'esprit ; leur union fut un modele pour les parens & pour les amis. Ils furent l'un & l'autre historiographes de France, & travaillerent de concert à des ouvrages qui ont rendu leurs noms célèbres. Gaucher, chevalier, seigneur de Meré-sur-Indre, mourut à Paris en 1650, à 79 ans ; & Louis, conseiller du roi, seigneur de Grelay, mourut en 1656, à 85 ans. On a de ces deux savans : I. *L'Histoire généalogique de la Maison de France*, 1647, en 2 vol. in-fol. II. Une continuation du *Gallia Christiana*, ouvrage qui avoit été entrepris par Claude Robert, Paris, 1666, 4 vol. in-fol. III. *L'Histoire généalogique de la Maison de Beauvau*, in-tol., &c.

SAINTE-MARTHE, (Claude de) fils de François de Ste.-Marthe, avocat au parlement de Paris, & petit-fils de Scévole de Ste.-Marthe, dont il est parlé dans l'article précédent, naquit à Paris en 1620. Il embrassa l'état ecclésiastique, & fut pendant long-tems directeur des Religieuses de Port-Royal. Exilé deux fois par ordre du roi, il se retira à Courbeville en 1679, & y mourut en 1690. On a de lui : I. Une *Lettre* à l'archevêque de Paris, Préfixe, où il exprime son attachement au parti de Jansenius. II. *Traité de piété*,

en 2 vol. in-12. III. Un *Recueil de Lettres*, en 2 vol. in-12, où l'on trouve peints au naturel son esprit & son caractère. IV. Un *Mémoire sur l'utilité des petites écoles*, &c. V. Deux *Défenses des Religieuses de Port-Royal*.

SAINTE-MARTHE, (Denys) fils de François de Ste.-Marthe; seigneur de Chandoiseau, & général des Bénédictins de la congrégation de S. Maur, où il étoit entré en 1667; naquit à Paris en 1650, & mourut en 1725, à 75 ans. Il fit honneur à son corps par sa vertu & par ses ouvrages. Les principaux sont : I. Un *Traité de la Confession auriculaire*. II. *Réponse aux plaintes des Protestans*, qui se disoient persécutés en France. III. *Entretiens touchant l'entreprise du Prince d'Orange*. IV. *Quatre Lettres à l'abbé de Rancé*. V. *La Vie de Cassiodore*, in-12, 1705. VI. *L'Histoire de S. Grégoire le Grand*, in-4°. Ces deux ouvrages sont savans & curieux. VII. Une Edition des *Œuvres de S. Grégoire*, 4 vol. in-fol. Il avoit entrepris, à la prière de l'assemblée du clergé de 1710, une nouvelle édition du *Gallia Christiana*, in-fol., & il en fit paroître 3 vol. avant sa mort, qui ont été suivis de plusieurs autres. Voyez D. BRICE & ROBERT Claude.

SAINTE-MARTHE, (Abel-Louis-de) général des Peres de l'Oratoire, se démit de cet emploi en 1696, & mourut l'année d'après à 77 ans, à St.-Paul-au-Bois, près de Soissons. Il laissa divers ouvrages manuscrits, de théologie & de littérature. Il étoit fils de Scévole de Ste.-Marthe,

mort en 1650. — Son frere aîné, Pierre Scévole de Ste.-MARTHE, historiographe de France, mort en 1690, marcha sur les traces de ses ancêtres. Le roi récompensa son mérite par une charge de conseiller & de maître-d'hôtel. On a de lui : I. Un livre peu exact, intitulé : *L'Etat de l'Europe*, en 4 vol. in-12. II. Un *Traité historique des Armes de France*, in-12, dans lequel on trouve des recherches. III. *L'Histoire de la Maison de la Trimouille*, 1688, in-12.

SAINTE-MAURE, (Charles de) duc de Montausier, pair de France, chevalier des ordres du roi, & gouverneur de Louis dauphin de France, d'une ancienne maison originaire de Touraine, se distingua de bonne heure par sa valeur & par sa prudence. Durant les guerres civiles de la Fronde, il maintint dans l'obéissance la Saintonge & l'Angoumois, dont il étoit gouverneur. Son austere probité le fit choisir pour présider à l'éducation du dauphin. Il parla toujours à ce prince en philosophe chrétien & en homme vertueux, qui sacrifioit tout à la vérité & à la raison. Lorsqu'il eut cessé de faire les fonctions de gouverneur, il dit au dauphin :
 » Monseigneur, si vous êtes
 » honnête homme, vous m'ai-
 » merez; si vous ne l'êtes pas,
 » vous me haïrez, & je m'en
 » consolerais ». Lorsque ce prince eut pris Philisbourg, le duc lui écrivit : « Monseigneur,
 » je ne vous fais pas de compli-
 » ment sur la prise de Philis-
 » bourg; vous aviez une bonne
 » armée, une excellente artillerie

» rie, & Vauban. Je ne vous
 » en fais pas non plus sur les
 » preuves que vous avez don-
 » nées de bravoure & d'intré-
 » pidité ; ce sont des vertus
 » héréditaires dans votre mai-
 » son. Mais je me réjouis avec
 » vous de ce que vous êtes li-
 » béral, généreux, humain, fai-
 » sant valoir les services d'au-
 » trui, & oubliant les vôtres.
 » C'est sur quoi je vous fais
 » mon compliment ». Ce sei-
 » gneur mourut en 1690, à 80 ans,
 regretté des honnêtes gens dont
 il étoit le modele. On a donné
 sa *Vie*, Paris, 1731, in-12.

SAINTRAILLES, (Jean-
 Poton de) grand-sénéchal du
 Limousin, né d'une famille no-
 ble de Gascogne, se signala par
 ses services sous Charles VI &
 Charles VII. Il fit prisonnier le
 fameux Talbot, l'an 1429, à la
 bataille de Patay ; & le comte
 d'Arondel à celle de Gerberoy,
 en 1435. Il travailla avec ar-
 deur dans toutes les expédi-
 tions qui enleverent la Norman-
 die & la Guienne aux Anglois.
 Il eut le bâton de maréchal de
 France en 1454. Il en fut des-
 titué en 1461 par Louis XI,
 & mourut 2 mois après au
 Château-Trompette, dont il
 avoit le gouvernement. Son
 courage étoit comme son ca-
 ractere, franc, noble & décidé.

SALABERGE ou **SALE-
 BERGE**, (Ste.) abbesse de S.
 Jean de Laon dans le 7^e. siecle,
 étoit née en Champagne. Ma-
 riée contre son inclination, &
 ayant perdu son mari au bout
 de deux mois, elle épousa Blan-
 din, avec lequel elle vécut
 d'une maniere très-édifiante,
 consacra ses enfans à Dieu,
 & du consentement de son

mari, se retira dans un mo-
 nastere qu'elle avoit fondé dans
 les Vosges ; mais ce lieu étant
 trop exposé aux courses des
 gens de guerre, elle transporta
 son monastere à Laon en 640,
 & le gouverna jusqu'à sa mort,
 arrivée en 655. Ce monastere
 fut donné en 112 aux Reli-
 gieux de S. Benoit. Voyez sa
Vie par un auteur contempo-
 rain, avec les notes du P. Clé,
 dans les *Acta Sancti.*, septembre,
 tom. 6.

SALADIN ou **SALAHEDDIN**,
 sultan d'Egypte & de Syrie,
 étoit Curde d'origine. Il alla
 avec son frere au service de
 Noradin, souverain de la Syrie
 & de la Mésopotamie. Ils se
 signalerent tellement par leur
 valeur, qu'Adad, calife des
 Fatimites en Egypte, ayant
 demandé du secours à Nora-
 din, ce prince crut ne pouvoir
 mettre à la tête de l'armée qu'il
 envoyoit en Egypte, de plus
 habiles généraux que ces deux
 capitaines Curdes. Saladin ob-
 tint, en arrivant, les charges
 de visir & de général de ses
 armées. Adad étant mort quel-
 que tems après, il se fit déclai-
 rer souverain de l'Egypte, &
 fut le chef de la dynastie des
 Mammelucs qui régna dans ce
 pays. Il se fit ensuite déclarer
 tuteur du fils de Noradin, qui
 ne survécut pas long-tems à
 Adad. Il conquit la Syrie,
 l'Arabie, la Perse & la Mésop-
 otamie, & marcha vers Jér-
 usalem, qu'il vouloit enlever
 aux Chrétiens. Renaud de Châ-
 tillon avoit traité avec mépris
 les ambassadeurs que le prince
 Musulman lui avoit envoyés
 pour redemander quelques pri-
 sonniers. Saladin jura de ven-

ger cette injure, & livra bataille aux Chrétiens, en 1187, auprès de Tibériade, avec une armée de plus de 50,000 hommes. Il eut la gloire de vaincre, & de faire plusieurs illustres prisonniers, parmi lesquels étoit Gui de Luzignan, roi de Jérusalem. Le monarque captif fut bien traité par le vainqueur qui lui présenta une coupe de liqueur rafraîchie dans la neige; mais le roi, après avoir bu, ayant voulu donner sa coupe à Renaud de Châtillon; Saladin abattit à celui-ci la tête d'un coup de sabre. Saladin marcha quelques jours après vers Jérusalem, qui se rendit par capitulation, le 2 octobre de la même année; il permit à la femme de Luzignan de se retirer où elle voudroit. Il n'exigea aucune rançon des Grecs qui demeuroient dans la ville. Lorsqu'il fit son entrée dans Jérusalem, plusieurs femmes vinrent se jeter à ses pieds, en lui redemandant, les unes leurs maris, les autres leurs enfans ou leurs peres qui étoient dans les fers. Il les leur rendit avec une générosité qui n'avoit pas encore eu d'exemple parmi ces barbares. Mais sa férocité & son fanatisme le dominoient à leur tour. Il fit laver avec de l'eau de rose, par les mains même des Chrétiens, la mosquée qui avoit été changée en église. Il y plaça une chaire à laquelle Noradin, soudan d'Alep, avoit travaillé lui-même, & fit graver sur la porte ces paroles: *Le roi Saladin, serviteur de Dieu, mit cette inscription, après que Dieu eut pris Jérusalem par ses mains.* Cependant pour ne pas faire un désert de sa con-

quête, il rendit aux Chrétiens orientaux l'église du S. Sépulcre; mais il voulut en même tems que les pèlerins y vinssent sans armes, & qu'ils payassent certains droits. Cependant le bruit de ses victoires avoit répandu l'épouvante en Europe. Le pape Clément III engagea la France, l'Angleterre, l'Allemagne, à armer contre lui. Les Chrétiens qui s'étoient retirés à Tyr, ayant reçu de grands secours, allèrent assiéger la ville de St.-Jean d'Acre, battirent les Musulmans, & s'emparèrent de cette ville, de Césarée & de Jaffa, à la vue de Saladin, en 1191. Ils se dispoient à mettre le siege devant Jérusalem; mais la disfection s'étant mise entr'eux, Richard I, roi d'Angleterre, fut contraint de conclure une treve de 3 ans & 3 mois avec le sultan, en 1192, par laquelle Saladin fut obligé de laisser jouir les Chrétiens des côtes de la mer, depuis Tyr jusqu'à Joppé. Le sultan ne survécut pas long-tems à ce traité, étant mort un an après, à Damas, âgé de 57 ans, après en avoir régné 24 en Egypte, & environ 19 en Syrie. Il laissa 17 fils, qui partagerent entr'eux ses états. Détrompé, mais trop tard, des grandeurs humaines, il voulut qu'on portât dans sa dernière maladie, au-lieu du drapeau qu'on élevoit devant sa porte, le drap qui devoit l'ensevelir. Celui qui tenoit cet étendard de la mort, crioit à haute voix: *Voilà tout ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes.* M. Marin a donné en 1758, en 2 vol. in-12, une *Histoire de Sa-*

ladin, où ce guerrier est peint avec des couleurs un peu romanesques, l'admiration & l'enthousiasme ayant dirigé la plume de l'auteur. Il faut convenir cependant qu'il avoit plus d'humanité, de justice & de lumieres qu'aucun conquérant de la secte de Mahomet.

SALATHIEL, fils de Jéchonias & pere de Zorobabel, prince des Juifs, qui, après la captivité de Babylone, préféda au rétablissement de la ville & du temple de Jérusalem. Salathiel mourut à Babylone.

SALDEN, (Guillaume) né à Utrecht, exerça le ministère dans plusieurs églises de Hollande, & enfin dans celle de La Haye, où il mourut en 1694. Ses ouvrages sont : I. *Otia Theologica*, in-4°. Ce sont des dissertations sur différens sujets de l'Ancien & du Nouveau-Testament. II. *Concionator sacer*, in-12. III. *De Libris, varioque eorum usu & abusu*, Amsterdam, 1668, in-12. Cet auteur avoit du jugement & du savoir.

SALE, voyez SALLE.

SALE, (George) étoit un des principaux membres de la société qui a entrepris de nous donner une *Histoire Universelle*, dont il y a déjà une grande partie d'imprimée & sur laquelle on peut voir diverses observations dans le *Journal historique & littéraire*, 15 janvier 1781, p. 93. Il mourut à Londres en 1736. On a de lui une Traduction angloise de l'*Alcoran*, imprimée à Londres en 1734, in-4°. Il a mis à la tête de cette version une Introduction qui a été traduite en françois in-8° : on la trouve

aussi dans l'édition de l'*Alcoran* en françois, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12 (voyez MAHOMET & MARACCI). Le caractère des écrits de Sale, est celui de la société dont il étoit membre ; beaucoup de recherches, mais peu de jugement, peu de goût, peu d'élégance, peu de précision, & souvent peu de droiture & de franchise. C'est de Maracci qu'il a emprunté toute son érudition arabique, & pour déguiser son plagiat, il entreprend, selon la coutume des savans modernes, de le critiquer ; ce qu'il fait toujours très-gauchement. On croit même que sa traduction est faite sur la version latine de Maracci, aux fautes près & aux infidélités qu'elle présente.

SALEL, (Hugues) de Casals dans le Quercy, s'acquit l'estime du roi François I, & fit, par ordre de ce prince, une Traduction en vers françois, des douze premiers livres de l'*Iliade* d'Homere, 1574, in-8° : & mourut à St-Cheron, près de Chartres, en 1553, à 30 ans. On a encore de lui un Recueil de Poésies, qui ont été beaucoup louées par ses contemporains. Son style est cependant embarrassé, louche & traînant.

SALERNE, (François) médecin d'Orléans, s'appliqua particulièrement à l'histoire naturelle, & travailla avec Arnault de Nobleville à la continuation du traité de la *Matiere Médicale* de Geoffroi. Ils donnerent le *Regne Animal*, & ensuite l'*Histoire naturelle des Animaux*. La description anatomique occupe la plus grande partie de ce dernier ouvrage.

On a encore de Salerne une traduction du *Synopsis avium* de Ray, sous le titre d'*Essai sur l'Histoire naturelle des Oiseaux*, ou *Traduction du Synopsis avium de Ray, augmenté de Recherches critiques & d'Observations curieuses sur les Oiseaux de nos climats*, Paris, 1766, 2 vol. in-12. Ce médecin mourut en 1760.

SALIAN ou SALLAN, (Jacques) Jésuite d'Avignon, enseigna avec beaucoup de réputation. Il devint recteur du collège de Besançon, & mourut à Paris le 23 janvier 1640, à 82 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages de piété, & des *Annales de l'Ancien-Testament*, Paris, 1625, 6 vol. in-fol., en latin, dans lesquelles il a répandu beaucoup d'érudition. C'étoit un homme très-estimable & très-estimé.

SALIER, (Jacques) Religieux Minime, professeur en théologie, provincial & définitif, mourut à Dijon en 1707, âgé de 92 ans. La théologie scholastique étoit son talent principal. Nous avons de cet auteur : I. *Historia Scholastica de Speciebus Eucharisticis*, Lyon, 1687, 3 vol. in-4°; Dijon, 1692 & 1704 II. *Cacocephalus, sive de Plagiariis opusculum*, 1694, in-12. III. *Des Pensées sur l'Ame raisonnable*, in-8°. Il y a dans tous ces écrits du savoir & de la métaphysique.

SALINAS ou SALINES, (François de) natif de Burgos, perdit la vue, à l'âge de dix ans. Cet accident ne l'empêcha pas de se rendre habile dans les langues grecque & latine, dans les mathématiques, dans

la musique. Il compta parmi ses protecteurs le pape Paul IV, & le duc d'Albe, qui lui fit donner un bénéfice. Il mourut en 1590. On a de lui : I. Un excellent *Traité de Musique*, en latin, Salamanque, 1592, in-fol. II. Une Traduction en vers espagnols, de quelques *Epi grammés* de Martial.

SALINGUERRA, chef de la faction des Gibelins, s'empara de la principauté de Ferrare l'an 1195, & devint si puissant, qu'il méprisa l'autorité du légat du pape & du marquis Azzon d'Est, & qu'il chassa de Ferrare tous ceux qui étoient de leur parti. Le marquis d'Est, voulant s'en venger, leva une armée & assiégea Ferrare. Salinguerra parla de faire la paix, & le laissa entrer dans la ville; mais le marquis d'Est, n'ayant pas voulu accepter les conditions de la paix, en fut chassé avec tous ceux qui l'avoient accompagné. Cependant il y entra depuis, & Salinguerra chassé à son tour, mourut prisonnier à Venise l'an 1240, âgé de 80 ans.

SALISBURI, voyez SARISBURY.

SALLE, (Jean-Baptiste de la) né à Rheims en 1651, se distingua dès son enfance par sa piété, embrassa l'état ecclésiastique, prit le bonnet de docteur en théologie à Paris, & se dévoua dans sa patrie à l'éducation de la jeunesse. Il y établit en 1679 des écoles gratuites, logea les maîtres dans sa maison, dirigea ce nouvel institut, auquel il donna de sages réglemens. On sentit bientôt l'utilité de cet établissement; plusieurs

plusieurs villes s'empreserent de demander de ces instituteurs. Il établit un noviciat d'abord à Rheims, puis à Paris, de là à Rouen. En 1684, il distribua son patrimoine aux pauvres, & se livra tout entier à consolider sa congrégation naissante, qui s'étendit avec rapidité. En 1717, il se démit de la place de supérieur, & ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Il mourut à Rouen en 1719. Son institut fut approuvé par Benoît XIII, sous le nom de *Freres des Ecoles Chrétiennes*. Sa *Vie* a été publiée à Rouen en 1735, 2 vol. in-4°. M. l'abbé de Montis en a donné une autre, Paris, 1785, 1 vol. in-12.

SALLE, (Simon-Philibert de l'Étang de la) conseiller au présidial de Rheims, & ancien député de cette ville à Paris, mourut dans cette capitale le 20 mars 1765. On a de lui: I. *Les Prairies artificielles*, petit vol. in-8°, qui a été réimprimé plusieurs fois. II. *Manuel d'Agriculture pour le Laboureur, le Propriétaire & le Gouvernement*, in-8°, ouvrage dicté par l'amour du bien public, & par une expérience constante de 30 années. — Il ne faut pas le confondre avec un M. de la Salle, dont on a deux ouvrages singuliers, remplis de vues profondes, & en même tems de pensées fausses & hasardées, intitulés: *Le désordre régulier* & *La Balance naturelle*. Dans le dernier sur-tout, l'athéisme est péremptoirement réfuté, tandis que l'auteur paroît çà & là lui fournir des armes. Voyez le *Jour. hist. & litt.*, 15 février 1789, p. 243.

Tome VIII.

SALLE, voyez SALE.
SALLENGRÉ, (Albert-Henri de) conseiller du prince d'Orange, né à La Haye en 1694. Après avoir étudié l'histoire & la philosophie à Leyde, il s'appliqua au droit, & soutint publiquement une thèse contre la coutume de donner la question aux coupables qui s'obstinent à nier leurs crimes; thèse à laquelle on peut applaudir s'il s'agit de la question donnée pour compléter les preuves, mais qu'il faut rejeter quant à la question donnée précisément pour avoir l'aveu du coupable, après sa pleine conviction; aveu toujours nécessaire pour absoudre les arrêts de la justice aux yeux de la multitude, pour mettre les criminels dans la situation où il faut pour subir leur sentence, pour en tirer les informations nécessaires à la sécurité publique, &c., (voy. diverses observations & traités sur cette matière dans le *Journ. hist. & litt.*, 15 mars 1786). Il alla à Paris après la paix d'Utrecht, voyagea ensuite en Angleterre, & y fut reçu membre de la société de Londres en 1719. De retour à La Haye, il fut attaqué de la petite vérole, & en mourut à l'âge de 30 ans, le 27 juillet 1723. Ses principaux ouvrages sont: I. *L'Histoire de Montmaur, professeur-royal de la langue grecque à Paris*, 1717, 2 vol. in-12. C'est le recueil des satyres enfantées contre ce fameux parasite. II. *Mémoires de Littérature*, 1715, 2 vol. in-12, continués depuis par le P. Desmolets. III. *Novus Thesaurus Antiquitatum Romanarum*, 1716, 3 vol. in-folio: recueil contenant

C

beaucoup de pieces fugitives qui avoient échappé aux recherches de Grævius. IV. *L'Eloge de l'ivresse*, 1714, in-12; jeu d'esprit, qui ne doit donner aucune mauvaise idée de ses mœurs. V. Une Edition des Poésies de la Monnoye.

SALLIER, (Claude) prêtre, garde de la bibliothèque du roi, membre de l'académie françoise & de celle des inscriptions, né à Saulieu, diocèse d'Autun, mourut à Paris en 1761, âgé de 75 ans. On a de lui : I. *L'Histoire de S. Louis*, par Joinville, avec un *Glossaire*, 1761, in-fol. en société avec Melot. II. *Examen critique de la Vie de Castruccio par Machiavel*; il y dévoile les mensonges & les faux principes de cet écrivain, & montre que son héros n'étoit qu'un détestable brigand. III. De savantes *Dissertations* qui décorent les *Mémoires* de l'académie des belles-lettres. Des recherches utiles & curieuses, soutenues d'une critique exacte; des réflexions solides, ornées d'un style convenable au sujet: voilà ce qu'on trouve dans les ouvrages de l'abbé Sallier. Il a travaillé aussi au *Catalogue raisonné* de la bibliothèque du roi, dont nous avons 10 vol. in-folio: 4 sur les manuscrits; 3, des ouvrages théologiques; 2, des belles-lettres, un pour la jurisprudence.

SALLO, (Denys de) seigneur de la Coudraye, né à Paris en 1626, reçu conseiller au parlement de Paris en 1652, conçut le projet du *Journal des Savans*, qu'il donna au public en 1665, sous le nom du sieur d'Hedouville, l'un de ses domes-

tiques. A peine les premières feuilles de cet ouvrage périodique parurent, qu'on vit éclater des plaintes qui firent proscrire le Journal au 13e. mois. Sallo, obligé d'interrompre son travail, en laissa le soin à l'abbé Gallois, qui se borna à de simples extraits, sans censurer ni les auteurs ni les ouvrages. Sallo mourut à Paris en 1669, à 43 ans. Outre son *Journal*, on a encore de lui: *Traité de l'origine des Légats*, 1665, in-12.

SALLUSTE, (Crispus-Sallustius) historien latin, étoit natif d'Amiterne, ville d'Italie, nommée aujourd'hui *San Vittorino*. Il fut élevé à Rome, où il parvint aux premières dignités. Ses mœurs étoient si dépravées, qu'il fut noté d'infamie & dégradé du rang de sénateur. Surpris par Milon en adultere, il fut fouetté & condamné à une amende. Il consuma tout son bien par ses débauches. Jules-César, dont il avoit embrassé le parti, le fit rentrer dans l'ordre des sénateurs, & lui donna le gouvernement de la Numidie, où il amassa des richesses immenses par les injustices les plus criantes. Il fit bâtir à Rome une maison magnifique, & des jardins qu'on croit être ceux qu'on appelle encore aujourd'hui les *Jardins de Salluste*. Jamais personne ne s'est élevé plus fortement que lui contre le luxe, l'avarice & les autres vices de son tems; mais sa vertu ne répondoit pas à la justesse de sa censure. « Salluste, dit M. de » Broffes, fut élevé dans une » capitale où le luxe triom- » phoit; son cœur en prit toute

» la mollesse ; les exemples de
 » corruption dont sa jeunesse
 » fut entourée , le séduisirent
 » sans l'aveugler. Il eut tou-
 » jours des lumieres très-justes
 » sur le bien & sur le mal ;
 » mais réservant toute sa sévé-
 » rité pour ses discours , il mit
 » une entiere licence dans ses
 » mœurs ; censeur impitoya-
 » ble des vices d'autrui , il se
 » permettoit à lui-même des
 » choses très-malhonnetes ». Telle étoit l'inconséquence de tous ces anciens moralistes , dont la philosophie moderne a entrepris de faire l'apothéose , convaincue qu'ellen'avoit comme eux , de la vertu , que son nom souvent répété & son emphatique éloge. Il mourut l'an 35 avant Jesus-Christ , également haï & méprisé. Salluste avoit composé une *Histoire Romaine* , qui commençoit à la fondation de Rome ; mais il ne nous en reste que des fragmens , que M. de Brosses a publié , en liant ces fragmens , & les suppléant , de maniere à faire un corps d'ouvrage ; Paris , 1777 , 4 vol. in-4°. Nous avons de lui deux ouvrages entiers : *L'Histoire de la Conjuration de Catilina* , & celle des *Guerres de Jugurtha* , roi de Numidie. Ce sont deux chef-d'œuvres ; Martial les goûtoit tant , qu'il appelloit l'auteur le *premier des Historiens Romains*. Son style est concis , plein de dignité & d'énergie. « Il pense fortement » & noblement , dit Rollin , » & il écrit comme il pense. » On peut le comparer à ces » fleuves qui ayant leur lit plus » resserré que les autres , ont » aussi leurs eaux plus profon- » des ». Le P. Dotteville de

l'Oratoire , M. Beauzée de l'académie françoise , & M. l'abbé Paul , l'ont traduit en françois , in-12. — Il avoit un neveu nommé aussi SALLUSTE , auquel Horace adressa la seconde *Ode* de son 2e. livre.

SALLUSTE , (*Secundus-Sallustius-Promotus*) capitaine Gaulois , se distingua par sa valeur. Julien , déclaré Auguste en 360 , le fit préfet des Gaules ; & en 363 , il le prit pour collegue dans le consulat. On ne fait quelle année il mourut. On lui attribue un *Traité des Dieux & du Monde* , Rome , 1638 , in-12 , grec & latin , Leyde , 1639 , in-12 ; & dans les *Opuscula Mythologica Physica* de Th. Gale , Cambridge , 1671 , & Amsterdam , 1688 , in-8°. M. Formey en a donné une Traduction dans son *Philosophie Païen* , 1759 , 3 vol. in-12.

SALMANASAR , fils de Teglath-Phalassar , succéda à son pere dans le royaume d'Assyrie , l'an 728 avant Jesus-Christ. Ce prince détruisit Samarie jusques dans ses fondemens , chargea Osée , roi d'Israël , de chaînes , & l'envoya en prison (voy. OSÉE). Après cette expédition , le roi d'Assyrie entreprit la guerre contre les Tyriens , & s'empara d'abord de presque toutes les villes de Phénicie. Mais ayant été battu dans un combat naval , il laissa une partie de son armée pour resserrer la ville de Tyr , reprit le chemin d'Assyrie , & y mourut l'année d'après , 714 avant J. C.

SALMERON , (Alphonse) né à Toledé en 1516 , vint à Paris pour y achever ses études. Il s'y joignit à S. Ignace de

Loyola, & fut l'un des premiers disciples de ce célèbre fondateur. Salmeron fut chargé d'affaires importantes en Allemagne, en Pologne, dans les Pays-Bas & en Irlande par plusieurs souverains pontifes. Il parut avec éclat au concile de Trente, où il assista en qualité de théologien du Saint-Siège; & il contribua ensuite beaucoup à l'établissement du college de Naples, où il mourut en 1585, à 69 ans. Ce Jésuite laissa un nom célèbre, par son zèle & par ses ouvrages. On a de lui des *Questions & des Dissertations sur les Evangiles*, sur les *Actes des Apôtres*, & sur les *Epîtres Canoniques*, imprimées en 16 vol. in-fol., dont les huit premiers parurent à Madrid en 1601 & 1602, & les huit autres à Cologne en 1604. Son savoir est étendu, mais mal digéré; son style facile, mais verbeux. Il est un des défenseurs de la suffisance de l'intention extérieure dans l'administration des Sacrements. *Voyez CATHARINUS.*

SALMON, (François) docteur & bibliothécaire de la maison & société de Sorbonne, né à Paris d'une famille opulente, se rendit habile dans les langues savantes & surtout dans l'hébreu, & mourut subitement à Chaillot en 1736, à 59 ans. On a de lui un *Traité de l'Etude des Conciles*, imprimé à Paris en 1724, in-4°. Ce *Traité*, généralement estimé pour l'érudition qu'il renferme, a été traduit en latin par un Allemand, & imprimé en cette langue à Leipzig en 1729.

SALMON, (Thomas) historien Anglois, mort à Londres

en 1743, est auteur de l'*Examen désintéressé sur l'histoire du tems de G. Burnet*, Londres, 1724, 2 vol. in-8°. Il y prouve que Burnet hasardoit souvent en histoire & altéroit la vérité des faits. Salmon a été un des membres qui ont travaillé à la compilation frivole & indigeste de l'*Histoire Universelle* (*voyez SALE*). — Il ne faut pas le confondre avec Nathanaël SALMON, son frere aîné, qui a donné: I. *Les Stations des Romains en Angleterre*, 1731, 2 vol. in-8°. II. *Histoire du comté d'Hertford*, 1728, in-fol. III. *Les Antiquités de Surrey*, 1736, in-8°.

SALMONÉE, fils d'Eole & roi d'Elide, non content des honneurs de la royauté, voulut encore se faire rendre ceux de la divinité. Pour imiter Jupiter, il faisoit rouler avec rapidité son char sur un pont d'airain, & dans ce fracas semblable au bruit du tonnerre, il lançoit de tous côtés des foudres artificiels. Le dieu dont il usurpoit la puissance, indigné de son audace impie, l'écrasa d'un coup du véritable foudre, & le précipita dans les enfers. On connoît la belle description que fait Virgile de cet événement au 6e. livre de l'*Enéide*, & qui commence par ces vers :

*Vidi & , crudeles dantem Salmonea
pœnas,
Dum flammæ Jovis & sonitus imi-
tatur Olympi.*

SALNOVE, (Robert de) page de Henri IV & de Louis XIII, lieutenant de la grande Louveterie, & écuyer de madame Christine, depuis duchesse de Savoie, fut aussi gentilhomme de la chambre de

Victor-Amedée, duc de Savoie. Sa *Vénérabilité Royale*, dédiée à Louis XIV, 1655 & 1665, in-4°, est un livre curieux & assez recherché. L'auteur mourut quelques années après la publication de son ouvrage.

SALOMÉ, sœur d'Hérode le Grand, non moins cruelle que son frère, eut un empire absolu sur son esprit. Ce fut par ses pernicious conseils qu'il fit périr Mariamne sa femme qu'il aimoit passionnément, & ses deux fils, Aristobule & Alexandre, qu'il en avoit eus. Salomé étant devenue veuve de deux maris, Joseph & Cotrobare, que ce prince barbare avoit immolés à son ressentiment, tenta vainement d'épouser Sylleus, ministre d'Obodas, roi d'Arabie. Hérode la maria en 3e. noces à Alexas. Elle survécut peu au roi son frère. — Il ne faut pas la confondre avec SALOMÉ sa niece, qu'Hérode avoit eue d'Elpide sa 9e. femme.

SALOMÉ, (Marie) femme de Zébédée, mere de S. Jacques le Majeur & de S. Jean l'Évangéliste, avoit coutume de suivre le Sauveur dans ses voyages & de le servir. Elle demanda à Jesus-Christ, que ses deux fils, Jacques & Jean, fussent assis l'un à sa droite, & l'autre à sa gauche, lorsqu'il seroit arrivé à son royaume. Salomé accompagna Jesus au Calvaire, & ne l'abandonna pas même à la croix. Elle fut aussi du nombre de celles qui acheterent des parfums pour l'embaumer, & qui vinrent pour cet effet le dimanche dès le matin au sépulcre. C'est tout ce que l'Évangile nous apprend

de Salomé, & ce que l'on ajoute de plus, est apocryphe.

SALOMON, fils de David & de Bethsabée, naquit l'an 1033 avant J. C. Le Seigneur l'aima, & lui fit donner par le prophete Nathan le nom de *Jedidiach*, c'est-à-dire, *aimé de Dieu*. Son pere le fit couronner roi de Juda & d'Israël de son vivant, & il donna dès-lors des preuves d'une sagesse consommée. Après la mort de David il s'affermist sur le trône par la mort d'Adonias qui ne cessoit d'y aspirer, & de Joab, esprit inquiet & turbulent, qui regardoit ses services comme un titre de commander aux rois. Il épousa la fille de Pharaon, roi d'Égypte. Quoique ces sortes d'alliances fussent défendues en général, il ne paroît pas que le Seigneur improuvât celle-ci, & l'on doit la considérer comme une exception approuvée, la princesse ayant embrassé le culte du vrai Dieu, & pouvant contribuer à le faire adorer en Égypte. Il est vrai que dans le 3e. Livre des Rois, la fille de Pharaon est nommée avec les femmes étrangères que Salomon épousa contre la loi, mais le but de l'historien étant de donner la liste des femmes de ce prince, il n'a pu omettre la première, quoiqu'elle ne fût pas dans le cas des autres. Peu de tems après, Dieu apparut à Salomon en songe, & lui ordonna de lui demander tout ce qu'il souhaitoit. Salomon le pria de lui donner un cœur docile, disposé à écouter & à suivre les bons conseils. Dieu, touché de la demande de ce jeune prince, lui donna non-

seulement plus de sagesse qu'à tous les autres hommes, mais le rendit encore le plus riche & le plus magnifique de tous les rois. Salomon fit connoître cette sagesse extraordinaire, dans le jugement qu'il rendit pour découvrir quelle étoit la véritable mere d'un enfant que deux femmes se dispuoient. Salomon, jouissant d'une paix profonde, entreprit de bâtir un temple au Seigneur & un palais pour lui. Il fit pour cela alliance avec Hiram, roi de Tyr, dont il obtint des cedres & des sapins, nécessaires pour remplir dignement son projet. Il employa plus de 250,000 hommes à la construction de ce temple, dont la beauté & la magnificence étoient au-dessus de celle de tous les édifices élevés jusqu'alors à l'Être Suprême. Après 7 ans de travail, l'ouvrage fut achevé, & Salomon en fit la dédicace avec solennité. Tous les anciens d'Israël & tout le peuple furent invités à cette magnifique cérémonie. Salomon, ayant achevé le temple, fit bâtir un superbe palais pour lui & pour ses femmes; les murs de Jérusalem; la place de Mello, qui étoit entre le palais royal & le temple, plusieurs villes dans toute l'étendue de ses états, & en fit fortifier beaucoup d'autres. Non content d'embellir le dedans de son royaume, il se fit respecter au dehors. Il obligea les Amorrhéens, les Héthéens, les Phéréseens, les Hévéens & les Jébuséens à lui payer tribut. Il étendit les frontieres de ses états jusqu'à l'Euphrate, & équipa une flotte à Afiongaber qu'il envoya à

Ophir, d'où elle remporta une quantité d'or. Son empire s'étendoit sur tous les royaumes, depuis l'Euphrate jusqu'au pays des Philistins, & jusqu'à la frontiere d'Egypte. Ses revenus annuels montoient à 666 talens d'or, sans compter les subsides que fournissoient les Israélites & les droits que payoient les marchandises. Le luxe de sa cour, la somptuosité de sa table, la multitude innombrable de ses officiers, la richesse de leurs habits, la magnificence de son palais, la sagesse de son gouvernement, lui firent un nom célèbre dans les pays étrangers. La reine de Saba vint lui rendre hommage comme au plus sage des hommes & au plus magnifique des rois. Salomon ne soutint pas la réputation qu'il s'étoit acquise. Son cœur s'ouvrit à tous les vices. Il eut jusqu'à 700 femmes & 300 concubines. Il bâtit des temples à Astarté, déesse des Sidoniens; à Moloch, dieu des Ammonites; à Chamos, idole des Moabites. Quelques saints Peres croient qu'il fit pénitence de ses défordres avant sa mort; mais l'Écriture s'exprime clairement sur sa chute, & ne dit point s'il s'est relevé. Quelques-uns prétendent qu'il composa l'*Écclésiaste* pour être un monument éternel de sa conversion: il est vrai que ce livre est d'un homme désabusé de toutes les erreurs où son esprit & son cœur ont pu s'engager, & qui ne trouve de béatitude que dans la loi de Dieu; mais il ne semble pas que ce soit l'ouvrage d'un pénitent vivement affligé de ses fautes. Cependant dans le dernier chapitre, il parle si for-

mellement de la foiblesse & des dangers de l'homme dans sa vieillesse, de la chute des forts, de l'inconstance des chefs & des gardiens du peuple, qu'on ne peut s'empêcher de croire qu'il parle de lui-même; il indique la crainte de Dieu comme le seul moyen de se garantir de tout cela: *Memento Creatoris tui in diebus juventutis tuæ, antequam veniant dies afflictionis & appropinquent anni de quibus dicas: Non mihi placent. Quando commovebuntur cufodes domus & nutabunt viri fortissimi (*)*. On peut consulter la Dissertation de dom Calmet

(*) On dit que la jeunesse est l'âge des passions, sur-tout de celle qui s'attache à la fois au corps & à l'ame. Mais l'observation nous apprend que celle-là même est plus redoutable encore à la vieillesse. Si alors elle est moins violente, si elle est moins environnée de ses appareils & de ses moyens, elle est d'une impression plus assidue, plus exclusive & plus fatigante. La jeunesse a pour elle la docilité, la dissipation, la multitude, la variété, l'instabilité de ses mouvemens & de ses objets; cet orgueil de la vertu qui se déploie tout autrement quand elle est attaquée ou dans le cas de l'être, que lorsqu'inquiétée dans elle-même elle n'a plus de sacrifice à faire au-dehors, & que sa victoire n'aboutit qu'à des privations nécessaires. Le vieillard isolé, inactif, n'ayant plus que la compagnie de son imagination, humilié de voir réduire en nécessité une vertu long-tems volontaire, est réellement dans une situation plus critique. Fort de réflexion, d'expérience, & du respect qu'il se doit, il seroit encore très-foible, si la Religion n'avoit jeté dans son cœur des racines profondes, & qu'il ne pût en rappeler les pensées & produire les sentimens avec promptitude & vivacité; si dans l'âge de la force & des jouissances, il ne s'étoit préparé des armes contre un monde plus dangereux encore lorsqu'il fuit que lorsqu'il vient au-devant de nous. Ajoutons que le physique subjugué les vieillards quand ils n'ont pas bien appris à se faire la loi, jusqu'à devenir crapuleux & à s'abrèger les jours par l'intempérance du manger, & que dans cet état ils ne sont guere propres aux combats de la vertu. Ils deviennent présomptueux, altiers, difficiles, indociles, négligens dans les devoirs religieux, se reposant, pour ainsi dire, sur leurs œuvres & leur vie passée; tout cela ouvre bien des portes au tentateur. Ils repoussent l'idée de la mort, & luttent contre cette raisonnable nécessité avec une dureté que la jeunesse ignore dans la brillante saison de la vie. Un Ancien a bien eu raison de dire: *Multa senem circumveniunt incommoda*. C'est la vieillesse qui présente l'exemple des grandes chutes, chutes étonnantes & inexplicables dans des hommes nourris si long-tems de toutes les lumières de la Religion, & des doux sentimens de la vertu. Oui, c'est l'âge fatal où l'on a vu tomber un Salomon, un Tertullien, un Osius, un Libere, & s'il faut un exemple de notre siècle, un Pompignan. Il ne faut pas être surpris si des philosophes chrétiens ont redouté cette période de la vie & désiré bien sincèrement de ne pas l'atteindre. "Je commençois dès-lors, dit l'un d'eux, à craindre tout cela; & jeune encore, je desirois mourir avant cette époque, où les forces de tous genres me man- queroient peut-être. Mais me reposant de cette inquiétude, comme de toutes les autres, sur la divine bonté, je répétois la prière de ce roi que la même crainte tourmentoit: *Ne projicias me in tempore senectutis;*

sur le salut de Salomon ; & un petit ouvrage latin du P. Gilles Martin, Prémontré dans l'abbaye de Bonne-Espérance: *Salomon pœnitens*, Mons, 1727, in-12. « Sans contrarier, dit un auteur ascétique, des idées consolantes, il faut convenir que la conversion d'un homme qui, avec d'aussi grandes lumieres & de si prodigieuses graces, a fait une chute si profonde & si durable, marquée par tant d'abominations publiques & contagieuses, n'est pas dans l'ordre ordinaire de la Providence, quoiqu'elle soit toujours au-dessous de sa miséricorde, & qu'elle semble tenir à cette grande difficulté que S. Paul considérait comme une espece d'impossibilité, non pas quant à la divine clémence, mais quant à la corruption, l'aveuglement & l'incorrigibilité d'un cœur rassasié, pour ainsi dire, blasé & dégoûté des sentimens & des pensées qui peuvent le ramener à Dieu: *Impossibile est eos qui semel sunt illuminati, gustaverunt etiam donum cœlestis, & participes facti sunt Spiritus Sancti, gustaverunt nihilominus bonum Dei verbum, virtutesque sæculi venturi, & prolapsi sunt; rursùm*

» *renovari ad penitentiam* ». Quoi qu'il en soit de la pénitence de Salomon, Dieu irrité lui fit annoncer qu'il alloit diviser son royaume, & qu'il donneroit dix tribus à Jéroboam. Salomon mourut l'an 975 avant J. C., à 58 ans, après en avoir régné 40. Il nous reste de lui, outre l'*Ecclésiaste* dont nous venons de parler, deux ouvrages reçus entre les livres canoniques: I. Les *Proverbes*, recueil des plus excellentes maximes de religion & de morale, auquel quelques auteurs joignent *Le Livre de la Sagesse*, comme un recueil des maximes de Salomon & l'expression de sa doctrine, quoique l'auteur du livre soit inconnu. On y trouve, comme dans les Proverbes, une force & une onction que les moralistes profanes ne peuvent donner à leurs leçons. « En lisant légèrement, dit un théologue, les maximes du Livre de la Sagesse, les Proverbes, l'*Ecclésiastique*, on seroit porté à les considérer précisément comme des moralités judicieuses & utiles, pour lesquelles l'inspiration n'est pas requise, & qui sont le fruit naturel d'un esprit droit. Mais en les approfondissant, en les appréciant dans les replis du cœur &

» *cùm defecerit virtus mea, ne derelinquas me. Et usque in senectam & senium, Deus, non derelinquas me.* Psal. 70. Avec cela je m'assligeois de voir ma carrière se prolonger, & de ne pouvoir la finir au tems, où tout entier encore, revêtu de mes forces & de mes moyens, je pouvois éprouver, en renonçant à la vie, le plaisir d'un sacrifice volontaire, & sortir de ce monde avec droit & puissance d'en user encore. Mais outre que la divine volonté me faisoit la loi, je me consolois de devenir *ut Paulus senex, & disois avec David: Juvenes & virgines, senes cum junioribus laudent nomen Domini* ».

» la lumiere de l'expérience,
 » & sur-tout en les comparant
 » avec les seches & super-
 » ficielles maximes des philo-
 » sophes, on comprend sans
 » peine qu'elles viennent de
 » plus haut ». II. Le *Cantique
 des Cantiques*; ouvrage mys-
 térieux, rempli d'expressions
 tendres, naïves & touchantes,
 qui, sous le voile de la méta-
 phore, présente, selon quelques
 Peres, l'union de J. C. avec
 son Eglise, & selon d'autres,
 l'union de l'ame juste avec
 Dieu. Parmi le grand nombre
 de Commentaires qu'il a pro-
 duits, il faut distinguer celui
 de Bossuet, de Pierre Nanni,
 & un ouvrage allemand publié
 à Breme en 1776, par M.
 Runge, d'après les manuscrits
 d'un Protestant célèbre. Chez
 les Hébreux, la lecture de ce
 livre n'étoit permise qu'à ceux
 qui avoient atteint l'âge de
 30 ans. La luxurieuse imagina-
 tion des libertins en a souvent
 abusé, mais de quoi n'abuse
 pas la corruption de l'esprit &
 du cœur? « Ce livre, dit un au-
 » teur, exprime les sentimens
 » d'une ame sainte pour l'au-
 » teur de son être; ces senti-
 » mens ne sauroient être ni
 » trop vifs, ni trop tendres;
 » ceux qui en ont l'expérience,
 » ne sont pas offensés de cette
 » lecture; & ceux qui n'y con-
 » noissent rien, peuvent se
 » dispenser de la faire ». Il
 faut ajouter que les expres-
 sions qui dans les langues mo-
 dernes paroissent reprehensibles,
 ne le sont pas dans les
 anciennes, & que c'est l'imagi-

nation, comme dit le président
 de Brosses, qui a corrompu les
 langues (voyez EZÉCHIEL).
 L'écriture marque que Salo-
 mon avoit aussi composé 3000
Paraboles & 1005 Cantiques (*),
 & qu'il avoit fait des Traités
 sur toutes les plantes, depuis
 le cedre du Liban jusqu'à l'hy-
 sope, & sur tous les animaux
 de la terre, les oiseaux, les
 reptiles & les poissons; mais
 ces ouvrages ne sont point par-
 venus jusqu'à nous. Les autres
 livres qu'on attribue à Salo-
 mon, ne sont point de lui, &
 ont été composés dans des tems
 postérieurs. Les plus recherchés
 des ouvrages publiés sous son
 nom, sont: I. Les *Clavicules
 de Salomon*, dont on recherche
 les manuscrits anciens. II. *De
 Lapide Philosophorum*, dans le
 recueil de Rhenanus, Franc-
 fort, 1625, in-8°. III. *Les Dits
 de Salomon, avec les Réponses
 de Marcon*; petit ouvrage li-
 cencieux, en rimes françoises,
 in-16, sans date, gothique, en
 7 feuillets, rare. Indépendam-
 ment de ces livres, les Rabbins
 ont mis la plupart de leurs rê-
 veries sous le nom de ce roi si
 sage. De savans critiques pen-
 sent que le fameux Locman des
 Arabes n'est autre que Salo-
 mon; & leurs preuves sont de
 nature à ne laisser guere de
 doute sur cet article. Voyez
 LOCMAN.

SALOMON BEN VIRGA,
 rabbin Espagnol, & savant mé-
 decin, au commencement du
 16e. siecle, est auteur d'un ou-
 vrage curieux, intitulé: *Sche-
 bet Juda*. On y trouve une

(*) Les Septante portent 5000, mais le texte hébreu & chaldéen sont conformes à la Vulgate.

Histoire des Juifs, depuis la destruction du temple de Jérusalem jusqu'au tems de ce rabbin. David Ganz, autre rabbin, lui a reproché quelques infidélités. Il s'en est fait plusieurs éditions : à Mantoue, à Venise, à Constantinople, à Salonichi & à Amsterdam, *item*, en allemand à Cracovie en 1591, à Prague en 1619 & à Amsterdam 1640, & enfin en portugais à Amsterdam 1646. Gentius en a donné une Traduction latine, imprimée à Amsterdam en 1651, in-4°; & Bafnage en a fait usage dans sa savante Histoire des Juifs.

SALONIN, (*Publius-Licinius-Cornelius-Saloninus*) fils aîné de l'empereur Gallien & de Salonine, fut fait César par Valérien son aïeul en 255. On l'envoya un an après dans les Gaules avec Albinus son gouverneur, pour y être élevé dans l'art militaire. Son séjour dans ces provinces les maintint dans l'obéissance jusqu'en 261. Posthume à la tête d'une armée victorieuse s'étant fait déclarer empereur, obligea les habitans de Cologne de lui livrer Salonin, qu'il fit mourir. Ce jeune prince n'avoit qu'environ dix ans.

SALONINE, (*Julia Cornelia*) femme de l'empereur Gallien, accompagnoit ce prince dans ses expéditions militaires, & peu s'en fallut qu'elle ne fût faite prisonnière par les Goths, lorsque Gallien les chassa d'Illyrie. S'étant arrêtée au retour auprès de Milan, où le tyran Auréole avoit levé l'étendard de la révolte, elle fut enveloppée dans une conjuration formée contre

Gallien, & elle périt dans la même nuit où son époux & les princes de sa famille furent mis à mort. Ce fut le 20 mars 268. Salonine, dont l'esprit romanesque saissoit avec ardeur les projets philosophiques, avoit obtenu à Plotin la permission de bâtir une ville, qui se gouverneroit selon les loix de la république de Platon. Elle devoit s'appeller *Platonopolis*; mais ce projet eut le succès qu'il devoit avoir.

SALONIUS, fils de S. Eucher, évêque de Lyon, fut élevé dans le monastere de Lerins avec son frere Veran, & la Providence les en tira tous deux pour les faire évêques. Veran le fut de Vence; mais on ne fait pas bien quelle église gouverna Salonius: on conjecture que ce fut celle de Vienne ou de Geneve. Il assista au concile d'Orange en 441. Nous avons de cet illustre évêque deux ouvrages: I. Une *Explication morale sur les Proverbes*, en forme de dialogue entre les deux freres. II. Un *Commentaire sur l'Ecclesiaste*; l'un & l'autre imprimés à Haguenau, 1532, in-4°. & dans la Bibliothèque des Peres.

SALVAN DE SALIEZ, (*Antoinette de*) née à Albi en 1638, de l'académie des Ricovrati de Padoue, morte à 91 ans, en 1730, dans le lieu de sa naissance, s'est distinguée par son goût pour les lettres, & n'en abusa point. On a d'elle des *Paraphrases sur les Psalmes de la Pénitence*, diverses *Lettres & Poésies*, dont une grande partie est imprimée dans la *Nouvelle Pandore, ou les Femmes illustres du regne de*

Louis le Grand. Nous avons encore de cette muse, l'*Histoire de la Comtesse d'Isembourg*, 1678, in-12, qui a été traduite en plusieurs langues.

SALVI, (Nicolas) né à Rome en 1699, étudia l'art de l'architecture sous Antoine Cannevari, & le surpassa. On voit à Rome beaucoup de monumens de sa science. Le plus considérable est la *fontaine de Trevi*, fait par ordre de Clément XII. C'est dans ce genre le monument le plus noble & le plus grand de Rome (voyez VIRGO dans le *Diction. Géog.*). Salvi mourut en 1751.

SALVIANI, (Hippolyte) de Citta-di-Castello, dans l'Ombrie, d'une famille noble, professa & pratiqua la médecine à Rome, & y mourut en 1572, à 59 ans. On a de lui, entr'autres: I. Un *Traité latin des Poisons*, avec des figures, Rome, 1554-1593, in-fol. On y trouve des détails plus propres à amuser les curieux qu'à éclairer les physiciens. On en a donné une édition à Venise sous le titre: *De Aquatiliū animalium curandorum formis*, 1600, in-fol. II. Un autre, intitulé: *De Crisibus ad Galeni censuram*, Rome, 1558: on y trouve quelques réflexions judicieuses. On a encore de lui plusieurs Poèmes & Comédies Italiennes.

SALVIATI, (Bernard) d'une des plus illustres familles de Florence, fut chevalier de Malte & devint prieur de Capoue, puis grand-prieur de Rome, & amiral de son ordre. Il signala son courage & rendit son nom redoutable à l'empire Ottoman. Il ruina entièrement le port de Tripoli, entra dans le

canal de Fagiera, & mit en poudre tous les forts qui s'opposèrent à son passage & à ses armes. Devenu général de l'armée de la Religion, il prit l'isle & la ville de Coron, courut jusqu'au détroit de Gallipoli, brûla l'isle de Scio, & emmena divers esclaves. Paul Jove dit que le grand-prieur Salviati étoit *constanti compositoque ingenio vir, militiæ maritimæ assuetus*. Salviati embrassa ensuite l'état ecclésiastique, & obtint l'évêché de St-Papoul en France, & celui de Clermont en 1561. La reine Catherine de Médicis, sa parente, le choisit pour son grand-aumônier, & lui procura un chapeau de cardinal, dont le pape Pie IV l'honora en 1561. Cet illustre prélat mourut à Rome en 1568. Sa famille a produit plusieurs autres personnes distinguées par leurs talens & par les dignités éminentes qu'elles ont occupées.

SALVIATI, (François) peintre, né à Florence en 1510, mort à Rome en 1563. Son nom de famille étoit Rossi. Il s'attacha au cardinal Salviati, d'où lui est venu le surnom sous lequel il est connu. Cet artiste inventoit facilement, & mettoit beaucoup d'agrément dans ses idées; mais il peignoit de pratique: l'on desireroit que ses contours fussent plus coulans.

SALVIEN, (*Salvianus*) prêtre de Marseille, devoit le jour à des parens illustres de Cologne, de Treves, ou des environs. Il garda la continence avec sa femme Palladie, même avant sa prêtrise, & la traita comme si elle eût été sa sœur. Elevé au sacerdoce vers 430, il déplora avec tant de douleur

les déréglemens de son tems, qu'on l'appellia le *Jérémie* du 5e. siecle. Ses lumieres & ses vertus le firent aussi nommer le *Maître des Evêques*. Il mourut à Marfeille, vers l'an 484. Il nous reste de lui : I. Un *Traité de la Providence de Dieu*, plein de réflexions solides, d'idées vastes, touchantes & vraies. II. Un autre *contrel' Avarice*. III. Quelques *Epîtres*. Ces ouvrages sont écrits d'un style net, orné, pathétique, agréable. On en a donné un grand nombre d'éditions ; parmi les dernières, on distingue celle du P. Mareuil, Paris, 1734, in-12. Nous en avons une bonne Traduction françoise par le P. Bonnet de l'Oratoire, 1700, 2 vol. in-12. Il ne paroît pas par ses écrits que Salvien ait été évêque, comme quelques auteurs l'ont prétendu.

SALVINI, (Antoine-Marie) professeur célèbre en langue grecque à Florence sa patrie, étoit un homme de condition, savant, poli, & extrêmement laborieux. Peu d'écrivains ont plus contribué que lui au rétablissement du bon goût en Italie. Il mourut à Florence en 1729, après avoir rempli une carrière de 76 ans. Il a traduit en vers italiens : I. *L'Iliade & l'Odyssée* d'Homere, Florence, 1723, 2 vol. in-8°. II. *Hésiode*, Padoue, 1747, in-8°, & un grand nombre de poètes anciens & modernes en tout ou en partie. Outre ces traductions, nous avons du même : I. Un vol. in-4° de *Sonnets*. II. Un autre de *Profes Sacrées & de Profes Toscanes*, Florence, 1715, 2 vol. in-4°. III. *Cent Discours Académiques*

sur diverses questions proposées par l'académie des Apatisti. IV. *L'Oraison funebre d'Antoine Magliabechi*, prononcée dans l'académie de Florence, & imprimée dans la même ville en 1715, in-fol. V. Une traduction en prose de la *Vie de S. François de Sales*, par Marfollier. L'abbé Salvini étoit de l'académie de la Crusca (supprimée par ordre du grand-duc Léopold en 1783) & il a travaillé plus qu'aucun autre à la perfection du *Dictionnaire* de cette compagnie, Florence, 1729, 6 vol. in-fol.

SALVINI, (Salvino) né à Florence, fit de grands progrès dans les belles-lettres & dans l'étude des antiquités de sa patrie, sous la direction d'Antoine-Marie Salvini son frere aîné. L'an 1745 il fut fait archiconsul de l'académie de Florence, titre qui avoit encore été donné au cardinal Quirini & au célèbre Muratori. Il mourut dans un âge avancé le 29 novembre 1751. L'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation, est intitulé : *Fassî consolari dell' academia Fiorentina*. On a encore de lui : *La Vita di Lorenzo Magalotti*, & de *Benedetto Migliorucci*, dans le Journal de Littérature d'Italie.

SALUS ou SANITAS, c'est-à-dire, *conservation, santé*. Les Romains en avoient fait une divinité, & lui avoient élevé des temples. Elle avoit pour cortège ordinaire, la Concorde, le Travail, la Frugalité : société symbolique, qui présente une observation physique & morale, constamment vérifiée.

SAMARITAINE (La) : c'est sous ce nom qu'est connue la femme à qui J. C. demanda

à boire, comme il passoit par Sichem, ville de Samarie, en s'en retournant en Galilée. Les disciples de cet Homme-Dieu étant allés dans la ville acheter des provisions, pressé de soif, il s'arrêta auprès d'un puits où il vit une femme qui puisoit de l'eau. Etonnée de ce qu'un Juif osât lui parler (car les Juifs fuyoient tout commerce avec les Samaritains), elle en marqua au Sauveur sa surprise. J. C. en eut pitié; il la prêcha, l'éclaira par sa grace vivifiante, & la convertit à lui. Rien de plus touchant, de plus digne de la simplicité sublime de l'Esprit-Saint, que le récit de cette conversation telle qu'elle est rapportée en S. Jean, chap. 4.

SAMBUCUS, (Jean) médecin, né à Tirnaw en Hongrie l'an 1531, fréquenta les universités d'Allemagne, d'Italie & de France. Il se rendit très-habile dans la médecine, les belles-lettres, la poésie, l'histoire & les antiquités. Ses talens le firent jouir de beaucoup d'agrémens à la cour des empereurs Maximilien II & Rodolphe II, dont il devint conseiller & historiographe. Il mourut d'apoplexie, à Vienne en Autriche, en 1584, à 53 ans. On a de lui: I. *Les Vies des Empereurs Romains*. II. *Des Traductions latines d'Hésiode, de Théophraste, & d'une partie des Œuvres de Platon, de Xénophon & de Thucydide*. Elles sont plus fidelles qu'élégantes. III. *Des Commentaires sur l'Art Poétique d'Horace, & des Notes sur plusieurs auteurs grecs & latins*. IV. *Une Histoire de Hongrie*, qui fait suite à celle de Bonfinius. On y trouve une partie

du regne d'Uladislas, un abrégé de celui de Louis II, & d'autres fragmens considérables. Elle est exacte & écrite d'une manière intéressante; Istuanñ l'a continuée. V. *Emblemata*, 1576, in-16. VI. *Icones Medicorum*, Leyde, 1603, in-fol. Ce recueil contient 67 portraits de médecins & de quelques philosophes, avec un abrégé de leurs vies. Sambucus s'étoit fait à grands frais un riche cabinet de médailles, & s'étoit donné beaucoup de peines pour déterrer d'anciens auteurs. Dans tous ses ouvrages on reconnoît l'homme savant & l'homme de bien, le littérateur sage & chrétien. On peut consulter l'excellente *Histoire Littéraire de Hongrie*, par le P. Alexis Horanyi, tom. 3, pag. 196, Presbourg, 1777. Sa manière de voyager étoit singulière. Il parcourut une grande partie de l'Europe, toujours seul, à cheval, accompagné de deux dogues dont il fait l'éloge dans ses *Emblèmes*.

SAMERIUS, (Henri) Jésuite, né près de Marche, dans le duché de Luxembourg, fut confesseur de l'infortunée Marie Stuart, puis missionnaire zélé dans sa patrie. Il mourut à Luxembourg en 1610, à 70 ans. Il étoit très-versé dans l'histoire ecclésiastique, & surtout dans la chronologie. On a de lui: *Chronologia sacra ab orbe condito, ad Christum natum*, Anvers, 1608, in-fol. Il y relève une infinité de fautes, échappées à différens auteurs. **SAMSON**, fils de Manué de la tribu de Dan, naquit d'une manière miraculeuse, d'une mère qui d'abord étoit

stérile, vers l'an 1155 avant J. C. L'esprit de Dieu parut bientôt en lui, par la force extraordinaire dont il fut doué, après qu'il eut été consacré au Seigneur d'une manière particulière à la manière des Nazaréens. Il n'avoit que 18 ans, lorsqu'étant allé à Thamnata, il y vit une fille qui lui plut, & il pria son pere de lui permettre de l'épouser. Manué & sa femme, après s'être opposés à son dessein, allerent avec lui en faire la demande. Dans la route, Samson qui étoit un peu éloigné d'eux, vit venir à lui un lion furieux, qu'il faisoit quoiqu'il fût sans armes, & le mit en pieces. Il obtint la fille qu'il souhaitoit; & quelque tems après retournant à Thamnata pour célébrer son mariage, il voulut revoir le corps du lion qu'il avoit tué, & il y trouva un essaim d'abeilles & un rayon de miel. Il tira de cette découverte l'énigme suivante : *La nourriture est sortie de celui qui mangeoit, & la douceur est sortie du fort.* Les habitans de Thamnata, auxquels il la proposa, s'adresserent à la femme de Samson, qui, vaincu par ses larmes, lui apprit le sens de l'énigme. Cette femme infidelle l'alla sur le champ découvrir aux jeunes gens, qui s'en firent honneur auprès du héros Juif. Aussi-tôt il se rendit à Ascalon, ville des Philistins, nation la plus acharnée contre les Hébreux, où il tua 30 hommes, dont il donna les habits à ceux qui avoient expliqué l'énigme, ainsi qu'il leur avoit promis. Il continua ensuite à fatiguer cette nation inquiète, perfide & féroce, par divers exploits, où la force unie à l'industrie, étoit toujours couronnée de succès, & dont le merveilleux, en donnant aux Israélites un gage visible de la bonté établie de Dieu, leur laissoit en même tems l'impression salutaire de sa puissance & des effets redoutables de sa colere. « Ces actions, dit un théologue, nous paroissent bien extraordinaires; mais il falloit qu'elles le fussent pour frapper les yeux d'un peuple orgueilleux. Dieu pour confondre l'orgueil des Philistins jugea à propos de n'opposer à un peuple entier qu'un seul homme, qu'il doua d'une force surnaturelle : c'étoit dans les circonstances le moyen le plus propre à humilier les ennemis de son peuple, & à faire éclater sa providence particulière à l'égard de ce même peuple ». (*Voyez GÉDEON & la fin de l'article LOTH*). Les Philistins, n'osant plus attaquer Samson ouvertement, chercherent à le surprendre. Un jour qu'il étoit allé dans la ville de Gaza qui leur appartenoit, les habitans fermerent les portes, & y mirent des gardes pour l'arrêter. Samson se leva sur le milieu de la nuit, enleva les portes avec les gonds & les verroux, & les porta sur une haute montagne vis-à-vis d'Hébron. La force n'avoit pu le terrasser; l'amour le vainquit. Dalila, femme Philistine, qu'il aimoit éperdument, ayant tiré de lui le secret de sa force, lui fit couper, tandis qu'il dormoit, les cheveux dont la libre croissance étoit la marque de la

consécration des Nazaréens au service du Seigneur, & le livra aux Philistins. On lui creva les yeux, & on l'employa à tourner la meule d'un moulin. Sa force revenant avec ses cheveux; 3000 Philistins assemblés dans le temple de Dagon, le firent venir pour se moquer de lui. Mais s'étant approché des deux plus fortes colonnes qui soutenoient le temple, il les ébranla, & le temple par sa chute l'écrasa avec les Philistins, l'an 1117 avant J. C. Par une inconséquence ordinaire à l'esprit de parti & d'erreurs, on a vu des philosophistes rejeter les exploits de Samson, attestés par l'autorité la plus respectable, & ne former aucun doute sur ceux de Milon de Crotone, plus incroyables en eux-mêmes & destitués de témoignages dignes de confiance. (*Voyez ATHANATUS, MILON*). On a gravé l'*Histoire de Samson* en 40 feuilles, destinées par François Verdier.

SAMUEL, fils d'Elcana & d'Anne, de la tribu de Lévi, fut prophète & juge d'Israël, pendant plusieurs années. Anne sa mere étoit stérile depuis long-tems, lorsque, par une faveur singulière de Dieu, elle conçut & mit au monde cet enfant, vers l'an 1155 avant J. C. Quand elle l'eut sevré, elle le mena à Silo, à la maison du Seigneur, & le présenta à Héli pour accomplir le vœu qu'elle avoit fait de le consacrer au service du tabernacle. Cependant les menaces du Seigneur ayant été exécutées sur Héli & sur ses enfans, Samuel fut établi pour juger le peuple de Dieu: il avoit alors 40 ans. Il fixa sa

demeure à Ramatha, lieu de sa naissance; mais il alloit de tems en tems dans différentes villes, pour y rendre la justice. Ce saint homme étant devenu vieux, établit Joël & Abia ses fils, pour juges sur Israël. Ils exerçoient cette charge dans Bersabée, ville située à l'extrémité méridionale du pays de Chanaan. Au-lieu de marcher sur les traces de leur pere, ils laisserent corrompre leur équité par l'avarice. Leur gouvernement aliéna les esprits. Les anciens d'Israël allerent trouver Samuel à Ramatha, pour lui demander un roi, Samuel sacra Saül par ordre de Dieu, après leur avoir fait sentir vivement qu'ils ne savoient pas ce qu'ils demandoient. *Voici*, leur dit-il, *le droit du roi qui régnera sur vous: Il prendra vos enfans, & les emploiera à son service. Il se saisira de vos terres & de ce que vous aurez de meilleur pour le donner à ses serviteurs*, &c. Sur quoi Bossuet reprend: » Est-ce qu'il aura le droit » de faire tout cela licite- » ment? A Dieu ne plaise; » car Dieu ne donne pas de » tels pouvoirs: mais il aura le » droit de le faire impunément » à l'égard de la justice hu- » maine ». Dieu montra bientôt que la sienne ne s'endormoit pas sur le nouveau roi. Les défobéissances de ce prince irritèrent le Seigneur qui le rejeta du trône & commanda à Samuel d'aller oindre David pour roi. Samuel fut sensiblement touché du malheur de Saül, le pleura le reste de ses jours, & lui apparut long-tems après sa mort, arrivée l'an 1057 avant J. C. à 98 ans, lorsque la

pythonisse évoqua son ombre : il lui prédit qu'il mourroit avec ses enfans dans la bataille qu'il livra aux Philistins sur la montagne de Gelboé. L'abbé de la Chapelle, a cru trouver dans ce discours de Samuel un artifice de ventriloque: moyend'explication trop semblable à ceux qu'on a employés en diverses occasions pour rendre compte des événemens surnaturels, & qui est ici absolument insoutenable; non-seulement parce qu'il n'explique pas l'apparition, mais parce qu'il est formellement en opposition avec l'historien sacré, qui nous apprend que Samuel apparut en personne, non pas sans doute par quelqu'effet de l'art magique, mais par une volonté particulière de Dieu. Ceux qui croient que la pythonisse ne fit que produire un spectre ressemblant au prophete, sont également contraires au récit des Livres-Saints. Quand même on pourroit éluder la force de ces paroles du premier Livre des Rois: *Cum autem vidisset mulier Samuelem... Dixit autem Samuel ad Saul* (ch. 28); on ne pourroit répondre à ce passage de l'Ecclésiastique (ch. 46): *Et post hoc dormivit; & notum fecit regi finem vitæ suæ, & exaltavit vocem suam de terrâ in prophetiâ delere iniquitatem gentis.* Le gouvernement de Samuel fut celui de la justice & de la sagesse, de la modération & du désintéressement: rien de plus touchant que l'espece d'adieu qu'il fit à la nation, en lui rappelant tout ce qu'il avoit fait, & donnant le défi à tous de l'inculper d'un seul fait qui supposât de l'ambition

ou de l'intérêt. "Voyez, disoit-il, si vous avez quelque chose à me reprocher depuis que je suis avec vous; dites hautement devant le Dieu qui nous écoute, si je vous ai fait quelque dommage, si j'ai lésé l'honneur de quelqu'un, si j'ai opprimé le faible, si j'ai accepté quelques présens des riches: que celui qui m'a donné quelque chose, parle, & je le lui restitue sur l'heure". Les cris & les larmes du peuple furent un témoignage non équivoque de la pureté de son administration, qui fut la dernière de cette admirable théocratie, sous laquelle les Hébreux avoient vécu jusques-là. On attribue assez communément à Samuel le *Livre des Juges*, celui de *Ruth* & le *1er. des Rois*, du moins les vingt-quatre premiers chapitres de ce dernier, qui ne contiennent rien qu'il n'ait pu écrire, à quelques additions près, lesquelles paroissent y avoir été insérées depuis sa mort. Pour les derniers chapitres, il ne peut les avoir écrits, puisque sa mort y est marquée, ainsi que l'apparition dont nous venons de parler.

SANADON, (Noël-Etienne) Jésuite, né à Rouen en 1676; professa avec distinction les humanités à Caen. Ce fut-là qu'il connut Huet, évêque d'Avranches, avec lequel le goût de la littérature & de la poésie l'unit étroitement. Le P. Sanadon fut chargé ensuite de la rhétorique au college de Paris, & de l'éducation du prince de Conti, dans laquelle il fut remplacé par le P. du Cerceau. En 1728, il devint bibliothécaire de Louis

le Grand, place qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1733, à 58 ans. La douceur & la pureté de ses mœurs, le firent rechercher & estimer. Il joignoit aux qualités d'un bon Religieux, celles d'un littérateur aimable. On a de lui : I. *Des Poésies latines*, 1715, in-12, & réimprimées à Paris, 1754, in-8°. Le P. Sanadon a fait revivre dans ses vers, le goût des plus célèbres poètes qui ont paru dans le beau siècle d'Auguste. Ses Poésies n'auroient pas été peut-être dévaluées par ces grands maîtres, pour la force & la pureté de l'expression, le tour & l'harmonie du vers, le choix & la délicatesse des pensées; mais elles manquent d'imagination. Il a fait des Odes, des Elégies, des Epigrammes, & d'autres poésies sur différens sujets. II. Une *Traduction des Œuvres d'Horace*, avec des remarques, en 2 vol. in-4°, Paris, 1727. Les exemplaires qui portent Amsterdam sur le titre, n'ont pas été corrigés; il y en a une édition en 8 vol. in-12. Le traducteur écrit avec élégance & avec goût; s'il n'est pas égal à l'original, c'est qu'aucune traduction ne peut l'être, par rapport à des ouvrages de ce genre. Plusieurs savans ont blâmé la liberté qu'il a prise, de faire des changemens considérables dans l'ordre & dans la structure même des Odes. On n'a pas moins été choqué de son orthographe singulière, & ce qu'il dit pour en faire l'apologie, n'a pas satisfait: ces innovations ne peuvent jamais avoir de bons effets, & ne servent qu'à entraver les belles-lettres & les

sciences. III. *Des Discours prononcés en différens tems, & dont on a un recueil*. Ils prouvent qu'il n'étoit pas moins orateur que poète. IV. On lui attribue *Prieres & Instructions Chrétiennes*, Lyon, 1752, in-12 & in-8°, remplies d'onction & d'une piété solide; ouvrage qui n'est pas de lui, mais de son oncle, Jésuite de la Maison Professe de Paris.

SANCASSANI, (Denis-André) né dans le Modénois en 1659, s'appliqua avec succès à l'étude de la médecine, & en donna des preuves en exerçant sa profession dans plusieurs villes d'Italie, où il s'acquiert une grande réputation. En 1727 il se fixa à Spolète, & y mourut l'an 1737. On a de ce médecin: I. *Dilucidazioni fisico-mediche*, Rome, 1731-1738, 4 vol. in-fol. Ces éclaircissemens sont d'une prolixité rebutante. II. *Aphorismes généraux de la maniere de guérir les plaies selon la méthode de Magatus*, Venise, 1713, in-8°, en italien, & plusieurs autres ouvrages où il déploie toute la vivacité de son zèle pour rappeler aux chirurgiens les sages conseils de César Magatus.

SANCERRE, (Louis de Champagne, comte de) seigneur de Charenton, &c., maréchal de France en 1368, & connétable en 1397, issu d'une illustre maison, rendit de grands services au roi Charles V, remporta plusieurs avantages sur les Anglois, contribua beaucoup au succès de la journée de Rosebecq, & mourut en 1402, à 60 ans, considéré comme un des trois grands généraux du regne de Charles V:

D

les deux autres étoient du Guesclin & Clifson.

SANCHE II, dit le Fort, roi de Castille, ne put voir sans envie le partage que son pere Ferdinand avoit fait de ses autres états à ses freres & sœurs. Il dissimula pendant quelques tems; mais après la mort de la reine sa mere, il fit éclater ses desseins ambitieux en 1067. Garcias étoit roi de Galice, & Alphonse roi de Léon: l'impitoyable Sanche détrôna le premier, & contraignit le second à s'enfermer dans un monastere. Après avoir dépouillé ses freres, il entreprit d'enlever à ses sœurs les places qui leur avoient été données pour dot. Il prit la ville de Toro sur la cadette, & tourna ensuite ses armes vers Zamora qui appartenoit à l'aînée. Mais ce prince téméraire & sans frein, au lieu d'un succès qu'il ne méritoit pas, y trouva le terme de ses attentats & de sa vie en 1072, ayant été tué en trahison pendant qu'il en faisoit le siege.

SANCHE d'Avila, voyez THOMAS DE JESUS, Carme.

SANCHEZ, (François) Sancierius, de Las-Brocas en Espagne, fut regardé comme le Pere de la Langue Latine, & le Docteur de tous les Gens-de-Lettres. C'étoient les titres dont les exagérateurs l'honoroiient dans son pays. On a de lui: I. Un excellent traité, intitulé: *Minerva, sive de causis Linguae Latinae*, Amsterdam, 1714, in-8°. Messieurs de Port-Royal ont beaucoup profité de cet ouvrage dans leur *Méthode de la Langue Latine* (voyez GARCIAS & LANCELOT). II. L'Art

de parler, & de la maniere d'interpréter les Auteurs. III. Plusieurs autres savans ouvrages sur la Grammaire. Sanchez mourut en 1600, à 77 ans.

Il doit être distingué d'un autre François SANCHEZ, médecin, mort à Toulouse, âgé de 70 ans, en 1632. Ce dernier, successivement professeur en philosophie & en médecine à Toulouse, étoit chrétien & né à Brague de parens Juifs. On a recueilli ses ouvrages sous ce titre: *Opera medica. His juncti sunt tractatus quidam philosophici non insubtiles*, Toulouse, 1636. Son traité intitulé: *Quòd nihil scitur*, Liber, Francfort, 1618, in-8°; Rotterdam, 1649, est le fruit d'un triste pyrrhonisme. Ulric Widdius en a donné une bonne Réfutation, Leipzig, 1661.

SANCHEZ, (Thomas) né à Cordoue en 1551, entra chez les Jésuites à l'âge de 16 ans, y remplit divers postes, & mourut à Grenade en 1610, avec la réputation d'un homme de mœurs austeres. On a de lui: I. Quatre vol. in-fol. sur le *Décatalogue*, sur les *Vœux monastiques*, & sur plusieurs questions de morale & de jurisprudence, traitées d'une maniere diffuse. II. Un *Traité de Matrimonio*, imprimé la premiere fois à Genes en 1592, in-fol. L'auteur a recueilli dans cet ouvrage toutes les questions qui peuvent naître sur ces matieres scabreuses; il n'écrivoit que pour les confesseurs & les directeurs des ames, & sous ce point de vue, son travail n'a rien que de raisonnable; quoiqu'il fût à souhaiter qu'il eût été plus réservé & dans

les détails & dans les décisions (voyez BUSEMBAUM, ESCOBAR, PASCAL). Ce qu'il y a de vrai, mais ce qui n'a rien d'étonnant pour ceux qui connoissent par expérience l'effet d'une intention pure & d'un saint zele, c'est que des détails si délicats ne firent jamais la moindre impression sur ses mœurs. C'est aux pieds du Crucifix qu'il écrivoit ses livres. L'édition la plus recherchée de cet ouvrage, est celle d'Anvers en 1607, après laquelle vient celle de 1614. Ce qui tient de bien près à l'hypocrisie de la secte philosophique, à ce zele factice que le crime & le vice affichent pour la vertu; ce sont les injures de tous les genres, accumulées contre le Jésuite Espagnol, par des gens dont la corruption de l'ame a détruit jusqu'aux ressorts du corps, qui alimentent leur luxure par des lectures & des estampes où les raffinemens de la plus brutale lubricité sont exprimés avec les traits d'une impudence dégoûtante pour les libertins même les plus décidés.

SANCHEZ, (Gaspar) ou *Sanctius*, Jésuite, né en 1544 à Cienpoquuelos, village ou petit bourg de la Nouvelle-Castille, à quelque distance d'Aranjuez, fut professeur de l'Écriture-Sainte à Alcalá & en plusieurs autres villes d'Espagne. Il mourut à Madrid le 16 novembre 1628. On a de lui des *Commentaires* excellens sur *Job*, *Isaïe*, sur les *Livres des Rois* & les *Paralipomenes*, les *Actes des Apôtres*, &c. Le sens littéral y est solidement développé, en même tems que l'auteur ne néglige ni le sens mystique, ni

le sens allégorique. Son *Commentaire* sur *Isaïe* est incontestablement un des meilleurs que nous ayons sur ce prophète.

SANCHONIATON, historien de Phénicie, né à Beryte, écrivit une *Histoire* en 9 livres, en phénicien, dans laquelle il rendoit compte de la théologie & des antiquités de son pays. Philon de Biblos, contemporain d'Adrien, en fit, dit-on, une *Version* grecque, dont il nous reste quelques fragmens dans *Porphyre* & dans *Eusebe*. Dodwel & Rupin rejettent ces fragmens comme supposés; mais Fourmont, & quelques autres les adoptent comme authentiques. « Un grand nombre » de savans, dit l'abbé Para du » Phanjas, pense que l'historien » Sanchoniaton est un être fictif » & supposé, qui n'a pas plus » existé que Dom Quichotte » & Sancho-Pansa; & que son » *Histoire* phénicienne, qui » étoit totalement inconnue » avant le tems où l'irréligieux » philosophe Porphyre com- » mença à la citer & à l'accré- » diter, est un ouvrage fabri- » qué par les partisans de l'ido- » latrie & de l'irréligion, dans » le premier siècle du Chris- » tianisme. Mais sans nous » donner la peine d'examiner » si Sanchoniaton est ou n'est » pas un auteur supposé, il est » certain que l'ouvrage qu'on » lui attribue, & que l'on sup- » pose tiré des livres de Thaut » & des archives sacrées des » Egyptiens & des Phéniciens, » vers le tems de Josué ou de » David, est une spéculation » digne des petites-maisons ».

SANCIO, (Rodrigo) né à Santa-Maria da Nieva, dans

le diocèse de Ségovie, en 1404, se fit connoître de bonne heure par son goût pour la piété & pour les lettres. Son mérite le fit élever à l'évêché de Zamora, de Calahorra & de Palencia; mais abandonnant à ses grands-vicaires le soin de ses diocèses, il passa sa vie à Rome, où il fut gouverneur du château St.-Ange. Il se distingua par ses négociations, & par divers ouvrages historiques & ascétiques. Les principaux sont: I. *Historia Hispanica*. Elle comprend tout ce qui s'est passé dans cette monarchie depuis son origine jusques vers le milieu du 15^e. siècle. On l'a mise dans la Collection des Historiens d'Espagne de Schot, 4 vol. in-fol. II. *Speculum vite humana*, in-fol., Rome, 1468. C'est un des premiers monumens de l'art de la typographie, & pour cette raison il est infiniment recherché, fort cher & rare. (Il ne faut pas confondre le *Speculum vite humana* avec le *Speculum humanae salvationis*, in-fol., sans date, de 63 feuillets). Il y en a deux traductions françoises, l'une de Julien Macho, Lyon, 1477, in-folio; l'autre de P. Farget, Lyon, 1482, in-fol. Sancio mourut à Rome en 1470.

SANCTÈS-PAGNIN, né à Lucques en 1470, entra à l'âge de 16 ans dans l'ordre de S. Dominique. L'étude des langues, la théologie, la controverse, la prédication, occupèrent tous les instans de sa vie, qu'il termina à Lyon en 1541, à 70 ans. Son zèle & ses sermons tirèrent beaucoup de pécheurs & d'hérétiques de la voie de perdition. On a

de lui: I. *Theaurus Linguae Sanctae*, dont les plus belles éditions sont celles de Robert Etienne, Paris, 1548, in-fol.; & Geneve, 1614, in-fol., avec des notes de Jean Mercier, & d'Antoine Cevalierius. Cette dernière édition n'est pas la meilleure, parce que l'éditeur a corrompu le texte; elle est à l'*Index* des livres défendus. II. *Veteris & Novi Testamenti translatio*, Lyon, 1542, in-fol., avec des notes de Servet. M. Contant de la Molette, dans le savant *Discours sur la Littérature orientale*, inséré dans le premier tome de son *Explication du Lévitique*, préfère la version de Sanctès-Pagnin, après la Vulgate, à toutes les autres versions qui ont paru depuis. III. Plusieurs autres ouvrages sur la Bible.

SANDÆUS, (Maximilien) né à Amsterdam en 1578, se fit Jésuite à Rome en 1597, enseigna la philosophie & la théologie dans plusieurs universités d'Allemagne, passa les dernières années de sa vie à Cologne, & y mourut le 21 juin 1656. Il a donné au public une grande quantité d'ouvrages ascétiques & polémiques, tous écrits en latin, avec ordre, aisance & netteté, mais en trop grand nombre, pour être toujours exacts & solides. On estime ce qu'il a écrit contre les Calvinistes. On a publié le Catalogue de ses ouvrages, Cologne, 1653, in-4^o.

SANDE, (Frédéric) célèbre juriconsulte, né à Arnheim vers l'an 1577, bourg-mestre de cette ville, conseiller au conseil de Gueldre, avocat fiscal, curateur de l'académie de Harder,

wick, ambassadeur de la république de Hollande en plusieurs cours, & enfin député à l'assemblée des Etats-Généraux à La Haye, lorsqu'il mourut en 1617. On a de lui : I. *Commentarius in Gelria & Zutphania consuetudines feudales*, 1637, in-4°. II. *Commentatio in consuetudinem Gelriae de Effestuatione*, Arnheim, 1638. — Son frere Jean SANDE, né en 1579, professeur de Pandectes à Franeker, conseiller à Leuwarder, mourut en 1638. Ses ouvrages sur le droit, qui avoient d'abord paru séparément, ont été réunis & imprimés avec ceux de son frere Frédéric, Anvers, 1674, in-fol. Nous avons encore de lui un *Abrégé de l'Histoire Belgique*, en flamand, Amsterdam, 1650; traduit en latin, Utrecht, 1652, in-12. Il seroit plus estimé, si l'auteur s'étoit plus constamment tenu en garde contre les préventions & les rivalités nationales. Ses ouvrages de jurisprudence sont, jusqu'à un certain point, soumis à la même observation.

SANDERSON, (Robert) théologien casuiste, né à Sheffield dans le comté d'Yorck, en 1587, mort en 1662, devint chapelain ordinaire du roi Charles I, chanoine de l'église de Christ, & professeur de théologie à Oxford. Il fut privé de ses bénéfices, & eut beaucoup à souffrir pendant les guerres civiles d'Angleterre; mais peu de tems après le rétablissement de Charles II, il eut l'évêché de Lincoln. Ce prélat, également recommandable par la pureté de ses mœurs, par la douceur de son caractère &

par la modération de son esprit, avoit lu les Peres & les Scholastiques, & étoit détrompé de la plupart des erreurs des Protestans, quoiqu'il n'ouvrit jamais entièrement les yeux à la vérité. Il savoit l'histoire de sa nation, étoit bon antiquaire, & passoit sur-tout pour un excellent casuiste. Ses principaux ouvrages sont : I. *Logica Artis Compendium*, Oxford, 1618, in-8°. II. *Des Sermons*, in-fol. III. *Neuf Cas de conscience: De Juramenti obligatione*, Londres, 1647, in-8°. IV. *Physica Scientia Compendium*, Oxford, 1671, in-8°. V. *Pax Ecclesiae*, &c. VI. *L'Histoire de Charles I*, in-fol., en anglois, &c. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Robert SANDERSON, huissier de la chancellerie d'Angleterre, mort en 1741. Celui-ci a continué le recueil des Actes de Rymer. *Voyez ce mot.*

SANDERUS, (Antoine) naquit en 1586 à Anvers, où ses parens se trouverent par hasard, car ils étoient de Gand. Il fut curé dans le diocèse de Gand, puis chanoine d'Ypres, écolâtre & pénitencier de Térouane. Il abandonna ces emplois en 1657 pour vaquer plus tranquillement à l'étude. Après avoir mené une vie pure & appliquée, il mourut à Aflighem en 1664, à 77 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en vers & en prose. Les principaux sont : I. *Flandria illustrata*, 2 vol. in-fol., 1641 à 1644; réimprimée en 1735, 3 vol. in-fol. La première édition de Cologne, réellement d'Amsterdam, fut consumée par les flammes avec l'imprimé.

merie de Jean Bleau : le peu d'exemplaires échappés sont fort recherchés. Van Lom qui a donné la seconde édition, y a ajouté le *Hagiologium Flandriæ; de Gandavensibus... de Brugensibus eruditionis famâ claris; de Scriptoribus Flandriæ*; ouvrages de Sanderus qui avoient été imprimés séparément. II. *Chorographia sacra Brabantia*, Bruxelles, 1659, 2 vol. in-fol. & augmentée, La Haye, 1726, 3 vol. in-fol. III. *Bibliotheca Belgica manuscripta*, Lille, 1641-1644, 2 vol. in-4°. Ce sont les catalogues des manuscrits de la plupart des abbayes de Flandre, de Brabant, du Hainaut & du pays de Liege. IV. *Opuscula minora*, Louvain, 1651. C'est un recueil de ses Poésies, Oraisons, &c. V. *Elogia Cardinalium*, Louvain, 1626, in-4°. VI. *Dissertationes biblicæ*, Bruxelles, 1650, in-4°. Ces ouvrages prouvent que Sanderus étoit très-laborieux. Il possédoit les langues grecque & latine, & étoit bon poète & orateur. Il a répandu beaucoup de jour sur l'histoire de sa patrie. L'auteur fit imprimer à ses frais la plupart de ses ouvrages, & ruina sa bourse après avoir ruiné sa fanté.

SANDERUS, (Nicolas) né à Charlewood, dans le comté de Surrei en Angleterre, parvint par son mérite à la place de professeur royal en droit canon dans l'université d'Oxford. La Religion Catholique ayant été bannie de ce royaume par Elizabeth, il se retira à Rome, où il fut élevé au sacerdoce. Le cardinal Hosius l'emmena avec lui au concile de

Trente & dans son ambassade de Pologne. A son retour il obtint la chaire de professeur de théologie à Louvain, d'où le pape Pie V le rappella pour l'employer dans des affaires importantes. Grégoire XIII l'envoya nonce en Espagne, & ensuite en Irlande, pour consoler les Catholiques qui, dans leur désespoir, avoient pris les armes. La crainte de tomber entre les mains des Anglois, le fit errer pendant quelque tems dans les bois, où il mourut en 1583, de faim & de misère. Ses principaux ouvrages sont : I. *Traité de la Cène du Seigneur, & de sa présence réelle dans l'Eucharistie*, en anglois; imprimé à Louvain en 1566, in-4°. II. *Traité des Images* contre les Iconoclastes, sous le titre : *De typica & honoraria Imaginum adoratione*, Louvain, 1569, in-8°. III. *De Schismate Anglicano*, Cologne, 1628, in-8°: triste & trop vrai tableau des horreurs de ce schisme sanglant. Maucroix l'a traduit en françois, Paris, 1678, 2 vol. in-12. IV. *De Ecclesia Christi*, Louvain, 1571, in-fol. V. *De Martyrio quorundam sub Elizabeth regina*, in-4°. VI. *De explicatione Missæ ac partium ejus*, in-8°. VII. *De visibili monarchia Ecclesiæ*, Wurtzbourg, 1592, in-fol. dans lequel, si on excepte quelques opinions indécentes & assez indifférentes, il ne fait que démontrer l'autorité, la visibilité & l'infailibilité de l'Eglise. VIII. Trois Oraisons latines sur la transsubstantiation, les langues liturgiques, & la pluralité des Messes à célébrer dans la même église; dédiées au cardinal Hosius, & imprimées

mées à Anvers, 1566, in-12.

SANDEUS, (Felinus) juriconsulte de Ferrare, mort l'an 1503, est auteur d'une *Vie d'Alphonse, roi d'Aragon*, & d'un traité *De Jure patronatus*.

SANDHAGEN, (Gaspar) théologien luthérien, & surintendant des églises du duché de Holstein, est auteur d'une *Introduction à l'Histoire de J. C. & des Apôtres*, tirée des IV Évangiles, des Actes des Apôtres & de l'Apocalypse : ouvrage rempli d'érudition & de préjugés. Il y a joint un *Discours* sur le temple de Jérusalem.

SANDINI, (Antoine) né dans le Vicentin, le 13 juin 1692, fut bibliothécaire & professeur d'histoire ecclésiastique dans le séminaire de Padoue, où il mourut subitement le 23 février 1751. Il étoit très-estimé du cardinal Rezzonico, alors son évêque, & depuis pape sous le nom de Clément XIII. Nous avons de lui : I. *Vita Pontificum Romanorum*, dont la meilleure édition est celle de Ferrare 1748 ; l'évêque d'Ausbourg, landgrave de Hesse-Darmstadt, l'a fait réimprimer la même année, sous le titre de *Basis Historia Ecclesiastica*. Cet ouvrage est profond & plein de recherches. II. *Historia Familiae sacrae*. III. *Historia SS. Apostolorum* : dans la seconde édition de ces ouvrages, il réfute le P. Serry qui les avoit attaqués. IV. *Disputationes xx ex Historia Ecclesiastica ad vitas Pontificum Romanorum* ; ouvrage qui finit à l'année 3e. du pontificat de Benoît XIV ; continué par un écrivain fanatique & ignorant. Sandini mérite d'autant plus d'éloges, qu'il n'a

vance rien dans ses ouvrages historiques, qu'il n'appuie de témoignages authentiques.

SANDIUS, (Christophe) fameux Socinien, né en 1644 à Königsberg dans la Prusse, & mort à Amsterdam en 1680, étoit plus versé dans l'histoire ecclésiastique que les autres antitrinitaires, & abusa de ses connoissances pour composer divers ouvrages qui eurent beaucoup de cours dans sa secte. Les principaux sont : I. *La Bibliothèque des Antitrinitaires ou Sociniens*, en latin, 1684, in-8° : livre recherché par ceux qui veulent connoître les erreurs des disciples de Socin. II. *Nucleus Historia Ecclesiastica*, Cosmopoli, 1669, in-8° ; c'est-à-dire, Amsterdam, & *ibidem* en 1676, in-4°, augmentée. Sandius s'efforce d'y montrer que tous les Peres des trois premiers siècles ont cru que le Verbe n'étoit point consubstantiel à Dieu, ni éternel, &c. Il a été réfuté par Samuel Gardiner, Jean Schertzer, Etienne le Moine (*voyez ce mot*), le docteur Bull, & par le P. Petau qu'il avoit osé associer à son erreur. III. *Interpretationes Paradoxarum quatuor Evangeliorum*, telles qu'on doit les attendre d'un Socinien, Amsterdam, 1670, in-12. IV. *De origine Animarum*, réfuté par Balthazar Bebellus. V. *Scriptura sanctae Trinitatis revelatrix*. VI. *Notae & animadversiones, in Gerardi Vossii libros de Historicis latinis*, Amsterdam, 1677. Quelques-unes de ces notes ont de la justesse, mais la plupart sont parasites & pédantesques.

SANDRART, (Joachim) peintre, né à Francfort en 1606, mourut à Nuremberg en

1683. Il est plus connu par les *Vies des plus célèbres Artistes* qu'il a données, & par l'Académie qu'il a érigée à Nuremberg, que par ses ouvrages de peinture. Il paroît néanmoins qu'on le mit, de son vivant, au rang des meilleurs artistes. Le roi d'Espagne ayant souhaité 12 tableaux des plus célèbres peintres qui florissoient à Rome, Sandrart fut un de ceux qui y travailla. Il se trouva en concurrence avec le Guide, le Guérchin, Josephin, Massini, Gentileschi, Pierre de Cortone, Valentin, André Sacchi, Lanfranc, le Dominiquin & le Poussin. On connoît de ce peintre les *XII Mois de l'Année*, qui ont été gravés en Hollande avec des vers latins pour en donner la description. Sandrart a encore traité de grands sujets d'histoire, & a fait beaucoup de portraits. On ne peut témoigner plus d'amour pour la peinture, que cet artiste en a montré pendant le cours d'une longue vie. — Son neveu, Jacob SANDRART, s'est distingué dans la gravure des portraits, qu'il a rendus avec beaucoup de ressemblance & de naïveté. Son burin est très-gracieux. Joachim eut une fille, nommée Susanne SANDRART, qui s'est distinguée par le même talent que son pere. Les principaux ouvrages que Joachim Sandrart a donnés touchant sa profession, sont : I. *Académie d'Architecture, de Sculpture & de Peinture*, en allemand, 2 parties in-fol., Nuremberg, 1675 & 1679. II. *Academia Artis Pictoria*, &c., traduction latine de l'ouvrage précédent, 1683, in-fol. III. *Admiranda*

Sculpturae veteris, 1680, in-fol. IV. *Roma antiqua & nova Theatrum*... 1684, in-fol. V. *Romanorum Fontinalia*, 1685, in-fol. VI. *Iconologie des Dieux & des Métamorphoses d'Ovide*, 1680, in-fol., en allemand. Tous ces ouvrages prouvent que cet auteur avoit étudié les principes de son art, & sont recherchés de ceux qui veulent en acquérir la connoissance. On ne les trouve que difficilement rassemblés.

SANDRAS, voyez COURTILZ.

SANDYS, (Edwin) second fils d'Edwin Sandis archevêque d'York, naquit à Worcester en 1577. Après avoir fait ses études à Oxford, il voyagea dans les différentes parties de l'Europe. De retour dans sa patrie, il fut employé par le roi Jacques I dans diverses affaires importantes, dont il s'acquitta avec succès. Il déplut à ce monarque en 1621, en s'opposant aux volontés de la cour en plein parlement: & Jacques I lui ordonna la prison pour un mois. Sandys mourut en 1629, après avoir fondé une chaire de métaphysique en l'université d'Oxford. On a de lui un livre intitulé : *Europa Speculum*, ou *Description de l'état de la Religion dans l'Occident*, pleine des idées que les nouvelles sectes avoient fait éclore. La meilleure édition de ce livre est celle de 1635, in-4°. — Georges SANDYS, le plus jeune de ses freres, mort en 1642, laissa une *Description de la Terre-Sainte*, en anglois, in-fol., & d'autres ouvrages en vers & en prose.

SANGALLO, (Antoine)

né dans les environs de Florence, fut d'abord destiné au métier de menuisier; mais s'étant rendu à Rome auprès de deux oncles architectes qu'il avoit dans cette ville, il s'appliqua sous leur conduite à l'architecture. Il fut aussi disciple du Bramante, & parvint bientôt à se faire un nom dans son art. Les papes Léon X, Clément VII & Paul III l'employèrent beaucoup. Il fut architecte de l'église de St. Pierre après le Bramante, & chargé de la fortification de plusieurs places, partie de l'art qu'il entendoit très-bien. Cet artiste se distingua particulièrement par la solidité de ses constructions. Il mourut en 1546. On voit à Rome un modele en bois qu'il avoit fait pour l'église de St. Pierre, qu'on dit avoir coûté 4184 écus romains. Mais Michel-Ange, qui eut après lui la surintendance de cet édifice, ne jugea pas à propos de l'exécuter.

SANGUIN, (Antoine) dit le *Cardinal de Meudon*, parce qu'il étoit seigneur de ce lieu dont il fit commencer le château, fut évêque d'Orléans & archevêque de Toulouse, grand-aumônier de France (c'est le premier qui ait porté ce titre), & enfin fut décoré de la pourpre romaine. Il jouit d'une grande faveur sous le regne de François I, qui lui donna le gouvernement de Paris.

SANGUIN, (Claude) natif de Péronne, de la famille du précédent, fut maître-d'hôtel du roi & du duc d'Orléans. Il consacra son talent pour la versification françoise à la Religion, & fit paroître des *Heures en vers françois*, Paris, 1660,

in-4°. Tout le Psautier y est traduit & assez mal. Il mourut à la fin du 17e. siècle.

SANLECQUE, (Louis de) fils de Jacques de Sanlecque, très-habile dans l'art de graver des poinçons, & petit-fils de Jacques de Sanlecque qui s'est distingué dans la même profession, naquit à Paris l'an 1650, entra fort jeune dans la congrégation des chanoines de Ste. Genevieve, & devint professeur d'humanités dans leur college de Nanterre, près de Paris. Il s'attacha ensuite au duc de Nevers, qui le nomma à l'évêché de Bethléem; mais le roi, sollicité par des personnes pieuses, choquées de ses Poésies, & sur-tout de sa *Satyre contre les Directeurs*, s'opposa à l'enregistrement de ses bulles, & l'empêcha de jouir de sa nouvelle dignité. Sanlecque se retira dans son prieuré de Garnai, près de Dreux, & y mourut en 1714, à 56 ans. La meilleure édition de ce qu'on a pu recueillir de ses Poésies, est celle de Lyon, sous le nom supposé de Harlem, en 1726, in-12. Elle contient deux *Epîtres au Roi*, 5 *Satyres*, 3 autres *Epîtres*, un *Poème sur les mauvais gestes des Prédicateurs*; plusieurs *Epigrammes*, des *Placets* & des *Madrigaux*; & un *Poème latin sur la mort du P. Lallemand, chanoine-régulier de Ste. Genevieve*. Les vers du P. Sanlecque offrent quelques faillies, mais ils sont négligés; il y a peu d'imagination, & le style nuit souvent aux pensées. On trouve la plupart de ses Poésies à la fin des *Œuvres* de Boileau, Paris, 1765, in-80.

SANNAZAR, (Jacques)

Alfius Sincerus Sannazarus, Partu *Virginis*, traduit par poète latin & italien, né à Naples en 1458, tiroit son origine de St-Nazaire, dans le territoire de Lamosso, entre le Pô & le Tefin. Les graces de son esprit & de son caractere plurent à Frédéric, roi de Naples, qui lui donna plusieurs marques de son estime. Ce prince, désespérant de remonter sur le trône, passa en France, où Sannazar l'accompagna & demeura avec lui jusqu'à sa mort, arrivée en 1504. De retour en Italie, il partagea son tems entre la volupté & la poésie. Son caractere le portoit tellement à la galanterie, que, même dans sa vieillesse, il se produisoit sous les habits & avec les airs & le ton d'un jeune courtisan. Il conçut tant de chagrin de ce que Philibert de Nassau, prince d'Orange, général de l'armée de l'empereur, avoit ruiné sa maison de campagne, qu'il en contracta une maladie dont il mourut en 1530, à 72 ans. Il fut enterré dans la chapelle d'une de ses campagnes; il avoit fait placer son tombeau derriere l'autel, quoiqu'orné des statues d'Apollon & de Minerve. Pour remédier à cette profanation, on a mis au-dessus de la statue d'Apollon le nom de David, & au-dessus de celle de Minerve, celui de Judith. On a de lui des Poésies latines & italiennes. Les latines ont été imprimées par les Aldes à Venise en 1535, in-8°. On trouve dans ce recueil: I. Trois livres d'*Elégies*. II. Une *Lamentation sur la mort de J. C.* III. Des *Eglogues*, Amsterdam, 1728, in-8°. IV. Un Poème: De

Partu Virginis, traduit par Colletet, 1634, in-12, sous ce titre: *Couches sacrées de la sainte Vierge*, &c. C'est sur ce dernier ouvrage qu'est fondée sa réputation d'excellent poète latin; mais on le blâme d'avoir profané la sainteté de son sujet, par le mélange monstrueux des extravagances du Paganisme, avec les mysteres augustes de notre religion. Tout y est rempli de *Triades* & de *Néréides*. Il met entre les mains de la sainte Vierge, non les *Psaumes*, mais les vers des *Sibylles*. Ce n'est pas David ni *Isaïe*, c'est le *Protée* de la fable qui prédit le mystere de l'Incarnation. Le nom de *JESUS-CHRIST* ne s'y trouve pas une seule fois, & la *Vierge Marie* y est appelée *l'Espoir des Dieux*. Voilà le défaut capital de ce Poème, qui est admirable d'ailleurs par l'élégance & la pureté du style, par l'harmonie des vers, par une multitude d'images brillantes & de belles pensées: & c'est sous ces rapports, qu'il lui mérita les éloges des savans, & même des brefs honorables de la part de Léon X & de Clément VII. Parmi ses pieces italiennes, la plus célèbre est son *Arcadie*; traduite en françois par Pecquet, 1737, in-12. Les vers & la prose de cet ouvrage charment par la délicatesse & par la naïveté des images & des expressions. Il fut imprimé à Naples, in-4°, en 1502, & réimprimé avec ses autres Poésies italiennes à Padoue en 1723, & à Naples in-4°, 1720, in-12. Le Duchat dit que Sannazar étoit Ethiopien de naissance; mais c'est une idée romanesque,

comme la plupart de celles de cet écrivain, suffisamment réfutée par la couleur de San-nazar qu'on n'a jamais dit être celle d'un negre.

SANPIETRO, dit *BAS-TELICA*, ainsi surnommé du lieu de sa naissance, fameux capitaine Corse au service de France, se fit connoître par divers exploits, & plus encore par les troubles qu'il excita en Corse & sa haine contre les Génois. Son caractère romanesque & féroce le porta à des scènes étranges, jusqu'à étrangler sa femme, Vanina d'Ornano, d'une des plus illustres maisons de Corse, parce qu'elle avoit voulu solliciter sa grace à Genes, où il avoit été proscrit. Il fut assassiné par un de ses officiers, dans une rencontre avec les Génois, le 17 janvier 1566, à l'âge de 66 ans.

SANREY, (Ange-Bénigne) né à Langres de parens pauvres, garda les moutons d'un boucher jusqu'à l'âge de 14 ans. Après avoir surmonté tous les obstacles que la fortune opposoit à ses études, il fut fait prêtre à Lyon. Il prêcha dans cette ville, en présence de la reine Anne d'Autriche, qui lui donna un brevet de prédicateur ordinaire de S. M. Ayant été nommé à une des chapellenies de S. Martin de Langres, il quitta Beaune où il étoit théologal, & retourna dans sa patrie. Il y mourut en 1659, à 70 ans. Il étoit habile, non-seulement dans les belles-lettres grecques & latines, mais aussi dans l'histoire & la théologie. Il avoit lu tous les saints Peres, & fait une étude particulière de S. Augustin, qu'il

savoit presque par cœur. On a de lui plusieurs ouvrages, entr'autres un traité curieux & rare, intitulé: *Paracletus, seu De rectâ illius pronuntiatione*, 1643, in-12. Ce traité, fait pour prouver que la véritable prononciation de ce mot est *Paracletus*, fut attaqué en 1669, par M. Thiers, qui vouloit que ce fût *Paraclitus*. Il paroît néanmoins que Sanrey a raison, & les grammairiens exacts prononcent suivant son sentiment. Voyez à ce sujet *Fragments d'Histoire*, in-12, pag. 49, &c.

SANSAC, (Louis Prévôt, baron de) d'une maison noble de l'Angoumois, après avoir été page du connétable Anne de Montmorency, commença à servir en Italie sous l'amiral de Bonnivet, & se trouva en 1525 à la bataille de Pavie, où il fut fait prisonnier; mais il eut l'adresse de s'échapper, & revint en France, d'où il fut envoyé plusieurs fois en Espagne vers François I par la reine-mere. Sansac ayant accompagné le maréchal Strozzi en Italie, fut chargé, en 1554, de défendre la Mirandole contre les Espagnols & les troupes du pape. Il soutint un siège de 8 mois, que les ennemis furent enfin contraints de lever. A son retour, il fut fait chevalier par Henri II, qui le nomma gouverneur de ses enfans. Sur la fin de ses jours il quitta la cour, & se retira dans sa maison, où il mourut âgé de 80 ans.

SANSON, (Jacques) né à Abbeville en 1595, se fit Carme-Déchauffé en 1618, sous le nom d'*Ignace-Joseph de Jesus-Maria*. Son talent pour la direc-

tion lui fit donner l'emploi de confesseur de madame Royale en Savoie. Il mourut à Charenton le 19 août 1664. Il est auteur de l'*Histoire Ecclésiastique d'Abbeville*, Paris, 1646, in-4°, & de celle des *Comtes de Ponthieu*, 1657, in-fol.; ouvrages savans, mais mal écrits.

SANSON. (Nicolas) de la même famille que le précédent, né à Abbeville en 1600, s'adonna pendant quelque tems au commerce; mais y ayant fait des pertes considérables, il le quitta, & alla à Paris en 1627, où il se distingua en qualité d'ingénieur & de mathématicien. Ce fut Melchior Tavernier qui le mit principalement en vogue. Louis XIV l'honora du titre de son ingénieur & de son géographe, avec 2000 livres d'appointemens. Ce monarque, passant à Abbeville, l'admit à son conseil, & lui donna un brevet de conseiller-d'état; mais le modeste géographe ne voulut jamais prendre cette qualité, de peur d'affoiblir, disoit-il, l'amour de l'étude dans ses enfans. Il étoit regardé à la cour de France comme un grand-homme. Il eut l'honneur de montrer pendant plusieurs mois la géographie à Louis XIV. Le prince de Condé, qui l'aimoit beaucoup, alloit souvent chez lui pour s'y entretenir sur les sciences. Cet homme illustre, miné par ses travaux, mourut à Paris en 1667, à 67 ans, laissant après lui une mémoire respectable. Il eut une dispute fort vive avec le P. Labbe, qui l'avoit attaqué dans son *Pharus Gallia antiqua*, publié à Moulins en 1644, in-12. Sanson lui répondit par ses *Disquisi-*

tiones Geographicae in Pharus Gallia, &c., 1647 & 1648, en 2 vol. in-12. Outre cet écrit, on a de lui plusieurs autres morceaux sur la géographie ancienne & moderne, & un nombre infini de Cartes. On peut voir la liste de ses différens ouvrages, dans la *Méthode pour étudier la Géographie* de l'abbé Lenglet du Fresnoy. Il eut trois fils: l'aîné, Nicolas, fut tué aux Barricades en 1648, en défendant le chancelier Séguier. Les deux autres, Guillaume & Adrien, mirent au jour un grand nombre de Cartes. Guillaume mourut en 1703, & Adrien en 1718.

SANSOVINO, (Jacques FATTI, dit) sculpteur & architecte, né à Florence en 1479, se rendit célèbre dans ces deux arts. Rome & Venise sont les villes où il a le plus exercé ses talens. La Monnoie, la Bibliothèque de St-Marc, le Palais Cornaro & l'église de S. Sauveur à Venise, sont des édifices magnifiques, qui lui ont fait beaucoup d'honneur. Il jouissoit dans cette ville, où il passa la plus grande partie de sa vie, d'une telle considération, que dans une taxe générale imposée par le gouvernement, le Titien & lui furent les seuls que le sénat jugea à propos d'en exempter. Il y mourut en 1570, à 91 ans. Vasar a fait l'éloge de cet artiste.

SONSOVINO, (François) fils du précédent, né à Rome en 1521, après avoir étudié les belles-lettres à Venise, prit des degrés en droit à Padoue; mais la jurisprudence n'étant pas de son goût, il se livra entièrement à sa passion pour la poésie, l'histoire & les belles-let-

tes, & leva une imprimerie à Venise, où il imprima ses ouvrages & ceux des autres. Les siens sont : I. *Traduction de Plutarque*. II. *Chronologie du Monde* jusqu'à l'an 1582. III. *Annales de l'Empire Ottoman*. IV. *Orthographe Italienne*. V. *Le Secrétaire*. VI. *Les principales Familles d'Italie*. VII. *Description de Venise*. VIII. *Abrégé de l'Histoire de Guichardin avec la Vie de cet auteur*. IX. *Description du gouvernement des Républiques de Genes, de Lucques & de Raguse*. X. *Des Lettres*. XI. *De l'Art Oratoire*. XII. *Concetti politici*. XIII. *Des Notes assez inutiles sur le Décaméron de Bocace, l'Arioste, le Dante, &c.*; & des *Nouvelles* où des lecteurs sages ne trouvent rien à recueillir. Sanfovino mourut à Venise en 1586.

SANTA-CRUX DE MARZENADO (Dom Alvaro de Navia-Osorio, vicomte de Puerto, marquis de) chef de la maison de Navia-Osorio, l'une des plus illustres de la principauté des Asturies, prit le parti des armes dès l'âge de 15 ans. Il se distingua dans plusieurs combats, & fut envoyé en 1727 au congrès de Soissons, où il s'acquitt l'estime & la confiance de tous les négociateurs. Son mérite ayant été récompensé par le grade de lieutenant-général, il fut envoyé à Ceuta contre les Infidèles. Ils s'y signala & remporta sur eux divers avantages; mais il fut blessé à la cuisse, d'un coup de fusil, & renversé de cheval, dans une sortie, le 21 novembre 1732. Les Maures, entre les mains desquels il avoit été laissé, lui

couperent la tête, & mirent le reste de son corps en pièces. On a de lui des *Réflexions Politiques & Militaires*, en 14 vol. in-4°, en espagnol. M. de Vergi a donné une Traduction française de cet ouvrage, en 12 vol. in-12. A travers une foule de citations, d'exemples & de traits de morale assez communs, on y trouve de bonnes leçons de politique, & des choses utiles aux militaires & aux négociateurs.

SANTAREL ou SANCTAREL, *Sanctarellus*, (Antoine) Jésuite Italien, né à Adria en 1569, enseigna les belles-lettres & la théologie à Rome, où il mourut en 1649. Ce fut dans cette ville qu'il publia, en 1625, in-4°, un traité *De hæresi, schismate, apostasiâ, sollicitatione in Sacramento Pœnitentiæ : & de potestate summi Pontificis in his delictis puniendis*. Santarel, selon la jurisprudence alors communément reçue en Italie & ailleurs, y donne au pape un pouvoir qui s'étend jusques sur le trône des souverains. La Sorbonne le censura en 1626, & le parlement de Paris le condamna le 13 mars de la même année, à être lacéré & brûlé. Les Jésuites de France donnèrent une déclaration formellement opposée au sentiment de Santarel. Le fameux docteur Edmond Richer (qui étoit cependant alors occupé à dénaturer & démocratiser toutes les puissances) publia en 1629, in-4°, la *Relation & le Recueil des Pièces* que cette affaire produisit. « Si quelques théologiens, dit un auteur équi- » table, ont soumis à quelques

» égards les rois au pape, les
 » philosophes les soumettent
 » aux caprices & aux fureurs
 » d'un peuple mutiné. C'est
 » ce que je lis dans les écrits,
 » & ce que je vois dans les
 » scenes horribles, ourdies &
 » dirigées par eux. Il paroît
 » après cela que le zele qu'ont
 » montré les philosophes con-
 » tre la doctrine de ces théo-
 » logiens, avoit un tout autre
 » objet que la dignité & l'in-
 » dépendance des trônes ».
 Voyez JOUVENCY.

SANTE, (Gilles-Anne-
 Xavier de la) Jésuite, né près
 de Rhedon en Bretagne, le 22
 décembre 1684, mort au mois
 de juillet 1762, professa les
 belles-lettres avec distinction
 au college de Louis le Grand.
 Nous avons de lui des *Harangues*
 latines, 2 vol. in-12, où
 il y a de très-beaux morceaux,
 & un recueil de vers, intitulé:
Musæ Rhetorices, en 2 vol.
 in-12. « On y voit par-tout,
 » dit l'abbé des Fontaines, le
 » savant & ingénieux Pere de
 » la Sante. C'est toujours sa
 » précision épigrammatique,
 » sa vivacité antithétique, ses
 » peintures, quelquefois bur-
 » lesques, & toujours spiri-
 » tuelles. Ceux qui aiment
 » encore les vers latins mo-
 » dernes, liront ceux-ci avec
 » plaisir. Ils y trouveront quel-
 » quefois la noblesse de Vir-
 » gile, & plus souvent la fa-
 » cilité d'Ovide ».

SANTERRE, (Jean-Bap-
 tiste) peintre, né à Magny,
 près de Pontoise, en 1657, mort
 à Paris en 1717, s'est acquis
 une réputation distinguée. Il
 n'a point fait de grandes com-
 positions; son imagination n'é-

toit point assez vive pour ce
 genre de travail: il se contenta
 de peindre de petits sujets d'his-
 toire, & principalement des
 têtes de fantaisie & des demi-
 figures. Il avoit un pinceau sé-
 duisant, un dessin correct, une
 touche finie, & donnoit à ses
 têtes une expression gracieuse.
 Ses teintes sont brillantes, ses
 carnations d'une fraîcheur ad-
 mirable, ses attitudes d'une
 grande vérité: le froid de son
 caractère a passé quelquefois
 dans ses ouvrages.

SANTEUIL, (Jean-Baptiste)
 né à Paris en 1630, fit ses
 études au college des Jésuites.
 Quand il fut en rhétorique,
 l'illustre P. Coffart, son ré-
 gent, étonné de ses heureuses
 dispositions pour la poésie la-
 tine, prédit qu'il deviendrait
 un des plus grands poètes de
 son siècle: il jugeoit sur-tout
 de ses talens, par une piece
 qu'il fit dès-lors sur la *Bouteille*
de savon. Son amour pour l'é-
 tude le fit entrer, à l'âge de 20
 ans, chez les chanoines-réguliers
 de l'abbaye de St.-Victor.
 Son nom fut bientôt parmi les
 noms les plus illustres du par-
 nasse latin. Il chanta la gloire
 de plusieurs grands hommes,
 & il enrichit la ville de Paris
 de quantité d'Inscriptions,
 toutes agréables & heureuses.
 Bossuet l'ayant sollicité plu-
 sieurs fois d'abjurer les muses
 profanes, il consacra son talent
 à chanter les mysteres & les
 Saints du Christianisme. Il fit
 d'abord plusieurs *Hymnes* pour
 le bréviaire de Paris. Les Clu-
 nistes lui en demanderent aussi
 pour le leur, & cet ordre en
 fut si content, qu'il lui donna
 des lettres de filiation & le

gratiffia d'une pension. Quoique Santeuil eût consacré ses talens à des sujets sacrés, il ne pouvoit s'empêcher de versifier de tems en tems sur des sujets profanes. La Quintinie ayant donné ses *Instructions pour les Jardins*, Santeuil l'orna d'un Poëme, dans lequel les divinités du Paganisme jouoient le principal rôle. Bossuet, à qui il avoit promis de n'employer jamais les noms des dieux de la fable, le traita de parjure. Santeuil, sensible à ce reproche, s'excusa par une piece de vers, à la tête de laquelle il fit mettre une vignette en taille-douce. On l'y voyoit à genou, la corde au cou & un flambeau à la main, sur les marches de la porte de l'église de Meaux, y faisant une espece d'amende honorable. Ce Poëme satisfit le grand Bossuet; mais le poëte eut dans une autre occasion une querelle qui fut plus difficile à éteindre. Le docteur Arnauld étant mort en 1694, plusieurs poëtes s'empresferent à faire son épitaphe. Santeuil ne fut pas le dernier. Les gens qui n'étoient pas du parti, & sur-tout les Jésuites, en parurent mécontents. Pour se réconcilier avec eux, il adressa une Lettre au P. Jouvenci, dans laquelle il donnoit de grands éloges à la société, sans rétracter ceux qu'il avoit donnés à Arnauld. Cela ne le satisfit point; il fallut donner une nouvelle piece, qui parut renfermer encore quelqu'ambiguité. L'incertitude & la légèreté du poëte firent naître plusieurs pieces contre lui. Le P. Commire donna son *Linguarium*; un Janséniste ne l'épar-

gna pas davantage dans son *Santolius pœnitens*. Malgré ces petites humiliations, Santeuil jouit de la gloire dont les muses latines étoient environnées dans un tems où les bonnes études & les langues savantes étoient en honneur, même parmi les grands. Les deux princes de Condé, pere & fils, étoient au nombre de ses admirateurs; presque tous les grands du royaume l'honoroiënt de leur estime, & Louis XIV lui donna des marques sensibles de la sienne en lui accordant une pension. Le duc de Bourbon, gouverneur de Bourgogne, le menoit ordinairement aux Etats de cette province. Santeuil y trouva la mort en 1697, à 66 ans. « Un » soir, dit le duc de St. Simon, » à l'un de ces soupers, on se » divertit à pousser Santeuil » de vin de Champagne; & de » gaieté en gaieté, on trouva » plaisant de verser une taba- » tiere pleine de tabac d'Es- » pagne, dans un grand verre » de vin, & de le faire boire » à Santeuil, pour voir ce » qui en arriveroit. On ne fut » pas long-tems à en être » éclairci. Les vomissemens & » la fièvre le prirent: en deux » fois vingt-quatre heures, » le malheureux mourut dans » des douleurs horribles; mais » les sentimens d'une grande » pénitence, avec lesquels il » reçut les sacremens, édi- » fierent autant qu'il fut re- » gretté d'une compagnie peu » susceptible d'édification, mais » qui détesta une aussi cruelle » expérience ». Son corps fut transporté de Dijon à Paris, dans l'abbaye de St.-Victor,

où l'on voit son tombeau dans le cloître, avec cette épitaphe : *Hic jacet J. B. Santeuil qui sacros hymnos piis æquè ac politis versibus ad usum Ecclesiæ concinnavit.* On a tant dit de mal & de bien de Santeuil, qu'il est difficile de le peindre au naturel; la Bruyere en a fait ce portrait. « Voulez-vous quelqu'autre prodige? Concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable; & tout d'un coup violent, colere, fougueux, capricieux. Imaginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, badin, volage, un enfant en cheveux gris: mais permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se livrer à un génie qui agit en lui, j'ose dire, sans qu'il y prenne part, & comme à son insçu; quelle verve! quelle élévation! quelles images! quelle latinité! Parlez-vous d'une même personne, me direz-vous? Oui, du même, de Théodas, & de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se relève, il tonne, éclate: & du milieu de cette tempête, il sort une lumière qui brille & qui réjouit. Disons-le sans figure, il parle comme un fou, & pense comme un homme sage. Il dit ridiculement des choses vraies, & follement des choses sensées & raisonnables. On est surpris de voir naître & éclorre le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces & les contorsions. Qu'ajouterai-je davantage? Il dit & il fait mieux qu'il ne fait. Ce sont en lui comme deux âmes

» qui ne se connoissent point, » qui ne dépendent point l'une » de l'autre, qui ont chacune leur tour, ou leurs » fonctions toutes séparées. Il » manqueroit un trait à cette » peinture si surprenante, si » j'oublois de dire qu'il est tout » à la fois avide & infatiable de » louanges, prêt à se jeter aux » yeux de ses critiques, & dans » le fond assez docile pour » profiter de leurs censures. Je » commence à me persuader » moi-même que j'ai fait le » portrait de deux personnages » tout différens; il ne seroit pas » même impossible d'en trouver » un 3e. dans Théodas, car il » est bon-homme ». Le duc de St. Simon le peint d'une manière plus simple, mais également juste: « Plein de feu, d'esprit, » de caprices les plus plaisans, » qui le rendoient de la plus » excellente compagnie; bon » convive, sur-tout aimant le » vin & la bonne chere, mais » sans débauche; & qui, avec » un esprit & des talens aussi » peu propres au cloître, étoit » pourtant dans le fond aussi » bon Religieux, qu'avec un » tel esprit il pouvoit l'être ». Santeuil ne recevoit pas toujours les avis avec docilité, & y répondoit quelquefois avec emportement. Boissuet lui ayant fait quelques reproches, finit en lui disant: « Votre vie est peu » édifiante, & si j'étois votre » supérieur, je vous enverrois dans un petit couvent » dire votre bréviaire. — Et » moi, reprit Santeuil, si j'étois roi de France, je vous ferois sortir de votre Gernigni, & vous enverrois dans l'isle de Pathmos faire » une

» tûne nouvelle Apocalypse ». Santeuil n'attendoit pas qu'on louât ses vers ; il en étoit toujours le premier admirateur. Il répétoit souvent dans son enthousiasme : « Je ne suis » qu'un atôme, je ne suis rien ; » mais si je savois avoir fait » un mauvais vers, j'irois tout » à l'heure me pendre à la » Greve ». Quelques-uns de ses rivaux ont prétendu que l'invention de ses Poésies n'étoit point riche ; que l'ordre y manquoit ; que le fonds en étoit sec, le style quelquefois rampant ; qu'il y avoit beaucoup d'antitheses puériles, de gallicismes, & sur-tout une enflure insupportable. Mais quoi qu'en aient dit ces censeurs, Santeuil est vraiment poëte, suivant toute la signification de ce mot. Ses vers se font admirer par la noblesse & l'élévation des sentimens, par la hardiesse & la beauté de l'imagination, par la vivacité des pensées, par l'énergie & la force de l'expression. Dans son enthousiasme il saisissoit d'une manière heureuse & sublime les vérités de la Religion. Un jour entrant dans une ancienne église d'une belle architecture gothique, & y voyant par-tout des objets condamnés par les sectaires modernes, il embrassa un pilier en s'écriant : *Cela est trop vieux pour être faux.* — Un page étant venu, dans ses derniers momens, s'informer de son état de la part de son ALTESSE monseigneur le duc de Bourbon, Santeuil levant les yeux au ciel, s'écria : *Tu solus ALTISSIMUS !* Il a fait des Poésies profanes & sacrées. Ses Poésies profanes renferment des

Tome VIII.

Inscriptions, des Epigrammes, & d'autres piéces d'une plus grande étendue. Ses Poésies sacrées consistent dans un grand nombre d'*Hymnes*, dont quelques-unes sont des chef-d'œuvres de poésie. Plusieurs de ses piéces ont été mises en vers françois. Ces traductions ont été recueillies dans l'édition de ses Œuvres, en 3 vol. in-12, Paris, 1729. Ses *Hymnes* forment un 4e. vol. in-12, qui se vend à part. On a publié sous le nom de *Santoliana*, ses aventures & ses bons-mots. Ce recueil est de la Monnoye. Les Religieux de St-Victor se sont récriés contre cet ouvrage qui met sur le compte de Santeuil plusieurs anecdotes scandaleuses & ridicules, auxquelles il n'a pas eu la moindre part. — Son frere, Claude SANTEUIL, né à Paris en 1628, & mort en 1684, demeura longtems au Séminaire de St-Magloire en qualité d'ecclésiastique séculier, ce qui lui fit donner le nom de *Santolius Maglorianus*. Il a fait aussi des *Hymnes*, que l'on conserve en manuscrit dans sa famille, en 2 vol. in-4° ; & une Piéce de vers, imprimée avec les ouvrages de son frere. — Un autre Claude SANTEUIL, parent des précédens, marchand & échevin à Paris, mort vers 1729, a fait des *Hymnes*, imprimées à Paris, 1723, in-8°. SANTIS, voyez DOMINICO. SANTORINI, (Jean-Dominique) professeur en médecine & démonstrateur d'anatomie à Venise, s'est distingué au commencement du 18e. siècle par ses découvertes anatomiques. Il a poussé ses recherches sur-tout sur les muscles à un

E

point, auquel les plus habiles anatomistes n'ont pu atteindre. Ses ouvrages sont : I. *Opuscula medica de structura & motu fibrae, de nutritione animali, &c.*, Venise, 1740, in-8°. II. *Observationes medicae*, Venise, 1724, in-4°; Leyde, 1739, in-4°, avec figures. Haller qui parle avec éloge de Santorini, appelle ces Observations : *Minutas, doctas & divites*.

SANTORIUS, professeur de médecine dans l'université de Padoue, étoit né à Capo d'Istria en 1561. Après avoir long-tems étudié la nature, il reconnut que le superflu des alimens étant retenu dans le corps, produisoit une foule de maladies : vérité incontestable, aussi amie de la sobriété que de la santé. La transpiration par les pores lui parut le plus grand remède que la médecine pût employer dans ces occasions. C'est ce qui l'engagea à faire des expériences pour convaincre les esprits de cette vérité. Il se mettoit dans une balance, après avoir pesé les alimens qu'il prenoit, & par ce moyen, il crut pouvoir déterminer le poids & la quantité de la transpiration insensible. Son système ne se vérifie point aussi généralement qu'il a voulu le persuader, parce que la diversité des climats & des températures des saisons, des alimens, différencie extrêmement la transpiration insensible ; & par-là les conséquences qu'il tire de ses observations, ne sont pas exactes. Il en résulte cependant des conclusions remarquables ; par exemple, qu'un corps est plus léger après qu'avant le repas, parce que l'augmentation de la

matière est compensée & effacée par un accroissement d'activité & de promptitude dans le mouvement organique (ce qui ne doit s'entendre que de l'homme qui se contente du nécessaire, & n'intercepte pas les esprits vitaux par un excès de nourriture). Il exposa ses principes dans un petit traité, intitulé : *De medicina statica Aphorismi*, Venise, 1614, in-12. On en a donné un très-grand nombre d'éditions, mais on estime principalement celle de Padoue 1713, in-12, avec les commentaires de Lister & de Baglivi, & celle de Paris, 1725, 2 vol. in-12, avec des augmentations par Noguez. On estime aussi celle de 1770, in-12, par M. Lorry. Il a été traduit en françois par le Breton, sous ce titre : *La Médecine Statique de Santorius, ou l'Art de conserver la santé par la transpiration* ; & imprimé à Paris en 1722, in-12. Il a été aussi traduit en italien, en anglois & en allemand. On a encore de ce médecin : *Methodus vitandorum errorum qui in Arte Medica contingunt, &c.*, Venise, 1630, in-4° ; & plusieurs autres ouvrages dont le recueil a été donné à Venise en 1660, 4 vol. in-4°. Cet auteur mourut à Venise en 1636, après avoir légué un revenu considérable au collège des médecins de Venise, qui par reconnoissance fait prononcer tous les ans un discours à sa louange.

SANUTI, (Marin) fils d'un sénateur de Venise, fut chargé d'affaires importantes dans sa république, & s'en acquitta avec honneur. Ses principaux ouvrages sont : I. *Une Histoire*

des Magistrats Vénitiens, en latin. II. Une Histoire ou Relation de *Bello Gallico*, en latin & en italien. III. Les *Vies des Doges de Venise*, depuis 421 jusqu'en 1493. Cet ouvrage, qui est fort considérable, se trouve dans le 22e. tome de la Collection de Muratori, qui fait cas de cet écrivain. Il mourut vers le commencement du 16e. siècle.

SANUTO, (Marin) Vénitien, après plusieurs voyages dans la Palestine & dans l'Orient, présenta au pape Jean XXII, en 1321, 4 *Cartes Géographiques*, l'une de la mer Méditerranée, la seconde de la terre & de la mer, la troisième de la Terre-Sainte, & la quatrième de l'Égypte. Il présenta en même tems un ouvrage intitulé: *Liber secretorum fidelium Crucis super Terra Sancta recuperatione & conservatione*. Il y expose les motifs & la manière de conquérir la Terre-Sainte, & fait une description de ce pays. Il étoit zélé pour le recouvrement de ces provinces si chères aux Chrétiens. On a encore les *Lettres* qu'il a écrites à ce sujet à plusieurs potentats; elles sont pleines d'un zèle vif pour la réunion des Grecs avec l'Église de Rome, & intéressantes pour l'histoire de ce tems. Voyez Fleury, liv. 92 & 93.

SANZ, (N.) Dominicain Espagnol, se consacra aux missions, arriva à la Chine en 1715, y prêcha l'Évangile pendant 15 ans, fut fait évêque de Mauricastre, puis élu vicaire apostolique pour la province de Fokien. L'empereur ayant banni les missionnaires en 1732, le P. Sanz se retira à Macao; il

fortit de sa retraite en 1738, & travailla de nouveau avec beaucoup de zèle à la vigne du Seigneur. Il fut arrêté par ordre du vice-roi avec quatre autres Dominicains, & furent maltraités d'une manière inouïe par une nation dont les ignorans ne cessent de vanter la civilisation & l'humanité, & condamnés à perdre la tête. L'évêque fut exécuté le 26 mai 1747. Benoît XIV fit un discours touchant sur sa mort précieuse, dans un consistoire tenu le 16 septembre 1748.

SAPHIRA, voy. ANANIAS.
SAPHO de Mitylene, ville de l'île de Lesbos, cultiva la poésie lyrique, & fut surnommée la *Dixième Muse*. D'un assez grand nombre de pièces qu'elle avoit composées, il ne nous en reste que deux, qu'on imprime ordinairement avec les *Poésies* d'Anacréon, & qui l'ont été séparément, à Londres, 1733, in-4°, avec les notes de Chrétien Wolfius. On rapporte qu'ayant trouvé dans Phaon, jeune-homme de Lesbos, une opiniâtre résistance à ses desirs, elle se précipita dans la mer, du haut du promontoire de Leucade, dans l'Acarnanie. C'est de Sapho que le vers saphique a tiré son nom, ainsi qu'un vice brutal & contre nature, qu'on croiroit être impossible, si on ne savoit que la luxure est sans bornes dans l'extravagance & l'infamie de ses inventions. Madame Dacier a vainement essayé de la justifier. S. Paul (Rom. 1, v. 26) parle de cette abomination, comme très-commune dans le tems de la philosophie du Paganisme.

SAPOR I, roi de Perse, successeur d'Artaxercès son pere, l'an 238 de J. C., ravagea la Mésopotamie, la Syrie, la Cilicie, & diverses autres provinces de l'empire Romain; & sans la vigoureuse résistance d'Odenat, capitaine, puis roi des Palmyréniens, il se seroit rendu maître de tout l'Orient. L'empereur Gordien le Jeune, le contraignit de se retirer dans ses états; mais Philippe, qui se mit sur le trône impérial après avoir assassiné Gordien en 244, fit la paix avec Sapor. L'empereur Valérien, sous lequel il recommença ses hostilités, marcha contre lui, & eut le malheur d'être vaincu & fait prisonnier en 260. Le féroce vainqueur le traita avec la plus grande cruauté (voyez VALÉRIEN). Odenat, instruit de ses barbaries, joignit ses forces à celles des Romains, reprit la Mésopotamie, Nisibe, Carrhes & plusieurs autres places sur Sapor qu'il mit en fuite. Il poursuivit son armée, la tailla en pieces, enleva ses femmes & son trésor, & le poursuivit lui-même jusques sous les murs de Ctésiphon. Sapor ne survécut guere à cette défaite. Il fut assassiné par les Satrapes en 269, après un regne de 32 ans, laissant une mémoire odieuse. Son fils Hormisdas lui succéda.

SAPOR II, roi de Perse, & fils posthume d'Hormisdas II, fut déclaré en 310 son successeur avant que de naître. Il fit des courses dans l'empire Romain, & prit la ville d'Amide en 359. Après avoir défait l'armée Romaine, il suscita une horrible persécution contre les

Chrétiens. Les Mages & les Païens lui persuaderent qu'ils étoient ennemis de l'état; & sous ce prétexte, il abandonna ces innocentes victimes à leur cruauté. Cependant ce barbare faisoit toujours des incursions sur les provinces de l'empire Romain. Constance arrêta ses progrès. Julien l'Apostat le poursuivit imprudemment jusques dans le centre de ses états, & y périt misérablement. Jovien fut obligé, en faisant la paix avec lui, de lui laisser Nisibe & plusieurs autres villes. Le roi de Perse renouvela la guerre en 370, se jeta dans l'Arménie & défit l'empereur Valens; enfin il mourut sous l'empire de Gratien en 380, redouté & détesté. Son frere Artaxercès ou Ardezebir lui succéda.

SAPOR III, fils du précédent, succéda en 384 à son oncle Artaxercès, roi après Sapor II. Il n'eut ni la barbarie ni la prospérité de ses prédécesseurs, & fut obligé d'envoyer des ambassadeurs à Théodose le Grand pour lui demander la paix. Ce prince mourut en 389, après 5 années & 4 mois de regne.

SAPRICE, voyez NICEPHORE.

SARA, étoit niece d'Abraham & petite-fille de Tharé. Son oncle l'épousa à l'âge de 20 ans. Sa beauté extraordinaire l'exposa à être deshonorée par deux rois puissans, l'un d'Egypte, l'autre de Gerare; mais Dieu la protégea, & ne permit pas que ses deux ravisseurs lui fissent le moindre outrage. Le Seigneur ayant envoyé trois anges sous la forme d'hommes à Abraham,

pour lui renouveler ses promesses, ils lui dirent que Sara auroit un fils; cette promesse s'accomplit, quoiqu'elle fût âgée de 90 ans, & elle mit au monde Isaac. Sa mort arriva quelques années après la fameuse épreuve que Dieu fit de la foi d'Abraham, en lui commandant d'immoler son fils unique. Elle étoit âgée de 127 ans. Abraham l'enterra dans un champ qu'il avoit acheté d'Ephron l'Amorrhéen, à Arbée, où depuis fut bâtie la ville d'Hébron. Il y avoit dans ce champ une caverne dont il fit un sépulcre pour lui & sa famille. Quelques auteurs ont avancé que Sara étoit demi-sœur d'Abraham, se fondant sur ce qu'Abraham dit aux Egyptiens, que c'étoit sa sœur; mais en hébreu le même terme désigne une sœur & une proche parente, une nièce ou une cousine; les Hébreux n'avoient pas des termes propres pour désigner les divers degrés de parenté (*). Dans le tems où vivoit Abraham, de pareils mariages étoient déjà censés incestueux; ils ne pouvoient plus être excusés par la nécessité, parce que le genre-humain étoit déjà suffisamment multiplié. D'ailleurs, la conduite d'Abraham, qui pour cacher son mariage avec Sara, l'appelle sa sœur, semble prouver que les peuples au milieu desquels il vivoit, ne croyoient pas qu'un frere pût épouser sa sœur.

Abraham a sans doute pu dire : *Filia patris mei, sed non filia matris meae*; Sara étoit effectivement fille de son pere, puisqu'elle en étoit petite-fille. Il y a sur cette question une dissertation dans les *Mémoires de Trévoux*, en 1710, juin, p. 1053.

SARA, fille de Raguel & d'Anne, de la tribu de Nephthali, avoit été mariée successivement à 7 maris, que le démon avoit tués l'un après l'autre, lorsqu'ils alloient se livrer à l'action conjugale dans le transport de la luxure, perdant de vue l'auteur de toute génération, & le but qui rend le mariage respectable. Elle épousa Tobie, auquel l'Ange qui le préserva, donna des avis bien dignes d'être médités par ceux qui s'engagent dans cet état : *Hi qui conjugium ita suscipiunt, ut Deum a se & a sua mente excludant & sua libidini ita vacent sicut equus & mulus quibus non est intellectus, habet potestatem demonium super eos.* Ce mariage fut heureux & suivi d'une nombreuse postérité. Voyez TOBIE.

SARASA, (Alphonse-Antoine) né à Nieupoort en Flandre, d'une famille Espagnole, en 1618, Jésuite en 1633, mort à Anvers en 1667, laissa deux ouvrages pleins de bonne philosophie & de sentiment, intitulés : *Ars semper gaudendi, demonstrata ex sola consideratione divinae Providentiae*, An-

(*) Et les autres nations en avoient-ils? Les Romains même ne pouvoient exprimer ce que nous désignons par le mot de *neveu*. Car *nepos* signifioit petit-fils. Il falloit dire *fratris filius*. Ce qui ne valoit guere mieux que la circonlocution d'Abraham, *filia patris mei, sed non filia matris meae*. Et les mots *taute*, *oncle*, ont-ils des termes correspondans & bien sûrs en bonne latinité?

vers, 1664, in-4°. *De latitice perfecta artificio in conscientia recta invento*, Anvers, 1667, in-4°.

SARASIN, (Jean-François) né en 1604 à Hermanville sur la Mer, dans le voisinage de Caen, avoit une imagination brillante, & travailloit avec beaucoup de facilité. Il gagna les bonnes grâces du prince de Conti qui le fit son secrétaire : mais s'étant mêlé d'une affaire qui déplut à ce prince, il encourut sa disgrâce. On prétend qu'il en mourut de chagrin à Pezenas en 1654, à 51 ans. On a de lui des Odes, parmi lesquelles on distingue les deux sur la bataille de Lens & sur la prise de Dunkerque; des Eglogues, des Elégies, des Stances, des Sonnets, des Epigrammes, des Vaudevilles, des Chansons, des Madrigaux, des Lettres; un Poème en quatre chants, intitulé la *Désaite des Bouts-rimés*. On a aussi de lui quelques ouvrages mêlés de prose & de vers, comme la *Pompe funèbre de Voiture*: production qu'on a beaucoup vantée autrefois, & qui ne paroît aujourd'hui que bizarre. En général il y a de la facilité dans ses poésies, & quelquefois de la délicatesse; mais elles manquent de correction, de goût & de décence. Quelques-unes de ses pièces, telles que le *Directeur*, l'*Epigramme sur le Curé*, &c., respirent la licence & la débauche. Il faut convenir que les fragmens de grande poésie, rapportés par M. Clément dans ses *Lettres à M. de Voltaire*, offrent de vraies beautés, & respirent le bon goût de l'antique. Ses ouvrages en prose sont : I. *L'Histoire de la Con-*

piration de Wallstein; production chargée d'antitheses & pleine d'esprit, mais dénuée de cette simplicité noble, qui est le premier ornement du genre historique. II. *Un Traité du nom & du jeu des Echecs*, dans lequel on trouve des recherches. III. *Histoire du Siege de Dunkerque par Louis de Bourbon, prince de Condé*. Ses *Ceuvres* furent recueillies par Ménage, en 1656, Paris, in-4°, & 1685, 2 vol. in-12. Le Discours préliminaire est de Pellisson.

SARASIN, voyez SARASIN.

SARAVIA, (Adrien) né à Hesdin en Artois vers 1530, fut prédicant à Anvers, où il travailla un des premiers à la confession de foi des nouvelles églises Belges, à laquelle il ne croyoit cependant pas trop, comme il conste par une lettre qu'il écrivit à Jean Uytenbogaert. Il eut ensuite une chaire de théologie à Leyde, qu'il ne conserva que pendant quatre ans, parce que, la conjuration pour livrer cette ville à Robert de Leicestre, dans laquelle il avoit trempé, ayant été découverte, il n'eut que le tems de se sauver en Angleterre, où il ne tarda pas d'épouser avec chaleur les sentimens de l'église anglicane. Il s'éleva alors contre Calvin & Beze, & fut récompensé par la cour d'Angleterre d'un canonicat de Cantorbery, où il mourut l'an 1612. Ses ouvrages ont été recueillis en un volume in-fol., Londres 1611, sous ce titre : *Diversi tractatus theologici*; il y a bien de l'animosité & de la mauvaise humeur, sans parler des erreurs & des préventions

de l'auteur ; mais il y a aussi des observations saines & justes, sur-tout dans son traité de *Locis Theologicis*, auxquelles des critiques outrés n'ont pas rendu justice. Pierre Burman, ardent calviniste, le représente comme un homme avare, ambitieux, inconstant & brouillon : mais son témoignage est fort suspect ; si Savaria fût resté dans la secte huguenote, peut-être en eût-il fait un grand homme.

SARAZIN, (Jacques) sculpteur, né à Noyon en 1598, se rendit à Paris & ensuite à Rome pour se perfectionner dans son art. Ce maître se distingua aussi dans la peinture. De retour en France, il décora plusieurs églises de Paris, des fruits de sa palette & de son ciseau. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a faits pour Versailles, on cite le magnifique groupe de Remus & de Romulus, allaités par une chevre, & celui de Marly, lequel représente deux enfans qui jouent avec une chevre. Sarazin mourut à Paris en 1660.

SARBIIEWSKI, (Mathias-Casimir) *Sarbievius*, né dans le duché de Masovie en 1595, de parens illustres, se fit Jésuite en 1612. Envoyé à Rome, il s'y livra à l'étude des antiquités & à la poésie. Quelques Odes latines qu'il présenta à Urbain VIII, le firent choisir pour corriger les Hymnes que le saint Pere vouloit employer dans le nouveau Bréviaire qu'il faisoit faire. De retour en Pologne, Sarbiewski professa successivement les humanités, la philosophie & la théologie à Wilna. Quand il s'y fit rece-

voir docteur, Ladislas V, roi de Pologne, qui y assistoit, tira l'anneau qu'il avoit au doigt pour le lui donner, & le choisit peu de tems après pour son prédicateur. Ce prince prenoit tant de plaisir à sa conversation, qu'il le mettoit de tous ses voyages. Ce Jésuite mourut en 1640, à 45 ans. Nous avons de lui un recueil de Poésies latines, Anvers 1634, in-8°. On voit à la fin, une collection de vers faits par plusieurs poètes à la louange de Sarbiewski. On a donné une édition élégante des Poésies de ce Pere, Paris, 1759, in-12. On y trouve 14 livres d'Odes, un livre d'Epodes, un de Vers Dithyrambiques, un autre des Poésies diverses, & un d'Epigrammes. On estime sur-tout ses vers lyriques, pleins d'élévation & de chaleur, quoique le style n'en soit pas toujours correct. Le célèbre Grotius trouvoit Sarbiewski quelquefois supérieur à Horace : *Horatium affectus est, imò aliquandò superavit*. Il avoit commencé un Poème épique, modelé sur Virgile, mais il n'eut pas le tems de l'achever.

SARCER, (Erasme) théologien Luthérien, né à Anneberg en Saxe l'an 1501, & mort en 1559, fut surintendant & ministre de plusieurs églises. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur une partie de l'*Ancien Testament*. II. Un *Corps du Droit Matrimonial*, & plusieurs autres écrits. — Guillaume SARCER son fils, pasteur à Islebe, & Reinier SARCER, recteur à Utrecht, mort en 1597, à 57 ans, auteurs l'un & l'autre de quelques ouvrages oubliés.

doivent être distingués d'E-
rasme Sarcer.

SARDANAPALE, fameux roi d'Assyrie, est, selon quelques-uns, le même prince que Phul, dont il est parlé dans l'Écriture-Sainte. Son nom est encore consacré pour caractériser les princes uniquement occupés de leurs plaisirs. Arbaces, gouverneur de Médie, ayant vu Sardanapale dans son palais, au milieu d'une troupe d'eunuques & de femmes débauchées, habillé & paré lui-même comme une courtisane, tenant une quenouille entre ses mains, fut si indigné de cet infame spectacle, qu'il forma contre lui une conspiration. Belesis, gouverneur de Babylone, & beaucoup d'autres avec lui, entrèrent dans ses vues. Le roi, obligé de prendre les armes, remporta d'abord quelques avantages sur les rebelles; il fut enfin vaincu, & se sauva dans Ninive, qui fut bientôt assiégée par les révoltés. Dans ce même tems, les débordemens du Tigre renversèrent une partie des murs de cette ville. Sardanapale, réduit à la dernière extrémité, s'enferma dans son palais, & fit élever un grand bûcher, où il se précipita avec ses femmes, ses eunuques & ses trésors, vers l'an 770 avant Jésus-Christ, après un regne de 20 années. Voilà à-peu-près ce que les anciens racontent de Sardanapale. On connoît ces vers de Juvenal, & la bonne morale qu'ils renferment :

Nesciat irasci, cupiat nihil, &
potiores
Herculis arumnas credat suosque
labores,

Et venire, & canis, & plumis
Sardanapali,

Quelques savans modernes révoquent en doute les circonstances de l'histoire de ce prince. On trouve, dans les *Observationes Hallenses*, une dissertation en son honneur, intitulée: *Apologia Sardanapali*; cette Apologie ne doit pas prévaloir contre la persuasion générale appuyée de tous les témoignages de l'histoire. On sait que c'est une des manœuvres de la philosophie moderne de réhabiliter la mémoire des tyrans & des monstres, tandis qu'elle calomnie les grands-hommes qui lui paroissent avoir brillé par trop de religion & de vertu. Des débris de l'empire de Sardanapale, se formerent les royaumes des Medes, de Ninive & de Babylone; mais toutes ces époques de l'histoire ancienne sont très-obscurcs, défigurées par des fables & des contradictions.

SARISBERY, **SALISBERI** ou **SARISBURI**, (Jean de) *Sarisberiensis*, né en Angleterre vers l'an 1110, alla en France à l'âge de 16 à 17 ans. Le roi son maître l'envoya à la cour du pape Eugene III, pour ménager les affaires d'Angleterre. Rappelé dans son pays, il reçut de grandes marques d'estime du célèbre Thomas Becket, grand-chancelier du royaume. Ce ministre ayant été fait archevêque de Cantorbery, Jean le suivit & l'accompagna dans tous ses voyages. Lorsque ce prélat fut assassiné dans son église l'an 1170, Sarisbery voulant parer un coup qu'un des assassins portoit sur la tête

du prélat, le reçut sur le bras. Quelques années après, il fut élu évêque de Chartres, s'y acquit une grande réputation par la vertu & par sa science, & y mourut l'an 1181 ou 1182. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages. Le principal est un traité intitulé : *Polycraticus, sive De nugis Curialium & vestigiis Philosophorum*, Leyde, 1639, in-8°. Cet ouvrage, plein de réflexions sages & vraiment philosophiques, a été traduit en françois, in-4°, sous le titre de *Vanités de la Cour*. C'étoit un des plus beaux esprits de son siècle, & de plus, homme sage, érudit & judicieux; il avance cependant quelquefois des faits fabuleux, adoptés légèrement d'après quelque écrivain ignorant ou mal intentionné. Voyez la fin de l'article GREGOIRE le Grand.

SARNELLI, (Pompée) né à Polignano, dans la terre de Bari, en 1649, docteur en droit & en théologie, protonotaire apostolique, abbé de St. Homobon, évêque de Biseglia, s'est fait un nom par des ouvrages sur les antiquités ecclésiastiques & les titres, écrits en italien: tels sont: I. *Le Clergé séculier dans sa splendeur, ou de la Vie commune des Cleres*, Rome, 1688. II. *Lettres Ecclésiastiques*, 3 vol. in-4°, plusieurs fois imprimées. Sarnelli mourut vers l'an 1722.

SARPEDON, roi de Lycie, fils de Jupiter & de Laodamie, fille de Bellerophon, se distingua au siège de Troie, où il porta du secours à Priam, & fut tué par Patrocle. Les Troyens, après avoir brûlé son corps par ordre de Jupiter, en garde-

rent précieusement la cendre, Virgile l'appelle *Ingens Sarpedon*.

SARPI, (Pierre-Paul) connu sous le nom de *Fra-Paolo*, ou de *Paul de Venise*, naquit dans cette ville en 1552. Un Religieux Servite le fit entrer dans son ordre en 1564, où il ne tarda pas à être élevé aux principales charges, comme à celle de provincial, qu'on lui confia en 1579, quoiqu'il n'eût que 27 ans, & qu'il eût des dispositions de cœur & d'esprit qui auroient dû l'en exclure. Les différends de la république de Venise avec le pape Paul V, fournirent l'occasion au P. Sarpi de faire éclater ses sentimens. Le pape lui ordonna en 1606 de venir à Rome, & sur son refus, il l'excommunia. Ce coup n'étonna pas ce moine, qui commençoit à se croire un grand-homme, parce que les grands s'occupoient de lui, & qui, tandis qu'il morguoit le pape, irritoit par son insolence & sa vanité des citoyens de toutes les classes. Il fut, dit-on, un jour attaqué sur le pont de St-Marc par cinq assassins, qui le percerent de trois coups de stilet. Ceux qui ont attribué cette attaque, supposée réelle, à la cour de Rome, n'ont consulté ni la vraisemblance ni la décence, & semblent ignorer que par ses emportemens, par son caractère caustique & dangereux, ce moine apostat s'étoit fait des ennemis de tous les genres. Il mourut en 1623, à 71 ans. La populace excitée contre la cour Romaine, fit des vœux sur son tombeau, comme sur celui d'un saint. Il est certain cependant que loin

d'être saint, il n'étoit pas même chrétien-catholique. Quand on ne seroit pas convaincu par ses propres lettres, qu'il cachoit sous son habit de Servite, la façon de penser des ministres de Geneve, on l'apprendroit par la lecture de son *Histoire du Concile de Trente*, publiée d'abord à Londres, sous le nom de *Petrus suavis Polanus*, par de Dominis. On y voit à découvert tout le fanatisme des Protestans. Ce moine ambitieux & fanatique se réjouissoit, à ce qu'il disoit, de voir à Venise l'ambassadeur d'une république (la Hollande) laquelle soutenoit avec lui, que le pape étoit l'Antechrist. Il travailla à introduire les nouvelles erreurs dans sa patrie, & peut-être que, sans la découverte que fit Henri IV de ses intrigues, il y auroit réussi. Ce prince, sincèrement attaché à la Religion Catholique depuis sa conversion, apprit la trame du moine & de son ami Fra-Fulgentio par une lettre qu'un ministre de Geneve écrivit à un huguenot de Paris des plus considérables de la réforme. Cet homme mandoit à son ami que « dans peu d'an-
 » nées, on recueilleroit les
 » fruits des peines que lui &
 » Fra-Fulgentio prenoient
 » pour introduire l'évangile à
 » Venise, où plusieurs sénateurs & le doge même, successeur de Donato, avoient
 » ouvert les yeux à la vérité;
 » qu'il ne restoit désormais
 » qu'à prier Dieu, que le pape
 » fit quelque nouvelle querelle
 » aux Venitiens, pour avoir
 » lieu d'introduire la réformation dans toutes les terres

» de la république ». Henri IV intercepta cette lettre, & par son ordre, M. de Champigny, son ambassadeur à Venise, en communiqua la copie d'abord à quelques-uns des principaux sénateurs qu'il savoit être bien intentionnés pour la religion de leurs peres, & ensuite au sénat assemblé, après en avoir retranché le nom du doge par respect pour sa dignité. Le sénat remercia le roi de l'avis important qu'il avoit bien voulu lui donner. Fra-Fulgentio eut défense de prêcher, & Fra-Paolo plus homme d'esprit, mais aussi corrompu que lui, se tint un peu plus sur ses gardes. Le protestant Marhof confirme ces anecdotes en parlant du projet de Fra-Paolo de se retirer chez les prétendus réformés : *Spargebatur fama quod abiturus ad reformatos meditaretur, quæ non omnino de nihilo est : scio enim superesse epistolas manu ejus scriptas ad Isaacum Casaubonum quibus sollicitat ipsum de gratiâ regis Angliæ ipsi conciliandâ, si forte illuc fortuna iniquior ipsum abigeret.* Le P. le Courayer, apostat comme lui de la religion de ses peres, a traduit en françois sa prétendue *Histoire du Concile de Trente*, 1736, 2 vol. in-4°, réimprimés en 3; & y a ajouté des notes encore plus emportées que le texte. Pour apprécier cet ouvrage, il faut lire en même tems l'histoire du même concile par le cardinal Pallavicini. Cet-auteur reproche à Sarpi plus de 360 erreurs dans les dates, dans les noms & dans les faits. Le style ne vaut pas mieux que les choses; un de ses plus zélés partisans (Ant.

Landi dans ses notes sur l'*Hist. de la Litt. Ital.* par Tiraboschi) avoue qu'il est dur, embrouillé, vicieux, & que l'auteur n'a jamais su bien écrire, même dans sa propre langue. Après cela, il ne doit pas être difficile de deviner la cause des éloges qu'on a faits & qu'on ne cesse de faire de cet ouvrage. On y découvre par-tout, selon la remarque de Bossuet, le moine apostat qui cache sous le froc l'esprit de Luther & de Calvin. On a encore de ce Servite : I. Un ouvrage traduit par l'abbé de Marfy, sous le nom de *Prince de Fra-Paolo*. Cet écrit, extrêmement vanté par quelques Italiens, fait voir que ce moine se piquoit d'entendre la politique; mais on est fort étonné de voir un prêtre débiter des maximes dans le goût de celles de Machiavel. « S'il se trouve, dit-il, parmi les habitans de terre-ferme des chefs de parti, qu'on les extermine; mais s'ils sont puissans, qu'on ne se serve point de la justice ordinaire, & que le poison fasse plutôt l'office du glaive ». Doit-on être surpris qu'on ait attenté sur la vie d'un homme qui donneroit de telles leçons? II. *Considérations sur les Censures du Pape Paul V, contre la République de Venise*. III. *Traité de l'Interdit*, traduit en françois. IV. *L'Histoire de ce même différend*. On comprend que Sarpi y raconte tout à sa mode. V. *De Jure Asylorum*. VI. *Traité de l'Inquisition*, 1638, in-4°. &c. VII. Un *Traité des Bénéfices*, qui a été traduit en françois, in-12. On y trouve la proposition suivante : « Les plus

grandes persécutions suscitées à l'Eglise, sont venues uniquement de ce que les princes, ayant besoin d'argent, voulurent s'emparer de ses biens ». On ne peut disconvenir qu'une pareille observation de la part d'un apostat, ne soit remarquable, & ne justifie pleinement l'Eglise Catholique sur tous les reproches qu'on a fait servir aux persécutions qu'elle a essuyées. Un philosophe chrétien a développé la même observation avec énergie. « Nouveaux Héliodores, dit-il, si ce sont les biens de l'Eglise qu'il vous faut, prenez-les sans détour & sans prétexte. N'avez vous pas assez de satellites pour exécuter sans raisonnement vos plus absurdes caprices? qu'est-il besoin d'ajouter le mensonge à la rapine, puisque personne ne vous dispute la puissance de vous souiller de nouveaux crimes? Si ce n'est que de l'argent qu'il vous faut pour multiplier vos soldats, vos chiens, vos chevaux & vos maîtresses, pilliez le sanctuaire, mais laissez-là la doctrine, les rites, les usages & la discipline de l'Eglise; votre ignorante impiété travailleroit vainement à y substituer quelque chose de mieux ». VIII. *Des Lettres* au nombre de 123, imprimées à Helmstad, sous le titre de *Vérone*; la plupart sont en italien, quelques-unes en latin: c'est sa correspondance avec les Protestans: c'est faussement que des critiques superficiels ont accusé ceux-ci de les avoir altérées; elles rendent parfaite-

ment les dispositions de l'auteur. Ses ouvrages en général, presque tous recueillis à Venise, 1677, 6 vol. in-12, donnent une idée avantageuse de ses connoissances; mais ils laissent de fâcheuses impressions sur son esprit tortueux & faux, sur son cœur & sur son caractère plein d'aigreur & de méchanceté. Faut-il être surpris que dans ce siècle, où l'on fouille avec tant de soin tous les dépôts d'erreurs, un tel homme soit devenu le héros & le garant de cette fourmillement d'écrivains qui s'élèvent contre le siège de Rome, & sur-tout de ce compilateur intrépide qu'on a vu dans le sein même du sacerdoce déclarer la guerre à tous les ordres de la hiérarchie, écraser l'état de la jurisprudence ecclésiastique par une production effroyable d'un latin barbare & dégoûtant, composée de lambeaux tirés des Wicleffites, Hussites, Luthériens, Calvinistes, Jansénistes, & dont le résultat n'est qu'une suite de paralogismes, de contradictions, d'inepties & d'indécences? (voyez HONTHEIM). Ce qu'il y a de singulier, c'est que le même homme qui a tant pillé Sarpi, l'appelle *Osorem papatus ac Pontificum, qui Lutherum & Calvinum habuit doctores* (tom. 1, Append. 1, p. 777). Des admirateurs enthousiastes, ou plutôt des gens de secte & de parti, ont attribué à Fra-Paolo des connoissances astronomiques & physiques qu'il n'eut jamais, & des découvertes auxquelles il n'eut point de part. S'il est vrai que Galilée l'appelloit le *Pere & le maître uni-*

versel, ce ne peut avoir été que pour mortifier ceux qui l'avoient mortifié lui-même.

SARTO, (André de) natif à Florence en 1478, d'un tailleur d'habits. François I, sous le règne duquel il vint en France, voulut s'attacher ce peintre, qu'il visitoit souvent dans son atelier; mais sa femme le rappelloit en Italie. François I lui fit promettre de revenir avec sa famille, lui donna de l'argent pour acheter des tableaux; mais André l'ayant dissipé, n'osa plus reparoitre. On loue son coloris, les agrémens de ses têtes, la correction de son dessin, la délicatesse de ses draperies; mais on lui reproche un air froid & uniforme. Il mourut en 1530, âgé de 52 ans. Un des principaux talens d'André del Sarto, étoit de copier si fidèlement les tableaux des grands-maitres, que tout le monde s'y trompoit. Sa copie du portrait de Léon X par Raphaël, fut prise pour l'original par Jules Romain, quoique ce peintre en eût fait les draperies.

SAS, (Corneille) né à Turnhout au quartier d'Anvers, l'an 1593, fut successivement professeur en philosophie à Louvain, chanoine de Malines & professeur en théologie dans le séminaire de cette ville, & enfin chanoine, official & vicaire-général d'Ypres. Il mourut le 8 novembre 1656, après s'être distingué également par sa piété, & par ses connoissances dans les matieres ecclésiastiques. Nous avons de lui: I. Un traité très-instructif, intitulé: *Æcumenicum de singularitate Clericorum, illorumque cum*

fæminis extraneis vetito contubernio, *Judicium*, Bruxelles, 1653, in-4°. Il prétend que les ecclésiastiques ne peuvent ni ne doivent prendre de femmes dans leur maison pour les servir, fussent-elles vieilles. II. *Epitome praxeos virtutum theologicarum*, &c., Rome, 1632, in-12.

SASBOUTH, (Adam) Cordelier, né à Delft en 1516, d'une famille noble & ancienne, mort à Louvain en 1553, étoit savant dans les langues grecque & hébraïque, & dans la théologie, & les enseigna dans son ordre. Ses ouvrages ont été imprimés à Cologne en 1568, in-fol., & 1575. Le plus considérable est un *Commentaire sur Isaïe* & sur les *Épîtres* de S. Paul. Michel Vosmerus, son neveu, a écrit la *Vie* de ce savant & pieux Religieux, & a publié une *Apologie* contre ceux qui ont assuré que les *Commentaires* que Sasbouth a publiés, sont les leçons qu'avoit dictées Jean Hasselius son professeur.

SASSI, voyez SAXI.

SATURNE, autrement appelé le *Tems*, fils du Ciel & de Vesta. Ne voulant plus souffrir d'autres héritiers que lui & Titan son frere, il mutila son pere d'un coup de faux. L'envie qu'il eut de régner, lui fit accepter la couronne de Titan, son frere aîné, à condition qu'il n'éleveroit point d'enfants mâles, & qu'il les dévoreroit aussitôt après leur naissance. Cependant Rhée, sa femme, trouva moyen de soustraire à sa cruauté Jupiter, Neptune & Pluton. Titan ayant su que son frere avoit des enfans mâles,

contre la foi jurée, arma contre lui; & l'ayant pris avec sa femme, il les enferma dans une étroite prison. Jupiter, qu'on élevoit dans l'isle de Crete, étant devenu grand, alla au secours de son pere, défit Titan, rétablit Saturne sur le trône, & s'en retourna en Crete. Quelque tems après, Saturne ayant appris que Jupiter avoit dessein de le détrôner, voulut le prévenir; mais celui-ci en étant averti, se rendit maître de l'empire, & en chassa son pere. Saturne se retira en Italie, où il porta l'âge d'or. On le représente sous la figure d'un vieillard tenant une faux, pour marquer que le tems détruit tout; ou d'un serpent qui se mord la queue, comme s'il retournoit d'où il vient, pour montrer le cercle perpétuel & la vicissitude du monde. Quelquefois aussi, on lui donne un sablier ou un aviron, pour exprimer cette même vicissitude. Les Romains lui dédièrent un temple, & célébroient en son honneur les fêtes appelées *Saturnales*. Il n'étoit pas permis de traiter d'aucune affaire pendant ces fêtes, ni d'exercer aucun art, excepté celui de la cuisine; toutes les distinctions de rang cessoient, & la licence prenoit un essor digne des mœurs du paganisme.

SATURNIN, (*Publius-Sempronius-Saturninus*) d'une famille ignorée, embrassa le parti des armes, & fut élevé par Valérien au rang de général. Devenu célèbre par ses nombreuses victoires sur les barbares, il fut proclamé empereur vers la fin de l'an 263. Comme il traitoit ses troupes

avec sévérité, elles lui ôtèrent la vie vers l'an 267.

SATURNIN, (*Sextus-Julius-Saturninus*) Gaulois, cultiva d'abord la littérature & ensuite les armes. Aurélien le regardoit comme le plus expérimenté de ses généraux. Il pacifia les Gaules, délivra l'Afrique du joug des Maures & rétablit la paix en Egypte. Le peuple d'Alexandrie le salua empereur en 280, la 42. année du regne de Probus. Il refusa d'abord la pourpre impériale; mais il fut contraint de l'accepter. Probus fit marcher contre lui un corps de troupes, qui l'assiégea dans le château d'Apamée, où il fut forcé & tué peu de tems après son éléction.

SATURNIN, (S.) 1er. évêque de Toulouse, appelé vulgairement *S. Sernin*, fut envoyé avec *S. Denys*, pour prêcher l'Evangile dans les Gaules, vers l'an 245. Placé sur le siege de Toulouse en 250, il fut illustre par ses vertus, ses lumieres & ses miracles, & engendra le plus d'enfans qu'il put à l'Eglise par la semence de la parole divine, & par celle de son sang qu'il répandit sous le fer des bourreaux, l'an 257.

SATURNIUS LAZARONEUS, auteur du 16^e. siecle, né à Bueno, petite ville du Val-Camonica dans le Bressan; composa sous le titre de *Mercuré*, dix livres d'institutions grammaticales, imprimées à Bâle en 1546; & à Lyon en 1556. C'est un ouvrage bien écrit & plein de bonnes observations sur la langue latine. Laurent Valla, que Paul Jove appelle avec raison le réparateur de la langue

de l'ancienne Rome, avoit donné en 6 livres les *Elégances de la Langue Latine*. Cet ouvrage, excellent pour le fond, resserroit dans des bornes trop étroites les loix de la saine latinité. Saturnius s'attacha principalement à remettre ceux qui feroient usage de cette langue, en possession d'une liberté que l'exemple des plus célèbres auteurs de l'antiquité leur assuroit, & que Valla, trop scrupuleusement asservi aux idées de Priscien, grammairien du sixieme siecle, cherchoit à leur ravir. Lancelot a fait un grand usage de ce *Mercuré* dans sa *Méthode Latine*.

SAVARON, (Jean) natif de Clermont en Auvergne, sortoit d'une bonne famille de cette province. Il fut président & lieutenant-général en la sénéchaussée & siege présidial de sa patrie. Il se trouva aux Etats-Généraux tenus à Paris en 1614, en qualité de député du tiers-état de la province d'Auvergne, & y soutint avec zele & avec termeté les droits du tiers-état, qu'on sembloit ne vouloir pas admettre dans cette assemblée. Il plaida ensuite avec distinction au parlement de Paris, parvint à une extrême vieillesse, & mourut en 1622. On a de lui un grand nombre d'écrits. Les principaux sont: I. *Sidonii Apollinaris Opera*, 1609, in-4^o, avec des notes. II. *Origines de Clermont, ville capitale d'Auvergne*, in-8^o. Pierre Durand a donné une plus ample édition, in-fol., 1662, de cet ouvrage aussi savant qu'exact. III. *Traité contre les Duels*, &c., in-8^o. IV. *Traité de la Souveraineté du Roi & de son*

Royaume, aux députés de la noblesse, 1615, in-8^o; ouvrage curieux & peu commun. V. *Chronologie des Etats-Généraux*, in-8^o, pour montrer que, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à Louis XIII, le tiers-état a toujours été convoqué par le roi aux Etats-Généraux, & y a eu entrée, séance & voix opinante.

SAVARY, (Jacques) natif de Caen, mort en 1670, âgé de 63 ans, poète latin, a fait quatre Poèmes: I. Sur la *Chasse du Lievre*, 1655, in-12. II. — du *Renard & de la Fouine*, 1658, in-12. III. — du *Cerf*, &c., 1659, in-12. IV. Sur le *Manège*, 1662, in-4^o, où l'on remarque de l'invention. On a encore de lui, l'*Odyssée* en vers latins; les *Triumphes de Louis XIV*, depuis son avènement à la Couronne; & un volume de Poésies mêlées, dans lequel il y a plusieurs pièces foibles.

SAVARY, (Jacques) né à Doué en Anjou l'an 1622, fit une fortune assez considérable dans le négoce à Paris. Pourvu d'une charge de secrétaire du roi, il fut nommé en 1670, pour travailler au *Code Marchand*, qui parut en 1673, & eut beaucoup de part à cet ouvrage. On a aussi de lui: I. *Le Parfait Négociant*, dont il y a eu un grand nombre d'éditions, d'abord en un seul vol., ensuite en 2 vol. in-4^o, dans lesquels on a fait entrer les *Avis & Conseils sur les plus importantes matières du Commerce*. Cet habile négociant mourut en 1692, à 68 ans.

SAVARY, (Jacques) sieur de Brulons, fils du précédent, fut inspecteur-général de

la douane de Paris, & travailla conjointement avec Philemon-Louis SAVARY, l'un de ses freres, chanoine de l'église de St.-Maur-des-Fossés, au *Dictionnaire universel de Commerce*, qui parut en 1723, 2 vol. in-fol. Jacques mourut d'une fluxion de poitrine en 1716, à 56 ans; & son frere en 1727, à 73 ans. On a de celui-ci un 3e. vol. imprimé en 1730, pour servir de supplément au *Dictionnaire du Commerce*, qui, malgré quelques inexactitudes, est une des compilations les plus utiles que nous ayons sur cette matière. Il a été réimprimé en 1748, 3 vol. in-fol.

SAVARY, (N.) est connu par une *Traduction du Coran*, la *Morale de Mahomet*, des *Lettres sur l'Egypte*, & des *Lettres sur la Grece*. Auteur facile & fécond, quelquefois éloquent, mais dominé par son imagination, par l'attrait des paradoxes, par le desir d'être singulier plutôt que vrai, il n'a pu jouir que du suffrage des lecteurs superficiels qui ne s'informent de rien dès qu'on les amuse. On peut voir diverses observations sur ses ouvrages, dans le *Journ. hist. & litt.* du 1 août 1785, p. 507, — 15 février 1787, pag. 248, — 15 octobre 1787, pag. 238. Sa traduction de l'*Alcoran* est faite sur celle de Sale, & aussi infidèle que la sienne. Il y a à la tête une *Vie de Mahomet* où cet imposteur n'est pas foiblement flatté. O y fait un grand éloge de son courage & de sa prétendue politique, & on glisse sur ses fourberies & ses superstitions, sur son fanatisme féroce & sanguinaire. Quant aux *Lettres*

sur la Grece qui ont paru vers le tems de sa mort, à Paris, 1788, 1 vol. in-8°, nous n'y avons vu qu'une chose de remarquable; c'est que M. Savary y prêchoit avec beaucoup de courage la croisade contre les Turcs, non pas pour rétablir le Christianisme dans les vastes contrées qu'ils ont usurpées, moins encore pour reconquérir les lieux saints; oh non! la philosophie n'approuve pas les conquêtes faites par de tels motifs; mais précisément pour remédier à la peste, au despotisme, au mépris des arts. « A la vue de ces tristes spectacles, dit-il, mon cœur s'indigne & gémit, ma bile s'allume; & je voudrois conjurer toute l'Europe contre ces Turcs qui, descendus des Monts de l'Arménie, ont écrasé les nations sur leur passage, & se sont frayé à travers des flots de sang une route jusqu'au trône de Constantinople. Les beaux pays qu'ils habitent, n'ont point adouci la férocité de leur caractère. La force est leur loi, le sabre leur justice ». Malheureusement, un ou deux ans après la publication de ces Lettres, les François, à qui tout cela s'adressoit particulièrement, sont devenus, à l'égard des sciences & des arts, tout autrement Turcs que ceux qui ont tant chagriné M. Savary. On a publié après sa mort arrivée à Paris le 4 février 1788, un ouvrage qu'il avoit laissé presque achevé. C'est un Conte prétendument traduit de l'arabe, où il n'y a rien de solide à recueillir.

SAUBERT, (Jean) savant

critique & bon antiquaire du 17e. siècle, est auteur d'un *Traité latin*, assez estimé, sur les *Sacrifices des Anciens*, & de celui sur les *Prêtres & les Sacrificateurs Hébreux*. Ces deux *Traités* offrent des recherches & de l'érudition. Thomas Crenius en donna une bonne édition corrigée, augmentée & éclaircie, sous ce titre: *De sacrificiis veterum, & de Sacerdotibus Hebraeorum, Commentarium*; Leyde, 1699, in-8°.

SAVERY, (Roland) peintre, né à Courtray en 1576, mort à Utrecht en 1639, fut élève de Jacques Savery son frere, & travailla dans son genre de peinture & dans sa maniere. Roland a excellé à peindre le paysage; & comme il étoit patient & laborieux, il mettoit beaucoup de propreté dans ses tableaux. L'empereur Rodolphe II, bon connoisseur, occupa long-tems cet artiste, & l'engagea à étudier les vues riches & variées que les montagnes du Tirol offrent aux yeux du spectateur. Savery a souvent exécuté, avec beaucoup d'intelligence, des torrens qui se précipitent du haut de rochers. Il a encore très-bien rendu les animaux, les plantes, les insectes. Ses figures sont agréables, & sa touche est spirituelle, quoique souvent un peu sèche. On lui reproche aussi d'avoir trop fait usage en général de la couleur bleue. On a gravé plusieurs morceaux d'après lui, entr'autres son *S. Jérôme dans le désert*.

SAVILL, (Henri) théologien Anglois, né près d'Halifax en 1549, chevalier, peu avantage

avantagé de la fortune, prévôt du college d'Eaton, près de Windfor, mort le 19 février 1622, à Oxford, fut un des principaux ornemens de l'université de cette dernière ville. On doit à ses travaux des *Commentaires sur Euclide* & sur *Tacite*, & une *Edition* en grec des *Œuvres* de S. Jean-Chrysostome, Eaton, 1612, 9 vol. in-fol. Cette édition est belle & exacte. On a avancé que Fronton du Duc, qui publia dans le même tems que lui ce Pere de l'Eglise, donna son édition sur les feuilles qu'on lui fournissoit furtivement d'Angleterre; mais il seroit pour le moins aussi raisonnable de prétendre que Savill donna son édition sur les feuilles qu'on lui fournissoit furtivement de France. On a encore de lui: *Rerum Anglicarum Scriptores post Bedam*, Lõndres, 1596, in-fol.; ouvrage savant & plein de recherches. C'est lui qui publia en 1618, le traité de Bradwardin contre les Pélagiens. *Voyez BRADWARDIN.*

SAÛL, fils de Cis, homme riche & puissant de Gabaa, dans la tribu de Benjamin, fut sacré roi d'Israël par le prophete Samuel, l'an 1095 avant J. C., suivant l'ordre que ce prophete avoit reçu de Dieu. Sa taille & sa bonne mine le rendirent respectable au peuple & prévinrent la multitude en sa faveur. Jabès ayant été assiégée par les Ammonites, le peuple s'assembla en foule pour secourir les habitans. Saül, avec cette armée nombreuse, fondit sur les Ammonites, les tailla en pieces, & délivra la ville. Ensuite Samuel tint une assem-

Tome VIII,

blée à Galgala, où il fit confirmer l'élection de Saül, qui deux ans après marcha contre les Philistins. Ces ennemis du peuple de Dieu, irrités de quelques succès que Jonathas, fils de Saül, avoit eus sur eux, vinrent camper à Machmas avec 30,000 chariots, 6000 chevaux, & une multitude innombrable de gens de pied. Le roi d'Israël marcha contre eux & les vainquit. Saül fut victorieux de divers autres peuples; mais il perdit le fruit de ses victoires par sa désobéissance. Dans une guerre contre les Philistins, il offrit un sacrifice sans attendre Samuel, & il conserva ce qu'il y avoit de meilleur dans les troupeaux des Amalécites, avec Agag leur roi, contre l'ordre exprès du Seigneur. Son sceptre passa dans les mains de David, qui fut sacré par Samuel, & qui épousa ensuite Michol, fille de Saül. Ce mariage n'empêcha point le beau-pere de persécuter son gendre, ni de chercher tous les moyens possibles de le perdre. Saül consulta la pythonisse pour savoir quelle seroit l'issue du combat qu'il alloit livrer aux Philistins, & Samuel lui apparut pour lui annoncer sa défaite (*voyez SAMUEL*). Peu après, son armée fut taillée en pieces, & croyant la mort inévitable, il pria son écuyer de le tuer; mais cet officier ayant refusé de commettre une action si barbare, Saül saisit lui-même son épée, & s'étant laissé tomber sur sa pointe, il mourut ainsi misérablement, l'an 1055 avant J. C. Les Philistins ayant trouvé le corps de ce prince, lui couperent la

F

tête, qu'ils attachèrent dans le temple de Dagon, & pendirent ses armes dans le temple d'Astaroth.

SAULX DE TAVANES, voyez TAVANES.

SAUMAISE, (Claude de) naquit à Sémur en Auxois, l'an 1588, d'une famille distinguée dans la robe. Sa patrie fut brûlée & presque réduite en cendres la même année qu'il vit le jour. « Cet incendie, » dit un de ses froids panégyristes, fut un présage de » ses vastes lumieres, de même » que l'incendie du temple » d'Ephese l'avoit été du courage d'Alexandre ». Le pere de Saumaise fut son premier maître pour les langues grecque & latine. Après avoir fait sa philosophie à Paris, il alla en 1606 à Heidelberg, où il fit son droit sous le savant Godofroi. Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, son pere, lieutenant-particulier au bailliage de Sémur, voulut lui résigner sa charge; mais la profession que le fils faisoit du Calvinisme, l'empêcha d'en obtenir les provisions. Il avoit été élevé dans cette religion par sa mere, & s'y étoit affermi pendant son séjour à Heidelberg. Saumaise se retira à Leyde, où il fut professeur honoraire en 1632. Pendant un voyage qu'il fit à Paris en 1635, le roi lui accorda un brevet de conseiller-d'état, le fit chevalier de St-Michel; & depuis étant en Bourgogne, il fut gratifié par ce prince d'une pension de 6000 livres. Saumaise se signala, en 1649, par son *Apologie de Charles I, roi d'Angleterre*. Il soutenoit une cause excellente;

mais il l'affoiblit par le ton ridiculement ampoulé qu'il donna à son ouvrage. Voici comme il le commence: « Anglois qui » vous renvoyez les têtes des » rois comme des balles de » paume, qui jouez à la boule » avec les couronnes, & qui » vous servez des sceptres » comme de marottes ». L'année d'après il fit un voyage en Suede, où la reine Christine l'appelloit depuis longtemps. Après un séjour d'un an, il revint en Hollande, & mourut aux eaux de Spa en 1653. On l'enterra sans cérémonie & sans épitaphe, dans l'église de S. Jean à Maestricht, qui appartient aux Calvinistes. Saumaise fut le héros des littérateurs de son siecle, mais sa réputation ne s'est pas soutenue. On le regarde généralement comme un critique bizarre, aigre & présomptueux. Son érudition étoit immense, mais elle étoit mal digérée. Quoique Saumaise écrivit avec beaucoup d'emportement & d'orgueil, il étoit doux & modeste avec ses amis. L'esprit de secte ne l'empêcha pas de faire des aveux bien favorables à la croyance catholique, comme nous l'apprenons par ce passage d'une Lettre de Richard Simon (*Lettres choisies*, liv. 1, pag. 247). « Vous autres Puritains, » vous vous mettez peu en » peine de ce qui regarde l'office ecclésiastique. Cependant » permettez-moi de vous dire » que vos gens ont si fort raffiné pour épurer la Religion » chrétienne, qu'ils en ont fait » un squelette. Et c'est ce que » témoignoit autrefois Saumaise à la Peyrere, auteur

» des Prédamites. Celui-ci,
 » comme je l'ai appris de lui-
 » même, ayant marqué à Sau-
 » maïse, que dans le livre qu'il
 » (Saumaïse) avoit composé
 » touchant la transsubstantia-
 » tion contre Grotius, il avoit
 » trouvé bien des choses qui
 » établissoient l'antiquité des
 » cérémonies de l'Eglise Ro-
 » maine, ou plutôt de toutes
 » les Eglises du monde: *Nostri*:
 » répondit Saumaïse, *rescue-
 » runt Religionem usque ad vi-
 » vum* ». Ses principaux ou-
 » vrages sont: I. *Nili, archiepif-
 » copi Thessalonicensis, de primatu
 » papæ romani, libri duo*, avec
 des remarques qui décelent son
 enthousiasme de secte, Hanau,
 1608, in-8°; Heidelberg, 1608
 & 1612; Leyde, 1645, in-4°.
 Ce Nil étoit un grec aussi zélé
 pour le schisme de Photius que
 Saumaïse pour la doctrine de
 Calvin. Le livre de l'un & les
 remarques de l'autre ont été so-
 lidement réfutés par Jean Dar-
 tis, dans son traité: *De Or-
 » dinibus & Dignitatibus Eccle-
 » stasticis*, Paris, 1648, in-4°.
 II. *Flori Rerum Romanarum,
 » libri IV, cum Notis Gruteri;
 » nunc primum accesserunt Notæ
 » & castigationes Cl. Salmasii*,
 Paris, 1609, in-8°, & 1636,
 in-8°. III. *Historia Augusta
 » Scriptores sex*, Paris, 1620,
 in-fol., & depuis à Leyde, en
 1670 & 1671, in-8°. IV. *Plinia-
 » næ exercitationes in Cæii Julii
 » Solini Polyhistor, Item Cæii Ju-
 » solini Polyhistor, ex veterib.
 » libris emendatus*, Paris, 1629,
 2 vol. in-fol., & à Utrecht,
 1689, 2 vol. in-fol. V. *De
 » Usuris*, Leyde, 1639, in-8°.
 Ce livre, dans lequel il veut jus-
 tifier les usures modérées, fut

attaqué avec succès par Clop-
 penburch, Heinius & Fabrot.
 VI. *Dissertatio de sænore tre-
 » petico, in tres libros diviso*,
 Leyde, 1640, in-8°, qui au
 jugement de Grotius fut pul-
 vérisée par Petau: *Dissertatio-
 » num Ecclesiasticarum libri duo*,
 Paris, 1641, in-8°. VII. *Sim-
 » plicii Commentarius in Enchi-
 » ridion Epicteti, ex libris vete-
 » ribus emendatus*. VIII. *De re
 » militari Romanorum liber, opus
 » posthumum*, 1657, in-4°. IX.
De Hellenistica, Leyde, 1643,
 in-8°. X. Plusieurs autres ou-
 vrages, dont on peut voir la
 liste dans la *Bibliothèque des
 Auteurs de Bourgogne*, par Pa-
 pillon.

SAUMAÏSE, (Claude de)
 parent du précédent, né à
 Dijon en 1603, entra dans l'O-
 ratoire en 1635, & fut chargé
 d'écrire l'Histoire de sa congré-
 gation. Il recueillit plusieurs
 matériaux; mais l'ouvrage est
 demeuré imparfait. Le P. Sau-
 maïse mourut à Paris avant
 que de l'avoir achevé, en 1680,
 à 77 ans. On a de lui une Tra-
 duction françoise des *Directions
 » Pastorales* de don Jean de Pala-
 fox, 1671, in-12, & quelques
 Pièces de vers latins & françois.
 SAUMERY, (Pierre-Lam-
 bert de) François de nation, se
 fit Franciscain dans sa patrie.
 Ayant apostasié en passant à
 Menin, il se retira en Angle-
 terre, & partit de Londres au
 commencement de janvier 1719,
 pour s'embarquer pour le Le-
 vant. Il fit à Constantinople
 un séjour de plus de 3 ans,
 parcourut ensuite l'Allemagne,
 l'Italie & la Hollande, où il
 se présenta deux ou trois fois
 pour être ministre; mais man-

quant de témoignage, il fut rejeté. Après cela il vint à Liege, où il abjura le Calvinisme, & vécut de sa plume pendant environ quinze ans. Sa mauvaise conduite l'ayant fait chasser de cette ville, il retourna en Hollande, se fit de nouveau Calviniste, & mourut, dit-on, à Utrecht. On a de lui : I. *Mémoires & Aventures secrètes & curieuses d'un Voyage au Levant*, Liege, 1731, 5 vol. in-12. II. *L'Anti-Chrétien, ou l'Esprit du Calvinisme opposé à JESUS-CHRIST & à l'Evangile*, ibid., 1731, in-12, dédié à messieurs les bourg-mestres & conseil de Liege. III. *Réplique à la Lettre d'un soi-disant Officier de la garnison de Namur*, contre le livre précédent. La Lettre de ce prétendu officier a reparu avec 4 autres, sous le titre de *Quatre Lettres à Mrs. les Bourg-Mestres & Conseil de Liege, au sujet du Livre de M. Saumery... avec une Lettre à M. le Baron de H***, sur les susdites Lettres*, &c., Amsterdam, 1745, in-12. IV. *Les Délices du Pays de Liege*, 1738-1754, 5 vol. in-fol. Saumery a rédigé cette informe compilation avec plusieurs autres faméliques écrivains qui avoient aussi besoin de jugement que de pain. On n'en estime que les figures.

SAUNDERSON, (Nicolas) né en 1682, d'une famille originaire de la province d'Yorck, n'avoit qu'un an lorsqu'il perdit, par la petite vérole, l'usage de la vue & les yeux mêmes. Ce malheur ne l'empêcha point, au sortir de l'enfance, de faire très-bien ses humanités. Après avoir em-

ployé quelques années à l'étude des langues, il s'appliqua à la géométrie avec tant de succès, que s'étant rendu à Cambridge, il y expliqua les ouvrages de Newton, même les traités que ce philosophe a publiés sur la lumière & sur les couleurs. Ce fait pourroit paroître incroyable, si l'on ne considéroit que l'optique & toute la théorie de la vision s'expliquent entièrement par le moyen des lignes, & qu'elle est soumise aux regles de la géométrie. Wisthon ayant abdicqué sa chaire de professeur en mathématiques dans l'université de Cambridge, Saunderson fut nommé pour lui succéder en 1711. La société royale de Londres se l'associa, & le perdit en 1739, à 56 ans. Ses mœurs ne répondoient pas à ses talens; il aimoit passionnément le vin & les femmes. Ses dernières années sur-tout furent déshonorées par les plus honteux excès. Naturellement méchant & vindicatif, il déchiroit cruellement ses ennemis & même ses amis. Des juremens affreux souilloient tout ce qu'il disoit. La haine qu'il avoit vouée à la Religion, ne pouvoit qu'être un nouvel argument en faveur de la sagesse des maximes de l'Evangile. Il prétendoit ne pas devoir connoître Dieu, parce qu'étant aveugle il ne voyoit pas ses ouvrages. *Mettez la main sur vous*, lui dit un jour le docteur Holmes, *l'organisation de votre corps dissipera une erreur si grossière*. On a de lui des *Elémens d'Algebre*, en anglois, imprimés à Londres après sa mort, en 1740, aux dépens de l'université de Cambridge, en 2 vol,

in-4°. Ils ont été traduits en françois par M. de Joncourt, en 1756, 2 vol. in-4°. Il avoit inventé pour son usage une *Arithmétique palpable*; c'est-à-dire, une maniere de faire les opérations de l'arithmétique par le seul sens du toucher. C'étoit une table dont les bords étoient divisés par des entailles, &c.; on en voit la description à la tête du premier volume de ses *Elémens d'Algebre*.

SAVONAROLE, (Jerôme) né à Ferrare en 1452, d'une famille noble, prit l'habit de S. Dominique, & se distingua dans cet ordre par le talent de la chaire. Florence fut le théâtre de ses succès: il prêchoit, il confessoit, il écrivoit; & dans une ville libre, pleine nécessairement de factions, il n'eut pas de peine à se mettre à la tête d'un parti. Il embrassa celui qui étoit pour la France contre les Médicis. Il prédit que l'Eglise seroit renouvelée; & en attendant cette réformation, il déclama beaucoup contre le clergé & contre la cour de Rome. Alexandre VI l'excommunia, & lui interdit la prédication. Après avoir cessé de prêcher pendant quelque tems, il recommença avec plus d'éclat que jamais. Alors le pape & les Médicis se servirent contre Savonarole des mêmes armes qu'il employoit; ils suscitèrent un Franciscain contre le Jacobin. Celui-ci ayant affiché des theses qui firent beaucoup de bruit, le Cordelier s'offrit de prouver qu'elles étoient hérétiques. Il fut secondé par ses confreres, & Savonarole par les siens. Les deux ordres se déchainerent

l'un contre l'autre. Après bien des scenes peu raisonnables & peu édifiantes, le peuple soulevé contre Savonarole, se jeta dans son monastere: on ferma les portes pour empêcher ces furieux d'y entrer; mais ils y mirent le feu, & se firent un passage par la violence. Pour les satisfaire, le magistrat se vit obligé de poursuivre Savonarole comme un imposteur. Il fut appliqué à la question, & son interrogatoire, tel qu'il fut rendu public, parut prouver qu'il étoit à la fois fourbe & fanatique. Il est certain qu'il s'étoit vanté d'avoir eu de fréquens entretiens avec Dieu, & qu'il l'avoit persuadé à ses confreres. Il prétendoit aussi avoir soutenu de grands combats avec les démons. Jean François Pic de la Mirandole, auteur de sa *Vie*, assure que les diables qui infestoient le couvent des Dominicains, trembloient à la vue de Frere Jerôme. Le pape Alexandre VI envoya le général des Dominicains & l'évêque Romolino, qui le dégradèrent des ordres sacrés & le livrerent aux juges séculiers, avec deux de ses plus zélés partisans. Ils furent condamnés à être pendus & brûlés: sentence qui fut exécutée le 23 mai 1498. A peine eut-il expiré, qu'on publia sous son nom sa *Confession*, dans laquelle on lui prêta bien des extravagances; mais rien qui méritât le dernier supplice, & sur-tout un supplice cruel & infame. Il mourut avec constance, à l'âge de 46 ans. Pic de la Mirandole, auteur de la *Vie* dont nous venons de parler (publiée par le P. Quetif, avec des

notes & quelques écrits du Jacobin de Ferrare, Paris, 1674, 3 vol. in-12) en fait un saint. Il assure que son cœur fut trouvé dans la rivière, qu'il en possède une partie, & qu'elle lui est d'autant plus chère, qu'il a éprouvé qu'elle guérit les malades & qu'elle chasse les démons. Il observe qu'un grand nombre de ceux qui persécutèrent ce Dominicain, moururent misérablement. Il met de ce nombre le pape Alexandre VI. Savonarole a trouvé bien d'autres apologistes. Les plus célèbres sont, après le P. Quetif, Ambroise Catharin, Rzovius, Baron, Alexandre, Néri, Religieux Dominicains; auxquels on doit joindre Marcile Ficin, Matthieu Toscan, Flaminius, &c. Il laissa des Sermons en italien, un Traité intitulé: *Triumphus Crucis*, des *Commentaires sur l'Oraison Dominicale* & sur quelques *Psaumes*, un traité *De Simplicitate Christiana*, publiés par Balesdans, Leyde, 1633, 6 vol. in-12.

SAVORGNANO, (Marius) comte de Belgrado, florissoit vers l'an 1507. Il se distingua dans la profession des armes, & fut honoré par la république de Venise de plusieurs emplois distingués. Le bruit des armes ne l'empêcha pas de s'appliquer aux belles-lettres. On a de lui: I. *L'Art militaire terrestre & maritime, selon la raison & l'usage des vaillans Capitaines anciens & modernes*; ouvrage écrit en italien, & divisé en 4 parties. II. Traduction de *l'Histoire de Polybe* en italien.

SAVOT, (Louis) né à Sauve, petite ville de Bourgogne,

vers l'an 1579, s'appliqua d'abord à la chirurgie. Pour mieux y réussir, il vint à Paris, où il ne tarda pas à prendre des degrés en médecine. Il mourut médecin de Louis XIV, vers l'an 1640. C'étoit un homme respectable par sa vertu, & dont l'air étoit simple & mélancolique. Ses principaux ouvrages sont: I. *Un Discours sur les Médailles antiques*, Paris, 1627, 1 vol. in-4; ouvrage qui peut être de quelque utilité aux commençans II. *L'Architecture Françoisise des Bâtimens particuliers*. Les meilleures éditions de ce livre estimable sont celles de Paris, avec les notes de François Blondel, en 1673 & 1685, in-8°. III. Le livre de Galien, *De l'Art de guérir par la Saignée*, traduit du grec, 1603, in-12. IV. *De causis colorum*, Paris, 1609, in-8°. Tous ces ouvrages prouvent beaucoup de sagacité & d'érudition.

SAVOYE, (Jacques & Henri de) voyez NEMOURS.

SAVOYE, (Thomas-François de) prince de CARIGNAN, fils de Charles-Emmanuel duc de Savoie, & de Catherine d'Autriche, naquit en 1596. Il donna, dès l'âge de 16 ans, des preuves de son courage, & montra beaucoup d'empressement pour s'établir en France. L'aversión que le cardinal de Richelieu avoit pour sa maison, l'ayant empêché de réussir, il s'unit avec l'Espagne. Il surprit Treves en 1634 sur l'archevêque électeur qu'il fit prisonnier, & qui fut conduit à Namur en 1635. Mais il perdit, le 20 mai de la même année, la bataille d'Avent (*Alventium*).

Voyez le *Diétionnaire Géographique*, édition de 1791) contre les François. Le prince Thomas, pour effacer la mémoire de cette journée, fit lever le siège de Breda aux Hollandois en 1636, & entra ensuite en Picardie, où il se rendit maître de plusieurs places. Il passa dans le Milanez pendant la minorité du prince son neveu, pour obtenir la régence, & déclara la guerre à la duchesse de Savoie, sa belle-sœur. Il emporta Chivas & plusieurs autres villes, & fit ensuite son accommodement avec la France en 1640; mais ce traité ayant été rompu, il s'engagea de nouveau avec l'Espagne. Il fit un second traité avec la duchesse de Savoie en 1642, & un autre avec Louis XIII. Il fut ensuite déclaré généralissime des armées de Savoie & de France en Italie, où il fit la guerre avec divers succès. Il mourut à Turin en 1656, à 70 ans, avec la réputation d'un prince inconstant, mais actif & impétueux. L'intérêt eut autant de part à ses changemens, que son inconstance. Il eut deux fils. L'aîné, Emmanuel, a continué la branche de Carignan. Le cadet, Eugene-Maurice, lieutenant-général en France, mort en 1673, fut pere du fameux prince Eugene qu'il eut d'Olympe Mancini, niece du cardinal Mazarin, morte en 1708.

SAVOYE, (le prince Eugene de) voyez EUGENE & TENDE.

SAURIN, (Elie) ministre de l'église Wallone d'Utrecht, vit le jour en 1639, à Uffeaux, dans la vallée de Pragelas, frontiere du Dauphiné. Son pere, ministre de ce village, l'éleva

avec soin, & le jeune Saurin ne tarda pas à se distinguer. Ses talens le firent choisir en 1661 pour ministre de Ventenol, puis d'Embrun. L'année suivante il étoit sur le point de professer la théologie à Die, lorsqu'il fut obligé de quitter le royaume, pour avoir refusé d'ôter son chapeau en passant auprès d'un prêtre qui portoit le saint Viatique. Il se rendit en Hollande, où il devint ministre de l'église Wallone de Delft. Il y eut des démêlés très-vifs avec le ministre Jurieu, dont il se tira avec avantage. Il mourut à Utrecht en 1703, âgé de 64 ans, sans avoir été marié. On a de lui : I. *Examen de la Théologie de Jurieu*, en 2 vol. in-8°, dans lequel il discute diverses questions de théologie. II. *Des Réflexions sur les Droits de la Conscience*, contre Jurieu, & contre le *Commentaire Philosophique* de Bayle. III. *Un Traité de l'amour de Dieu*, dans lequel il soutient l'amour désintéressé. IV. *Un Traité de l'amour du Prochain*, &c.

SAURIN, (Jacques) né à Nismes en 1677, d'un habile avocat protestant de cette ville, fit d'excellentes études, qu'il interrompit quelque tems pour suivre le parti des armes. Il eut un drapeau dans le régiment du colonel Renault, qui servoit en Piémont; mais le duc de Savoie ayant fait la paix avec la France, Saurin retourna à Geneve, & reprit ses études de philosophie & de théologie, qu'il acheva avec un succès distingué. Il alla l'an 1700 en Hollande, puis en Angleterre, où il se maria en 1703.

Deux ans après il retourna à La Haye. Il s'y fixa, & y prêcha avec un applaudissement extraordinaire. Il avoit de grands talens extérieurs : un air prévenant, une physionomie gracieuse, un ton de voix net & insinuant. Son élocution n'étoit pas exactement pure, mais comme il prêchoit dans un pays étranger, on y faisoit peu d'attention, & son auditoire étoit toujours fort nombreux. Il mourut en 1730, peu regretté des Calvinistes qui ne lui trouvoient pas assez de zèle ou d'emportement contre les Catholiques. Ses ennemis firent beaucoup valoir ses intrigues galantes, & quelques autres aventures où sa vertu s'étoit démentie. Les ouvrages de ce ministre sont : I. *Des Sermons*, en 12 vol. in-8° & in-12, dont quelques-uns sont écrits avec beaucoup de force, de génie & d'éloquence, & dont quelques autres sont négligés & foibles. On n'y trouve point ces imprécations & ces fureurs, que les Calvinistes font ordinairement paroître dans leurs Sermons contre l'Eglise Romaine ; mais il ne laisse pas d'en combattre les dogmes d'une manière insidieuse, quoique sa logique ne soit pas redoutable. Il attaque, par exemple, la présence réelle par des raisons, qui se tournent également contre le mystère de la Trinité, qu'il défend dans ce même endroit (voyez le *Catéch. Philos.* t. 3, n°. 447). Il avoit publié les 5 premiers vol. pendant sa vie, depuis 1708 jusqu'en 1725 ; les derniers ont été donnés après sa mort. II. *Des Discours sur l'Ancien-Testament*, dont il

publia les 2 premiers vol. in-fol. Beaufobre & Roques ont continué cet ouvrage & l'ont augmenté de 4 vol., 1720 & années suivantes. Une *Dissertation* du 2e. volume, qui traite du *Mensonge officieux*, fut vivement attaquée par la Chapelle, & suscita de fâcheuses affaires à Saurin. III. Un livre intitulé : *L'Etat du Christianisme en France*, 1725, in-8°, dans lequel il traite de plusieurs points de controverse, & combat le miracle opéré sur la dame la Fosse à Paris. IV. *Abrégé de la Théologie & de la Morale Chrétienne, en forme de Catéchisme*, 1722, in-8°. Saurin publia, 2 ans après, un *Abrégé de cet Abrégé* ; l'un & l'autre sont faits avec méthode, mais ils ne peuvent servir qu'aux Protestans.

SAURIN, (Joseph) né à Courteson, dans la principauté d'Orange, en 1659, fut reçu ministre fort jeune à Eure en Dauphiné. S'étant emporté dans un de ses Sermons contre la Religion & le gouvernement, il fut obligé de quitter la France en 1683, & se retira à Geneve, d'où il passa dans le canton de Berne, qui lui donna une cure considérable dans le bailliage d'Yverdon. Il étoit bien établi dans ce poste, lorsqu'il s'éleva contre lui un orage qui le fit passer en Hollande. Il se rendit de là en France, & se mit entre les mains de l'illustre Bossuet, qui lui fit faire son abjuration en 1690. On douta toujours de la sincérité de cette conversion. L'Histoire qu'il en a donnée, est une espèce de roman. Saurin fut bien accueilli par Louis XIV, eut des pensions,

de la cour, & fut reçu à l'académie des sciences en 1707 avec des distinctions flatteuses. La géométrie faisoit son occupation & son plaisir. Il orna le *Journal des Savans*, auquel il travailloit, de plusieurs extraits; & les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, de quelques morceaux intéressans. Ce sont les seuls ouvrages qu'on connoisse de lui. On lui a attribué le *Faÿtum* qu'il publia contre Rousseau, lorsqu'il fut enveloppé dans la triste affaire des *Couplets*, mais ce *Faÿtum* est de Houdart de la Motte, auquel il avoit eu recours. Il se répandit en 1709, dans le café où Saurin alloit tous les jours, des chansons affreuses contre tous ceux qui y venoient. On soupçonna Rousseau d'en être l'auteur. Celui-ci rejeta ces horreurs sur Saurin, qui fut absous par un arrêt du parlement, rendu en 1712, tandis que Rousseau étoit banni du royaume, non pas à la vérité comme auteur des *Couplets*, mais pour avoir succombé dans les preuves contre Saurin. Richer, dans un des volumes des *Causes célèbres*, tâche de prouver que Saurin & la Motte fabriquerent les *Couplets* d'après certains traits échappés à Rousseau, qu'ils y insérèrent adroitement pour faire retomber sur lui avec plus de vraisemblance le soupçon de les avoir faits; ce sentiment a pris faveur; cependant quant à la Motte, il faut convenir que l'atrocité des *Couplets* n'étoit point dans son caractère, & il paroît certain qu'il n'a eu d'autre part à cette affaire que d'avoir composé le *Faÿtum*, dont nous avons parlé.

Saurin mourut à Paris en 1737, d'une fièvre léthargique. Sa mémoire a été attaquée après sa mort, comme sa réputation l'avoit été pendant sa vie. On fit imprimer dans le *Mercur de Suisse*, une Lettre, écrite de Paris à un ministre, dans laquelle il s'avouoit coupable de plusieurs crimes qui auroient mérité la mort. Quelques ministres calvinistes ont depuis fortement soutenu que cette Lettre avoit existé. Voltaire a essayé de prouver le contraire; cependant ce poëte philosophe, en voulant défendre Saurin dans son *Histoire générale*, a laissé de fâcheuses impressions sur son caractère. Il insinue que ce géometre sacrifia sa religion à son intérêt, & qu'il se joua de « Bos- » suet, qui crut avoir con- » verti un ministre, & qui ne » fit que servir à la petite for- » tune d'un philosophe » ! Cela peut être vrai; mais c'est un aveu singulier de la part d'un homme qui fait l'apologie d'un autre.

SAURIN, (Bernard-Joseph) fils du précédent, avocat, & membre de l'académie françoise, mort à Paris sa patrie, en 1781, est connu surtout par des Drames dont le succès, si l'on n'excepte son *Spartacus*, ne prouve autre chose que la corruption des idées & du goût de ce siècle. Dans un autre tems on eût rejeté avec horreur ces caractères outrés & démoniaques, qu'on ne porte à l'excès que par l'impossibilité de saisir & de peindre les passions dans le juste point de vue où l'on doit les présenter (voy. BELLOL). Ses

Ouvres complètes parurent en 1783, en 2 vol. in-8°. Ce n'est pas une réimpression, c'est un recueil de différens exemplaires que le libraire avoit encore en grand nombre dans sa boutique & qu'il a réunis sans même retrancher le frontispice de chaque piece. On y trouve, outre ses ouvrages dramatiques, quelques Epîtres en vers guindés, à la maniere académique; un Conte de fées, pour servir à l'instruction des rois & des reines, & par conséquent tout bouffi de grande morale & d'axiomes philosophiques dont il n'y a guere de profit à espérer; plusieurs Poésies légères sans légèreté & sans poésie; enfin des Chansons bacchiques où la bonhomie tient lieu de verve & de gaieté. Sentant peut-être qu'il n'arriveroit point à la célébrité par ses ouvrages, il prit le parti de se jeter dans la cabale philosophique pour s'assurer d'un bon nombre de louangeurs. D'autres disent qu'il y fut entraîné contre son gré, par reconnoissance pour Helvetius qui lui faisoit une pension de mille écus, & qui par le droit de bienfaiteur le jeta au milieu de ce *tripot*, selon l'expression de Voltaire, dans le compliment qu'il en fit à Saurin au moment de cette initiation. Il avoit eu long-tems des liaisons d'amitié avec des hommes de mérite qui ont toujours montré pour cette clique une aversion cordiale; mais la vanité & l'intérêt sont des choses auxquelles dans un siècle d'égoïsme on ne résiste guere.

SAUSSAY, (André du) docteur en droit & en théologie, curé de S. Leu à Paris sa

patrie, official & grand-vicaire dans la même ville, & enfin évêque de Toul, naquit vers 1595. Il s'acquit l'estime du roi Louis XIII, dont il fut prédicateur ordinaire, & qui l'honora de la mitre en 1649. Il gouverna son diocèse avec beaucoup de zèle & de sagesse, & mourut à Toul en 1675, à 80 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages, & du *Martyrologium Gallicanum*, 1538, 2 vol. in-fol., dans lequel on remarque beaucoup d'érudition, mais pas assez de critique & d'exactitude. Il entreprit cet ouvrage par ordre de Louis XIII.

SAUSSAYE, (Charles de la) né en 1565 d'une famille noble, fut chanoine d'Orléans, sa patrie, jusqu'en 1614, qu'il accepta la cure de S. Jacques de la Boucherie à Paris. Le cardinal de Retz le nomma chanoine de l'église de Paris, ce qui ne l'empêcha pas de continuer sa cure. Il mourut en 1621, à 56 ans. On a de lui: *Annales Ecclesiæ Aurelianensis*, Paris, 1615, in-4°; ouvrage plein de recherches savantes.

SAUTEL, (Pierre-Juste) Jésuite, né à Valence en Dauphiné l'an 1613, mort à Tournon en 1661, poète latin. Cet auteur rend les petits sujets intéressans, par la maniere ingénieuse & délicate dont il les décrit. Il suffit pour s'en convaincre de lire la premiere *Élégie de ses Jeux allégoriques*, sur une *Mouche tombée dans une terrine de lait*. Les autres sujets de ses *Jeux allégoriques* sont: *Un Essaim d'Abeilles distillant du miel dans le carquois de l'Amour*; la *Querelle des Mouches*; un *Oiseau mis en*

cage; le *Perroquet qui parle*, &c. On a encore de lui des *Epigrammes* sur tous les jours de fêtes de l'année, qu'il a intitulées: *Annus sacer poeticus*; ouvrage imprimé à Paris, 1665, in-16; Cologne, 1741, 2 vol. in-8°. Ces *Epigrammes* sont inférieures aux autres *Poésies* de l'auteur, sont hérissées de mauvaises pointes, & contiennent beaucoup de faits apocryphes. Les *Jeux allégoriques* avoient été imprimés à Lyon, l'an 1656, in-12, avec une autre production qui a pour titre: *Les Jeux sacrés & les Pieuses larmes de la Magdeleine*. La latinité en est pure, mais les pensées n'en sont pas toujours naturelles.

SAUVAGE, (Jean) ou WILT ou FERUS, Cordelier, natif de Suabe, prêcha avec applaudissement dans la métropole de Mayence pendant 24 ans, & mourut en 1554, à 60 ans. On a de lui des *Sermons* imprimés plusieurs fois, & un *Commentaire sur S. Jean*, imprimé à Anvers & à Mayence, qui fut attaqué par Dominique Soto & Corneille Loos. Le P. Sauvage ayant passé presque toute sa vie parmi les hérétiques, s'étoit accoutumé peu-à-peu à leur façon de s'exprimer. On peut cependant lire sans danger ce *Commentaire*, de même que celui sur S. Matthieu du même auteur, de l'édition de Rome.

SAUVAGE, (Denys) seigneur de Fontenailles en Brie, autrement dit le *Sieur du Parc*, étoit champenois & historiographe du roi Henri II. Il a traduit en françois les *Histoires* de Paul Jove; & a donné les

Editions d'un grand nombre d'*Histoires* & de *Chroniques*. Son Edition de *Froissart*, à Lyon, 1559, en 4 vol. in-fol., & celle de *Monstrelet*, à Paris, 1572, en 2 vol. in-fol., sont ce qu'il a fait de mieux en ce genre. On estime aussi l'édition d'une *Chronique de Flandre* qu'il publia en 1562. Elle s'étend depuis 792 jusqu'en 1383. Sauvage l'a continuée jusqu'en 1435; mais il n'a presque fait que copier *Froissart* & *Monstrelet*. Son style est barbare, & il étoit plus propre à compiler qu'à écrire.

SAUVAGES, (François Boissier de) né à Alais, dans le Bas-Languedoc, en 1706, se consacra à la médecine. Il fit les plus grands progrès dans cette science, devint professeur-royal de médecine & de botanique en l'université de Montpellier, & membre de plusieurs académies. Il étoit consulté de toutes parts, & on le regardoit comme le Boerhaave du Languedoc. On prétend cependant que ses vues eussent été plus sûres & d'une utilité plus générale, s'il avoit eu moins de penchant pour certains systèmes, & en particulier pour celui de Stahl touchant le pouvoir de l'ame sur le corps. C'est ce système qui, selon Zimmermann, a entraîné Sauvages dans les erreurs ou du moins dans des opinions singulieres qu'il a soutenues avec beaucoup de feu. Dans sa *Theoria Febris*, Montpellier, 1738, in-12, il prétend que la cause de la fièvre consiste dans les efforts que fait l'ame pour lever les obstacles qui s'opposent à la liberté des mou-

vemens du cœur. On trouve cette idée répandue dans plusieurs de ses Dissertations. « On » conviendra, dit Zimmermann, que le corps est subordonné à l'empire de l'ame dans tous les mouvemens que nous appellons communément volontaires; mais l'ame paroît, au contraire, lui être subordonnée dans ceux où elle est dans un état de passibilité: c'est ce que l'expérience journaliere peut prouver à un homme qui ne prend pas les mots pour les choses ». Du reste on peut croire que l'opinion de Sauvages se vérifie par des modifications qui démentent également la maniere absolue avec laquelle il la soutient & avec laquelle son adversaire la nie (voy. STAHL). Sauvages étoit profond dans les mathématiques; mais il en fit un usage ridicule & dangereux dans la médecine, en soumettant cet art aux calculs d'algebre les plus rigoureux & aux démonstrations de la plus sublime géométrie. Nouvelle preuve des travers que donne l'étude opiniâtre des mathématiques, sur-tout quand on y attache trop d'importance (voyez WOLFF). Parmi les ouvrages qu'il a donnés sur la médecine, on distingue sa *Pathologia*, in-12, plusieurs fois réimprimée; & sa *Nosologia Methodica*, Amsterdam, 1763, 5 vol. in-8°. Antoine Cramer, médecin, en a donné une édition dans la même ville en 1768, 2 vol. in-4°, enrichie de nouvelles Descriptions de maladies que Sauvages avoit recueillies dans les trois dernieres années de

sa vie. Ce dernier livre a été traduit en françois par M. Nicolas, à Paris, 1771, en 3 vol. in-8°, sous ce titre: *Nosologie Méthodique, dans laquelle les maladies sont rangées par classes, suivant le système de Sydenham & l'ordre des Botanistes*. M. Gouvion, médecin, en publia une autre version infiniment supérieure, à Lyon, en 1771, en 10 vol. in-12; la *Nosologie* méritoit cet honneur. On y trouve tout à la fois un Dictionnaire universel & raisonné des maladies, & une Introduction générale à la maniere de les connoître & de les guérir. Quoique ce livre soit assez généralement estimé, on reproche cependant à l'auteur d'avoir trop grossi le nombre des maladies, parce qu'il les définit par les symptômes plutôt que par les causes. On a encore de Sauvages: I. *Physiologia mechanica elementa*, Amsterdam, 1755, in-12. II. *Methodus foliorum*, &c., La Haye, 1751, in-8°. On y trouve le catalogue d'environ 500 Plantes qui manquent dans le *Botanicon Monspeliense*, publié par Magnol. III. Un grand nombre de *Dissertations & de Mémoires*. Ceux qui ont été couronnés par des académies, ont été recueillis sous le titre de *Chef-d'Œuvres de M. de Sauvages*, Lyon, 1770, 2 vol. in-12. IV. Traduction de la *Statique des Animaux* de Haller, Geneve, 1744, in-4°. (celle des *Végétaux* a été traduite par M. de Buffon). Cet habile médecin, mort à Montpellier en 1767, à 61 ans, conserva, avec une réputation très-étendue, une grande sim-

plicité de mœurs. Il fut aimé de ses disciples, & mérita de l'être. Il leur communiquoit avec plaisir ce qu'il savoit; ses connoissances passaient sans faste & sans effort dans ses conversations.

SAUVAL, (Henri) avocat au parlement de Paris, mort en 1670, est auteur d'un ouvrage, en 3 vol. in-fol., intitulé: *Histoire des Antiquités de la Ville de Paris*. L'auteur mourut sans avoir eu le tems de le finir. Rousseau, auditeur des comptes, y mit la dernière main, y rectifia & suppléa beaucoup de choses. La mort le prévint aussi, & l'ouvrage ne fut donné au public qu'en 1724.

SAUVEUR, (Joseph) né à la Fleche en 1653, fut entièrement muet jusqu'à l'âge de 7 ans. Les organes de sa voix ne se débarrassèrent qu'à cet âge, lentement & par degrés, & ils ne furent jamais bien libres. Il se consacra tout entier aux mathématiques, enseigna la géométrie dès l'âge de 23 ans, & eut pour disciple le prince Eugène. Le jeu appelé *la bassette* étoit alors à la mode à la cour. Le marquis de Dangeau lui demanda, en 1678, le calcul du banquier contre les pontes. Le mathématicien satisfit si pleinement à cette demande, que Louis XIV voulut entendre de lui-même l'explication de son calcul. En 1680, il fut choisi pour enseigner les mathématiques aux pages de madame la dauphine, qui en faisoit beaucoup de cas. Le grand Condé prit aussi du goût pour Sauveur, & ce goût fut bientôt suivi de l'amitié. Le dessein de travailler à un *Traité*

de Fortifications, l'engagea d'aller en 1691 au siège de Mons, où il monta tous les jours la tranchée. Il visita ensuite toutes les places de Flandre, & à son retour il devint le *Mathématicien ordinaire de la Cour*. Il avoit déjà eu, en 1686, une chaire de mathématiques au collège-royal, & il fut reçu de l'académie des sciences en 1696. Enfin Vauban, ayant été fait maréchal de France en 1703, le proposa au roi pour son successeur dans l'emploi d'*Examineur des Ingénieurs*; le roi l'agréa & l'honora d'une pension. Sauveur en jouit jusqu'à sa mort, arrivée en 1716, à 64 ans. Ce savant étoit officieux, doux & sans humeur, même dans l'intérieur de son domestique. Quoiqu'il eût été fort répandu dans le monde, sa simplicité & son ingénuité naturelles n'en avoient point été altérées. Il étoit sans présomption, & il disoit souvent que *ce qu'un homme peut en mathématiques, un autre le peut aussi*. On a de lui plusieurs ouvrages dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*. Les principaux sont: I. *Des Méthodes abrégées des grands Calculs*. II. *Des Tables pour la dépense des Jets-d'eau*. III. *Le Rapport des Poids & des Mesures de différens Pays*. IV. *Une Maniere de jauger avec beaucoup de facilité & de précision toutes sortes de Tonneaux*. V. *Un Calendrier universel & perpétuel*. On a encore de lui les *Cartes des Côtes de France*, qui forment le 1er. volume du *Nephtune François*; une *Géométrie*, in-4°, & plusieurs Manuscrits concernant les mathématiques,

SAXE, (ducs de) voyez ALBERT & WEIMAR.

SAXE, (électeurs de) voyez FRÉDÉRIC & MAURICE.

SAXE, (Maurice, comte de) naquit en 1696 de Frédéric-Auguste I, électeur de Saxe, roi de Pologne, & de la comtesse de Königsmarck Suédoise. Il fut élevé avec le prince électoral, depuis Frédéric-Auguste II, roi de Pologne. Il servit en 1709 & 1710 dans l'armée des alliés, commandée par le prince Eugène & par Marlborough, fut témoin de la prise de Lille en 1709, se signala au siège de Tournay, à celui de Mons, à la bataille de Malplaquet. Le roi de Pologne assiégea l'année d'après Stralsund, la plus forte place de la Poméranie. Le jeune comte servit à ce siège, & y montra la plus grande intrépidité. Il passa la rivière à la nage, à la vue des ennemis, & le pistolet à la main. Sa valeur n'éclata pas moins à la sanglante journée de Gadebusch, où il eut un cheval tué sous lui, après avoir ramené 3 fois à la charge un régiment de cavalerie qu'il commandoit alors. Après cette campagne, la comtesse de Königsmarck le maria avec la comtesse de Lobin, mais cette union ne dura pas. Le comte, inconstant & capricieux dans ses amours, comme dans le reste de sa conduite, fit dissoudre son mariage en 1721, & se repentit plusieurs fois de cette démarche. Son épouse ne l'avoit quitté qu'avec beaucoup de regret; mais ses regrets ne l'empêcherent pas de se remarier peu de tems après; les

Luthériens, depuis la fameuse décision de leur fondateur, ne faisant point difficulté d'avoir deux maris ou deux femmes à la fois. Le comte de Saxe s'étoit rendu en Hongrie l'an 1717. L'empereur y avoit alors une armée de 100,000 hommes sous les ordres du prince Eugène, la terreur des Ottomans. Le guerrier Saxon se trouva au siège de Belgrade, & à une bataille que ce prince gagna sur les Turcs. De retour en Pologne l'an 1718, il fut décoré de l'ordre de l'Aigle-Blanc. L'Europe pacifiée par les traités d'Utrecht & de Passarowitz, n'offrant plus au comte aucune occasion de se signaler, il se déterminà en 1720 à passer en France, où le duc d'Orléans le fixa par un brevet de maréchal de camp. En 1722, ayant obtenu un régiment, il le forma & l'exerça suivant une méthode qu'il avoit imaginée lui-même dans sa jeunesse. Tandis que la France croyoit se l'être attaché, le comte travaillé par l'ambition d'être souverain autant que par son inconstance naturelle, intriguoit pour se faire choisir duc de Curlande, & se forma dans les Etats du pays un parti qui le proclama en 1726. La Pologne & la Russie se déclarerent contre lui. La czarine voulut faire tomber ce duc sur la tête de Menzikow, cet heureux aventurier, de garçon pâtissier devenu général & prince. Ce rival du comte de Saxe envoya à Mittaw 800 Russes, qui investirent le palais du comte & l'y assiégèrent. Le comte, qui n'avoit que 60 hommes, s'y défendit avec le plus grand courage. Le siège fut

levé, & les Russes obligés de se retirer. La Pologne armoit de son côté. Maurice, n'ayant pas assez de forces pour se soutenir, fut obligé de se retirer l'an 1729, en attendant une circonstance favorable. On prétend que la duchesse de Curlande douairière, Anne Iwanowa (2e. fille du czar Iwan Alexiowitz, frere de Pierre le Grand) qui l'avoit soutenu d'abord, dans l'espérance de l'épouser, l'abandonna ensuite, désespérant de pouvoir fixer son inconstance & l'engager à régler ses mœurs. Si cela est, ses défauts lui firent perdre non-seulement la Curlande, mais encore le trône de Moscovie, sur lequel cette princesse monta depuis. Il se retira de nouveau en France, & y composa ses *Réveries*; ouvrage, où parmi des observations instructives pour le général & pour le soldat, on trouve des idées fort étranges, & que sans doute ce guerrier célèbre n'a pas proposées sérieusement. Quoique le titre justifie bien des choses, il est douteux qu'il puisse excuser toutes celles que l'auteur raconte; on les appelleroit plutôt des *Rêves*, encore ne pourroient-ils être que les rêves d'un homme, dont l'imagination, même durant la veille, ne seroit pas bien réglée. « Ce livre, dit un critique, a eu un grand cours » par la perversité du cœur » humain qui s'attache à tous » les genres de romans où la religion & la morale sont compromises. Les idées creuses » dont il est rempli, ont fait » plus d'un mauvais singe parmi » les princes, dont quelques-uns ont payé cher cet essai

» d'imitation ». La mort du roi de Pologne alluma le flambeau de la guerre en Europe l'an 1733. L'électeur de Saxe offrit au comte le commandement général de toutes ses troupes. Celui-ci aima mieux servir en France en qualité de maréchal-de-camp, & se rendit sur le Rhin à l'armée du maréchal de Berwick. Ce général, sur le point d'attaquer les ennemis à Etlingen, voit arriver le comte de Saxe dans son camp. Comte, lui dit-il aussi-tôt, *j'allois faire venir 3000 hommes, mais vous me valez seul ce renfort.* Ce fut dans cette journée qu'il pénétra, à la tête d'un détachement de grenadiers, dans les lignes des ennemis, & décida la victoire par sa bravoure. Non moins intrépide au siège de Philisbourg, il fut chargé d'un grand nombre d'attaques, qu'il exécuta avec autant de succès que de valeur. Le grade de lieutenant-général fut, en 1734, la récompense de ses services. La mort de Charles VI replongea l'Europe dans les dissensions, que la paix de 1736 avoit éteintes. Après les désastres essuyés par les François en Bohême, il ramena l'armée du maréchal de Broglio sur le Rhin, y établit différens postes, & s'empara des lignes de Lanterbourg. Devenu maréchal de France en 1744, il commanda en chef un corps d'armée en Flandre. L'année 1745 fut remarquable par la victoire de Fontenoi, qui fut suivie de la prise de Tournay, de celle de Bruges, de Gand, d'Oudenarde, d'Otende, d'Ath & de Bruxelles. Les batailles de Rocoux & de Lawfeld augmentèrent sa gloire

militaire. Le roi le créa maréchal de toutes ses armées en 1747, & commandant-général de tous les Pays-Bas nouvellement conquis en 1748. Cette année fut marquée par la prise de Maëstricht, & la conclusion de la paix, signée le 18 octobre. Le maréchal de Saxe se retira au château de Chambord, que le roi lui avoit donné pour en jouir comme d'un bien propre. Il ne quitta sa retraite que pour faire un voyage à Berlin. De retour en France, il se délassa de ses fatigues par un genre de vie, que des hommes sévères regardèrent comme un sibiritisme; & mourut (à ce que l'on a prétendu, blessé mortellement dans un duel) en 1750, à 54 ans. Cet homme, dont le nom avoit retenti dans toute l'Europe, compara en mourant sa vie à un rêve: *M. de Senac*, dit-il à son médecin, *j'ai fait un beau songe*. Effectivement ce n'étoit pas autre chose: de tous ses exploits il ne reste plus de vestiges, & aucune de ses conquêtes n'est restée à la France. Il avoit été élevé, & il mourut dans la religion luthérienne. » Il est bien fâcheux, dit une » grande princesse en apprenant sa mort, qu'on ne » puisse pas dire un *De Pro-* » *fundis* pour un homme qui » a fait chanter tant de *Te* » *Deum*! Son corps fut porté avec la plus grande pompe à Strasbourg, pour y être inhumé dans l'église luthérienne de S. Thomas. Un beau mausolée en marbre, ouvrage du célèbre Pigal, fut placé dans cette église en 1777: on y voit, non sans quelque scan-

dale pour les bonnes ames; un Cupidon en pleurs (car c'en est un, quoique des voyageurs superficiels aient voulu le transformer en Mars) dans la place même où les Catholiques offroient autrefois le sacrifice éternel (voy. le *Journ. hist. & littér.*, 1 octobre 1778, p. 182). On a l'*Eloge du Comte de Saxe*, par M. Thomas, Paris, 1761, in-8°; & son *Histoire*, par M. d'Espagnac, 2 vol. in-12. Quoique cette *Histoire* tienne beaucoup de la nature des éloges, l'auteur ne manque pas d'observer que dans les trois batailles, sur lesquelles est particulièrement fondée la réputation du comte de Saxe, il fut tellement secondé par tout ce qui peut donner la victoire, qu'il est difficile d'isoler ses talens militaires pour en porter un jugement précis. « Il faut convenir » que jamais général ne fut » mieux aidé dans ses moyens. » Honoré de la confiance du » roi, il n'étoit gêné dans » aucun de ses projets. Il avoit » toujours sous ses ordres des » armées nombreuses, des » troupes bien tenues, & des » officiers d'un grand mérite; » aidé pour la conduite des » marches & des détails par des » sujets d'une expérience & » d'une habileté consommée; » ayant les vivres dirigés par » des hommes uniques, &c. ». A cela M. d'Espagnac pouvoit ajouter, que le comte de Saxe n'a combattu que des armées inférieures en nombre, composées de plusieurs nations & de troupes rassemblées à la hâte, dont les généraux, indépendans les uns des autres, avoient des vues & des ordres très-différens;

différens; que le maréchal combattoit sur les frontières de la France, & que les alliés, si l'on en excepte les Hollandois, combattoient dans des pays éloignés; que dans les circonstances les plus critiques, comme à Fontenoi, la présence du roi ranima le courage du soldat, qui commençoit à fuir, &c. Tout cela doit entrer sans doute dans l'appréciation des victoires & des vainqueurs.

SAXI, (Pierre) chanoine de l'église d'Arles, mort en 1637, s'est acquis une réputation bien fondée par plusieurs ouvrages, entr'autres: I. *Pontificium Arelatense, sive Historia primatum Arelatensis Ecclesiae*, Aix, 1629, in-4°. II. *Entrée du Roi (Louis XIII) dans la ville d'Arles, le 9 octobre 1622*, Avignon, 1623, in-fol., recherchée à cause des faits historiques.

SAXI ou SASSI, (Joseph-Antoine) né à Milan en 1673, enseigna pendant quelque tems les belles-lettres dans la patrie, remplit ensuite avec zèle les fonctions de missionnaire, fut fait docteur du college Ambrosien en 1703, & huit ans après directeur de ce college & de la riche bibliothèque qui y est attachée. Il mourut vers l'an 1756, & fut enterré dans l'église du S. Sépulcre à Milan. On a de lui: I. *Dissertatio Apologetica ad vindicandam Mediolano sanctorum corpora Gervasi & Protasi possessionem*, Bologne, 1719, & Milan, 1711, in-4°. Cette Dissertation est contre le Pere Papebroch qui avoit soutenu que les corps de S. Gervais & de S. Protas avoient été transférés à Bri-

fach en Alsace. Le P. Papebroch, alors âgé de 89 ans, en fit remercier l'auteur par le P. Janning son confrere, & se rétracta dans le *Supplément de juin, des Acta Sanctorum*, II. *Vie de S. Jean Népomucene*, Milan, in-12, en italien. III. *Epistola Apologetica pro S. Augustini corpore Paviae, &c.*, in-fol. IV. *De Studiis Mediolanensium antiquis & novis Prodromus ad historiam litterario-typographicam*, Milan, 1729. V. *Epistola pro vindicanda formula in Ambrosiano canone ad missae sacrum praescripta: Corpus tuum frangitur Christe*. VI. *Epistola ad card. Quirinum de Litteratura Mediolanensium*, in-4°. VII. *Sancti Caroli Borromaei Homiliae, praefatione & notis J. A. Saxii illustratae*, Milan, 1747, 5 vol. in-fol. VIII. *Noctes Vaticanae, seu Sermones habiti in academia a S. Carolo Borromaeo Roma in palatio Vaticano instituta, cum notis & praefatione J. A. Saxii*, in-fol. IX. *Vindiciae de adventu Mediolanum S. Barnabae Apostoli*. X. *Archiepiscoporum Mediolanensium series critico-chronologica*, Milan, 1756, in-4°. XI. Des éditions de divers auteurs qu'il a enrichies de notes, entr'autres: 1. De l'*Historia Getarum* de Jordanis ou Jornandis. 2. Des *Actes du Concile de Pavie*, de l'an 876. 3. De l'*Historia Mediolanensis* de Landulphe le jeune. 4. De l'*Historia rerum Laudensium* de Morena, &c. Muratori a inséré ces productions avec les notes de Saxi, dans sa collection *Rerum Italicarum*. Saxi écrit avec autant de modération & de sagesse, que d'érudition. Il n'a

jamais le ton d'un homme qui à tout prix veut avoir raison, mais bien celui que donne un desir sincere de trouver & de dire ce qui est vrai.

SAXON, surnommé à cause de la pureté de son style, le *Grammairien*, Danois, né dans l'isle de Sæland, prévôt de l'église de Roschild en Danemarck, dans le 12^e. siecle, fut envoyé à Paris l'an 1177, par l'archevêque de Lunden, pour en emmener des Religieux de Ste. Genevieve en Danemarck. Il mourut en 1204, laissant une *Histoire des anciens Peuples du Nord*, en XVI livres, jusqu'à l'an 1186, qu'il dédia à André, évêque dans le même royaume. Cet ouvrage contient dans les premiers livres plusieurs faits absolument fabuleux; mais il est écrit d'un style vif & élégant, qui étonne dans un auteur de son siecle. Stephanius en a donné une très-bonne édition à Sora en 1644, in-fol., avec des notes où regne une grande profusion de savoir. Stephanius publia encore à Sora en 1645, 1 vol. in-fol., de notes sur cette *Histoire*; *Nota uberiora*, ouvrage peu commun & fort estimé.

SCACCHI, voy. SCHACCHI.

SCALA, (Barthélemi) né à Florence l'an 1424, se distingua dans les belles-lettres & dans les négociations. Il se fit estimer de plusieurs princes, entr'autres de Cosme, duc de Toscane, de François Sforce, duc de Milan, & du pape Innocent VIII. Il fut fait gonfalonier, sénateur & chevalier dans sa patrie. On avoit tant de confiance dans sa probité, qu'on le fit dépositaire des secrets de

la république pendant vingt ans. Il mourut en 1497. On a de lui: I. *Des Lettres* en latin, intéressantes pour l'histoire de son tems. II. *Apologi centum ad Laurentium Medicem*. III. *Florentina Historia ab origine ejusdem urbis*, dans *Thesaurus Antiquit.* de Burman, tom. 8, & Rome, 1677, in-4°. IV. *Vita Vitaliani Borromæi*, dans le même *Thesaurus*. V. *Eclogæ tres*.

SCALCKEN, (Godefroi) peintre, né en 1643 à Dordrecht, ville de Hollande, mort à La Haye en 1706, excelloit à faire des portraits en petit, & des sujets de caprice. Ses tableaux sont ordinairement éclairés par la lumiere d'un flambeau ou d'une lampe. Les reflets de lumiere qu'il a savamment distribués, un clair-obscur, dont personne n'a mieux possédé l'intelligence, des teintes parfaitement fondues, des expressions rendues avec beaucoup d'art, donnent un grand prix à ses ouvrages. Scalcken étoit de ces hommes bizarres qui se laissent trop aller à leur humeur libre. On rapporte que faisant à Londres le portrait du roi Guillaume III, il eut la témérité de lui faire tenir la chandelle. Le prince eut la complaisance de s'y prêter, & de souffrir même patiemment que le suif dégouttât sur ses doigts.

SCALIGER, (Jules-César) né en 1484, au château de Ripa, dans le territoire de Vérone, se disoit descendu des princes de l'Escale, souverains de Vérone. Augustin Niphus lui donne une origine différente. Il prétend qu'il étoit fils d'un maître d'école appelé *Be-*

noit *Burden*. Ce maître d'école étant allé demeurer à Venise, y changea le nom de *Burden* contre celui de *Scaliger*, parce qu'il avoit une échelle pour enseigner, ou parce qu'il habitoit la rue de l'Echelle. *Sciopius* prétend qu'il étoit né dans une boutique d'enlumineur, qu'il fut *frater* sous un chirurgien, puis *Cordelier*; qu'il quitta ensuite le froc pour se faire médecin. Quoi qu'il en soit, *Scaliger* porta les armes avec honneur dans sa jeunesse, & s'acquitt ensuite une grande réputation dans les belles-lettres & dans les sciences. Il exerça long-tems la médecine avec succès dans la Guienne, & mourut à Agen en 1558, âgé de 75 ans. On a de lui: I. Un traité de l'Art Poétique, 1561, in-fol. II. Un livre des Causes de la Langue Latine, 1540, in-4°. III. De Subtilitate libri XXI, Paris, 1557, in-4°. IV. Exercitationum exotericarum libri XV, de Subtilitate ad Cardanum, Paris, 1557, in-8°. V. In Libros duos Aristotelis qui inscribuntur de Plantis, Commentarii, Amsterdam, 1644, in-fol. VI. Aristotelis historia de Animalibus, cum commentariis, Toulouse, 1619. VII. Commentarii & animadversiones in sex libros Theophrasti de Causis plantarum, Geneve, 1556, in-fol. VIII. Animadversiones in historias Theophrasti, Amsterdam, 1644, in-fol. IX. Des Problèmes sur Aulu-Gelle. X. Des Lettres, Leyde, 1600, in-8°. XI. Des Harangues. XII. Des Poësies, in-8°, & d'autres ouvrages en latin. On remarque dans ces différens ouvrages de l'esprit, beaucoup de critique & d'éru-

dition; mais sa vanité & son esprit satyrique lui attirerent un grand nombre d'adversaires, parmi lesquels Augustin Niphus & Cardan se signalerent. On a reproché à *Scaliger* d'avoir montré du penchant pour les nouvelles erreurs; mais plusieurs prétendent que ce reproche est mal fondé, que les Calvinistes ont interpolé ses écrits, & qu'ils ont supprimé des Poèmes qu'il avoit faits à l'honneur des Saints. Il est certain qu'il est mort en bon catholique.

SCALIGER, (Joseph-Juste) fils du précédent, né à Agen l'an 1540, embrassa le Calvinisme à l'âge de 22 ans, & vint achever ses études dans l'université de Paris, où il fit des progrès dans la chronologie, les belles-lettres, le grec, sans même négliger la langue hébraïque. Appelé à Leyde, il s'y occupa à écrire divers ouvrages pendant 16 ans, & y finit ses jours en 1609, à 69 ans. Il légua sa bibliothèque à l'université de Leyde, dont la plupart des ouvrages grecs & latins sont commentés & enrichis de notes de sa main. Joseph Scaliger, semblable à son pere, avoit la vanité la plus déplacée, & l'humeur la plus caustique & la plus insupportable. Ses écrits sont un amas de choses utiles, & d'invectives grossières contre tous ceux qui ne le déclaroient point le phénix des auteurs. Ebloui par la sottise de quelques compilateurs qui l'appelloient *abyme d'érudition*, *océan de science*, *chef-d'œuvre*, *miracle*, *dernier effort de la nature*; il s'imaginoit bonnement qu'elle s'étoit

épuisée en sa faveur. C'étoit un tyran dans la littérature. Il se glorifioit de parler 13 langues, c'est-à-dire, qu'il n'en favoit aucune à fond; mais il les connoissoit assez pour y trouver des termes insultans & grossiers. Auteurs morts & vivans, tous furent également immolés à sa critique. Il leur prodigua plus ou moins les épithetes de fou, de sot, d'orgueilleux, de bête, d'opiniâtre, de plagiaire, de misérable esprit, de rustique, de méchant, de pédant, de grosse bête, d'étourdi, de conteur de sonnettes, de pauvre homme, de fat, de frippon, de voleur, de pendard. Il appelle tous les Luthériens, barbares; & tous les Jésuites, ânes... Origene n'est qu'un rêveur, selon lui; S. Justin, un imbécille; S. Jérôme, un ignorant; Rufin, un vilain maraut; S. Chrysostome, un orgueilleux vilain; S. Basile, un superbe; & S. Thomas, un pédant. On prétend que c'est dans ce répertoire d'injures que Voltaire a puisé les siennes. Une si grande déraison faisoit dire « qu'allu- » rément le diable étoit auteur » de son érudition ». Il méritoit de rencontrer quelqu'un encore plus emporté que lui. Le champion qu'on desiroit se présenta. Joseph Scaliger ayant donné, en 1594, une Lettre sur l'ancienneté & sur la splendeur de la race Scaligérienne (*De origine gentis Scaligeræ*, in-4°); Scioppius, indigné du ton de hauteur qu'il prenoit, publia les bassesses & les infamies vraies ou prétendues de sa famille; & on sent bien que Scaliger ne se tut pas sur celle de Scioppius (voyez ce mot). On

peut voir aussi les *Menagiana*; p. 326, t. 2, édition de Paris, 1715. Scaliger se mêla de poésie, comme son pere; mais le plus grand service qu'il ait rendu à la littérature, est d'avoir travaillé avec succès à trouver un fil dans le labyrinthe de la chronologie, & des principes pour ranger l'histoire dans un ordre méthodique. Ses ouvrages sont: I. Des *Notes* sur les *Tragédies* de Sénèque, sur *Varron*, sur *Aufone*, sur *Pompeius Festus*, &c. Il y a souvent trop de finesse dans ces commentaires, & en voulant donner du génie à ses auteurs, il laisse échapper leur véritable esprit. II. Des *Poésies*, 1607, in-12. III. Un traité *De emendatione Temporum*, savant, quoiqu'il y ait des inexactitudes. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Geneve, 1609, in-fol. Le P. Petau le redresse souvent dans son livre, *De Doctrina Temporum*. IV. La *Chronique* d'Eusebe, avec des notes, Amsterdam, 1658, 2 vol. in-fol. V. *Canones Isagogici*. VI. *De tribus Sectis Judæorum*, Delft, 1703, 2 vol. in-4°: édition augmentée par Trigland. VII. *Epistolæ*, Leyde, 1627, in-8°, publiées par Daniel Heinsius. VIII. *Annotationes in Evangelia*, &c., dans les *Critiques sacrées* de Pearson. IX. *De veteri anno Romanorum*, dans le *Trésor des Antiquités Romaines* de Grævius, t. 8. X. *De re Nummaria*, dans les *Antiquités Grecques* de Gronovius. XI. *De Notitia Gallia*, avec les *Commentaires* de César, Amsterdam, 1661, & dans le *Recueil des Ecrivains François* de du Chesne. XII. Divers

autres ouvrages, dans lesquels on voit qu'il avoit beaucoup plus d'étude, de critique & d'érudition, que Jules-César Scaliger, son pere; mais moins d'esprit. Les *Scaligeriana* (imprimés avec d'autres *Ana*, 1740, en 2 vol. in-12) ont été recueillis des conversations de Joseph Scaliger.

SCALIGER DE LIKA, (Paul) marquis de Vérone, Croate de nation, descendoit, si on l'en croit, des princes de l'Escale. Elevé à la dignité du sacerdoce, il fut pendant quelque tems aumônier de l'empereur Ferdinand; il alla ensuite faire profession du Calvinisme en Prusse; obtint par des voies iniques un canonicat de l'église de Munster, s'y montra catholique, & réfuta lui-même ce qu'il avoit écrit contre le pape. S'étant insinué dans les bonnes grâces d'Albert duc de Prusse, & emparé de toute sa confiance, il l'engagea à casser son conseil pour en former un nouveau; mais Albert, duc de Mecklenbourg, beau-frere du prince de Prusse, fit bientôt changer la face des affaires. Quatre des nouveaux conseillers furent mis à mort le 28 octobre 1566, & Scaliger ne trouva son salut que dans la fuite. Il vécut depuis dans l'obscurité, de maniere qu'on ne fait rien de plus de sa vie. On a de lui: I. Plusieurs Opuscules contre la Religion catholique, pleins de fiel, Bâle, 1559, in-4°. II. *Judicium de præcipuis sectis nostræ ætatis*, Cologne. III. *Miscellaneorum tomi duo, sive catholici Epitemonis, contra depravatam Encyclopediam*, Cologne, 1572,

in-4°. C'est la réfutation d'un ouvrage qu'il avoit fait étant protestant, intitulé: *Encyclopedia, seu orbis disciplinarum tam sacrarum quàm profanarum epitemon*. IV. *Satyra philosoph. & Genealogia præcipuorum regum & principum Europæ*, Koenigsberg, 1563, in-8°. Il y a dans tout cela une certaine dose d'érudition, mais peu de jugement.

SCAMOZZI, (Vincent) né à Vicence en 1552, mort à Venise en 1616, fut un des plus excellens architectes & des plus employés de son tems. Il voyagea beaucoup, non-seulement en Italie, mais en France, en Allemagne, en Hongrie, pour perfectionner ses talens & ses connoissances. Il travailla à Vicence sa patrie, à Padoue, à Genes, à Florence, & fit pour différens pays quantité de dessins, qui lui furent demandés par des princes ou grands seigneurs. C'est sur ses dessins que fut construite l'importante citadelle de Palma Nova, dans le Frioul Vénitien. Ces occupations ne lui permirent pas de mettre la dernière main à un grand ouvrage qu'il avoit entrepris, sous le titre d'*Idea della Architettura universale*, qui devoit contenir 10 livres, mais dont il n'en a publié que 6, à Venise, 1615, en 2 vol. in-fol. Le 6e. qui traite des différens ordres d'architecture, & qui est un chef-d'œuvre, a été traduit par d'Aviler.

SCANDERBEG, c'est-à-dire *Alexandre Seigneur*, est le surnom de *George Castriot*, roi d'Albanie. Il naquit en 1404, & fut donné en otage par son pere Jean Castriot au sultan.

Amurat II, avec ses trois frères, Repose, Stonise & Constantin. Ces trois princes périrent d'un poison lent que le sultan leur fit donner. George dut la vie à sa jeunesse, à son esprit & à sa bonne mine. Amurat le fit circoncirer, l'éleva avec soin, & lui donna ensuite le commandement de quelques troupes, avec le titre de Sangiac. Scanderbeg devint en peu de tems le premier des héros Turcs. Son Pere étant mort en 1432, il forma le dessein de rentrer dans l'héritage de ses ancêtres & de secouer le joug musulman. L'empereur ayant envoyé une puissante armée en Hongrie, voulut que Scanderbeg y jouât un rôle. Dès qu'il y fut arrivé, il se lia secrettement avec Huniade-Corvin, un des plus redoutables ennemis de l'empire Ottoman. Il assura ce général qu'à la premiere bataille il chargeroit les Turcs, & se tourneroit du côté des Hongrois. Il exécuta fidèlement sa promesse. Les Turcs furent obligés de plier, & il en demeura 30,000 sur le champ de bataille. Scanderbeg, profitant du désordre où étoient les ennemis, se saisit du secrétaire d'Amurat, le met aux fers, & le force d'écrire & de sceller un ordre au gouverneur de Croie, capitale d'Albanie, de remettre la ville & la citadelle à celui qui portoit cet ordre expédié au nom de l'empereur. Scanderbeg fait massacrer le secrétaire & tous ceux qui avoient été présents à l'expédition de ces fausses lettres, afin qu'Amurat n'en pût avoir aucune connoissance. Il se transporte aussi-tôt à Croie,

& après s'être emparé de la place, il se fait reconnoître à ses peuples qui le proclament leur souverain. Il remonta ainsi sur le trône de ses peres en 1443, & s'y soutint par les armes. Son parti lui gagna toute l'Albanie. En vain Amuratarma contre lui, & mit deux fois le siege devant Croie; il fut obligé de le lever. Scanderbeg fut tirer tant d'avantage de l'assiette d'un terrain âpre & montagneux, qu'avec peu de troupes il arrêta toujours de nombreuses armées Turques. Mahomet II, fils & successeur d'Amurat, continua la guerre pendant onze ans par ses généraux, qui furent souvent battus, sans que leurs pertes fussent compensées par aucun avantage. Enfin, las de la guerre, Mahomet rechercha la paix & l'obtint en 1461. Le héros Albanois alla aussi-tôt en Italie, à la priere du pape Pie II, pour secourir Ferdinand d'Aragon, assiégé dans Bari. Il fit lever le siege, & contribua beaucoup à la victoire que ce prince remporta sur le comte d'Anjou. L'empereur Turc ne tarda pas de recommencer la guerre; mais ses généraux étant toujours repoussés, il voulut tenter la fortune lui-même. Croie fut encore assiégée deux fois en deux campagnes consécutives, & deux fois aussi le siege fut levé. Enfin Scanderbeg, couvert de gloire, mourut en 1467, à 63 ans. Etant au lit de la mort, il mit ses enfans sous la protection des Vénitiens. Les Musulmans le regardoient comme un perfide; mais il ne trompa que ses ennemis, & des ennemis qui avoient détrôné son pere,

& tué ses freres avec autant de perfidie que d'injustice & de barbarie. S'il fut cruel dans quelques occasions, il fut contraint de l'être. Sa mort fut une véritable perte pour la Chrétienté, dont il avoit été le rempart. Les Albanois, trop foibles après la perte de leur chef, subirent de nouveau le joug de la domination turque. Scanderbeg peut être mis au premier rang des guerriers les plus heureux, puisque s'étant trouvé à 22 batailles, & ayant tué, dit-on, près de 2000 Turcs de sa propre main, il ne reçut jamais qu'une légère blessure. Sa force étoit si extraordinaire, que Mahomet, étonné des coups prodigieux qu'il portoit, lui fit demander son cimenterre, s'imaginant qu'il y avoit quelque chose de surnaturel. Mais il le renvoya bientôt comme une arme inutile dans les mains de ses généraux. Alors Scanderbeg lui fit dire, qu'en lui envoyant le cimenterre, il avoit gardé le bras qui savoit s'en servir. Marinus Barletius, prêtre d'Epire, qui étoit contemporain, a donné sa *Vie* en latin; elle a été traduite en allemand par Pinicianus, 1561, in-4°. avec fig. en bois. Le P. du Ponce, Jésuite, publia aussi en 1709, in-12, la *Vie* de ce grand homme; elle est curieuse, intéressante, & judicieusement écrite. L'auteur l'a entreprise particulièrement pour réfuter par une preuve de fait éclatante, le paradoxe calomnieux de Machiavel, renouvelé depuis par Helvetius, que *l'esprit du Christianisme étouffe la vertu des héros*, proposition dont la contradictoire est exactement vraie. Voyez

FÉNÉLON Gabriel, S. FERDINAND, GUSTAVE-ADOLPHE, LAUDON, TILLI.

SCANTILLA, (Manlia) femme de Didier-Julien. Ce fut par son conseil que son époux alla offrir ses trésors aux soldats Romains, qui avoient mis l'empire à l'encan, après la mort de Pertinax, massacré le 28 mars 193. Julien fut en effet proclamé empereur; mais Scantilla paya cher le titre d'impératrice. Elle passa les 66 jours du regne orageux de son époux, dans des alarmes continuelles; & elle le vit au bout de ce tems exécuter par la main du bourreau, tel qu'un vil scélérat. Septime-Sévère la dépouilla du nom d'*Auguste* que le sénat lui avoit donné. Toute la grace qu'elle obtint, fut de faire inhumer le corps de son époux; après quoi elle rentra dans une vie privée: vie plus heureuse que celle du trône, si le souvenir de ses grandeurs & celui de ses infortunes n'avoient point troublé sa tranquillité.

SCAPULA, (Jean) après avoir fait ses études à Lausanne, fut employé dans l'imprimerie de Henri Etienne. Pendant que cet habile homme imprimoit son excellent *Trésor de la Langue Grecque*, son correcteur en faisoit en secret un *Abrégé*. Il prit du *Trésor* ce qu'il jugea être plus à la portée des étudiants, & en composa un *Dictionnaire Grec*, qu'il publia en 1580. Ce *Lexicon*, réimprimé à Leyde par les Elzévir, 1652, in-folio, empêcha la vente du grand *Trésor*, & causa la ruine de la fortune de Henri Etienne.

SCARELLA, (Jean-Baptiste) Théatin, né à Brescia, mort en 1779, fut un des premiers partisans de Newton en Italie, & publia : I. *Physica generalis methodo mathematicâ tractata*, Brescia, 1754-1757, 3 vol. in-4°. II. *Commentarii XII de rebus ad scientiam naturalem pertinentibus*, 1766, 2 vol. in-4°. III. *De Magnete lib.* IV. 1759, in-4°, &c.

SCARGA, (Pierre) Jésuite Polonois, né en 1536, mort à Cracovie en 1612, fut recteur du college de Wilna, & prédicateur aulique de Sigismond III. On a de lui un *Abrégé* peu connu des *Annales* de Baronius, & un grand nombre d'ouvrages théologiques, imprimés en 4 vol. in-fol.

SCARRON, (Paul) fils d'un conseiller au parlement, d'une famille ancienne de robe, naquit à Paris à la fin de 1610, ou au commencement de 1611. Son pere, marié en secondes noces, le força d'embrasser l'état ecclésiastique : il obéit, & vécut en mondain. Il fit à 24 ans un voyage en Italie, où il se livra à tous les plaisirs. De retour à Paris, il continua la même vie; mais des maladies longues & douloureuses l'avertirent de l'affoiblissement de sa complexion. Enfin une partie de plaisir lui ôta subitement, à l'âge de 27 ans, ces *jambes qui avoient bien dansé*, ces *mains qui avoient su peindre & jouer du luth*. Il étoit allé passer, en 1638, le carnaval au Mans, dont il étoit chanoine. Un jour s'étant masqué en sauvage, cette singularité le fit poursuivre par tous les enfans de la ville. Obligé de se ré-

fugier dans un marais, un froid glaçant pénétra ses veines, une lymphe âcre se jeta sur ses nerfs & le rendit un raccourci de la misere humaine. Gai en dépit des souffrances, il se fixa à Paris, & attira chez lui, par ses plaisanteries, les personnes les plus distinguées & les plus ingénieuses de la cour & de la ville. La perte de sa santé fut suivie de celle de sa fortune. Son pere étant mort, il eut des procès à soutenir contre sa marâtre. Il plaida burlesquement une cause où il s'agissoit de tout son bien, & il la perdit. Madame de Hautefort, son amie, sensible à ses malheurs, lui obtint une audience de la reine. Le poëte lui demanda la permission d'être son malade en titre d'office. Cette princesse sourit, & Scarron prit ce souris pour un brevet : depuis il prit le titre de *Scarron, par la grace de Dieu, malade indigne de la reine*. Il tâcha de se rendre utile cette qualité. Il loua Mazarin, qui lui donna une pension de 500 écus; mais ce ministre ayant reçu dédaigneusement la dédicace de son *Typhon*, & le poëte ayant lancé contre lui la *Mazarinade*, la pension fut supprimée. Il s'attacha alors au prince de Condé, dont il célébra la victoire, & au coadjuteur de Paris, auquel il dédia la *1re*. partie du *Roman comique*. Son mariage avec mademoiselle d'Aubigné, en 1651, n'augmenta pas sa fortune, mais lui donna une compagne vertueuse. La bonne compagnie n'en fut que plus ardente à se rassembler chez lui; mais elle changea de ton. Scarron ré-

forma ses mœurs & ses faillies indécentes, & peu-à-peu la société s'habitua à une bienfaisance, qui, sans bannir la gaieté excessive du maître de la maison, en adoucissoit les traits. Cependant Scarron vivoit avec si peu d'économie, qu'il fut bientôt réduit à quelques rentes viagères, & à son marquisat de Quinet (c'étoit ainsi qu'il appelloit le revenu de ses livres, du nom du libraire qui les imprimoit). Il demandoit des gratifications à ses supérieurs, avec la liberté & l'assurance d'un poète burlesque. Dans l'abondance, Scarron dédioit ses livres à la levrette de sa sœur; & dans le besoin, à quelque monseigneur, qu'il louoit autant, & qu'il n'estimoit pas davantage. Une charge d'historiographe vint à vaquer; il la demanda & ne l'obtint point. Enfin Foucquet lui donna une pension de 1600 liv. La reine Christine passant à Paris, voulut voir Scarron. « Je vous » permets, lui dit-elle, d'être » amoureux de moi; la reine » de France vous a fait son » Malade, & moi je vous crée » mon Roland... Scarron ne jouit pas long-tems de ce titre: il mourut en octobre 1660, à 51 ans. Ses ouvrages ont été recueillis par Bruzen de la Martinière en 10 vol. in-12, Amsterdam, 1737, & en 7 vol. in-8°, Paris, 1786. On y trouve: I. *L'Enéide travestie*, en 8 livres. On ne peut s'empêcher d'y admirer la comique & joyeuse imagination de l'auteur: mais il est difficile d'en lire quelques pages de suite sans sentir l'ennui & le dégoût. II. *Typhon*, ou *la Gigantomachie*. III. *Plu-*

sieurs Comédies, & d'autres petites pieces de vers. IV. *Roman comique*, ouvrage en prose, sur la vanité, la ridicule importance des histrions & leur vie corrompue. V. *Des Nouvelles Espagnoles*, traduites en françois. VI. Un volume de *Lettres*. VII. *Des Poésies diverses*, des *Chansons*, des *Epîtres*, des *Stances*, des *Odes*, des *Epigrammes*. Tout respire dans ce recueil l'enjouement, & une gaieté pleine de vivacité & de feu. Scarron trouve à rire dans les sujets les plus sérieux; mais il tombe presque toujours dans le bas. On lui a fait cette épitaphe:

*Pallida regna potens non exorabilis Orci,
Venerat ad stygias Scaro facetus
aquas.
Solentur risu mœstissima turba
silentium;
Hic Jocus & Risus hic lacrymant
Veneres.*

SCARUFFI, (Gaspar) écrivain italien du 16e. siecle, est peu connu, quoiqu'il ait composé un ouvrage très-rare sur les monnoies, intitulé: *L'Alitinofo, per far ragione e concordanza d'Oro e d'Argento*, &c., Reggio, 1582, in-fol., 65 feuillets. On doit trouver ensuite 10 feuillets qui ont pour titre: *Breve Istruzione sopra il Discorso di Scaruffi*. Ce livre est recherché par les curieux.

SCEVOLA, voy. MUTIUS.
SCEVOLE, voy. SAINTE-MARTHE.

SCHAAF, (Charles) né en 1646 à Nuys, ville de l'électorat de Cologne, étoit fils d'un major dans les troupes du landgrave de Hesse-Cassel. Il perdit son pere dès l'âge de huit ans. Sa mere l'accompagna

à Duisbourg, où il enseigna les langues orientales. Trois ans après il fut appelé à Leyde pour y exercer le même emploi. Il mourut en 1729, à 83 ans, d'une attaque d'apoplexie. Ses principaux ouvrages sont : I. *Grammatica Chaldaïca & Syriaca*, 1686, in-8°. II. *Novum Testamentum Syriacum*, Leyde, 1708, in-4°, avec une traduction latine. III. *Lexicon Syriacum, concordantiale*, Leyde, 1708, in-4°. IV. *Epitome Grammatica Hebræa*, 1716, in-8°.

SCHABOL, (Jean ROGER) diacre du diocèse de Paris, licencié en Sorbonne, étoit fils d'un sculpteur, qui lui donna une éducation supérieure à sa naissance. La nature lui avoit donné une espèce de passion pour le jardinage; il s'en occupa toute sa vie, qui fut longue. On a de lui trois ouvrages pleins de bonnes choses: I. *La Théorie du Jardinage*, Paris, 1774, in-12. II. *La Pratique* du même, 1774, 2 vol. in-12. III. *Le Dictionnaire du Jardinage*, 1767, in-8°. La mort enleva l'auteur en 1768, à l'âge de 77 ans.

SCHACCI, SCHACCHI, ou SCACCHI, (Fortunat) Religieux Augustin, né à Trau en Dalmatie vers 1560, enseigna la théologie, l'hébreu & l'écriture dans plusieurs villes d'Italie, avec beaucoup de réputation. Il devint ensuite maître de la chapelle du pape Urbain VIII, qui lui ôta cette charge, parce qu'il s'en acquittoit mal. Le P. Schacci en conçut tant de chagrin, qu'il vendit sa nombreuse bibliothèque, & se retira à Fano, où il mourut en 1633. On a de lui

un livre intitulé: *Myrothecium*? Rome, 1625, 1627 & 1637, en 3 vol. in-4°, & Amsterdam, 1701, 1 vol. in-folio: ouvrage savant. Il y traite de toutes les onctions dont il est parlé dans l'Écriture-Sainte: comme de celles des rois, des prêtres, des prophètes, & des choses saintes, & même de l'huile des lampes & de l'huile des parfums. On a encore de lui: I. *Une Traduction latine de la Bible*, faite sur l'hébreu, le grec des Septante, & la Paraphrase Chaldaïque, Venise, 1609, 2 vol. in-fol. II. *De cultu Sanctorum*, Rome, 1639, in-4°. III. *Des Sermons Italiens*, Rome, 1636, in-4°. La vie de Schacci fut fort agitée; il étoit naturellement bilieux & inquiet. La vivacité avec laquelle il s'éleva contre divers abus qui régnoient dans son ordre, & le peu de ménagement avec lequel il reprochoit la conduite de ses supérieurs, lui attirèrent des chagrins cuisans. Il avoit d'autant plus mauvaise grace de censurer les autres, que ses mœurs n'étoient point irréprochables.

SCHAH-ABBAS, surnommé *le Grand*, & 7^e. roi de Perse de la race des Sophis, monta sur le trône en 1586. Les Turcs & les Tartares avoient enlevé plusieurs provinces à son père Codabendi; il se les fit rendre. Les Portugais s'étoient emparés depuis 1507 de l'isle & de la ville d'Ormus; il les reprit en 1622. Il se préparoit à de plus grands exploits, lorsqu'il mourut à la fin de 1628, après un règne de 44 ans. Ce conquérant fut le restaurateur de l'état par ses armes, & le bienfaiteur de la patrie par ses loix. Il

commença par détruire une milice aussi insolente que celle des Janissaires. Il transporta des peuples d'un pays dans un autre; il construisit des édifices publics; il rebâtit des villes; il fit des fondations utiles; Ispahan devint sous lui la capitale de la Perse; l'ordre fut rétabli par-tout. Mais en travaillant pour le bien public, Schah-Abbas s'abandonna souvent à la cruauté de son caractère. Voyez SHIRLEY Antoine.

SCHAH-ABBAS, arrière-petit-fils du précédent, fut le 92. roi de Perse de la race des Sophis. Il commença à régner en 1642, à l'âge de 13 ans, & reprit à 18 la ville de Candahar, que son père avoit cédée au Mogol, qui tenta en vain de la reprendre. Le jeune monarque amassoit de grandes sommes d'argent pour étendre les bornes de son empire; mais la maladie vénérienne l'enleva au monde au milieu de ses projets, en 1666, à 37 ans. Son nom doit avoir une place parmi ceux des princes justes; il protégeoit ouvertement le Christianisme, convaincu que c'étoit la religion la plus assortie au bonheur des peuples & à la sécurité des états.

SCHAH-ISMAEL, voyez ISMAEL.

SCHAH-SOPHI, voyez KARIB.

SCHALL DE BELL, (Jean-Adam) né à Cologne en 1591, d'une bonne famille, se fit Jésuite à Rome en 1611, s'appliqua avec succès aux mathématiques, & s'embarqua pour les missions de la Chine en 1620. Il fit construire une belle église à Siganfu par la libéralité

des Pâiens même dont il avoit gagné la bienveillance par sa science dans les mathématiques; & fut appelé ensuite à la cour de Pékin, pour travailler à corriger le Calendrier Chinois. Il mérita les bonnes grâces de l'empereur, & fut fait chef des mathématiciens & mandarin, emplois qu'il exerça pendant 23 ans. L'empereur Xum-Chi le décora du titre de *maître des secrets du Ciel*, & l'honora d'une telle confiance que, contre les premières règles de l'étiquette chinoise, il lui laissa un libre accès auprès de sa personne, & lui rendit chaque année quatre visites. Le P. Schall profita du crédit qu'il avoit auprès de ce prince pour le bien de la Religion. Il en obtint un édit par lequel il étoit permis aux missionnaires de bâtir des églises, & de prêcher l'Evangile dans ce vaste empire; & dans l'espace de 14 ans, les missionnaires firent plus de 100 mille profélytes: mais après la mort de ce prince, les choses changèrent bien de face. Les administrateurs du royaume, pendant la minorité de son successeur, jaloux du crédit dont il avoit joui, le firent jeter dans un affreux cachot, & condamner enfin comme chef de ce qu'ils nommoient *la secte infame*, & pour avoir omis les rites chinois à la sépulture d'un fils de l'empereur, à être haché & découpé par morceaux; sentence & genre de mort qui contrastent étrangement avec la prétendue humanité chinoise; tant exaltée par des philosophes ignorans ou de mauvaise foi. Le feu ayant consumé le palais impérial, & des tremble-

mens de terre ayant renversé grand nombre de maisons, le peuple regarda ces événemens comme des châtimens du Ciel, & demanda son élargissement & celui des autres Peres, qui étoient enfermés avec lui. Il sortit de prison; mais il ne tarda pas à y être renfermé de nouveau. Enfin, consumé de souffrances & de travaux, il mourut le 15 août 1666, après avoir exercé pendant 44 ans les pénibles fonctions de missionnaire. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages en langue chinoise sur l'astronomie, la géométrie & les mathématiques, faits en société avec le P. Jacques Rho. Le P. Prosper Intorcetta en a apporté quatorze vol. in-4°, qu'il présenta en 1671 au pape Clément X, & qui furent placés à la bibliothèque du Vatican. Outre ces ouvrages, le P. Schall a publié en langue chinoise les traités de Lessius: *De Providentia Dei & De Ocho Beatitudinibus*; une *Explication des Images représentant la Vie de Notre-Seigneur*. Maximilien, duc de Bavière, avoit envoyé ces images à la Chine pour être présentées à l'empereur. C'est principalement sur ses Lettres, qu'on a rédigé *l'Histoire de la Mission de la Chine*, publiée en latin, à Vienne en 1665, in-8°.

SCHANNAT, (Jean-Frédéric) d'une famille de France, naquit le 23 juillet 1683, à Luxembourg, d'un pere de médiocre fortune, étudia la jurisprudence à Louvain, & fut avocat au conseil de Malines. Le succès qu'eut son *Histoire du Comte de Mansfeld*, imprimée à Luxembourg en

1707, l'attacha à ce genre d'étude. Il embrassa l'état ecclésiastique. Constantin, prince & abbé de Fulde, ayant entrepris d'écrire *l'Histoire de Fulde*, Schannat, pour lui faciliter ce travail, publia plusieurs ouvrages, dont il tira les matériaux des archives de ce monastere. I. *Vindemia litteraria, hoc est, veterum monumentorum ad Germaniam sacram præcipuè spectantium, collectio prima*, Fulde & Leipzig, 1723, in-fol. II. *Corpus Traditionum Fuldensium*, 1724. III. *Recueil d'anciens Documentens, pour servir à l'Histoire du Droit Public national des Germains*, en allemand, 1726, in-fol. IV. *Diæcesis Fuldensis cum annexa hierarchia*, 1727, in-fol. Ce dernier ouvrage fut attaqué par Eckard (ou Eccard) dans ses *Animadversiones historica & critica*, Wirtzbourg, 1727. Schannat opposa à cette critique, *Vindicia quorundam Archivi Fuldensis diplomatum*, 1728, in-fol. Un autre ayant pris la plume pour soutenir quelques droits des landgraves de Hesse, Schannat lui répondit dans *l'Historia Fuldensis, in tres partes divisa, cum codice probationum annexo*, 1729, in-fol. Après la mort de Constantin, abbé de Fulde, François-Georges, électeur de Trèves, & évêque de Worms, de la maison des comtes de Schoenborn, invita Schannat à écrire *l'Histoire de Worms*, qui parut l'an 1732 en deux tomes. La même année, l'archevêque de Prague, comte de Manderscheid-Blanckenheim, souhaita que Schannat écrivit sur *l'Histoire ancienne d'Eiffel*, qui est en partie dans l'archevêché de

Treves, & en partie dans le duché de Juliers. Il se chargea de cette tâche, & il auroit été en état de faire imprimer l'Histoire de 22 familles de ce pays, au printems de l'an 1739, si la mort ne l'eût prévenu, étant décédé à Heidelberg le 6 mars de cette année-là. Il avoit aussi formé le dessein de donner la collection des conciles de l'Eglise d'Allemagne, & avoit amassé des matériaux qui le conduisoient jusqu'au 13e. siècle (voyez HARTZEIM). On a imprimé à Francfort-sur-le-Mein, en 1740, son *Histoire abrégée de la Maison Palatine*. M. de la Barre de Beaumarchais y a joint l'*Eloge historique* de l'auteur. L'abbé Schannat étoit lié avec les cardinaux Albani, Quirini & Passionei, & avec plusieurs autres personnes illustres. Il avoit autant de modestie que d'érudition.

SCHARDIUS, (Simon) né en Saxe l'an 1535, assesseur de la chambre impériale à Spire, mourut en mai 1573. On doit à cet auteur : I. Un recueil des *Ecrivains de l'Histoire d'Allemagne*, 1574, en 4 tomes in-fol. II. *L'Idée d'un Conseiller*. III. *Dictionnaire du Droit Civil & Canonique*. IV. *Des Harangues, des Élégies, &c.* Tous ces ouvrages sont en latin.

SCHATEN, (Nicolas) Jésuite, célèbre historien de la Basse-Allemagne, mourut vers la fin du 17e. siècle. On lui doit : *Historia Westphaliæ*, Neuhaus, 1690, in-fol. II. *Annales Paderbornenses*, Neuhaus, 1693, in-fol. « Ouvrage, selon un » critique, peu suspect, fort » estimé, exact, plein de » grandes recherches ». III.

Carolus Magnus Romano-Catholicus, Neuhaus, 1674, in-4°. Schaten réfute victorieusement Nifanius, auteur Luthérien, qui prétendoit que Charlemagne avoit établi dans l'Eglise des usages que Luther n'a fait que rétablir par sa prétendue réformation.

SCHAWENBURG, (Adolphe comte de) d'une illustre famille de Cologne, fut prévôt de l'église de Liege, chanoine de celle de Cologne & coadjuteur d'Adolphe Herman de Wede, archevêque de Cologne, qui fut déposé en 1546, à cause de son attachement aux nouvelles erreurs. Schawenburg élu à sa place, fut inauguré le 24 janvier 1547. Son premier soin fut de rétablir l'antique religion dans tous ses droits, & de lui rendre son lustre primitif. Il travailla avec beaucoup de zèle à la réforme de son clergé, assista avec éclat au concile de Trente en 1551. De retour dans son diocèse en 1552, il raffermir dans la foi catholique trois de ses évêques suffragans, qui paroissoient chanceler, & mourut le 20 septembre 1556. On a les *Actes*, imprimés en 1554, de huit synodes, qu'il tint pour remédier aux maux que l'hérésie avoit causés dans son diocèse. Voyez GROPPER.

SCHEDIUS, (Paul Melisse) né à Meristad en Franconie, l'an 1539, mort à Heidelberg en 1602, poète latin & allemand, mérita, n'étant encore âgé que de 25 ans, la couronne de laurier que les empereurs avoient coutume de donner à ceux qui se distinguoient dans la poésie. Il fut aussi comblé

d'honneurs dans les cours étrangères. Nous avons de lui VIII livres de *Considérations* ou de *Pensées*, 1586 & 1625, in-8°; deux d'*Exhortations*; deux d'*Imitations*. Des *Epigrammes*, des *Odes*, &c., 1592, in-8°. Il a aussi traduit les *Psaumes* en vers allemands.

SCHEELSTRATE, (Emmanuel de) successivement chanoine & chantre d'Anvers sa patrie, garde de la bibliothèque du Vatican, & chanoine de S. Jean de Latran, de S. Pierre à Rome, mourut dans cette dernière ville en 1692, à 44 ans. Il y jouit de la considération que méritoient ses talens & l'usage qu'il en faisoit. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont : I. *Antiquitates Ecclesie illustratæ*, Rome, 1692 & 1697, 2 vol. in-fol. II. *Ecclesia Africana sub Primate Carthaginensi*, Anvers, 1679, in-4°. III. *Acta Constantiensis Concilii*, in-4°; vigoureusement défendu contre Maimbourg & un anonyme, par dom Matthieu Petit-Didier, dans sa *Dissertation historique & théologique* sur le concile de Constance. IV. *Acta Ecclesie Orientalis contra Calvinii & Lutheri hæreses*, Rome, 4 vol. in-fol. V. *De Disciplina arcani*. VI. *Dissertatio de auctoritate patriarchali & metropolitana*. Il avoit une grande connoissance de l'antiquité ecclésiastique, une sévère orthodoxie, des vues saines & pures.

SCHEFFER, (Jean) né à Strasbourg en 1621, fut appelé en Suede par la reine Christine, qui le fit professeur en éloquence & en politique à Upsal. Il devint ensuite bibliothé-

caire de l'université de cette ville, où il mourut en 1679. On a de lui : I. Un traité, *De Militiâ navali Veterum*, Upsal, 1659, in-4°. II. *Upsalia antiqua*, in-8°. III. *Laponia*, in-4°; traduit en françois par le P. Lubin, 1678, in-4°. IV. *Suecia litterata*, dans *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, Leipzig, 1699, in-8°. V. *De re vehiculari Veterum*, Francfort, 1671, in-4°; & un grand nombre d'autres ouvrages pleins d'érudition.

SCHEFFMACHER, (Jean-Jacques) Jésuite de la province de Champagne, naquit à Kientzheim en Haute-Alsace, de parens distingués, le 27 avril 1668. Il fut nommé en 1715 à la chaire de controverse, fondée dans la cathédrale de Strasbourg par Louis XIV. Par ses talens & le zèle qu'il y déploya, il parvint à réunir au giron de l'Eglise grand nombre de Luthériens. Les écrits qu'il publia successivement depuis 1716 jusqu'à sa mort, & surtout ses 12 savantes Lettres, procurèrent la conversion de quantité d'autres. Pfaff, chancelier de l'université de Tubinge, & Armand de la Chapelle, pasteur à La Haye, tâchèrent d'y répondre; mais il paroît que leurs réponses ne firent point fortune. Celle du premier est moins mauvaise que celle de l'autre, quoique plus mal écrite. Les Lettres du P. Scheffmacher parurent d'abord successivement & séparément; mais on les réunit ensuite, & on en fit 3 éditions en 2 vol. in-4°; la 1^{re}. en 1733, la 2^e. en 1747, & la 3^e. en 1750 & 1751. Il y en a aussi une en 3 vol. in-12, Rouen, 1769, à

laquelle l'éditeur ajouta une treizieme Lettre sur la présence réelle contre les Calvinistes. On a donné un Abrégé de ces Lettres, 1 vol. in-8°. Le P. Scheffmacher mourut à Strasbourg, recteur du college-royal & de l'université catholique de cette ville, le 18 août 1733.

SCHEGKIUS, (Jacques) né à Schorndorf, dans le duché de Wurtemberg, professa pendant 13 ans la médecine à Tubinge, après y avoir enseigné pendant quelque tems la philosophie. Il devint aveugle, & fut si peu sensible à la perte de sa vue, qu'un oculiste lui en promettant la guérison, il le refusa pour n'être pas obligé de voir tant de choses qui lui paroissent odieuses ou ridicules. Cet accident ne l'empêcha pas de continuer ses occupations jusqu'à sa mort, arrivée en 1587. On a de lui: I. Un dialogue, *De Anima principatu: an cordi, an cerebro tribuendus*, Tubinge, 1542, in-8°. II. Un traité, *De unâ personâ & duabus naturis in Christo, adversus Anti-Trinitarios*. III. *Refutatio errorum Simonii*, Tubinge, 1573, in-fol., & beaucoup d'autres livres de philosophie, de médecine & de théologie.

SCHEINER, (Christophe) Jésuite, né en 1573 à Schwaben, dans le pays de Mindelheim en Suabe, mort à Nice en 1650, fut mathématicien & confesseur de l'archiduc d'Autriche. Il soutint, ainsi que Longomontan, un systême moyen entre celui de Copernic & de Ticho, & prétendit que la terre, par une révolution journaliere, produisoit le

jour & la nuit, tandis que le soleil par son cours annuel caufoit la vicissitude des saisons (voyez LONGOMONTAN, COPERNIC, TICHO, &c). Il observa le premier les taches du soleil; découverte que d'autres attribuent sans fondement à Galilée. Scheiner publia, en 1630, in-fol., son ouvrage intitulé: *Rosa Ursina, sive sol ex admirando facularum & macularum suarum phænomeno varius*, dans lequel il traite de ces taches, ainsi que des points particulièrement brillans qu'on remarque dans le soleil. Lorsqu'il communiqua cette découverte à son provincial, celui-ci craignant qu'il ne se donnât un ridicule, lui conseilla de mettre de la prudence & de la lenteur dans la publication d'une chose qui feroit les idées reçues, mais il ne tint pas le discours impertinent & imbécille qu'on lui fait tenir ordinairement. *Censuerunt superiores mei*, dit Scheiner lui-même, *procedendum esse cautè & pedetentim, donec phænomenum ipsâ aliorum quoque experientia accedente, corroboraretur, neque a tritis philosophorum semitis sine evidentiâ contrariâ recedendum*. *Rosa Urs.* lib. 1, cap. 2. Il fallut donc que Scheiner tint pendant quelque tems sa découverte secrète: il la communiqua cependant à Welfer, qui la publia long-tems avant que Galilée en eût parlé; & lorsque Scheiner, devenu plus libre ou plus hardi, revendiqua sa découverte, Welfer eut l'honnêteté de ne pas la lui contester. On a encore de ce Jésuite: *Oculus, hoc est, fundamentum opticum*, Inspruck, 1619, in-4°. Cette description de

l'œil est exacte, sur-tout quant aux nerfs optiques. Le célèbre Wolff faisoit grand cas de ces deux ouvrages de Scheiner. Il appelle le premier un chef-d'œuvre: *Opus de maculis solaribus absolutissimum*; & il conseille la lecture du second à tous ceux qui veulent apprendre ce qui a rapport à la vision directe. Il est faux que Scheiner se soit donné pour accusateur de Galilée. L'abbé de Lignac a fait à ce sujet un Conte de roman, que M. Bergier a inconfidérément répété (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 mai 1782, p. 32). Le Jésuite combattit le système de l'astronome Florentin, comme les autres qu'il ne trouvoit pas d'accord avec ses opinions, & faisoit en cela ce que font tous les écrivains.

SCHELHAMMER, (Gonthier-Christophe) né à Iéne en 1649, mort en 1716, à 75 ans, devint successivement professeur de médecine à Helmstadt, à Iéne & à Kiel, où il fut aussi médecin du duc de Holstein. On a de lui: *Ars medendi universa*, Leipzig, 1752, 3 vol. in-4°; & un grand nombre d'écrits utiles sur cette science, mais remplis d'injures que son humeur atrabilaire lui a fait prodiguer à ses contemporains. Voyez sa *Vie* par Scheffelius, à la tête des *Lettres* qui lui ont été écrites par divers savans; Wismar, 1727, in-8°.

SCHENCK, (Martin) se distingua dans les guerres par un grand nombre d'actions d'éclat, en combattant tantôt pour le roi Philippe II, & tantôt pour les Hollandois: car rien de plus vénal que ses talens & ses travaux militaires. Il périt dans le

Rhin, en 1589, après avoir vainement tenté de se rendre maître de Nimegue. Il ne se battoit jamais avec plus de prudence & de succès, que lorsqu'il avoit bien bu; & n'étoit jamais plus sûr de garder son secret que lorsqu'il étoit ivre. *Arma nunquam accuratius tractabat quam cum effusè potus ac vino amens: imò ebrietate ipsa, quæ resignare ac aperire occulta quæque consuevit, illum ad arcana occultanda uti solitum ferunt.* Strada de Bell. Belg. Dec. 2, lib. 10.

SCHENCK, (Jean) dit de Grassenberg, né à Fribourg en 1531, fut reçu docteur en médecine à Tubinge en 1454, & obtint ensuite la charge de physicien de sa ville natale, où il mourut le 12 novembre 1598.

On a de lui: *Observationum medicarum, rararum, novarum, admirabilium & monstrorum volumen*, Lyon, 1644, in-fol., par les soins de Charles Spon, & Francfort, 1665, in-fol., par Laurent Straufs, avec des augmentations. — Son fils, Jean-George SCHENCK, exerça la médecine à Haguenau avec succès, & publia plusieurs ouvrages, entr'autres: I. *De formandis medicinae Studiis*, Bâle, 1607, in-12. II. *Hortus Patavinus*, Francfort, 1608. III. *Monstrorum historia mirabilis*, Francfort, 1609, in-4°, &c.

SCHENCKIUS, (Jean-Théodore) savant professeur en médecine à Iéne, mort en 1671 dans sa 52e. année, enseigna & pratiqua avec succès. On a de lui: I. *Medicina generalis novo-antiquæ synopsis*, 1671, in-4°. II. *De sero sanguinis*, 1671, in-4°. III. *Le Catalogue*

catalogue des Plantes du Jardin Medicinal d'Iene, 1659, in-12, &c. On a encore de lui plusieurs ouvrages, mais la plupart n'ont exigé d'autre peine à Schenckius que celle de les extraire mot à mot de différens auteurs.

SCHENCKIUS, (Frédéric) baron de Tautenburch, né vers 1503, conseiller intime de Charles-Quint, président de la chambre impériale de Spire, quitta le barreau, embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine & prévôt du chapitre de S. Pierre à Utrecht, & enfin archevêque de cette ville. Toute son application fut de remédier aux maux de son diocèse. Il tint à cet effet deux synodes, l'un en 1562, l'autre en 1565: dans le second il sollicita l'acceptation du concile de Trente; mais ce ne fut qu'en 1568 qu'il vint à bout de le faire accepter. Le chagrin qu'il eut de voir les progrès que l'hérésie faisoit dans son diocèse, abrégé ses jours. Il mourut le 25 août 1580. On a de ce respectable prélat: I. *De vetustissimo sacrarum imaginum usu*, Anvers, 1567, in-12, solide & savant. II. *Enchiridion veri Prasulis*, Anvers. III. *Acta concilii provincialis Trajectensis*, & plusieurs ouvrages sur la jurisprudence.

SCHERTLIN, (Sébastien) né en 1495 à Schorndorff, dans le duché de Wurtemberg, d'une famille honnête, fit ses premières armes en Hongrie & dans les Pays-Bas. Il passa en Italie, & signala tellement son courage à la défense de Pavie, que le vice-roi de Naples le créa chevalier. Il ne se distingua pas moins à la prise de Rome, à celle de Narni, & au secours

Tome VIII.

de Naples en 1528. Plusieurs princes lui offrirent des pensions annuelles; mais il aim mieux s'attacher au service du sénat d'Ausbourg. En 1546, il épousa ouvertement le parti de la Ligue de Smalkalde contre l'empereur, & la servit de toutes ses forces. La ville d'Ausbourg, menacée d'un siège, lui confia sa défense. Schertlin déploya alors toute sa bravoure; mais cette ville ayant fait la paix, il fut exclus du traité, obligé d'abandonner Ausbourg & de se retirer à Constance. Il passa ensuite au service des François, & aida en 1551 à conclure l'alliance entre le roi Henri II & Maurice électeur de Saxe. Il accompagna Henri II dans ses expéditions du Rhin & des Pays-Bas. Charles-Quint & son frere Ferdinand lui accorderent sa grace en 1553, & lui rendirent tous ses emplois. Il servit depuis avec zele l'empereur Ferdinand I, fut anobli en 1562, & mourut fort âgé en 1577, avec la réputation d'un général habile & d'un politique entreprenant.

SCHETZEL, **SCHETZELON** ou **SCHETZELIUS**, hermite célèbre, habitoit au 12e. siecle la forêt de Grunwald, près de Luxembourg, dans laquelle l'on voit une grotte & une fontaine qui portent son nom. L'auteur de la *Vie* de S. Athard, disciple de S. Bernard, en raconte des choses admirables, & plusieurs de ces singularités qui sortent des regles ordinaires des vertus chrétiennes, mais qui dans l'ordre de la Providence tiennent aux circonstances & à la nature des tems (*voyez* S.

H

PATRICE, S. SIMÉON STY-LITE, &c.). Le Martyrologe Bel-gique en fait mention au 6 août sous le nom de Gifilain. Berth. *Hist. de Luxemb.* tom. 4, p. 97.

SCHEUCHZER, (Jean-Jacques) docteur en médecine, & professeur de mathématiques & de physique à Zurich, naquit dans cette ville en 1672, & y mourut en 1733. Le czar Pierre I l'avoit voulu attirer en Russie; mais le conseil de Zurich qui sentoit le prix de ce savant, l'attacha à sa patrie par sa gé-nérosité. Scheuchzer laissa à sa famille une bibliothèque bien choisie, un beau médaillier & un riche cabinet d'histoire na-turelle. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Le principal est sa *Physique sacrée, ou Histoire naturelle de la Bible*, en 4 gros vol. in-fol., qu'on relie souvent en 8. L'édition originale de ce livre est de 1725, en allemand. La Tra-duction en latin parut à Aus-bourg, 1732-1735, en 4 ou 8 vol. in-fol., elle est de l'au-teur même. Sa latinité est élé-gante, énergique, abondante, quoiqu'elle ne soit pas toujours correcte. On en publia une ver-sion françoise à Amsterdam, 1734, 8 vol. in-fol. L'édition allemande est préférée à toutes les autres, à cause de la beauté des épreuves des 750 planches dont elle est ornée (voyez PFEFFEL); & l'édition latine est préférée à la françoise. Cet ou-vrage savant, curieux, & d'une lecture attachante, est trop dif-fus & contient des choses qu'on eût pu retrancher sans consé-quence; mais c'est blesser les règles d'une critique décente & raisonnable, que de dire avec

M. de Buffon, que ce livre n'est fait que pour amuser les enfans. On y trouve plus de faits constatés & moins d'idées purement systématiques, que dans l'éloquente *Histoire natu-relle*. Un des grands partisans de M. de Buffon (l'abbé Giraud Soulavie) a rendu plus de jus-tice à Scheuchzer: *Ses descrip-tions*, dit-il, *véritables copies de la nature, dureront autant que la nature même*. On a encore de lui: I. *Itinera Alpina*, Leyde, 1723, 4 tom. en 2 vol. in-4°, avec figures. C'est une descrip-tion de tout ce que les Alpes offrent de curieux aux yeux d'un habile observateur de la nature. II. *Piscium Querele*, 1708, in-4°, fig. III. *Herba-rium Diluvianum*, Zurich, 1709, in-fol.; Leyde, 1723, in-fol. On a ajouté à cette édition un catalogue des plantes dont les empreintes se trouvent sur dif-férentes pierres. Cet ouvrage est disposé selon la méthode de Tournefort. IV. *Museum dilu-vianum*, Zurich, 1716, in-8°. V. *Homo diluvii testis*, 1726, in-4°. On trouve dans ces deux ouvrages des monumens incon-testables du déluge, & diverses observations qui détruisent les roman physique, intitulé: *Les Epoques de la Nature*. VI. *Historia Helvetica naturalis pro-legomena*, 1700. VII. *Sciagra-phia Lithologica, seu lapidum figuratorum nomenclator*, Dant-zig, 1740, in-4°, avec fig. VIII. *Nova Litteraria Helvetica*. C'est un journal de la littérature suisse, depuis l'an 1701 jusqu'à l'an 1714. IX. Un Ouvrage sur les eaux minérales de la Suisse, en allemand, Zurich, 1732, in-4°. C'étoit un homme mo-

deste, paisible & droit, ami des Catholiques, qui s'exprimoit franchement sur plusieurs préjugés de sa secte, quoiqu'il n'ouvrît jamais entièrement les yeux à la vérité. Nous citerons pour exemple la maniere dont il s'exprime sur les cérémonies du culte catholique, d'abord si brusquement rejetées, & ensuite si sagement regrettées par les Protestans. *Verbis & gestibus nullas esse vires persuasi sumus; & tamen legimus veteris Testamenti prophetas usos esse miris gestulationibus, quas derideremus hodiè & superstitiosè adscriberemus ritibus. Hic in resurrectione filii unici Sareptani ad mensus est sese Elias ad puerum ter. Ita & maximi propheta maximus discipulus Elifaus Sunamitidis filium, &c.* Phys. Sac., tom. 4, pag. 189. — Son fils, Jean-Gaspar SCHEUCHZER, mort assez jeune à Londres en 1729, a donné une traduction en anglois de l'*Histoire du Japon* de Kempfer, 1727, 2 vol. in-fol. — L'oncle de celui-ci, frere de Jean-Jacques, Jean SCHEUCHZER, premier médecin du Canton de Zurich, mort dans cette ville en 1738, a publié *Agrostographia, seu graminum, junceorum, &c., Historia*, Zurich, 1719, in-4°, avec fig. recherchée.

SCHIAVONE, (André) peintre, né l'an 1522 à Sebenico en Dalmatie, mourut à Venise en 1582. La nécessité lui fit apprendre la peinture, & cette dure nécessité ne lui permit pas d'étudier toutes les parties de son art. Son dessin est incorrect; mais ce défaut n'empêche point qu'il ne soit mis au rang des plus célèbres artistes. Il

avoit un bon goût de draperie, une touche facile, spirituelle & gracieuse; ses attitudes sont d'un beau choix & savamment contraltées. Le Tintoret avoit toujours un tableau de Schiavone devant les yeux lorsqu'il peignoit.

SCHICKARD, (Guillaume) professeur d'hébreu dans l'université de Tubinge, mort de la peste en 1635, à 43 ans, est auteur d'un petit abrégé de grammaire hébraïque, intitulé: *Horologium Schickardi*, in-8°, & de quelques autres ouvrages, où l'on trouve beaucoup d'érudition. Les plus estimés sont: *De jure regio Judæorum*, Leipzig, 1674, in-4°, & *Series Regum Persiæ*, Tubinge, 1628, in-4°.

SCHIDONE, (Barthélemi) peintre, né dans la ville de Modene vers l'an 1560, mort à Parme en 1616, s'attacha principalement à imiter le style du Corregge. Personne n'a plus approché de ce grand maître. Le duc de Parme le fit son premier peintre, & lui fournit plusieurs fois l'occasion de se procurer un état honnête; mais sa passion pour le jeu le réduisit au point de mourir de douleur & de honte, de ne pouvoir payer ce qu'il perdit en une nuit. Ses tableaux sont très-rare. Ceux qu'on voit de lui, sont précieux pour le fini, pour les graces & la délicatesse de sa touche, pour le choix & la beauté de ses airs de tête, pour la tendresse de son coloris & la force de son pinceau.

SCHILDER, (Louis de) né à Bruges en 1606, entra chez les Jésuites en 1626, enseigna 19 ans la philosophie & la théo;

logie, & mourut dans sa patrie en 1667, après avoir publié un *Traité sur les Sacremens*, in-fol., & un petit ouvrage judicieux & utile, *De Principiis formandæ conscientia*. Les auteurs de la compilation informe & calomnieuse, intitulée : *Extrait des assertions*, &c., lui reprochent le probabilisme, tandis qu'il enseigne formellement le sentiment contraire. Voy. ESCOBAR, LA CROIX, MEDINA, MOYA.

SCHILLING, (Diebold) de Soleure en Suisse, fut fait greffier de l'un des tribunaux de la ville de Berne, dans le 15^e. siècle. Il a laissé une *Histoire*, en allemand, de la *Guerre des Suisses contre Charles le Téméraire, duc de Bourgogne*, publiée pour la première fois à Berne en 1743, in-fol. L'auteur s'étoit trouvé à presque toutes des batailles & actions de guerre qu'il décrit.

SCHILTER, (Jean) juriconsulte, né à Pegaw en Misnie, l'an 1632, exerça des emplois honorables à Iene. Il obtint les places de conseiller & d'avocat de Strasbourg, & de professeur honoraire de l'université de cette ville, où il mourut en 1705. On a de lui : I. *Codex Juris Allematici Feudalis*, 1696, 3 vol. in-4°. II. *Theaurus Antiquitatum Teutoniarum*, 1728, 3 vol. in-fol. III. *Des Institutions Canoniques*, 1721, in-8°, dans lesquelles il se propose d'accorder le droit canon aux usages des églises protestantes. IV. *Analyse de la Vie de Pomponius Atticus*, imprimée à Leipzig en 1654, in-4°. V. *Institutiones Juris publici*, 1696, 2 vol. in-8°; ouvrage savant & méthodique.

VI. *De pace Religiosa*, in-8°, petit traité judicieux, où il ne paroît pas être fort zélé pour sa secte, qu'il ne croyoit sans doute point enseigner l'unique & indivisible vérité.

SCHLICHTING, (Jonas de Bukowiec) écrivain Socinien, né en Pologne l'an 1596, exerça le ministère jusqu'à ce qu'il fût chassé en 1647, par la diète de Varsovie, où l'on fit brûler sa *Confessio fidei Christiana*. Il se retira en Moscovie, parcourut plusieurs villes d'Allemagne, & se fixa enfin à Zulichaw, où il mourut en 1661, à 65 ans. C'étoit un homme inquiet, remuant, toujours en guerre avec les Catholiques & les Protestans. Son attachement au Socinianisme lui attira de fâcheuses affaires. On a de lui plusieurs productions. La plupart sont des Commentaires sur divers livres de l'Écriture-Sainte. Ils ont été imprimés à Amsterdam, en 1666, in-fol., & ils se trouvent dans la *Bibliothèque des Freres Polonois*.

SCHMEIZEL, (Martin) né en 1679 à Brassaw, qu'on nomme aussi *Cronstad*, en Transylvanie. Après plusieurs voyages dans le Nord & en Hollande, il enseigna la philosophie à Iene, & fut fait bibliothécaire de cette université. En 1731, le roi de Prusse lui donna le titre de conseiller-aulique, & le fit professeur en droit & en histoire à Hall. Il mourut dans cette ville en 1747. Ses principaux ouvrages latins sont : I. *Commentatio de Coronis tam antiquis, quam modernis*, 1712, in-4°. II. *Schediasma de Clenodiis regni Hungariae & ritu inaugurandi reges Hungariae*,

1713, in-4°. III. *Præcognita historia civilis*, Iene, 1730, in-4°. IV. *Præcognita historia ecclesiastica*, 1720, in-4°. V. *Dissertatio de natura & indole artis heraldicæ*, Iene, 1721. VI. Un grand nombre d'ouvrages historiques & polémiques, en allemand. Il a encore laissé plusieurs écrits qui n'ont pas vu le jour, quoiqu'ils soient plus intéressans que les autres. 1°. *Bibliotheca Hungarica*. 2°. *Anecdota ad Hungariæ & Transylvania statum*. 3°. *Notitia principatus Transylvaniae geographicæ, historicæ & politicæ adornata*. 4°. *Antiquitates Transylvaniae ex lapidum inscriptionibus; numisque antiquis Romanorum eruta*, &c.

SCHMID, (Erasme) natif de Delitzch en Misnie, professa avec distinction le grec & les mathématiques à Wittenberg, où il mourut le 22 septembre 1637 à 77 ans. On a de lui une Edition de *Pindare*, 1616, in-4°, avec un Commentaire chargé d'érudition.

SCHMID, (Sébastien) professeur en langues orientales à Strasbourg, mort en 1697, ne doit pas être confondu avec Jean-André SCHMID, abbé de Mariendal, & professeur luthérien en théologie, mort en 1726. L'un & l'autre ont enfanté un grand nombre de livres peu connus. On distingue parmi ceux du dernier: I. *Compendium Historiæ Ecclesiasticæ*, 1704, in-8°. II. *De Bibliothecis*, 1703, in-4°. III. *Lexicon Ecclesiasticum minus*, 1714, in-8°.

SCHMID, (George-Frédéric) graveur célèbre, né à Berlin en 1712, & mort dans cette ville en janvier 1775,

alla de bonne heure à Paris pour se perfectionner dans son art. L'académie royale de peinture l'admit en 1742 au nombre de ses membres, quoique les Protestans soient exclus de son corps. Revenu deux ans après dans sa patrie, il fut nommé graveur du roi de Prusse, & accrut sa réputation par des chef-d'œuvres successifs. Il excelloit sur-tout dans l'art de graver les portraits.

SCHMITH, (Nicolas) né à Oedenbourg en Hongrie, se fit Jésuite, enseigna les belles lettres & la théologie avec distinction dans son ordre, & mourut recteur du college de Tirnaw en 1767, aimé & estimé par l'égalité & la douceur de son caractère. On a de lui: I. Plusieurs *Través de Théologie*. II. *Series Archiepiscoporum Strigonensium*, Tirnaw, 1751, 2 vol. in-8°. III. *Episcopi Agrienses, fide diplomatica concinnati*, Tirnaw, 1768, in-8°. IV. *Imperatores Ottomanici a capta Constantinopoli, cum epitome principum Turcarum, ad annum 1718*, Tirnaw, 1760, 2 vol. in-tol. Ces ouvrages pleins d'érudition sont écrits d'un style pur, aisé & souvent élégant. On estime sur-tout son *Histoire des Empereurs Ottomans*, qui est peut-être la meilleure que nous ayons. C'est une suite de celle du P. Keri (voyez ce mot). Nous n'avons pas encore une histoire turque complete. Celle de Cantémir passe pour être assez exacte, mais elle est trop peu étendue pour l'espace de tems qu'elle embrasse. Celle de l'abbé Mignot ne peut être considérée que comme une compilation.

Ricaut en a donné une Histoire en anglois, mais elle ne comprend que le 17e. siecle. L'histoire des Turcs ne peut être connue que par celle de leurs ennemis. Ces relations peuvent être suspectes, mais elles n'ont pas un caractère de fausseté comme les annales turques. Les Turcs, si on veut les en croire, ont été des conquérans invincibles. La Porte dans ses Actes représente les princes chrétiens implorant à genoux la clémence du vainqueur. On retrouve dans l'histoire, comme dans les diplomes des Turcs, le faste oriental, qui n'est qu'un étalage ridicule.

SCHNORRENBURG, (Anno) chanoine Prémontré, né à Cologne l'an 1667, fut fait prieur du monastere de Steinfeld, docteur en théologie en 1698, examinateur-synodal à Cologne l'an 1707, & mourut le 11 décembre 1715. On a publié après sa mort : *Institutione juris Canonici cum brevi commentario in reg. juris*, Cologne, 1729, in-4°. Mais les Religieux de Steinfeld désapprouvant cet ouvrage & montrèrent dans une édition qu'ils donnerent du véritable ouvrage de leur confrere, à Cologne en 1740, in-4°, combien il avoit été défiguré dans la premiere édition.

SCHODELER, (Wernher) avoyer de la ville de Bremgarten en Suisse, engagea ses concitoyens, l'an 1532, à rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. On a de lui une *Chronique de Suisse*, en allemand, estimée pour son exactitude.

SCHOEFFER, (Pierre) de Gernsheim, doit être re-

gardé comme l'un des premiers inventeurs de l'imprimerie, avec Guttemberg & Fust. *Voyez ces deux articles.*

SCHOENFELD, (Francois) né à Prague en 1747, d'une famille distinguée, entra chez les Jésuites, y enseigna les sciences & les belles-lettres, & s'occupa en même tems de la composition d'un grand nombre d'ouvrages en allemand & en françois, où regnent la saine raison, l'esprit solide quelquefois brillant, le zele pour la Religion, & les sentimens d'une vraie piété. On distingue le *Traité: De amore veritatis & veritate amoris*, Prague, 1770; & *iv Discours qui ont pour titre: Religio Catholica ferventer est prædicanda, propugnanda prudenter*, Prague, 1783. Parmi ses ouvrages allemands, il se trouve des poésies où il y a de l'élevation & de la chaleur, & quelques dissertations théologiques & d'érudition, entre lesquelles *L'Influence des bons & des mauvais Esprits sur l'homme* a eu beaucoup de vogue. Après la destruction de la société, il devint doyen de Reichstadt dans le cercle de Bunzlau. Il vivoit encore en 1784. — Il ne faut pas le confondre avec Mathias **SCHOENFELD**, Jésuite de la province de Baviere, écrivain aussi fécond que judicieux, dont les ouvrages, la plupart écrits en allemand, & joliment imprimés, ont produit de grands fruits dans la plupart des provinces de l'empire; particulièrement son *Abrégé historique de la Bible, destiné à l'instruction publique*, avec des figures, très-supérieur au sec & ennuyeux *Royaumont; Les Véra-*

etis fondamentales de la Religion, exposées dans leur ordre naturel, & leur dépendance réciproque; Le Philosophe Chrétien dans l'adversité; La vraie parure de la Jeunesse, &c.; Regles puisées dans la Religion & la raison pour conserver la santé, &c. Tous ces ouvrages sont écrits élégamment, d'une manière naturelle & attachante, & tout empreints des beautés aimables & convaincantes de la vertu. Il vivoit encore en 1786.

SCHOLL, (Herman) voy.

HARTZEIM.

SCHOEPFLIN, (Jean-Daniel) né à Surzbourg dans le Brisgaw, en 1694, professeur en histoire dans l'université luthérienne de Strasbourg, mort en 1771, s'est fait connoître par des ouvrages pleins de recherches. I. *Alsatia illustrata, Celta, Romana, Francica*; Colmar, 1751, 2 vol. in-fol. Quelque savante que soit la critique de l'auteur, on a cru qu'il rejetoit quelques faits d'une manière trop tranchante, tandis qu'il en adopte trop légèrement quelques autres. Cet ouvrage qui sembloit devoir effacer l'*Histoire générale d'Alsace* du P. Laguille, n'a point eu cet effet. II. *Alsatia Diplomatica*, Manheim, 1 vol. in-fol. III. *Vindicia Celta*, Strasbourg, 1754, in-4°, sur l'origine & la dispersion des peuples qui, dans l'antiquité, portoient le nom de Celtes. IV. *Vindicia Typographia*, Strasbourg, 1750, in-4°. Il y fait de vains efforts pour assurer l'invention de l'imprimerie à la ville de Strasbourg (voyez GUTTEMBERG). V. Divers autres Ouvrages savans, & des *Differ-*

tations réunies en un vol. in-4°.

Ring a donné sa *Vie* en latin.

SCHOLARIUS, (Georges) l'un des plus savans Grecs du 15e. siècle, fut juge général des Grecs, secrétaire de l'empereur de Constantinople & son prédicateur ordinaire. Il embrassa depuis l'état monastique, & prit le nom de *Gennade*. N'étant encore que laïc, il assista au concile de Florence, où il se déclara hautement en faveur de l'union des Grecs avec les Latins; il fit, à son retour à Constantinople, une excellente *Apologie* des articles contenus dans le décret du concile de Florence. Il y dépeint, avec l'éloquence la plus touchante, l'état où cette malheureuse ville de Constantinople se trouvoit réduite; mais Marc d'Éphèse l'ayant depuis fait changer de sentiment, il devint un des plus grands adversaires de la réunion. Après la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, Gennade fut élu patriarche de cette ville. Le sultan Mahomet II lui donna l'investiture, suivant la coutume des empereurs Grecs, & lui mit en main le bâton pastoral; mais voyant les troubles s'augmenter, sans espérance de pouvoir les apaiser, ce patriarche abdiqua en 1458, & se retira dans un monastere de la Macédoine, où il mourut vers 1460. Ses principaux ouvrages (qu'on trouve dans les *Conciles* du P. Labbe & dans la *Bibliothèque des Peres*) sont: I. Une *Lettre* adressée aux évêques Grecs touchant l'union. II. Trois *Discours*, prononcés dans le concile de Florence, sur les moyens de procurer la paix.

III. Un *Traité de la Procession du St.-Esprit, contre Marc d'Éphèse*. IV. Un *de la Prédetermination*, traduit en latin avec de bonnes notes, par Charles Libertinus, Prague, 1673, in-8°; & plusieurs autres, dont l'abbé Renaudot nous a donné le catalogue dans la *Créance de l'Église Orientale sur la Transsubstantiation*. Ce savant a publié aussi une *Homélie de Scholarius*, dans laquelle il reconnoit la transsubstantiation. Quelques critiques ont prétendu, non sans quelque vraisemblance, que le Scholarius, patriarche & zélé schismatique, étoit différent de celui qui avoit défendu si vivement l'union avec l'Église Romaine.

SCHOLASTIQUE, (Ste.) vierge, sœur de S. Benoît, née à Nursie, ville d'Italie, sur la fin du 7^e. siècle, suivit la vie ascétique, & établit une communauté de Religieuses. Elle alloit visiter son frere tous les ans; la dernière année qu'elle lui rendit ce devoir, elle prédit sa mort prochaine, qui arriva vers l'an 543. Rien de plus intéressant & d'une naïveté plus touchante, que la relation que fait S. Grégoire d'une de ces entrevues de la Sainte avec son frere, où Benoît fut obligé par une pluie survenue à la demande de Scholastique, de passer la nuit avec elle dans des entretiens animés de tout le feu d'une charité céleste. Elle mourut trois jours après.

SCHOMBERG, (Pierre) né à Würzburg, d'une ancienne & noble famille, fut chanoine de Bamberg, ensuite évêque d'Ausbourg & cardinal en 1439. Le pape Eugene IV

& l'empereur Frédéric III faisoient beaucoup de cas de ses lumières, & le consultoient dans des affaires importantes. Il fut chargé de plusieurs négociations, qui avoient pour objet la paix entre l'Angleterre & la France, & la pacification des querelles élevées entre les princes Allemands. Il mourut à Dillingen en 1469. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas de SCHOMBERG, aussi cardinal, issu de l'ancienne maison de Schomberg, dans la Misnie. Ayant étudié le droit à Pise, il fut si touché d'un discours de Savonarole, qu'il se mit sous sa conduite, & entra dans l'ordre de S. Dominique en 1497. Son mérite le fit élever en 1520 sur le siege de Capoue. Envoyé en France par Clément VII, il contribua beaucoup à faire conclure la paix de Cambray entre Charles-Quint & François I. Paul III le décora de la pourpre en 1535. Peu s'en fallut qu'il ne fût élu pape dans les conclaves où furent proclamés Adrien VI & Clément VII. On a de lui v *Sermons*, qu'il prononça devant Jules II en 1505, & quelques *Lettres* dans le Recueil de celles des princes. Il mourut à Rome le 9 septembre, à l'âge de 65 ans.

SCHOMBERG, (Henri) de la même famille que le cardinal dont nous venons de parler, naquit d'une branche qui s'étoit établie en France, & servit en 1617 dans le Piémont, sous le maréchal d'Estrées, & sous Louis XIII, en 1621 & 1622, contre les huguenots. Après s'être distingué en diverses occasions, il fut honoré

du bâton de maréchal de France l'an 1625. Il prouva qu'il en étoit digne par la défaite des Anglois au combat de l'isle de Rhé en 1627, & en forçant le Pas de Suse en 1629. Il fut blessé, dans cette dernière journée, d'un coup de mousquet aux reins; & dès qu'il fut guéri, il se rendit maître de Pignerol en 1630, & secourut Casal. Envoyé en Languedoc contre les rebelles, il gagna en 1632 la victoire de Castelnaudari, où le duc de Montmorenci fut blessé & fait prisonnier. Cette victoire valut le gouvernement de Languedoc au maréchal de Schomberg, qui mourut à Bourdeaux d'apoplexie, le 15 novembre de la même année, à 49 ans. On a de lui la *Relation de la Guerre d'Italie*, à laquelle il eut tant de part. Elle fut imprimée en 1630, in-4°, & réimprimée en 1669 & 1682.

— Son fils, Charles de SCHOMBERG, étoit duc d'Halluin (& ordinairement désigné sous ce nom) par sa femme, Anne duchesse d'Halluin. Il fut gouverneur du Languedoc, & reçut le bâton de maréchal de France en 1637, après qu'il eut remporté une victoire sur les Espagnols, près de Leucate en Roussillon. Il eut plusieurs autres avantages sur eux dans le cours de cette guerre, & prit d'assaut la ville de Tortose en 1648. Il mourut à Paris en 1656, à 56 ans.

SCHOMBERG, (Frédéric-Armand de) d'une famille illustre, mais différente de celle des précédens, porta d'abord les armes sous Frédéric-Henri, prince d'Orange, & ensuite sous son fils le prince Guil-

laume. Son nom avoit pénétré en France; il passa au service de cette monarchie, & obtint les gouvernemens de Gravelines, de Furnes, & des pays circonvoisins. En 1661, il fut envoyé en Portugal, & y commanda si heureusement, que l'Espagne fut contrainte de faire la paix en 1668, & de reconnoître la maison de Bragance légitime héritière du royaume de Portugal. Schomberg, ayant combattu avec tant de succès en Catalogne l'an 1672, obtint, quoique protestant, le bâton de maréchal de France en 1675. Il passa ensuite dans les Pays-Bas, où il fit lever les sièges de Maestricht & de Charleroi. En 1685, année de la révocation de l'Edit de Nantes, il se retira en Portugal, d'où il passa bientôt après en Allemagne, puis en Angleterre, avec Henri-Guillaume, prince d'Orange, qui alloit s'emparer de ce royaume. Ce prince l'envoya commander en Irlande en 1689, & s'y étant rendu l'année d'après, il y eut un combat contre l'armée du roi Jacques, campée au-delà de la rivière de la Boine. Schomberg remporta la victoire, mais il y fut tué. Sa postérité est restée au service du roi d'Angleterre.

SCHOMER, (Juste-Christophe) né à Lubeck en 1648, mort en 1693, étoit professeur de théologie à Rostock. Il publia en 1690 sa *Theologia moralis sibi constans*. Le titre fait allusion aux révolutions que la morale comme le dogme avoit essuyées chez les Protestans, & que l'auteur tâchoit d'arrêter. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de 1707. On

a encore de Schomer des *Commentaires* sur toutes les *Épîtres de S. Paul*, en 3 vol. in-4°.

SCHONÆUS, (Corneille) né en 1541 à Goude en Hollande, poète latin, a composé des *Élégies*, des *Épigrammes*, &c. Mais ce qui l'a fait connoître, ce sont des *Comédies sacrées*, dans lesquelles il a fait le style de TERENCE; ouvrages plus estimables encore par l'intention de l'auteur & la sagesse de ses vues, que par l'élégance & la pureté de l'expression. Ceux qui savent quels dégâts l'histrionnisme ancien & moderne a fait dans les mœurs, ne peuvent qu'estimer un travail qui donne à l'esprit & au cœur des jeunes gens, une espèce de change qui les attache à des objets innocens, & prévient la recherche ou les regrets des spectacles licencieux (voy. CYGNE). La réputation qu'il acquit, jointe à la régularité de sa conduite, lui procura le rectorat de l'école de Harlem, emploi qu'il exerça avec beaucoup de succès pendant 25 ans. Il y mourut le 23 novembre 1611, ayant conservé un attachement inviolable à la religion de ses pères, dans un tems où les nouvelles hérésies agitoient toutes les têtes. Schonæus a été loué par les meilleurs écrivains de son tems. On a donné un grand nombre d'éditions de ses *Comédies sacrées*, sous le titre de *Terentius Christianus*. Les plus estimées sont celles d'Amsterdam, 1629; Cologne, 1652, & Francfort, 1712, 2 vol. in-8°.

SCHONER, (Jean) mathématicien, né à Carlstadt en Franconie, l'an 1477, mort en

1547, occupa une chaire de mathématiques à Nuremberg. Ses *Tables Astronomiques* (Wittemberg, 1588, in-4°) qu'il publia après celles de Regiomontan, & qui furent appelées *Resolutæ*, à cause de leur clarté, lui firent un nom célèbre. On a encore de lui le recueil de ses *Œuvres Mathématiques*, Nuremberg, 1551, in-fol.

SCHONLEBEN, (Jean-Louis) né à Laubach en Carniole, étudia l'histoire avec succès, & mérita d'en être nommé professeur dans sa patrie. Ses souverains qui l'honorèrent, en furent honorés à leur tour. Il composa une histoire savante de leur maison, intitulée: *Dissertatio de primâ origine Domûs Habsburgo-Austriacæ*, in-fol. Après avoir rendu cet hommage littéraire à ses maîtres, il en rendit un pareil à son pays. Il en fit l'histoire sous ce titre: *Carniola antiqua & nova*, jusqu'à l'an 1000, 3 tom. in-fol. Cet auteur mourut au commencement du 18^e. siècle.

SCHOOCKIUS, (Martin) né à Utrecht en 1614, fut successivement professeur en langues, en éloquence & en histoire, en physique & en logique, à Utrecht, à Deventer, à Groningue, & enfin à Francfort-sur-l'Oder, où il mourut en 1669, à 55 ans. On a de lui un nombre prodigieux d'ouvrages de critique, de philosophie, de théologie, de littérature, d'histoire, &c., in-12 & in-8°, dans lesquels il ne fait que compiler. Les principaux sont: I. *Exercitationes variæ*, 1663, in-4°, qui ont reparu avec ce titre: *Martinæ*

Themidis Exercitationes, 1688, in-4°. II. Des *Traitéts sur le Beurre*. III. Sur *l'averfion pour le Fromage*. IV. Sur *l'Œuf & le Poulet*. V. Sur *les Inondations*. VI. De *Harengis, feu Halecibus*. VII. De *signaturis factis*. VIII. De *Ciconiis*. IX. De *ſceptiſmo*. X. De *ſternutatione*. XI. De *Cereviſia*. XII. *Traſtatus de Turffis*. XIII. De *Statu reipublicæ federati Belgii*. XIV. De *imperio maritimo*. XV. De *natura ſoni*. XVI. De *Nihilo*. XVII. De *Lingua Helleniſtica*. XVIII. *Admiranda Methodus novæ philoſophiæ* contre Descartes. XIX. Des *Ecrits de controverſe*, qui prouvent qu'il entendoit mieux les matières de beurre & de fromage, que celles de la Religion. Voffius, offenſé de ſon humeur ſatyrique, l'appelle tout uniment *impudentiſſima beſtia*.

SCHOONHOVIUS, (Florent) poète, né à Goude en 1594, s'appliqua toute ſa vie à la poéſie. Les démêlés des différentes ſectes de ſon pays lui ayant fait reconnoître la néceſſité d'un juge viſible, il ſe fit catholique & mourut vers 1648, après avoir publié : I. *Poëmata*, Leyde, 1613. Ce ſont des *Pſtorales* & des *Odes*. II. *Emblemata*, Amſterdam, 1618, in-4°. Ces ouvrages lui ont aſſuré une place parmi les poètes de la claſſe moyenne.

SCHOREL, (Jean) peintre, natif d'un village nommé Schorel en Hollande, étudia quelque tems ſous Albert Durer. Un Religieux qui alloit à Jérufalem, engagea Schorel à le ſuivre. Ce voyage lui donna occaſion de deſſiner les lieux ſanctifiés par la préſence de

Jefus-Chriſt, & les autres objets qui peuvent intéreſſer la curioſité ou la piété. Il parcourut enfuite l'Europe. S'étant arrêté pendant quelque tems en Italie, le pape Adrien VI lui donna l'intendance des ouvrages du bâtiment de Belvédere; mais la mort de ce pontife, qui ſurvint un an après, engagea Schorel à ſ'en retourner dans ſa patrie, & dans ſa route il paſſa par la France, où François I voulut inutilement le retenir. Ce peintre, recommandable par la connoiſſance de la poéſie, de la muſique, des langues & par l'intégrité de ſes mœurs, mourut en 1572, à 76 ans. Le roi de Suede, pour lequel il avoit fait un tableau de la *Vierge*, lui fit préſent d'un anneau d'or.

SCHORUS, (Antoine) grammairien, natif d'Hooghſtrate en Brabant, embralla la religion proteſtante, & mourut à Lauſanne en 1552. On a de lui pluſieurs bons ouvrages de grammaire, dont les humaniſtes venus après lui ont ſouvent profité ſans les citer. Les principaux ſont : I. *Theſaurus Ciceronianus*, Straſbourg, 1570, in-4°. II. *Phraſes Linguae Latinae à Cicerone collectæ*, in-8°, Bâle, 1550, & Tubinge, 1728. III. *Ratio diſcendæ, docendæque Linguae Latinae ac Graecæ*, in-8°. IV. Une Comédie latine, intitulée : *Eusebia, ſive Religiogio*, qu'il fit repréſenter par ſes écoliers en 1550 à Heidelberg, où il étoit profeſſeur de belles-lettres; & comme dans cette piece ſatyrique il vouloit prouver que les grands méconnoiſſoient la Religion, & qu'elle n'étoit accueillie que

par le peuple, l'empereur le fit chasser de la ville. — On croit que Henri SCHORUS, mort vers l'an 1590, connu aussi par divers ouvrages de grammaire, imprimés à Strasbourg, étoit le fils d'Antoine Schorus.

SCHOT ou SCOT, (Reginald) gentilhomme Anglois, est auteur d'un livrelatin, où il a entrepris de prouver que tout ce que l'on dit des magiciens & des forciers est fabuleux, ou se peut expliquer par des raisons naturelles. Il parut en 1584, in-4°, & fut condamné au feu en Angleterre. Voyez DEERIO, HAEN, MÉAD.

SCHOTANUS, (Christian) ministre Protestant, né à Scheng, village de Frise, en 1603, fut professeur de la langue grecque & de l'histoire ecclésiastique, & prêchant à Franeker. Il y mourut l'an 1671, après avoir donné : I. *Description de la Frise*, avec fig., 1656, in-4°. II. *Histoire de la Frise jusqu'en 1558*, in-fol. Ces deux ouvrages sont en flamand. Il y parle des Catholiques avec la partialité si ordinaire aux Protestans. III. *Continuatio historiae sacrae Sulpitii Severi*, Franeker, 1658, in-12. IV. *Bibliotheca historiae sacrae Veteris Testamenti, sive Exercitationes sacrae in historiam sacram Sulpitii Severi & Josephi*, 1664, 2 vol. in-fol. A voir le titre, on croit que c'est un commentaire pour éclaircir le texte de ces historiens suivant les règles de la critique, & dans la réalité ce n'est que le résultat informe des leçons de l'auteur. Schotanus a eu un fils nommé JEAN,

qui a été professeur de philosophie à Franeker, mort l'an 1699. Il a fait des *Paraphrases* en vers sur les *Méditations* de Descartes, où il entre en lice avec le savant Huet, & attaque, mais bien foiblement, l'ouvrage de ce prélat sur la philosophie cartésienne.

SCHOTT ou SCHOT, (André) né à Anvers en 1552, fit ses études à Louvain, puis à Paris, où il fut lié d'amitié avec Busbec & plusieurs savans. Il alla ensuite en Espagne, & emporta aux concours une chaire de la langue grecque à Salamanque. Antoine Augustin, archevêque de Tarragone, le voulut avoir chez soi; il vécut quelque tems avec ce prélat, se fit ensuite Jésuite en 1586, & fut nommé professeur en éloquence à Rome. Il retourna ensuite à Anvers, où il enseigna le grec avec réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1629, dans sa 77e. année. C'étoit un homme laborieux, franc, généreux, poli, officieux. Les Hétérodoxes l'ont autant loué que les Catholiques. On a de lui : I. Traduction de *Photius*, imprimée à Paris en 1606, in-fol.; elle manque d'exactitude & de précision. II. La première édition de l'*Historia Augusta* de Sextus Aurelius, 1579. III. Des éditions de *Cornelius Nepos*, Francfort, 1600, in-folio; de *Pomponius Mela*, Anvers, 1582, in-4°; de *Séneque l'orateur*, avec des Supplémens où il y avoit des lacunes, Paris, 1606, in-folio; de *S. Basile le Grand*, avec des notes, 1616, in-folio; des *Commentaires sur le Pentateuque* de S. Cyrille, grec & latin; des *Epîtres* de S. Isidore

de Peluse, grec & latin, Rome, 1629, premiere édition; des *Antiquités Romaines* de Rosin, avec des additions, Cologne, 1645, in-4°; des *Epîtres* de Paul Manuce, Cologne, 1624; des *Ouvres* de Louis de Grenade, 1628; de la *Sicilia, Magna Græcia*, &c., de Hubert Goltzius, avec des notes, 1617, in-folio; des *Fasti Romani* du même auteur, 1618, in-folio; des *Ouvres* d'Ennodius, de Claudien Mamert, avec des notes, &c., Tournay, 1610. IV. *Vita comparata Aristotelis & Demosthenis*, Aushourg, 1603, in-4°. V. *Eloge funebre d'Antoine Augustin*, archevêque de Tarragone, 1586, & avec les *Dialogues* de ce prélat, publiés avec des notes par Etienne Baluze. VI. *De Bono silentii religiosorum & secularium*. VII. *De sacris & catholicis S. Scripturae interpretibus*, Cologne, 1618, in-4°. VIII. *Adagia sacra Novi Testamenti græcè & latinè*, Anvers, 1629, in-4°. IX. *Litteræ Japonicæ*. X. *Tabula rei nummaria*, 1615, in-8°. Cet ouvrage est tiré de Budé, Agricola & Ciacconius. XI. *Hispania illustrata, seu rerum urbiumque Hispaniæ, Lusitaniæ Scriptorum*, Francfort, 1606-1608, 4 vol. in-fol. XII. *De Priscâ religione ac diis gentium*, dans l'édition qu'il a donnée des *Dialogues* d'Antoine Augustin, Anvers, 1617, in-fol., &c. On lui attribue encore la *Bibliothèque d'Espagne*, in-4°, en latin; mais cet ouvrage a été fait seulement sur ses Mémoires. Tous ces écrits sont remarquables par un grand fonds de savoir. — François SCHOTT, son frere, membre de la ré-

gence d'Anvers, mort en 1622, est connu par son *Itinerarium Italia, Germaniæ, Galliæ, Hispaniæ*, Vienne, 1601, in-8°. SCHOTT, (Gaspar) Jésuite, né dans le diocèse de Würzburg en 1608, entra chez les Jésuites en 1627, & fut envoyé pour enseigner la physique & les mathématiques à Palerme en Sicile, ce qu'il fit pendant plusieurs années avec un succès éclatant. Il alla ensuite à Rome, & se lia avec le célèbre P. Kircher, d'une amitié que la conformité des goûts pour les sciences, rendoit intime. Il retourna dans sa patrie, ou après avoir enseigné les mathématiques, il mourut le 20 mai 1666. On a de lui divers ouvrages qui prouvent beaucoup d'érudition. Les plus connus sont: I. *Sa Physica curiosa, sive Mirabilia naturæ & artis*. Cet ouvrage, réellement curieux, est en 2 vol. in-4°. L'auteur y a compilé beaucoup de singularités sur les hommes, sur les animaux, sur les météores. On y trouve des recherches sur les montres & sur divers phénomènes où la nature semble s'écarter de ses loix. L'auteur montre, dans quelques endroits, autant de crédulité que de savoir; il dit tout bonnement, que les animaux qui ont peuplé l'Amérique, y ont été vraisemblablement transportés par les anges. La partie qui contient les *mirabilia artis*, est la plus estimée. II. *Magia naturalis & artificialis*, 1677, 4 vol. in-4°: plein de recherches & de connoissances physiques & statiques. III. *Technica curiosa*, Nuremberg, 1664, in-4°. IV.

Machina hydraulico-pneumatica, 1657, in-4°. V. *Pantometrum Kircherianum sive instrumentum geometricum novum*, 1660. VI. *Itinerarium staticum Kircherianum*, 1660. VII. *Encyclopaedia*, 1661. C'est un cours de mathématiques. VIII. *Mathesis Casarea*, 1662, 2 vol. in-4°. IX. *Anatomia physico-hydrostatica fontium & fluminum*, 1663, in-8°. X. *Arithmetica practica generalis & speculativa*, 1663, in-8°. XI. *Schola stegano-graphica*, 1664, in-4°. XII. *Organum mathematicum*, 1668, in-4°. La physique usuelle & expérimentale fut le principal objet de ses recherches & de ses travaux. On fait peu d'expériences maintenant dont on ne trouve la marche, le résultat & l'application dans les écrits du P. Schott; cependant il n'est presque cité nulle part: on en sent facilement le motif. M. Mercier, abbé de S. Leger de Soissons, a donné une *Notice raisonnée des Ouvrages du P. Schott*, Paris, 1785, 1 vol. in-8°. Il y démontre que ce savant s'est occupé ou plutôt amusé de ces découvertes qui sont aujourd'hui tant de bruit; telles que les têtes parlantes, l'instruction des sourds & muets, la palingénésie des plantes, la marche sur les eaux, les écritures cachées, &c. L'ignorance où l'on est généralement de ces secrets dans un siècle où on ne lit que les brochures du jour, a enhardi des écrivains trop confians à se les attribuer. En restituant ces larcins au vrai propriétaire, si M. Mercier a excité les plaintes des charlatans modernes, il n'a pu manquer d'obtenir les suf-

frages du public juste & impartial. Le célèbre Bayle, plus honnête & plus vrai que ces plagiaires, avoue que le P. Schott lui a donné les premières idées de sa machine pneumatique. Voyez KIRCHER Athanase.

SCHRÆDER ou SKYTTE, (Jean) ministre d'état en Suede, né de parens obscurs à Nicoping, mort à Stockholm en 1645, avoit été précepteur de Guttaphe-Adolphe qui le créa baron, & l'employa en diverses ambassades. On a de lui des *Harangues* & d'autres ouvrages.

SCHREVELIUS, (Cornéille) né à Harlem en 1615, fut recteur des écoles d'humanités à Leyde en 1642, & remplit cet emploi jusqu'à sa mort arrivée le 11 septembre 1664. Il a travaillé plus qu'aucun autre aux éditions d'auteurs classiques, faites en Hollande, & connues sous le nom de *Variorum*, qui sont fort belles & correctes, mais souvent chargées de notes qui manquent de goût & de discernement. On a de lui un *Lexicon Grec & Latin*, Leyde, 1647, in-8°, augmenté par Joseph Hill, 1676, in-4°. Les meilleures éditions sont celles d'Amsterdam, 1710; Paris, 1752, & Dresde, 1762. C'est son meilleur ouvrage; on s'en sert dans plusieurs colleges. On auroit bien fait d'en ôter une fade raillerie du purgatoire: mais tel est l'esprit de secte, il infecte tout ce qu'il touche; il faut qu'il dogmatise même dans les ouvrages de Grammaire. — Son pere, Théodore SCHREVELIUS, se distingua aussi dans les belles-lettres, fut recteur

des colleges d'humanités de Harlem & de Leyde, & donna une *Histoire de la Ville de Harlem* en latin, Leyde, 1647, in-4°.

SCHROEDER, (Jean) né en Westphalie l'an 1600, s'appliqua à la médecine, exerça sa profession dans les armées Suédoises, & fut nommé physicien de la ville de Francfort où il mourut le 30 janvier 1684. On a de lui : *Pharmacopœia medico-chymica*, Francfort, 1677, in-4°, & en allemand, Nuremberg, 1685, in-4°. Boerhave parle avec éloge de cet ouvrage dans sa *Methodus studii medici*; mais Haller dans ses notes sur la *Methodus* en parle moins avantageusement.

SCHULEMBERG, (Jean de) comte de Mondejen, après avoir servi long-tems contre les Espagnols, fut fait gouverneur d'Arras en 1652. Deux ans après, il en soutint le siege avec tant d'habileté, qu'il força les Espagnols de le lever avec perte de leurs bagages, munitions & artillerie. Ce service lui valut le bâton de maréchal de France en 1658. Il mourut 10 ans après, sans postérité, après avoir été décoré du titre de chevalier des ordres du roi en 1661.

SCHULEMBOURG, (Mathias Jean, comte de) né en 1661, se consacra à la guerre dès sa plus tendre jeunesse. Il se mit au service du roi de Pologne, qui lui confia en 1704 les troupes Saxones dans la grande Pologne. Schulembourg, poursuivi par le roi Charles XII, & se voyant à la tête d'une armée découragée, songea plus à conserver les

troupes de son maître, qu'à vaincre. Ayant été attaqué avec son petit corps de troupes le 7 novembre de cette année, près de Punitz, par le roi de Suede, fort de 1000 hommes de cavalerie, il fut se poster si avantageusement, qu'il déconcerta toutes les mesures. Après cinq attaques, Charles fut obligé de se retirer, laissant les Saxons maîtres du champ de bataille. Cette action fut regardée comme un coup de maître, & Charles XII ne put s'empêcher de dire : *Aujourd'hui Schulembourg nous a vaincus*. Ce héros fut battu l'année d'après; mais sans que ses défaites altérassent sa gloire. En 1708, il obtint le commandement de 9000 hommes, que le roi Auguste donna à la solde des Hollandois, & il se trouva l'année d'après à la bataille de Malplaquet. Le prince Eugene, témoin de son courage, concut dès-lors pour lui l'estime la plus sincere. Schulembourg ayant quitté le service polonois en 1711, pour passer à celui de Venise; ce prince le recommanda en termes si forts, que la république lui donna 10,000 sequins par an, & le commandement de toutes ses forces par terre. Son courage fut bientôt nécessaire aux Vénitiens. Les Turcs tournerent leurs regards, en 1716, sur l'isle de Corfou, qui est comme l'avant-mur de Venise. Ils aborderent dans cette isle avec 30,000 hommes, munis d'une nombreuse artillerie, & les firent avancer vers la forteresse qu'ils commencerent à assiéger vigoureusement. Schulembourg, qui s'y étoit ren-

fermé de bonne heure, soutint avec tant de courage les assauts, & fit des sorties si vives, que les Turcs furent obligés, la nuit du 21 août, de lever le siège de cette place. Ils abandonnerent leur camp, leur artillerie, plusieurs milliers de buffes & de chameaux, & laissèrent un nombre considérable de leurs morts sans sépulture. Schulembourg fit rétablir ensuite tout ce qui avoit été endommagé; il forma des projets pour mieux fortifier l'isle de Corsou; il mit une garnison dans l'isle de Maura, que les Turcs avoient abandonnée. Après avoir fait tout ce qu'on peut attendre d'un général expérimenté, il s'en retourna vers la fin de l'année à Venise, où il fut reçu avec les marques d'estime qu'il méritoit. On augmenta sa pension. On lui fit présent d'une épée enrichie de diamans. On lui fit dresser une statue dans l'isle de Corsou, & un monument dans l'arsenal de Venise. En 1726, il fit un voyage en Angleterre, pour aller voir sa sœur, qui étoit comtesse de Kendale: George I l'accueillit avec distinction. Après avoir été comblé d'honneurs, il s'en retourna à Venise, où il mourut en 1743. Schulembourg fut pendant plus de 28 ans général feld-maréchal au service de la république.

SCHULTENS, (Albert) né à Groningue, montra beaucoup de goût pour les livres arabes. Il devint ministre de Waffenaer, & 2 ans après, professeur en langues orientales à Franeker. Enfin on l'appella à Leyde, où il enseigna l'hébreu

& les langues orientales avec réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1750, âgé d'environ 70 ans, & selon d'autres en 1741. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui sont aussi remarquables par la justesse de la critique, que par la profondeur de leur érudition. Les principaux sont: I. Un *Commentaire sur Job*, 2 vol. in-4°. II. Un *Commentaire sur les Proverbes*, in-4°. III. Un livre intitulé: *Vetus & regia via hebraïzandi*, in-4°. IV. Une *Traduction latine du livre arabe d'Hariri*. V. Un traité des *Origines hébraïques*. VI. Plusieurs *Ecrits contre le système de Gouffet*. Il y soutient que pour avoir une parfaite intelligence de l'hébreu, il faut y joindre l'étude de l'arabe. VII. *La Vie de Saladin*, traduite de l'arabe, Leyde, 1732, in-fol. VIII. *Animadversiones Philologicae & criticae ad varia loca Veteris Testamenti*. IX. Une bonne *Grammaire Hébraïque*. X. *De Palma ardente*, Franeker, 1729.

SCHULTING, (Corneille) né à Steenwyck, dans l'Over-Yssel, vers l'an 1540, chanoine de S. André à Cologne, mort le 23 avril 1604, a donné plusieurs ouvrages, dans lesquels il montre beaucoup de savoir & assez de critique pour le tems où il vivoit. Les principaux sont: I. *Confessio Hieronymiana ex omnibus germanis B. Hieronymi operibus*, Cologne, 1585, in-fol. II. *Bibliotheca Ecclesiastica, seu commentaria sacra de expositione & illustratione Missalis & Breviarii*, Cologne, 1599, 4 vol. in-fol. Il y fait voir l'antiquité des offices de l'Eglise & combat les liturgies
des

des Protestans. Cet ouvrage qui a demandé des recherches infinies, n'est pas commun. III. *Bibliotheca Catholica contra Theologiam Calvinianam*, Cologne, 1602, 2 vol. in-4°. IV. *Hierarchica Anacrysis*, Cologne, 1604, in-fol. Il y donne une liste raisonnée des colloques que les différentes sectes des Protestans ont tenus entre eux, & montre combien ils sont différens des synodes de l'Eglise catholique.

SCHULZE, (Jean-Henri) médecin, né à Colbitz, dans le duché de Magdebourg, l'an 1687, fut professeur à Hall & mourut en 1745. Il avoit beaucoup de connoissances, sur-tout dans l'anatomie, & possédoit bien les langues grecque & arabe. On a de lui : I. *Historia Medicinæ a rerum initio ad annum urbis Romæ 535 deducta*, Leipzig, 1728, in-4°. On y trouve beaucoup de choses, mais écrites d'après des mémoires peu sûrs, sur la médecine des Chinois, des Malabares & des Egyptiens. L'*Histoire de la Médecine* de Daniel le Clerc lui a été d'une grande utilité. II. *Physiologia Medica*, Hall, 1746, in-8°. Il s'y éloigne de tout ce qui a l'air de système. III. *Pathologia generalis & specialis*, 1747. IV. *De Materia medica*. V. *Dissertationes medicae & historicae*, &c.

SCHUPPACH, (Michel) médecin de Lagnau, dans le canton de Berne, mort en 1781, se rendit célèbre par l'usage qu'il fit des simples de son pays, & par le talent de juger des maladies à la vue des urines; ce qui lui a fait donner par Voltaire le nom de *Médecin*

Tome VIII,

des urines. Il est constant qu'il opéra un grand nombre de guérisons, que sa maniere de raisonner sur les maladies étoit juste, qu'il en faisoit très-bien les indications, que ses remèdes n'avoient rien d'inquietant ni de hasardé, & qu'il parut rappeler la médecine à sa notion primitive, en la rapprochant de la marche & du vœu de la nature. Bernard Palissy fait mention d'un médecin du Poitou qui se fit aussi une grande réputation par l'inspection des urines, en tâchant d'ailleurs de connoître l'état des malades par un petit stratagème indigne d'un homme instruit. Mais il est certain que le bon Schuppach n'y mettoit aucun artifice de ce genre.

SCHUPPIUS, (Jean-Balthasar) né à Giessen en 1610, fit divers voyages littéraires, & occupa différentes places, entr'autres celle de pasteur à Hambourg en 1661. On a de lui des ouvrages de littérature & de philosophie, imprimés à Francfort en 1701, en 2 vol. in-8°. On estime ses *Oraisons latines*, & un petit traité en allemand, intitulé : *L'Ami au besoin*. Il avoit de l'esprit, des connoissances, mais trop de penchant à la satire.

SCHURMAN, (Anne-Marie de) née à Cologne en 1607, de parens calvinistes, montra un génie précoce. Ses parens se transporterent en Hollande pour y faire fréquenter les écoles de leur religion à leurs enfans. Elle s'appliqua à la musique, à la sculpture, à la peinture, à la gravure, & y réussit parfaitement. Elle étoit sur-tout habile à peindre en miniature,

I

& à faire des portraits sur verre avec la pointe d'un diamant. Le latin, le grec, l'hébreu lui étoient si familiers, que les plus habiles en étoient surpris. Elle parloit aussi facilement le françois, l'italien, l'anglois, & favoit la géographie. En 1669, Labadie s'étant insinué auprès d'elle, lorsqu'elle étoit à Utrecht, lui inspira toutes ses rêveries. Elle vendit ses biens, abandonna les lettres, & se retira à Wyvert où elle mourut en 1673, à l'âge de 70 ans. Jamais les Protestans ne purent la ramener à leurs principes; elle voulut être l'architecte de sa foi comme Luther & Calvin. Contre l'esprit de la secte, dans laquelle elle avoit été élevée, elle avoit fait vœu de chasteté; cependant quelques auteurs lui font épouser Labadie, mais il paroît que c'est sans fondement. On dit qu'elle aimoit beaucoup à manger des araignées. On a d'elle divers ouvrages, qui ne justifient pas l'enthousiasme qu'elle inspira. Les principaux sont : I. Des *Opuscules*, dont la meilleure édition est celle d'Utrecht, 1652, in-8°. II. Deux *Lettres* que madame de Zonteland a traduites du flamand en françois, Paris, 1730, in-12: l'une roule sur la prédestination, l'autre sur le miracle de l'Aveugle-né. III. Des *Poésies latines*. IV. Une *Dissertation latine* sur cette question : *Si les femmes doivent étudier?* Leyde, 1641, in-8°, traduite en françois par Guillaume Colletet. On comprend qu'elle soutient l'affirmative; mais sa conduite & l'état de sa tête, sont une preuve de fait en faveur de la négative.

SCHURTZFLEISCH, (Conrad-Samuel) né en 1641 à Corbac, dans le comté de Waldech, docteur de Wittemberg, obtint dans cette université une chaire d'histoire, puis celle de poésie, & enfin celle de la langue grecque. Ces emplois ne l'empêcherent point de faire des voyages littéraires en Allemagne, en Angleterre, en France & en Italie. De retour à Wittemberg en 1700, il devint professeur d'éloquence, conseiller & bibliothécaire du duc de Saxe-Weimar, & mourut en 1708. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages d'histoire, de poésie, de critique, de littérature, &c. Les plus connus sont : I. *Disputationes historicae civiles* Leipzig, 1699, 3 volume in-4°. II. Trois vol. in-8° de *Lettres*. III. Une *Continuation de Sleidan* jusqu'en 1678. IV. Un grand nombre de *Dissertations* & d'*Opuscules* sur divers sujets, dans lesquels il a mis plus de citations que de raisonnemens. Il écrivoit avec facilité & avec netteté. — Il ne faut pas le confondre avec son frère Henri-Léonard **SCHURTZFLEISCH**, dont on a aussi quelques ouvrages, entr'autres : *Historia Ensisserorum ordinis Teutonici*, Wittemberg, 1701, in-12.

SCHUT, (Corneille) peintre, élève de Rubens, naquit à Anvers en 1600. Ses tableaux sont estimés, & d'une composition ingénieuse. Il en a orné plusieurs églises d'Anvers. Ce maître a gravé quelques sujets à l'eau-forte. On a aussi gravé d'après lui. — Il ne faut point le confondre avec Corneille **SCHUT**, son neveu, peintre

en portraits, mort à Séville en 1676.

SCHWARTZ, (Berthold) fameux Cordelier de la fin du 13^e. siècle, originaire de Fribourg en Allemagne, passe pour l'inventeur de la poudre à canon & des armes à feu. Quelques auteurs ont attribué cette découverte à Roger BACON (*voyez ce mot*); mais elle appartient avec plus de vraisemblance à Schwartz, comme le prouve le baron de Bielfeld (*Progrès des Allemands dans les Sciences, &c., 1752, pag. 40*). M. Koch, dans son *Tableau des Révolutions*, Strasbourg, 1790, a traité cette matière d'une manière leste & arbitraire. Les Vénitiens se servoient du canon dès 1300, les Anglois peu de tems après, & les François dès 1338, comme l'observe du Cange d'après des registres de la chambre des comptes. On a beaucoup disputé sur la nature de cette découverte, que les uns regardent comme un des plus grands malheurs de l'humanité, & d'autres comme un moyen moins destructeur que ceux qui servoient à la guerre des anciens. On peut croire effectivement qu'il périssoit autrefois plus de monde dans les batailles, mais une bataille décidoit du sort des peuples, au lieu que le genre de tactique que la poudre a produit, multiplie les batailles, les sieges & toutes les opérations de la guerre, immole durant une longue suite d'années les peuples tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, & n'est presque jamais suivi d'une tranquillité durable; à cela l'on doit ajouter qu'elle a détruit les ressources

de la valeur, du courage personnel, les avantages de la force & du génie des subalternes & du soldat, en commettant à la masse plus ou moins grande du bronze foudroyant la décision d'une victoire que les individus ne peuvent plus fixer: par la même raison elle a renversé les murs de la liberté; le despotisme seul a trouvé chez elle la garantie de ses loix, parce qu'il possède seul les moyens de la mettre en action. *Voyez POLI Martin.*

SCHWARTZ, (Christophe) peintre, né à Ingolstadt vers l'an 1550, mourut à Munich en 1594. L'excellence de ses talens le fit nommer le Raphaël d'Allemagne. Il travailla à Venise sous le Titien, & l'étude particulière qu'il fit des ouvrages du Tintoret, le porta à imiter la manière de cet illustre artiste. Schwartz réussissoit dans les grandes compositions; il avoit un bon coloris & un pinceau facile. Il a peint tant à fresque qu'à l'huile. L'électeur de Bavière le nomma son premier peintre, & l'occupa beaucoup à orner son palais.

SCHWARTZ, (Ignatius) né à Mickhuten en Suabe, en 1690, entra chez les Jésuites, enseigna la morale & l'histoire dans l'université d'Ingolstadt, & mourut à Ausbourg en 1763, après avoir publié: I. *Collegia historica*, 1734-1737, 9 vol. in-8°; ouvrage très-estimé, plein de recherches & de bonne critique, qu'on peut regarder comme un des derniers fruits du génie de l'Histoire, abandonnée depuis aux caprices & aux damnables préjugés des barbouilleurs qui s'en sont uni-

verfellement emparés. II. *Institutiones historicae*, 2 vol. in-8°, 1729, c'est comme l'Introduction à l'ouvrage précédent. III. *Institutiones juris universalis*, Ausbourg, 1743, &c.

SCHWEDENBORG, voy. SWEDENBORG.

SCHWENCKFELD, (Gaspard de) né l'an 1490, dans son château d'Offig, au duché de Lignitz en Silésie, soutint d'abord le parti des Protestans; mais peu après il les attaqua dans un *Traité de l'abus qu'on fait de l'Evangile en faveur de la sécurité charnelle*. Cet ouvrage l'engagea dans une conférence avec Luther en 1525. Ses erreurs particulieres le firent également rejeter des Catholiques, des Luthériens & des Calvinistes. Devenu odieux à tous les partis, il fut chassé de la Silésie, où il avoit déjà fait un grand nombre de partisans. Il roula de lieu en lieu, sans être presque nulle part en sûreté; & mourut à Ulm en 1561, à 71 ans. Toutes ses *Ouvres* ont été recueillies & imprimées en 1564, in-fol., & en 1592 en 4 vol. in-4°. On trouve encore aujourd'hui dans quelques villages de Silésie, des Schwenckfeldiens. Son *Traité De Statu, officio & cognitione Christi*, 1546, in-8°, de 22 pages, est très-rare & recherché des curieux. Jean Milan a publié un excellent ouvrage sur les erreurs de ces sectaires, & sur les moyens de les ramener, sous ce titre: *Quinque demonstrationes ex principiis a quolibet Christiano admissis, neminem sanæ mentis & salutis amantem in secta Schwenkfeldiana perseverare posse*, Neils, 1720,

in-8°, avec la Défense de cet ouvrage, Prague, 1721.

SCHWENCKFELD, (Gaspard) médecin de Greiffenberg en Silésie, exerça sa profession à Gorlitz en 1609. On a de lui: I. *Thesaurus pharmaceuticus*, Francfort, 1680, in-8°. II. *Stirpium & fossilium Silesiæ catalogus*, Leipzig, 1600, in-4°. III. *Theriotrophiæ Silesiæ*, Lignitz, 1603, in-4°. C'est une description des quadrupedes, oiseaux, reptiles, insectes, &c., de la Silésie. IV. *Descriptio & usus Thermarum Hirsbergenium*, Gorlitz, 1607, in-8°.

SCHWENTER, (Daniel) natif de Nuremberg, professa pendant 28 ans à Altorf les mathématiques, jusqu'en 1636, qu'il mourut dans sa 51e. année. Sa femme l'avoit devancé de quelques jours dans ce fatal passage, ainsi que deux jumeaux dont elle étoit nouvellement accouchée. Un même tombeau les réunit tous les quatre. On a de Schwenter: I. Des Récréations philosophiques & mathématiques, intitulées: *Delicia Physico-Mathematicæ*. II. Une *Géométrie pratique*, &c.

SCHWERIN, (Christophe, comte de) gouverneur de Neils & de Brieg, général, feld-maréchal au service du roi de Prusse, né le 26 octobre 1684, s'éleva par son mérite, & gagna la bataille de Molwitz, le 10 avril 1741, dans le tems que les Prussiens la croyoient perdue. Il se signala dans tous les combats qui se donnerent depuis contre les Autrichiens, & fut tué à la bataille de Prague en 1757. Le roi de Prusse lui fit dresser en 1769 une statue de marbre sur la place Guillaume

à Berlin, & l'empereur Joseph II, un monument en 1783, dans l'endroit où il mourut.

SCILURUS, roi des Scythes, qui avoit 80 enfans mâles, étant prêt à mourir, les exhorta à vivre en bonne intelligence. Pour leur faire comprendre ce que peut l'union, il se fit apporter un faisceau de flèches, & le donna à chacun d'eux pour le rompre; ce qui leur fut impossible. Il tira ensuite les flèches l'une après l'autre, & les rompit lui-même fort facilement, leur faisant connoître par cet emblème, que tant qu'ils demeureroient unis, rien ne seroit capable de les vaincre; mais qu'au contraire s'ils se divisoient par des haines & des dissensions, les ennemis les moins puissans parviendroient aisément à les subjuguier. Ce langage typique, très-propre à rendre sensibles & à imprimer dans la mémoire des vérités utiles, étoit en grand usage chez les anciens. Les Prophetes l'ont souvent employé. *Voyez* EZÉCHIEL.

SCIOPIUS, (Gaspar) né dans le Haut-Palatinat en 1576, étudia dans les universités de sa patrie avec tant de succès, qu'à l'âge de 16 ans il avoit déjà la réputation d'un bon auteur. Son cœur ne répondit pas à son esprit, naturellement emporté & méchant. Il abjura la religion protestante, & se fit catholique vers l'an 1599; mais sans changer de caractère. Il devint l'Atila des écrivains; il avoit tout ce qu'il falloit pour bien jouer ce rôle; de l'imagination, de la mémoire, beaucoup de littérature, & une présomption démesurée.

Les mots injurieux de toutes les langues lui étoient connus, & il les employoit fréquemment. Il joignoit à cette belle érudition, une ignorance complete des usages du monde; il n'avoit ni décence dans la société, ni respect pour les grands. C'étoit un frénétique d'une espece nouvelle, débitant de sang-froid les calomnies les plus atroces. Joseph Scaliger fut sur-tout l'objet de sa fureur & de ses satyres. Cet homme vain ayant donné une prétendue Histoire de sa famille, alliée selon lui à des princes; Scioppius détruisit toutes les prétentions de Scaliger qui, à son tour, découvrit toutes les taches de la famille de son adversaire. Son libelle intitulé : *La Vie & les Parens de Gaspar Scioppius*, nous apprend la généalogie de ce Cerbere de la littérature. Mais les horreurs publiées sur la famille de Scioppius, ne lui semblerent qu'une invitation à mieux faire. Il ramassa toutes les médisances, toutes les calomnies répandues contre Scaliger, & il en fit un gros volume, sous lequel il s'efforça de l'écraser. Baillet dit que *Scioppius y passa les bornes d'un correcteur de college, & d'un exécuteur de la haute-justice*. Personne n'entendoit comme lui les représailles. Il traita avec le dernier mépris Jacques I, roi d'Angleterre, dans son *Ecclesiasticus*, Harbourg, 1611, in-4°; & ses deux plus zélés partisans, Casaubon & du Plessis-Mornay, parce qu'ils l'avoient contredit sur un point d'érudition. On fit brûler publiquement son libelle à Londres. Son effigie fut pendue

dans une comédie représentée devant le monarque, qui lui fit donner des coups de bâton par le moyen de son ambassadeur en Espagne, & porta la vengeance au point de balancer les sottises de son adversaire. Dans ses démêlés avec les Jésuites, Scioppius publia contre la société plus de 30 libelles diffamatoires dont on a la liste. Il s'occupa sur la fin de ses jours, de l'explication de l'*Apocalypse*, & mourut en 1649, âgé de 74 ans, à Padoue. On a de lui 104 ouvrages, dans lesquels on remarque de la littérature & quelque esprit. Les principaux sont : I. *Verisimilium libri 17*, 1596, in-8°. II. *Commentarius de Arte critica*, 1661, in-8°. III. *De sua ad Catholicos migratione*, 1600, in-8°. IV. *Notationes criticae in Phaedrum, in Priapeia*, Padoue, 1664, in-8°, qu'on peut joindre aux *Variorum*. V. *Suspectarum Lectionum libri 5*, 1664, in-8°. VI. *Classicum Belli sacri*, 1619, in-4°. VII. *Collyrium regium*, 1611, in-8° : bon ouvrage qui auroit pu effectivement deffiller les yeux du roi Jacques I, si l'humeur dogmatifante ne l'avoit empêché de les ouvrir à la lumière. VIII. *Grammatica Philosophica*, 1664, in-8°. IX. *Relatio ad Reges & Principes de Stratagematibus, &c., Societatis Jesu*, 1641, in-12. Il publia ce libelle sous le nom d'*Alphonse de Vargas*. Il avoit été d'abord très-lié avec les Jésuites; mais ces Peres n'ayant pas été favorables à une requête qu'il avoit présentée à la diete de Ratisbonne en 1630, pour obtenir une pension : requête renvoyée aux Jésuites,

confesseurs de l'empereur & des électeurs; Scioppius tourna toute son artillerie contre eux. Bellarmin avoit cependant loué en lui *peritiam Scripturarum sacrarum, zelum conversionis Haereticorum, libertatem in Thuano reprehendendo, &c.*; mais il oubliâ ces éloges, pour ne s'occuper que du refus qu'il leur attribuoit.

SGIPION, (*Publius-Cornelius*) surnommé l'*Africain*, fils de Publius-Cornelius Scipion consul l'an 218 avant J. C., n'avoit pas encore 18 ans, lorsqu'il sauva la vie à son pere à la bataille du Tefin. Après celle de Cannes, il empêcha la noblesse Romaine d'abandonner Rome. Son pere & son oncle ayant perdu la vie en combattant contre les Carthaginois, il fut envoyé en Espagne à l'âge de 24 ans. Il en fit la conquête en moins de 4 années, battit l'armée ennemie, & prit Carthagene en un seul jour. La femme de Mardonius & les enfans d'Indibilis, qui étoient des principaux du pays, s'étant trouvés parmi les prisonniers, le généreux vainqueur les fit mener honorablement à leurs parens. Cette conduite contribua autant à ses victoires que son courage. Il mit fin à la guerre d'Espagne, par une grande bataille qu'il donna dans la Bétique, où il défit plus de 50,000 hommes de pied & 4000 chevaux. Il fut fait consul l'an 205 avant J. C. Scipion porta la guerre en Afrique. Il battit Asdrubal, un des meilleurs généraux Carthaginois, & vainquit Syphax, roi de Numidie, l'an 203 avant J. C. Il surprit d'abord son

samp pendant la nuit, y mit le feu, & ensuite il le défit en bataille rangée. Les suites de cette victoire furent étonnantes, & peut-être elles l'auroient été davantage, si Scipion eût marché droit à Carthage. Le moment paroïssoit favorable; mais il crut, comme Annibal aux portes de Rome, qu'avant de faire le siège d'une capitale, il falloit s'établir solidement. L'année suivante il y eut une entrevue entre ces deux fameux capitaines, pour y parler de paix; mais ils se séparèrent sans convenir de rien, & ils coururent aux armes. La bataille de Zama fut donnée; elle décida entre Rome & Carthage. Annibal, après avoir long-tems disputé le terrain, fut obligé de prendre la fuite. Vingt mille Carthaginois restèrent sur le champ de bataille, & autant furent faits prisonniers. Cette victoire produisit la paix la plus avantageuse pour Rome. Scipion fut honoré du triomphe & du surnom d'*Africain*. On accorda à chacun de ses soldats deux arpens de terre pour chaque année qu'ils avoient porté les armes en Espagne & en Afrique (ce qui prouve combien l'Italie étoit encore peu peuplée à cette époque). L'an 194 avant J. C., il obtint une seconde fois le consulat; mais les intrigues de ses concurrens affoiblirent son crédit. Las de lutter contre eux à Rome, il passa en Asie, où, de concert avec son frere, il défit Antiochus, l'an 189 avant J. C. Revenu à Rome après qu'Antiochus se fut soumis aux conditions qu'on voulut, il fut traduit devant le peuple par les

deux Petilius. Ces tribuns l'accusèrent de péculat à la sollicitation de Caton, qui croyoit que les victoires ne devoient pas couvrir les délits des généraux. Ils prétendirent qu'il avoit tiré de grandes sommes d'Antiochus, pour lui faire accorder une paix avantageuse. Il fallut que le vainqueur d'Annibal, de Syphax & de Carthage, se réduisit à soutenir le triste rôle d'accusé. Il se contenta le premier jour de faire le récit de ses exploits & de ses services. Cette défense fut reçue avec applaudissement. Le second jour fut encore plus glorieux pour lui: « Tribuns du peuple, dit-il, » & vous, citoyens, c'est à » pareil jour que j'ai vaincu » Annibal & les Carthaginois: Venez, Romains, allons » dans les temples rendre aux » dieux de solennelles actions » de grâces ». On le suivit en effet, & les tribuns restèrent seuls avec le crieur qu'ils avoient amené pour citer l'accusé. Cependant ce genre de défense ne prouvoit pas la fausseté de l'accusation. L'affaire fut agitée une 3e. fois; mais Scipion n'étoit plus à Rome. Il s'étoit retiré à sa maison de campagne à Litérne, où il mourut peu de tems après, l'an 180 avant J. C., avec la réputation d'un général qui joignoit à de grandes vues une exécution prompte. On fait l'exemple de continence qu'il donna pendant la guerre d'Espagne. A la prise de Carthagene, ses soldats lui amenèrent une jeune Espagnole, trouvée dans la ville. Sa beauté surpassoit l'éclat de sa naissance, & elle étoit éperdument aimée d'un prince Celtibérien, nommé

Allutius (voyez ce mot) auquel elle étoit fiancée. Scipion vit sa prisonniere, & la remit entre les mains de son pere & de son amant. Cette action ravit les Espagnols d'admiration; ils firent faire pour Scipion un bouclier d'argent, où elle étoit représentée en bas-relief. Ce bouclier retrouvé en 1676 dans le Rhône, près d'Avignon, s'est vu dans le cabinet du roi de France, jusqu'à l'époque de la révolution. Les autres nations & les auteurs de tous les siècles suivans, ont mis ce trait de continence entre les actions les plus héroïques de l'antiquité. Elle étoit néanmoins dans Scipion une espece d'inconséquence; car ce Romain n'étoit rien moins que chaste. Il étoit extrêmement adonné aux plaisirs sensuels, & n'y mettoit pas grande délicatesse. Il dérogea en cette occasion à ses principes ou à sa coutume; soit que la gloire qu'il prévoyoit devoir être le fruit d'une continence d'éclat, lui parût préférable à une jouissance passagere & vulgaire; soit que la satiété, effet de quelque débauche récente, l'eût rendu en ce moment insensible à un nouvel objet d'amour. Si on s'en rapporte au récit de Plutarque, ce n'est que par considération pour son caractère public, que Scipion rejeta cette occasion de lubricité. *Perlibenter accepissim si privatus neque cum imperio essem.* Un illustre orateur a fait avec l'action de Scipion & celle que feroit en pareil cas le dernier soldat chrétien, le parallèle suivant. « Quelque grande que soit votre action, dit-il en adressant la parole à ce Romain, « quelque sublime que soit la vertu qui l'a produite, » la vertu du Chrétien est encore plus noble & plus pure. » Les soins d'une guerre imminente, dont vous étiez chargé, ont pu distraire votre grande ame des plaisirs vulgaires; les ennemis de votre nom qu'il falloit réduire au silence; deux illustres rivaux, un oncle & un pere, qu'il falloit atteindre & surpasser; des peuples qu'il falloit vaincre par les armes, gagner par les bienfaits, étonner du moins par votre générosité, étoient autant de motifs qui pouvoient vous animer à ce sacrifice. Mais ce Chrétien obscur, ce soldat perdu dans les derniers rangs de sa légion, qui n'a rien à espérer ni à redouter de la part des hommes, qui ne sera ni puni de son crime, ni loué de sa vertu, ne se montrera ni moins pur, ni moins retenu, dans le tumulte & le désordre qui favoriseront sa licence, dans le silence & les ténèbres qui cacheront sa retenue, que si l'univers avoit les yeux fixés sur lui pour applaudir à sa réserve, & que la renommée se tint prête à la publier ». L'abbé Seran de la Tour a donné, en 1738, une *Histoire* estimée de ce célèbre Romain, pour servir de suite aux *Hommes illustres* de Plutarque, avec les observations du chevalier Folard sur la bataille de Zama, Paris, in-12. — Publius - Cornelius SCIPION son fils, fut fait prisonnier dans la guerre d'Asie,

& adopta le fils de Paul-Emile ; qui fut nommé le *jeune Scipion l'Africain*, qui est le sujet de l'article qu'on lit ici après le suivant.

SCIPION, (*Lucius-Cornelius*) surnommé *l'Asiatique*, frère de Scipion l'Africain, le suivit en Espagne & en Afrique. Ses services lui méritèrent le consulat, l'an 190 avant J. C. On lui donna alors la conduite de la guerre d'Asie contre Antiochus, auquel il livra, de concert avec son frère, une sanglante bataille dans les champs de Magnésie, près de Sardes, où les Asiatiques firent une très-grande perte. Le triomphe & le surnom d'*Asiatique* furent la récompense de sa victoire ; mais à son retour à Rome, Caton le censeur fit porter une loi pour informer des sommes d'argent qu'il avoit reçues d'Antiochus ; & Lucius Scipion fut condamné à une amende pour le même crime de péculat, dont on avoit accusé son frère. Ses biens furent vendus, & leur modicité parut le justifier : cependant cette même accusation intentée contre les deux frères, a laissé des impressions fâcheuses contre leur désintéressement.

SCIPION, (*Publius-Æmilianus*) surnommé *Scipion l'Africain le jeune*, étoit fils de Paul-Emile, & fut adopté par Scipion, fils de l'Africain. Après avoir porté les armes sous son père, il alla servir en Espagne en qualité de tribun légionnaire. Quoiqu'âge seulement de 30 ans, il annonça par ses vertus & par sa valeur ce qu'il seroit un jour. Un Espagnol, d'une taille gigantesque,

ayant donné le défi aux Romains, Scipion l'accepta & fut vainqueur. Cette victoire accéléra la prise d'Intercatie. Le jeune héros monta le premier à l'assaut, & obtint une couronne murale. De l'Espagne il passa en Afrique, & y effaça tous ses concurrens. Phaméas, général de la cavalerie ennemie, le redoutoit tellement, qu'il n'osoit paroître, quand c'étoit son tour d'aller en parti. Pénétré d'estime pour ce grand général, il passa enfin au camp des Romains pour vivre sous sa discipline. Le roi Masinissa ne lui donna pas une moindre marque de sa considération ; il le pria, en mourant, de régler le partage de ses états entre ses trois fils. Scipion ayant brigué la charge d'édile, on le désigna consul l'an 148 avant J. C. quoiqu'il n'eût pas l'âge requis pour cette charge ; mais Rome savoit faire des exceptions, & certainement Scipion les méritoit. Il eut, comme son aïeul adoptif, l'avantage d'être chargé de la guerre d'Afrique, avec la permission de choisir son collègue ; &, par un nouveau trait de ressemblance entr'eux, il se fit accompagner dans ces expéditions par Lælius, son intime ami, fils de cet autre Lælius qui avoit autrefois si bien secondé la valeur du grand Scipion. Le général Romain trouva le siège de Carthage moins avancé qu'il ne l'étoit à la fin de la première campagne. Les lignes des assiégeans n'étoient pas assez resserrées : pour remédier à ce défaut, il établit son camp sur une langue qui formoit une communication en;

tre les terres & la presqu'île, dans laquelle Carthage étoit située. Par ce moyen il ôtoit aux assiégés toute espérance de recevoir des vivres de ce côté-là; mais ils pouvoient en faire venir par mer, attendu que les vaisseaux romains n'osoient s'approcher jusqu'à la portée des machines de guerre, qui les auroient accablés. Scipion leur enleva cette dernière ressource, en faisant fermer l'entrée de leur port par une longue & large digue de pierre; cette digue avoit, dit-on, 24 pieds de large par le haut, & 92 par la base: travail immense & presqu'inconcevable. Les Carthaginois cependant en firent un encore plus surprenant. Leur ville contenoit (à ce que disent les calculs toujours exagérés des anciens) 700 mille habitans, qui tous à l'envi, hommes, femmes & enfans, s'employèrent à creuser un nouveau port, & à construire une flotte. Les Romains eurent tout lieu d'être surpris, lorsque du milieu des dunes ils virent sortir 50 galeres qui s'avançoient en bel ordre, toutes prêtes à livrer bataille, & à soutenir les convois qu'on leur ameneroit. On croit que les Carthaginois firent une grande faute de ne point attaquer les vaisseaux romains dans cette première surprise; ils ne donnerent bataille que 3 jours après, & elle ne fut pas à leur avantage. Le consul s'empara d'une terrasse qui dominoit la ville du côté de la mer, s'y retrancha, & y établit 4000 soldats pour y passer l'hiver. La suite de ces manœuvres fut la prise de Carthage qui fut

livrée aux flammes. De retour à Rome; il eut les honneurs du triomphe, & se rendit propre le surnom d'*Africain*, qu'il portoit déjà par droit de succession. Le consulat lui fut décerné pour la 2^e. fois l'an 134 avant J. C.: il l'avoit été la 1^{re}. fois pour aller détruire Carthage; il le fut celle-ci pour aller détruire Numance. Il eut le bonheur de la prendre, & d'obtenir un second triomphe & le nom de *Numantin*. Quelque tems après, ayant aspiré à la dictature, les triumvirs le firent étrangler dans son lit. Ainsi périt le second *Africain*, qui égala ou même surpassa le vainqueur d'Annibal, par sa valeur, par son activité, par son zèle pour la discipline militaire; mais qui ternit ces qualités par son ambition. Scipion avoit senti de bonne heure l'importance du danger où les richesses excessives exposeroient sa patrie. Célébrant le lustre en qualité de censeur, le greffier, dans le sacrifice ordinaire de ce jour solennel, lui dictoit le vœu par lequel on conjuroit les dieux de rendre les affaires du peuple Romain meilleures & plus brillantes: *Elles le sont assez, dit-il, & je les prie de les conserver toujours en ce même état*. Il fit aussitôt changer le vœu de cette manière. Les censeurs, par respect, s'en servirent depuis dans la cérémonie des lustres.

SCIPION-NASICA, fils de Cneïus Scipion Calvus, & cousin de Scipion, premier *Africain*, vécut toujours en homme privé, & n'en fut que plus heureux. Les qualités de son cœur le firent chérir du

peuple Romain. Il eut un fils non moins estimable, & qui mérita d'être surnommé les *Délices des Romains*.

SCOPAS, architecte & sculpteur de l'isle de Paros, vivoit vers l'an 430 avant J. C. Il travailla au fameux mausolée qu'Artemise fit ériger à son mari, dans la ville d'Halicarnasse, & qui étoit réputé pour l'une des Sept Merveilles du monde. Il fit aussi à Ephese une colonne, célèbre par les beautés dont ce savant artiste l'avoit enrichie. Mais parmi ses ouvrages on fait sur-tout mention d'une *Vénus*, qui fut transportée à Rome, & que Pline (Hist. Nat., l. 36, chap. 4) jugeoit être supérieure à celle de Praxitele, quoiqu'elle fût moins admirée à Rome que l'autre à Gnide, à raison de la multitude de chef-d'œuvres que renfermoit la capitale du monde; car c'est là bien certainement le sens du passage de Pline, auquel M. Falconet & M. de Lalande ont trop légèrement reproché une contradiction, & que le P. Brotier & M. le Blond, en tâchant de le justifier, n'ont pas mieux compris. Voyez le *Journal hist. & littér.*, 15 avril 1783, p. 591.

SCORZA, (Sinibaldo) peintre & graveur de Voltaggio, dans le territoire de Genes, mourut dans cette dernière ville en 1631, âgé de 41 ans. Né avec un goût singulier pour le dessin, il copioit à la plume les estampes d'Albert Durer, d'une manière à tromper les connoisseurs, qui les croyoient gravées, ou qui les prenoient pour des originaux même. Il excelloit aussi à pein-

dre des animaux, des fleurs & des paysages.

SCOT, (Jean) voy. DUNS.

SCOT, (Jean) appelé aussi *Erigene*, du nom d'Erin que portoit anciennement l'Irlande, sa patrie. Après avoir fait quelques progrès dans les belles-lettres & la philosophie, il passa en France sous le regne de Charles le Chauve; ce prince, qui aimoit les sciences, conçut pour lui une grande estime. Il goûta son caractère enjoué, au point de l'admettre à sa table, & de s'entretenir familièrement avec lui. *Erigene*, appuyé de la protection du roi, se crut tout permis. Un jour que Charles lui demanda quelle étoit la distance qui se trouvoit entre un Scot (Ecossois) & un sot? *Seigneur*, répliqua-t-il, il n'y a entre eux d'autre distance que celle de la table. C'étoit un esprit vif & hardi, mais peu versé dans les matières de religion: malgré cela il voulut se mêler de questions théologiques, & en se livrant à son génie sophistique, il fronda l'Écriture & la Tradition, & tomba bientôt dans plusieurs erreurs. Ses écrits ne tarderent pas à soulever tous ceux qui étoient attachés à la religion. Le pape Nicolas I en porta ses plaintes au monarque protecteur de ce téméraire écrivain: on ne fait pas si elles firent effet sur l'esprit de Charles le Chauve. Ce qui paroît constant, c'est que Jean Scot termina ses jours en France quelques années avant ce prince, qui mourut en 877. Ainsi c'est une erreur de dire qu'il soit retourné en Angleterre, & qu'il ait été tué l'an 883 à

coups de canifs par ses écoliers. Nous n'avons plus le *Traité* qu'il composa sur l'*Eucharistie* contre Paschase Ratbert. Cet ouvrage, qui contenoit, à ce qu'on prétend, le premier germe de ce qui a été écrit depuis contre la Transsubstantiation & la Présence réelle, fut proscrit par plusieurs conciles, & condamné au feu l'an 1059, par celui de Rome. Mais nous avons le *Traité de la Prædestination Divine*, qu'il fit à la priere de Hincmar de Rheims & de Pardule de Laon; il se trouve dans *Vindicia Prædestinationis & Gratia*, 1650, en 2 vol. in-4°. Ceux qui voudront avoir des renseignements plus détaillés, & savoir quel jugement on doit porter de Jean Scot, pourront lire *Acta sanct. ord. S. Bened. in præfat. sæc. IV.* Paris, 1680.

SCOTTI, (Jules-Clément) ex-Jésuite, quoique profès des quatre vœux, enseigna la philosophie & la jurisprudence canonique à Padoue. On lui attribue *Monarchia Solipsorum*, 1648, in-12; traduite en François par Restaut, 1721, in-12, sous le titre de la *Monarchie des Solipses*: livre peu lu aujourd'hui, quoique fort recherché dans le tems que les Jésuites existoient (voyez INCHOFER). Ses autres ouvrages sont: I. *De potestate Pontificiâ in Societatem Jesu*, 1646, in-4°. II. *De obligatione Regularis*, &c., 1647, in-4°. Cet auteur mourut à Padoue en 1669, âgé de 67 ans.

SCOUVILLE, (Philippe) Jésuite, né à Champion, près de Marche, dans le duché de Luxembourg, en 1622, se dévoua entièrement à l'instruc-

tion des peuples de cette province & des pays voisins, doué, à un degré supérieur, des lumières, du zèle & de la mortification nécessaires à cette importante fonction. Sa maxime spéciale étoit que les prédicateurs & les pasteurs des âmes ne s'appliquoient pas assez à frapper les esprits & à pénétrer les cœurs de l'idée de la Divinité; que faute d'être appuyé sur cette base, tout l'édifice de l'instruction & de la sanctification des hommes portoit à faux. « On se fatigue, » disoit-il, à inculquer que Dieu ordonne, que Dieu défend telle chose; qu'il faut craindre & appaiser son courroux par la pénitence; & en même tems on oublie de donner au peuple une connoissance de Dieu, telle qu'il la faut pour rendre efficaces les leçons qui doivent le rendre meilleur ». C'est de cette grande idée de Dieu, sans cesse répétée & inculquée, gravée en traits vifs & profonds, imprimée par des images vastes & sublimes, qu'il faisoit l'âme & le grand mobile de sa prédication, l'appui & la sanction des dogmes & de la morale chrétienne (voyez MOYSE). Aussi ses succès furent-ils immenses, & l'époque de ses courses apostoliques devint celle d'une révolution morale parmi les peuples qui étoient l'objet de ses travaux. Il mourut le 17 novembre 1701, après des fatigues & des peines incroyables; avec plus de satisfaction & de véritable gloire que les conquérans des nations; voyant au-lieu de ruines, le vice &

l'ignorance bannis, des hommes instruits & devenus plus chrétiens. Ce qu'il avoit de loisir, il l'employa à la composition d'un grand nombre d'ouvrages solides & édifiants, qui ont assuré & qui soutiennent encore les fruits de ses travaux. Tels sont : I. Un *Catéchisme* en allemand, Cologne, 1685, 7 vol. in-8°. C'est un abrégé de théologie dogmatique & morale d'un excellent usage pour les missionnaires & les curés. II. *Abrégé du Catéchisme*; ç'a été long-tems le catéchisme du diocèse de Treves, & il seroit à souhaiter qu'il le fût encore à l'exclusion de ceux que l'empirisme de la nouveauté y a substitués; c'est incontestablement un des meilleurs qu'il y ait pour la clarté, l'ordre, la dignité dans l'exposition du dogme, & sur-tout une judicieuse proportion avec l'intelligence des enfans & du peuple. On voudroit seulement qu'on y eût mieux distingué les choses absolument certaines de celles qui peuvent être contestées. III. *Sancta sanctorum sanctè tractanda*, &c. On a publié sa *Vie* en latin, Coblence, 1703, in-4°; elle est simplement, mais bien écrite.

SCRIBANI, (Charles) Jésuite, né à Bruxelles en 1561, mort en 1629, fut professeur, puis recteur de Bruxelles & d'Anvers, & enfin provincial de Flandre. Pendant 40 ans qu'il vécut à Anvers, on le regarda comme l'arbitre de tous les différends de cette ville. C'est à ses soins qu'on a dû la maison professe d'Anvers, le collège & le noviciat de Malines, &c. Le P. Scribani parloit avec

facilité presque toutes les langues vivantes. Plusieurs princes, entr'autres Ferdinand II, Philippe IV, l'archiduc Albert lui donnerent des marques distinguées de leur estime. Il a laissé plusieurs ouvrages. Celui qui a fait le plus de bruit, est son *Amphitheatrum honoris adversus Calvinistas*, Anvers, 1606, in-4°, qu'il publia sous le nom de *Clarus Bonarscius*, qui est l'anagramme de son nom. Il n'est pas étonnant qu'on ait dit tant de mal de ce livre. Les artifices & les procédés des Calvinistes y sont mis dans un trop grand jour, pour ne pas les avoir irrités. Casaubon dit que ce livre auroit pu être intitulé : *Amphitheatrum horrois*, & cela est vrai, mais dans un autre sens qu'il ne l'entendoit. On sollicita vivement Henri IV de faire brûler ce livre; mais quelle fut la surprise des adversaires de Scribani, quand ils surent que Henri IV avoit écrit une lettre d'éloge à l'auteur, accompagnée de lettres de naturalisation! On a encore de lui : I. Une *Histoire des Guerres civiles des Pays-Bas*, en latin, 1627, in-8°. II. *Antverpia*, 1610, in-4°. C'est un éloge des citoyens d'Anvers. III. *Origines Antverpensum*, in-4°, bien écrit; l'auteur s'est éloigné des vieilles fables qui regardent la naissance de cette ville. Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec les *Origines Antverpianæ* de Goropius. IV. *Orthodoxæ fidei controversa*, Anvers. Rocaberti en a inséré une partie dans sa *Bibliotheca maxima pontificia*, tom. 7. V. *Ars mentiendi Calvinistica*. C'est la réfutation des

calomnies des Calvinistes contre la Société, & de plus un tableau des maux causés par la prétendue réforme : on y trouve, comme il est dit dans le titre, *Belli civilis apud Gallos, apud Belgas sanguinis causas, auctores, initia, progressus*. VI. *Meditationes sacre*, latin & flamand, 1615, 2 vol. in-8°. VII. *Medicus religiosus*, 1619. Il y parle des maladies de l'ame & de leur guérison. VIII. *Superior religiosus*, 1619, in-12. IX. *Cænobiarcha*, 1624, in-8°. Ces trois ouvrages offrent d'excellens avis, fruits d'une expérience longue & réfléchie, & devoient être le manuel des supérieurs religieux. X. *Politico-Christianus*, 1624, in-4°, plein de vues sages qui rendroient les états & les particuliers heureux, si elles étoient suivies. XI. *Defensio Lipsii Pothuma*, élégamment & judicieusement écrite.

SCRIBONIUS-LARGUS, médecin du tems de l'empereur Claude, donna au public un Recueil de remèdes, qu'il dédia à Julius Callistijs, affranchi de Claude. Cet ouvrage fut bien accueilli, quoiqu'il ne contint que des formules de remèdes, la plupart vains & superstitieux. Freind peint l'auteur comme un empirique. Ce recueil a été publié sous le titre : *De compositione medicamentorum liber*, Bâle, 1529, & parmi les *Medicæ artis principes*, Paris, 1567, in-fol.; Padoue, 1655, in-4°, avec les notes de Jean Rhodius. Quelques critiques ont prétendu que ce traité avoit été écrit en grec, & que le latin que nous avons, n'est qu'une traduction faite dans des

tems postérieurs, parce qu'il ne répond pas à la pureté que cette langue conservoit du tems de Claude : mais M. Goulin a prouvé invinciblement que ce traité a été écrit en latin & qu'il est l'original.

SCRIMGER, (Henri) savant Ecossois, né à Dondée, d'une ancienne famille, mort à Geneve en 1571, à 65 ans. Il passa en Allemagne, où il s'attacha à Ulric Fugger, bienfaiteur des gens-de-lettres, qui lui procura beaucoup de manuscrits grecs & latins. Il alla à Geneve pour les faire imprimer par Henri-Étienne, ainsi que les *Novelles* de Justinien. Après avoir professé la philosophie deux ans dans cette ville, il fut le premier qui y enseigna le droit. On a de lui une *Histoire d'Ecosse*, imprimée sous le nom de *Henri d'Ecosse*.

SCRIVERIUS, (Pierre) natif de Harlem, mort en 1653 à 63 ans, s'est fait connoître par plusieurs ouvrages; tels que, I. *Batavia illustrata*, Leyde, 1609, in-4°; c'est un recueil d'écrivains sur les Provinces-Unies. Il l'a donné considérablement augmenté sous le titre d'*Inferioris Germaniæ provinciarum Unitarum antiquitates*, 1611, in-4°. II. *Chronique de la Hollande, &c.*, Amsterdam, 1663, in-4°, en hollandois. III. *Des anciens Bataves*, Leyde, 1606, in-8°, sous le nom de *Saxon le Grammairien*. IV. *Principes Hollandiæ*, avec figures, Harlem, 1650, in-fol.

SCUDERI, (George de) naquit au Havre de Grace en 1601, d'une famille noble, originaire d'Apt en Provence. Après avoir passé quelque tems

au Havre, il vint ouvrir boutique de vers dans la capitale. L'académie françoise lui donna une place dans son corps en 1650. Il étoit alors gouverneur de Notre-Dame de la Garde en Provence, gouvernement de peu d'importance, mais dont il faisoit grand cas. Il en fit dans un Poëme une description magnifique, quoique, suivant Chapelain & Bachaumont, il n'y eût pour toute garde qu'un Suisse peint avec sa hallebarde sur la porte. Il ne faut cependant pas s'en tenir au ridicule que ces deux voyageurs, ainsi que Boileau, ont tâché de donner à Scuderi. Il avoit des travers sans doute, étoit beaucoup trop prévenu en faveur de son mérite, & ne rendoit pas assez de justice à celui des autres; mais il avoit aussi de bonnes qualités, & malgré qu'il ne fût pas à son aise, on cite de lui des traits de désintéressement & de générosité, dont ses adversaires ne se fussent peut-être pas piqués dans les mêmes circonstances. L'on ne peut aussi lui refuser de l'esprit; mais il abusa de sa facilité, & il s'en faut de beaucoup qu'il soit irrépréhensible du côté du style & même du côté du jugement. Ce poëte mourut à Paris en 1667, à 66 ans. Ses ouvrages sont: I. *Seize Pièces de Théâtre*, représentées depuis 1629 jusqu'en 1643. Elles sont défigurées par des intrigues de ruelle, & aussi platement que maussagement écrites. II. *Le Cabinet, ou Mélange de Vers sur des tableaux, des estampes, &c.* III. Recueil de Poésies diverses, dans lequel, outre 101 Sonnets & 30 Epigrammes, on trouve

des Odes, des Stances, des Rondeaux, des Elégies, &c. IV. *Alaric, ou Rome vaincue*, Poëme héroïque en 10 livres, que Boileau a jugé digne de la *Pucelle de Chapelain*. V. *Le Temple*, Poëme, in-fol. VI. *Des Observations sur le Cid*; il y a beaucoup de bonne critique. VII. *Apologie du Théâtre*. VIII. *Des Discours politiques*. IX. *Des Harangues*, qui marquent plus de fécondité que de génie.

SCUDERI, (Magdelene de) sœur du précédent, née au Havre de Grace comme lui, en 1607, fut auteur par nécessité. Elle vint de bonne heure à Paris, & tout concourut à y faire parler d'elle: les agrémens de son esprit, la difformité de son visage, & sur-tout les Romans dont elle inonda le public, & que le satyrique Despréaux appelloit une *boutique de verbiage*. La plupart de ceux qu'elle a composés, ne sont que le tableau de ce qui se passoit à la cour de France. Elle mourut à Paris en 1701, à 94 ans. Son *Discours sur la Gloire* remporta en 1671 le premier prix d'éloquence que l'académie françoise ait donné. La reine Christine de Suede, le cardinal Mazarin, le chancelier Boucherat, & Louis XIV, lui firent des pensions. On ne peut nier qu'elle n'ait répandu de la délicatesse & des agrémens dans ses vers; sa prose n'en offre pas moins quelquefois. Ses principaux ouvrages sont: I. *Clélie*, 10 vol. in-8°, 1660. II. *Artamene, ou le grand Cyrus*, 1650, 10 vol. in-8°. III. *La Promenade de Versailles*, 1698, in-12. IV. *Ibrahim, ou l'illustre Bassa*,

1641, 4 vol. in-8°. V. *Almahide, ou l'Esclave Reine*, 1660, 8 vol. in-8°. VI. *Celinte*, in-8°. VII. *Mathilde d'Aguilar*, in-8°. VIII. *Des Conversations & des Entretiens*, en 10 vol., &c. C'est ce qu'elle a fait de meilleur. Autrefois on les lisoit pour se former aux belles manieres & à la politesse ; mais le ton de la société ayant bien changé depuis, on n'y apprendroit aujourd'hui qu'à se rendre ridicule. On a publié en 1766, in-12, *l'Esprit de mademoiselle de Scuderi*.

SCUPOLI, (Laurent) né à Otrante, dans le royaume de Naples, se distingua dans la congrégation des clercs-réguliers, dits vulgairement *Théatins*, par sa régularité, sa mortification, son zele & ses lumieres, & mourut en odeur de sainteté à Naples en 1610, à l'âge de 80 ans. On lui attribue assez communément : *Le Combat spirituel*, excellent traité de la morale & de la perfection chrétienne, traduit en latin par Lorichius, professeur dans l'université de Fribourg en Brisgaw, & en françois par le P. Olympe Masorti, Théatin, & le P. Jean Brignon (voyez ce mot & le *Journal hist. & littér.*, 15 avril 1783, pag. 578). Quelques dévots ont cru pouvoir le préférer à l'inimitable ouvrage *De Imitatione Christi* ; en quoi ils n'ont pas montré beaucoup de discernement, ni témoigné le goût de la véritable piété ; car quoique l'ouvrage du Théatin soit solide & propre à former les ames à la sainteté, il est très-inférieur à celui de Thomas à Kempis. Voici le parallele qu'un écri-

vain impartial a fait des deux ouvrages. « L'un conduit à la » vertu par la théorie des » guerres & des combats, qui » constituent, pour ainsi dire, la » vie du chrétien sur la terre ; » l'autre par la contemplation » du plus excellent modele & » les leçons du plus grand » maître. L'un est plus raisonné, plus méthodique, l'autre par une impression lumineuse & rapide, prévient l'effet de tous les raisonnemens & de toutes les méthodes. L'un tient plus du travail & de l'art, l'autre est l'ouvrage du cœur, de l'unction & de la lumiere de Dieu, dont les mouvemens ne connoissent ni regles ni calculs. L'auteur de l'un peut-être plus réfléchi, l'autre a plus senti ». Voyez KEMPIS.

SCULTET, (Abraham) né à Grumberg en Silésie, l'an 1566, se signala par son talent pour la chaire. Nommé professeur de théologie à Heidelberg, il fut envoyé au synode de Dordrecht, où il travailla en vain à mettre la paix entre les Protestans. Il étoit naturel que ceux qui avoient rejeté l'autorité de l'Eglise universelle, ne s'en tinssent point à la décision de leurs égaux. On a de lui un livre intitulé : *Medulla Patrum*, 1634, in-4°, & plusieurs autres ouvrages de théologie. Il mourut à Embden en 1626. Son amour pour le travail lui avoit fait placer sur la porte de son cabinet cette inscription, qui étoit à la fois une invitation pour les savans & un épouvantail pour les oisifs ;

Amice,

*Amice, quisquis huc venit,
Aut agito paucis, aut ubi,
Aut me laborantem adjuva.*

SCYLAX, mathématicien & géographe de l'isle de Carie, dans la Carie, florissoit sous le regne de Darius, fils d'Hystaspes, vers l'an 522 avant J. C. Ce prince l'envoya à la découverte de l'Inde, dont il vouloit faire la conquête. Scylax, après un voyage de 30 mois, aborda en Egypte, & lui rendit un compte exact de ses observations. Plusieurs savans lui attribuent l'invention des tables géographiques. Nous avons, sous son nom, un *Périphe*, publié par Hœschelius, avec d'autres anciens géographes, Leyde, 1697, in-4^o; mais cet ouvrage est d'un auteur beaucoup plus récent.

SCYLITZES, (Jean) dit *Curopolate*, grand-maitre de la maison de l'empereur de Constantinople, composa en grec dans le III. siecle, l'*Histoire abrégée* de cet empire, depuis les premières années du 9^e. siecle, jusqu'à l'an 1081, que vivoit cet écrivain. Cedrenus a copié une partie de cette Histoire dans la sienne, imprimée à Paris en 1647; 2 vol. in-fol. L'ouvrage entier de Scylitzès parut en latin à Venise en 1570.

SEBA, de la tribu de Benjamin, étoit un des complices de la révolte d'Absalon contre son pere. Loin de détester son crime après la mort de ce fils rebelle, il empêcha onze des tribus d'Israël de reconnoître David pour leur roi. Il eut lieu de s'en repentir. Etant allé se renfermer dans la ville d'Abela pour se soustraire aux poursuites de Joab, général de Da-

Tome VIII,

vid, les habitans alarmés lui couperent la tête vers l'an 1023 avant l'ere chrétienne, & la jeterent par-dessus les murailles, à la vue de Joab, qui leva aussitôt le siege de cette ville.

SEBA, (Albert) natif d'Etzél en Ostfrise, membre de l'académie des Curieux de la Nature, est auteur de la *Description* d'un immense recueil sur l'*Histoire Naturelle*, qu'il fit imprimer & graver à Amsterdam en 1734, & années suivantes, en 3 vol. in-folio; le 4^e. vol. n'a point paru. Les explications sont en latin & en françois.

SÉBASTIEN, (S.) se signala tellement par son zele pour la foi chrétienne, & par le grand nombre d'hommes illustres qu'il gagna à J. C., que s'étant attiré la haine des païens, il fut mis à mort le 20 janvier 288. Les Actes de son martyre portent qu'il fut d'abord percé de fleches & laissé pour mort; qu'il en guérit, & fut ensuite assommé à coups de bâton. Ces Actes ne sont pas d'un auteur contemporain, & paroissent être du quatrieme siecle. Bollandus les attribue à S. Ambroise. Il est certain qu'ils sont antérieurs à l'an 403, puisqu'il y est parlé des gladiateurs qui furent abolis cette année-là, par un décret de l'empereur Honorius.

SÉBASTIEN, frere cadet de Jovin, tyran dans les Gaules, fut associé à la puissance souveraine par son frere vers l'an 412; mais le roi Ataulphe, qui étoit venu d'Italie pour partager les Gaules avec Jovin, ne put souffrir un pareil con-

K

current. S'étant raccommo-
 dé avec Honorius, il jura la perte
 des deux freres. Il poursuivit
 d'abord Sébastien, qui fut pris
 & décapité à Narbonne en 413;
 & Jovin subit peu de tems après
 le même sort. Sébastien, l'un
 des plus puissans seigneurs Gau-
 lois, vivoit heureux; mais il
 perdit la félicité dont il jouissoit,
 dès qu'il se fut livré aux desseins
 d'un frere ambitieux. Les rêtes
 des deux freres furent exposées
 comme celles des plus vils
 scélérats.

SÉBASTIEN, roi de Portu-
 gal, fils posthume de l'infant
 Jean, & de Jeanne fille de l'em-
 pereur Charles-Quint, naquit
 en 1554. Il monta sur le trône
 en 1557, après Jean III, son
 aïeul. Son courage & son zele
 pour la Religion lui firent en-
 treprendre, en 1574, un voyage
 en Afrique contre les Maures;
 mais cette course n'eut qu'un
 médiocre succès. Quelque tems
 après, Mulei-Mohammed, fils
 d'Abdalla, roi de Maroc,
 lui demanda du secours contre
 Moluc, son oncle, qui
 s'étoit emparé du royaume.
 Don Sébastien lui mena l'élite
 de la noblesse de Portugal, &
 aborda à Tanger le 29 juillet
 1578. Il se donna le 4 août sui-
 vant une grande bataille, dans
 laquelle presque toute la no-
 blesse resta sur la place. Moluc
 mourut dans sa litiere. Mo-
 hammed périt dans un marais,
 & Sébastien fut tué, dans la
 25^e. année de son âge. Comme
 on ne trouva pas son corps,
 & qu'il s'étoit répandu un bruit
 qu'il s'étoit sauvé de la bataille
 pour aller faire pénitence de ses
 péchés dans un désert, le Por-
 tugal vit à la fois deux faux Sé-

bastiens; celui qui se donna
 pour tel à Venise, a fait le plus
 de bruit; & il ne tient pas
 aux détracteurs de Philippe II,
 qu'on ne le considere encore
 aujourd'hui pour le vrai Sébas-
 tien. Pour en juger sainement,
 il n'y a qu'à entendre le récit
 qu'en fait Matthieu dans le
 4^e. livre de son *Histoire de*
Henri IV. « Comme les fables,
 » dit-il, rencontrent volon-
 » tiers plus de créance & d'ap-
 » plaudissement que la vérité,
 » les Portugais donnerent in-
 » continent cours à ce bruit,
 » savoir que don Sébastien
 » n'étoit pas mort. C'étoit
 » athéisme entr'eux de ne le
 » croire; inhumanité aux prin-
 » ces & républiques de l'Eu-
 » rope de ne le secourir, &
 » injustice de ne le traiter en
 » roi. Il y avoit 20 ans que les
 » amis & créatures de ce jeune
 » roi avoient pleuré son mal-
 » heur; les Maures s'en étoient
 » réjouis; le royaume de Por-
 » tugal en avoit fait les funé-
 » railles; après la nouvelle
 » reçue que son corps ayant
 » été trouvé, fut porté en la
 » ville de Septe; le roi d'Es-
 » pagne avoit donné cent mille
 » écus pour le recouvrer;
 » quatre rois avoient régné de-
 » puis, en comptant l'élection
 » de don Antoine: & néan-
 » moins il se trouva un hom-
 » me, dont le front étoit si rom-
 » pu, qu'il voulut rompre la
 » tête à tout le monde pour
 » lui faire accroire qu'il étoit
 » le vrai roi don Sébastien ».
 SÉBASTIEN, (le Pere)
 voyez TRUCHET.

SÉBASTIEN DEL PIOMBO,
 peintre, est encore connu sous
 les noms de *Sébastien de Venise*,

& de *Fra-Bastien*. Il naquit à Venise en 1485, & mourut en 1547. Sa réputation naissante le fit appeler à Rome, où il s'attacha à Michel-Ange. Sébastien travailloit difficilement, & son irrésolution lui fit commencer beaucoup d'ouvrages à la fois, sans en terminer aucun. Le portrait est le genre qui lui convenoit le mieux; aussi en a-t-il fait un grand nombre, qui sont tous excellens. Il employoit quelquefois le marbre & autres pierres semblables, faisant servir leurs couleurs naturelles de fond à ses tableaux. L'office que le pape Clément VII lui donna, de scelleur dans la chancellerie, le mit dans un état d'opulence, qui lui fit quitter la peinture. Les dessins de Sébastien, travaillés à la pierre noire, sont dans le goût de ceux de Michel-Ange.

SÉBASTIEN DE SAINT-PAUL, né à Enghien, en 1630, Carme de l'ancienne observance, mort à Bruxelles, le 2 août 1706, est connu par quelques ouvrages où il attaque les Bollandistes qui avoient rejeté quelques opinions touchant l'ordre des Carmes, qui ne paroissent pas trop d'accord avec la saine critique. Le P. Cosme de Villiers, son confrere, dans sa *Bibliothèque*, convient qu'il a violé les règles de la modération & l'honnêteté qui doivent assaisonner ces sortes de disputes. Voyez PAFEBROCH & S. ALBERT.

SEBIZIUS, (Melchior) né en 1578, fut professeur en médecine à Strasbourg sa patrie, chanoine de S. Thomas dans la même ville; il devint ensuite doyen de son chapitre en 1657,

& enfin prévôt en 1668. Sa réputation en qualité de médecin l'avoit fait élever par l'empereur Ferdinand II à la dignité de comte palatin en 1630. Il mourut en 1674, à 95 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, où il y a beaucoup d'érudition, si on en croit Haller, mais peu à recueillir pour un médecin. Les principaux sont: I. *Exercitationes medicæ*. II. *Miscellaneæ quæstiones medicæ*. III. *Speculum medicinæ practicæ*, 1661, 2 vol. in-8°. IV. *Des Commentaires* sur presque tous les ouvrages de Galien. V. Grand nombre de *Dissertations académiques*.

SEBONDE, (Raymond) philosophe Espagnol du 15^e siècle, professeur en médecine, théologie & Ecriture-Sainte à Toulouse, où il enseignoit en 1436, s'est fait connoître par un *Traité* latin, peu commun, sur la *Théologie naturelle*; Strasbourg, 1496, in-fol., en lettres gothiques. Il contient plusieurs erreurs qui plurent aux philosophes de ce tems, & furent répétées par ceux du siècle suivant. Montagne le trouva en beaucoup d'endroits, conforme à ses idées, & en fit une Traduction, imprimée à Paris, 1581, in-8°.

SECKENDORF, (Vite-Louis de) né à Hertzogen-Aurach, près de Nuremberg, en 1626, d'une maison ancienne, conseiller-privé de l'électeur de Brandebourg, & chancelier de l'université de Hall, a publié: I. *Une Histoire du Luthéranisme*, Francfort, 1692, 2 vol. in-fol., écrite en latin d'une manière embar-

raslée, dans laquelle ce sujet est traité avec autant d'étendue que de prévention. II. *Etat des Princes d'Allemagne*, in-8°. III. *Description de l'Empire Germanique*, in-8°. Ces deux ouvrages sont en allemand & passent pour être assez exacts. IV. Une *Dissertation contre la Messe*, telle qu'on devoit l'attendre d'un sacramentaire. Il auroit dû se souvenir que de toutes les controverses, celles qui regardent la Messe ont toujours le plus mal tourné aux hérétiques. Le fameux du Plessis Mornay en avoit fait une terrible expérience, qui consterna toute la secte, & qui pouvoit être un avis pour Seckendorf. Il mourut en 1692, à 66 ans.

SECKENDORF, (comte de) général des armées de l'empereur Charles VI, défit les François à Clausen en 1735, commanda l'armée chrétienne durant la malheureuse guerre de 1737 contre les Turcs, & mourut quelque tems après. Il étoit luthérien, d'un caractère brutal & quelquefois emporté, qui nuisit beaucoup aux affaires de son maître.

SECOND, (Jean) *Secundus*, poète latin, né à La Haye en Hollande, l'an 1511, d'une famille qui portoit le nom d'*E-verard*, étudia en droit à Bourges, alla à Rome, où il devint secrétaire de Paul IV, exerça ensuite le même emploi auprès de Jean Tavera, cardinal & archevêque de Tolède, suivit Charles-Quint à l'expédition de Tunis, revint dans sa patrie, eut la confiance de George Egmond évêque d'Utrecht, abbé de S. Amand, qui le nomma son secrétaire; charge

qu'il ne remplît pas, étant mort en 1536, à 25 ans. Il fut enterré à S. Amand. Son tombeau ayant été ruiné en 1546 par la fureur des hérétiques, Charles de Par, abbé de S. Amand, le fit rétablir. Second a laissé quantité d'ouvrages où l'on remarque de la facilité & de la délicatesse. Nous avons de lui, 3 livres d'Élégies, un d'Epigrammes, 2 d'Épîtres, un d'Odes, un de Sylves, un de Pièces funebres; & des Poésies galantes qui ne donnent pas une grande idée de ses mœurs, & qui occasionnerent ces vers :

*Non bene Johannem sequeris, lascive Secundo?
Tu ventris cultor, Virginis ille fait.*

Ces *Juvenilia* ont été recueillis dans la Collection de Barbou, & imprimés en un volume avec les Poésies de Beze, de Muret, &c., 1757. Le recueil des Poésies de Jean Second parut à Leyde en 1612 & 1631, in-12; elles ont été traduites en françois, 1771, in-8°, avec le latin à côté. Il étoit frere de Nicolas Grudius & d'Adrien Marius, distingués l'un & l'autre par leurs Poésies (voyez leurs articles). Leur pere Nicolas EVERARD, président du conseil souverain de Hollande & Zélande, mort à Malines en 1532, à 70 ans, est auteur de deux ouvrages in-fol. intitulés, l'un *Topica Juris*, Louvain, 1552; l'autre, *Consilia*, Anvers, 1643.

SECONDINS, *Secundini*, étoient une famille Romaine établie dans la Gaule Belgique, & qui n'est guere connue aujourd'hui que par le monument sépulcral qui existe dans le village d'Igel sur la Moselle, entre

Luxembourg & Treves, un des plus beaux restes de l'antiquité romaine qui soit en deçà des Alpes. Jean Hérold (*De Germaniæ primæ antiquitatibus*) & l'auteur d'une Dissertation imprimée en 1769, prétendent que ce monument marque la naissance de Caligula, né, selon eux, dans ce même village d'Igel. Il est bien vrai que Pline le jeune fait naître Caligula dans le pays de Treves; mais Suetone réfute cette assertion, qui, si elle étoit vraie, ne prouveroit rien en faveur d'un système contraire à l'inscription du monument & à une multitude d'observations décisives. On peut voir une Lettre insérée dans le *Journal hist. & littér.*, décembre 1770, pag. 407. — Réfutation d'une autre opinion, qui en fait un monument dressé à l'honneur de Constance Chlore, *ibid.*, 1 janv. 1785, pag. 27 — L'Histoire fait mention de plusieurs SECONDINS, entre autres d'un orateur dont Quintilien fait l'éloge, d'un consul en 511 de l'ère chrétienne, & d'un ambassadeur de Théodebert; mais rien ne prouve qu'ils aient été de la même famille que ceux dont la mémoire nous est transmise, par le monument d'Igel. Brower a trouvé le même nom sur divers débris de tombeaux.

SECOUSSE, (Denis-François) né à Paris en 1691, d'une bonne famille, fut l'un des premiers disciples du célèbre Rollin, avec lequel il lia une étroite amitié. Après avoir plaidé quelques causes avec assez de succès, il quitta le barreau, pour lequel il ne se sentoît aucun goût, & se livra tout entier à

l'étude des belles-lettres & de l'histoire de France. L'académie des belles-lettres l'admit dans son sein en 1723; & le chancelier d'Aguesseau le chargea, en 1728, de continuer le *Recueil des Ordonnances des Rois de France*, commencé par Lauriere. Secousse remplit toutes les vues de ce magistrat. Sa vue s'éteignit peu-à-peu les deux dernières années de sa vie, & il mourut à Paris en 1754, à 63 ans. Ses ouvrages sont : I. *La Suite du Recueil des Ordonnances des Rois de France*, depuis le 2e. vol. jusqu'au 9e. inclusivement. M. de Villevaut, conseiller à la cour des Aides, publia ce dernier volume en 1755, l'enrichit de l'éloge de l'auteur, & a donné une suite à cet ouvrage. II. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Charles le Mauvais*, 2 vol. in-4°. III. Plusieurs Dissertations dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. On y trouve des recherches, de la méthode, & une élégante simplicité.

SÉDÉCIAS, nommé auparavant *Mathanias*, fils de Josias & d'Amital. Nabuchodonosor le mit sur le trône de Juda à la place de son neveu Jéchonias, l'an 599 avant J. C. Ce prince avoit alors 21 ans, & il en régna onze dans l'impiété & dans la débauche. Il méprisa les conseils de Jérémie, & oublia les bienfaits de Nabuchodonosor, qui, pour punir sa mauvaise foi, entra avec une puissante armée en Judée, où il mit tout à feu & à sang; & après avoir saccagé toutes les places, il vint assiéger la capitale. La ville fut prise, & les Chaldéens y en-

trèrent en foule. Sédécias ne voyant point d'espérance d'arrêter l'ennemi, chercha son salut dans la fuite; mais il fut bientôt atteint, chargé de chaînes, & mené à Nabuchodonosor qui étoit à Reblatha au pays d'Emath. Après avoir vu égorger ses deux fils, on lui arracha à lui-même les yeux, & il fut conduit dans la capitale d'Assyrie. Il y mourut dans les fers, & c'est en lui que finit le royaume de Juda, l'an 588 avant J. C.

SÉDÉCIAS, fils de Chanana, faux prophète de Samarie, un de ceux qu'Achab, roi d'Israël, consulta sur la guerre que Josaphat & lui vouloient aller faire à la ville de Ramoth en Galaad. Ces imposteurs prétendirent au roi un heureux succès. Sédécias, qui s'étoit fait faire des cornes de fer, imitoit l'action d'un taureau furieux qui renverse avec ses cornes tout ce qu'il trouve en son chemin. Ce prophète de mensonge eut la douleur de voir arriver précisément le contraire de ce qu'il avoit prédit. — Il ne faut pas le confondre avec SÉDÉCIAS, fils de Maasias, faux prophète que Nabuchodonosor fit frire dans une poêle ardente. Voyez **ACHAB**, fils de Cholias.

SEDULIUS, (*Caius-Cælius* ou *Cæcilius*) prêtre & poète du 5^e. siècle, n'est guère connu que par son Poème latin de la Vie de J. C. intitulé: *Paschale Carmen*. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais il offre des vers heureux. On le trouve dans la Bibliothèque des Peres. Les Aldes en ont donné une belle édition dans un Recueil in-8°, 1502, qui renferme ceux de

Juvenus, d'Arator & de plusieurs autres auteurs sacrés. Cellarius en a donné une bonne édition, à Hall, 1704, in-12, à l'aide d'un manuscrit qu'il tira de la bibliothèque Pauline à Leipsig, & des variantes que lui fournit Théodore Jansson van Almeloveen. On le trouve aussi dans le *Corpus Poëtarum* de Mairtaire.

SEDULIUS, (*Henri*) savant Récollet, né à Cleves vers 1547, fut élevé aux premiers emplois de sa province, & mourut à Anvers en 1621, après avoir publié: I. *Historia Sti Francisci illustriumque virorum & seminarum*, &c., Anvers, 1613, in-fol., avec fig. Ce sont les actes originaux des vies des Saints & de plusieurs martyrs de son ordre, accompagnés de Commentaires. II. *Vie de S. François d'Assise*, par S. Bonaventure, avec des Commentaires, Anvers, 1597, in-8°. III. *Apologeticus adversus Alcoranum Franciscanorum, pro libro Conformitatum*, Anvers, 1607, in-4°. Sedulius auroit mieux fait de ne point entreprendre cette Apologie (voyez **ALBIZI**). IV. *Præscriptiones adversus hæreses*, Anvers, 1606, in-4°. V. *Martyria FF. Minorum Alcmariensium, Gorcomiensium, &c.*, Anvers, 1613, in-4°, avec fig. C'est l'histoire des Religieux de son ordre, mis à mort par les hérétiques des derniers siècles en Hollande. VI. *Imagines religiosorum ord. Sti Francisci in æs incise cum elogiis*, 1602. VII. *Commentarius in vitam Sti Ludovici episcopi Tolosani*, 1602.

SEEDORFF, (*François*)

né à Fribourg en Suisse, d'une famille noble, Jésuite de la province du Haut-Rhin, confesseur de Charles-Philippe, & ensuite de Charles-Théodore électeur Palatin, mourut à la résidence électoral de Schwetzingen, le 10 juillet 1758, âgé de 66 ans. On a de lui douze Lettres de controverse, imprimées pour la deuxième fois à Manheim en 1749, 2 vol. in-8°. Elles furent composées pour l'instruction du prince Frédéric, comte Palatin, avant qu'il se fût réuni à la Religion catholique; ouvrage solide. Le pape Benoît XIV lui en témoigna sa satisfaction. L'auteur nous apprend lui-même qu'il a beaucoup profité de la lecture des Lettres du Pere Scheffmacher. M. Pfaff, qui avoit écrit contre celui-ci, écrivit aussi contre le Pere Seedorff, en latin, dans une Thèse de théologie, & en françois dans un gros volume de *Reflexions*, imprimé à Tubingen, in-8°, en 1750. Le P. Seedorff lui répondit, sous le nom d'un *Docteur en Théologie de l'Université d'Ingolstadt*, par un volume d'égale grosseur, en 1752 & 1753, Manheim, in-8°. Les personnalités qui s'y trouvent, en rendent la lecture moins utile, que celle des 12 Lettres.

SEGAUD, (Guillaume) né à Paris en 1674, mort dans la même ville en 1748, prit l'habit de Jésuite à l'âge de 16 ans. Ses supérieurs le choisirent pour enseigner les humanités au collège de Louis le Grand à Paris, puis à Rennes & à Rouen. Une des places de régent de rhétorique à Paris étant venue à va-

quer, les Jésuites balancerent entre Porée & Segaud. Le premier l'emporta, & le second fut destiné à la chaire, quelque envie qu'il eût d'aller annoncer l'Évangile aux infidèles. Ce fut à Rouen que le P. Segaud fit l'essai de son talent. Il commença à prêcher à Paris en 1729. On ne tarda pas à l'y admirer; appelé à la cour pendant trois carêmes, il satisfit tellement le roi, qu'il lui fit une pension de 1200 livres. Le P. Segaud vivoit d'une manière conforme à la morale de ses sermons: fidele à tous ses exercices de piété, dur à lui-même, & ne connoissant point d'autres délassemens que ceux qui étoient prescrits par sa règle. Au sortir d'un avent ou d'un carême, il couroit avec zèle faire une mission dans le fond d'une campagne. Ses manières douces, simples & unies, son air affable, lui attiroient les cœurs de tout le peuple. Les plus grands pécheurs accouroient à lui dans le tribunal de la pénitence. Il étoit également recherché des grands & des petits, sur-tout aux approches de la mort: on s'estimoit heureux de mourir entre ses mains. On trouve dans ses *Sermons* un grand fonds d'instruction, beaucoup d'élegance & d'énergie, & sur-tout cette onction qui pénètre l'ame & qui la dispose à profiter des vérités évangéliques. Ils ont été imprimés à Paris, en 1750 & 1752, en 6 vol. in-12, par les soins du P. Berruyer, si connu par son *Histoire du Peuple de Dieu*. Le P. Segaud a aussi composé plusieurs petites piéces de vers, qui ont eu le suffrage des connoisseurs. La

principale est son Poëme latin sur le camp de Compiègne : *Castra Compendiensta.*

SEGHERS, (Gérard) peintre, né à Anvers en 1592, mort dans la même ville en 1651, imita le goût de Rubens & de Van-Dyck. Ses premiers tableaux sont d'un coloris vigoureux. Les ombres y sont très-fortes, & ses figures presque rondes. Il quitta ensuite cette manière pour en prendre une plus brillante & plus gracieuse. Les ouvrages qu'il a faits dans ces différens genres, sont tous également estimés. Il a peint beaucoup de Sujets de dévotion ; il a aussi représenté des assemblées de Joueurs & de Musiciens.

SEGHERS, (Daniel) frere aîné de Gérard, naquit à Anvers en 1590, & mourut dans la même ville en 1660. Il ne fit pas, comme lui, un état de la peinture ; mais il la choisit comme un amusement : il étoit Jésuite. Il excelloit à peindre des fleurs ; on ne peut trop admirer l'art avec lequel il faisoit le coloris brillant, propre à ce genre de peinture. Sa touche étoit d'une légèreté & d'une fraîcheur singulieres. Ses ouvrages sont précieux, & ils étoient d'autant plus recherchés, qu'on ne pouvoit se les procurer à prix d'argent.

SEGNERI, (Paul) né à Nettuno, dans la Campagne de Rome, en 1624, d'une famille originaire de Rome, montra dès sa jeunesse beaucoup de goût pour l'état religieux. Il entra dans la société des Jésuites, & y brilla par la sainteté de ses mœurs & par le succès de ses prédications. Il joignit à

l'emploi de prédicateur celui de missionnaire, & il remplit l'un & l'autre avec un zèle apostolique pendant 27 ans. Les Italiens le regardent comme le Bourdaloue de leur pays ; mais il n'eut ni l'éloquence ni le jugement du Jésuite François. Ses discours sont plus remplis de paroles que de choses ; à des vérités graves & à d'excellens raisonnemens, il mêle des réflexions triviales & des contes populaires. Le pape Innocent XII l'appella à Rome, pour y remplir les places de son prédicateur ordinaire & de théologien de la pénitencerie ; mais il ne les exerça pas long-tems. Ce saint Religieux, ce directeur infatigable, usé par ses travaux & par ses austérités, tomba dans une langueur qui l'emporta en 1694, à 70 ans. Tous ses ouvrages furent réunis après sa mort dans un Recueil en 3 vol. in-fol. Outre ses *Sermons* traduits en françois, Lyon, 1713, 7 vol. in-12, sous le titre du *Chrétien instruit dans sa Loi*, traduit en latin, Ausbourg, 1702, nous avons de lui : I. *Des Méditations*, traduites en françois, en 5 vol. in-12. II. *L'Incrédule sans excuse*. III. *La Manne céleste, ou la Nourriture de l'Ame*. C'est un cours de Méditations, dont un de ses confreres a donné une traduction libre en 1737. IV. *La Pratique des devoirs des Curés*, ouvrage important, plein d'unction, de zèle & de lumière ; traduit par le P. Buffier. Cette traduction a paru à Lyon en 1702 ; M. Delvincourt en a donné une nouvelle édition avec quelques légers changemens, en 1782. V. *Le Confes-*

leur instruit. VI. *Le Pénitent instruit.* VII. *L'Accord de l'action & du repos dans l'Oraison.* VIII. *Les Illusions des Quêtistes.* IX. *Le Serviteur de Marie.* X. *L'Exposition du Misereere*, traduite en françois par l'abbé Laugier. XI. Divers autres Opuscules de piété. On en a traduit quelques-uns en françois. Muratori a donné sa *Vie* en italien, Modene, in-8°.

SEGRAIS, (Jean Regnault de) né à Caen l'an 1624, d'une famille noble, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il n'avoit que 20 ans, lorsque le comte de Fiesque, éloigné de la cour, se retira dans cette ville. Ce courtisan charmé de son esprit, l'emmena à Paris & le plaça chez Mlle. de Montpensier, qui lui donna le titre de son aumônier ordinaire, avec la chanterie de la collégiale de Mortain, & depuis la qualité de son gentilhomme ordinaire. Segrais, n'ayant pas approuvé son mariage avec Lauzun, fut obligé de quitter cette princesse. Il se retira alors chez madame de la Fayette, & prit part à la composition de *Zaïde* & des autres Romans publiés sous le nom de cette dame. Enfin, lassé du grand monde, il se retira dans sa patrie, où il mourut en 1701, à 76 ans, après avoir fait son testament où sont empreints les sentimens de religion dont il étoit pénétré. Il s'est rendu célèbre par ses *Eglogues* (Amsterdam, 1723, in-12) dans lesquelles il a su conserver la douceur & la naïveté propres à ce genre de poésie; plus judicieux que Fontenelle, qui a fait de ses bergères des petites maîtresses qui

débitent des sentences galantes sous des expressions recherchées. Sa *Traduction des Géorgiques* & celle de l'*Enéide* de Virgile en vers françois, l'une & l'autre in-8°, ont eu un grand succès. Celle-ci parut en 1681. Il y a des morceaux très-bien rendus, mais sa versification est en général lâche & traînante. La *Traduction des Géorgiques* qui parut en 1712, in-8°, vaut mieux, mais elle a été effacée par celles de Mrs. de Pompignan & de Lille. On a encore de Segrais des *Poésies diverses*, & son *Poème pastoral d'Athis*, dans lequel il a atteint quelquefois la simplicité noble des pastorales des anciens. Ses ouvrages en prose sont : I. *Les Nouvelles Françaises*, Paris, 1722, in-12, en 2 vol. C'est un recueil de quelques historiettes racontées à la cour de Mlle. de Montpensier. II. *Segresiana, ou Mélanges d'Histoire & de Littérature*, in-8°, 1722; Paris, sous le titre de la Haye; & à Amsterdam, 1723, in-12 : cette dernière édition est beaucoup plus belle. Parmi quelques faits singuliers & curieux, on en trouve un grand nombre de minutieux & de faux.

SEGUENOT, (Claude) né à Avalon en 1596, entra dans l'Oratoire, après avoir brillé dans le barreau à Dijon & à Paris. Il fut supérieur de plusieurs maisons; mais ayant publié en 1638, in-8°, une *Traduction françoise* du livre de la *Virginité* de S. Augustin, avec des notes; la Sorbonne censura l'ouvrage, & l'auteur fut mis à la Bastille. Il y déprime la pauvreté évangélique, fappe les fondemens de la vie

religieuse & en ruine tout le mérite. Condamnant les vœux monastiques, il prétend qu'il est plus louable de faire le bien librement que de s'y astreindre par vœu ; comme si ce vœu n'étoit pas libre, & ne rendoit par conséquent pas libre tout ce qui en est l'effet. Seguenot ayant obtenu sa liberté, fut élevé à la place d'assistant du général, & mourut à Paris en 1676, à 80 ans, après avoir essuyé quelques nouvelles disgrâces, qu'il dut à ses liaisons avec les solitaires de Port-Royal. On a de lui plusieurs autres écrits.

SEGUI, (Joseph) né à Rhodéz, se consacra de bonne heure à l'éloquence & à la poésie. Il remporta le prix de vers à l'académie françoise en 1732, & il remplit les chaires de la cour & de la capitale avec distinction. Cet auteur mourut en 1761, à 72 ans, après avoir publié : Le recueil de ses *Panegyriques*, 2 vol. in-12 ; ses *Sermons* en 2 vol. & des *Discours académiques*, en 1 vol. L'académie françoise se l'étoit associé. L'abbé Segui écrivoit avec assez de noblesse & de pureté ; mais il ne faut pas chercher chez lui ces peintures saillantes, ces coups de génie, ces traits frappans qu'on trouve dans Bossuet & dans Bourdaloue. Il étoit fait pour marcher dans les routes battues, & non pas pour se tracer une carrière nouvelle.

SEGUIER, (Pierre) président-à-mortier au parlement de Paris, d'une ancienne famille de Quercy, illustre dans la magistrature & dans les armes, rendit des services im-

portans aux rois Henri II & Charles IX. Ces monarques l'employèrent dans diverses négociations ; il fit briller dans toutes une éloquence & une intelligence peu communes. Il mourut en 1580, à 70 ans, comblé d'honneurs & de biens. On a de lui des *Harangues* & un traité *De cognitione Dei & sui*.

SEGUIER, (Antoine) fils du précédent, occupa successivement les places de maître-des-requêtes, de conseiller-d'état, d'avocat-général au parlement de Paris, & enfin de président-à-mortier. Il fut envoyé à Venise, l'an 1598, en qualité d'ambassadeur, place qu'il remplit avec succès. Sa mort, arrivée en 1624, fut une perte sensible pour les gens de bien. Il fonda, par son testament, l'hôpital des Cent-Filles, au fauxbourg de St. Marcel, à Paris.

SEGUIER, (Pierre) né à Paris en 1588, de Jean Segulier, fils de Pierre, remplit les charges de conseiller au parlement, de maître-des-requêtes, de président-à-mortier, & enfin de garde-des-sceaux & de chancelier de France en 1635. Les émotions populaires s'étant élevées en Normandie, il passa dans cette province en 1639, & y mit la paix. Il ne se signala pas moins dans les troubles des Barricades, & il osa résister au parlement, soulevé contre le ministère. Les sceaux lui furent enlevés en 1650 & en 1652 ; mais ils lui furent rendus en 1656, & il les garda jusqu'à sa mort, arrivée à St. Germain-en-Laye en 1672, à 84 ans. Il ne laissa que deux filles ; Marie,

qui épousa le marquis de Coislin, & ensuite le marquis de Laval, qui mourut en 1710; & Charlotte, d'abord duchesse de Sully, puis duchesse de Verneuil, morte en 1704. Mais les branches collatérales de sa maison ont produit d'autres magistrats illustres; entr'autres Antoine SÉGUIER, avocat général au parlement de Paris, mort subitement à Tournay la nuit du 24 au 25 janvier 1792. Parmi les nombreux requisitoires, où la dignité du langage, la clarté, le choix & l'exactitude des expressions sont pour l'ordinaire si bien d'accord avec la justesse & la force des raisonnemens, on distingue celui du 18 août 1770, dans lequel les causes & le tableau de la révolution actuelle sont présentés avec tant de vérité, près de 20 ans avant l'événement. Voyez le *Journ. hist. & litt.* 15 février 1791, p. 264. On peut consulter sur d'autres de ses discours, 1 janvier 1778, p. 55. — juillet 1781, p. 382. — 1 août 1781, p. 541. — 15 juillet 1785, p. 472. — 1 octobre 1786, p. 209. — 15 décembre 1786, p. 617.

SÉGUIER, (Jean-François) né à Némours, s'appliqua d'abord à la jurisprudence, mais en admirant le jardin des plantes rares de son compatriote Pierre Baux, il prit goût pour la botanique, & réussit dans cette science, de manière que l'abbé Bignon, bibliothécaire du roi de France, le chargea de mettre en ordre les précieuses collections de botanique de cette magnifique bibliothèque. C'est en exécutant cette commission, qu'il travailla à l'ouvrage qui a pour titre: *Bibliotheca bota-*

nica, La Haye, 1740, in-4°; Leyde, 1760, in-4°. par les soins de Laurent-Théodore Gronovius qui y a ajouté un Supplément. Cet ouvrage contient un catalogue des auteurs & des ouvrages qui traitent de la botanique. Il avoit fait plusieurs voyages pour augmenter ses connoissances. Le champ fertile du Veronese fixa longtems ses recherches, & lui fit publier: *Plantæ Veronenses*, 2 vol., Vérone, 1745, in-8°. Il donna un troisième volume *ibid.* en 1754, in-8°.

SEGUIN, (Joseph) avocat, né à la Crozat, mort en 1694, est auteur des *Antiquités de la Ville d'Arles*, Arles, 1687, in-4°; ouvrage savant, où les historiens & les antiquaires trouvent des lumières à recueillir, cette ville ayant été une des plus anciennes & des plus célèbres des Gaules.

SEGUR, (Jean-Charles de) vit le jour à Paris en 1695. Après avoir été quelque tems dans le service militaire, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, & appella de la Bulle *Unigenitus*. La grande faveur où étoit sa famille sous la régence du duc d'Orléans, lui inspira de l'ambition. Il révoqua son appel, & fut pourvu de l'abbaye de Vermand. Il quitta l'Oratoire, devint grand-vicaire de M. de St.-Albin évêque de Laon, & enfin évêque de St.-Papoul. Il édifia pendant quelque tems ses ouailles par sa piété & sa soumission aux décisions de l'Eglise; mais en 1735 il rétracta par un mandement tout ce qu'il avoit fait en faveur de la Constitution, & s'éclipsa de son diocèse. Il

vécut 13 ans depuis son abdication, dans l'obscurité, & mourut à Paris en 1748, à 53 ans. On a donné l'*Abregé de sa Vie*, Utrecht, 1749, in-12. On en fait presque un saint.

SEJAN, (*Ælius*) né à Bolsena, l'ancien *Volsinium*, d'un chevalier Romain, suivit d'abord la fortune de Caius-César, petit-fils d'Auguste. Il s'attacha ensuite à Tibere, auquel il se rendit agréable par la souplesse de son caractère & par l'enjouement de son esprit. Endurci au travail, audacieux, habile à cacher ses vices & à faire éclater ceux des autres, tour-à-tour insolent & flatteur, modeste au-dehors, mais dévoré au-dedans de la soif de régner; il employoit, dans cette vue, tantôt le luxe & les largesses, tantôt l'application & la vigilance. Il mit en œuvre tant d'artifice auprès de Tibere, que ce prince, caché pour tout le monde, étoit pour lui sans secret & sans défiance. Sejan abusa cruellement de son crédit, dès qu'il vouloit faire périr quelqu'un qui lui faisoit ombre; il ne rougissoit pas, dit Phedre, de faire le rôle d'accusateur, de témoin & de juge:

Quod si accusator alius Sejan

foret,

Si testis alius, si iudex alius de-

nique,

Dignum existimarem me tantis

malis.

Tibere l'éleva à la dignité de chef des cohortes prétoriennes, le nommant par-tout le *compagnon de ses travaux*, & souffrant que les statues de son favori fussent placées sur les théâtres & dans les places publiques. Sejan, parvenu au plus

haut degré de puissance sans avoir assouvi son ambition, aspirait au trône impérial. Il fut périr, par les artifices les plus odieux, tous les fils & tous les petits-fils de Tibere.

Drusus, fils de ce prince, lui ayant donné un soufflet, il ne trouva point de moyen plus sûr pour se venger, que de corrompre Livie sa femme, qui empoisonna son mari. Alors il voulut épouser Livie; mais Tibere la lui refusa. Outré de colere, il se vanta « qu'il étoit » empereur de Rome, & que » Tibere n'étoit que prince » de l'isle de Caprée, où il » étoit alors ». Il osa le faire jouer sur le théâtre. Une telle audace ne pouvoit rester longtemps impunie. Tibere donna ordre au sénat de lui faire son procès. Cet ordre fut bientôt exécuté, & dans le même jour il fut arrêté & étranglé en prison, l'an 31 de J. C. Le peuple déchira son cadavre, & en jeta dans le Tibre les misérables restes. Ses enfans périrent aussi par le dernier supplice, & Tibere enveloppa dans la perte de ce scélérat, tous ceux qui lui étoient suspects, & dont il vouloit se venger.

SELDEN, (Jean) né à Salvington, dans le Suffex, en 1584, fit ses études à Chichester, puis à Oxford, & s'y devoua principalement à la connoissance du droit & de l'antiquité sacrée & profane. Après avoir mené une vie douce & appliquée, il mourut en 1654, à 70 ans. Il avoit pris pour devise: *La liberté sur toutes choses*. Cette liberté, qu'il mettoit dans ses propos comme dans sa conduite, le brouilla quelquefois

avec Jacques I & Charles I. Mais comme le zele plutôt que l'esprit de fatyre animoit les discours, on les lui pardonnoit plus facilement qu'à tout autre. On a de lui: I. *De Successionibus in bona defuncti, secundum Hebraeos*. II. *De Jure Naturali & Gentium, juxta disciplinam Hebraeorum*; ouvrage fort estimé par Puffendorf, qui n'est pas d'accord en cela avec le Clerc & Barbeyrac. Il paroît qu'il s'étoit un peu entêté des écrits des rabbins, & qu'il a voulu y puiser des connoissances qu'il auroit pu prendre ailleurs. III. *De Nuptiis & divortiis*. IV. *De Anno civili veterum Hebraeorum*. V. *De Nummis*. VI. *De Diis Syris*, Amsterdam, 1680, in-8°: ouvrage plein de profondes recherches. VII. *Uxor Hebraica*. VIII. *De laudibus Legum Angliæ*. IX. *Jani Anglorum facies altera*. X. *Mare clausum*. L'auteur y donne l'empire des quatre mers à sa nation. Grotius lui a opposé *Mare liberum*. XI. *Analecton Anglo-Britannicum*, &c., livre curieux, dans lequel on trouve l'histoire du gouvernement d'Angleterre, jusqu'au regne de Guillaume le Conquerant. XII. *De Synderiis Hebraeorum*; traité savant & estimé. XIII. Une *Explication des Marbres d'Arundel*, in-4°, en latin, avec des notes peut-être plus pleines d'érudition que de vérité historique; elle a été continuée par Prideaux qui en a expliqué le plus grand nombre (voyez ce mot). XIV. Un *Traité des Dîmes*, qui offensa beaucoup le clergé d'Angleterre. XV. Un autre de *l'Origine du Duel*. C'est lui aussi qui a publié le livre d'Eu-

chius d'Alexandrie. Tous les ouvrages de Selden, tant latins qu'anglois, ont été imprimés à Londres en 1726, 3 vol. in-fol. Ce recueil est recherché, quoiqu'on reproche à l'auteur un style plein d'obscurité. On a imprimé en anglois un recueil des paroles remarquables de cet habile jurisconsulte, sous le titre de *Seldeniana*.

SELEUCUS I, *Nicanor*, (c'est-à-dire *Victorieux*) roi de Syrie, fils d'Antiochus, devint l'un des principaux généraux d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce conquérant, il s'établit à Babylone, mais il en fut chassé par Antigone, & se retira en Egypte, près de Ptolomée. Pour se venger de son ennemi, il se liguait avec Ptolomée, Cassandre & Lyfimachus, contre Antigone, qui fut tué dans la bataille d'Ip-sus, l'an 301 avant J. C. Seleucus partagea avec les vainqueurs les provinces qui furent le fruit de leur victoire, & commença le royaume de Syrie, qui, de son nom, fut appelé *le Royaume des Séleucides*. Tranquille sur le trône, il fit la guerre à Demetrius, arma contre Lyfimachus & le tua dans une bataille, l'an 282 avant J. C. Il alloit tomber sur la Thrace & sur la Macédoine, lorsque Ptolomée Céraune, un de ses courtisans, conspira contre lui & le tua à Argon, la même année, à 78 ans, dont il en avoit régné 34. Ce prince aimoit les sciences; il renvoya aux Grecs les livres & les numemens précieux que Xercès leur avoit enlevés; il leur rendit entr'autres les statues d'Harmodius & d'Aristogiton,

ces ardents défenseurs de la liberté. Les Grecs, par reconnaissance, placèrent sa statue à l'entrée du portique de leur académie. Ce roi fit bâtir jusqu'à 34 villes dans l'Asie, & les peupla de colonies grecques, qui apportèrent dans cette partie du monde leur langage, leurs mœurs & leur religion.

SELEUCUS II, fils d'Antiochus le Grand, succéda à son pere l'an 187 avant J. C., & fut surnommé *Philopator*. Ce prince, par le respect qu'il eut pour le grand-prêtre Onias, fournissoit tous les ans ce qu'il falloit pour les sacrifices du temple; mais comme c'étoit un prince foible, ses flatteurs l'engagerent à envoyer Héliodore piller le temple de Jérusalem. Quelque tems après le même Héliodore l'empoisonna. Son regne fut de 12 ans.

SELIM I, empereur des Turcs, 2e. fils de Bajazet II, voulut détrôner son pere; mais il perdit, l'an 1511, la bataille qu'il lui livra. Cette défaite ne le découragea point; il revint à la charge, & Bajazet fut obligé de lui céder l'empire l'année suivante, au préjudice d'Achmet son aîné. Après s'être défait par le poison de ce pere malheureux, il ôta la vie à Achmet, & à Korkud son puîné, prince paisible & ami des lettres. Affermi sur le trône par ses forfaits, il porta les armes en Egypte contre Kanton, souverain de ce royaume. Il lui livre bataille près d'Alep en Syrie, l'an 1516, & remporte une victoire long-tems disputée par le soudan, qui périt dans le combat. Cependant les Mammelucks se prépa-

rerent à résister aux Ottomans; mais Selim, entrant dans leur pays en 1517, attaqua près du Caire Toumonbal, qu'ils avoient créé nouveau sultan, & le défit successivement dans deux batailles. Ce prince infortuné ayant été trouvé dans un marais, où les Arabes l'avoient caché, fut pendu par l'ordre de Selim. Ce barbare se rendit maître du Caire, d'Alexandrie, de Damiette, de Tripoli, & de tout le reste de l'Egypte, qu'il réduisit en province. C'est ainsi que finit la domination des Mammelucks en Egypte, où elle avoit duré plus de 260 ans, à compter depuis la mort du sultan qui avoit fait S. Louis prisonnier. Quelque tems auparavant, Selim avoit remporté une victoire signalée à Chalderon contre les Perses, & leur avoit enlevé Tauris. Il se préparoit à faire la guerre aux Chrétiens; mais en retournant à Constantinople, il fut attaqué d'un charbon pestilentiel à l'épine du dos. Il voulut se faire porter à Andrinople, croyant que l'air de cette ville le rétablirait; mais il mourut à Shuafdy, sur la route de cette ville, l'an 1520, dans le même lieu où il avoit fait empoisonner son pere. Il étoit dans sa 54e. année & en avoit régné 8. Ce prince étoit courageux, infatigable, sobre, libéral. Il se plaisoit à la lecture de l'histoire, & faisoit assez bien des vers dans sa langue; mais malgré ces qualités, il fut l'horreur de ses sujets. Il trempa ses mains dans le sang de son pere, de ses freres, de 8 de ses neveux, & d'autant de bachas qui l'avoient servi fidèlement.

SELIM II, empereur des Turcs, fils de Soliman II, & petit-fils de Selim I, monta sur le trône après son pere en 1566. Il fit, l'année suivante, une treve de 8 ans avec l'empereur Maximilien II. Vers le même tems, il confirma le traité de paix que son pere avoit fait avec les Vénitiens. Mais en 1570, au mépris de sa parole, il tourna ses armes contre eux, & leur prit l'isle de Chypre par son général Mustapha, qui y exerça des cruautés inouïes, sur-tout après la prise de Famagouste, rendue par capitulation le 1 août 1571 (voyez BRAGADIN). Il en fut bientôt puni: le 7 octobre suivant, il perdit la célèbre bataille de Lépante (voyez DON JUAN). Cette victoire jeta la consternation dans Constantinople, & hâta la paix avec Venise. Dès que Selim l'eut conclue, il posa le glaive & le sceptre, pour aller s'enfouir au fond de son serail avec ses femmes. Il se plongea dans la débauche jusqu'à sa mort, arrivée en 1574, à 52 ans. La mort de ses frères Mustapha & Bajazet lui avoit ouvert le chemin du trône dont il se rendit indigne par ses vices. Sans talens & sans courage, il n'aima que les femmes & le vin, & ne dut l'éclat passager de ses conquêtes qu'à la valeur de ses généraux.

SELKIRK, (Alexandre) né à Largo, dans la province de Fife, au royaume d'Ecosse, vers l'an 1680, s'appliqua aux mathématiques & à la navigation. Il remplissoit en 1705 l'office de maître sur un vaisseau commandé par le capitaine Pradling, avec lequel il eut

quelque différend. Celui-ci le déposa & l'abandonna dans l'isle de Jean-Fernandez, alors entièrement déserte, après néanmoins lui avoir fait donner son lit, ses hardes, son fusil, quelques livres de poudre, des balles, &c. Selkirk, dans une isle fertile, peuplée de chevres, & baignée par une mer poissonneuse, se forma une habitation qui ne manquoit de rien d'essentiel, & réalisa le roman de Robinson Crusoe. Les sentimens de religion qu'il y avoit portés, le tems qu'il donnoit à la priere & aux cantiques chrétiens, le rendoient content dans sa solitude, lorsqu'en 1709 le capitaine Wood-Rogers aborda à l'isle, & le ramena dans sa patrie. Les détails de sa vie dans ce séjour lointain & isolé, sont décrits, mais assez négligemment & avec quelques préjugés nationaux, à la fin du 4e. tom. des *Aventures de Robinson Crusoe*, édit. de Liege, 1785. Nous ignorons ce qu'il est devenu après son retour en Angleterre.

SELLIUS, (Godetroi) né à Dantzic, membre de l'académie impériale & de la société royale de Londres, passa une partie de sa vie en France, où il cultiva les lettres avec succès. Il mourut en 1767. Nous avons de lui des traductions & d'autres ouvrages. Les plus connus sont: I. *Description géographique du Brabant Hollandois*, in-12. II. *Voyage de la Baie d'Hudson*, in-8°. III. *Dictionnaire des Monogrammes*, in-8°. IV. *Histoire naturelle de l'Irlande*. V. *Histoire des anciennes révolutions du Globe Terrestre*, in-12, pleine d'idées

systématiques & romanesques. lui défendit sous peine de la vie de sortir de Jérusalem, lui VI. *Traduction des Satyres de Rabener avec M. du Jardin*, 4 vol. in-12. VII. *Histoire des Provinces-Unies*, en 8 vol. in-4^o, avec le même; compilation assez mal rédigée.

SELLUM, meurtrier de Zacharie roi d'Israël, usurpa la couronne l'an 771 avant J. C.; mais au bout d'un mois il fut mis à mort par Manahem, général des troupes de Zacharie, qui fut lui-même proclamé roi par son armée.

SEM, fils de Noé, né vers l'an 2446 avant J. C., couvrit la nudité de son pere. Noé à son réveil lui donna une bénédiction particulière. Sem mourut âgé de 600 ans, laissant 5 fils, Élam, Assur, Arphaxad, Lud, Aram, qui eurent pour partage les meilleures provinces de l'Asie. D'Arphaxad descendirent en ligne directe, Salé, Heber, Phaleg, Reü, Sarug, Nachor, & Tharé pere d'Abraham.

SEMEI, parent du roi Saül, imita & servit ce prince dans sa haine pour David. Voyant ce pere infortuné contraint de s'enfuir par la rebellion de son fils Absalon, il profita de cette calamité pour le poursuivre, & lui lança des pierres avec les injures les plus outrageantes. Mais David ayant été vainqueur, Semeï se jeta à ses pieds, & demanda pardon. David réprimant tout mouvement de vengeance, lui fit grace; mais il recommanda en mourant à son fils Salomon, de ne pas perdre de vue un rebelle dont l'impunité pouvoit produire des effets funestes à l'état. Ce prince devenu roi fit venir Semeï, &

lui défendit sous peine de la vie de sortir de Jérusalem, lui donnant ainsi la ville pour prison. Le coupable ayant violé cette défense trois ans après, fut arrêté & condamné à avoir la tête tranchée.

SEMEIAS, enthousiaste de la ville de Néhélele, voulut se mêler de composer des prophéties, & envoya à Sophonias, fils de Maasias, un livre de prétendues révélations, où il disoit que Dieu ordonnoit à Sophonias de prendre soin du peuple qui restoit à Jérusalem. Le prophete Jérémie avertit, de la part de Dieu, Sophonias de ne pas croire ce fourbe, qui en seroit puni par une captivité éternelle pour lui & pour sa postérité. — Il ne faut pas le confondre avec le prophete SEMEIAS, qui vivoit sous Roboam roi de Juda, & qui défendit à ce prince, de la part du Seigneur, de faire la guerre aux tribus qui s'étoient séparées de lui. — Il y a un 3e.

SEMEIAS, dit *Noadias*, qui se laissa corrompre par les présents du gouverneur de Samarie, pour susciter des obstacles au saint homme Néhémie qui vouloit rebâtir Jérusalem.

SEMELIER, (Jean-Laurant le) prêtre de la Doctrine Chrétienne, né à Paris, d'une bonne famille, enseigna la théologie dans son ordre avec un succès distingué. Ses talens lui méritèrent la place d'assistant du général. Il mourut à Paris en 1725, à 65 ans. On a de lui: I. *D'excellentes Conférences sur le Mariage*: l'édition la plus estimée est celle de Paris en 1715, 5 vol. in-12, parce que cette édition fut revue & corrigée

rigée par plusieurs docteurs de la maison de Sorbonne. II. *Des Conférences sur l'Usure & sur la Restitution*, dont la meilleure édition est celle de 1724, en 4 vol. in-12. III. *Des Conférences sur les Péchés*, 3 vol. in-12. Le P. Semelier s'étoit proposé de donner de semblables conférences sur tous les traités de la morale chrétienne; mais la mort l'empêcha d'exécuter un si louable dessein. On a cependant trouvé dans ses papiers, de quoi former 10 vol. in-12, qui ont été publiés en 1755 & en 1759, & qui ont soutenu la réputation de ce savant & pieux Docteur. Il y en a 6 sur la Morale & 4 sur le Décalogue.

SEMIRAMIS, née à Ascalon, ville de Syrie, épousa un des principaux officiers de Ninus. Ce prince entraîné par une forte passion, que le courage de cette femme & ses autres grandes qualités lui avoient inspirée, l'épousa après la mort de son mari. Le roi laissa, en mourant, le gouvernement de son royaume à Semiramis, qui gouverna comme un grand-homme. Elle fit, dit-on, construire Babylone, dont on a tant vanté les murailles, les quais, & le pont sur l'Euphrate qui traversoit la ville du nord au midi, & d'autres ouvrages, dont Hérodote raconte des merveilles. Semiramis, ayant embelli Babylone, parcourut son empire, laissant partout des marques de sa magnificence. Elle s'appliqua sur-tout à faire conduire de l'eau dans les lieux qui en manquoient, & à construire de grandes routes. Elle fit aussi plusieurs conquêtes

Tome VIII.

dans l'Ethiopie. Sa dernière expédition fut dans les Indes, où son armée fut mise en déroute. Cette reine avoit un fils de Ninus, nommé *Ninias*. Avertie qu'il conspiroit contre sa vie, elle abdiqua volontairement l'empire en sa faveur. Quelques auteurs rapportent qu'elle se déroba à la vue des hommes, dans l'espérance de jouir des honneurs divins; d'autres disent que Ninias lui donna la mort. Quelques savans prétendent avec assez de vraisemblance, que son histoire n'est qu'une corruption de celle de Nabuchodonosor. Voyez *Hérodote, historien du peuple Hébreu, sans le savoir; & l'Histoire des tems fabuleux*, tom. 3, p. 564. L'auteur de ce dernier ouvrage, ayant observé que dans les livres orientaux, RAHAM étoit le nom propre de *Nabuchodonosor*, dont l'Ecriture parle si souvent, fait voir que ce nom de RAHAM est entré dans la composition de la fameuse SEMIRAM ou SEMIRAMIS; car *is* est la terminaison grecque. Hérodote, liv. 1, 184, rapproche beaucoup de l'époque de Nabuchodonosor, le regne de SEMIRAM ou SEMIRAMIS; & ailleurs on l'a fait exister du tems de la construction de Babel, peu après le déluge. Il est impossible que Semiramis ait régné tout à la fois, à deux époques aussi distantes l'une de l'autre; & comment cette contradiction s'est-elle glissée dans l'histoire? Rien de plus facile à concevoir dans le système des altérations de l'Ecriture faites par les Païens (voyez HÉRODOTE, LAVAUR, L

OPHIONÉE, &c.). Ayant vu que RAHAM, le vrai Nabuchodonosor, régnoit à Babylone, bâtie sur les ruines de Babel, & trouvant dans l'Écriture la construction de cette tour de Babel, ils n'ont pas hésité de placer leur prétendue SEMIRAM ou SEMIRAMIS à Babylone & à Babel en même tems, quoique le regne de Nabuchodonosor & le fait de Babel fussent à deux dates infiniment éloignées. Il ne faut que cette double existence de Semiramis, pour démontrer que cette reine est un personnage travesti. » Ainsi, dit un critique qui a » impartialement pesé ces observations, ainsi sera anéantie » pour toujours l'existence, » entr'autres de la célèbre » Semiramis. Toutes ses conquêtes, & ses jardins si renommés que l'art avoit suspendus en l'air, seront restitués à Nabuchodonosor, véritable auteur de ces expéditions glorieuses & de ces » monumens fastueux ».

SENAC, (Jean) né dans le diocèse de Lombes, mort à Paris le 20 décembre 1770, avec les titres de premier médecin du roi, de conseiller-d'état, & de surintendant-général des eaux-minérales du royaume, mérita ces places par des talens distingués & par des ouvrages utiles. Les principaux sont : I. La Traduction de l'*Anatomie d'Heister*, avec des *Essais de Physique sur l'usage des parties du corps humain*, Paris, 1735, in-8°, avec fig.; 1753, 3 vol. in-12, avec fig. Les réflexions de Senac rendent cet ouvrage très-intéressant. II. *Traité des causes, des*

accidens & de la cure de la Peste, 1744, in-4°. III. *Traité de la structure du Cœur*, 1748, 2 vol. in-4°, réimprimé en 1777 & 1783, avec les additions & corrections de l'auteur, publiées par M. Portal. C'est le chef-d'œuvre de cet habile médecin (voyez LOUVER). IV. *De recondita Febrim natura & curatione*, 1759, in-8°, plein de connoissances profondes & utiles. M. Tissot, dans une Lettre à Zimmermann, assure que ce traité est réellement de Senac; ce que d'autres révoquent en doute. V. *Reflexions sur les Noyés*, dans les Mémoires de l'Académie, 1725. Il y combat beaucoup de préjugés populaires. VI. *Discours touchant l'opération de la Taille*, 1727, in-12. VII. *Mémoire sur le Diaphragme*.

SENAULT, (Jean-François) né à Anvers en 1599, (M. Fromentier, dans son *Oraison funebre*, le dit né à Douay, & M. Paquot, *Notio temporum*, à Paris) d'un secrétaire du roi de France, & zélé ligueur. Le cardinal de Berulle, instituteur de l'Oratoire, l'attira dans sa congrégation naissante, comme un homme qui en seroit un jour la gloire par ses talens & par ses vertus. Après avoir professé les humanités, il se consacra à la chaire, livrée alors au phébus & au galimatias: il fut lui rendre la dignité & la noblesse qui convient à la parole divine. Ses succès en ce genre lui firent offrir des pensions & des évêchés; mais la modestie les lui fit refuser. Ses confreres l'éluèrent supérieur de S. Magloire, & ils'y conduisit avec tant de douceur

& de prudence, qu'ils le mirent à leur tête en 1662. Il exerça la charge de général pendant dix années, avec l'applaudissement & l'amour de ses inférieurs, & mourut à Paris en 1672, à 71 ans. L'abbé Fromentier, depuis évêque d'Aire, prononça son oraison funebre. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on distingue : I. Un traité de l'Usage des Passions, imprimé plusieurs fois in-4° & in-12, & traduit en anglois, en allemand, en italien & en espagnol : ouvrage où l'érudition est unie à la sagesse des principes. L'auteur prouve l'utilité & la nécessité des passions, mais il en montre en même tems la direction & l'objet; il fait admirablement servir la philosophie à la morale, & les arides leçons des anciens sages à la gloire des maximes de l'Évangile qui seules peuvent leur donner une sanction & de la consistance. II. Une Paraphrase de Job, in-8°, qui, en conservant toute la majesté & toute la grandeur de son original, en éclaircit les difficultés. III. L'Homme Chrétien, in-4°, & l'Homme Criminel, aussi in-4°. IV. Le Monarque, ou les Devoirs du Souverain, in-12; ouvrages estimés. V. Trois volumes in-8° de Panégyriques des Saints. VI. Plusieurs Vies des Personnes illustres par leur piété.

SENECAL ou SENECÉ, (Antoine Bauderon de) né à Mâcon en 1643, étoit arrière-petit-fils de Brice Bauderon, médecin, connu par une Pharmacopée. Il suivit le barreau quelque tems, moins par inclination, que par déférence pour ses parens. Son

humeur querelleuse lui ayant suscité de mauvaises affaires, il fut obligé de s'enfuir d'abord en Savoie, & ensuite à Madrid. Il revint en France, & acheta en 1673 la charge de premier valet-de-chambre de la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV. A la mort de cette princesse, arrivée en 1683, la duchesse d'Angoulême le reçut chez elle avec toute sa famille qui étoit nombreuse. Cette princesse étant morte en 1713, Senecai retourna dans sa patrie, où il mourut en 1737, à 94 ans. Il a fait des Epigrammes, 1727, in-12; des Nouvelles en vers; des Satyres, 1695, in-12, &c. On distingue le Poëme intitulé: Les Travaux d'Apollon, dont le poëte Rousseau faisoit cas.

SENEQUE, (Lucius Annaeus Seneca) orateur, né à Cordoue en Espagne vers l'an 61 avant J. C., dont il nous reste des Déclamations, que l'on a faussement attribuées à Sénèque le Philosophe, son fils. Sénèque l'Orateur épousa Helva, illustre dame Espagnole, dont il eut trois fils: Sénèque le Philosophe; Annaeus Novatus; & Annaeus Mela, pere du poëte Lucain. Les défauts du style de Sénèque l'Orateur sont les mêmes que ceux de Sénèque le Philosophe, dont nous allons parler.

SENEQUE le Philosophe, (Lucius Annaeus Seneca) fils du précédent, naquit à Cordoue, vers l'an 62. avant J. C. Il fut formé à l'éloquence par son pere, par Hygin, par Cestius, & par Asinius Gallus; & à la philosophie, par Socion d'Alexandrie & par Photin, célèbres stoiciens. Après avoir

praticqué pendant quelque tems les abstinences de la secte pythagoricienne (c'est-à-dire, s'être privé dans ses repas de tout ce qui a vie), il se livra au barreau. Ses plaidoyers furent admirés; mais la crainte d'exciter la jalouffe de Caligula, qui aspiroit aussi à la gloire de l'éloquence, l'obligea de quitter une carrière si brillante & si dangereuse sous un prince basement envieux. Il brigua alors les charges publiques, & obtint celle de questeur. On croyoit qu'il monteroit plus haut, lorsqu'un commerce illicite avec Julie Agrippine, veuve de Domitius, un de ses bienfaiteurs, le fit reléguer dans l'isle de Corse. C'est-là qu'il écrivit ses *Livres de la Consolation*, qu'il adressa à sa mere. Agrippine ayant épousé l'empereur Claude, rappella Sénèque, pour lui donner la conduite de son fils Néron, qu'elle vouloit élever à l'empire. Tant que ce jeune prince suivit les instructions & les conseils de son précepteur, il fut l'amour de Rome; mais après que Poppée & Tigellin se furent rendus maîtres de son esprit, il devint la honte du genre-humain. La vertu extérieure de Sénèque lui parut être une censure continuelle de ses vices; il ordonna à l'un de ses affranchis, nommé *Cléonice*, de l'empoisonner. Ce malheureux n'ayant pu exécuter son crime par la défiance de Sénèque, qui ne vivoit que de fruits & ne buvoit que de l'eau; Néron l'enveloppa dans la conjuration de Pison (dont, selon quelques auteurs, il étoit réellement coupable), & il fut dévoué à la mort comme les

autres conjurés, & l'exécution fut à son choix. Le philosophe demanda de pouvoir disposer de ses biens; mais on le lui refusa. Alors il dit à ses amis: » Que puisqu'il n'étoit pas en » sa puissance de leur faire part » de ce qu'il croyoit posséder, » il laissoit au moins sa vie » pour modele, & qu'en l'imitant » exactement, ils acqueriroient parmi les gens de bien » une gloire immortelle ». Paroles pleines de faste & de petitesse. L'horreur de la mort, malgré sa sécurité apparente, l'affecta si fort, qu'il ne coula point de sang de ses veines ouvertes. Il eut recours à un bain chaud, dont la fumée, mêlée à celle de quelques liqueurs, l'étouffa. Tacite en parle assez favorablement, quoiqu'il convienne de ses monstrueuses amours. Mais Dion & Xiphilin ne l'ont pas ménagé, & le portrait qu'ils en font, est assez conforme à ce qui paroît de plus certain sur ce moraliste fameux, qui a vécu d'une maniere très-opposée à ses écrits & à ses maximes, & dont la mort peut passer pour une punition de son hypocrisie. Elle arriva l'an 65 de J. C. & la 12. année du regne de Néron. Pompeia Paulina, son épouse, voulut mourir avec lui: Sénèque, au-lieu de l'en empêcher, l'y exhorta, & ils se firent ouvrir les veines l'un & l'autre en même tems; mais Néron, qui aimoit Paulina, donna ordre de lui conserver la vie. On ne peut nier que Sénèque ne fût estimable par quelques vertus; mais sa sagesse étoit plus dans ses discours que dans ses actions. Il se laissa corrompre par l'air

contagieux de la cour. Comment accorder avec sa philosophie ces richesses immenses, ces magnifiques palais, ces délicieuses maisons de campagne, ces ameublemens précieux, cette multitude de tables de cedre soutenues sur des pieds d'ivoire, &c.? Comment excuser les rapines usuraires qui le déshonorèrent pendant qu'il étoit questeur? Que n'auroit-on pas à dire de ses lâches adulations envers Néron? Qui ne fait qu'il flatta ce prince sur l'empoisonnement de Britannicus, sur le meurtre d'Agrippine sa mere, & qu'il accepta le don qu'il lui fit du palais & des jardins de Britannicus après la mort injuste de ce Romain? Il se montra en mourant un apologiste enthousiaste du suicide. Enfin il seroit bien difficile de prouver qu'il ne trempa point dans la conjuration de Pison. Si on considère Sénèque comme auteur, il avoit toutes les qualités nécessaires pour briller. A une grande délicatesse de sentiment, il unissoit beaucoup d'étendue dans l'esprit; mais l'envie de donner le ton à son siècle, le jeta dans des nouveautés qui corrompirent le goût. Il substitua à la simplicité noble des anciens, le fard & la parure de la cour de Néron; un style sentencieux, semé de pointes & d'antitheses; des peintures brillantes, mais trop chargées; des expressions neuves; des tours ingénieux, mais peu naturels. Enfin il ne se contenta pas de plaire, il voulut éblouir, & il y réussit. Ses ouvrages peuvent être lus avec fruit par ceux qui auront le goût formé. Ils y trouveront des

leçons de morale utiles, des idées rendues avec vivacité & avec finesse. Mais pour profiter de cette lecture, il faut savoir discerner l'agréable d'avec le forcé, le vrai d'avec le faux; le solide d'avec le puéril, & les pensées véritablement dignes d'admiration d'avec les simples jeux de mots. La première édition de ses ouvrages est celle de Naples, 1475, in-fol. Les principaux ouvrages de ce recueil sont: I. *De Ira*. II. *De Consolatione*. III. *De Providentia*. IV. *De tranquillitate Animi*. V. *De constantia Sapientis*. VI. *De Clementia*. VII. *De brevitate vita*. VIII. *De Vita beata*. IX. *De otio sapientis*. X. *De Beneficiis*, & un grand nombre de *Lettres morales*. Ces divers traités contiennent d'excellentes choses: dans quelques endroits l'on s'aperçoit sans peine que les maximes de l'Evangile déjà répandues par-tout, ne lui étoient pas inconnues; mais dans d'autres il s'abandonne à des erreurs étranges, & ne se défend pas même des délires du matérialisme. Telle est la mobilité fatale de ces prétendus sages qui parlent de la vérité sans la rechercher sincèrement, & de la vertu sans la pratiquer; qui s'érigent en pédagogues par vanité, & donnent à l'ostentation, ce que l'homme de bien se contente de faire & renferme dans le secret du cœur. Malherbe & du Ryer ont traduit en françois ces différens ouvrages, 1659, in-fol., & en plusieurs vol. in-12. D'autres écrivains se sont exercés sur cet auteur; mais la seule traduction complete qu'on es-

time, à quelques inexactitudes près, est celle de la Grange, Paris, 1777, 7 vol. in-12. Nous avons sous le nom de Sénèque plusieurs *Tragédies* latines, *Médée*, *Œdipe*, la *Troade*, *Hippolyte*, l'*Octavie* & la *Thébaïde*. Mais quelques savans doutent avec raison si elles sont de lui. Ils les attribuent à un autre Sénèque; & c'est pour cela qu'on les cite quelquefois sous le nom de *Sénèque le Tragique*. On y trouve des pensées mâles & hardies; des sentimens pleins de grandeur, des maximes de politique très-utiles; mais l'auteur est guindé, il se jette dans la déclamation, & ne parle jamais comme la nature. Au reste, il respecte partout les mœurs, & ne présente pas aux spectateurs des scènes voluptueuses & lubriques, comme la plupart des tragiques modernes. L'abbé de Marolles les a traduites en françois. On a *Seneca Sententia cum notis Variorum*, Leyde, 1708, in-8°, qui ont été traduites en partie dans les *Pensées* de Sénèque par la Beaumelle, 2 vol. in-12. On voit à la fin de *Flores utriusque Seneca*, Paris, 1574, in-12, publié par Haton du Mans, XIV Epîtres, tant de Sénèque à S. Paul, que de S. Paul à Sénèque, qui ont fait croire à quelques-uns que Sénèque avoit été Chrétien; mais ces Epîtres sont reconnues pour être des pièces supposées; & malgré le témoignage de S. Jérôme, personne ne croit aujourd'hui que Sénèque ait été Chrétien. Tacite dit qu'avant de mourir il prit de l'eau du bain, en arrosa les spectateurs, en disant qu'il *faisoit ces liba-*

tions à Jupiter le libérateur. D'ailleurs les paroles pleines de faste que nous avons rapportées, son exhortation à Pauline pour l'engager à se tuer elle-même, contrastent étrangement avec la mort d'un Chrétien. » Quel Chrétien, dit le continuateur de Rollin, qui mettoit son sage au-dessus de Dieu, par la raison que Dieu tire la perfection de sa nature, & que le sage ne doit la sienne qu'à son choix libre & volontaire »! *Est aliquid quo sapiens antecedit Deum: ille natura beneficio non timet, suo sapiens*. Ep. 53. On trouve plusieurs passages de Sénèque, qui renferment la même impiété, recueillis par M. Duguet, *Jésus-Christ crucifié*, tom. II, chap. III, pag. 106. M. Jenyns a eu raison de dire dans son excellent *Traité de l'évidence du Christianisme*, que des criminels publics & avérés sont moins éloignés des lumières de l'Évangile, que ces hommes vains & présomptueux qui affectent le nom de sages (voyez le *Journ. hist. & littér.*, 15 septembre 1779, pag. 103). On a encore l'*Esprit de Sénèque*; le philosophe y est trop flatté. L'auteur de la *Vie de Sénèque* (l'abbé Ponçol), qui est à la tête de la traduction de ses *Traités de la Clémence & des Bienfaits* (Paris, 1776), est tombé dans le même défaut. Voyez COLLIUS, LUCIEN, SOCRATE, ZÉNON, &c.

SENKENBERG, (Henri Chrétien, baron de) né à Francfort-sur-le-Mein, le 19 octobre 1704, fut fait chef du conseil du Rhingrave Charles de Dauhn en 1730, professeur en droit

& syndic de l'université de Goettingen en 1735, professeur en droit à Giessen en 1738. Chargé ensuite de différentes commissions honorables, il résida à Francfort en qualité de député de plusieurs princes. L'empereur François I l'honora de la charge de conseiller-aulique en 1745, le créa baron en 1751, & le députa en 1764 à Francfort, pour assister à l'élection & au couronnement de Joseph II. Il mourut à Vienne le dernier jour de mai 1768, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages, dont son fils a donné le catalogue au public. On y distingue : I. *Voyage en Alsace & pays circonvoisins*. II. *Dissertatio de montibus pietatis*, Giessen, 1739, in-4°. III. *De restitutione in integrum*, Giessen, 1739, in-4°. IV. *Introduction à la Jurisprudence de l'Allemagne*, en latin. V. *Juris feudalis prima linea ex Germanicis & Longobardicis fontibus deducta*. VI. *Methodus Jurisprudentiæ*. On ne peut que rendre hommage à la modération, à l'équité de l'auteur lorsqu'il y parle des pontifes Romains & des Catholiques : on ne diroit pas que c'est le langage d'un protestant. *Oportet, dit-il, ordinem aliquem esse inter Christianos; oportet esse caput quod eum regat: non alius huic regimini magis aptus quam Christi vicarius, Beatum Petrum continuâ successione referens. Is ab omni ævo eâ fuit æquitate, ut oves suas balantes exaudiret, ut gravaminibus mederetur*. Et après avoir parlé des différends qu'il y a eu entre les papes & les empereurs, il ajoute : *Et jure affirmari po-*

terit, ne exemplum quidem esse in omni rerum memoria, ubi pontifex processerit adversus eos, qui juribus suis intenti, ultra limites vagari in animum non induxerunt suum. (Method. Jurisp. addit. IV. de Libertate Eccles. Germ., §. 3).

SENNACHERIB, fils de Salmanasar, succéda à son père dans le royaume d'Assyrie, l'an 714 avant J. C. Ezéchias, qui régnoit alors sur Juda, ayant refusé de payer à ce prince le tribut auquel Teglatphalassar avoit soumis Achaz, Sennacherib entra sur les terres de Juda avec une armée formidable. Il prit les plus fortes places de Juda qu'il ruina, & dont il passa les habitans au fil de l'épée. Ezéchias se renferma dans sa capitale, où il se prépara à faire une bonne défense (voyez l'histoire de cette guerre à l'article EZÉCHIAS). Sennacherib s'étant retiré dans ses états, fut tué à Ninive, dans un temple, par ses deux fils aînés, vers l'an 710 avant J. C. Assarhaddon, le plus jeune de ses enfans, monta sur le trône après lui.

SENNEL, (Jean-Antoine) Hongrois de nation, naquit en 1622, & s'engagea de bonne heure dans l'ordre des Capucins, où il prit le nom d'Émeric. Pendant la peste qui ravagea Prague en 1649, il rendit aux citoyens de cette ville des services incroyables, au péril de sa propre vie, & convertit en 1651, près de 4000 hérétiques. Vienne devint ensuite, pendant 25 ans, le théâtre de ses vertus & de son zèle; l'empereur Ferdinand III l'obligea de demeurer à la cour, & son

successeur Léopold lui donna toute sa confiance: il le nomma à l'évêché de Vienne, & sollicitoit pour lui un chapeau de cardinal, lorsque la mort l'enleva en 1685.

SENNERT, (Daniel) né l'an 1572 à Breslaw, d'un cordonnier, devint docteur & professeur en médecine à Wittemberg. La manière nouvelle dont il enseignoit & pratiquoit son art, lui fit un nom célèbre; mais sa passion pour la chymie, jointe à la liberté avec laquelle il réfutoit quelques anciens, lui suscita beaucoup d'ennemis. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés à Venise en 1645, en 3 vol. in-fol., & réimprimés en 1676 à Lyon, en 6 vol. in-fol. On y remarque beaucoup d'ordre & de solidité: il suit en tout la théorie galénique. Les principes fondamentaux de la médecine y sont sagement établis, les maladies & leurs différences exactement décrites, & les indications pratiques très-bien déduites; quelques critiques lui reprochent cependant d'avoir mis trop de subtilité dans la distinction des maladies. Haller regarde les ouvrages de Sennert comme le résultat de ce qu'il y avoit de mieux dans ceux des anciens sur la cure des maladies; & sous ce point de vue, ils doivent être considérés comme une bibliothèque complète, dont un médecin ne sauroit se passer; ils valent d'ailleurs infiniment mieux que beaucoup de livres modernes fort vantés. Cet habile médecin mourut de la peste en 1637, à 65 ans, regardé, dit un auteur, comme le *Galenus de l'Allemagne*. — An-

dré **SENNERT**, son fils, mort à Wittemberg en 1689, à 84 ans, enseigna les langues orientales pendant 51 ans, & publia plusieurs livres sur la langue hébraïque.

SENSARIC, (Jean-Bernard) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, prédicateur du roi de France, né à la Réole, diocèse de Bazas, en 1710, mort le 10 avril 1756; se distingua autant par son éloquence & par ses talens, que par les qualités qui forment le Religieux & le Chrétien. On a de lui: I. *Des Sermons*, 1771, 4 vol. in-12. II. *L'Art de peindre à l'esprit*, ouvrage dans lequel les préceptes sont confirmés par les exemples tirés des meilleurs orateurs & poètes françois, en 3 vol. in-8°, Paris, 1758.

SEPHORA, fille de Jethro, prêtre du pays de Madian. Moïse, obligé de se sauver de l'Egypte, arriva au pays de Madian, où il se reposa près d'un puits. Les filles de Jethro étant venues à ce puits pour y abreuver les troupeaux de leur pere, des bergers les en chasserent; mais Moïse les défendit. Jethro l'envoya chercher, & lui donna en mariage Sephora, une de ses sept filles, dont il eut deux fils, Gersom & Eliezer.

SEPULVEDA, (Jean Genès de) né à Cordoue en 1491, devint théologien & historiographe de l'empereur Charles-Quint. Il eut un démêlé très-vif avec Barthélemi de Las Casas, au sujet de la manière dont les Espagnols traitoient les Indiens. Sepulveda trop affecté du récit qu'on faisoit des vices monstrueux, de la barbarie, de la perfidie, de l'antrophagie

& des horribles superstitions des Américains, croyoit qu'on pouvoit les traiter comme les Cananéens; mais il ne réfléchissoit pas que ceux-ci avoient été anathématisés par Dieu même, & que les Juifs avoient un ordre exprès de les détruire comme abominables & incorrigibles. D'ailleurs l'esprit du Christianisme obligeoit à tout tenter avant d'en venir à cette extrémité. Sepulveda, qu'il ne faut pas juger sur les injures de quelques enthousiastes, étoit, malgré cette erreur, un homme de mérite & d'une conduite irréprochable; il est prouvé d'ailleurs que Las Casas avoit ses torts dans cette contestation. Il mourut en 1572, à Salamanque, où il étoit chanoine, dans sa 82^e. année. On a de lui plusieurs traités: I. *De regno & Regis officio*. II. *De appetenda gloria*. III. *De honestate rei militaris*. IV. *De Fato & Libero Arbitrio contra Lutherum*. V. *Des Lettres latines*, curieuses. Ces différens ouvrages ont été recueillis à Cologne en 1602, in-4°. VI. *Des Traductions d'Aristote avec des notes*, que Naudé estimoit, & dont Huet faisoit peu de cas.

SERAPIS, divinité égyptienne, qu'on représentoit sous une figure humaine, portant un boisseau sur la tête, une regle à la main; d'où quelques savans ont conclu que c'étoit Joseph, le grand conservateur & distributeur des grains & constructeur des greniers publics, qui étoit adoré sous ce nom. On ajoutoit à côté un animal à trois têtes. C'étoit l'idole la plus respectée en Egypte; & la ville d'Alexandrie, qui étoit le cen-

tre de son culte, fut appelée *la Ville Sainte*. L'empereur Théodose ordonna de la mettre en pièces. Le temple qui lui étoit consacré, étoit, dit-on, d'une étendue immense, avec des souterrains obscurs & tortueux en forme de labyrinthe, & par-là propre aux mystères ténébreux du paganisme. Il fut détruit par les ordres du même empereur.

SERARIUS, (Nicolas) savant Jésuite, né à Rambervillers en Lorraine, l'an 1555, s'appliqua à l'étude des langues savantes avec un succès peu commun. Il enseigna ensuite les humanités, la philosophie & la théologie à Wurtzbourg & à Mayence. C'est dans cette dernière ville qu'il finit ses jours en 1609. On a de lui un grand nombre d'ouvrages: I. *Des Commentaires sur plusieurs livres de la Bible*, Mayence, 1611, in-fol. II. *Des Prolegomenes estimés sur l'Écriture-Sainte*, Paris, 1704, in-fol. III. *Opuscula Theologica*, en 3 tomes in-fol. IV. *Un Traité des trois plus fameuses Sectes des Juifs* (les Pharisiens, les Sadducéens & les Esséniens). On en donna une édition à Delft, 1703, en 2 vol. in-4°, dans laquelle on a joint les *Traités sur le même sujet de Drusius & de Scaliger*. V. *Un savant traité De rebus Monguntinis*, 1722, 2 vol. in-fol. Tous les ouvrages, recueillis en 16 vol. in-fol., décelent un homme consommé dans l'érudition. Baronius dans ses *Annales* l'appelle *la lumière de l'église d'Allemagne*.

SERBELLONI, (Gabriel) chevalier de Malte, grand-prieur de Hongrie, étoit d'une

ancienne maison d'Italie, féconde en personnes de mérite. Après avoir donné des preuves de sa valeur au siège de Strigonie en Hongrie, il devint lieutenant-général dans l'armée de l'empereur Charles-Quint en 1547, lorsque ce prince triompha du duc de Saxe, qui étoit à la tête des Protestans d'Allemagne. Il se signala ensuite dans les guerres d'Italie. Son courage éclata sur-tout à la journée mémorable de Lépan-te, en 1571. On le fit vice-roi de Tunis; mais cette ville ayant été prise & son défenseur fait prisonnier, il fallut rendre 36 officiers Turcs pour obtenir sa liberté. Serbelloni gouverna ensuite le Milanez, en qualité de lieutenant-général, en 1576. Il avoit de grands talens pour l'architecture militaire, dont il se servit pour fortifier plusieurs places importantes. Ce héros finit sa brillante carrière en 1580.

SERENUS SAMMONICUS, (Q.) médecin du tems de l'empereur Sévere & de Caracalla, vers l'an 210 de J. C., écrivit divers Traités sur l'histoire naturelle. Il ne nous est parvenu qu'un Poëme, assez plat, de *la Médecine & des Remedes*, dont il y a un grand nombre d'éditions. Les meilleures sont celles d'Amsterdam, 1662, in-8°, Padoue, 1722; Leyde, 1731, in-4°. La plupart des remedes qu'il propose sont superstitieux. On le trouve aussi dans le Corps des Poëtes Latins de Maittaire, & dans les *Poëta Latini Minores*. Serenus périt dans un festin par ordre de Caracalla. Il avoit une bibliothèque de 62000 volumes (On fait que ces volumes étoient des

rouleaux qui tenoient beaucoup de place sans contenir beaucoup de choses. Voy. PTOLOMÉE *Philadelphe*). — Il faut le distinguer de SERENUS *Antissensis*, qui a écrit sur les sections coniques un *Traité* en 2 livres, publié par le célèbre Halley. Voyez son article.

SERGARDI, (Louis) patrice de Sienne, né en 1660, s'appliqua avec le plus heureux succès aux belles-lettres, & lia une étroite amitié avec le cardinal Ottoboni, qui devenu pape sous le nom d'Alexandre VIII, lui continua ses bonnes grâces & son estime; il se servoit de sa plume, lorsqu'il vouloit écrire des Lettres à des savans. Après la mort d'Alexandre, son mécène, il fut chargé d'en faire l'éloge funebre. Mabillon, Ruinard & d'autres savans entretenirent correspondance avec lui. Il fut lié aussi avec Jean-Vincent Gravina, mais leurs principes n'étant pas les mêmes, ils furent bientôt brouillés, & cette brouillerie produisit des *Satyres* en vers latins, où Sergardi a su allier le badinage d'Horace à la sévérité de Juvenal & à la mordacité de Perse. Gravina y répondit, mais Sergardi conserva toujours la supériorité dans ce combat. On fit plusieurs éditions de ces *Satyres*; la meilleure est celle de Lucques, 1783, 4 vol. in-8°, publiée par Léonard Jannelli de la congrégation de la Mere de Dieu, avec un ample commentaire. Sergardi se retira sur la fin de ses jours à Spolette, où il mourut l'an 1726.

SERGIUS-PAULUS, proconsul & gouverneur de l'isle

de Chypre pour les Romains, fut converti par S. Paul. Ce proconsul, homme d'ailleurs raisonnable & prudent, avoit auprès de lui un magicien nommé *Barjesu*, qui s'efforçoit d'empêcher qu'on ne l'instruisît; mais Paul l'ayant frappé d'aveuglement, Sergius, étonné de ce prodige, embrassa la foi de J. C. Quelques auteurs ont prétendu que c'est en mémoire & à la prière de cet illustre profélyte, que l'Apôtre avoit changé son nom de *Saul* contre celui de *Paul*.

SERGIUS I, originaire d'Antioche, & né à Palerme, fut mis sur la chaire de S. Pierre après la mort de Conon, en 687. Son élection avoit été précédée de celle d'un nommé *Paschal*, qui se soumit de son bon gré à Sergius, & de celle de Théodore, qui le fit aussi, mais malgré lui. Sergius ne voulut jamais souscrire au concile connu sous le nom de *in Trullo* ou de *Quini-Sexte*, parce que le pontife de Rome n'avoit eu aucune part à la convocation, & n'y avoit assisté ni en personne, ni par ses légats. Ce refus le brouilla avec l'empereur Justinien le jeune. C'est ce pape qui ordonna que l'on chanteroit l'*Agnus Dei* à la Messe. Il mourut le 8 septembre 701, avec une réputation bien établie.

SERGIUS II, Romain, fut pape après la mort de Grégoire IV, le 10 février 844, & mourut le 27 janvier 847.

SERGIUS III, prêtre de l'Eglise Romaine, fut élu par une partie des Romains pour succéder au pape Théodore, mort l'an 898; mais le parti de

Jean IX ayant prévalu, Sergius fut chassé & se tint caché pendant 7 ans. Il fut rappelé ensuite & mis à la place du pape Christophe, l'an 905. Sergius regarda comme usurpateur Jean IX, qui lui avoit été préféré, & les trois autres qui avoient succédé à Jean; il se déclara aussi contre la mémoire du pape Formose, & approuva la procédure d'Etienne VI: en quoi il eut certainement des torts graves. Si on en croit Luitprand, qui rapporte souvent des bruits populaires, Sergius déshonora le trône pontifical par ses vices, & mourut comme il avoit vécu, en 911. Flodoart au contraire fait l'éloge de son gouvernement.

SERGIUS IV, (appelé *Os Porci* ou *Bucca Porci*) succéda l'an 1009 au pape Jean XVIII. Il étoit alors évêque d'Albane. On le loue sur-tout de sa libéralité envers les pauvres. Il mourut l'an 1012.

SERGIUS I, patriarche de Constantinople en 610, Syrien d'origine, se déclara l'an 626 chef du parti des Monothélites; mais il le fit plus triompher par la ruse que par la force ouverte. L'erreur de ces hérétiques consistoit à ne reconnoître qu'une volonté & qu'une opération en J. C. Il persuada à l'empereur Heraclius que ce sentiment n'altéroit en rien la pureté de la foi; & le prince l'autorisa par un Edit qu'on nomma *Ethèse*, c'est-à-dire, *Exposition de la Foi*. Sergius le fit recevoir dans un conciliabule de Constantinople, & en imposa même au pape Honorius (voyez ce mot). Cet homme artificieux mourut

en 639, & fut anathématisé dans le 6e. concile général, en 681. — Un autre patriarche de Constantinople, nommé *Sergius II*, soutint, dans le 11e. siècle, le schisme de Photius contre l'Eglise Romaine. Il mourut l'an 1019, après un gouvernement de 20 ans.

SERINI, voyez ZRINI.

SERIPAND, (Jerôme) né en 1493 à Troja dans la Pouille, qu'on nomme quelquefois *Neapolis Troja* (la nouvelle ville de Troie) ce qui a induit en erreur plusieurs lexicographes qui le disent né à Naples, se fit Religieux de l'ordre de S. Augustin. Il devint ensuite docteur & professeur en théologie à Bologne, & général de son ordre en 1539. Son mérite lui procura les dignités d'archevêque de Salerne, de cardinal, & de légat du pape Pie IV au concile de Trente, où il mourut en 1563, regardé comme un prélat aussi pieux qu'éclairé. On a de lui : I. Un *Traité latin de la Justification*. II. *Des Commentaires latins sur les Epîtres de S. Paul, & sur les Epîtres Catholiques*, Naples, 1601. III. Un *Abrégé en latin des Chroniques* de son ordre. IV. *Des Sermons en italien sur le Symbole*, Rome, 1586.

SERLON, moine Bénédictin de Cerisi, né à Vaubadon, près de Bayeux, passa avec Geoffroi son maître d'études, par le motif d'une plus grande perfection, dans la célèbre abbaye de Savigny, au diocèse d'Avranches, & en devint abbé l'an 1140. Sept ans après, s'étant rendu au chapitre général de Cîteaux, il réunit, entre les mains de S. Bernard, en pré-

sence du pape Eugene III, son abbaye à l'ordre de Cîteaux, & la lui soumit, avec tous les autres monasteres qui en dépendoient, tant en France qu'en Angleterre. Cet abbé, recommandable par son talent pour la parole, & encore plus par sa sagesse & sa piété, se retira dans l'abbaye de Clairvaux après avoir abdicqué, & vécut 5 ans en simple Religieux. Il mourut saintement l'an 1158. On a de lui un recueil de *Sermons* dans le *Spicilege* de dom d'Achery, tom. 10e.; un écrit de *Pensées morales*, dans le 6e. vol. de la *Bibliothèque de Cîteaux*; & quelques autres ouvrages manuscrits.

SERON, général d'Antiochus Epiphane, ayant appris la déroute des troupes d'Apollonius, crut avoir trouvé une belle occasion de s'illustrer par la défaite de Judas Machabée. Il s'avança donc dans la Judée jusqu'à la hauteur de Bethoron, suivi d'une armée nombreuse. Judas, qui n'avoit qu'une poignée de soldats, courut aux ennemis, qu'il renversa & mit en déroute, & après en avoir tué 800, il chassa le reste sur les terres des Philistins.

SERPILIUS, (George) né à Oedenbourg en Hongrie l'an 1668, fut surintendant de l'église protestante de Ratisbonne, & mourut en cette ville vers l'an 1709. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, entr'autres : I. *Catalogus Bibliothecæ ministerii Ratisbonensis*, 1700-1707, 2 vol. in-fol. II. *Epitaphia Theologorum Suevorum*, 1707, in-8°. III. *Personalia Moysi, Samuelis, Esdra, Nehemia, Es*

ther, imprimés séparément. IV. *Personalia Jobicum supplemento Spanheimii & Chemnicii*, Ratisbonne, 1709, in-8°. V. *Carmina varia latina & germanica*. VI. Plusieurs ouvrages polémiques, historiques, ascétiques, &c., en allemand. Si on excepte quelques préjugés de secte, il y a de l'érudition & de bonnes observations.

SERRANO, (Joseph Franco) écrivain juif, professeur de la langue hébraïque dans la synagogue Portugaise d'Amsterdam, a donné une Traduction espagnole des livres de Moïse, accompagnée de notes marginales tirées du Talmud & des principaux rabbins qui l'ont commenté, Amsterdam, 1695, in-4°. Ce rabbin a beau protester dans sa préface qu'il a rendu le texte avec toute la fidélité possible; sa mauvaise foi & son ignorance qui se font sentir en plusieurs endroits, déposent contre la sincérité de cette protestation.

SERRAO, (André) né au royaume de Naples, s'engagea dans l'état ecclésiastique & se lia étroitement avec les émissaires du Jansénisme. Il se signala par quelques écrits en faveur de la secte, dont le principal est: *De praclaris Catechistis*, Vienne en Autriche, 1777, 1 vol. in-8°. Le but de l'ouvrage étoit de décréditer les Catechismes catholiques & d'exalter ceux où l'on trouvoit les erreurs du parti (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 novembre 1782, p. 328). En 1782, il fut nommé par le roi de Naples à l'évêché de Potenza; mais le pape refusa les bulles avec une fermeté qui empêcha le roi

d'insister sur sa nomination. Serrao fut obligé de satisfaire le pontife, & donna en 1783 une déclaration où il exprimoit des sentimens contradictoires à ceux de la secte sur l'autorité de l'Eglise & de son chef. Il prit ensuite possession de son Eglise, où il vécut, dit-on, peu de tems: nous ignorons la date précise de sa mort.

SERRE, (Jean Puget de la) né à Toulouse vers l'an 1600, mort en 1665, fut d'abord ecclésiastique, & se maria ensuite. Il a beaucoup écrit en vers & en prose; mais ses ouvrages sont le rebut de tous les lecteurs. La Serre se connoissoit lui-même: ayant un jour assisté à un fort mauvais discours, il alla, comme dans une espece de transport, embrasser l'orateur, en s'écriant: « Ah! » monsieur, depuis 20 ans j'ai » bien débité du galimatias; » mais vous venez d'en dire » plus en une heure, que je » n'en ai écrit en toute ma » vie ». Ses livres les plus connus sont: I. *Le Secrétaire de la Cour*, qui a été imprimé plus de 50 fois, & qui ne méritoit pas de l'être une seule. II. Sa tragédie de *Thomas Morus*, qui eut un succès infini dans le tems.

SERRES, *Serranus*, (Jean de) Calviniste, devint ministre à Nîmes en 1582, & fut employé, par le roi Henri IV, en diverses affaires importantes. Ce prince lui ayant demandé si on pouvoit se sauver dans l'Eglise Romaine? il répondit qu'on le pouvoit. Cette réponse ne l'empêcha pas d'écrire avec emportement, quelque tems après, contre les Catholiques.

Il entreprit ensuite de concilier les deux communions dans un grand traité qu'il intitula : *De Fide Catholicâ, sive de Principiis Religionis Christianæ, communi omnium Christianorum consensu semper & ubique ratis*, 1607, in-8°. Cet ouvrage fut méprisé par les Catholiques, & reçu avec tant d'indignation par les Calvinistes de Geneve, que plusieurs auteurs les ont accusés d'avoir fait donner à Jean de Serres du poison. On prétend qu'il en mourut en 1598, à 50 ans. Cet écrivain étoit d'un emportement insupportable dans la société & dans ses écrits. Tout ce qui nous reste de lui est rempli de contes faux, de déclamations indécentes, de réflexions frivoles & triviales. Ses principaux ouvrages sont : I. Une Edition de *Platon* en grec & en latin, avec des notes, 1578, 3 vol. in-fol. Cette version, bien imprimée, étoit pleine de contresens ; mais Henri Etienne la corrigea avant qu'elle fût livrée au public. II. Un traité de *l'Immortalité de l'Ame*, in-8°. III. *Inventaire de l'Histoire de France*, en 3 vol. in-12, dont la meilleure édition est en 2 vol. in-folio, 1660. Elle fut retouchée par des gens habiles, qui en retrancherent les traits faux ou hasardés, l'aigreur & la partialité : il n'y reste plus que la platitude. IV. *De statu Religionis & Reip. in Francia*. V. *Mémoires de la 3e. Guerre civile & des derniers troubles de France sous Charles IX, en 14 livres*, 3 vol. in-8°. VI. Recueil des choses mémorables advenues en France sous Henri II, François II, Charles IX &

Henri III, in-8°. Ce livre est connu sous le titre de *l'Histoire des Cinq Rois*, parce qu'il a été continué sous le regne de Henri IV, jusqu'en 1597, in-8°. VII. *Quatre Anti-Jesuita*, 1594, in-8° ; & dans un recueil qu'il intitula : *Doctrina Jesuitica præcipua Capita*. L'inexactitude, l'incorrection, la grossièreté caractérisent non-seulement son style, mais toute la teneur de sa narration. Duplex a fait un gros volume de ses erreurs.

SERRONI, (Hyacinthe) premier archevêque d'Albi, fut pourvu, dès l'âge de 8 ans, de l'abbaye de S. Nicolas à Rome, où il étoit né en 1617. Il prit l'habit de Dominicain, & lui fit honneur par sa vertu & par les progrès qu'il fit dans les sciences ecclésiastiques. Il reçut, en 1644, le bonnet de docteur. Le P. Michel Mazarin, frere du cardinal-ministre, l'emmena en France pour lui servir de conseil. Ses talens le firent bientôt connoître à la cour, qui le nomma à l'évêché d'Orange. Quelque tems après, le roi le fit intendant de la marine, & en 1648 il l'envoya en Catalogne, en qualité d'intendant de l'armée. Il se signala dans ces différentes places ; mais son esprit parut sur-tout à la conférence de St.-Jean de Luz. Ses services furent récompensés par l'évêché de Mende, & par l'abbaye de la Chaise-Dieu ; enfin il fut transféré en 1676 à Albi, qui fut érigé en archevêché en 1678. Cet illustre prélat finit sa carrière à Paris, le 7 janvier 1687, à 77 ans. Il étoit fort zélé pour la discipline ecclésiastique. Mende &

Albi lui doivent des Séminaires & d'autres établissemens utiles. Nous avons de lui des *Entretiens affectifs de l'Ame*, 5 vol. in-12, livre de piété oublié; & une *Oraison funebre de la Reine-Mere*, qui n'est pas du premier mérite.

SERRY, (Jacques-Hyacinthe) fils d'un médecin de Toulon, entra fort jeune dans l'ordre de S. Dominique. Après avoir achevé ses études à Paris, où il reçut le bonnet de docteur en 1697, il alla à Rome & enseigna la théologie au cardinal Altieri. Il devint consultant de la congrégation de l'*Index*, & professeur de théologie dans l'université de Padoue, où il mourut en 1738, à 79 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. Une grande *Histoire des Congrégations de Auxiliis*, dont la plus ample édition est celle de 1709, in-fol., à Anvers. La première édition est de 1699. On peut appeler son livre un *Roman Théologique*, tant il y a de faussetés, de calomnies & de mensonges débités avec une audace incroyable, dit l'auteur du Dictionnaire des Livres Jansénistes; mais on sent bien que tout le monde n'en a pas porté un jugement si sévère. Ce fut le P. Quesnel qui revit le manuscrit, & qui se chargea d'en diriger l'édition. L'ouvrage parut sous le nom d'*Augustin le Blanc*. Le P. Germon a donné des *Lettres* remplies de questions intéressantes touchant cette *Histoire*, à laquelle le P. Livinius MEYER (voyez ce mot) en a opposé une autre. II. Une dissertation intitulée : *Divus Augustinus, summus Prædesti-*

nationis & Gratia Doctor, à calumniâ vindicatus, contre Launoy; Cologne, 1704, in-12. III. *Schola Thomistica vindicata*, contre le P. Daniel, Jésuite; Cologne, 1706, in-8°. IV. Un traité intitulé : *Divus Augustinus Divo Thomæ conciliatus*, dont la plus ample édition est celle de 1724, Padoue, in-12. V. *De Romano Pontifice*, &c., Padoue, 1732, in-8°, mis à l'*Index* par un décret du 14 janvier 1733. VI. *Theologia supplex*, Cologne, 1736, in-12; traduite en français, 1756, in-12. Cet ouvrage concerne la Constitution *Unigenitus*. VII. *Exercitationes historica, critica, polemica, de Christo ejusque Virgine Matre*, Venise, 1719, in-4°. Il y attaque particulièrement l'*Historia Familia sacra* de Sandini. Il y a de l'érudition, mais des sentimens singuliers & des choses injurieuses aux plus saints & plus célèbres écrivains de l'Eglise; ce qui a fait mettre l'ouvrage à l'*Index*. Sandini y a répondu dans une nouvelle édition de la *Familia sacra*, dans des notes marginales. VIII. *De fabulâ monachatus Benedictini Divi Thomæ Aquinatis*, &c., pour prouver que S. Thomas d'Aquin n'a jamais été moine au Mont-Cassin avant d'entrer dans l'ordre de S. Dominique, Venise, 1727, in-8°.

SERTORIUS, (Quintus) capitaine Romain, de la ville de Nurcia, se signala d'abord dans le barreau, qu'il quitta pour suivre Marius dans les Gaules, où il fut questeur, & où il perdit un œil à la première bataille. Il rejoignit ensuite Marius, & prit Rome

avec lui, l'an 87 avant J. C. Mais au retour de Sylla, il se sauva en Espagne. On dit que, dans un accès de mélancolie, il songea à se retirer dans les Isles Fortunées, pour y passer le reste de ses jours au sein d'une vie privée & tranquille; mais ce projet ne l'occupa pas long-tems. Il entra en Lusitanie, où il se mit à la tête des rebelles. Il eut bientôt une nombreuse cour, composée de ce qu'il y avoit de plus illustre parmi les Romains, que les proscriptions de Sylla avoient obligé à s'expatrier. Il donnoit des loix à presque toute l'Espagne, & il y avoit formé comme une nouvelle Rome, en établissant un sénat, & des écoles publiques, où il faisoit instruire les enfans des nobles dans les arts des Grecs & des Romains. Le bas peuple lui étoit aussi dévoué que la noblesse. Sertorius lui avoit persuadé qu'il étoit en commerce avec les dieux, & qu'ils lui donnoient des avis par l'organe d'une biche blanche qu'il avoit élevée, & qui le suivoit partout, même dans les batailles. Les Romains, alarmés des progrès de Sertorius, envoyèrent contre lui Pompée, dont les armes ne furent pas d'abord fort heureuses. Il fut obligé de lever le siège de la ville de Laurone dans l'Espagne citérieure, après avoir perdu 10,000 hommes. La bataille de Sucrone, donnée l'année d'après, demeura indécise entre les deux partis. Sertorius y perdit la biche; mais elle fut retrouvée quelques jours après par des soldats, qu'il engagea au secret. Il feignit d'avoir été averti en

songe du prochain retour de cet animal favori, & aussi-tôt on lâcha la biche, qui vint caresser son maître au milieu des acclamations de toute l'armée. Metellus, autre général Romain, envoyé contre Sertorius, se réunit avec Pompée & le battit auprès de Segontia. Ce fut alors que Sertorius fit un traité avec Mithridate. Ces deux guerriers donnoient beaucoup d'alarmes à Rome, lorsque Perpenna, un des principaux officiers de Sertorius, lassé d'être subalterne d'un homme qui lui étoit inférieur en naissance, l'assassina dans un repas, l'an 73 avant J. C. Sertorius, devenu voluptueux & cruel sur la fin de ses jours, ne s'occupoit plus que des plaisirs & de la vengeance, & avoit perdu les qualités qui l'avoient illustré, sa générosité, son affabilité, sa modération.

SERVAIS, (S.) évêque de Tongres, transporta son siège épiscopal de cette ville en celle de Maestricht, où ce siège resta jusqu'au 8e. siècle, qu'il fut encore transféré à Liege. Il assista, l'an 347, au concile de Sardique, où S. Athanase fut absous, & au concile de Rimini en 359, où il soutint la foi de Nicée; mais surpris par les Ariens, il signa une confession de foi énoncée d'une manière insidieuse. Dès qu'il connut la fourberie de ces hérétiques, il détesta sa facilité (voy. PHEBADE). Il mourut en 384. Il avoit composé, dit-on, un Ouvrage contre les hérétiques Valentin, Marcion, Aëtius, &c., que nous n'avons plus. Quelques critiques prétendent que le siège de Tongres ne fut jamais

jamais transporté à Maestricht, quoique par diverses raisons les évêques aient fait leur résidence dans cette ville. L'abbé Ghesquiere, dans ses *Acta Sanctorum Belgii*, tom. 1, 1783, combat cette opinion, que la nature de cet ouvrage ne nous permet pas d'approuver. Il suffit de savoir que les successeurs de S. Servais jusqu'à S. Hubert, sont nommés indifféremment évêques de Maestricht ou de Tongres.

SERVANDONI, (Jean-Nicolas) né à Florence en 1695, s'est signalé par son grand goût d'architecture, & a travaillé dans presque toute l'Europe. Il avoit, pour la décoration, les fêtes & les bâtimens, un génie plein d'élevation & de noblesse. En Portugal, il fut décoré de l'ordre royal de Christ. En France, il fut architecte, peintre & décorateur du roi. Il eut les mêmes titres auprès des rois d'Angleterre, d'Espagne, de Pologne, & du duc de Wurtemberg. Il mourut à Paris le 19 janvier 1766.

SERVET, (Michel) né à Villanueva, en Aragon, l'an 1509, fit ses études à Paris, où il obtint le bonnet de docteur en médecine, son goût pour les nouvelles erreurs l'ayant engagé à mettre les Pyrénées entre l'inquisition & lui. Sans ce tribunal, si on en croit un historien moderne, il eût causé les mêmes troubles en Espagne, que Luther & Calvin en Allemagne. Son humeur contentieuse lui suscita une vive querelle, en 1536, avec les médecins de Paris. Il fit son Apologie, qui fut supprimée par arrêt du parlement. Les cha-

Tome VIII,

grins que ce procès lui causa, & sa méintelligence avec ses confreres, le dégoûtèrent du séjour de la capitale. Il alla à Lyon, où il fut quelque tems correcteur d'imprimerie. Il fit ensuite un voyage à Avignon, puis retourna à Lyon; mais il ne fit qu'y paroître. Il alla s'établir en 1540 à Charlieu, où il exerça la médecine pendant 3 ans. Ses insolences & ses bizarreries l'obligerent de quitter cette ville. Il trouva à Lyon Pierre Palmier, archevêque de Vienne en Dauphiné, qu'il avoit connu à Paris. Ce prélat aimoit les savans & les encourageoit par ses bienfaits: il le pressa de venir à Vienne, où il lui donna un appartement auprès de son palais. Servet auroit pu mener une vie douce & tranquille à Vienne, s'il se fût borné à la médecine & à ses occupations littéraires; mais toujours rempli de ses premières idées contre la Religion, il ne laissoit échapper aucune occasion d'établir son malheureux système. Il s'avisa d'écrire à Calvin sur la Trinité. Il avoit examiné ses ouvrages; mais ne trouvant pas qu'ils méritassent les éloges emphatiques que les Réformés en faisoient, il consulta l'auteur, moins pour l'avantage des inférieurs, que pour le plaisir de l'embarrasser. Il envoya de Lyon trois Questions à Calvin. Elles rouloient sur la Divinité de Jésus-Christ, sur la Régénération, & sur la Nécessité du Baptême. Calvin lui répondit. Servet réfuta sa réponse avec beaucoup de hauteur. Calvin répliqua avec vivacité. De la dispute il passa aux injures, & des injures à

M

la haine la plus implacable. Il eut, par trahison, les feuilles d'un ouvrage que Servet faisoit imprimer secrètement. Il les envoya à Vienne avec les lettres qu'il avoit reçues de lui, & son adversaire fut arrêté. Servet s'étant échappé peu de tems après de la prison, se sauva à Geneve, où Calvin fit procéder contre lui avec toute la rigueur possible. A force de presser les juges, d'employer le crédit de ceux qu'il dirigeoit, de crier & de faire crier que Dieu demandoit le supplice de cet Antitrinitaire, il le fit brûler viv, en 1553, à 44 ans.

» Comment les magistrats de
 » Geneve, dit l'auteur du Dic-
 » tionnaire des Hérésies, qui ne
 » reconnoissoient point de juge
 » infallible du sens de l'Écri-
 » ture, pouvoient-ils condam-
 » ner au feu Servet, parce
 » qu'il y trouvoit un sens dif-
 » férent de Calvin? Dès que
 » chaque particulier est mai-
 » tre d'expliquer l'Écriture
 » comme il lui plaît, sans
 » recourir à l'Église, c'est une
 » grande injustice de condam-
 » ner un homme qui ne veut
 » pas déférer au jugement d'un
 » enthousiaste, qui peut se
 » tromper comme lui » (voy.
 LENTULUS Scipion, MÉLANCH-
 THON). Cependant Calvin osa
 faire l'apologie de sa conduite
 envers Servet. Il entreprit de
 prouver qu'il falloit faire mou-
 rir les hérétiques. Cet ouvrage
 traduit par Colladon, l'un des
 juges Ariens de l'Aragonois
 (Geneve, 1560, in-8°) a fourni
 aux Catholiques un argument
 invincible, *ad hominem*, contre
 les Protestans, lorsque ceux-ci
 leur ont reproché de faire mou-

rir les Calvinistes en France. Grotius convient de bonne foi, qu'à cet argument il n'y a rien à opposer. Ce qu'il y a encore de remarquable, c'est que les ministres de Zurich, Bâle, Berne & Schafhouse, consultés sur cette affaire après la détention de Servet & avant sa condamnation, répondirent unanimement que l'accusé méritoit la mort. Bèze, dans la Vie de Calvin, a prétendu justifier cet hérésiarque, sur ce que Servet étoit un impie, & non pas simplement un hérétique :

» Mais toute hérésie, dit l'abbé
 » Bérault, n'est-elle pas une
 » impiété, en ce qu'elle s'at-
 » taque à Dieu & aux choses
 » saintes? Et sans parler de
 » bien des articles où erre Cal-
 » vin sur la Divinité même,
 » fut-il jamais hérésie plus lé-
 » conde que le Calvinisme,
 » en impiétés, en blasphèmes,
 » en sacrilèges, en attentats de
 » toute énormité contre les
 » mystères les plus révérends dans
 » tous les âges de l'Église? »
 Servet a composé plusieurs ou-
 vrages contre le mystère de la
 Trinité; mais ses livres ayant
 été brûlés à Geneve & ailleurs,
 sont devenus fort rares. On
 trouve sur-tout très-difficile-
 ment l'ouvrage publié sous le
 titre : *De Trinitatis erroribus li-
 bri septem, per Michaëlem Ser-
 vet, aliàs Revès, ab Aragonia
 Hispanum*. L'original de cet
 écrit impie fut imprimé à Ha-
 guenau, 1531, in-8°, mais
 sans marquer la ville. Servet y
 attaque la Trinité, & suit à
 peu-près l'hérésie de Paul de
 Samosate, de Photin, &c., en
 distinguant Jésus-Christ du
 Verbe divin; mais il s'exprime

là-dessus d'une maniere obscure & embarrassée. Ce volume, qui est imprimé en caracteres italiques, fut suivi de deux autres traités sous ce titre: *Dialogorum de Trinitate libri duo*, 1532, in-8°. *De justitia regni Christi, capitula quatuor, per Michaëlem Servetum, aliàs Revès, ab Aragonia Hispanum, anno 1532*, in-8°. Dans l'avertissement qu'il a mis au-devant de ses Dialogues, il rétracte ce qu'il a écrit dans ses 7 livres de la Trinité. Ce n'est pas qu'il eût changé de sentiment, car il le confirme de nouveau dans ses Dialogues; mais parce qu'ils étoient mal écrits, & qu'il s'y étoit expliqué d'une maniere barbare. Servet paroît dans tous ses livres un pédant opiniâtre, qui fut la victime de ses folies & la dupe d'un prétendu réformateur cruel. On a encore de lui: I. Une *Edition de la Version de la Bible de Santès-Pagnin*, avec une *Préface & des Scholies*, sous le nom de *Michaël Villanovanus*. Cette Bible, imprimée à Lyon en 1542, in-fol., fut supprimée, parce qu'elle est marquée au coin de ses autres ouvrages. On y voit un homme qui n'a que des idées confuses sur les matieres qu'il traite. Un passage de la description de la Judée, qui se trouvoit dans la 1re. édition à la tête de la 12e. carte, forma un chef d'accusation contre lui, dans le procès qui lui fut intenté à Geneve. Il tâche d'infirmer tout ce que l'Écriture a dit sur la fertilité de la Palestine; & cela parce qu'aujourd'hui ce pays n'a plus le même air de fertilité & d'abondance; comme si les terres les

plus fécondes, devenues défectives & incultes, devoient produire les mêmes richesses, & que les montagnes dépouillées du sol végétal pouvoient être autre chose que des masses de pierre (voyez une Dissertation sur cette matiere dans le *Journ. hist. & littér.*, 1 avril 1779, pag. 488, & l'art. JUDÉE dans le *Dict. Géogr.*). Ces progrès de l'erreur qui par degré porterent Servet à se soulever ouvertement contre les livres saints, dont il avoit réclamé l'autorité en faveur de ses premières opinions, sont bien propres à vérifier l'observation que des philosophes, non suspects, ont fait sur l'impossibilité de fixer ses idées en matiere de dogme, quand une fois on s'est soustrait au joug de l'Église, & détaché du corps des fideles.

» La Religion Catholique,
 » Apostolique & Romaine, est
 » incontestablement la seule
 » bonne, la seule sûre & la
 » seule vraie. Mais cette Reli-
 » gion exige en même tems de
 » ceux qui l'embrassent la sou-
 » mission la plus entiere de la
 » raison. Lorsqu'il se trouve
 » dans cette communion un
 » homme d'un esprit inquiet,
 » remuant & difficile à con-
 » tenter, il commence d'abord
 » à s'établir juge de la vérité
 » des dogmes qu'on lui pro-
 » pose à croire; & ne trouvant
 » point dans cet objet de la
 » foi un degré d'évidence que
 » leur nature ne comporte pas,
 » il se fait protestant. S'apper-
 » cevant bientôt de l'incohé-
 » rence des principes qui ca-
 » ractérisent le protestantisme,
 » il cherche dans le socinia-
 » nisme une solution à ses

» doutes & à ses difficultés, &
 » il devient socinien. Du so-
 » cianisme au déisme il n'y a
 » qu'une nuance très-imper-
 » ceptible, & un pas à faire;
 » il le fait. Mais comme le
 » déisme n'est lui-même qu'une
 » religion inconséquente, il se
 » précipite insensiblement dans
 » le pyrrhonisme; état vio-
 » lent, & aussi humiliant pour
 » l'amour-propre, qu'incom-
 » patible avec la nature de
 » l'esprit humain. Enfin il finit
 » par tomber dans l'athéisme ».
Dict. Encyclop., art. *Unitaires*,
 tom. 17, pag. 200, édit. de
 Neuchâtel, 1765 (voyez MÉ-
 LANCHTHON, LENTULUS Sci-
 pion, VORSTIUS Conrad). II.
Christianismi restitutio, Vienne,
 1553, in-8°. Cet ouvrage rem-
 pli d'erreurs sur la Trinité, &
 dont on ne connoit qu'un exem-
 plaire, dans la bibliothèque de
 M. le duc de la Vallière, ren-
 ferme les trois Traités publiés
 en 1531 & 1532, avec quelques
 Traités nouveaux. III. Sa propre
Apologie en latin, contre les mé-
 decins de Paris, qui fut suppri-
 mée avec tant d'exacritude,
 qu'on n'en trouve plus d'exem-
 plaire. Postel, aussi fanatique
 que lui, a pris sa défense dans un
 livre singulier & peu commun,
 qui est resté manuscrit, sous ce
 titre: *Apologia pro Serveto, de*
Anima Mundi, &c. IV. *Ratio*
Syruporum, Paris, 1537, in-8°. Servet n'étoit pas sans mérite,
 considéré comme médecin. Il
 remarque dans un des traités
 de sa *Christianismi restitutio*, que
 toute la masse du sang passe par
 les poumons, par le moyen de
 la veine & de l'artere pulmo-
 naires. Cette observation fut le
 premier pas vers la découverte

de la circulation du sang, que
 quelques auteurs lui ont attri-
 buée; mais cette vérité, con-
 fusément connue par Servet,
 ne fut bien développée que par
 le P. Fabri & Harvey (voyez
ces mots). Mosheim a écrit
 en latin l'*Histoire* de ses débres
 & de ses malheurs, in-4°,
 Helmstadt, 1728; elle se fait
 lire avec plaisir, par les détails
 curieux qu'elle renferme.

SERVIEN, (Abel) mi-
 nistre & secrétaire-d'état, sur-
 intendant des finances, & l'un
 des Quarante de l'Académie
 Française, d'une ancienne mai-
 son du Dauphiné, fut employé
 dans des affaires importantes,
 entr'autres à la paix de Mun-
 ster. Le roi reconnut ses services
 par la charge de surintendant
 des finances. Ce ministre mourut à Meudon en 1659, à 65
 ans. On a de lui des *Lettres*,
 imprimées avec celles du comte
 d'Avaux, en 1650, à Cologne,
 in-8°.

SERVILIUS ou KNAEP,
 (Jean) grammairien du 16e.
 siècle, natif de Weert, dans
 le comté de Horn, au pays de
 Liege, se fixa à Anvers. Il
 étoit encore en vie l'an 1545.
 Nous avons de lui: I. *De Miran-
 dis Antiquorum Operibus*, Lu-
 bec, 1600, in-4°, ouvrage
 superficiel & d'un style pédan-
 tesque. II. *Geldro-Gallica con-
 juratio in Anverpiam*, Anvers,
 1542, & dans les *Scriptores*
Rer. Germ. de Freher. III. *Dic-
 tionarium Triglotton*, latin, grec
 & flamand, Amsterdam, 1600,
 in-12.

SERVIN, (Louis) avocat-
 général au parlement de Paris,
 & conseiller-d'état, se fit con-
 noître de bonne heure par ses

talens & par un zele qui alla quelquefois jusqu'au fanatisme. On recueillit à Paris, 1640., in-fol., ses Plaidoyers & ses Harangues, qui sont remplis d'une érudition indigeste, sans choix & sans but. On y trouve digressions sur digressions, & une foule de citations inutiles. Les injures & les calomnies dont ils sont farcis, leur ont mérité la censure de la Sorbonne. Il s'opposoit souvent aux volontés les plus expresses de son souverain. « Le roi (dit Dupleix dans l'*Histoire de Henri le Grand*, pag. 349) « en ayant » eu avis, le manda au Louvre, le tança àprement de son » obstination, & lui commanda » de se comporter tout autrement, sur peine d'encourir » son indignation & sa disgrâce ». Louis XIII ayant tenu un lit de justice le 6 mars 1626, pour faire enregistrer quelques édits burlesques, l'avocat général, après avoir parlé fortement contre ces édits, commença une digression sur les Jésuites, objet favori de sa haine & de sa caustique éloquence. Ce morceau avoit été annoncé avec bruit, & fixoit l'attention de tout le monde : « Mais à » peine y fut-il, dit d'Avrigny, » qu'on cessa de l'entendre, » tant sa langue embarrassée » embrouilloit la parole. Un » moment après il tomba aux » pieds du procureur-général, » frappé d'une apoplexie qui » ne lui laissa que bien peu de » momens pour se disposer à » aller paroître devant celui » qui juge les juges de la terre, » si même il n'expira pas sur » le champ, comme le marquent quelques relations ».

SERVIUS-TULLIUS, 6e. roi des Romains, étoit fils d'Ocrisia, esclave, qui sortoit d'une bonne famille de Corniculum au pays latin. Ses talens donnerent de bonne heure des espérances, qui ne furent pas trompées. Il devint gendre de Tarquin l'Ancien, dans le palais duquel il avoit été élevé. Après la mort de son beau-pere, il monta sur le trône l'an 577 avant J. C. Le nouveau monarque se signala comme guerrier & comme législateur. Il vainquit les Véiens & les Toscans, institua le dénombrement des Romains, dont le nombre se trouva, dit-on, alors de 84,000 (mais il faut se souvenir que tous ces anciens dénombremens sont exagérés), établit la distinction des rangs & des centuries entre les citoyens, régla la milice, & augmenta l'enceinte de la ville de Rome, en y renfermant les monts Quirinal, Viminal & Esquilin. Il fit bâtir un temple de Diane sur le mont Aventin, & donna sa fille Tullia en mariage à Tarquin le Superbe, qui devoit lui succéder. Ce prince, impatient de régner, fit assassiner Servius-Tullius, l'an 533 avant J. C., & monta sur le trône. Tullia, loin d'être touchée d'un attentat si horrible, fit passer son char sur le corps de son pere, encore sanglant & étendu au milieu de la rue : c'étoit la rue Cyprienne, qui porta depuis le nom de rue Scélérate. Servius fut d'autant plus regretté, qu'il avoit toutes les qualités d'un grand prince. Il fut le premier des rois de Rome qui fit marquer la monnoie à un certain coin. Elle porta d'a-

bord l'image d'une brebis, d'où vint, dit-on (à *pecude*), le mot de *pecunia*.

SERVIUS, (*Honoratus-Maurus*) grammairien latin du 4^e. siècle, laissa de savans *Commentaires* sur *Virgile*, imprimés dans le *Virgile* d'Etienne, 1532, in-fol. Les commentateurs modernes y ont beaucoup puisé. Quelques savans prétendent que nous n'en avons plus que des extraits.

SESA C, roi d'Egypte, donna retraite dans ses états à Jéroboam qui fuyoit devant Salomon. Ce prince fit ensuite la guerre à Roboam (voyez ce mot). L'histoire ne nous apprend pas ce qu'il fit, ou ce qui lui arriva dans la suite.

SÉSOSTRIS, roi d'Egypte, vivoit (à ce que l'on dit) quelques siècles avant la guerre de Troie. Son pere ayant conçu le dessein d'en faire un conquérant, fit amener à la cour tous les enfans qui naquirent le même jour. On les éleva avec le même soin que son fils. Ils furent sur-tout accoutumés, dès l'âge le plus tendre, à une vie dure & laborieuse. Ces enfans devinrent de bons ministres & d'excellens officiers; ils accompagnèrent Sésostris dans toutes les campagnes. Ce jeune prince fit son apprentissage dans une guerre contre les Arabes, & cette nation, jusqu'alors indomptable, fut subjuguée. Bientôt il attaqua la Lybie, & soumit la plus grande partie de cette vaste région. Sésostris ayant perdu son pere, osa prétendre à la conquête du monde. Avant que de sortir de son royaume, il le divisa en 36 gouvernemens, qu'il confia à des

personnes dont il connoissoit le mérite & la fidélité. L'Ethiopie, située au midi de l'Egypte, fut le premier objet de son ambition. Les villes placées sur le bord de la Mer-Rouge, & toutes les isles, furent soumises par son armée de terre. Il parcourt & subjugué l'Asie avec une rapidité étonnante; il pénètre dans les Indes plus loin qu'Hercule & que Bacchus, plus loin même que ne fit depuis Alexandre. Les Scythes, jusqu'au Tanais, l'Arménie & la Cappadoce, reçoivent sa loi. Il laisse une colonie dans la Colchide; mais la difficulté des vivres l'arrêta dans la Thrace, & l'empêcha de pénétrer plus avant dans l'Europe. De retour dans ses états, il eut à souffrir de l'ambition d'Armais, régent du royaume pendant son absence: mais il tira vengeance de ce ministre insolent. Tranquille alors dans le sein de la paix & de l'abondance, il s'occupa à des travaux dignes de son loisir. Cent temples fameux furent les premiers monumens qu'il érigea en actions de grâces aux dieux. On construisit dans toute l'Egypte un nombre considérable de hautes levées, sur lesquelles il bâtit des villes pour servir d'asyle durant les inondations du Nil. Il fit aussi creuser des deux côtés du fleuve, depuis Memphis jusqu'à la Mer, des canaux pour faciliter le commerce, & établir une communication aisée entre les villes les plus éloignées. Enfin devenu vieux, il se donna lui-même la mort. Au reste, le tems où l'on place Sésostris est si éloigné de nous, qu'il est prudent de ne rien assurer &

de ne rien croire légèrement sur les établissemens & les conquêtes de ce monarque. L'abbé Guérin du Rocher a rapproché en détail le regne de Sésoutris de la vie de Jacob, pere des Israélites, dans son *Histoire véritable des tems fabuleux*. Il prouve par tous les moyens que peut fournir une érudition vaste, profonde & lumineuse, que ces deux noms désignent un seul & même homme, & que la fable de l'un est greffée sur l'histoire de l'autre. On peut consulter encore un ouvrage intitulé : *Hérodote historien du peuple Hébreu, sans le savoir*, Liège, 1790, in-12, & le *Journ. hist. & littér.* 1 décembre 1790, p. 521; où l'on trouve un long parallèle composé des rapprochemens les plus remarquables. Voyez LAVAUUR, OPHIONÉE.

SESSA ou SHEHSA, philosophe Indien, qu'on croit avoir vécu dans le onzieme siecle, passe pour le premier inventeur des échecs. Voici ce qui donna lieu à la découverte de ce jeu ingénieux & savant. Ardschir, roi des Perses, ayant imaginé le jeu de trictrac, s'en glorifioit. Scheram, roi des Indes, fut jaloux de cette gloire : il chercha quelqu'invention qui pût équivaloir à celle-là. Pour complaire au roi, tous les Indiens s'étudièrent à quelque nouveau jeu. Sessa, l'un d'eux, fut assez heureux pour inventer le jeu d'échecs. Il présenta cette invention au roi son maître, qui lui offrit pour récompense tout ce qu'il pourroit desirer. Toujours ingénieux dans ses idées, Sessa lui demanda seulement autant de grains de bled, qu'il y a de

cases dans l'échiquier, en doublant cette quantité à chaque case, c'est-à-dire 64 fois. Le roi choqué méprisa une demande qui sembloit si peu digne de sa munificence. Sessa insista, & le roi ordonna qu'on le satisfît. On commença à compter les grains en doublant toujours; mais on n'étoit pas encore au quart du nombre des cases, qu'on fut étonné de la prodigieuse quantité de bled qu'on avoit déjà. En continuant la progression, le nombre devint immense, & on reconnut que, quelque puissant que fût le roi, il n'avoit pas assez de bled dans ses états pour la finir. Vérité géométrique bien propre à étonner l'imagination, mais qui n'a rien de nouveau pour ceux qui connoissent l'énorme résultat de ces sortes de combinaisons : c'est ainsi que le nombre 24, multiplié par le précédent (déjà multiplié par celui qui le précède, & ainsi jusqu'à l'unité), donne la somme de 620,448,401,733,239,439,360,000. Voyez PRESTET.

SETH, 3e. fils d'Adam & d'Eye, naquit l'an 3874 avant J. C. Il eut pour fils Enos, à l'âge de 105 ans, & vécut en tout 912 ans. On a débité bien des choses sur ce saint patriarche qui ne sont pas appuyées sur l'Écriture. Joseph parle de ses enfans, qui se distinguèrent dans la science de l'astronomie, & qui gravèrent sur deux colonnes, l'une de brique & l'autre de pierre, des avis importans touchant les révolutions que la terre devoit essuyer. Scipion Maffei a écrit contre la réalité de ces deux colonnes, mais le P. Troilo

(*Philos. Infit. Mutina 1774*) l'a défendue avec force. M. Bailly la regarde également comme incontestable. « Les anciens, dit-il, avoient appris d'Adam que le monde périroit par l'eau & par le feu; la peur qu'ils eurent que cette science ne se perdit, avant que les hommes en fussent instruits, les porta à bâtir deux colonnes, sur lesquelles ils graverent les connoissances qu'ils avoient acquises, &c. ». *Hist. de l'As tron. anc. l. 1.* — Il y a eu des hérétiques nommés *Séthéens*, qui prétendoient que Seth étoit le Christ, & que ce patriarche, après avoir été enlevé du monde, avoit paru de nouveau d'une manière miraculeuse sous le nom de Jesus-Christ.

SEVERA, (*Julia-Aquilia*) 2e. femme d'Héliogabale, étoit une Vestale, qu'il épousa malgré les loix de la religion Romaine. Son pere qui se nommoit *Quintus-Aquilius Sabinus*, avoit été deux fois consul. Quoique Severa fût d'une figure touchante & pleine de graces, elle ne put fixer le cœur inconstant de son époux. Il la renvoya à sa famille, & ayant éprouvé de nouveaux dégoûts avec d'autres femmes, il la reprit & la garda jusqu'à sa mort, arrivée l'an 222 de l'ère chrétienne.

SEVERA, (*Valeria*) 1re. femme de Valentinien, & mere de Gratien, se déshonora par son avarice. Elle mit à prix toutes les graces de la cour. Valentinien instruit de ses exactions, la répudia, & se remaria. L'exil de Severa dura jusqu'à la mort de ce prince. Gratien

son fils la rappella à la cour, & la rétablit dans les honneurs de son premier rang: il se fit un devoir de la consulter; & comme elle avoit de l'esprit & un jugement sain, ses avis lui furent salutaires. C'étoit d'après son conseil que Valentinien, au lieu de commencer par donner à Gratien la qualité de César, suivant l'usage observé par ses prédécesseurs, l'avoit fait reconnoître empereur, dès qu'il eut passé par d'autres dignités. Ainsi l'empire fut assuré à Gratien, qui le méritoit d'ailleurs par ses talens & ses vertus.

SÉVERE, (*Lucius-Septimius*) empereur Romain, naquit à Leptis en Afrique, l'an 146 de J. C., d'une famille illustre. Il y eut peu de grandes charges chez les Romains qu'il n'exerçât, avant que de parvenir au comble des honneurs: car il avoit été questeur, tribun, proconsul & consul. Il s'étoit acquis une grande réputation à la guerre, & personne ne lui contestoit la valeur & la capacité. On remarquoit en lui un esprit étendu, propre aux affaires, entreprenant, & porté aux grandes choses. Il étoit habile & adroit, vif, laborieux, vigilant, hardi, courageux & plein de confiance: au reste fourbe, dissimulé, menteur, perfide, parjure, avide, rapportant tout à lui-même, prompt, colere & cruel. Après la mort de Pertinax, Didier-Julien se fit proclamer empereur, mais Sévere, alors gouverneur de l'Illyrie, fit révolter ses troupes, & lui enleva le trône l'an 193 de J. C. Arrivé à Rome, il se défit de Julien & de Niger ses

compétiteurs, fit mourir plusieurs sénateurs qui avoient suivi leur parti, en reléguant d'autres, & confisqua leurs biens. Il alla ensuite assiéger Byzance par mer & par terre, & s'en étant rendu maître, il la livra au pillage; de là il passa en Orient, en soumit la plus grande partie, & punit les peuples & les villes qui avoient embrassé le parti de Niger. Il se proposoit d'attaquer les Parthes & les Arabes; mais il pensa que tant qu'Albin, qui commandoit dans la Grande-Bretagne, subsisteroit, il ne feroit pas le maître absolu de Rome. Il le déclara donc ennemi de l'empire, marcha contre lui, & le rencontra près de Lyon. La victoire fut long-tems indécise; mais Sévere la remporta, l'an 197 de Jésus-Christ, & Albin fut tué. Le vainqueur vint voir le corps de son ennemi, & le fit fouler aux pieds par son cheval. Rien ne prouve mieux que cet usage de la victoire, qu'il n'étoit pas digne de vaincre. Peu après il fit mourir la femme & les enfans d'Albin, & fit jeter leurs cadavres dans le Tibre. Il lut les papiers de cet infortuné, & fit périr tous ceux qui avoient embrassé son parti. Les premières personnes de Rome & quantité de dames de distinction furent enveloppées dans ce massacre. Il marcha ensuite contre les Parthes, prit Séleucie & Babylone, & alla droit à Crésiphon, qu'il prit vers la fin de l'automne, après un siège très-long & très-pénible. Il livra cette ville au pillage, fit tuer tous les hommes qu'on y trouva, & emmena

prisonniers les femmes & les enfans. Il se fit donner, pour cette victoire, le nom de *Parthique*. Le barbare vainqueur marcha alors vers l'Arabie & la Palestine, & pardonna à ce qui restoit de partisans de Niger. Il excita une cruelle persécution contre les Chrétiens; c'est la cinquième dont il soit fait mention dans les fastes de l'Eglise. Il y eut un grand nombre de martyrs dans toutes les provinces de l'empire, mais les progrès du Christianisme n'en furent que plus rapides. Il passa ensuite en Egypte, visita le tombeau du grand Pompée, accorda un sénat à ceux d'Alexandrie, se fit instruire de toutes les religions du pays, fit ôter tous les livres qui étoient dans les temples, & les fit mettre dans le tombeau d'Alexandre le Grand, qui fut fermé pour que personne ne vit dans la suite, ni le corps de ce héros, ni ce que contenoient ces livres. Les peuples de la Grande-Bretagne ayant de nouveau pris les armes l'an 108, Sévere y vola pour les réduire. Après les avoir domptés, il y fit bâtir en 210 un grand mur, qui traversoit l'isle, dont il reste encore, dit-on, des vestiges. Cependant il tomba malade au milieu de ses conquêtes. Les uns attribuèrent cette maladie aux fatigues qu'il avoit essuyées; les autres, au chagrin que lui avoit causé son fils aîné Caracalla, qui étant à cheval derrière lui, avoit voulu le tuer d'un coup d'épée. Ceux qui les accompagnoient, voyant Caracalla lever le bras pour frapper Sévere, poussèrent un cri, qui l'effraya &

l'empêcha de porter le coup. Sévère se retourna, vit l'épée nue entre les mains de son fils parricide, & s'aperçut de son dessein ; mais il ne dit rien, & finit ce qu'il avoit à faire. Lorsqu'il fut rentré à la maison où il logeoit ; il fit venir Caracalla dans sa chambre, & lui dit, en lui présentant une épée : « Si vous voulez me tuer, exécutez votre dessein à présent que vous ne ferez vu de personne ». Les légions ayant proclamé son fils peu de tems après, il fit trancher la tête aux principaux rebelles, excepté à son fils ; ensuite portant la main à son front, & regardant Caracalla d'un air impérieux : « Apprenez, lui dit-il, que c'est la tête qui gouverne, & non pas les pieds » ; faisant allusion à la goutte dont il étoit tourmenté. Comme sa mort approchoit, il s'écria : « J'ai été tout ce qu'un homme peut être ; mais que me servent aujourd'hui ces honneurs ? Les douleurs de la goutte augmentant, sa fermeté ordinaire l'abandonna. Aurelius-Victor rapporte, qu'après avoir vainement demandé du poison, il mangea exprès fravidement des mets indigestes, qu'il en mourut à Yorck l'an 211, à 66 ans. Il avoit écrit lui-même l'histoire de sa Vie, dont il ne nous reste rien. Ce siècle étoit si déréglé, que, sous le seul regne de cet empereur, on fit le procès à 3000 personnes accusées d'adultère. Caracalla & Géra, ses fils, lui succéderent.

SÉVÈRE II, (*Flavius-Valerius Severus*) d'une famille inconnue de l'Illyrie, étoit un

homme adonné au vin & aux femmes ; il se fit aimer de Galere-Maximien, qui avoit du goût pour les ivrognes. Ce vice infame fut la source de son élévation. Maximien-Hercule le nomma César en 305, à la sollicitation de Galere. Maxence ayant pris le titre d'empereur à Rome en 307, Sévère marcha contre lui, & ayant été abandonné d'une partie des siens, il fut obligé de se renfermer dans Ravenne. Maximien-Hercule, qui après avoir abdiqué l'empire l'avoit repris, vint l'y assiéger. Sévère se rendit à lui, espérant qu'on lui conserveroit la vie ; mais le barbare vainqueur lui fit ouvrir les veines en avril 307. Il laissa un fils, que Licinius fit mourir.

SÉVÈRE III, (*Libius-Severus*) d'une famille de Lucanie, fut salué empereur d'Occident dans Ravenne, après la mort de Majorien, en novembre 461. Le sénat approuva cette élection, avant que d'avoir eu le consentement de Léon, empereur d'Orient. Mais le nouveau César n'eut pas le tems de rien entreprendre. Le général Ricimer, qui pour régner sous son nom lui avoit fait donner la couronne, le fit, dit-on, empoisonner. Sévère ne fut qu'un fantôme, qui viola la justice & les loix, & qui se plongea dans la mollesse, tandis que Ricimer avoit réellement l'autorité suprême.

SÉVÈRE, (*Lucius-Cornelius*) poète latin, sous le regne d'Auguste, l'an 24 avant J. C., fut distingué de la foule des poètes médiocres. Il a paru en 1715, à Amsterdam, in-12,

une belle édition du poëme l'*Ætna* & de quelques fragmens. Elle avoit été précédée par une autre in-8°, en 1703.

SÉVERIN, (S.) abbé & apôtre de la Norique, dans le 5e. siecle, mourut le 8 janvier 482, après avoir édifié & éclairé les peuples barbares. Son corps a été transporté à Naples. On a sa *Vie* écrite par Eugippe, son disciple, qui avoit été présent à sa mort.

SÉVERIN, (S.) abbé d'Angaune, ou de S. Maurice en Valais, avoit le don des miracles. Le roi Clovis étant tombé malade en 504, le fit venir à Paris, afin qu'il lui procurât la guérison. Le Saint l'ayant obtenue du Ciel, le prince lui donna de l'argent pour distribuer aux pauvres, & lui accorda la grace de plusieurs criminels. S. Séverin mourut sur la montagne de Château-Landon, en Gâtinois, le 11 février 507. — Il ne faut pas le confondre avec un autre S. SÉVERIN, solitaire & prêtre de Saint-Cloud.

SÉVERIN, (S.) évêque de Cologne, se distingua par son zèle à extirper l'arianisme de son diocèse & des pays circonvoisins. Lorsqu'il jugea que ses ouailles étoient affermies dans la foi, il alla à Bourdeaux, sa patrie, travailler à y rétablir l'orthodoxie, & y mourut au commencement du 7e. siecle. Il connut, au rapport de S. Grégoire de Tours, par révélation la mort de S. Martin, à l'heure même où ce saint évêque entroit en possession de la bienheureuse immortalité. Quelques critiques soutiennent que S. Séverin de Cologne est

différent de celui qui est mort à Bourdeaux; cependant les deux églises en font la fête le même jour, le 23 octobre; & les anciens martyrologes ne les distinguent pas.

SÉVERIN, Romain, élu pape après Honorius I, au mois de mai 640, ne tint le siége que 2 mois, étant mort le 1er. août de la même année. Il se fit estimer par sa vertu, sa douceur & son amour pour les pauvres.

SÉVERINE, (*Ulpia Severina*) femme de l'empereur Aurélien, étoit fille d'Ulpus Crinitus, grand capitaine qui descendoit de Trajan, dont il avoit la figure, la valeur & les talens. Sa fille avoit comme lui les inclinations guerrières. Elle suivit Aurélien dans ses expéditions, & s'acquitta le cœur des soldats par ses bienfaits. Son époux exigeoit d'elle qu'elle eût soin de sa maison comme une bourgeoise, & ne voulut jamais lui permettre les robes de soie. Séverine survécut à Aurélien, dont elle eut une fille qui fut mere de Séverien, sénateur distingué sous le regne de Constantin.

SEVES DE ROCHECHOUART, (Gui de) évêque d'Arras, s'est distingué par ses lumieres & son zèle dans l'administration de son diocèse, & a montré beaucoup d'opposition aux opinions des moralistes relâchés; peut-être même sa censure en ce genre a-t-elle été trop loin. Les évêques de France ne s'empressoient pas d'adhérer à ses jugemens. On lui a reproché d'avoir quelquefois manqué de bonne foi; comme lorsqu'il reproche à des théologiens

d'avoir soutenu des opinions condamnées, quoiqu'ils eussent écrit avant la condamnation; ainsi qu'on le prouve dans les *Vindicia Gobatiane*, pag. 56. Il eut des démêlés assez vifs avec le Siege de Rome touchant des matieres matrimoniales; mais ils se terminerent à l'amiable. Il vivoit encore en 1705.

SÉVIGNÉ, (Marie de Rabutin, dame de Chantal & marquise de) fille de Celse-Benigne de Rabutin, baron de Chantal, Bourbilly, &c., chef de la branche ainée de Rabutin, & de Marie de Coulanges, naquit en 1626. Elle perdit son pere l'année suivante, à la descente des Anglois dans l'isle de Rhé, où il commandoit l'escadre des gentilhommes volontaires. Elle épousa en 1644 Henri, marquis de Sévigné, qui fut tué en duel, l'an 1651, par le chevalier d'Albret, & elle en eut un fils & une fille. La tendresse qu'elle porta à ses deux enfans, lui fit sacrifier à leur intérêt les partis les plus avantageux. Sa fille ayant été mariée en 1669 au comte de Grignan, commandant en Provence, qui emmena son épouse avec lui, elle se consola de son absence par de fréquentes lettres. Elle mourut le 14 janvier 1696. Madame de Sévigné est principalement connue par ses *Lettres*; elles ont un caractère si original, qu'aucun ouvrage de cette espece ne peut lui être comparé. Ce sont des traits fins & délicats, formés par une imagination vive, qui peint tout, qui anime tout. Elle y met tant de ce beau naturel, qui ne se trouve qu'avec le

vrai, qu'on se sent affecté des mêmes sentimens qu'elle. On ne peut disconvenir cependant que son affection pour sa fille, quoiqu'exprimée d'une maniere très-variée, n'y soit ramenée jusqu'à la plus accablante familiarité. Il est vrai encore qu'elle fait quelquefois la femme docteur, qu'elle prononce sur des matieres qu'elle n'entend pas, que ses éloges & ses censures ne sont pas toujours exempts de l'esprit de parti; mais quoiqu'elle ait paru s'intéresser à celui qui dès-lors portoit le trouble dans l'Eglise, il s'en faut de beaucoup qu'elle en approuvât les maximes & l'absurde doctrine du prédestinarianisme. « Je lis, dit-elle dans » une de ses Lettres, l'écriture- » Sainte qui prend l'affaire de » puis Adam. J'ai commencé » par cette création du monde » que vous aimez tant: cela » conduit jusqu'après la mort » de notre Seigneur; c'est une » belle suite. Pour moi je vais » plus loin que les Jésuites, & » voyant les reproches d'ingra- » titude, les punitions horri- » bles dont Dieu menace & » afflige son peuple, je suis » persuadée que nous avons » notre liberté toute entière, » que par conséquent nous » sommes très-coupables, & » méritons bien le feu & l'eau » dont Dieu se sert quand il » lui plaît ». La meilleure édition de ses *Lettres* est celle de 1784, en 10 vol. in-12. On a aussi donné, séparément, un recueil de *Lettres* de la marquise à M. de Pomponne. Il auroit été peut-être à souhaiter que l'on fit un choix dans ces différens morceaux. Il est dif-

ficile de soutenir la lecture de 10 volumes de Lettres, qui, quoiqu'écrites d'une manière inimitable, offrent beaucoup de répétitions, & ne renferment que de petits faits. On donna en 1756, sous le titre de *Sevigniana*, un Recueil des Pensées ingénieuses, des Anecdotes littéraires, historiques & morales, qui se trouvent répandues dans ses Lettres, 1 vol. in-12; ce recueil réimprimé en 1788, est fait sans choix & sans ordre. Un zélé Janseniste y a mis des notes satyriques, souvent calomnieuses, propres à corrompre l'histoire & à dénaturer des faits avérés. « L'esprit de secte, dit un auteur moderne, s'attache à tout; » théologie, histoire, poésie, » lettres, ouvrage d'hommes, » de femmes, de filles, tout » lui est bon dès qu'il dogmatise » & séduit ».

SEVIN, (François) né dans le diocèse de Sens, membre de l'académie des belles-lettres, & garde des manuscrits de la bibliothèque du roi. Il entreprit avec l'abbé Fourmont, en 1728, par ordre de Louis XV, un voyage à Constantinople, pour y rechercher des manuscrits. Il en rapporta environ 600. On a de lui une *Dissertation curieuse sur Menès*, premier roi d'Egypte, in-12; & plusieurs écrits dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, qui le perdit en 1741.

SEVOY, (François-Hyacinthe) natif de Jugon en Bretagne, entra l'an 1730 dans la congrégation des Eudistes, à l'âge de 23 ans, & s'y distingua par une grande application à l'étude. Après avoir professé

avec succès la philosophie & la théologie dans plusieurs maisons de sa congrégation, on le chargea de la conduite du séminaire de Blois, qu'il gouverna quelque tems. Mais ce genre d'occupation ne s'accommodant pas avec son goût, il obtint d'être dispensé de toutes sortes d'emplois, & préféra l'état de simple particulier pour sa consacrer entièrement à l'étude. Nous devons à ses veilles un ouvrage intitulé : *Devoirs Ecclésiastiques*, Paris, 4 vol. in-12. C'est le résultat des conférences & des instructions qu'il donnoit de tems en tems aux jeunes ecclésiastiques. Le 1^{er}. vol. 1760, est une introduction au sacerdoce: les 2^e. & 3^e. vol. 1762, contiennent une retraite pour les prêtres: le 4^e. traite des vices que les ministres doivent éviter, & des vertus qu'ils doivent pratiquer. Ce dernier ne parut qu'après la mort de l'auteur, arrivée le 11 juin 1765, au séminaire de Rennes. En général les matières y sont traitées avec exactitude & solidité. Le style en est concis, nerveux & plein de chaleur.

SEUR, (Thomas le) né à Rethel en Champagne, le 1^{er} octobre 1703, entra dans l'ordre des Minimes en 1722, enseigna avec distinction la philosophie & la théologie, & fut appelé à Rome, où il eut une chaire de mathématiques à la Sapienza, & une de théologie à la Propaganda; il alla ensuite à Parme concourir à l'instruction de l'infant Duc; & retourna de là à Rome, où il mourut le 22 septembre 1770. Il jouit constamment de l'estime des papes sous lesquels il vécut; Benoît XIV

l'honora plusieurs fois de sa visite. On a de lui: I. *Mémoire sur le Calcul intégral*, Paris, 1748, in-8°. II. *Philosophiæ naturalis principia mathematica Newtoni, cum commentariis*, 1739-1741, 4 vol. in-4°, il a travaillé à cet ouvrage avec le P. François Jacquier son confrere & son collègue inséparable. Ce commentaire a contribué à mettre en vogue les systèmes du philosophe Anglois, pour lequel le P. le Seur s'étoit peut-être un peu trop enthousiasme.

SEXTUS - EMPYRICUS, philosophe Pyrrhonien, sous l'empire d'Antonin le Pieux, étoit médecin de la secte des Empyriques. Nous avons de lui un ouvrage en dix livres, où il dispute contre toutes les sciences, & un en trois livres qui contiennent les sentimens des Pyrrhoniens; ce dernier a été traduit en françois par Huart, sous le titre de *Hypotyposes ou institutions Pyrrhoniennes*, avec des notes, 1725, in-12. C'est à tort qu'on a accusé le savant Huet d'avoir puisé dans cet ouvrage ses *Questions Aletane*. La meilleure édition des ouvrages de Sextus-Empyricus, est celle de Fabricius, en grec & en latin, in-fol., Leipsig, 1718. La version est de Henri Etienne. On lui attribue encore *Sexti Placiti vel Platonici, de medicinâ animalium, bestiarum, pecorum & avium liber.*, Bâle, 1539, in-4°, avec les notes de Gabriel Humelberg; d'autres le donnent à **SEXTUS** de Chéronée, philosophe Platonicien, neveu de Plutarque, & précepteur de Marc-Aurele.

SEXTUS, XYSTUS ou SIXTUS, philosophe qui semble avoir vécu dans le 2e. ou 3e. siècle, n'est connu que par ses *Sentences*, que nous n'avons qu'en latin (hors quelques fragmens grecs que Stobée nous a conservés). Rufin d'Aquilée en est le traducteur, il les attribuoit au pape S. Sixte II. S. Jérôme l'a repris de cette attribution, *Comment. in Jerem., c. XXII*, item. *in Ezech., c. XVIII*, item. *Epist. ad Ctesiphontem*. S. Augustin avoit d'abord adopté le sentiment de Rufin, mais il le rejette dans ses *Retractations*. Beatus Rhenanus publia la version de Rufin sur un ancien exemplaire qu'il trouva à Schelestad, *Apud divam Fidem*, sous ce titre: *Xysti philosophi Enchiridion seu sententiæ piæ & christianæ cum præfatione B. Rhenani*; Basileæ, 1516, in-4°. On les a souvent réimprimées depuis. Si effectivement toutes ces sentences sont de ce *Xystus*, on ne peut guere douter qu'il n'ait été chrétien, à moins que comme d'autres philosophes, il ne se soit paré des maximes & du langage de l'Évangile, sans en prendre l'esprit. M. Sieber en a donné une édition à Leipsig, en 1725, sous le nom de Sixte II, pape & martyr, & soutient, comme Rufin, qu'il en est le véritable auteur.

SEYDLITZ, (Frédéric-Guillaume, baron de) né dans le pays de Cleves en 1722, se fit un grand nom au service du roi de Prusse, où il parvint au grade de général de cavalerie. Dès la première guerre de Silésie il se distingua, mais la guerre de sept ans fut le théâtre de ses exploits les plus brillans. Il cou-

vrît la retraite avec habileté, après la défaite des Prussiens à Kolin, le 18 juin 1757. Il commandoit toute la cavalerie à la fameuse bataille de Rosbach, le 5 novembre de la même année, & c'est à ses dispositions faites avec une audace alliée à la prudence, qu'on dut principalement la dérouté des François dans cette journée mémorable. A Zorndorf, le 25 août 1758, s'étant rendu avec la cavalerie, l'épée à la main, maître de plusieurs batteries de canon, il parvint à rendre douteuse la victoire que les Russes croyoient déjà tenir péremptoirement; & prévint par-là les suites étranges, dont l'issue de ce combat menaçoit le Brandebourg & la Silésie. Après la bataille, Frédéric II embrassa ce général, & le remercia du zèle extraordinaire & du courage qu'il avoit déployé dans ce combat. La fortune ne le favorisa pas de même à Kunersdorf, le 12 août 1759, obligé d'emporter une batterie d'assaut, il y fut blessé, & contraint de quitter le combat. Le roi l'honora de la plus grande confiance & d'une estime particulière jusqu'à sa mort, arrivée en 1773, & lui fit ériger une statue sur la place Guillaume à Berlin.

SEYMOUR, (Anne, Marguerite & Jeanne) trois sœurs, étoient filles d'Edouard Seymour, protecteur du royaume d'Angleterre sous le roi Edouard VI, & duc de Somerset, &c., qui eut la tête tranchée en 1552; & nièces de Jeanne Seymour, épouse du roi Henri VIII, laquelle perdit la vie, en la donnant au prince nommé depuis Edouard VI.

La poésie fut un de leurs talens; elles enfanterent 104 Distiques latins sur la mort de la reine de Navarre, Marguerite de Valois, sœur de François I. Ils furent traduits en françois, en grec, en italien, & imprimés à Paris en 1551, in-8°, sous le titre de *Tombeau de Marguerite de Valois, reine de Navarre*. Il y en a quelques-uns d'heureux; mais en général ils sont très-foibles.

SEYSSSEL, (Claude de) natif d'Aix en Savoie, ou selon d'autres, de Seyffel, petite ville du Bugey, professa le droit à Turin avec un applaudissement universel. Son savoir lui obtint les places de maîtres-des-requêtes & de conseiller de Louis XII, roi de France, l'évêché de Marseille en 1510, puis l'archevêché de Turin en 1517. Il publia un grand nombre d'ouvrages. Son *Histoire de Louis XII, pere du peuple*, in-4°, Paris, 1615, n'est qu'un panégyrique historique. On a encore de lui un traité peu commun & assez singulier, intitulé: *La Grande Monarchie de France*, 1519, in-8°, dans lequel il fait dépendre le roi du parlement (voyez SLEIDEN). Ce prélat mourut en 1520.

SFONDRATI, (François) sénateur de Milan, & conseiller-d'état de l'empereur Charles-Quint, naquit à Crémone en 1494. Ce prince l'envoya à Sienne, déchirée par des divisions intestines; il s'y conduisit avec tant de prudence, qu'on lui donna le nom de *Pere de la Patrie*. Il embrassa l'état ecclésiastique après la mort de son épouse. Le pape Paul III, instruit de son mérite, l'éleva à l'évêché de Crémone & à la

pourpre romaine. Il mourut en 1550, à 56 ans. On a de lui un Poëme intitulé : *l'Enlèvement d'Hélène*, imprimé à Venise en 1559. Il laissa deux fils, Paul & Nicolas. Ce dernier, venu au monde par le moyen de l'opération césarienne, obtint la tiare sous le nom de *Grégoire XIV.* — Il ne faut pas le confondre avec Paul-Emile SFONDRATI : celui-ci, né en 1561, étoit neveu de Grégoire XIV, mérita par ses vertus le chapeau de cardinal, & mourut à Rome en 1618.

SFONDRATI, (Célestin) petit-neveu du précédent, entra dans l'ordre des Bénédictins, professa les saints Canons dans l'université de Saltzbourg, & fut ensuite abbé de S. Gal. Son savoir & sa naissance lui procurèrent la pourpre romaine en 1695. Il mourut à Rome, le 4 septembre 1696, âgé de 53 ans. Ce cardinal est fort connu par plusieurs ouvrages, entr'autres par le *Gallia vindicata*, qu'il composa en 1687 contre les décisions de l'assemblée du clergé de France en 1682, sur l'autorité du pape. On y trouve des choses intéressantes & curieuses, entr'autres les lettres de quelques évêques de l'assemblée qui écrivirent au pape pour s'excuser par les motifs de crainte grave qui les avoit fait adhérer à la Déclaration, & la réponse du pontife qui leur dit : *Metu suasore nunquam sacerdotes Dei esse solent in ardua & excelsa, pro Religione & ecclesiastica libertate, vel aggrediendo fortes vel perseverando constantes* (voyez INNOCENT XII & SOARDI). En 1688, il en publia un autre contre les Fran-

chises des quartiers des Ambassadeurs à Rome. C'étoit au sujet de l'ambassade du marquis de Lavardin, & de son différend avec le pape Innocent XI. Il fait voir les abus de ces franchises, & combien ils sont contraires à la sécurité publique : il est difficile de justifier Louis XIV d'avoir voulu les maintenir, après que l'empereur, le roi d'Espagne & tous les princes catholiques y eurent renoncé. Celui de tous les ouvrages de ce cardinal le plus connu est le traité intitulé : *Nodus Prædestinationis dissolutus*, Rome, 1696, in-4°. On y trouve sur la grace, sur le péché originel, & sur l'état des enfans morts avant le baptême, des opinions qui ont déplu à quelques théologiens. Bossuet, le cardinal de Noailles & d'autres prélats, écrivirent à Rome, pour y faire condamner cet ouvrage ; mais Innocent XII & Clément XI refusèrent de le censurer. Cependant le premier de ces pontifes fit examiner l'ouvrage avec soin, & avec d'autant plus de liberté, que l'auteur étant mort, il ne pouvoit rien pour sa défense. Quelques censeurs s'adressèrent au clergé de France, mais sans plus de succès. On a fait une apologie de ce livre sous ce titre : *Disputatio notarum quadraginta quas scriptor anonymus Sfondrati libro, cui titulus Nodus, &c., inussit.* La manière de raisonner de ce cardinal sur les matières de la prédestination & de la grace, est presque entièrement conforme à celle de Lessius (voyez ce mot). On a encore de lui *Regale Sacerdotium Romano Pontifici*

Pontifici assertum, imprimé au monastere de S. Gal, 1693, in-4°, & *Nepotismus theologicè expensus*, in-12.

SFORCE, (Jacques) surnommé *le Grand*, est la tige de l'illustre maison des Sforces, qui a joué un si grand rôle en Italie dans le 15e. & dans le 16e. siècle. Elle a eu 6 ducs de Milan, & s'est alliée avec la plupart des souverains de l'Europe. Jacques Sforce vit le jour en 1369, à Cotignola, petite ville de la Romagne, entre Imola & Faenza, d'un laboureur, où selon Commynes, d'un cordonnier. Une compagnie de soldats ayant passé par Cotignola, il jeta le coître de sa charrue & s'enrôla sur le champ. Il passa par tous les degrés de la discipline militaire, & parvint jusqu'à commander 7000 hommes. Le héros Italien combattit long-tems pour Jeanne II reine de Naples, fut fait connétable de ce royaume, gonfalonier de la Sainte-Eglise, & créé comte de Cotignola par le pape Jean XXIII, en dédommagement de 14000 ducats que la cour de Rome lui devoit. Ses exploits devinrent de jour en jour plus éclatans. Il obligea Alphonse, roi d'Aragon, de lever le siege de devant Naples, & reprit plusieurs places qui s'étoient révoltées dans l'Abruzze & le Labour. Mais en poursuivant les ennemis, il se noya au passage de la riviere d'Aterno, aujourd'hui Pescara, en 1424, à 54 ans. Son vrai nom étoit *Giacomuzzo* ou *Jacques Attendulo*, qu'il changea en celui de Sforza.

SFORCE, (François) duc de Milan, & fils naturel du
Tome VIII.

précédent, naquit en 1401. Elevé par son pere dans le métier des armes, il n'avoit que 23 ans lorsque son pere périt au passage de l'Aterno. Il succéda à tous ses biens, quoiqu'il fût illégitime. Après la mort de la reine Jeanne, arrivée en 1435, il s'attacha à René duc d'Anjou, qu'elle avoit fait son héritier. Il se rendit maître de plusieurs places dans la Marche d'Ancone, d'où il fut chassé par les troupes du pape Eugene IV. Sforce rétablit bientôt ses affaires par une victoire. Le pape, les Vénitiens & les Florentins l'éluèrent pour leur général dans la guerre contre le duc de Milan. Il avoit déjà commandé l'armée des Vénitiens contre ce prince, & il en avoit épousé la fille. C'étoit Philippe-Marie Visconti. Ce duc étant mort en 1447, les Milanois appellerent François Sforce, son gendre, pour être leur général contre les Vénitiens. Mais après plusieurs belles actions à leur avantage, il tourna ses armes contre eux-mêmes, assiégea Milan, & les força en 1450 à le recevoir pour duc, malgré les droits de Charles duc d'Orléans, fils de Valentine de Milan. Le roi Louis XI, qui n'aimoit pas le duc d'Orléans, transporta en 1464 à François Sforce tous les droits que la France avoit sur Genes, & lui donna Savone qu'il tenoit encore. Sforce, avec cet appui, se rendit maître de Genes. Ce vaillant capitaine mourut en 1466, avec la réputation d'un homme qui vendoit son sang à qui le payoit le plus cher, & sur la parole duquel on ne devoit pas trop

compter. Jean Simoneta a écrit *l'Histoire de François Sforce*, Milan, 1479, in-folio : c'est plutôt un modèle pour les guerriers, que pour les citoyens justes & équitables.

SFORCE, (Galeas-Marie) fils du précédent, né en 1444, succéda à son père dans le duché de Milan, en 1466; mais ses débauches & son extrême férocité le firent assassiner en 1476, dans une église, au milieu de la multitude assemblée. De son mariage avec Bonne, fille de Louis duc de Savoie, il eut Jean-Galeas-Marie (voyez l'article qui suit) & Blanche-Marie, femme de l'empereur Maximilien. Il eut aussi une fille-naturelle, qui épousa le prince de Forli, puis Jean de Médicis. Elle soutint un siège à Rimini & à Forli, fut enfermée quelque tems au château St.-Ange, & mourut peu de tems après avoir été mise en liberté.

SFORCE, (Jean-Galeas-Marie) fils du précédent, fut laissé sous la tutelle de sa mère & du secrétaire-d'état Cecus Simoneta. Mais Ludovic-Marie Sforce, son oncle, surnommé *le More*, obligea la duchesse de s'enfuir de Milan, & fit trancher la tête à Simoneta, malgré son âge de septuagénaire. S'étant emparé du gouvernement, il fit donner à son neveu un poison lent, dont il mourut à Pavie en 1494, peu de jours après l'entrée du roi Charles VIII en cette ville. Le crime de Ludovic le More ne demeura pas impuni. Louis de la Tremouille s'étant rendu maître de sa personne, il fut amené en France,

& Louis XII le fit enfermer à Loches où il mourut en 1510. Jean-Galeas-Marie Sforce avoit épousé Isabelle d'Aragon, fille d'Alphonse roi de Naples. Ses enfans furent : I. François Sforce, qui, pour être soustrait à la fureur de son grand-oncle, fut envoyé en France par la duchesse sa mère auprès du roi Louis XII, & qui mourut abbé de Marmoutier en 1511. II. Bonne, mariée à Sigismond roi de Pologne. — Ludovic-Marie Sforce, surnommé *le More*, leur grand-oncle, avoit épousé Béatrix d'Est, fille d'Hercule, marquis de Ferrare. De ce mariage naquirent : I. Maximilien Sforce, qui fut rétabli duc de Milan par l'empereur Maximilien en 1512; mais qui ne pouvant s'y soutenir, céda la ville de Milan au roi François I. Il vint en France avec une pension de 30 mille écus d'or, & mourut à Paris en 1530. II. François Sforce, 3e. du nom, qui fut aussi rétabli en 1529, par l'empereur Charles-Quint. Il mourut le 24 octobre 1535, sans laisser de postérité, & le duché de Milan, comme fief de l'Empire, resta à Charles-Quint, & a passé aux successeurs de cet empereur.

SHADWELL, (Thomas) poète Anglois, mort en 1692, à 52 ans. On a de lui, outre ses Pièces dramatiques, une *Traduction en vers des Satyres de Juvenal*, & d'autres Poésies, qui n'eurent pas le suffrage des gens de goût. Dans le tems de la révolution, il fut fait poète lauréat & historiographe du roi Guillaume, à la place de Dryden.

SHAFTESBURY, (Antoine ASHLEY-COOPER, comte de) petit-fils d'un grand-chancelier d'Angleterre, vit le jour à Londres en 1671. Après avoir fait ses études, il voyagea dans les principales cours de l'Europe; de retour en Angleterre, il prit des leçons de Locke, & passa en Hollande en 1698, pour voir Bayle, & les autres philosophes qui pensoient comme lui. La reine Anne ne croyant pas pouvoir donner sa confiance à un homme qui se déclaroit ennemi de toute religion, le priva de la vice-amirauté de Dorset, qui étoit dans la famille depuis trois générations. Ce philosophe mourut à Naples en 1713, où il s'étoit rendu pour changer d'air. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve presque toutes les erreurs qui forment le fond de la philosophie du jour. Les principaux sont: I. *Les Mœurs ou Caractères*, Londres, 1732, 3 vol. in-8°, & traduits en françois, 1771, 3 vol. in-8°. Il prétend que le mal de chaque individu compose le bien général, & qu'ainsi, à proprement parler, il n'y a point de mal. On fait que dans tous les tems les philosophes n'ont fait qu'embrouiller cette matiere; Shaftesbury ne fait qu'ajouter aux erreurs de ceux qui l'ont précédé. Dans ce qu'il dit contre les vertus chrétiennes, il ne montre que trop qu'il ne les a jamais pratiquées, & qu'il connoit très-mal les grands motifs qui les animent. Il pousse l'extravagance jusqu'à prétendre que la foi de l'immortalité & l'espérance des biens éternels,

produisent de mauvais effets; en même tems que par une contradiction digne d'une philosophie si absurde, il assure que « l'athéisme (inséparablement lié avec l'erreur de la mortalité de l'ame) » retranche » toute affection à ce qu'il y » a de plus aimable & de plus » digne de l'homme; que l'on » est peu sensible à l'ordre » moral quand on envisage » l'univers comme un chaos; » qu'un athée ne peut respecter » sincèrement les loix & les » magistrats; que rien n'est » plus capable d'exciter à la » vertu & de détourner du » vice, que la présence de » l'Être-Suprême, témoin & » juge de tout ce qui se passe » dans l'univers; qu'il y a une » relation essentielle entre la » vertu & la piété; que la per- » fection & le mérite de la » vertu sont dus à la croyance » d'un Dieu rémunérateur & » vengeur, &c. » II. *Essai sur l'usage de la raillerie & de l'enjouement dans les Conversations qui roulent sur les matieres les plus importantes*, traduit en françois, La Haye, 1707, in-8°. Ce sont des leçons que les libertins de ce siècle ne pratiquent que trop. III. *Une Lettre sur l'Enthousiasme*, traduite en françois par Sanson, La Haye, 1708, in-8°. On y découvre des traces bien claires d'athéisme, que l'auteur dans des momens d'une humeur opposée a si bien réfuté. Car l'on fait que c'est le pur caprice qui regle la foi ou l'incrédulité des philosophes, suivant l'observation d'un grand orateur du siècle passé: « Cha- » que libertin se fait selon son

» caprice une créance à sa
 » mode, & qui n'est que pour
 » lui seul, suivant en aveugle
 » toutes ses idées, raison-
 » nant tantôt d'une façon,
 » tantôt d'une autre, selon
 » l'humeur présente qui le do-
 » mine ». Bourd. *Panég. de S.*
Thomas. Aveu remarquable de
 Montagne, dans son article.

SHAKESPEAR, (Guillaume) célèbre poète Anglois, né à Stratford, dans le comté de Warwick, en 1564, d'un pere qui, quoique gentilhomme, étoit marchand de laine. Il se maria, à l'âge de 16 ans, avec la fille d'un riche paysan. Après avoir dissipé son bien & celui de sa femme, il ne trouva d'autre ressource que celle de se faire comédien; mais se sentant un génie fort au-dessus de son état, il composa des Tragédies, dont le succès fit sa fortune & celle de ses camarades. A l'égard des talens du comédien, ils n'étoient pas, à beaucoup près, aussi grands dans Shakespear, que ceux du poète. Le rôle où il brilloit le plus, étoit celui de Spectre. Shakespear quitta le théâtre vers l'année 1610. Il se retira à Stratford, où il vécut encore quelque tems, jouissant d'une fortune assez considérable, & mourut en 1616, à la 52e. année de son âge. La nature s'étoit plue à rassembler dans la tête de ce poète, ce qu'on peut imaginer de plus fort & de plus grand, avec ce que la grossièreté sans esprit peut avoir de plus bas & de plus détestable. Des François anglomanes ont certainement eu tort de le regarder comme le premier génie dans l'art dramatique. Les An-

glois eux-mêmes n'en portent pas un jugement si avantageux.
 » Si le génie de Shakespear eût
 » été bien cultivé, dit le comte
 » de Chesterfield, ces beautés
 » que nous admirons si juste-
 » ment en lui, n'auroient pas
 » été défigurées par ces absur-
 » dités & ces extravagances
 » qui les accompagnent fré-
 » quemment ». Mais s'il y a du
 ridicule à exalter Shakespear au-dessus de ce qu'il vaut; il est plus révoltant encore d'entendre Voltaire appeler *fauquins, impudens, imbécilles, monstres, &c.* ceux qui en portent un jugement trop favorable; de les regarder comme une source de calamité & d'horreur, & d'assurer qu'il n'y a pas assez de piloris en France pour punir un tel crime (*Lettre à M. le comte d'Argental, le 19 juillet 1776*). N'est-ce pas là faire du paisible empire des Muses, un empire de rage & de terreur? La meilleure édition des Œuvres du Sophocle Anglois, est celle que Louis Théobald a donnée en 1740, & qui a été réimprimée en 1752, 8 vol. in-8°. On estime aussi les Corrections & les Notes critiques faites sur ce poète par le savant Guillaume Warburton. On trouve dans les dernières éditions de Shakespear, outre ses Tragédies, des Comédies & des Poésies mêlées. Les unes & les autres offrent des traits de génie, mais sans bienséance & sans régularité. M. de la Place a donné en françois la *Vie* de Shakespear, & a traduit plusieurs de ses piéces dans son *Théâtre Anglois*, 1745. M. le Tourneur en a donné une Traduction complète, commencée

en 1776, & finie en 1783, 20 vol. in-8°. C'est cette traduction & les louanges que le traducteur donne à Shakespear, qui ont provoqué la diatribe de Voltaire dont on vient de parler. En condamnant les exagérations du panégyriste, le public équitable n'a pas épargné les transports colériques de l'antagoniste. On s'est souvenu de l'Épigramme de Piron :

De Corneille & de Crébillon
Le réformateur téméraire,
Que prône à triple carillon
Tiriot le thuriféraire ;
Le prince des badants Voltaire
Du haut de son trône bourgeois
Va sur moi vider son carquois :
Du mien ne tirons qu'une fleche,
Dont la douce pointe n'ébreche
L'honneur ni l'intérêt d'autrui ;
Malheur à lui seul s'il en feche....
Louons quelqu'autre auteur que lui.

On lui a érigé en 1742 un beau monument dans l'abbaye de Westminster. Madame de Montagu a publié une *Apologie de Shakespear*, dont il a paru une traduction française, Londres, 1777, in-8°.

SHARP, (Jean) l'un des meilleurs prédicateurs que l'Angleterre ait produits, né à Bradford, mourut en 1713, dans sa 69e. année. Il devint doyen de Norwick, occupa plusieurs autres places importantes, & fut placé sur le siege d'Yorck, qu'il occupa pendant 22 ans. On a de lui 7 vol. de *Sermons*, estimés.

SHAW, (Thomas) médecin Anglois, de la société royale de Londres, professeur en langue grecque & principal du college d'Edmond à Oxford, où il mourut en 1751, est connu par ses *Voyages en divers lieux de la Barbarie & du Levant*, en

anglois, Oxford, 1738, in-fol. Il donna un *Supplément* en 1746, in-fol. Ces *Voyages* ont été traduits en français, La Haye, 1743, 2 vol. in-4° ; l'auteur avoit demeuré plusieurs années en Afrique. Il s'étend beaucoup sur les eaux thermales, la description des animaux, des plantes, &c. — Il ne faut pas le confondre avec Pierre SHAW, premier médecin du roi d'Angleterre, dont on a : I. Un ouvrage sur l'*Histoire & la cure des Maladies*, Londres, 1738, 2 vol. in-8°, en anglois, écrit avec simplicité & sans prétention. II. *Leçons de Chymie, propres à perfectionner la physique, le commerce & les arts*, Londres, 1734, en anglois & en français ; Paris, 1759, in-4°, avec des notes du traducteur.

SHEFFIELD, (Jean) duc de Buckingham, ministre d'état du roi d'Angleterre, naquit vers 1646. Il servit sur mer contre les Hollandois, & fit ensuite une campagne en France sous Turenne. La réputation de sa valeur lui fit donner le commandement de la flotte que les Anglois envoyèrent contre Tanger. Le roi Guillaume & la reine Marie l'honorèrent de leur confiance. Il refusa la place de grand-chancelier d'Angleterre, sous le regne de la reine Anne. Sa seule ambition étoit de cultiver, dans un doux repos, l'amitié & la littérature. On a de lui des *Essais sur la Poésie & sur la Satyre*, & plusieurs autres ouvrages en vers & en prose, imprimés en 2 vol. in-8°, Londres, 1729, qui sont très-estimés des Anglois. Ses *Essais sur la Poésie* ont été traduits en français : il y donne des pré-

ceptes sur chaque genre, qu'il embellit de traits ingénieux, de réflexions fines & de comparaisons brillantes. Cet écrivain mourut en 1721, à 75 ans.

SHELDON, (Gilbert) archevêque de Cantorbéry, naquit dans le Staffordshire en 1598, & mourut à Lambeth en 1677, âgé de 80 ans. il est le fondateur du fameux Théâtre Sheldonien (voyez OXFORD dans le *Dict. Géog.*). Quoique dans un moment d'ostentation philosophique, il n'ait paru regarder la religion que comme un mystère d'état, il étoit convaincu qu'elle n'est pas moins nécessaire aux particuliers, & en a suivi les impulsions dans plus d'une rencontre; car on dit qu'il employa plus de 37,000 liv. sterling en œuvres de piété.

SHERLOCK, (Guillaume) théologien Anglois, né en 1641, mort en 1707, eut plusieurs places considérables dans le clergé, & devint doyen de S. Paul de Londres. On a de lui plusieurs ouvrages de morale & de métaphysique, parmi lesquels on distingue le *Traité de la Mort & du Jugement dernier*; & celui de *l'Immortalité de l'Ame & de la Vie éternelle*. Ils ont été traduits en françois, le 1er. en 1696, in-8°; le 2e. en 1708, in-8°. On a encore d'autres ouvrages du même auteur, dont les Anglois font un grand cas.

SHERLOCK, (Thomas) prélat Anglois, mort vers 1749, âgé d'environ 78 ans. Après avoir pris ses degrés de théologie, il fut successivement doyen de Chichester, maître du Temple, & enfin évêque de Bangor. Les livres scandaleux que l'incrédulité produit contre

la religion en Angleterre, attirerent son attention. Il réfuta solidement les *Discours impies sur les fondemens & les preuves de la Religion Chrétienne*, dans six Sermons pleins de lumière, qu'il prêcha au Temple lorsqu'il en étoit le maître. Abraham le Moine les traduisit en françois sous ce titre: *De l'usage & des fins de la Prophétie*, in-8°. Le traducteur y a joint trois Dissertations savantes du même auteur. Sherlock ayant triomphé de l'auteur des *Discours*, attaqua Wolston. Il vengea contre lui la vérité du fait de la résurrection de Jesus-Christ, dans un traité intitulé: *Les Témoins de la Résurrection de J. C. examinés selon les regles du barreau*. Le Moine a aussi traduit cet ouvrage, qui a été réimprimé plusieurs fois, in-12, ainsi que le précédent, tant en anglois qu'en françois. Cet honneur leur étoit dû, pour la justesse & la profondeur qui y regnent. On a encore de Sherlock des Sermons, traduits en françois en 2 vol. in-8°.

SHIRLEY, (Antoine) né à Wiston, dans le comté de Suffex, l'an 1565, montra de bonne heure beaucoup de sagacité & d'intelligence pour les affaires. La reine Elizabeth l'envoya en Amérique & ensuite en Italie. L'objet de cette dernière mission étoit de secourir les Ferrarois, soulevés contre le pape. Mais ayant appris en chemin qu'ils avoient fait leur paix, il passa en Perse avec des fondeurs de canons. Schah-Abbas, à qui ces ouvriers manquoient, l'accueillit très-favorablement. Il l'envoya en 1599, avec un Persan, en ambassade

vers les princes chrétiens d'Europe, pour les engager d'armer contre le Turc, tandis qu'il les attaqueroit lui-même d'un autre côté. Shirley se fixa à la cour d'Espagne, & ne retourna plus en Perse. Il y vivoit encore en 1631. La *Relation de ses Voyages* se trouve dans le recueil de Purchas, Londres, 1625 & 1626, 5 vol. en anglois.

SHIRLEY, (Thomas) frere aîné du précédent, le suivit en Perse, où il plut à Schah-Abbas. Ce prince lui fit épouser une Circassienne de son ferrail, parente de la reine. Il l'envoya aussi en ambassade dans les diverses cours d'Europe; mais en Angleterre il eut le désagrément d'y voir un nouvel ambassadeur Persan le traiter d'imposteur. Jacques I, ne sachant quel étoit le véritable envoyé de Perse, les renvoya tous les deux sur une flotte de six vaisseaux avec Dodmer Cotton, auquel il donna la qualité d'ambassadeur. Le Persan s'empoisonna sur les côtes de Surate; mais Shirley n'ayant pu obtenir une satisfaction authentique, mourut de chagrin le 23 juillet 1627, à 63 ans. Sa veuve revint en Europe, & alla se fixer à Rome.

SHUCFORD, (Samuel) pasteur de Shelton, dans la province de Norfolk, puis chanoine de Cantorbery, & chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, consacra sa vie à l'étude. Ses mœurs étoient celles d'un savant, que le commerce du grand monde n'a pas corrompu. On a de lui: I. Une *Histoire du Monde, sacrée & profane*, 3 vol. in-12, pour servir d'introduction à l'*Histoire des Juifs* de Pri-

deaux; ce livre dont le 1er. vol. parut en 1728, a été traduit en françois, & ne va que jusqu'à la mort de Josué. Il est écrit peffamment, mais avec beaucoup d'érudition. La mort de l'auteur, arrivée en 1754, l'empêcha de pousser son Histoire jusqu'à l'an 747 avant J. C., tems auquel Prideaux a commencé la sienne. II. Un ouvrage imprimé en 1753, qui n'a pas encore été traduit en françois, & qui est intitulé: *La Création & la Chute de l'Homme*, pour servir de supplément à la préface de son *Histoire du Monde*. Il y a dans ce livre des choses singulieres.

SIBA, voy. MIPHIBOETH, fils de Jonathas.

SIBELIUS, (Gaspar) théologien calviniste, né à Elverfeld, dans le duché de Bergues, en 1567, fut successivement ministre à Juliers, Deventer, Campen, &c. Le prérendu synode de Dordrecht le choisit en 1619 pour être reviseur de la *Version* flamande du *Nouveau-Testament*, que ce conciliabule avoit ordonnée. Il mourut le 1 janvier 1658. On a de lui: *Opera theologica, seu loci communes theologici practici*, Amsterdam, 1644, 6 vol. in-fol. Cette collection renferme des Sermons, des Commentaires, des Discours historiques & moraux sur l'Écriture-Sainte. Ils sont estimés de ceux de sa communion. Ces ouvrages avoient été imprimés d'abord séparément: ils sont ici réunis.

SIBER, (Urbain-Godefroi) professeur des antiquités ecclésiastiques à Leipfig, né à Schandau, près de l'Elbe, en 1669, mourut en 1742. Il est auteur

de plusieurs savans ouvrages en latin. Les principaux sont ; une *Dissertation sur les tourmens qu'on faisoit souffrir aux anciens Martyrs* ; une autre sur *l'usage des Fleurs dans les églises*.

SIBERUS, (Adam) poëte latin, né à Kemnitz en Misnie, mort en 1583, âgé de 68 ans, a composé des Hymnes, des Epigrammes & d'autres poésies, imprimées en 2 vol., & dans les *Delicia Poetarum Germanorum*. Ses vers sont languissans ; mais il y a de l'élégance & de la douceur.

SIBILET, (Thomas) Parisien, se fit recevoir avocat au parlement de Paris ; mais il s'appliqua plus à la poésie françoise, qu'à la plaidoierie. Il mourut l'an 1589, à l'âge de 77 ans. On a de lui : I. *L'Art Poétique François*, Paris, 1548 & 1555, in-12. Il y fait l'énumération des poëtes de son tems qui avoient acquis le plus de réputation. II. *Iphigénie*, traduite d'Euripide, *ibid.*, 1549, recherchée pour la variété des mesures dans les vers ; & d'autres ouvrages.

SIBYLLES, voyez AMALTHEE.

SICARD, (Claude) Jésuite, né à Aubagne, près de Marseille, en 1677, enseigna les humanités & la rhétorique dans sa société. Ses supérieurs l'envoyèrent en mission en Syrie, & de là en Egypte. Il mourut au Caire en 1726, avec la réputation d'un voyageur exact & d'un observateur intelligent. On a de lui une *Dissertation* sur le passage de la Mer-Rouge par les Israélites, & plusieurs Ecrits sur l'Egypte, dans lesquels il y a des choses savantes & agréa-

bles. On les trouve dans les *Nouveaux Mémoires des Missions*, 8 vol. in-12, & dans les cinq premiers volumes de *Lettres édifiantes*, nouvelle édit., 26 vol. in-12, Paris, 1780.

SICCAMA, (Sibrand) né à Bollswerd, dans la Frise, vers 1570, étoit versé dans le droit, l'histoire de sa patrie, & dans les antiquités romaines. Nous avons de lui : I. *De judicio Centumvirali*, lib. 2, Franeker, 1596, in-12, & dans les *Antiquités Romaines* de Grævius, tom. 2. II. *De veteri anno Romano Romuli & Numæ Pompilii antitheses*. III. *Fastorum Kalendarium libri duo ex monumentis & numismatibus veterum* ; ouvrage d'une grande érudition, imprimé à Amsterdam, 1600, in-4°, & dans les *Antiquités Romaines* de Grævius, tom. 8, de même que le précédent. IV. *Antiquæ Frisiorum leges*, avec des notes, Franeker, 1617, in-4°.

SICHARD, (Jean) professeur en droit à Tubinge, né en 1499, mort en 1552, publia le premier l'*Abrégé latin d'Anien*, des 8 premiers livres du *Code Théodosien*, qu'il trouva par hasard en manuscrit. On lui doit encore les *Institutes de Caius*, & une édition des *Sententia receptæ* de Julius Paulus. Son *Commentaire latin* sur le *Code* eut beaucoup de cours autrefois.

SICHEM, fils d'Hémor, prince des Sichimites, étant devenu passionnément amoureux de Dina, l'enleva & la déshonora. L'ayant ensuite demandée en mariage à Jacob & à ses fils, il l'obtint à condition que lui & tous ceux de Sichem se fe-

roient circoncre. Le 3e. jour, lorsque la plaie étoit la plus douloureuse, & que les Sichimites étoient hors de défense, Siméon & Lévi entrèrent dans la ville & massacrèrent ce qu'ils trouverent d'hommes, enlevèrent les femmes & les enfans, qu'ils réduisirent en servitude. Jacob, leur pere, eut horreur de cette exécution barbare, & en conserva un souvenir si profond, qu'il la reprocha encore à ses fils au lit de la mort. *Voyez*

SIMÉON.

SIDNEY, (Philippe) d'une illustre famille d'Irlande, fit ses études à Oxford avec distinction. Le comte de Leicester, son oncle, le fit venir à la cour, où il devint l'un des plus grands favoris de la reine Elizabeth. Cette princesse l'envoya en ambassade vers l'empereur, & ensuite en Flandre au secours des Hollandois. Il y donna des preuves de valeur, sur-tout à la prise d'Axel. Mais dans une rencontre qu'il eut avec les Espagnols près de Zutphen, il reçut une blessure à la cuisse, dont il mourut peu de tems après, en 1586, à 36 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, outre son *Arcadie*, Londres, 1662, in-fol., qu'il composa à la cour de l'empereur. Il ordonna en mourant de brûler cet ouvrage, comme Virgile avoit prié de jeter au feu l'*Énéide*; mais quoique la production du poëte anglois valût infiniment moins que celle du poëte latin, on ne lui obéit pas. Baudouin a donné une mauvaise traduction de l'*Arcadie*, 1724, 3 vol. in-8°.

SIDNEY, (Algeron) cousin-germain du précédent, fut

ambassadeur d'Angleterre sous Cromwel, auprès de Gustave roi de Suede. Après le rétablissement de Charles II, Sidney, qui s'étoit signalé contre la famille royale, quitta sa patrie. Il eut l'imprudence d'y revenir, à la sollicitation de ses amis. La cour lui fit faire son procès, & il eut la tête tranchée en 1683. On a de lui un *Traité du Gouvernement*, qui a été traduit en françois, & publié à La Haye en 1702, en 4 vol. in-12. On y trouve des vérités, des erreurs, des paradoxes & des idées qui ne sont pas assez développées.

SIDONIUS APOLLINARIS, (S. Caius Sollius) étoit fils d'Apollinaire qui avoit eu les premières charges de l'empire dans les Gaules. Il naquit à Lyon vers l'an 430. Il fut parfaitement instruit des lettres divines & humaines, & ses écrits en vers & en prose font voir la beauté de son esprit. Il fut successivement préfet de la ville de Rome, patrice & employé dans diverses ambassades. Il avoit les qualités du cœur qui font l'homme & le chrétien. Il étoit humble, détaché du monde, aimoit tendrement l'Eglise, & compatissoit aux miseres du prochain. Il fut élevé, malgré lui, en 472 sur le siege de la ville d'Auvergne, qui a pris dans la suite le nom de Clermont, qu'elle porte encore. Dès ce moment il s'interdit la poésie qu'il avoit tant aimée, & fut encore plus sévère à l'égard du jeu. Il se défit aussi d'un certain air enjoué qui lui étoit naturel. Il renonça à toutes les dignités séculières qu'il laissa à son fils Apollinaire, & se

sépara de sa femme d'un consentement mutuel. Saintement avare de son tems, il étudioit continuellement l'écriture-Sainte & la théologie, & il y fit de grands progrès. Quoiqu'il fût d'une complexion délicate, toute sa vie fut une pénitence continuelle. Dans un tems de famine, il nourrit, avec le secours de son beau-frere Ecdice, non-seulement son diocese, mais aussi plus de 4000 personnes que la misere y avoit attirées. Il mourut le 23 août 482 ou 483. Il nous reste de lui 9 livres d'Epîtres, & 24 Pieces de Poésie. Jean Savaron a donné une édition des *Œuvres* de ce prélat avec sa Vie & de bonnes notes, Paris, 1609, in-4^e; mais le P. Sirmond en a publié une plus complete en 1652, avec la Vie du Saint. Les notes qui accompagnent cette édition sont judicieuses & annoncent autant de goût que d'érudition. Les pensées de Sidonius sont ingénieuses & délicates; son style est serré, vif & agréable; il est cependant quelquefois boursofflé & chargé d'expressions qui montrent que le latin n'éroit plus dans sa pureté primitive. Son imagination est brillante & il excelle dans les descriptions. Son Panegyrique de l'empereur Majorien, en vers, est intéressant; il y décrit la maniere de combattre & de s'habiller des François de son tems.

SIDOTTI, (l'abbé) ecclésiastique Sicilien, d'une naissance distinguée, étoit un de ces hommes à qui rien ne coûte, & que rien ne rebute quand il s'agit des intérêts du

Ciel. Apprenant les vains efforts qu'avoient fait plusieurs missionnaires pour entrer dans le Japon, consoler & instruire les fideles de cette Eglise désolée, il espéra d'être plus heureux, & partit d'Italie en 1702 pour cette œuvre apostolique. Il n'arriva à Pondichéri qu'en 1704, & au Japon en 1709. On ne fait positivement ce qu'il devint; mais l'opinion générale dans les Indes est qu'il fut reconnu d'abord & mis à mort, sans avoir recueilli d'autre fruit de son voyage & de son zele, que sa propre sanctification. « Une si grande obstination dans ce peuple aveugle, dit le P. Charlevoix, & une aversion si marquée du Christianisme dans ceux qui le gouvernent, devoit, ce semble, persuader les missionnaires que cette nation ayant mis le comble à son endurcissement, s'étoit absolument fermé le retour aux miséricordes du Seigneur. Mais un cœur apostolique ne fait pas désespérer du salut des ames que le Fils de Dieu a rachetées de son sang, & croyant pouvoir dire avec ce divin Sauveur ce que lui-même représenta à son pere, en priant pour les bourreaux, *Seigneur, ils ne savent ce qu'ils font*, il attend toujours le moment de la grace ». Voyez XOGUN-SAMA.

SIDRACH, voy. ANANIAS.

SIDRONIUS, voyez HOSSCH.

SIENNES, (Antoine de) né en 1639 à Guimaraens en Portugal, entra dans l'ordre des Dominicains, enseigna la

philosophie à Lisbonne, fut créé docteur à Louvain en 1571, fut banni des états du roi d'Espagne, pour s'être déclaré en faveur de don Antoine de Beja qui se donnoit pour roi de Portugal, mena ensuite une vie errante, & mourut à Nantes en 1585. On a de lui :
 I. Une *Chronique* de son ordre en latin, Paris, 1585, in-8°.
 II. *Bibliothèque des Ecrivains* de son ordre. Ouvrages pleins de fautes & écrits sans goût. On a encore de lui des notes sur les ouvrages de S. Thomas, &c. Voyez le P. Quétif *des Ecrivains Dominicains*.

SIFFRIDUS de Misnie, prêtre du 14^e. siècle, a donné des *Annales* depuis la création du monde jusqu'à son tems; Pistorius en a oublié une partie l'an 1583, depuis l'an 458 jusqu'à l'an 1307.

SIGEBERT, roi des Est-Angles ou de l'Angleterre Orientale, appelé par le vénérable Bede, *Roi très-éclairé & très-chrétien*, travailla à faire fleurir la foi dans ses états, fonda des églises, des monastères & des écoles, descendit ensuite du trône pour se faire moine à Cnobersburgh, aujourd'hui Burgh-Castle, dans le comté de Suffolk. Il fut assassiné en 642, avec Egrich son cousin, qu'il avoit mis sur le trône en sa place. On en fait la fête dans plusieurs églises d'Angleterre & de France.

SIGEBERT, 3^e. fils de Clotaire I, eut pour son partage le royaume d'Austrasie en 561, & épousa Brunehaut, qui d'arienne s'étoit faite catholique. Les commencemens de son regne furent troublés par une

irruption des Huns dans ses états; mais il en tailla une partie en pieces, & chassa le reste jusqu'au delà du Rhin. Il tourna ensuite ses armes contre Chilperic roi de Soissons, qui, profitant de son absence, s'étoit emparé de Rheims & de quelques autres places de la Champagne. Il reprit ces villes, & étant entré dans le royaume de Soissons, il se rendit maître de la capitale, & força son frere à accepter la paix aux conditions qu'il voulut lui prescrire. Au bout de quelques années il la rompit, à la sollicitation de la reine Brunehaut, pour venger la mort de Galsuinte, sœur de cette princesse & femme de Chilperic. Les succès de Sigebert furent rapides, & la victoire le suivoit par-tout, lorsqu'il fut assassiné l'an 575 par les gens de Frédegonde, la source des malheurs de Chilperic, qui l'avoit épousée après Galsuinte. Ce prince fut pleuré de tous ses sujets, dont il faisoit les délices par son affabilité, sa douceur & sa générosité. — Il ne faut pas le confondre avec SIGEBERT, dit *le Jeune*, fils de Dagobert, & son successeur dans le royaume d'Austrasie, l'an 638. Ce prince, mort en 656, a mérité par sa piété d'être mis au nombre des Saints; on en fait la fête à l'église primatiale, aujourd'hui cathédrale de Nancy, où l'on conserve son corps. Sigebert de Gemblours a donné la *Vie* de ce roi. On la trouve dans le tom. 1 du mois de février des *Acta Sanctorum*.
 SIGEBERT, moine de l'abbaye de Gemblours, dans le Brabant, enseigna pendant plu-

de février. IV. *Vie de S. Guibert*, fondateur du monastere de Gemblours, dans *Surius*, les *Acta Sanctorum*, & dans les *Acta de Mabillon*. V. *Gesta abbatum Gemblacensium*, continué par un disciple de Sigebert jusqu'à l'an 1136, dans le *Spicilege* de D. d'Achery. VI. *De viris illustribus*, Anvers, 1639, in-fol., avec des notes par Aubert le Mire, & dans la *Bibliothèque* de Fabricius, Hambourg, 1718, in-fol. On conserve plusieurs ouvrages manuscrits de Sigebert à Gemblours : 1. *Passio S. Lucia*, poëme. 2. *Passio Thebaorum*, poëme. 3. *Vita & Passio S. Lamberti*. 4. *De jejunio quatuor temporum*. 5. *Ecclesiastes versu heroico descriptus*, &c. Dans son ouvrage de *Viris illustribus*, il donne le catalogue de ses productions : il y en a une intitulée : *Apologia ad Henricum imp. contra eos qui calumniabantur missas conjugatorum presbyterorum*; ouvrage qui a disparu & qui n'auroit pas dû paroître.

SIGÉE, (Louise) *Aloisia Sigea*, née à Toledé, & morte en 1560, étoit fille de Diego Sigée, qui l'éleva avec soin, & qui la mena avec lui à la cour de Portugal. Alphonse Cueva de Burgos, l'épousa. On a d'Aloisia Sigea un poëme latin, intitulé *Sintra*, du nom d'une montagne de l'Extremadure, où l'on a vu, dit le peuple, des Tritons jouant du cornet; & d'autres ouvrages. Mais le livre infame *De arcanis Amoris & Veneris*, qui porte son nom, n'est point d'elle. Ceux qui le lui ont attribué, ont fait un outrage à la mémoire de cette dame illustre.

204
S I G
ieurs années dans le monastere de S. Vincent à Metz, & mourut à Gemblours en 1112. Il passoit de son tems pour un homme d'esprit, pour un savant universel & un bon poëte; & c'est, sans doute, la vanité que lui inspiroient ou ses talens & les éloges qu'ils lui attiroient, qui lui firent oublier l'esprit de son état, au point de prendre le parti du simoniaque & schismatique Henri IV, contre le saint pontife Grégoire VII, Urbain II & Pascal II. Sigebert est auteur : I. D'une *Chronique*, dont on conserve l'original dans la bibliothèque de Gemblours, & dont la meilleure édition est celle d'Aubert le Mire, Anvers, 1608, in-8°. Pistorius l'a insérée dans ses *Scriptores Germanici*, tom. 1. Elle commence à l'an 381, où finit celle d'Eusebe, & va jusqu'à l'an 1113. Elle a été continuée par plusieurs auteurs. Il ne faut nullement ajouter foi à ce qu'il raconte des papes qui ont eu des démêlés avec l'empereur Henri IV. *Illa*, dit Valere André, *non tam facta quam a Sigeberto confecta*. S. Anselme dans sa lettre 8e. l'a réfuté, de même que Baronius, tom. 11e. de ses *Annales*, Belarmin de *Scriptoribus eccl.* & dans ses *Controverses* (Voyez les jugemens de plusieurs auteurs sur cette *Chronique*, dans la *Bibliothèque* du P. le Long, n°. 6964). II. *Vie de S. Théodoric*, évêque, fondateur du monastere de S. Vincent à Metz. Leibnitz l'a insérée dans ses *Scriptores rerum Brunswicensium*. III. *Vie de S. Sigebert*, roi, dans *Surius* & dans le 1er. vol. de *Acta Sanct.* du mois

tre. C'est une production digne de l'esprit corrompu de Chorier (*voyez ce mot*).

SIGISMOND, (S.) roi de Bourgogne, succéda l'an 516 à Gondebauld, son pere, qui étoit Arien. Le fils instruit de la véritable Religion par S. Avit évêque de Vienne, abjura cette hérésie. En 516, il fonda le célèbre monastere de S. Maurice, à Agaune en Valais. Il purgea ses états du poison des vices & de l'hérésie. C'est à son zele que l'on doit la convocation du concile d'Epaone où présida S. Avit. Après la mort de sa femme Amalberge, dont il avoit eu un fils nommé *Sigeric*, il se remaria. Le jeune prince encourut l'indignation de sa belle-mere qui l'accusa d'avoir formé le projet d'ôter la vie & la couronne à son pere. C'étoit une calomnie; cependant le pere donna dans le piège, & fit mourir son fils. Il ne tarda pas à reconnoître son erreur, & se retira dans le monastere d'Agaune pour y expier sa crédulité & sa précipitation par les larmes de la pénitence. Il y établit les Acémetes, pour laisser dans l'Eglise un monument durable de sa douleur & de son repentir. Clodomir, fils de Clovis, lui déclara la guerre; Sigismond fut défait, pris prisonnier, & envoyé à Orléans. Il fut ensuite massacré & jeté avec sa femme & ses enfans, dans un puits du village de S. Pere-Avy-la-Colombe, à 4 lieues d'Orléans, l'an 523. On gardoit ses reliques à Agaune: mais l'empereur Charles IV les fit transporter à Prague. On lui a donné quelquefois le nom de martyr, comme à d'autres hommes ver-

tueux de ce tems-là, qui mourroient d'une mort violente.

SIGISMOND de Luxembourg, empereur d'Allemagne, fils de Charles IV & frere de l'empereur Wenceslas, naquit en 1368. Il épousa Marie, reine de Hongrie, fille de Louis le Grand, fut élu roi de ce pays en 1386. Les Turcs faisoient des progrès journaliers en Europe; & la Bulgarie, dont ils venoient de s'emparer, les rapprochoit des frontieres de la Hongrie. Ils commençoient déjà à infester la Servie, la Bosnie & la Valachie, dont les princes feudataires de la couronne de Hongrie avoient droit de recourir à la protection du roi. Le plan combiné de conquêtes, affecté par ces infideles, & qui sembloit menacer la Hongrie & toute la chrétienté, réveilla l'attention de Sigismond. Il s'allia avec l'empereur de Constantinople, & sollicita des secours dans différentes cours de l'Europe, pour se trouver en état de repousser de si redoutables ennemis. Le comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, lui amena une nombreuse noblesse & un corps de dix mille François, tous gens d'élite. Une armée de cent trente mille hommes se rassembla sous les drapeaux de Sigismond, qui desirant de reprendre la Bulgarie, pénétra en 1396 dans cette province, & vint mettre le siege devant la ville de Nicopolis. Bajazet étant arrivé à la tête de toutes ses forces pour dégager cette place, gagna une victoire complete. Sigismond ayant été coupé dans sa retraite, prit le parti de s'embarquer sur le Danube, & de se sauver par

Constantinople. La longue absence de ce prince, jointe à l'aversion que les Hongrois avoient pour lui, accrédita le bruit de sa mort, & occasionna de nouveaux troubles dans la Dalmatie. A son retour, il acheva de révolter tous les esprits par la rigueur extrême dont il usa à l'égard des moteurs de la sédition. Les Etats le firent arrêter & enfermer au château de Siklos en 1399. Ladislas ou Lancelot vint de Naples pour lui enlever sa couronne, mais cette entreprise n'eut pas de succès. Sigismond recouvra la liberté & le trône, & fut choisi empereur en 1410. Après avoir fait différentes constitutions pour rétablir la tranquillité en Allemagne, il s'appliqua à pacifier l'Eglise & à terminer le schisme qui la désoloit. A cet effet il passa les Alpes & se rendit à Lodi, où il convint avec le pape Jean XXIII de convoquer un concile. La ville de Constance fut choisie pour être le théâtre où se tiendroit cette auguste assemblée, qui commença en 1414, composée d'une multitude extraordinaire de prélats & de docteurs. L'empereur y fut presque toujours présent, & son zèle y éclata dans plusieurs occasions. Pierre de Lune qui avoit pris le nom de Benoît XIII, continuant de braver l'autorité du concile, Sigismond fit le voyage du Roussillon, pour l'engager à se démettre de la papauté. N'ayant pu y réussir, il se rendit à Paris, puis à Londres, pour concerter avec les rois de France & d'Angleterre les moyens de rendre la paix à l'Eglise & à la France; mais il revint à Constance sans

avoir pu faire réussir son entreprise. Cependant ses soins contribuèrent beaucoup à la fin du schisme (voyez JEAN XXIII & MARTIN V); mais en donnant la paix à l'Eglise, il se mit sur les bras une guerre cruelle. Jean Hus & Jérôme de Prague avoient été dégradés par le concile & livrés au bras séculier qui les condamna au feu, après qu'on eut épuisé tous les moyens de vaincre leur obstination (voyez Hus). Les Hussites voulant venger la mort de ces deux hérétiques, armerent contre l'empereur. Ziska étoit à leur tête. Il remporta une pleine victoire en 1419 sur Sigismond, qui put à peine en 16 années réduire la Bohême avec les forces de l'Allemagne & l'aide des Croisades. Ce prince mourut en 1437, à 70 ans, après avoir apaisé le reste des troubles de Bohême, & fait reconnoître Albert d'Autriche, son gendre, pour héritier du royaume. Depuis lui, l'aigle à deux têtes, employé d'abord comme symbole des deux empires d'Orient & d'Occident, a toujours été conservé dans les armoiries des empereurs. Ce prince étoit bien fait, libéral, affable, & fort instruit. Il parloit facilement plusieurs langues, & régnoit avec éclat en tems de paix; mais il fut malheureux en tems de guerre, quoiqu'il ne manquât ni d'activité ni de courage. La couronne impériale entra après sa mort dans la maison d'Autriche, d'où elle ne sortit plus jusqu'à son extinction, en 1740.

SIGISMOND I, roi de Pologne, surnommé le Grand, fils de Casimir IV, parvint au

trône en 1507, par les suffrages des anciens des Lithuaniens & des Polonois. Il employa les premières années de son regne à corriger les abus qui s'étoient glissés dans le gouvernement par la foiblesse de ses prédécesseurs, Jean-Albert & Alexandre ses freres. Il remit la république dans son ancien lustre au-dedans & au-dehors. Il battit les Moscovites, & les chassa de la Lithuanie en 1514. Il reprit sur les chevaliers Teutooniques quelques villes qu'ils avoient enlevées à la Pologne, tailla en pieces l'an 1531. les Valaques qui avoient fait une irruption dans ses états, & assura par ses victoires la paix à la Pologne. Ce prince mourut en 1548, à 82 ans, aimé de ses sujets, & respecté de toutes les nations de l'Europe. C'étoit un sage sur le trône, souverain bienfaisant, juste appréciateur du mérite. Il s'attacha à polir les mœurs des Polonois, à faire fleurir les sciences & les arts, à fortifier les places de guerre, à embellir les principales villes, à préserver son royaume des nouvelles hérésies. Cependant on lui reproche d'avoir partagé tout l'odioux de son neveu Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre Teutoonique, à qui il donna illégitimement l'investiture de la Prusse ducale, & qui par-là se vit en état de protéger puissamment & de propager le luthéranisme. Il avoit une force extraordinaire qui le fit regarder comme l'Hercule de son tems.

SIGISMOND II, surnommé *Auguste*, fils du précédent, lui succéda en 1548. Aussi-tôt qu'il se vit maître du trône, il fit

rendre à Barbe Radziwil, sa maîtresse, qu'il avoit épousée en secret, les honneurs qui lui étoient dus en qualité de reine. La nation délibéra dans une diete, si elle ne casseroit point un mariage si disproportionné; il ne trouva de l'appui que dans ceux qui avoient embrassé ou qui favorisoient les nouvelles erreurs; en reconnoissance, il permit d'envoyer leurs enfans dans les universités hérétiques d'Allemagne: ce qui avoit été défendu jusqu'alors. Ce fut par-là que l'hérésie pénétra dans la Pologne. Dans la suite son zele se réveilla, il travailla à faire cesser les troubles causés par l'hérésie; mais il n'opéra pas de grands fruits: « Il est bien » plus aisé, dit un politique » chrétien, de prévenir ces » sortes de maux que de les » réparer, ou d'en circon- » crire les effets: une pru- » dence active suffit pour ar- » rêter l'erreur dans ses com- » mencemens, le courage uni » à la puissance ne suffit pas » toujours à la réprimer quand » elle a pris son essor ». Sous son regne, la Lithuanie déjà unie à la Pologne sous Jagellon (voyez LADISLAS V) fut solennellement incorporée, à la diete de Lublin en 1569. Il acquit la Livonie à la couronne, donna un décret solennel contre les Sociniens en 1566, & mourut en 1572, après un regne de 24 ans, sans laisser de postérité. En lui finit la ligne masculine des Jagellons. Le duc d'Anjou, depuis roi de France sous le nom de Henri III, lui succéda. Sigismond-Auguste étoit brave, quoiqu'il aimât la paix; lent dans le conseil, & vif dans

l'exécution. L'amour des femmes & l'appui inconsideré qu'il donna d'abord à des sectaires inquiets & dangereux, furent presque les seules taches de sa vie. L'auteur de l'*Histoire Teutonique* lui reproche encore d'avoir suivi le mauvais exemple de son pere, en enlevant les immenses possessions qu'avoit l'Ordre Teutonique en Livonie, & en détruisant l'archevêché de Riga. « On voit bien, ajoute-t-il, que les usurpations prof-
 » perent rarement. De tant
 » d'immenses possessions que
 » la Pologne a ravies à l'Ordre
 » Teutonique, tant en Prusse
 » qu'en Livonie; il ne lui en
 » reste rien aujourd'hui, sinon
 » quelques droits sur les villes
 » de Thorn & de Dantzic, &
 » la suzeraineté sur la Cur-
 » lande; & ce dernier droit,
 » quoique très-réel, a été si
 » contrebalancé par l'influence
 » de la Russie, qu'on seroit
 » presque tenté de le ranger
 » au nombre de ses pertes ». Mencken fit imprimer sa Vie en 1703, Leipzig, in-8°, & les Lettres & les Réponses attribuées à ce monarque, en latin. Ce recueil contient aussi les Lettres attribuées au roi Batzori.

SIGISMOND III, fils de Jean III, roi de Suede, monta sur le trône de Pologne en 1587, & fut couronné à l'exclusion de Maximilien d'Autriche, qui avoit été élu par quelques seigneurs. Après la mort de son pere, il alla recevoir le sceptre des Suédois en 1594. Ce roi étoit zélé catholique, & il ne tarda pas de déplaire à ses nouveaux sujets attachés aux erreurs de Luther. Charles,

prince de Sudermanie, oncle du roi, se servit de cette conjoncture, & se fit mettre la couronne de Suede sur la tête en 1604. Cette usurpation fut la semence d'une guerre très-longue, dans laquelle Sigismond ne fut pas heureux. Il eut d'autres démêlés avec les Tartares & les Moscovites, sur lesquels il fit quelques conquêtes; mais Gustave-Adolphe lui faisoit essuyer des pertes d'un autre côté. Consumé d'inquiétudes, il mourut en 1632, à 66 ans. La piété, la justice, la clémence formoient le caractère de ce prince. Il perdit la couronne de Suede en se déclarant pour les intérêts de la Religion Catholique. Ce fut encore ce même zele qui le priva de l'empire de Moscovie. Il aimoit trop la vérité pour la sacrifier à quelque intérêt que ce fût; la plus légère dissimulation lui paroissoit une espece d'apostasie.

SIGISMOND, voyez LADISLAS SIGISMOND.

SIGLERUS, (Michel) syndic de la ville de Hermanstadt en Transylvanie, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Chronologia rerum Hungaricarum, Transilvanicarum, &c., libri 2.* Il narre avec sincérité les troubles dont il a été témoin. Cet ouvrage, resté longtemps manuscrit, a été publié dans l'*Adparatus ad historiam Hungariae sive Collectio miscella in decades distributa*, Presbourg, 1735, in-fol.

SIGNORELLI, (Luca) peintre, natif de Cortone, mort en 1521, âgé de 82 ans, a travaillé à Orviette, à Lorette, à Cortone & à Rome.

La

La partie dans laquelle il excelloit le plus, étoit le dessin. Il mettoit beaucoup de feu & de génie dans ses compositions. Michel-Ange en faisoit un cas singulier, & n'a point dédaigné de copier quelques traits de cet habile artiste.

SIGONIUS, (Charles) d'une famille ancienne de Modene, fut destiné par son pere à la médecine; mais son génie le portoit à la littérature. Il professa les humanités à Padoue, & obtint une pension de la république de Venise. Il alla mourir dans sa patrie en 1584, à 60 ans. Ce savant avoit de la difficulté à parler; mais il écrivoit bien, & sa latinité est assez pure. Il refusa d'aller auprès d'Étienne Battori, roi de Pologne, qui vouloit le fixer à sa cour. Il ne voulut jamais se marier, & quand on lui en demandoit la raison, il répondoit: *Minerve & Venus n'ont jamais pu vivre ensemble.* On a de lui un grand nombre d'ouvrages, recueillis à Milan, en 1732 & 1733, 6 vol. in-folio. Les principaux sont: I. *De Republica Hebræorum*; traité méthodique, & qui renferme dans un petit espace bien des choses utiles. II. *De Republica Atheniensium*, libri 4; savant & recherché. III. *Historia de Occidentis Imperio*; livre nécessaire pour connoître l'histoire de la décadence de l'empire Romain, & la formation des principautés d'Italie. IV. *De Regno Italia*, libri 20, depuis l'an 679 jusqu'à l'an 1300: traité plein de recherches, d'exactitude, & éclairé par une sage critique. V. *Une Histoire Ecclésiastique*, imprimée à Milan en *Tome VIII.*

1734, en 2 vol. in-4°, dans laquelle on trouve beaucoup d'érudition. On a encore de lui des Notes sur Tite-Live, de savans Traités sur le droit romain &c.

SILAS, (S.) un des 72 disciples, fut choisi avec Jude pour aller à Antioche porter le décret fait dans le concile de Jerusalem sur l'observation des cérémonies légales. Silas s'attacha à S. Paul, & le suivit dans la visite qu'il fit des églises de Syrie & de Cilicie, d'où ils vinrent en Macédoine. Il fut battu de verges avec lui par les magistrats de Philippes, en haine de la foi chrétienne, & eut beaucoup de part aux autres souffrances & travaux de cet apôtre. On célèbre la fête de S. Silas le 13 juin. S. Jérôme (*Épître 143*) dit que Silas est le même que Silvain, dont il est fait mention au commencement de l'Épître de S. Paul aux Theffaloniens: mais les Grecs les distinguent, & Dorothee, & S. Hippolyte martyr, disent que Silas a été évêque de Corinthe & Silvain évêque de Theffalonique.

SILENCE, divinité allégorique. On la représentoit sous la figure d'un homme, tenant un doigt sur sa bouche; ou sous la figure d'une femme, & alors on l'appeloit *Muta* chez les Latins, c'est-à-dire, Muette. » C'étoit, dit un mythologiste, » une des plus raisonnables » divinités du paganisme, à qui » l'on ne pouvoit faire d'autre » reproche que d'être une divinité. Que de Chrétiens, & » sur-tout de Chrétiennes, sans » l'adorer, feroient très-bien » de l'imiter! Voy. **MUETTE** & **HARPOCRATE.**

SILENE : c'étoit un vieux fatyre qui avoit été le nourricier & le compagnon de Bacchus. Il monta sur un âne, pour accompagner ce dieu dans la conquête qu'il fit des Indes. A son retour il s'établit dans les campagnes d'Arcadie, & ne passoit pas un jour sans s'enivrer.

SILHON, (Jean) conseiller-d'état ordinaire, & un des premiers membres de l'académie françoise, naquit à Sos en Gascogne. Il mourut étant directeur de cette compagnie, en 1667. Le cardinal de Richelieu l'employa dans plusieurs affaires importantes, & lui obtint des pensions. On a de lui un *Traité de l'Immortalité de l'Ame*, Paris, 1634, in-4°, & quelques ouvrages de politique.

SILHOUETTE, (Etienne de) né à Limoges en 1709, devint contrôleur-général & ministre-d'état, dans des tems difficiles; la guerre ruineuse de 1756 avoit épuisé les coffres du roi & les ressources des particuliers. Silhouette ne conserva pas long-tems sa place. Il se retira dans sa terre de Bry-sur-Marne, où il vécut en philosophe chrétien, répandant des bienfaits sur ses vassaux, & profitant de toutes les occasions de faire le bien. Il y mourut en 1767, à 58 ans. Les ouvrages qui l'ont fait con-

noître dans la république des lettres, sont: I. *Idée générale du Gouvernement Chinois*, 1729, in-4°, 1731, in-12. II. *Reflexions politiques sur les grands Princes*, traduites de l'espagnol de Balthasar Gracian, 1730, in-4° & in-12. III. *Une Traduction en prose de l'Essai de Pope sur l'Homme*, in-12. Cette version est fidelle, le style en est concis; mais on y desireroit quelquefois plus d'élégance & de clarté. Il est à croire qu'il se fût occupé d'un autre ouvrage, s'il avoit jugé celui-ci avec une sévérité convenable (voyez POPE). IV. *Mélanges de Littérature & de Philosophie de Pope*, 1742, 2 vol. in-12. V. *Traité Mathématique sur le Bonheur*, 1741, in-12. VI. *L'Union de la Religion & de la Politique* de Warburton, 1742, 2 vol. in-12. Ouvrage excellent, où l'on réfute le reproche fait à la doctrine de l'Évangile, de ne s'accorder pas avec les moyens de la politique; & où l'on montre que la vraie politique est un résultat tout naturel des maximes chrétiennes: ce que Bossuet avoit déjà démontré dans son traité de la *Politique de l'Écriture-Sainte* (*). Silhouette s'occupoit volontiers de ces sortes d'ouvrages & cherchoit à les répandre. Son zele pour la

(*) „ Le rempart le plus sûr d'un état, dit Fénelon, est la justice, „ la modération, la bonne foi, & l'assurance où sont nos voisins que vous „ êtes incapable d'usurper leurs terres „ Stanislas le Bienfaisant, „ goûtoit beaucoup cette maxime, & ajoutoit: „ Rien n'est plus propre à „ faire échouer la finesse & l'artifice que la candeur & la simplicité. La „ finesse avilit la politique, comme l'hypocrisie dégrade la dévotion; & „ toute la dissimulation d'un roi ne doit aller que jusqu'au silence „ — „ L'amour de la justice, a dit un homme très-sensé, épargne bien de „ l'esprit „

Religion étoit actif & éclairé, sa piété tendre & agissante.

SILIUS ITALICUS, (*Caius*) homme consulaire, mort au commencement du regne de Trajan, âgé de 75 ans, se laissa mourir de faim, n'ayant pas le courage de supporter le mal qui le tourmentoit. Silius avoit d'abord fait le métier de délateur; mais il effaça cette tache dans la fuite. Sa fortune étoit assez considérable. Il possédoit une maison qui avoit été à Cicéron, & une autre où étoit le tombeau de Virgile; mais il n'avoit ni l'éloquence du premier, ni la verve du second. Silius est connu par un *Poème latin sur la 2e. Guerre Punique*. Cette production ressemble à une gazette, par la foiblesse de la versification, & par l'exactitude & l'ordre qu'il a mis dans les faits. Il y a cependant des tirades pleines de noblesse & de grandeur; il est écrit avec assez de pureté. Ce poème fut trouvé par le Pogge dans une tour du monastere de St.-Gal, durant la tenue du concile de Constance. La 1re. édition de *Silius Italicus* est de Rome, 1471, in-fol. Daniel Heinsius en a donné à Leyde une édition avec de savantes notes.

SILLERY, voy. BRULART.

SILVA, voyez SYLVA.

SILVA, (Jean-Baptiste) né à Bourdeaux en 1684, d'un médecin, prit le même état que son pere. Après avoir reçu le bonnet de docteur à Montpellier, à l'âge de 19 ans, il vint à Paris, & obtint le même grade dans la faculté de médecine de cette ville en 1712. Plusieurs cures importantes lui ayant donné une grande ré-

putation, il fut recherché dans les maisons les plus distinguées. Son nom pénétra dans les pays étrangers. La czarine Catherine lui fit proposer la place de son premier médecin, avec des avantages considérables; mais Silva ne voulut pas abandonner le pays auquel il devoit sa naissance, sa réputation & sa fortune. Il mourut à Paris en 1744, à 61 ans, avec les titres de premier médecin du prince de Condé & de médecin-consultant du roi. Il laissa un *Traité de l'usage des différentes sortes de saignées & principalement de celle du pied*, 1727, 2 vol. in-12, & des *Dissertations & consultations médicales*, Paris, 1744, 2 vol. in-12. C'est de lui que parle Voltaire dans ces beaux vers sur la formation du sang :

Demandez à Silva par quel secret
mystere,
Ce pain, cet aliment dans mon corps
digéré,
Se transforme en un lait doucement
préparé ?
Comment toujours filtré dans ses
routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre, il
court enfler mes veines ?

SILVAIN, (*Flavius-Silvanus*) fils de Bonitus, capitaine Gaulois, fut élevé sous le regne de Constance, au grade de commandant de la cavalerie, & ensuite à la place de général de l'infanterie dans les Gaules. Il combattit avec succès les Barbares; mais s'étant laissé proclamer *Auguste* par ses soldats en 355, il fut poignardé par Ursicin, que Constance avoit envoyé contre lui, & qui, pour mieux réussir dans ce dessein, avoit fait semblant de le recon-

noître pour son prince légitime.

SILVERE, (S.) natif de Campanie, fils du pape Hormisdas, qui avoit été engagé dans le mariage avant de s'attacher au service de l'Eglise, monta sur la chaire de S. Pierre après le pape Agapet I, en 536. Théodat, roi des Goths, le plaça par violence sur le trône pontifical; mais cette intronisation ne fut regardée comme canonique, que quand le clergé de Rome eut consenti à son élection. Peu de tems après, Bélisaire, général de l'empereur Justinien, s'empara de Rome. L'impératrice Théodora résolut de profiter de cette occasion pour étendre la secte des Acéphales, branche de l'Eutychianisme. Elle tâcha de faire entrer Silvere dans ses intérêts; mais voyant ses efforts inutiles, elles résolut de le faire déposer. On l'accusa injustement d'avoir des intelligences avec les Goths; on produisit une lettre qu'on prétendoit qu'il avoit écrite au roi ennemi, mais il fut prouvé qu'elle avoit été forgée par un avocat nommé Marc: cela n'empêcha pas qu'il ne fût envoyé en exil à Patara en Lycie, & qu'on n'ordonnât à sa place Vigile, le 22 novembre 537. L'évêque de Patara prit hautement la défense de Silvere, alla trouver l'empereur à Constantinople, le menaça des jugemens de Dieu, s'il ne réparoit le scandale, & lui dit: *Il y a plusieurs rois dans le monde, mais il n'y a qu'un pape dans l'Eglise de l'univers.* Justinien, instruit du véritable état des choses, ordonna qu'on le rétablît sur son siège. En revenant en Italie, il

fut arrêté de nouveau par Bélisaire, à la sollicitation de sa femme, qui par-là vouloit faire sa cour à Théodora. Il fut relégué dans l'isle de Palmaria, vis-à-vis de Terracine, où, selon Libérat, il mourut de faim en juin 538. Procope, qui étoit alors en Italie, dit qu'il fut massacré à l'instigation d'Antonina, épouse de Bélisaire. Après sa mort, Vigile fut reconnu pour pape légitime. Voy. Libérat, *Breviarium*, cap. 22; *Acta Sanctorum*, junii, tom. 4, pag. 13; & les *Annales d'Italie*, par Muratori.

SILVESTRE I, (S.) pape après S. Melchiade, en janvier 314, envoya des députés au concile d'Arles pour l'affaire des Donatistes, & en tint lui-même plusieurs à Rome. Il envoya aussi Vitus & Vincent, prêtres de l'Eglise de Rome, avec Osius, évêque de Cordoue, au concile général de Nicée, en 325, pour y assister en son nom. Sa mort, qui arriva en décembre 335, fut celle d'un Saint. C'est sous son pontificat que commença d'éclater l'hérésie d'Arius, qui déchira si long-tems l'Eglise. Les *Actes* de ce Saint sont apocryphes. On dit qu'il a été envoyé en exil sur le mont Soracte du tems de Constantin, & qu'à son retour il baptisa ce prince, & le guérit en même tems de la lepre; mais les hagiographes d'Anvers, au 21 de mai, Baronius, & sur-tout Noël Alexandre, *Sac. 4*, pag. 18, prouvent que ce récit est faux dans tous les détails.

SILVESTRE II, appelé auparavant Gerbert, né en Auvergne, d'une famille obscure,

fut élevé à Aurillas, dans le monastere de S. Gerould, & devint par son mérite abbé de Bobio, dans la Lombardie. Il se retira ensuite à Reims, où il fut chargé de l'école de cette ville, & où il eut pour disciple, Robert, fils de Hugues Capet. Son savoir lui fit tant d'admirateurs, qu'il fut élevé sur la chaire archiepiscopale de cette ville, en 992, après la déposition d'Arnoul. Mais celui-ci ayant été rétabli en 998, par Grégoire V, Gerbert se retira près de l'empereur Othon qui avoit été son disciple. Ce prince lui obtint l'archevêché de Ravennes. Enfin le pape Grégoire V étant mort, le savant Bénédictin obtint la papauté, par la protection du même prince, en 999, & en jouit jusqu'en 1003, année de sa mort. Gerbert étoit un des plus savans hommes de son siècle. Il étoit habile dans les mathématiques & dans les sciences les plus abstraites. Il nous reste de lui 149 *Epîtres*, la *Vie de S. Adalbert*, archevêque de Prague, & quelques ouvrages de mathématiques qui déposent en faveur de son érudition (*voy. Mabillon, Analeët. tom. 2, p. 215*). Quelques-uns lui attribuent la construction de l'horloge de Magdebourg l'an 996; mais cela n'est pas constaté; on croit que l'inventeur des horloges à roues est Richard Waligford, abbé de S. Alban en Angleterre; qui florissoit l'an 1326. Brennon, cardinal du parti de l'antipape Guibert, qui écrivoit un siècle après la mort de Silvestre, ne rougit pas de dire que ce pape s'est adonné à la magie & à la

nécromancie, calomnie qui a été répétée par Martin de Pologne, & ensuite par les hérétiques des derniers tems; mais qui est démentie par tous les historiens contemporains, & réfutée solidement par Gretser.

SILVESTRE, (François) pieux & savant général des Dominicains, étoit d'une illustre famille de Ferrare: ce qui l'a fait appeller *Franciscus Ferrariensis*. Il mourut à Rennes dans le cours de ses visites, en 1528, à 54 ans, après avoir gouverné son ordre avec beaucoup de prudence. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont: I. De bons *Commentaires* sur les *Livres* de S. Thomas contre les *Gentils*, dans le tome 9e. des *Œuvres* de ce saint docteur. II. Une *Apologie* contre Luther. III. La *Vie de la bienheureuse Osanna de Mantoue, religieuse*.

SILVESTRE DE PRIERIO, voyez MOZZOLINO.

SILVESTRE, (Israël) graveur né à Nancy en 1621, mourut à Paris en 1691. Ce maître, élève d'Israël Henriet, son oncle, qu'il surpassa en peu de tems, est célèbre par le goût, la finesse & l'intelligence qu'il a mis dans divers paysages & dans différentes vues gravées de sa main. Sa manière tient beaucoup de celles de Callot & de la Belle, dont il possédoit plusieurs planches. Louis XIV occupa Silvestre à graver ses palais, des places conquises &c.

SILVIUS, voyez SYLVIVS.

SILURUS, voy. SCILURUS.

SIMÉON, chef de la tribu du même nom, & second fils de Jacob & de Lia, naquit vers

l'an 1757 avant J. C. Il vengea avec Lévi l'enlèvement de sa sœur Dina, en égorgeant tous les sujets de Sichem (*voyez ce mot*) : action atroce, par laquelle on fit périr une foule d'innocens pour punir un seul coupable. Etant allé dans la fuite, durant la famine, avec ses freres en Egypte, pour acheter du bled, Joseph le retint en ôtage, jusqu'à ce que ses autres freres eussent amené Benjamin, Jacob, au lit de la mort, témoigna son indignation contre la violence que Siméon & Lévi avoient exercée envers les Sichimites. Il leur prédit qu'en punition de leur crime, Dieu les sépareroit l'un de l'autre & disperferoit leurs descendans parmi les autres tribus. L'événement justifia la prédiction d'une maniere frappante. Lévi n'eut jamais de lot, ni de partage fixe dans Israël; & Siméon ne reçut pour partage qu'un canton que l'on démembra de la tribu de Juda, & quelques autres terres. Fage dit que les Siméonites, dépourvus des ressources communes aux autres tribus, se consacrerent à l'éducation des enfans dans toute la Judée pour gagner leur pain; il s'appuie sur l'autorité des anciens rabbins: si cette tradition est bien fondée, elle vérifie la prédiction à la lettre. Le crime de Zambri attira aussi la malédiction sur la tribu de Siméon, & c'est la seule que Moïse ne bénit point en mourant.

SIMÉON, homme juste & craignant Dieu, vivoit à Jérusalem dans l'attente du Rédempteur d'Israël. Il demouroit presque toujours dans le temple,

& le St.-Esprit l'y conduisit, dans le moment que Joseph & Marie y présenterent J. C. Alors ce vieillard, prenant l'enfant entre ses bras, rendit graces à Dieu, & lui témoigna sa reconnoissance par un Cantique, qui exprime admirablement l'arrivée du Fils de Dieu sur la terre, l'ardent desir avec lequel il étoit attendu, & les lumieres que sa venue devoit répandre chez toutes les nations du monde. C'est une espece de tradition populaire que Siméon étoit grand-prêtre, & on le voit souvent représenté dans ce costume: il ne paroît pas cependant que cette opinion soit fondée; le récit évangélique ne dit rien qui la favorise.

SIMÉON, (S.) frere de Jesus-Christ; c'est-à-dire son cousin-germain, étoit fils de Cléophas, autrement *Alphée*, & de Marie, sœur de la Ste. Vierge. Les plus habiles interpretes pensent qu'il est le même que ce Simon, frere de S. Jacques le Mineur, de S. Jude & de Joseph, dont il est parlé dans l'Evangile de S. Matthieu, chap. 13. Il fut disciple du Seigneur, & élu évêque de Jérusalem après la mort de Jacques son frere. Trajan ayant fait faire des recherches exactes de ceux qui se disoient descendus de David, les Juifs défererent Siméon à Atticus gouverneur de Syrie, comme chrétien & comme issu de David. Après avoir été long-tems tourmenté, il fut enfin crucifié l'an 107 de Jesus-Christ, âgé de 120 ans, dont il en avoit passé environ 44 dans le gouvernement de son église.

SIMÉON-STYLITE, (S.) né à Sifan sur les confins de la Cilicie, étoit fils d'un berger, & fut berger lui-même jusqu'à l'âge de 13 ans. Il entra alors dans un monastere, d'où il sortit quelque tems après, pour s'enfermer dans une cabane. Après y avoir resté trois ans, il alla se placer sur une colonne fort élevée sur le haut d'une montagne de Syrie, où il fit la pénitence la plus austere jusqu'à sa mort, arrivée en 461, à 69 ans. Il y a des choses si surprenantes dans l'histoire de ce héros de la mortification, que quelques écrivains les ont révoquées en doute; mais ils ne faisoient pas attention que Théodoret, qui en a donné une relation 16 ans avant la mort de S. Siméon, en parle comme témoin oculaire; que ces mêmes faits ont été écrits par Antoine son disciple (dans les *Acta Sanctorum*); que nous avons la *Vie* de ce Saint écrite en chaldaïque, quinze ans après sa mort, par le prêtre Colmas, publiée par Etienne Assemani (*Act. Mart. t. 2, Append. pag. 1229*); qu'il en est fait mention dans Evagre, Théodore Lecteur; dans les anciennes *Vies* de S. Euthyme, de S. Théodose, de S. Auxence, de S. Daniel Stylite &c. Nous avons de lui une *Lettre* & un *Sermon* dans la Bibliothèque des Peres. — Il y a eu un autre S. SIMÉON STYLITE, qu'on surnomma le Jeune, parce qu'il vivoit près d'un siecle après l'ancien, c'est-à-dire, vers 522. Il mourut en 595. Cette maniere de se mortifier a quelque chose de singulier sans doute, mais ce n'est pas sur nos goûts

& nos mœurs, ni même sur les regles communes de la vie chrétienne, qu'il faut juger les actions extraordinaires des Saints (*voyez une reflexion de M. Fleury à la fin de l'article PATRICE*). Les peuples ne pouvoient concevoir qu'une bien grande idée de l'Être, que des gens sages & vertueux adoroient d'une maniere si constante & si pénible. Ces Saints prêchoient d'ailleurs du haut de leurs colonnes, & opéroient de grandes conversions: & sous ce point de vue combiné avec l'impossibilité physique que l'on croit appercevoir dans la durée d'une telle attitude, quelques auteurs ont regardé leur pénitence comme miraculeuse & élevée au-dessus des forces de la nature. *Voyez S. DANIEL.*

SIMÉON, (S.) célèbre dans les Annales de l'Eglise de Treves du 11e. siecle, naquit à Constantinople de parens chrétiens & distingués. Après avoir passé sa jeunesse à cultiver les lettres, dans lesquelles il fit de très-grands progrès, il se fit d'abord anachorete, puis moine du Mont-Sinaï. Crevin & Richard, abbés de Treves, eurent occasion de le connoître dans le voyage qu'ils firent à la Terre-Sainte, & touchés de ses vertus, ils l'amenerent avec eux à Treves, d'où il se retira dans l'abbaye de Tholey. L'archevêque Poppon ne l'y laissa pas long-tems; car ayant résolu de faire lui-même un voyage en Palestine, il engagea S. Siméon à l'accompagner dans ce pèlerinage. A son retour, Poppon lui accorda un petit coin de la Porte Noire, monu-

ment de la plus haute antiquité, qu'il venoit de convertir en église. Le Saint s'y tint enfermé jusqu'à sa mort. L'abbé Crevin qui l'assista dans ces derniers momens, écrivit sa *Vie* & l'envoya à Benoît IX, qui le mit au rang des Saints en 1047. L'église auprès de laquelle il se retira, & qui possède son tombeau, porte aujourd'hui son nom.

SIMÉON MÉTAPHRASTE, né au 10e. siècle à Constantinople, s'éleva par sa naissance & par son mérite aux emplois les plus considérables. Il fut secrétaire des empereurs Léon le Philosophe & Constantin Porphyrogenete, & eut le département des affaires étrangères. Ce prince l'ayant exhorté à faire le recueil des *Vies des Saints*, il ne se contenta pas de compiler les faits, il les broda d'une manière romanesque. Il rassembla tout à la fois des exemples des vertus les plus héroïques, & des prodiges les plus ridicules. On a traduit plusieurs fois son ouvrage en latin, & on le trouve dans le recueil des *Vies des Saints* par Surius; mais il seroit à souhaiter qu'on l'imprimât en grec: car, quoiqu'il soit rempli de fables, il renferme des monumens anciens & authentiques qu'un habile critique discerneroit. Cet écrivain fut nommé *Métaphraste*, parce qu'il paraphrasoit les récits en amplificateur (voyez S. ROCH) On a encore de lui des vers grecs dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*, Geneve, 1606 & 1614, 2 vol. in-fol.

SIMÉON, fameux rabbin du 2e. siècle, est regardé par les Juifs comme le prince des Cabbalistes. C'est à lui qu'on

attribue le livre hébreu, intitulé *Zohar*, c'est-à-dire, *la lumière*; Crémone, 1560, 3 vol. in-fol. On fait que la Cabbale est devenue chez les Juifs modernes une abondante source d'erreurs. *Latus errorum fons*, comme dit l'auteur de la *Physica sacra*. Il semble que s'étant trompés sur le sens des prophéties, sur-tout de celles qui regardent le Messie, ils cherchent à mieux connoître l'avenir par un moyen qui n'est point du tout assorti à cet effet. Il est vrai cependant que l'Esprit-Saint a quelquefois exprimé des vérités secrètes par l'emblème des lettres & de leurs divers rapports; ce qui fait une espèce d'énigme cabbalistique, telle que celle qu'on lit au chapitre 13e. de l'Apocalypse, où le nom de la bête est désigné par le nombre 666. Mais cela est très-différent de l'espèce de divination que les rabbins prétendent exercer par des combinaisons de lettres & de chiffres: sorte de jonglerie que des philosophes de ce siècle n'ont pas hésité de mettre en usage, tout comme ils ont voulu goûter de la magie (voyez la note de l'art. FAUSTUS) Il est certain que si de pareils moyens avoient quelque résultat, il ne pourroit être naturel. C'est la remarque d'un homme qui n'adopte & ne rejette pas légèrement les opinions quelconques. *Aliquid ex futuris contingentibus ac liberis determinatè sciri ac dici ope cabbala posse, nisi magia & impliciti cum orco pacti vinculum intercesserint, nemo sensatus crediderit.*

SIMEONI, ou DE SIMEONIBUS. (Gaspar) d'Aquila, dans le royaume de Naples, chanoine de Ste. Marie-Majeure, & secrétaire du pape Innocent X, brilla à Rome par ses Poésies latines & italiennes. Il a conservé dans les unes & dans les autres, & sur-tout dans les premières, le goût de l'antiquité qui sembloit être banni de l'Italie. Ses vers ne manquent ni de force, ni d'harmonie, ni de graces, & prouvent que la langue romaine depuis qu'elle est morte, sert le génie aussi-bien que du tems d'Auguste; elle a gagné d'ailleurs un grand avantage qu'elle n'avoit pas comme langue vivante, savoir l'immutabilité.

SIMIANE, (Charles-Jean-Baptiste de) marquis de Pianezze, ministre du duc de Savoie, & colonel-général de son infanterie, servit ce prince avec zèle dans son conseil & dans ses armées. Sur la fin de ses jours, il quitta la cour, & se retira à Turin, chez les prêtres de la Mission, où il ne s'occupait que de son salut. Sa solitude n'étoit troublée que par les conseils qu'on lui demandoit comme à l'oracle de la Savoie. Il finit saintement ses jours en 1677. On a de lui : I. Un *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne*, en italien, dont le Pere Bouhours a donné une traduction françoise, in-12. II. *Piissimi in Deum affectus, ex Augustini Confessionibus selecti*, in-12 &c.

SIMLER, (Josias) ministre de Zurich, mourut dans cette ville en 1576, à 45 ans. On a de lui : I. Divers Ouvrages de Théologie & de Mathémari-

ques. II. Un *Abrégé de la Bibliothèque de Conrad Gesner*, estimé, quoiqu'il y ait quelques inexactitudes. Cet *Abrégé* parut à Zurich en 1574, in-fol., & Frisius en donna une édition augmentée en 1583. III. *De Helvetiorum Republicâ*, Paris, 1577, in-8°; Elzevir, 1624, in-24; traduit en françois : 1579, in-8°. IV. *De Alpibus Commentarius*, Leyde, 1633, in-24. On y trouve un catalogue des plantes qui croissent sur les Alpes. V. *Vocabula rei nummariae ponderum & mensurarum, graeca, latina, hebraica, arabica*, Zurich, 1584, in-8°. VI. *Vie de Conrad Gesner*, Zurich, 1566, in-4°.

SIMNEL, (Lambert) voy. EDOUARD Plantagenet.

SIMON I, grand-prêtre des Juifs, surnommé *le Juste*, étoit fils d'Onias I, auquel il succéda dans la grande sacrificature. Il répara le temple de Jérusalem qui tomboit en ruine, le fit environner d'une double muraille, & y fit conduire de l'eau par des canaux pour laver les hosties. On en voit un bel éloge dans le livre de l'*Ecclésiastique*, chap. 50.

SIMON II, petit-fils du précédent, succéda à Onias II, son pere. C'est sous son pontificat que Ptolomée Philopator vint à Jérusalem. Ce prince ayant voulu entrer dans le Saint des Saints, malgré les oppositions de Simon, Dieu étendit sur lui son bras vengeur, & punit sa profanation, en le renversant par terre sans force & sans mouvement.

SIMON-MACHABÉE, fils de Mathathias, surnommé *Thasi*, fut prince & pontife des

Juifs l'an 143 avant J. C. Il signala sa valeur dans plusieurs occasions, sous le gouvernement de Judas & de Jonathas ses freres. Le premier, l'ayant envoyé avec 3000 hommes dans la Galilée, pour secourir les Juifs de cette province contre les habitans de Tyr, de Sidon & de Ptolémaïde, Simon défit plusieurs fois les ennemis. Il battit Apollonius, conjointement avec Jonathas; & celui-ci ayant été arrêté par Tryphon, Simon alla à Jérusalem pour rassurer le peuple qui, ne voyant personne plus digne que lui d'être à la tête des affaires, l'élut tout d'une voix. Simon, devenu pere de sa nation par ce choix unanime, fit d'abord assembler tous les gens de guerre, répara avec diligence les murailles, les fortifications de Jérusalem, & s'appliqua à fortifier les autres places de la Judée. Il envoya ensuite des ambassadeurs à Demetrius, qui avoit succédé dans le royaume de Syrie au jeune Antiochus, & le pria de rétablir la Judée dans ses franchises. Ce prince lui accorda tout ce qu'il demandoit. La liberté étant rendue aux Juifs, Simon renouvela l'alliance avec les Spartiates, & envoya un bouclier d'or à la république Romaine. Il battit ensuite les troupes d'Antiochus Evergetes, roi de Syrie, qui s'étoit déclaré son ennemi, & sur la fin de ses jours, il visita les villes de son état. Lorsqu'il arriva au château de Doch, où demouroit Ptolomée son gendre, cet ambitieux, qui vouloit s'ériger en souverain du pays, fut inhumainement mas-

acrer Simon & deux de ses fils, au milieu d'un festin qu'il leur donna, l'an 135 avant J. C. Jean Hyrcan son fils lui succéda. On voit l'éloge de ses vertus, de sa sage & heureuse administration dans le premier liv. des Machabées. chap. 14.

SIMON, (S.) apôtre du Seigneur, fut surnommé *Cannanéen*, c'est-à-dire, *Zélé*. On ignore le motif de ce surnom. Son zèle pour Jesus-Christ le lui fit-il donner, ou étoit-il d'une certaine secte de Zélés? On est aussi peu instruit sur les particularités de sa vie, sur sa prédication, & le genre de sa mort. Quelques-uns le font aller dans l'Égypte, la Lybie, la Mauritanie; d'autres lui font parcourir la Perse, mais avec aussi peu de fondement que les premiers. Voyez la fin de l'article de S. JACQUES le Majeur.

SIMON LE CYRÉNÉEN, pere d'Alexandre & de Rufus, étoit de Cyrene dans la Lybie. Lorsque Jesus-Christ montoit au Calvaire, & succomboit sous sa propre croix, les soldats contraignirent Simon, qui passoit, de la porter avec lui. Cependant le mot *Angariaverunt* semble dire qu'on l'y engagea par voie de persuasion. Il est vraisemblable que Simon étoit connu pour disciple de J. C. & que c'est ce qui donna l'idée de lui faire porter sa croix: charge qui selon toute apparence, aura été pour lui une source précieuse de grace. Il est le seul qui ait porté littéralement la croix du Sauveur, & rendu sensible aux yeux ce grand moyen de salut.

SIMON LE MAGICIEN, du bourg de Gitton ou Gitthon,

dans le pays de Samarie ; sé-
 duisoit le peuple par ses en-
 chantemens & ses prestiges ;
 une multitude incroyable s'at-
 tacha à lui en l'appellant *la*
grande vertu de Dieu. Le diacre
 Philippe étant venu prêcher
 l'Évangile dans cette ville ,
 Simon , étonné des miracles
 qu'il faisoit , demanda & obtint
 le baptême. Les Apôtres quel-
 que tems après vinrent pour
 imposer les mains aux baptisés.
 Simon voyant que les fideles
 qui recevoient le St.-Esprit ,
 parloient plusieurs langues sans
 les avoir apprises , & opéroient
 des prodiges , offrit de l'ar-
 gent pour acheter la vertu de
 communiquer ces dons. Alors
 Pierre indigné , le maudit avec
 son argent , parce qu'il croyoit
 que les dons de Dieu pouvoient
 s'acheter. C'est delà qu'est venu
 le mot de *Simoniacque* , qu'on
 applique à ceux qui achètent
 ou vendent les choses spiri-
 tuelles. Après le départ des
 Apôtres , Simon tomba dans
 des erreurs grossieres , & se
 fit des prosélytes. Il quitta Sa-
 marie , & parcourut plusieurs
 provinces qu'il infecta de ses
 impiétés. Il attiroit beaucoup
 de monde après lui par ses
 prestiges , & se fit sur-tout
 une grande réputation à Rome ,
 où il arriva avant S. Pierre.
 Les Romains le prirent pour
 un dieu ; & le sénat lui-même
 fit ériger à cet imposteur une
 statue dans l'isle du Tibre ,
 avec cette inscription : *Simoni*
Deo Sancto. Il est vrai que
 Valois & le P. Pagi contestent
 ce fait , & prétendent que cette
 statue étoit consacrée à Semô-
 Sachus , qui étoit une divinité
 adorée parmi les Romains ;

mais d'habiles critiques , parmi
 lesquels sont les Bollandistes
 (*Acta SS. 29 junii*, Tillemont,
 tom, 2, p. 482) sont d'un avis
 contraire & soutiennent la
 réalité de la statue élevée à
 Simon. Quoi qu'il en soit, les
 illusions de ce fourbe fascine-
 rent les yeux des habitans de
 Rome , & furent l'objet de la
 curiosité de Néron ; mais le
 charme ne dura pas. S. Pierre
 étant venu peu après lui dans
 cette ville , ruina sa réputation
 par un coup d'éclat , que quel-
 ques savans révoquent en
 doute , mais qui se trouve admi-
 rablement d'accord avec les
 anecdotes rapportées par les his-
 toriens profanes sous le regne
 de ce même Néron. Le ma-
 gicien se disoit fils de Dieu,
 & se vanloit comme tel de
 pouvoir monter au ciel. Il le
 promit à Néron lui-même , &
 le jour pris , en présence d'une
 foule de peuple qui étoit ac-
 couru à ce spectacle , il se fit
 élever en l'air par le démon.
 Mais à la priere de Pierre ,
 Simon qui étoit à une cer-
 taine hauteur , tomba par terre
 & se rompit les jambes. Ceux
 qui nient ce fait pris à la lettre ,
 l'expliquent d'une manière mé-
 taphorique de la grande ré-
 putation que s'étoit faite Simon
 à Rome , & de la rapidité
 avec laquelle S. Pierre la dé-
 truisit ; mais il paroît qu'il est
 très-peu nécessaire de recourir
 à cette allégorie. Le vol de
 Simon est rapporté comme réel
 & physiquement vrai par Jus-
 tin , Ambroise , Cyrille de Jérusalem ,
 Augustin , Philastre ,
 Isidore de Péluse , Théodoret ,
 &c. Dion Chrysostome , auteur
 païen , assure , *or. 21* , que Néron

retint long-tems à la cour un magicien qui lui promit de voler dans les airs. On lit dans Suétone, *in Ner. c. 12*, qu'aux jeux publics, un homme entreprit de voler en présence de Néron; mais qu'il tomba dès qu'il eut pris son essor, & que le balcon où étoit l'empereur, fut teint de son sang. Baronius, Tillemont, Ceillier & Orsi entendent cette histoire, de Simon le Magicien. Et puisque les dates ou les époques historiques s'accordent ici avec le témoignage direct & formel des plus illustres auteurs chrétiens, & le témoignage moins développé, mais si analogue & si évidemment applicable des auteurs païens, l'on ne voit pas quelle raison peut faire révoquer ce fait en doute.

SIMON, voyez SIMÉON.

SIMON, fils de Gloras, l'un des plus grands seigneurs d'entre les Juifs, fut en partie cause de la ruine de Jérusalem & de la nation. Les Juifs l'avoient reçu dans Jérusalem comme un libérateur. Ils l'avoient appelé pour les délivrer de la tyrannie de Jean de Giscala (voyez ce mot); mais il fut encore plus cruel que ce tyran, avec lequel il se lia. Rien n'égale les scènes d'horreur qui accompagnèrent la ruine d'un peuple autrefois chéri de Dieu, alors l'objet de ses malédictions, se déchirant lui-même les entrailles, tandis que les Romains répandoient autour de lui & déjà dans son sein, la dévastation & la mort. Quand la ville fut prise par les Romains, il se cacha dans les souterrains avec des ouvriers munis d'outils nécessaires pour

creuser. Mais il manqua bientôt de provisions, retourna sur ses pas, fut pris par les ennemis, attaché au char de triomphe de Tite, puis exécuté sur la place publique de Rome.

SIMON, moine d'Orient dans le 13^e. siècle, passa en Europe où il se fit Dominicain, & composa un *Traité* contre les Grecs sur la *Procession du St.-Esprit*, qu'on trouve dans *Allatius*.

SIMON, (S.) jeune enfant de Trente, cruellement assassiné & découpé par les Juifs en haine de J. C., l'an 1474. Le Martyrologe Romain en fait mention le 24 mars. Wagenseil & Basnage ont nié l'assassinat de cet enfant, mais la vérité de ce crime a été mise dans le plus grand jour par un anonyme dont l'ouvrage vraiment démonstratif a pour titre; *De cultu S. Simonis pueri Tridentini & martyris apud Venetos*; & se trouve inséré dans la *Raccolta d'opuscoli scientifici*, &c. du P. Calogera, tom. 48, pag. 406, 472. Voyez l'instruction du Procès dans les *Acta Sanctorum*, avec des notes par Henschenius; *l'Amplif. collect. vet.* de Dom Martenne, tom; 2, pag. 1516; & Benoît XIV, *De Canonif. lib. 1, cap. 14, pag. 105*. C'est avec tout aussi peu de raison que Schoepflin, dans son *Alsacia illustrata*, a révoqué en doute le martyre de l'enfant dont on voit le monument dans l'église de Weissenbourg en Alsace. Ce fanatisme des Juifs a produit autrefois plusieurs atrocités de ce genre; on en a vu encore dans ce siècle des exemples incontestables: ceux qui en dou-

teroient, peuvent consulter le *Journ. histor. & litt.*, 15 janvier 1778, pag. 88. — 15 octobre 1778, pag. 258.

SIMON, (Richard) né à Dieppe en 1638, entra dans la congrégation de l'Oratoire & en sortit peu de tems après. Il y rentra ensuite vers la fin de 1662, la mémoire enrichie d'une partie des langues orientales. Quelques chicanes qu'on lui fit sur cette étude, lui firent naître l'idée de quitter de nouveau l'Oratoire pour les Jésuites; mais il en fut détourné par le P. Bertad, supérieur de l'Institution. Il fut employé bientôt à dresser un catalogue de livres orientaux de la bibliothèque de la maison de St-Honoré, & il s'en acquitta avec succès. Le président de Lamoignon, ayant eu occasion de le voir, fut si satisfait de son érudition, qu'il engagea ses supérieurs de le retenir à Paris; mais comme il ne pouvoit pas payer sa pension, on l'envoya à Juilli pour y professer la philosophie. Ce fut alors qu'il commença à publier ses différents ouvrages. La hardiesse de ses sentimens, la singularité de ses opinions, & les épines de son caractère l'obligerent de quitter l'Oratoire en 1678, pour se retirer à Belleville en Caux, dont il fut curé pendant 4 ans. On a de lui une satire amère de cette congrégation dans la *Vie* du P. Morin, insérée dans les *Antiquitates Ecclesiae Orientalis* de ce savant. Simon répétoit souvent: *Alterius ne sit, qui suus esse potest.* Il abandonna sa cure, se retira à Dieppe, vécut pendant quelque tems à Paris, & alla enfin

mourir dans sa patrie en 1712. On ne peut lui refuser une érudition très-vaste & une littérature très-variée. Sa critique n'est pas toujours modérée ni exacte; & il regne dans tout ce qu'il a écrit un esprit de singularité & de nouveauté, qui lui suscita bien des adversaires. Les plus célèbres de ses adversaires sont Veil, Spanheim, le Clerc, Jurieu, le Vassor, du Pin, Bossuet, &c. Simon ne laissa presque aucun de leurs ouvrages sans réponse; la hauteur & l'opiniâtreté dominant dans tous ses écrits polémiques. Son caractère mordant, satyrique & inquiet, ne fit que s'aigrir dans sa vieillesse. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. Une Edition des Opuscules de Gabriël de Philadelphie, avec une traduction latine & des notes, 1686, in-4°. II. *Les Cérémonies & Coutumes des Juifs*, traduites de l'italien de Léon de Modene, avec un Supplément touchant les sectes des Caraïtes & des Samaritains, 1681, in-12; ouvrage estimable. III. *L'Histoire critique du Texte des Versions & des Commentateurs du Vieux-Testament*, dont la meilleure édition est celle de Rotterdam, in-4°, 1689. IV. *Histoire critique du Texte du Nouveau-Testament*, Rotterdam, 1689, in-4°; qui fut suivie, en 1690, d'une *Histoire critique des Versions du Nouveau-Testament*, & en 1692. de *L'Histoire critique des principaux Commentateurs du Nouveau-Testament*, &c. avec une *Dissertation critique sur les principaux Actes manuscrits cités dans ces trois parties*, in-4°.

Tous ces écrits respirent l'érudition ; mais une critique souvent téméraire les a fait placer dans l'*Index* des livres défendus de Rome. Ce qui n'a point empêché les moines dogmatifans, dont l'Allemagne fourmille à la fin du 18^e. siècle, de suivre son exemple, & de couvrir leur ignorance par les plagats faits à cet homme d'ailleurs érudit & estimable, mais qui, par un excès de liberté dans ses interprétations, a paru dénaturer l'Écriture-Sainte & la livrer à la mobilité de l'imagination. V. *Réponse au livre intitulé : Sentimens de quelques Théologiens de Hollande*, 1686, in-4^o. VI. *Inspiration des Livres sacrés*, 1687, in-4^o. VII. *Nouvelles Observations sur le Texte & les Versions du Nouveau-Testament*, Paris, 1695, in-4^o. VIII. *Lettres critiques*, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam en 1730, 4 vol. in-12, dans lesquelles il y a des choses curieuses & intéressantes. IX. Une *Traduction françoise du Nouveau-Testament*, avec des remarques littérales & critiques, 1702, 2 vol. in-8^o. Noailles, archevêque de Paris, & Bossuet, condamnèrent cet ouvrage. « Il semble, » dit Bossuet, que l'auteur n'a » eu dans l'esprit que le dessein » de ravilir les idées de l'Écriture. Sous prétexte de rapprocher les objets, & de » condescendre à la capacité » du vulgaire, il le plonge, » pour ainsi parler, jusques » dans la fange des expressions les plus basses ». X. *Histoire de l'Origine & du Progrès des Revenus Ecclésiastiques*. Cet ouvrage parut en 1709,

2 vol. in-12, sous le nom supposé de *Jerôme Acofta*. C'est, dit-on, le résultat d'un mécontentement de Simon contre une communauté de Bénédictins : or on fait que la colere n'est pas propre à conduire à la vérité, ni à répandre des lumieres sur un objet quelconque. XI. *Créance de l'Eglise Orientale sur la Transsubstantiation*, 1687, in-12. XII. *Bibliothèque critique*, sous le nom de *Saint-Jorre*, avec des notes, 1708 & 1710, 4 vol. in-12. Ce livre fut supprimé par arrêt du conseil ; il est devenu rare. On y trouve des pieces qu'on chercheroit vainement ailleurs. XIII. *Bibliothèque choisie*, 2 vol. in-12. XIV. *Critique de la Bibliothèque des Auteurs Ecclésiastiques de M. du Pin, & des Prolegomenes sur la Bible* du même, 1730, 4 vol. in-8^o ; avec des éclaircissemens & des remarques du P. Souciet Jésuite, qui est l'éditeur de cet ouvrage. XV. *Histoire critique de la Croyance & des Coutumes des Nations du Levant*, sous le nom de *Moni*, &c., livre intéressant & instructif, 1693, in-12. XVI. *Traduction de l'italien en françois du Voyage au Mont-Liban* du P. Dandini, avec des notes critiques.

SIMON, (Jean-François) né à Paris en 1654 d'un habile chirurgien, fut élevé avec soin par son pere, prit l'habit ecclésiastique, & se fit recevoir docteur en droit canon. Il devint ensuite contrôleur des fortifications, & associé de l'académie des inscriptions & belles-lettres. L'abbé de Louvois l'ayant choisi, en 1719, pour garde des médailles du cabinet

du roi, il quitta alors l'habit ecclésiastique, parce que Louis XIV, prince ennemi de l'innovation, qui n'avoit vu que des laïcs dans cette place, ne voulut jamais la donner à d'autres. Simon la remplit dignement. Il excelloit sur-tout dans les devises & les inscriptions. On a de lui plusieurs savantes *Dissertations* dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. Il mourut en 1719, à 65 ans.

SIMON, (Denis) conseiller du présidial & maire-de-ville de Beauvais, mort en 1731, possédoit l'histoire & la jurisprudence. On a de lui : I. *Une Bibliothèque des Auteurs de Droit*, 1692 & 1695, 2 vol. in-12. II. *Un Supplément à l'Histoire de Beauvais*, par Louvet, 1706, in-12.

SIMON, (Claude-François) imprimeur de Paris, mort dans cette ville en 1767, à 55 ans, joignoit aux connoissances typographiques celles de la littérature. On a de lui : I. *Connoissance de la Mythologie*, Paris, 1753, in-12, 4e. & la meilleure édition. Les journalistes de Trévoux, dans le second volume d'avril 1746, soutiennent que cette production est l'ouvrage du P. Rigord Jésuite, mort en 1739, & que Simon n'y a fait que quelques additions, parmi lesquelles il y en a de peu modestes & dangereuses pour des enfans. Ces anecdotes scandaleuses ont été retranchées dans l'édition que nous indiquons. II. Deux comédies, & les *Mémoires de la Comtesse d'Horneville*, 2 vol. in-12 : roman foiblement écrit, & d'aucun intérêt solide dans son résultat.

SIMONET, (Edmond) né à Langres en 1662, se fit Jésuite en 1681. Ses supérieurs le chargerent de professer la philosophie à Reims & à Pont-à-Mousson, où il enseigna ensuite la théologie scholastique. Il mourut dans cette ville en 1733. On a de lui un cours de théologie sous ce titre : *Institutiones theologicae ad usum Seminariorum*, Nanci, 1721-1728, 11 vol. in-12 ; & à Venise, 1731, 3 vol. in-fol.

SIMONETTA, (Boniface) né dans l'état de Gênes selon quelques-uns, & selon d'autres, à Milan, entra chez les Cisterciens, fut abbé du monastère de Cornu, dans le diocèse de Crémone, & mourut vers 1490, après avoir rempli les devoirs de son état & tourné ses études du côté de l'histoire ecclésiastique. On doit à ses soins un ouvrage relatif à cet objet, sous ce titre : *De perfectionibus Christianæ Fidei & Romanorum Pontificum*. Il fut imprimé d'abord à Milan en 1492, & ensuite à Bâle en 1509, in-fol. Cet ouvrage est écrit en forme de Lettres, & a été traduit en françois par Octavien de Saint-Gelais. Il y a beaucoup d'érudition ; mais la critique n'ayant pas encore répandu les lumières qu'on a recueillies depuis, il ne faut pas être surpris s'il s'y trouve quelques fautes. — Son neveu, Jean SIMONETTA, se distingua dans l'étude des belles-lettres, & a donné : *De Rebus gestis Francisci Sfortia Mediolanensis ducis*, lib. 31, bien écrit. Il eut un fils nommé Jacques SIMONETTA, né à Milan, qui mérita la confiance de Jule II

& de Léon X, & fut chargé de plusieurs commissions importantes. Clément VII le fit évêque de Péfaro; Paul III le plaça sur le siège de Pérouse, & le créa cardinal. Il mourut à Rome en 1539. On a de lui : I. *Tractatus reservationum beneficiorum*. II. *Epistolæ*, &c.

SIMONI, (Simon ou Simo) médecin de Lucques dans le 16e. siècle, passa de l'Eglise Catholique dans le parti des Calvinistes, & de là dans celui des Sociniens. Il finit par n'être d'aucune religion; fort commun des esprits inquiets & raisonneurs, qui ayant quitté la vraie croyance, ne trouvent plus nulle part où se fixer (voyez SERVET). Marcel Squarcia Lupi, Socinien, le peint comme un homme formellement athée. La pièce où ce sectaire est si maltraité, parut à Cracovie en 1588, in-4°, sous ce titre : *Simonis Simonii summa Religio*, supprimée avec tant d'exactitude qu'elle est d'une rareté extrême. On a de Simoni plusieurs ouvrages sur la médecine, & d'autres qui ne lui ont guère survécu.

SIMONIDE, (Simon) poète latin, né à Léopold en Pologne, fut secrétaire de Jean Zamoski. La couronne poétique dont Clément VIII l'honora, prouve la réputation qu'il s'étoit faite par son talent. Ses vers ont été recueillis à Varsovie, 1772, in-4°. L'auteur mourut en 1629, à 72 ans.

SIMONIDES, né à Céos, aujourd'hui Zia, île de la mer Egée, florissoit du tems de Darius, fils d'Hystaspes, vers l'an 480 avant J. C. La poésie fut son principal talent; il ex-

cella sur-tout dans l'Élégie. A l'âge de 80 ans, il lutta pour le prix des vers, & remporta la victoire. Hiéron, roi de Syracuse, l'appella à sa cour, où il débita des apophtegmes de morale; car il se piquoit aussi de philosophie, mais ses maximes pratiques n'en étoient pas plus sages (voyez THEMISTOCLES). Hiéron lui demanda la définition de Dieu. Simonides dit qu'il lui falloit un jour pour méditer cette réponse: ce jour passé, il en demanda un second, & plusieurs de suite: enfin il répondit: Que plus il méditoit, plus l'espérance de pouvoir le définir s'éloignoit: *Quia quanto diutius considero, tanto mihi res videtur obscurior* (Cicéron, de *Natura Deorum*, lib. 1, n. 22): tant ces prétendus sages étoient inférieurs aux enfans des Chrétiens! « L'Évan- » gile, comme dit un auteur mo- » derne, ayant mis plus de lu- » mières dans les esprits ordi- » naires, que le Portique & le » Lycée n'avoient tâché d'en » mettre dans les têtes philoso- » phiques des anciens tems ». Si néanmoins Simonides parloit d'une définition proprement dite, *per genus & differentiam*, il n'avoit pas tort. Mais ces sortes de définitions sont moins propres à faire connoître un objet qu'à servir elles-mêmes de matière aux disputes philosophiques. Ce poète mourut l'an 460 avant J. C. à 89 ans, méprisé pour son avarice & la vénalité de sa plume. Il avoit écrit en dialecte dorique les batailles de Marathon & de Salamine. & composé des Odes, des Tragédies, &c.; mais il ne nous reste que des fragmens de ses poésies, dont

dont Leo Allatius a donné les titres. S. Jérôme en portoit un jugement avantageux, puisqu'en parlant des Psaumes, il appelle David le Simonides des Chrétiens : *David Simonides noster, Pindarus, Alcaeus, Flaccus quoque.* Fulvius Ursinus les a recueillis, avec des notes, Anvers, 1598, in-8°; & dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*, Geneve, 1606 & 1614, 2 vol. in-fol. Phenix, général des Agrigentins, ayant pris Syracuse, fit démolir le tombeau de Simonides. Callimaque fit à cette occasion une piece de vers où il introduisit Simonides, se plaignant de ce que ce général n'avoit pas pour ses cendres les mêmes égards que Castor & Pollux qui l'avoient sauvé d'une maison près de tomber. Cette dernière anecdote a été bien rendue dans les *Fables* de Phedre & de la Fontaine. Simonides avoit, dit-on, une mémoire prodigieuse, & on lui attribue l'invention de la mémoire locale artificielle. Voyez Cicéron, *De Oratore*, lib. 2, n. 86, & *De Fine*, lib. 2, n. 32.

SIMONIS, (Pierre) né à Thielt en Flandre, licencié en théologie, fut successivement curé à Courtray, chanoine & premier archiprêtre de Gand, second évêque d'Ypres en 1585, & mourut en 1605, à 66 ans. Il ne dut son élévation qu'à ses vertus & à sa science. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart contre les Calvinistes, recueillis & publiés à Anvers, 1609, in-fol. par Jean David, son successeur dans la cure de Courtray, & ensuite Jésuite. On distingue entre les écrits de ce prélat : I. *De veritate*, II. *Apo-*
Tome VIII.

logia pro veritate catholica. III. *De Hæreseos hæreticorumque natura.* IV. *Des Harangues & des Sermons* bien écrits en latin. V. *Instruction Pastorale* sur la maniere dont les curés doivent se comporter relativement aux exorcismes, & aux personnes qui les demandent pour cause de maléfice (voyez SPÉ). — Il ne faut pas le confondre avec François SIMONIS, auteur d'un savant ouvrage : *De fraudibus hereticorum ad orthodoxos tractatio*, imprimé à Mayence en 1678, in-8°. Il en a paru une traduction libre sous le titre : *Artifices des Héretiques*, Paris, 1681, in-12. Il a aussi été traduit en flamand & en italien. Nicéron dit que François Simonis est un nom emprunté, & attribue l'ouvrage à un Jésuite.

SIMONIUS, voy. SIMONI.
SIMONNEAU, (Charles) graveur, né à Orléans vers l'an 1639, mort à Paris en 1728, fut élève de Noël Coypel, qui le perfectionna dans le dessin, & lui apprit même à manier le pinceau. Il a gravé d'après plusieurs maîtres célèbres, François ou Italiens; mais il s'est distingué particulièrement par les Médailles qu'il a gravées pour servir à l'*Histoire métallique* de Louis le Grand. — Il ne faut pas le confondre avec Louis SIMONNEAU, qui a gravé l'*Histoire de l'Imprimerie & de la Gravure*, en 1694; & l'*Histoire des autres Arts & Métiers*, depuis 1694 jusqu'en 1710, 2 vol. in-fol. en 168 planches.

SIMONS, (Joseph) né dans le comté de Hampton en Angleterre, vers 1594, se fit Jé-

suite à Rome, fut professeur de théologie & de l'écriture-Sainte, & mourut à Londres le 23 juillet 1671. On a de lui des *Tragédies* en latin, estimées pour l'élégance & la pureté du style. Elles ont été imprimées à Liege en 1657.

SIMPLICIUS, (S.) natif de Tivoli, pape après Hilaire, le 25 février 468, gouverna avec beaucoup de prudence dans des tems très-difficiles. Il fit tous ses efforts pour faire chasser Pierre Mongus du siege d'Alexandrie, & Pierre le Foulon de celui d'Antioche. Il fut démêler tous les artifices dont Acace de Constantinople se servit pour le surprendre. Il nous reste de lui *XVIII Lettres*, dont plusieurs sont très-importantes. Il mourut le 27 février 483, après 15 ans d'un pontificat glorieux. On célèbre sa fête le 2 mars. Félix III lui succéda.

SIMPLICIUS, philosophe péripatéticien du 5e. siecle, étoit Phrygien. Nous avons de lui des *Commentaires sur Aristote* & sur *Epicéte*, Leyde, 1640, in-40; dans lesquels il y a des choses curieuses & intéressantes, & d'autres munitieuses.

SIMPSON, (Thomas) habile mathématicien Anglois, naquit à Bosworth, dans la province de Leicester en Angleterre, le 20 août 1710. Son pere étoit un artisan très-pauvre. Il le plaça chez un ouvrier en soie, avec lequel il profita très-peu. Un astrologue du voisinage lui enseigna un peu d'arithmétique pour servir à faire des horoscopes. Ces premiers commencemens lui don-

Il alla à Londres en 1732, & fut obligé de travailler au métier de soie, en attendant qu'il eût des écoliers de mathématiques. Ce n'étoit qu'avec peine qu'il trouvoit des momens de loisir pour composer son *Traité des Fluxions*, qui parut en 1737; mais qui a été réimprimé, avec beaucoup d'augmentations, en 1750. Il donna ensuite 3 vol. d'*Opuscules* en anglois, qui parurent en 1740, 1743, 1757. On y trouve 37 Mémoires intéressans, dont plusieurs sont relatifs à l'astronomie. En 1742, il mit au jour son livre *sur les Annuités*, qui lui occasionna une dispute avec le célèbre Moivre. En 1743, il fut nommé professeur de mathématiques à l'école militaire de Woolwich, avec des gages de 2700 livres de France. Il fut reçu de la société royale de Londres, & de l'académie des sciences de Paris en qualité d'associé. Il orna le recueil de la société royale, de plusieurs bons *Mémoires sur le Calcul intégral*, & donna au public des *Elémens clairs & méthodiques de Géométrie*. La traduction françoise de ces *Elémens* a été imprimée à Paris en 1755, in-8°. Il mourut à Bosworth d'une maladie de langueur, le 1 mai 1760. — Il ne faut pas le confondre avec Robert SIMPSON ou SIMSON, aussi très-habile mathématicien, dont on a une bonne traduction avec un commentaire des *Elémens* d'Euclide (*voy. ce mot*). — Ni avec Thomas SIMPSON, professeur de médecine & d'anatomie à St.-André en Ecosse, dont on a : I. *De re Medica Dissertationes quatuor*, Edimbourg,

1726, in-8°. Il s'y récrie fort sur l'abus des compositions où les remèdes sont entassés les uns sur les autres. II. Une *Dissertation sur le Mouvement Musculaire* en anglois. III. Des *Mémoires & des Observations* dans les *Essais d'Edimbourg*.

SIMSON, (Archimbaud) théologien Ecoissois, est connu: I. Par un *Traité des Hiéroglyphes des Animaux*, dont il est parlé dans l'écriture, Edimbourg, 1622, in-4°. Ouvrage savant & recherché. II. Un *Commentaire* anglois sur la *seconde Epître* de S. Pierre, imprimé à Londres en 1632, in-4°, fort inférieur au précédent.

SIMSON, (Edouard) théologien Anglois, publia en 1652 une *Chronique universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'à J. C. On en donna une belle édition à Leyde en 1739, in-fol., & on l'a réimprimée sous le même format, à Amsterdam, en 1752. Quoiqu'il y ait bien des fautes, elle est méthodique, & on la cite quelquefois. La *Vie* de l'auteur est à la tête, avec la liste de ses ouvrages.

SINGLIN, (Antoine) fils d'un marchand de Paris, renonça au commerce par le conseil de S. Vincent de Paul, & embrassa l'état ecclésiastique. L'abbé de St. Cyran lui fit recevoir la prêtrise, & l'engagea à se charger de la direction des religieuses de Port-Royal. Singlin fut leur confesseur pendant 26 ans, & leur supérieur pendant 8. Paschal lui lisoit tous ses ouvrages avant que de les publier, & s'en rapportoit à ses avis. Singlin eut beaucoup de part aux affaires de Port-

Royal, & aux traverses que ce monastere essuya. Craignant d'être arrêté, il se retira dans une des terres de la duchesse de Longueville. Il mourut dans une autre retraite, en 1664. On a de lui un ouvrage intitulé: *Instructions Chrétiennes sur les Mysteres de Notre-Seigneur & les principales Fêtes de l'année*, Paris, 1671, en 5 vol. in-8°, réimprimé depuis en 6 vol. in-12. Il a aussi laissé quelques *Lettres*.

SINHOLD, (Jean-Nicolas) théologien Allemand, & professeur d'éloquence à Erford, mort en 1748, continua l'*Erfordia Litterata*, commencée par Motschman.

SINNICH, (Jean) Irlandois, né à Corck, docteur, professeur de théologie, président du grand college à Louvain, chanoine de Bruges & de Turnhout, un des ardens défenseurs des écrits de Jansenius, fit le voyage de Rome pour aller plaider la cause de ce fameux prélat, & mourut à Louvain en 1666, après avoir publié: I. *Saul exrex*, Louvain, 1662-1667, 2 vol. in-fol. II. *Goliathismus profligatus*, Louvain, 1667, in-folio, contre les Luthériens de la confession d'Ausbourg. III. Plusieurs Ecrits en faveur de Jansenius, dont les titres sont fort bizarres; comme *Consonantiarum Dissonantia*; *Vulpes capta*, &c. Ils ont été condamnés à Rome. L'esprit de parti où il se laissa inconsidérément engager, ne l'empêcha pas d'être désintéressé, charitable, & de faire plusieurs fondations utiles & édifiantes.

SINON, fils de Sisyphé,

est fameux par ses menfonges dans l'Histoire de Troie. Lorsque les Grecs firent semblant de lever le siege de cette ville, Sinon se laissa prendre par les Troyens, & leur dit qu'il venoit chercher un asyle parmi eux. Dès que le cheval de bois fut entré dans Troie, ce fut lui qui, pendant la nuit, en alla ouvrir les flancs où les Grecs s'étoient enfermés, & livra ainsi la ville. Virgile, au second livre de l'Enéide, décrit les démarches de cet imposteur d'une maniere très-intéressante.

SIONITE, voyez GABRIEL.

SIRENES, monstres marins, filles de l'Océan & d'Amphitrite, chantoient avec tant de mélodie, qu'elles attiroient les passans, & ensuite les dévoreroient. Ulysse se garantit de leurs pièges, en bouchant les oreilles à ses compagnons, & en se faisant attacher au mât de son vaisseau. Moralité typique, qui exprime la maniere dont il faut se défendre de la volupté qui charme ses imprudentes victimes pour les dévorer ensuite : ce qui a donné lieu à ces vers remarquables par un ingénieux choix d'épithetes :

Syrenas hilarem navigantium

pœnam,

Blandasque mortis, gaudium-

que crudele,

Quas nullus unquam deserebat

auditas,

Fallax Ulysses dicitur reliquisse.

Voyez CUPIDON, OWEN. Les Sirenes étoient au nombre de trois, qu'on représentoit communément comme de belles femmes dans la partie supérieure du corps, jusqu'à la

ceinture, ayant le reste en forme d'oiseaux avec des plumes, ou la queue de poissons. Les physiciens ont disputé sur l'existence réelle ou fabuleuse des Sirenes. Il est certain qu'il y a une espece de poisson qu'on appelle *homme marin*, parce qu'il a quelque rapport grossier & informe, avec la figure humaine; mais cela n'a rien de commun avec le tableau qu'on fait des anciennes Sirenes (voyez le *Catéch. Philos.* n. 54). Un savant a prétendu que les Sirenes n'étoient pas des poissons, mais des oiseaux. Voyez NICAISE.

SIRI, (Vittorio) historiographe du roi de France, & ancien abbé de Vallemagne, étoit Italien. Il vint s'établir à Paris, où il se fit un nom par son *Mercurio*, qui contient l'histoire du tems, depuis 1635 jusqu'en 1655 : il y a 15 tomes reliés en 21 vol. in-4°. On a encore de lui un ouvrage, dont son *Mercurio* n'est qu'une continuation; ce sont les *Memorie recondite*, en 8 vol. in-4°. Ces ouvrages sont précieux, par le grand nombre de pieces originales qu'on y trouve. Les faits sont appuyés sur les instructions secretes de plusieurs princes & ministres; mais il faut beaucoup se méfier de la maniere dont l'auteur les rend. Il étoit payé pour écrire, & il aimoit beaucoup mieux l'argent que la vérité. M. Requier a publié 24 volumes du *Mercurio*, en françois : ouvrage le plus intéressant de l'abbé Siri. C'est moins cependant une traduction complete, qu'un choix fait avec goût de morceaux curieux répandus dans

ce *Mercur*. Le même auteur a traduit les Mémoires de Siri, sous ce titre : *Mémoires secrets tirés des Archives des Souverains de l'Europe, depuis Henri IV*, en 18 volumes in-12. L'abbé Siri mourut à Paris en 1685, à 77 ans.

SIRICE, (S.) Romain, monta sur la chaire de S. Pierre après Damase I, en décembre 384, à l'exclusion d'Ursicin, & mourut en novembre 398. On a de lui plusieurs *Epîtres* intéressantes, dans le Recueil de Dom Coustant; entr'autres une à Himere, évêque de Tarragone, dans laquelle il répond à diverses questions importantes de ce prélat. Elle passe, parmi les savans, pour la première *Epître Décrétale* qui soit véritable. Le P. Papebroch prouve que les *Epîtres* de ce pape ont été au moins interpolées (voyez le *Propylaum*). Il condamna Jovinien & ses sectateurs. On trouve son nom dans plusieurs anciens Martyrologes, entr'autres, dans celui de S. Jérôme; cependant Baronius l'a omis dans le sien, parce qu'il a cru que la vie de ce pontife prôtoit à quelques critiques; mais Florentinius, auteur d'un commentaire sur le *Martyrologe* de S. Jérôme, réfute savamment Baronius, & s'appuie principalement sur un passage de S. Ambroise.

SIRIQUE, voyez MELECE.

SIRLET, (Guillaume) né à Squillacci dans la Calabre, de parens pauvres, se distingua par son érudition & sa piété, & posséda l'estime des papes Marcel II & Pie IV, dont le dernier le fit bibliothécaire du Vatican, & cardinal, à la sol-

licitation de S. Charles Borromée. Il mourut en 1585, à 71 ans. Ce cardinal possédoit bien les langues savantes. Il a travaillé à la réforme du *Bréviaire* & du *Missel Romain*, & à la correction de la *Version Vulgate de la Bible*; c'est en partie à ses soins que l'on doit le *Catéchisme du Concile de Trente*. Il avoit encore fait plusieurs ouvrages; mais il ne voulut pas permettre qu'on les publiât, excepté les *Varia Lectiones*, qu'il avoit rassemblées pour être insérées dans la *Bible Polyglotte* de Plantin d'Anvers.

SIRLET, (Flavius) graveur en pierres fines, mort à Rome en 1737, avoit une finesse de touche & une pureté de travail admirables. On a de lui beaucoup de Portraits, & il a donné, sur des pierres fines, les représentations en petit des plus belles statues antiques qui sont à Rome.

SIRMOND, (Jacques) né à Riom en 1559, d'un magistrat de cette ville, entra chez les Jésuites & s'y distingua par son érudition. Aquaviva, son général, l'appella à Rome en 1590, & Sirmond lui servit de secrétaire pendant seize ans. Le savant Jésuite profita de son séjour à Rome; il rechercha les monumens antiques, visita les bibliothèques, & enrichit son esprit de toutes sortes de connoissances. Les cardinaux d'Osafat & Barberin firent ses protecteurs & ses amis. Il jouit aussi de l'estime du cardinal Baronius, auquel il ne fut pas inutile pour la composition de ses *Annales*. On vouloit le retenir à Rome; mais l'amour de la patrie le rappella en

France en 1608. Louis XIII, pour mieux l'attacher à sa personne, le choisit pour son confesseur l'an 1637; & cela, comme dit Henri de Valois, dans l'*Eloge* qu'il a fait du P. Sirmond: *Ne tantus vir ad illustrandam Ecclesiam Gallicanā antiquitatem natus, Gallia eriperetur.* Il remplit long-tems ce poste délicat avec l'estime du public & la confiance du roi, & il ne cessa de l'occuper que quelques années avant sa mort, arrivée en 1651, à 92 ans. Le P. Sirmond avoit les vertus d'un Religieux & les qualités d'un citoyen. Lorsqu'il étoit à Rome, il s'employa fort utilement pour les intérêts de la France. La ville de Clermont ayant voulu enlever à Riom sa patrie le bureau des finances, il obtint une déclaration du roi qui l'y fixoit pour toujours. Quoique d'un caractère doux dans la société, il étoit assez vif dans ses écrits polémiques. Il a rendu les plus grands services à l'histoire de l'église par ses nombreux écrits. Débrouiller la chronologie, faire revivre plusieurs auteurs ignorés, commenter des ouvrages obscurs, les rendre intelligibles, faire naître, pour ainsi dire, l'ordre & la lumière du sein du chaos, voilà l'idée qu'on doit se former des travaux de cet auteur. Voici ses principaux ouvrages: I. D'excellentes *Notes* sur les *Capitulaires* de Charles le Chauve, & sur le *Code Théodosien*. II. Une Edition des *Conciles de France*, avec des Remarques, Paris, Cramoisi, 1629, 3 vol. in-fol. Pour la compléter, il faut y joindre le Supplément du P. de la

Lande, Paris, 1666, in-fol., & les *Concilia novissima Gallia* d'Odespun, Paris, 1646, in-fol., &c. III. Des Editions des *Œuvres de Théodore* & d'*Hincmar de Rheims*. IV. La première Edition de *Facundus d'Hermiane*, avec des notes savantes, Paris, 1629, in-8°. V. Un grand nombre d'*Opuscules* sur différentes matières, imprimés à Paris en 1696, en 5 vol. in-fol., & Venise, 1728, 5 vol. in-fol. très-belle édition. Il y en a plusieurs contre Godefroi, Saumaïse, Richer & S. Cyran. L'érudition y est ménagée à propos, & son style peut servir de modele à ceux qui traitent les matières théologiques; son latin est pur & élégant. Cependant, quelques éloges qu'on ait donnés au P. Sirmond, il est certain que l'on a publié depuis des éditions supérieures aux siennes; mais cela étoit aisé à ceux qui avoient celles-là sous les yeux. Les Jansénistes, & même quelques autres savans, se sont beaucoup récriés contre son *Histoire Prédestinatoire*, & celle de la *Pénitence publique*; mais il ne paroît pas que leurs plaintes fussent fondées sur des motifs bien solides, elles n'attirerent pas l'attention de l'autorité ecclésiastique.

SIRMOND, (Jean) neveu du précédent, membre de l'académie françoise, & historiographe de France, mort en 1649, étoit regardé par le cardinal de Richelieu comme un des meilleurs écrivains de son tems; mais le public n'en porta pas un jugement si flatteur, quoiqu'il eût des connoissances & un style aisé & agréable.

On a de lui : I. *La Vie du Cardinal d'Amboise*, imprimée en 1631, in-8^o, sous le nom du sieur des Montagnes : elle tient un peu trop de l'éloge. II. *Des Poésies latines*, 1654, qui ne sont pas sans mérite.

SIRMOND, (Antoine) Jésuite, né à Riom en 1591, & frere du précédent, mourut en 1643. Il avoit publié, deux ans auparavant, un ouvrage intitulé : *Défense de la Vertu*, in-8^o, dans lequel il osoit avancer qu'on ne peut marquer précisément aucun tems de la vie où l'on soit tenu de faire un acte d'amour de Dieu, & que l'accomplissement du precepte consiste à ne rien faire de contraire à son amour. Ses propositions furent désavouées par ses confreres, & l'auteur fut mis en pénitence; Nicole n'a pas laissé de leur en faire un crime dans ses *Notes sur la dixieme Lettre Provinciale*. » Une pareille injustice, dit » un critique, ne contribue » pas peu à faire connoître les » écarts dans lesquels l'esprit » de parti est capable de précipiter ». On a de lui aussi un *Traité de Immortalité animæ*, & un autre intitulé : *L'Auditeur de la parole de Dieu*. L'auteur des *Provinciales* confond ce Sirmond avec le célèbre Jacques Sirmond; sans doute pour donner plus d'importance à sa critique. Ce n'est pas, à beaucoup près, la seule bévue ou méchanceté de ce genre qui se trouve dans ces fameuses *Lettres*.

SISARA, général de l'armée de Jabin roi d'Azor, que son maître envoya contre Barac & Debora, qui avoient une

armée de dix mille hommes sur le Thabor. Sisara ayant assemblé toutes ses troupes, & 900 chariots armés de faux, vint de Héroséth au torrent de Cison. Barac marcha contre lui & le vainquit. Sisara alla se réfugier dans la tente d'Haber le Cinéen. Jahel, femme d'Haber, le voyant épuisé de fatigue, lui donna à boire du lait, le fit coucher & le couvrit d'un manteau; mais Sisara s'étant endormi, elle lui enfonça dans la tête un grand clou, dont il mourut sur le champ, vers l'an 1285 avant Jesus-Christ. Voyez **JAHEL** & **DEBORA**.

SISINNIUS, Syrien de nation, succéda au pape Jean VII, le 18 janvier 708. & mourut subitement le 7 février suivant, après 20 jours de pontificat.

SIXTE I ou XISTE, (S.) Romain, pape après Alexandre I, l'an 119, fut martyrisé vers la fin de 127. Il ordonna que les vases sacrés ne pourroient être touchés que par les ministres des autels. On lui attribue mal à-propos deux *Décretales*.

SIXTE II, (S.) Athénien, pape après Etienne I, en 257, souffrit le martyre 3 jours avant son fidele disciple S. Laurent, le 6 août 258, durant la persécution de Valérien. Rufin attribuoit à ce pape le *Recueil de Sentences* du philosophe **SEXTUS** (voyez ce mot).

SIXTE III, (S.) prêtre de l'Eglise Romaine, obtint la chaire de S. Pierre, après le pape Célestin I, en 432. Il trouva l'Eglise victorieuse des hérésies de Pélage & de Nestorius, mais déchirée par la division

des Orientaux. Il réussit à éteindre cette espèce de schisme, en réconciliant S. Cyrille avec Jean d'Antioche. On a de ce pape plusieurs *Epîtres* dans le Recueil de Dom Constant; & quelques Pièces de Poésies sur le péché originel, contre Pélagé, dans la *Bibliothèque des Peres*. On place sa mort en août 440.

SIXTE IV, appelé auparavant *François d'Albecola de la Rovere*, fils d'un pêcheur du village de Celles, à 5 lieues de Savone, dans l'état de Genes, embrassa la règle des Cordeliers, professa la théologie à Padoue & dans les plus célèbres universités d'Italie, & devint général de son ordre. Paul II l'honora du cardinalat. Après la mort de ce pontife en 1471, il fut élevé sur la chaire de S. Pierre. Il accorda le chapeau de cardinal à deux de ses neveux, quoique fort jeunes, encore, & ce fut un sujet de mécontentement pour les anciens. Il étoit si facile, qu'il ne pouvoit rien refuser. Il arriva souvent qu'il avoit accordé une même grace à plusieurs personnes. Il fut obligé, pour éviter cet inconvénient, de charger un de ses officiers de tenir registre des requêtes qu'on lui présentoit. Un de ses premiers soins fut d'envoyer des légats chez les princes chrétiens, pour les exciter à la guerre contre les Infidèles; mais son zèle n'eut pas beaucoup de succès. Cependant il fit partir, en 1472, le cardinal Caraffe à la tête d'une flotte de 29 galeres, qui s'étant jointe à celle des Vénitiens & des Napolitains, se saisit de la ville d'Attalie en

Pamphylie, & obligea l'armée des Turcs à se retirer sans avoir rien fait. Le légat prit ensuite Smyrne, aidé des Vénitiens seuls, & y fit un riche butin. Après cette expédition, il rentra à Rome comme en triomphe, menant avec lui 25 Turcs montés sur de beaux chevaux, 12 chameaux chargés de dépouilles, avec beaucoup d'enseignes prises sur les ennemis, & une partie de la chaîne de fer qui fermoit la porte d'Attalie. Sixte donna tous ses soins à l'embellissement de la ville de Rome, fit construire un beau pont sur le Tibre qui porte son nom, fit bâtir & réparer des palais, des églises, paver les rues, &c. L'année 1476 fut signalée par une Bulle, dans laquelle Sixte IV accorda à ceux qui célébroient avec dévotion la fête de l'Immaculée Conception de la Ste. Vierge, les mêmes indulgences qui avoient été accordées par les papes pour la fête du S. Sacrement; il eût été plus sage de mettre quelque différence entre ces indulgences, comme il y en avoit certainement entre les sujets & les motifs. Ce décret, le premier de l'Eglise Romaine touchant cette fête, ayant souffert des contradictions, il donna une nouvelle Bulle en 1483, pour réprimer les excès de quelques ecclésiastiques, qui prêchoient que tous ceux qui croyoient la Conception Immaculée de la Ste. Vierge, péchoient mortellement & étoient hérétiques; tandis que d'autres par un autre excès taxoient d'hérésie ceux qui ne la croyoient pas. Les hérétiques qui ont blâmé l'Eglise d'avoir institué une fête pour

célébrer une chose qu'elle n'a pas voulu décider, ne songent pas que la Conception de la Vierge, ne fût-elle pas immaculée, est néanmoins, comme l'observent les cardinaux Belarmin & Gotti, un événement assez important au Christianisme pour le célébrer. D'ailleurs une opinion pieuse, aussi fondée que celle-là & aussi ancienne (voyez MAHOMET & DUNS), suffit pour instituer une fête, quand l'objet direct & absolu du culte (qui est ici la sainte Vierge) est bien certainement réel & digne des honneurs d'une solemnité chrétienne. Il faut convenir du reste que les Religieux de S. François & ceux de S. Dominique, se font trop vivement déclarés, les uns pour, les autres contre un sentiment qui de sa nature n'étoit pas susceptible d'une décision dogmatique (voyez PAUL V). Une autre dispute aussi vive, mais moins grave, divisoit ces deux ordres. Les Cordeliers nioient que Ste. Catherine de Sienne eût eu des stigmates, & prétendoient que ce privilege n'avoit été accordé qu'à S. François, leur patriarche. Le pape, qui avoit été de leur ordre, & qui d'ailleurs ne trouva pas les raisons des Dominicains satisfaisantes, défendit, sous peine des censures ecclésiastiques, de peindre les images de cette Sainte avec les stigmates. Une contestation non moins frivole agitoit alors les chanoines-réguliers de S. Augustin, & les ermites du même nom. Il vouloient les uns & les autres être enfans de S. Augustin (voyez WIMPHE-LINGE). Le pape se prépa-

roit à terminer cette affaire, lorsqu'il mourut en 1484, âgé de 71 ans. Ce pontife ternit sa gloire, par la confiance aveugle qu'il eut pour ses neveux, & par la passion qu'il montra contre la maison de Médicis & contre les Vénitiens. On lui attribue la rédaction des *Regulæ Cancellariæ Romanæ*, 1471, in-4^o; traduites en françois par du Pinet, 1564, in-8^o; livre qui a fourni aux Protestans, qui ne s'arrêtoient ni à l'esprit ni au but de la chose, l'occasion de déclamer beaucoup contre la cour de Rome. Nous avons de lui plusieurs *Traité*s en latin: un sur le *Sang de Jesus-Christ*, Rome, 1473, in-fol.; un autre sur la *Puissance de Dieu*; une *Explication* du *Traité* de Nicolas Richard touchant les *Indulgences*.

SIXTE V, naquit en 1521, dans un village de la Marche d'Ancone, appelé les *Grottes*, près du château de Montalte. Son pere, qui étoit vigneron, ne pouvant le nourrir, le donna fort jeune à un laboureur, qui lui fit garder ses moutons, ensuite ses pourceaux. *Félix Peretti* (c'est ainsi qu'il s'appelloit) s'acquittoit de cet emploi, lorsqu'il vit un Cordelier conventuel, qui étoit en peine du chemin qu'il devoit prendre pour aller à Ascoli. Il le suivit, & témoigna une si grande passion pour l'étude, qu'on l'instruisit. Ses talens répondant aux soins qu'on prenoit de lui, on le revêtit de l'habit de Cordelier. Le frere Félix devint en peu de tems bon grammairien & habile philosophe. Il fut fait prêtre en 1545, peu de tems après docteur & professeur de

théologie à Siene, & il prit alors le nom de *Montalte*. Il s'acquît ensuite une si grande réputation par ses sermons, à Rome, à Genes, à Pérouse & ailleurs, qu'il fut nommé commissaire à Bologne & Inquisiteur à Venise; mais s'étant brouillé avec le sénat, & avec les Religieux de son ordre, il se retira à Rome. A peine fut-il arrivé dans cette capitale du monde chrétien, qu'il devint un des consultants de la congrégation, puis procureur-général de son ordre. Il accompagna en Espagne le cardinal Buoncompagno, en qualité de théologien du légat & de consultant du saint office. Le cardinal Alexandre, son disciple & son protecteur, ayant obtenu la tiare sous le nom de *Pie V*, se souvint de Montalte, & lui envoya en Piémont un bref de général de son ordre. Il l'honora ensuite de la pourpre romaine. Le cardinal Buoncompagno ayant succédé à *Pie V* en 1572, sous le nom de *Grégoire XIII*, frère Félix aspira, si on en croit Gregorio Leti, au trône pontifical, & pour mieux y parvenir, il cacha ses vues. Il renonça volontairement à toutes sortes de brigues & d'affaires, se plaignit des infirmités de sa vieillesse, & vécut dans la retraite, comme s'il n'eût travaillé qu'à son salut. Grégoire XIII étant mort, les cardinaux, après avoir été quelque tems divisés, se déterminèrent en sa faveur, & l'élirent le 24 avril 1585. A peine eut-il la tiare sur la tête, qu'étant sorti de sa place, il jeta le bâton sur lequel il s'appuyoit, leva la tête droite, & entonna le

Te Deum d'une voix si forte, que la voûte de la chapelle en retentit. Voilà ce que raconte Leti, dont l'imagination romanesque & satyrique rend les récits très-suspects. Dès qu'il fut élevé sur le Saint-Siege, il s'appliqua à purger les terres de l'Eglise, des brigands qui y exerçoient impunément toutes sortes de violences. Il montra une rigueur extrême dans les moyens qu'il employa pour procurer la sûreté publique. Il arrêta la licence, qui étoit sans borne sous le dernier pontificat. Il faisoit dresser des potences pour punir à l'instant ceux qui commettoient quelque insolence pendant les divertissemens du carnaval. Il fit des Edits très-sévères contre les voleurs, les assassins & les adulteres. Il entreprit de relever le fameux obélisque de granit, que l'on voit actuellement sur la place de S. Pierre à Rome (voyez FONTANA). Après avoir achevé ce grand ouvrage, il fit déterrer trois autres obélisques, & les fit placer devant d'autres églises. Il fit encore bâtir à grands frais, dans l'église de Ste. Marie-Majeure, une chapelle superbe de marbre blanc, & deux tombeaux; un pour lui, & un autre où il fit transporter le corps de *Pie V*, par reconnaissance des bienfaits qu'il en avoit reçus. Au commencement de l'année suivante, 1586, il donna une Bulle pour défendre l'astrologie judiciaire, qui étoit alors en vogue à Rome. Quelques personnes de condition s'étant amusées à cette science absurde, furent condamnées aux galeres. Par une autre Bulle, il défendit aux Corde-

liers de se faire Capucins, sous peine d'excommunication : ces sortes de changemens arbitraires, sous prétexte d'embrasser un ordre plus austere, étant sujets à de grands inconveniens. Il fixa le nombre des cardinaux à 70, par une Bulle du 3 de décembre 1586, qui a été observée par ses successeurs. Il entreprit de changer en ville le village des Grottes, où il avoit pris naissance, mais le terrain rendant l'exécution de ce projet impossible, il se contenta de faire bâtir cette nouvelle ville à Montalte même, dont il avoit porté le nom étant cardinal, & il l'érigea en évêché. Sixte-Quint donna une nouvelle forme à la congrégation du saint-office, établie par Paul IV pour juger les hérétiques. On le regarde, en quelque sorte, comme l'instituteur de la congrégation des Rits. La dernière année de son pontificat, il voulut réparer la célèbre bibliothèque du Vatican, à laquelle le dernier sac de Rome avoit causé un grand dommage. Il résolut de n'épargner ni soins, ni dépenses, pour la rendre la plus riche & une des plus belles de l'univers. Il fit bâtir, dans la partie du Vatican, appelée *Belvedere*, un superbe édifice pour l'y placer, & fit orner ce lieu de belles peintures, qui représentoient les principales actions de son pontificat, les conciles généraux, & les plus célèbres bibliothèques de l'antiquité. Il fit des réglemens fort sages, pour empêcher qu'elle ne fût dissipée dans la suite, par la trop grande facilité à communiquer les livres. Il fit encore bâtir

près de cette bibliothèque une très-belle imprimerie, destinée à faire des éditions exactes & correctes de beaucoup d'ouvrages altérés par la mauvaise foi des hérétiques, ou par l'ignorance des Catholiques. Ces monumens de son savoir & de sa magnificence, ne l'empêcherent pas de veiller sur les intérêts de l'Eglise dans les pays les plus éloignés, & surtout dans les royaumes d'Europe, dévastés par les nouveaux sectaires. Henri III s'étant joint au parti protestant, & ayant fait lâchement assassiner le cardinal & le duc de Guise, Sixte le frappa d'excommunication. La crainte de voir périr la Religion Catholique en France, lui fit aussi donner une Bulle contre Henri IV, qu'il estimoit cependant beaucoup, & qu'il auroit sans doute accueilli avec empressement, s'il eût encore été en vie lors de la conversion de ce prince. Un travail excessif le minoit peu-à-peu; sa dernière maladie ne put le lui faire interrompre. Il mourut en 1590, à 69 ans. Le peuple Romain brisa la statue qu'on lui avoit élevée; la sévérité de Sixte le lui avoit rendu odieux. Ce fut néanmoins à cette sévérité que Rome dut la satisfaction de voir le libertinage exclus de ses murs. Avant Sixte, les loix, trop foibles contre les grands, ne mettoient pas les jeunes filles à l'abri des entreprises de la témérité & de l'impudence. Mais sous le regne de ce nouveau pape, elles purent jouir en sûreté de leur vertu, & se promener dans les rues de Rome avec autant de tranquillité que dans l'enceinte d'un

couvent. L'adultere connu étoit condamné au dernier supplice. Il ordonna même, qu'un mari qui n'iroit pas se plaindre à lui des débauches de sa femme, seroit puni de mort. Il avoit coutume de dire, comme Vespasien, qu'un prince doit mourir debout : sa conduite ne le démentit point. Aussi grand prince que grand pape, Sixte-Quint fit voir qu'il naît quelquefois sous le chaume, des gens capables de porter une couronne & d'en soutenir le poids avec dignité. Il fut licencier les soldats, les gardes mêmes de ses prédécesseurs, & dissiper les bandits par la seule force des loix ; sans avoir de troupes, se faire craindre de tout le monde par sa place & par son caractère ; renouveler Rome, & laisser le trésor pontifical très-riche : telles sont les marques de son regne, & marques qui n'appartiennent qu'à lui. On peut voir la *Vie de Sixte-Quint* par Leti, traduite en françois en 2 vol. in-12, par Jean le Pelletier : mais il faut bien se garder de croire tout ce que l'auteur raconte (voyez LETI). Sixte une fois en place, dit un historien ne marqua plus qu'une gravité, une force & une grandeur, parfaitement assorties à la dignité suprême dont il étoit revêtu. Il se montra constamment ennemi du vice & protecteur de la vertu, pénitent & juste, vigilant & sévère observateur de l'ordre, magnifique en tout ce qui regardoit la splendeur de l'état & la gloire de la Religion ; ami des lettres & de tous les arts, très-appliqué lui-même

à l'étude, où il passoit une partie de la nuit, après avoir donné le jour aux affaires. Enfin, soit qu'on le considère dans le régleme de sa maison, ou dans l'administration publique & les démêlés qu'il eut avec différens princes, on ne peut disconvenir qu'il n'ait été l'un de ces hommes rares qui font honneur à l'humanité. On travailla, par ordre de Sixte-Quint, à une nouvelle Version latine de la Bible, qui parut en 1590, 3 parties en un vol. in-folio. Les fautes dont on la trouva chargée, obligerent Clément VIII d'en faire faire une nouvelle édition en 1592, dans laquelle furent corrigées les inexactitudes répandues dans la premiere.

SIXTE DE SIENNE, fut converti du judaïsme à la Religion Chrétienne, & se fit Cordelier. Convaincu d'avoir enseigné des hérésies, & refusant avec opiniâtreté de les abjurer, il fut condamné au feu. La sentence alloit être exécutée, lorsque le pape Pie V, alors cardinal & inquisiteur de la foi, vainquit son obstination, & le fit passer de l'ordre de S. François dans celui de S. Dominique. Sixte s'y consacra à la chaire, & à l'étude de l'Écriture-Sainte. Il réussit dans ces différens travaux, l'un & l'autre si importans. Le pape Pie V, charmé de ses vertus & de son savoir lui donna des marques d'une estime distinguée. Sixte termina sa carrière à Genes en 1569, à 49 ans. Son principal ouvrage est sa *Bibliothèque Sainte*, dans laquelle il disserte sur les livres & les versions

de l'Ancien - Testament, & donne les moyens de les expliquer. On y trouve aussi d'excellentes remarques pour l'intelligence des Peres. Cet ouvrage est savant, curieux & utile; il y a cependant des jugemens faux, & l'auteur manque quelquefois de critique. La meilleure édition est celle de Naples, 1742, en 2 vol. in-folio, avec des remarques pleines d'érudition. On a encore du pieux Dominicain: I. *Des Notes sur différens endroits de l'Écriture-Sainte.* II. *Des Questions Astronomiques, Géographiques, &c.* III. *Des Homélies sur les Évangiles, &c.* plus remplies de citations que d'éloquence.

SIXTE DE HEMMINGA, né à Bolcum, dans la Frise occidentale en 1532, d'une famille ancienne, & mort vers 1586, s'est fait connoître par un traité judicieux contre l'astrologie judiciaire, intitulé: *De Astrologia, ratione & experientia refutata*, Anvers, 1583, in-4^o. Voyez MORIN Jean-Baptiste.

SIXTUS, voyez SEXTUS.

SLAUGHTER, (Edouard) Jésuite Anglois, enseigna avec réputation la langue hébraïque, les mathématiques & la théologie au college de sa nation à Liege. Il y mourut dans un âge avancé, le 21 janvier 1729. On a de lui: I. *Grammatica Hebraïca*, Amsterdam, 1699. Elle est estimée. II. *Arithmetica*, Liege, 1725, in-12.

SLEIDAN, (Jean) né à Schleiden, petite ville, capitale du comté de ce nom, dans le duché de Luxembourg, en 1506, de parens obscurs, passa

en France l'an 1517. Ses talens le lierent avec les trois illustres freres de la maison du Bellay. Après avoir été quelque tems à leur service, son penchant pour les nouvelles erreurs l'obligea de se retirer à Strasbourg, où son ami Sturmius lui procura un établissement avantageux. Sleidan fut député en 1545 par les Protestans vers le roi d'Angleterre, puis envoyé au concile de Trente. Il fut une des colonnes de son parti. Il avoit embrassé la secte de Zuingle en arrivant à Strasbourg; mais il la quitta dans la suite, & mourut luthérien en 1556. On a de lui: Une Histoire en 26 livres, sous ce titre: *De statu Religionis & Republica Germanorum sub Carolo V, ab anno 1517 ad annum 1555*, Strasbourg, 1556, in-8^o. Le Pere le Courayer a traduit cet ouvrage en françois, Leyde, 1767, 3 vol. in-4^o. Henri Pantaleon en a donné une version en allemand; & a continué en latin cette histoire jusqu'en 1562. Londorpius y a ajouté trois volumes & une Apologie de cette histoire, Francfort, 1610. Personne n'a su mieux que Sleidan donner un air de vraisemblance aux mensonges les plus révoltans. On voit combien il avoit eu horreur Charles-Quint, dont il dénature toutes les actions. C'est néanmoins ce détracteur fanatique d'un si grand prince qu'ont suivi l'abbé Bérault dans son *Hist. Eccles.*, Linguet dans la continuation de l'*Hist. Univ. de Hardion*, & presque tous les écrivains de ce siècle, où l'histoire est devenue le jouet des préventions & des

petites vues de tous les genres. Cependant à travers les men-
songes de Sleidan, la vérité
réclame de tems en tems ses
droits, & l'on s'apperçoit que
l'esprit de secte ne l'a pas en-
tièrement étouffée. Il y a des
passages très-favorables aux Catho-
liques, ce qui a beaucoup
déplu aux Protestans; & ces té-
moignages, d'autant plus pré-
cieux, qu'ils sortoient d'une
plume stipendiée par les héré-
tiques, ont disparu dans les
éditions données après la mort
de l'auteur. Pour s'en convain-
cre, il n'y a qu'à comparer l'é-
dition de 1556 avec celle de
1653 (voy. ROVERUS PONTANUS
& Laurent SURIUS). II. *De*
Quatuor summis Imperiis, 1711,
in-8°. C'est un assez médiocre
abrégé de l'Histoire Uni-
verselle. Gilles Struchius, &
Conrard Samuel Schursfleisch
professeur de Wittemberg, l'ont
continué jusqu'en 1678, &
Christian Junker l'a poussé jus-
qu'à la fin du 17e. siècle. Il a
été traduit en françois, Paris,
1757, in-8°. III. Une Traduc-
tion en latin des *Mémoires* de
Philippe de Comines, qui n'est
pas toujours fidelle, Stras-
bourg, 1545, in-8°. IV. *Abrégé*
en latin de la *Chronique* de
Froissard, Paris, 1562. V.
Traduction de la *Grande Mo-
narchie* de Claude de Seyssel.
Charles-Quint appelloit Paul
Jove & Sleidan *ses menteurs*,
parce que le premier avoit dit
trop de bien de lui, & le se-
cond trop de mal.

SLINGELAND, (Jean-
Pierre) peintre, né à Leyde
en 1640, mourut en 1591. Eleve
du célèbre Gérard Dow,
il suivit de près son maître.

Ses ouvrages sont d'un fini ad-
mirable: mais sa lenteur à opé-
rer a répandu un peu de froid
& de roideur dans ses figures;
un tableau l'occupoit des an-
nées entières.

SLOANE, (le chevalier
HANS) naquit à Killileah, dans
le comté de Down en Irlande,
l'an 1660, de parens Ecoffois.
Dès l'âge de seize ans, il avoit
fait des progrès considérables
dans l'histoire naturelle & dans
la physique. Il se perfectionna
par le commerce de Ray & de
Boyle, & par un voyage en
France, où Tournefort, du
Verney & Lémery lui ouvri-
rent le riche trésor de leurs re-
cherches. De retour en Angle-
terre, le fameux Sydenham se
fit gloire de l'avancer dans la
médecine. Le duc d'Albemarle
ayant été nommé, en 1687,
vice-roi de la Jamaïque, Hans
Sloane l'y suivit en qualité de
son médecin. Il revint à Lon-
dres en 1688, rapportant avec
lui environ 800 plantes curieu-
ses. Peu de tems après on lui
donna l'importante place de
médecin de l'hôpital de Christ,
qu'il remplit avec un désinté-
ressement sans exemple. Il re-
cevoit ses appointemens, en
donnoit quittance, & les ren-
doit sur le champ pour être
employés aux besoins des pau-
vres. Il établit le Dispensatoire
de Londres, où les pauvres,
en achetant toutes sortes de
remedes, ne paient que la va-
leur intrinseque des drogues
qui y entrent. Le roi George II
le choisit en 1727 pour son pre-
mier médecin, & la société
royale pour son président à la
place de Newton. Ce digne
citoyen, âgé de 80 ans, se

retira en 1740 dans la terre de Chelsea, où il s'occupoit à répondre à ceux qui venoient le consulter, & à publier des remèdes utiles. Il mourut dans cette terre en 1753, à 93 ans. Il étoit grand & bien fait. Ses manieres étoient aisées & libres; sa conversation gaie, familiere & obligeante. Lorsqu'il étoit appelé auprès des malades, rien n'étoit égal à l'attention avec laquelle il observoit jusqu'aux moindres symptômes de la maladie. C'étoit par ce moyen qu'il se mettoit en état d'en porter un pronostic si sûr, que ses décisions étoient des especes d'oracles. A l'ouverture des cadavres de ceux qui mouroient, on trouvoit presque toujours la cause de mort qu'il avoit indiquée. On lui doit d'avoir étendu l'usage du quinquina, non-seulement aux fievres réglées, mais à un grand nombre de maladies, sur-tout aux douleurs dans les nerfs, aux gangrenes qui proviennent de causes internes, & aux hémorragies. On a de lui : I. Un *Catalogue latin des Plantes de la Jamaïque, de Madere, de la Barbade, de Nevis & de St.-Christophe*, in-80, 1696. II. Un *Voyage aux Isles de Madere, Barbade, St.-Christophe & la Jamaïque, avec l'Histoire naturelle de ces Isles*, in-fol. 2 vol. en anglois, dont le 1er. tome parut en 1707, & le second en 1725. Cet ouvrage, aussi exact que curieux & intéressant, est orné de 274 figures. III. Une *Gigantologie*, ou Discours sur les Géans, qui a beaucoup contribué à détruire les contes qu'on débitoit sur cette ma-

tiere, & à décréditer les prétendues dépouilles de géans qu'on montre en tant d'endroits (voyez GOROPUS). IV. Plusieurs Pieces dans les *Transactions Philosophiques*, & dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris*. Sa bibliothèque étoit d'environ 50,000 volumes, presque tous livres de physique & de médecine, dont 347 contiennent des estampes coloriées avec soin, & 3516 manuscrits. Le *Catalogue* de son cabinet de curiosités, qui est en 3 vol. in-fol. & huit in-40, contient 69,352 articles, avec une courte description de chaque piece. Il laissa cette riche collection au public, moyennant une somme que le parlement d'Angleterre donna en dédommagement à ses enfans.

SLODTZ, (René-Michel) né à Paris en 1705 & originaire d'Anvers, eut beaucoup de goût pour la sculpture, dont le talent paroissoit héréditaire dans sa famille. Après avoir remporté le second prix de ce bel art à l'académie de Paris, âgé seulement de 21 ans, il fut envoyé à Rome en qualité de pensionnaire. De retour à Paris, il fut reçu de l'académie, & nommé dessinateur de la chambre du roi en 1738. Le roi de Prusse, qui vouloit l'attirer à Berlin, lui fit faire les propositions les plus avantageuses; mais rien ne fut capable de l'enlever à sa patrie, qui le perdit peu de tems après, en 1764, à 59 ans. Cet habile homme s'étoit fait une maniere pleine de vérité & de graces. Les attitudes de ses figures étoient souples, ses contours coulans, ses draperies vraies,

ses dessins excellens. Les qualités qui font aimer l'homme, ornoient chez lui les talens qui font estimer l'artiste. Il eut des amis même chez ses rivaux, par ses mœurs simples, par sa probité exacte, par son caractère égal, doux & enjoué. Parmi ses ouvrages on distingue : I. *S. Bruno* refusant la mitre, dans l'église de S. Pierre de Rome. II. Le *Tombeau* du marquis Capponi, dans l'église de S. Jean des Florentins. III. Le *Tombeau* du cardinal d'Autvergne, à Vienne en Dauphiné. IV. Le *Tombeau* de M. Languet, curé de St.-Sulpice, dont la figure est à tous égards de la plus grande beauté.

— Sébastien SLODTZ, son pere, né à Anvers, mort à Paris en 1728, à 71 ans, & élève de Girardon, s'étoit distingué dans le même art; ainsi que son frere Paul-Ambroise, qui avoit été comme lui dessinateur de la chambre du roi, & qui mourut en 1758.

SLUSE, (René-François WALTHER, baron de) de Visé, petite ville du pays de Liege, étoit frere du cardinal de Sluse, & du baron de ce nom, conseiller-d'état de l'évêque de Liege. Il devint abbé d'Amay, chanoine & chancelier de Liege, & se fit un nom célèbre par ses connoissances théologiques, physiques & mathématiques. La société royale de Londres le mit au nombre de ses membres. Cet illustre érudit mourut à Liege en 1685, à 62 ans. On a de lui un ouvrage intitulé : *Mesolabium & Problemata solida*, Liege, 1668, in-4°; & *Dissertatio de S. Ser-*

vatio episcopo trajectensi, Liege, 1684, in-8°.

SLUSE, (Jean Gualtier, baron de) frere du précédent, né à Visé l'an 1626, fut appelé à Rome par Jean Gualtier son oncle, secrétaire des brefs. Il s'y attira d'abord l'estime des personnes les plus distinguées. Clément IX le reçut au nombre de ses prélats domestiques; il succéda ensuite à l'emploi de son oncle. Le pape l'honora de la plus intime confiance, & le consulta dans les affaires les plus importantes. Innocent XI l'éleva au cardinalat l'an 1686. Sa trop grande application aux devoirs de sa charge & à l'étude, jointe à sa complexion foible, avança la fin de ses jours. Il mourut le 7 juillet 1687. Quelque recommandable qu'il fût par les qualités de l'esprit, il l'étoit davantage par celles du cœur. Détaché des richesses, il se contenta de son patrimoine & des revenus de sa charge, & refusa constamment tout bénéfice. Les brefs qu'il a dressés sont d'un style vif, & montrent combien il étoit versé dans la discipline de l'Eglise, l'écriture-Sainte & les saints Peres. Il avoit amassé une bibliothèque immense, dont on a imprimé le catalogue en latin, Rome, 1690, in-4°, avec le portrait du cardinal.

SMALCIUS, (Valentin) fameux Socinien, né en Thuringe, mort à Racovie le 14 décembre, en 1622, est auteur d'un traité contre la divinité de J. C., intitulé : *De Divinitate J. C.*, 1608, in-4°, traduit en polonois, en allemand & en flamand, & plusieurs fois ré-

luté,

futé, particulièrement par Jean Cloppenburg, dans son ouvrage *Anti-Smalcius*, Francker, 1652, in-4°.

SMERDIS, fils de Cyrus, fut tué par ordre de Cambyse, son frere, qui mourut quelque tems après, vers l'an 524 avant J. C. Alors un Mage de Perse prit le nom de Smerdis, & faisant accroire qu'il étoit frere de Cambyse, parce qu'il lui ressembloit beaucoup, il se mit sur le trône: mais il prit tant de précautions pour cacher sa fourberie, que cela même la découvrit. Il se forma un complot, environ 6 mois après son usurpation, entre sept des principaux seigneurs de Perse, du nombre desquels étoit Darius, fils d'Hystaspes, qui régna après la mort de Smerdis. Cet usurpateur fut tué par les conjurés, & sa tête fut exposée au bout d'une lance.

SMIT, voyez SCHMIT, SCHMITH, SCHMIT & SMITS.

SMITH, (Thomas) né en 1512 dans la province d'Essex, & mort en 1577, fut secrétaire-d'état, sous le regne d'Edouard VI, & sous celui de la reine Elizabeth, qui l'employa en diverses ambassades & négociations importantes. On a de ce politique: I. Un *Traité touchant la République d'Angleterre*, in-4°, qu'on ne lit guère. II. *Inscriptiones Græcæ Palmyrenorum*, in-8°. III. *De Moribus Turcarum*, Oxford, 1672, in-12. IV. *De Druidum moribus*, in-8°. Tous ces ouvrages sont remplis d'érudition. Le dernier est le plus rare.

SMITH, (Richard) théologien Anglois, fut élevé à l'épiscopat par le pape Urbain VIII,

Tome VIII.

sous le titre d'évêque de Chalcedoine, & envoyé en Angleterre en 1625. N'ayant pas assez ménagé les Religieux qui étoient dans ce royaume, il souleva contre lui les Catholiques. Smith fut obligé l'an 1628 de se retirer en France. Deux Jésuites, Knot & Floïd, publièrent deux *Ecrits contre le droit que les Evêques prétendoient avoir d'approuver les Réguliers*: droit que Smith avoit vainement réclamé en Angleterre. Ces deux livres furent censurés par Gondi, archevêque de Paris, par la Sorbonne, & par le clergé de France, qui manda les Jésuites & les obligea de les désapprouver. Malgré ce désaveu, le P. Floïd opposa deux autres ouvrages à ces censures. C'est à cette occasion que l'abbé de S. Cyran fit, avec l'abbé de Barcos son neveu, le gros livre, intitulé: *Petrus Aurelius*. Rich. Smith, qui avoit occasionné ces disputes, mourut à Paris en 1655. — Il y a eu un autre Richard SMITH, qui publia en 1550, contre Pierre Martyr, un écrit intitulé: *Diatriba de hominis justificatione* in-8°.

SMITH, (Jean) est un des premiers & des plus excellents graveurs en maniere noire. Il étoit Anglois, & mourut à Londres dans un âge avancé, au commencement de ce siècle. On a de lui beaucoup de *Portraits*, & des *Effets de Nuit* propres à son genre de gravure, rendus avec beaucoup d'intelligence. *La Magdelene à la lampe*, d'après Scalken, est un de ses plus beaux ouvrages. Scalken étoit son peintre favori.

Q

SMITS, (Guillaume) né à Kevelaer dans la Gueldre Prussienne, en 1704, se fit Récollet, & s'appliqua avec le plus grand succès à l'étude de l'Écriture-Sainte, sur laquelle il publia d'excellens *Commentaires* en plusieurs volumes in-8°. On y remarque, outre une grande connoissance des langues, une critique judicieuse & orthodoxe, beaucoup de zèle contre les faux hermeneutes, les mesquineries grammaticales des Buxtorfs & d'autres massorettes, un talent distingué pour venger les anciennes versions des atteintes de la témérité ou de l'ignorance. Afin de perpétuer dans son ordre une étude si importante, il établit à Anvers un *Musée de Philologie sacrée* (voy. VAN HOVE). Il mourut dans cette ville, le 1 décembre 1770, âgé de 67 ans.

SMOLLET, (Thomas) né à Cameron en Écosse en 1720, s'appliqua d'abord à la médecine, exerça fort peu de tems cette profession, & ne publia en ce genre qu'un *Traité sur les Eaux de Bath*, 1752. Mais il écrivit beaucoup sur l'histoire, la littérature, fit des romans & des piéces de théâtre. I. *Histoire complete d'Angleterre, depuis l'invasion de Jules-César, jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle en 1748*, Londres, 1757, 4 vol. in-4° en anglois: ouvrage que M. Targe a traduit en françois, Orléans, 1759-1764, 19 vol. in-12. Le traducteur l'a enrichi de notes instructives, où il redresse souvent les erreurs & les préventions de l'auteur. Il a même donné une *Continuation* jusqu'au traité de Paris, 1763,

Londres, 1768, 5 vol. in-12. Smollet ne fait point dissimuler sa haine contre l'Église Catholique, il l'étend jusqu'à l'apôtre S. Augustin, auquel l'Angleterre doit les lumiéres du Christianisme & l'abolition des mœurs barbares. II. *Recherches critiques*, Journ. littéraire, depuis 1755 jusqu'en 1763. III. *Abrégé de l'Histoire des Voyages*, par ordre chronologique, 7 vol. in-12. L'ouvrage dont celui-ci est l'abrégé, avoit été publié en anglois à Londres, par une société de gens-de-lettres. IV. Les romans *Roderic Randon*, 1748, 2 vol. in-12; *Williams Pickle*, 1751, 4 vol.; ils ont été traduits l'un & l'autre en françois; *Ferdinand, comte de Fathon*, & plusieurs autres. V. *Regicide* (Charles I), tragédie; les *Représailles*, comédie. Il a aussi traduit en anglois *Télémaque*, *Gilblas*, *Dom Quichotte*. Cet écrivain est mort en Italie le 21 octobre 1771.

SNELL DE ROYEN, (Rodolphe) *Snellius*, philosophe Hollandois, né à Oudewater en 1547, fut professeur en hébreu & en mathématiques à Leyde, où il mourut en 1613. On a de lui plusieurs ouvrages sur la géométrie, & sur toutes les parties de la philosophie, qui ne sont plus d'aucun usage. — Son fils, Willebrod SNELL de Royen, né à Leyde en 1591, succéda à son pere en 1613 dans la chaire de mathématiques, & mourut à Leyde en 1626, à 35 ans. C'est lui qui a découvert le premier la vraie loi de la réfraction: découverte qu'il avoit faite avant Descartes, comme Huyghens nous l'assure. Il en-

treprit aussi de mesurer la terre , par une suite de triangles , semblable à celle qu'ont employée depuis Picard & Cassini ; mais on fait que tous ces mesurages ont jusqu'ici assez mal réussi : la terre ne peut être mesurée sans que l'on sache l'étendue de chaque degré dans la direction du méridien ; or cela ne se fait pas : les voyages de divers mathématiciens , leurs calculs & leurs raisonnemens opposés n'ont fait que constater l'incertitude où nous sommes sur ce point (voyez les *Observ. Philos.*, pag. 29 , & l'art. **CONDAMINE**). Snell est auteur d'un grand nombre de savans ouvrages de mathématiques , dont les plus connus sont : I. *L'Erasthenes Batavus, sive de Terra ambitu, ejusque vera quantitate*. II. *Le Cyclometrium, sive de circuli dimensione.*, 1621, in-4°. III. *Tiphis Batavus, sive de Navium cursibus & re navali*, 1624, in-4°, &c. IV. Traduction en latin des ouvrages de Stevin, Amsterdam, 1608, in-fol. Ils prouvent beaucoup en faveur de ses talens, & l'on y découvre des vues dont des savans plus bruyans que lui se sont fait honneur sans le citer.

SNELLAERTS, (Dominique) né à Anvers en 1650, fit ses études avec un succès distingué dans l'université de Louvain, où il enseigna la philosophie & les langues, fut chanoine de la cathédrale de Gand & ensuite d'Anvers, & mourut dans cette dernière ville le 3 mars 1720. Son principal ouvrage est *Annotationes in Sanctum Jesu Christi Evangelium*, Anvers, 1724, in-4°. Commentaire écrit d'un style un peu

pesant, mais assez pur : il y a de fort bonnes choses, mais presque rien qu'on ne trouve ailleurs. Il a laissé beaucoup de manuscrits, nommément un *Traité en faveur de la validité des ordinations angloises*, matière qu'il n'avoit pas bien approfondie, & dont il avoit en mourant défendu l'impression. Voyez **COURAYER**.

SNORRO, (*Sturlesonius*) illustre Islandois, d'une ancienne famille, fut ministre d'état du roi de Suede, & de trois rois de Norwege. Une sédition l'obligea de se retirer en Islande, dont il fut gouverneur ; mais en 1241, Gyflurus, son ennemi, le força dans son château, & le fit mourir. On a de lui : I. *Chronicon Regum Norvegorum*, qui est utile pour cette partie de l'histoire du monde. II. Histoire de la philosophie des Islandois, qu'il a intitulée : *Edda Islandica*. Mallet l'a traduite en françois à la tête de son *Histoire de Danemarck*, 1756, 3 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12. Nous en avons une édition par Resenius, Havnau, 1665, in-4°.

SNOY, (Renier) né à Ter-Gouw en Hollande, vers l'an 1477, alla étudier en médecine à Bologne, où il prit le bonnet de Docteur. De retour dans sa patrie, il exerça la médecine. Charles-Quint le chargea de quelques commissions auprès de Christiern II, roi de Danemarck, retiré en Zélande, & à la cour de Jacques IV, roi d'Ecosse. Il mourut à Ter-Gouw, le 1 août 1537. On a de lui : I. *Le Psautier de David* avec des paraphrases en latin. Cet ouvrage, quoiqu'im-

primé plusieurs fois & traduit en plusieurs langues, est une preuve que Snoy n'entendoit rien dans la critique, ni dans l'antiquité sacrée. II. Une *Histoire de Hollande en XIII Livres*, en latin, Rotterdam, 1620, in-folio. Swertius l'a insérée dans ses *Annales rerum Belgicarum*. C'est une chronique qui ne renferme guere que des séditions, des batailles & des sieges. Elle finit à l'an 1519. Renier Snoy a encore fait quelques ouvrages sur la morale & la médecine. — Il ne faut pas le confondre avec Lambert SNOY, né à Malines en 1574, mort vers l'an 1638, qui a beaucoup travaillé à l'histoire généalogique des Pays-Bas. Butkens en a profité dans ses *Trophées du Brabant*; — Ni avec Théodoric SNOY ou SONOI. Voyez ce dernier mot.

SNYDERS, (François) peintre & graveur, né à Anvers en 1587, mort dans la même ville en 1657, s'étoit d'abord consacré à peindre uniquement des fruits; mais son goût le porta encore à représenter des animaux; personne ne l'a surpassé en ce genre. Ses Chasses, ses Paysages & ses tableaux où il a représenté des Cuisines, sont aussi fort estimés. Sa touche est légère & assurée, ses compositions riches & variées, & son intelligence des couleurs donne un grand prix à ses ouvrages. Quand les figures étoient un peu grandes, Snyder avoit recours au pinceau de Rubens ou de Jacques Jord ns. Rubens à son tour recour^{oit} quelquefois à Snyder, pour peindre le fond de ses tableaux. Les touches de ces

grands maîtres se confondent & paroissent être de la même main. Snyder a gravé un *Livre d'Animaux* d'une excellente maniere; on a aussi gravé d'après lui.

SOAN, (Jean) Jésuite Japonois, nommé communément Jean de Gotto, parce qu'il étoit de ce royaume, fut mis à mort pour la foi chrétienne, avec Paul Miki, & Jacques Kifai, également Japonois & Jésuites, sous la persécution de Taicosama, l'an 1596. Un enfant de 12 ans qui voulut participer à la même couronne, & plusieurs Religieux de l'ordre de S. François, moururent également étendus en croix & percés avec des lances. Ils furent canonisés en 1597 par le pape Clément VIII. Ce furent là les prémices de cette multitude incroyable de martyrs qui illustrerent par leur foi & leur sang cette nouvelle Eglise: *Primitia martyrum apud Japonia gentes*, comme dit l'Eglise, dans l'office des trois premiers.

SOANEN, (Jean) fils d'un procureur au présidial de Riom en Auvergne, & de Gilberte Sirmond, niece du savant Jacques Sirmond, Jésuite, naquit à Riom en 1647. Il entra en 1661 dans la congrégation de l'Oratoire à Paris, où il prit le P. Quesnel pour son confesseur. Au sortir de l'institution, il enseigna les humanités & la rhétorique dans plusieurs villes de province. Consacré au ministère de la chaire pour lequel il avoit beaucoup de talent, il prêcha à Lyon, à Orléans, à Paris, & à la cour, les Carêmes de 1686 & de 1688. On récompensa ses succès par l'évêché

de Senez, en 1695. Son économie le mit en état de faire beaucoup de charités. Un pauvre s'étant présenté, & l'évêque ne se trouvant point d'argent, il lui donna sa bague; action qui fit beaucoup de bruit, & qu'une charité circonspecte eût peut-être évitée. La Bulle *Unigenitus* lui ayant paru un *Décret monstrueux*, il en appella au futur concile, & publia une *Instruction Pastorale*, dans laquelle il s'élevoit avec force contre cette constitution. Le cardinal de Fleury, voulant faire un exemple d'un prélat quesneliste, profita de cette occasion pour faire assembler le concile d'Embrun, tenu en 1727. Le cardinal de Tencin y présida. Soanen y fut condamné, suspendu de ses fonctions d'évêque & de prêtre, & exilé à la Chaise-Dieu en Auvergne, où il mourut en 1740, âgé de 92 ans. Les Quésnelistes en ont fait un Saint. Sa retraite fut fort fréquentée; on le visitoit & on lui écrivoit de toutes parts. Il signoit ordinairement: *Jean, évêque de Senez, prisonnier de J. C.*, ignorant sans doute que la première vertu des disciples de J. C. est une humilité d'esprit & une soumission sincère aux décisions de son Eglise. On a de lui: I. *Des Instructions Pastorales*. II. *Des Mandemens*. III. *Des Lettres*, imprimées avec sa *Vie*, en 2 vol. in-4^o, ou 8 vol. in-12, 1750. Ce recueil auroit dû être élagué pour l'honneur du prélat, même considéré comme écrivain; mais ceux qui le faisoient, croyoient tout précieux. On a imprimé sous son nom, en 1767, 2 vol.

in-12 de *Sermons*; mais quelques-uns doutent qu'ils soient de lui.

SOARDI, (Victor-Amédée) né d'une famille distinguée de Turin, dont son pere étoit gouverneur, eut pour parrain le roi Victor-Amédée, & reçut une excellente éducation qui le fit entrer dans le monde avec beaucoup de connoissances & d'avantages. Il excelloit dans plusieurs arts, sur-tout dans les exercices militaires, & se trouvoit de toutes les compagnies brillantes où il étoit estimé & recherché. Un jour, fatigué des divertissemens du carnaval, de retour chez lui il réfléchit sur la frivolité & la pénible jouissance de ces plaisirs, fit une retraite chez les Peres de la Mission, & pour se soustraire à la sollicitation de ses parens, alla s'engager à Paris dans la congrégation de S. Lazare en 1735. Il tourna dès lors tout l'effort de son génie vers la Religion, & enseigna la théologie au séminaire de S. Firmin, travaillant en même tems à un ouvrage profond & très-important à la hiérarchie de l'Eglise, intitulé: *De Supremâ Romani Pontificis auctoritate hodierna Ecclesiæ Gallicanæ doctrina*, Avignon, 1747, 1 vol. in-4^o, dont M. de Bui-ninck, conseiller de l'électeur Palatin, a donné une nouvelle édition. Heidelberg, 1793, avec une Préface intéressante & une Epître dédicatoire au pape Pie VI. Dans ce livre plein d'érudition & d'une sage critique, Soardi montre que la doctrine actuelle du clergé de France n'est point du tout opposée, mais au contraire très-

favorable à l'autorité du pape, & que, dans la pratique surtout, ce clergé semble regarder la fameuse déclaration de 1682 comme non avenue. Un observateur rapprochant l'époque de la déclaration avec celle de la révolution, voit dans les événemens un contraste qui prête plus d'une matière à des réflexions utiles. Il voit après la révolution d'un siècle, le respectable clergé du royaume très-chrétien, persécuté, dépouillé, exilé par les suites de ce même richérisme, auquel peut-être sans le vouloir & sans s'en douter, il avoit cru devoir accorder quelque chose dans des tems difficiles, par déférence pour les volontés d'un monarque absolu, & les instances d'une magistrature qui n'avoit pas encore dévoilé tout le plan de ses opérations. Il voit ce même clergé se jeter sans réserve entre les bras du chef de l'Eglise; demander, attendre ses décisions, les accepter comme des décrets irréfragables, les prendre pour fondement des instructions adressées aux peuples, & de la juste réclamation de leurs sièges envahis; promener la profession pratique de cette doctrine dans toutes les régions de l'Europe, confondre par les paroles, les écrits, l'exemple, & l'aspect seul de leurs personnes, les richéristes des pays étrangers; effacer, ou si l'on veut, expier toutes les traces d'une Déclaration qui peut-être avec d'autres causes a concouru pour sa part à préparer la démocratie acéphale qui désole l'Eglise de France (voy. INNOCENT XII & SFONDRATI). Le parlement

de Paris, puissamment sollicité par les amis d'un prélat accusé par l'auteur d'avoir altéré la *Défense de la Déclaration du Clergé* par Bossuet, a supprimé l'ouvrage de Soardi par un arrêt du 25 juin 1748; mais il n'a sans doute pas prétendu déroger par-là aux très-bonnes raisons de l'auteur (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 décembre 1790, p. 541), » En général, » dit un critique, on ne peut » regarder comme étant réellement & totalement de Bossuet, que les ouvrages imprimés de son vivant: parce que les papiers de ce grand homme ont passé par les mains des Bénédictins Jansénistes des Blancmanteaux, qui les tenoient de l'évêque de Troyes, dévoué à la secte » (voyez le QUEUX). Le style de Soardi est clair, pur, attachant. Il mourut à Avignon en 1752.

SOARÉ, (Cyprien) *Soarius*, Jésuite-Espagnol mort à Placentia en 1593 à 70 ans, est auteur d'une *Rhétorique* en latin à l'usage des collèges, pleine de bonnes règles, & d'exemples cités avec choix. On en a un *Abrégé*, Paris, Cramoisi, 1674, in-12.

SOAREZ, (Jean) évêque de Conimbre & comte d'Arganel, de l'ordre des Augustins, parut avec éclat au concile de Trente, & mourut en 1580. On a de lui des *Commentaires* sur les *Evangelies de S. Matthieu, de S. Marc & de S. Luc.*

SOBIESKI, (Jean) roi de Pologne, & l'un des plus grands guerriers du 17^e siècle, obtint les places de grand-maréchal & de grand-général

du royaume. Il les illustra par ses conquêtes sur les Cosaques & sur les Tartares, & par ses victoires sur les Turcs. Il gagna sur eux la célèbre bataille de Choczin, le 11 novembre 1673. Les ennemis y perdirent 28,000 hommes. Ses grandes qualités lui méritèrent la couronne de Pologne en 1674. Son courage parut avec gloire au siège de Vienne en 1683 (voyez CHARLES V de Lorraine). Il répandit tellement la terreur dans le camp ennemi, que le grand-visir se retira précipitamment avec son immense armée, sans presque livrer de combat. Sobieski, avant de descendre la montagne de Culenberg, avoit mis son armée en prière, & servi lui-même la Messe dans l'église des Camaldules, priant tout le tems, les bras étendus en forme de croix. *C'est-là*, a dit un guerrier chrétien, *que le grand-visir a été battu*. Les Turcs abandonnerent leurs tentes, leurs bagages, & jusqu'au grand étendard de Mahomet, que le vainqueur envoya au pape. Il écrivit à la reine sa femme, qu'il avoit trouvé dans les tentes la valeur de plusieurs millions de ducats. On connoit assez cette lettre, dans laquelle il lui dit: » Vous ne direz pas de moi ce » que disent les femmes Tar- » tares, quand elles voient » entrer leurs maris les mains » vides : *Vous n'êtes pas un » homme, puisque vous reve- » nez sans butin* ». Le lendemain 13 septembre, Sobieski fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale, & l'entonna lui-même. Cette cérémonie fut suivie d'un sermon, dont le prédicateur prit pour texte : Il

fut un homme envoyé de Dieu, nommé Jean; paroles qui avoient été déjà appliquées à un empereur de Constantinople, & à Don Juan d'Autriche, après la victoire de Lépante. Ce prince mourut en 1696, regretté des Chrétiens, dont il étoit un des plus heureux défenseurs. Il avoit cependant plutôt cette ardeur de guerre qui étourdit & renverse l'ennemi consterné, que ce courage réfléchi qui se joue de l'art & de la force. A la journée de Barakan, peu après le siège de Vienne, ayant attaqué les Turcs sans vouloir attendre les Impériaux, ses troupes furent très-maltraitées, & eussent été entièrement défaits sans le duc de Lorraine, qui rétablit l'ordre & ramena la victoire. Il parloit presque toutes les langues de l'Europe, & avoit autant d'esprit que de bravoure, & de zèle pour la Religion, qu'il aimoit & pratiquoit avec ardeur. L'abbé Coyer a écrit son *Histoire* en 3 vol. in-12. L'auteur en faisoit plus de cas que les Lecteurs; il y avoit cependant de quoi la rendre intéressante pour tout le monde.

SOCIN, (*Marianus*) naquit à Sienna en 1401, & professa le droit canon dans sa patrie, avec un succès qui lui mérita l'estime de Pie II. Il mourut en 1467. — Son fils, Barthélemi SOCIN, mort en 1507, à 70 ans, professa le droit dans plusieurs universités d'Italie, & laissa des *Consultations*, imprimées à Venise avec celles de son pere, en 1579, en 4 vol. in-fol.

SOCIN, (*Lélie*) auteur de la secte Socinienne, ou, si l'on

veut, restaurateur de la secte Arienne, arriere-petit-fils de Marianus Socin, naquit à Sienne en 1525, & fut destiné par son pere à l'étude du droit. Le système des Protestans qui réduisoit tout à l'écriture-Sainte, expliquée par l'esprit privé, enhardit Socin à pousser la réforme plus loin, & quelque tort qu'il eût dans la chose même, il faut convenir que le principe supposé, il raisonnoit juste (voyez KAPRINAI, LENTULUS, MÉLANCHTHON, SERVET, VORSTIUS). Il assista en 1546 à une conférence tenue à Vicence, où la destruction du Christianisme fut résolue (voyez OCHIN), & concentra ses efforts à renouveler l'arianisme, & à sapper la Religion par ses fondemens, en attaquant la Trinité & l'Incarnation. Il soutint néanmoins la Préexistence du Verbe & son éternité, ainsi que celle du St.-Esprit, contre lesquelles son neveu (voyez l'article suivant) ne tarda pas à s'élever. Du reste, il dogmatisa d'abord avec réserve. Calvin lui donna de bons conseils à ce sujet en 1552. Socin profita de ces avis, & plus encore du supplice de Servet. Il ne découvrit ses erreurs qu'avec beaucoup d'artifices & de précautions. Il fit un voyage en Pologne vers 1558, & mourut à Zurich le 16 mars 1562. On a de lui quelques Ecrits, pleins de subtilités dialectiques (voyez CRELLIUS). A l'entendre, le dogme de la Trinité ne seroit qu'un assemblage de mots sans idées, tandis que la Foi Chrétienne ne présente pas de mystere qui soit défini d'une maniere plus précise & plus

assurée contre toutes les erreurs. On ne peut rien dire de plus ou de moins, sans qu'on apperçoive l'écart. Si l'hérétique veut se déguiser, s'il cherche à s'envelopper, le théologien catholique le poursuit dans tous les faux-fuyans, le serre de près, & ne quitte pas prise qu'il ne se soit expliqué nettement pour ou contre la vérité révélée. La doctrine de la Trinité n'est donc pas un composé de mots, mais un assemblage de vérités bien exprimées, dont il résulte des idées précises, malgré la profondeur du mystere qu'elles représentent. » Il ne faut pas demander toujours, dit le célèbre Leibnitz, ce que j'appelle des notions adéquates, & qui n'enveloppent rien qui ne soit expliqué; puisque même les qualités sensibles, comme la chaleur, la lumière, la douceur, ne nous sauroient donner de telles notions. Ainsi convenons que les mysteres reçoivent une explication; mais cette explication est imparfaite. Il suffit que nous ayons quelque intelligence analogique d'un mystere tel que la Trinité & l'Incarnation, afin qu'en les recevant nous ne prononcions pas des paroles destituées de sens. Mais il n'est pas nécessaire que l'explication aille aussi loin qu'on pourroit le souhaiter, c'est-à-dire, qu'elle aille jusqu'à la compréhension & au comment. » *Disc. sur la conformité de la Foi avec la Raison.*

SOCIN, (Fausse) neveu du précédent, un des grands promoteurs de la secte qui porte

ce nom, naquit à Sienne en 1539. Il fut gâté de fort bonne heure aussi-bien que plusieurs de ses parens, par les lettres de son oncle; & pour éviter les poursuites de l'Inquisition, il se retira en France; nouvelle preuve que c'est à ce tribunal que l'Italie & l'Espagne doivent la tranquillité dont elles ont joui, tandis que l'état politique & religieux du reste de l'Europe étoit ébranlé par les nouvelles sectes. Lorsqu'il étoit à Lyon, n'étant âgé que de 20 ans, il apprit la mort de son oncle, & alla recueillir ses papiers à Zurich. De là il passa en Italie, où il demeura 12 ans à la cour du duc de Florence, quitta ce séjour & se fixa à Bâle pendant 3 ans, publia peu après son ouvrage *De Jesu Christo Salvatore*; se retira en 1579 en Pologne, y composa le livre *De Magistratu* contre Jacques Paléologue, ce qui lui attira des affaires qui l'obligèrent de quitter Cracovie, & de se réfugier chez un seigneur Polonois. Il se maria & perdit sa femme en 1587, retourna ensuite à Cracovie, où le peuple irrité contre lui pilla ses manuscrits & son meuble en 1598; & ne lui eût pas fait un sort bien favorable, s'il n'eût eu le bonheur de s'échapper. Il se retira enfin à Luclavie, & dogmatisa avec une liberté sans frein, renchérissant même sur les erreurs de son oncle. Il prétendoit que les Ariens avoient trop donné à J. C., & nia nettement la Préexistence du Verbe. Il étoit forcé d'avouer que l'Écriture donne le nom de Dieu à J. C.; mais il disoit que ce n'étoit pas dans le même sens qu'au Pere;

& que ce terme, appliqué à J. C., signifie seulement que le *Pere*, seul Dieu par essence, lui a donné une puissance souveraine sur toutes les créatures, & l'a rendu par-là digne d'être adoré des anges & des hommes. Ceux qui ont lu ses écrits, savent quelle violence il a été contraint de faire à l'Écriture pour l'ajuster à ses erreurs, & détruire un mystère sur lequel repose tous les dogmes des Chrétiens, & dont la connoissance, bien loin de vexer l'esprit par l'impossibilité de l'expliquer par des idées humaines, devient une source de lumieres en nous instruisant plus particulièrement de l'essence & des propriétés de la nature divine. » Si en » Dieu il n'y avoit qu'une per- » sonne, dit un théologien de » ce siecle, peut-être qu'on » disputeroit davantage, & » que les esprits contentieux » s'accorderoient moins de » ce dogme que de celui de la » Trinité. Les Juifs, qui ne » reconnoissent pas la Trinité, » ne peuvent expliquer un » grand nombre de passages de » l'Ancien-Testament, sur les- » quels ils se tourmentent beau- » coup. Philon dit que Dieu » seul peut comprendre le sens » de cette espece de consulta- » tion qu'on lit dans la Gènesé: » *Faciamus hominem ad imagi- » nem & similitudinem nostram.* » Quelques auteurs ont ob- » servé que l'ignorance de ce » mystère a produit plusieurs » contestations & un grand » nombre d'erreurs parmi les » philosophes de l'antiquité. » Ces raisonneurs ne pouvoient » se figurer que Dieu, de » toute éternité, ait pu être

» heureux sans rien produire,
 » & sans chercher une diver-
 » sion à sa solitude, & à son
 » prétendu ennui. Cette idée
 » étoit ridicule sans doute,
 » mais la connoissance de la
 » Trinité les en auroit guéris;
 » Aristote n'auroit point placé
 » la complaisance de Dieu dans
 » l'éternité du monde, ni Dé-
 » mocrite dans des courses
 » continuelles après les atômes,
 » ni Héraclide dans les diffé-
 » rens plans de la création, ni
 » Pythagore dans une multi-
 » tude infinie d'amours trans-
 » formés en une unité simple,
 » ni Hermogène dans l'éter-
 » nité d'une matière préexis-
 » tante, ni les Thalmudistes
 » dans la production & l'anéan-
 » tissement successifs de plu-
 » sieurs mondes. Toutes ces
 » imaginations s'évanouissent
 » par les leçons de la foi, qui
 » nous apprend que le Fils fait
 » de toute éternité l'objet des
 » complaisances du Père, que
 » le Saint-Esprit est le lien qui
 » les unit, & en même tems
 » une personne subsistante;
 » que malgré l'unité de nature,
 » la multiplicité des personnes
 » forme en Dieu une espèce
 » de société essentielle, indi-
 » visible, ineffable, aussi in-
 » time que lui-même. Delà
 » l'attachement que Platon a
 » marqué pour ce dogme su-
 » blime, dont il paroît néan-
 » moins n'avoir pas eu des
 » idées fort précises ». Socin
 » anéantit la Rédemption de J. C.,
 » & réduit ce qu'il a fait pour
 » sauver les hommes, à leur
 » avoir enseigné la vérité, à
 » leur avoir donné de grands
 » exemples de vertu, & à avoir
 » scellé sa doctrine par sa mort.

Le péché originel, la grâce,
 la prédestination passent chez
 cet impie pour des chimères.
 Il regarde tous les Sacremens
 comme de simples cérémonies
 sans aucune efficacité. Il prend
 le parti d'ôter à Dieu les attri-
 buts qui paroissent choquer la
 raison humaine, & il forme un
 assemblage d'opinions qui lui
 semblent plus raisonnables,
 sans se mettre en peine si quel-
 qu'un a pensé comme lui depuis
 l'établissement du Christia-
 nisme. Il mourut en 1604, dans
 le village de Luclavie, près
 de Cracovie, où il s'étoit retiré
 pour se dérober aux poursuites
 des Catholiques & des Protes-
 tans réunis contre un ennemi
 commun. Il étoit dans sa 65^e.
 année. La secte socinienne, bien
 loin de mourir ou de s'affaiblir
 par la mort de son chef, devint
 considérable par le grand nom-
 bre de personnes de qualité &
 de savans qui en adoptèrent les
 principes. Les Sociniens furent
 assez puissans pour obtenir dans
 les diètes de Pologne la liberté
 de conscience; mais divers ex-
 cès qu'ils commirent contre la
 Religion & l'État, les firent
 enfin chasser en 1658. Les cen-
 dres de Socin furent déterrées,
 menées sur les frontières de la
 petite Tartarie, & mises dans
 un canon, qui les envoya dans
 le pays des infidèles. Les Socin-
 niens fugitifs se retirèrent en
 Transylvanie. Ils sont fort dé-
 chus; en 1778 toute la secte
 concentrée dans cette province
 ne passoit pas les 600 têtes. Mais
 si on considère que le déisme est
 une branche très-naturelle de
 cette hérésie, que l'athéisme
 moderne (si on en croit le
 Dictionnaire Encyclopédique)

en découle d'une maniere également sûre (voyez SERVET); on croira que cette hérésie est une des plus fécondes & des plus redoutables qui aient jamais existé: d'ailleurs, Lélie Socin & le fameux Ochin assistèrent avec d'autres Sociniens à la fameuse conférence de Vicence en 1546, où se forma contre le Christianisme une conjuration, dont nous ne voyons que trop les effets. Avant que l'on eût fait les recueils des livres qui sont dans la *Bibliothèque des Freres Polonois* (nom donné aux Sociniens en Pologne), il étoit difficile de recouvrer les ouvrages de Fauste Socin. Mais ils ont été imprimés à la tête de cette *Bibliothèque*, qui est en 9 tomes in-fol. 1656 & suiv.

SOCOLOVE, (Staniflas) théologien Polonois, chanoine de Cracovie, & prédicateur du roi Etienne Battori, mourut en 1619, avec la réputation d'un savant. On a de lui des *Commentaires* sur les trois premiers Evangélistes, & d'autres ouvrages de controverse & de morale. Le plus estimé de tous est une *Traduction* de Jérémie, patriarche de Constantinople, sous ce titre: *Censura Ecclesie Orientalis de precipuis nostri seculi Hæreticorum dogmatibus, à greco in latinum conversa, cum annotationibus*, Cracovie, 1582, in-fol.

SOCRATE, fils d'un sculpteur nommé Sophronisque & d'une sage-femme, appelée Panagerete, naquit à Athenes l'an 469 avant J. C. Il s'appliqua d'abord à la profession de son pere, & l'histoire fait mention de trois de ses statues re-

présentant les Graces. Criton, ravi de la beauté de son esprit, l'arracha de son atelier pour le consacrer à la philosophie, qu'il apprit sous le célèbre Archelaüs. Le jeune philosophe porta les armes comme tous les Athéniens, & se trouva à plusieurs actions. Il est difficile de porter plus loin qu'il le fit, l'affectation du mépris des richesses. Voyant la pompe & l'appareil que le luxe étaloit dans certaines cérémonies, & la quantité d'or & d'argent qu'on y portoit: *Que de choses*, disoit-il, en se félicitant lui-même fastueusement sur son état, *que de choses dont je n'ai pas besoin!* car les vertus & les actions des philosophes ne sont rien à leurs propres yeux, s'ils n'en parlent pas avec emphase, & si elles ne servent pas à contester leur supériorité sur les autres hommes. *Si j'avois de l'argent*, dit-il un jour dans une assemblée de ses amis, *j'aurois acheté un manteau*. Il se piquoit cependant d'être propre sur lui & dans sa maison. Il dit un jour à Antisthene, qui affectoit de se distinguer par des habits sales & déchirés, qu'à travers les trous de son manteau & de ses vieux haillons, on entrevoyoit beaucoup de vanité. Une des qualités par lesquelles Socrate cherchoit le plus à s'illustrer, étoit une grande tranquillité d'ame. Un esclave ayant excité en lui quelque émotion: *Je te frapperois*, lui dit-il, *si je n'étois pas en colere*. Un brutal lui ayant donné un soufflet, il se contenta de dire en riant: *Il est fâcheux de ne pas savoir quand il faut s'armer d'un casque*. Une autre fois, ses amis étant éton-

nés de ce qu'il avoit souffert, fans rien dire, un coup de pied d'un insolent: *Quoi donc! leur dit-il, si un âne m'en donnoit autant, le ferois-je citer en justice?* Un jour Xantippe sa femme, après avoir vomi contre lui toutes les injures dont sa colere étoit capable, finit par lui jeter un pot d'eau sale sur la tête. Il ne fit qu'en rire, & il ajouta: *Il falloit bien qu'il plût après un si grand tonnerre.* Il ne faut pas douter, au reste, que ses reparties n'aient été accompagnées d'un secret dépit très-vif (voyez *EPICTETE*). Le desir de se distinguer le portoit quelquefois à des actions ridicules. Comme le peuple sortoit un jour du théâtre, Socrate forçoit le passage pour y entrer. Quelqu'un lui demandant la raison de cette conduite: *C'est,* répondit-il, *ce que j'ai soin de faire dans toutes mes démarches, de résister à la foule:* espece de calembourg mis en action, qui annonce une tête peu saine. Il se tenoit debout des jours entiers dans l'attitude d'un homme rêveur, immobile, sans fermer les paupieres & sans détourner les yeux du même endroit. Il marchoit en plein hiver nu-pieds sur la neige. Après avoir gagné de la soif par les fatigues & les mouvemens qu'il se donnoit, il ne buvoit point, qu'il n'eût versé dans le puits la premiere cruchée d'eau qu'il en tiroit. Parmi ses disciples on distingue Alcibiade, Xénophon, Platon, &c. Ce ne seroit pas bien connoître Socrate, que d'oublier son démon, ou ce génie qu'il prétendoit lui servir de guide. Il en parloit souvent à ses disciples.

Des hommes superficiels; admirateurs stupides de tout ce qui vient des philosophes, ont voulu ici rechercher des métaphores aussi ridicules que mal fondées. Ce démon étoit, selon Socrate, un génie très-réel, dont il connoissoit, au rapport de Galaxidore, les avis par des éternuemens qui le prenoient lui ou ses amis, à droite ou à gauche. C'étoit adopter les contes des augures & des aruspices (voyez le traité anglois de M. Nares, *Essai sur le Démon de Socrate*, Londres, 1782). Quant aux principes de sa philosophie, il ne se piqua pas d'approfondir les mysteres de la nature, & c'est en quoi il montra de la prudence; car plus on approche des secrets de la nature, plus elle devient impénétrable. Il tourna ensuite toutes les vues de son esprit vers la morale, & la *Sette Ionienne* n'eut plus de physicien. Socrate prouve que l'homme ne pouvoit être heureux que par la justice, & par une vie pure; mais cette notion générale pour être bien développée & produire des effets proportionnés à son importance, demandoit des lumieres que le philosophe n'avoit pas. Il lui arriva cependant de dire des choses fort raisonnables; mais dans le tems qu'il instruisoit les autres, il ne veilloit pas sur lui-même. Il s'expliquoit avec une indiscretion qui tenoit de la révolte sur la religion & sur le gouvernement de son pays. Sa passion dominante étoit de régner sur les esprits, & d'aller à la gloire en affectant la modestie. Cette conduite lui fit beaucoup d'ennemis; ils enga-

gerent Aristophane à le jouer sur le théâtre. Le poëte leur prêta sa plume, & sa piece, pleine de plaisanteries fines & saillantes, accoutuma insensiblement le peuple à le mépriser. Il se présenta Anitus & Melitus, qui l'accuserent d'athéisme & de corrompre la jeunesse, au-lieu de l'instruire : quant à la premiere de ces accusations, voyez MELITUS; & pour ce qui est de l'autre, il faut convenir qu'elle n'est que trop analogue aux mœurs de ces anciens sages (voyez le chap. 1 de l'*Epit. aux Rom.* & divers articles des philosophes dans ce Dictionnaire). Lisias, qui passoit pour le plus habile orateur de son tems, lui apporta un discours travaillé, pathétique, touchant, & conforme à la situation, pour s'en servir auprès de ses juges. Socrate plein d'orgueil & de la ridicule suffisance, répondit que *ce discours étoit peu convenable à la grandeur d'ame & à la fermeté digne d'un sage.* Il défendit sa cause d'une maniere insultante. Il répondit à ses juges, qui lui laissoient le choix de la peine qu'il croyoit mériter : » Qu'il méritoit d'être nourri le reste » de ses jours dans le Prytanée, » aux frais de la république » ; honneur qui, chez les Grecs, passoit pour le plus distingué. Cette réponse révolta tellement tout l'aréopage, que l'on résolut sa perte comme celle d'un homme dangereux par un fanatisme d'orgueil capable de plus d'un excès. Quelqu'un étant venu lui annoncer qu'il avoit été condamné à mort par ses juges : *Et Eux*, répliqua-t-il, *l'ont été par la nature. On or-*

onna qu'il boiroit du jus de ciguë. Il but la coupe avec cette ostentation d'indifférence dont il avoit fait parade dans les différens événemens de sa vie ; ce fut l'an 400 avant J. C. Il étoit alors âgé de 70 ans. Ses dernieres paroles, malgré la présomptueuse application qu'il en faisoit à lui-même, sont remarquables, & ne plairont pas aux philosophes de nos jours. » Au sortir de cette vie s'ouvrent deux routes, dit-il, » l'une mene à un lieu de supplices éternels, les ames qui se sont souillées ici-bas par des plaisirs honteux & des actions criminelles ; l'autre » conduit à l'heureux séjour des dieux, celles qui se sont contentées de servir sur la terre, & qui dans des corps humains ont mené une vie divine ». Après ces belles paroles, Socrate oubliant sa gravité & sa constance, qui chez tous les philosophes n'ont qu'un tems, ordonna à ses amis de sacrifier un coq à Esculape. Malgré ce dénouement, tout au moins ridicule, & tant d'autres anecdotes de sa vie, Socrate a passé pour un modele de vertu ; mais l'illusion n'a pas été générale. Platon l'accuse d'inconstance, Cicéron d'avarice, d'autres de friponnerie & d'adultere. Aristophane nous apprend qu'il marchoit avec autant d'orgueil que d'ostentation, lançant de tous côtés des regards menaçans. Il répétoit sans cesse, jusqu'à fatiguer tout le monde, qu'il ne savoit rien ; cependant il vouloit qu'on eût recours à lui comme à un oracle, semblable à ceux dont parle l'Écriture, qui malignement s'humilient, &

dont le cœur est rempli de mensonge. Que dire de son libertinage jamais assouvi ? Quoiqu'il eût deux femmes, il voyoit des courtisannes, & principalement une certaine Théodora. Il s'enivroit fréquemment. Son amour pour Alcibiade, l'homme le plus libertin de son siècle, le rendoit méprisable aux yeux des gens les moins délicats sur l'article des mœurs. L'abbé Fraguier a fait de vains efforts pour le justifier sur ce point. Après cela il faut convenir que si Socrate a été déclaré l'homme le plus sage de la Grèce par l'oracle d'Apollon, il n'a pu être déclaré tel que par l'oracle du mensonge, ou qu'il n'y avoit point un vrai sage dans toute la Grèce (voyez COLLIUS, EPICTETE, LUCIEN, SENEQUE, SOLON, STILPON, ZENON, &c.) Cependant les Athéniens toujours volages & agités par l'amour de la nouveauté, se tournerent bientôt contre les accusateurs de Socrate (révolution ordinaire chez ce peuple; voyez ARISTIDE, PHOCION, &c.), & joignant la folie à l'inconstance, lui éleverent une statue de bronze, & lui dédièrent une chapelle comme à un demi-dieu. On a de lui quelques Lettres, recueillies par Allatius, avec celles des autres philosophes de sa secte, Paris, 1637, in-4°.

SOCRATE, le Scholaistique, naquit à Constantinople, au commencement du règne du grand Théodose, vers l'an 380. Il étudia la grammaire sous deux fameux professeurs païens, & fit des progrès qui annonçoient beaucoup de talens. Il s'appliqua à l'Histoire Ecclésiastique, &

entreprit de continuer celle d'Eusebe de Césarée, en reprenant à l'Arianisme, qu'Eusebe n'avoit touché que fort légèrement. L'Histoire de Socrate, divisée en VII livres, commence à l'an 306, & finit en 439; ainsi elle renferme ce qui s'est passé pendant 134 ans. Son style n'a rien de beau ni de relevé. Quoiqu'il proteste qu'il s'est donné beaucoup de peine pour s'instruire exactement de tous les faits qu'il rapporte, il y en a néanmoins plusieurs auxquels on ne peut ajouter foi (voyez PAPHNUCE). Il n'étoit que laïque, & peu versé dans les matières de théologie. Il parle souvent des Novatiens d'une manière avantageuse. Ce n'est pas qu'il fût engagé dans leur schisme; mais il faisoit trop de cas de leurs belles qualités apparentes. » Socrate, dit Tillemont, ne semble pas avoir » assez connu les coutumes & » la doctrine de l'Eglise; ce » qui seroit peut-être tolérable » dans un laïque, s'il n'avoit » voulu parler si souvent des » choses sur lesquelles il n'étoit » pas assez instruit, & même » en parler sur le ton d'un » censeur & d'un juge. C'est » pour cela que Photius assure » qu'il n'étoit point exact dans » le dogme... Socrate, dit » encore le même auteur, ne » semble pas avoir su distin- » guer les écrits & les per- » sonnes qui méritoient sa con- » fiance. C'est pour cela qu'il » se trouve tant de faussetés » dans son Histoire ». On ne dit pas en quelle année il mourut. On trouve son Histoire dans le Recueil des Historiens Ecclésiastiques de Valois, Cam-

bridge, 1720, 3 vol. in-fol. Christopherson l'a traduite en latin, & Cousin en françois. Voyez SOZOMENE.

SOËMIAS, (Julie) fille de Julius Avirus, & mere de l'empereur Héliogabale, étoit d'Apamée en Syrie. Julie Mammée, sa sœur, épousa l'empereur Septime-Sévère, & Soémias fut mariée à Varius-Marcellus. Devenue veuve de bonne heure, ainsi que sa sœur, Mafa leur mere les emmena l'an 217 à Emese. Ce fut par les intrigues de ces trois femmes qu'Héliogabale fut élu empereur en 218. Soémias & sa mere furent admises au sénat, où elles donnoient leur voix comme les autres sénateurs. Peu satisfaite de dominer dans cette assemblée auguste; Soémias forma un sénat composé de femmes, pour décider sur les ajustemens des dames Romaines. Ses folies & celles de son fils irritèrent les citoyens de Rome; on encouragea les Prétoriens à se soulever, & ils trancherent la tête à l'un & à l'autre en 222.

SOGDIEN, 2e. fils d'Artaxercès-Longue-main, ne put voir sans jalousie Xercès, son frere aîné, sur le trône de Perse; il le fit assassiner l'an 425 avant J. C., & s'empara de la couronne. Il ne jouit pas long-tems du fruit de son crime. Son regne ne fut que d'environ 7 mois.

SOHÈME, frere de Ptolomée, roi d'Iturée, fut élevé à la cour d'Hérode-le-Grand, qui lui avoit donné toute sa confiance. Ce roi, en partant pour aller faire la paix avec Auguste, après la bataille d'Actium, lui remit sa femme Ma-

riamne, avec ordre de la tuer, en cas qu'on le fit mourir à Rome. Il avoit donné un pareil ordre dans une circonstance semblable à Joseph, son beau-frere. Sohème ne garda point son secret, & eut le même sort que Joseph. Voyez ce mot.

SOISSONS, (Louis de Bourbon, comte de) grand-maitre de France, fils de Charles, comte de Soissons, né à Paris en 1604, se distingua d'abord contre les huguenots & au siege de la Rochelle. Il commanda en Champagne les années 1635, 1636 & 1637, & défit au combat d'Yvoi les Croates qui entroient en France. Ayant résolu de tuer le cardinal de Richelieu, & le coup ayant manqué, il se retira à Sedan, traita avec la maison d'Autriche contre la France, & défit le maréchal de Châtillon en 1641, à la bataille de la Marsée. Il y fut tué d'un coup de pistolet, en poursuivant sa victoire avec trop d'ardeur. C'étoit un prince plein de feu & de courage, mais d'un esprit médiocre & défiant, & facilement irritable.

SOLANDER, (Daniel) docteur en médecine, membre de la société royale de Londres, né en Suede dans la province de Nordland, où son pere étoit prédicant, fit ses études à Upsal, après lesquelles il alla à Archangel par la Laponie, & de là jusqu'à Pétersbourg, d'où il revint à Upsal auprès de Linné, son maître, qui conseilla à son pere de l'envoyer en Angleterre. En 1768, M. Banks l'engagea à faire avec lui le tour du monde, moyennant une rente viagere de 400 liv. sterlings, outre la promesse que sa

place au Musée lui seroit conservée pendant le voyage. Après une absence de trois ans, il revint en 1771, & mourut à Londres en 1782. Il employoit tous les jours une partie de son tems à mettre en ordre la collection des plantes de son ami Banks, & à les décrire. Il doit y avoir mille planches de figures de plantes rapportées de la mer du Sud, desquelles il n'y a encore que 600 de gravées. Excepté quelques petits écrits épars dans les mémoires des sociétés savantes, il n'a rien donné que la *Description* imprimée in-4^o avec figures, à Londres, de la collection des pétrifications trouvées dans la province de Hampshire, & dont Gustave Brander fit présent au Musée Britannique. Il paroît que Solander étoit le plus modéré & le plus réservé de tous les bruyans hommes, qui dans ces dernières années, ont visité l'isle d'Otaïti & d'autres plages, dont les habitans n'ont pas eu à se louer. Il est à croire que les mœurs suédoises, une éducation dure & mâle, dans un pays où la corruption du siècle a fait peu de progrès, ont contribué à éloigner Solander de la violence & de la lubricité de ses voyageurs.

SOLEIL : les Païens distinguoient cinq Soleils, ou plutôt ils avoient donné au Soleil cinq générations différentes; la plus raisonnable étoit celle qui le faisoit fils de Jupiter, étant effectivement le plus bel ouvrage du Créateur, mais ce Jupiter ne créoit point. Les Païens attribuoient au Soleil du sentiment & des connoissances.

Delà ces beaux vers de Virgile :

*Solem quis dicere falsum
Audeat? ille etiam cæcos inf-
tare tumultus*

*Sapè monet, fraudemque &
aperta tumescere bella.*

La plus excusable idolâtrie est celle qui avoit le Soleil pour objet : c'étoit celle des Sabaites (voyez THARÉ). On a une très-belle *Hymne au Soleil* par l'abbé de Reyrac (voy. ce mot).

SOLEISEL, (Jacques de) gentilhomme du Forez, naquit en 1617 dans une de ses terres, nommée le Clapier, proche la ville de St.-Etienne, & mourut en 1680, à 63 ans, après avoir formé une célèbre académie pour le manege. On a de lui quelques ouvrages; le plus estimé est intitulé : *Le Parfait Maréchal*, 1754, in-4^o. Il y traite de tout ce qui concerne les chevaux, & sur-tout de leurs maladies, & des remèdes qu'on peut y apporter. Il a donné aussi une édition de la *Méthode de dresser les Chevaux* de Cavendish, augmentée & perfectionnée.

SOLIGNAC, (Pierre-Joseph de la Pimpie, chevalier de) né à Montpellier en 1687, d'une famille distinguée, alla de bonne heure à Paris, & se fit connoître à la cour, qui lui donna une commission honorable pour la Pologne. Il eut occasion d'être connu du roi Stanislas, qui le prit chez lui, moins comme son secrétaire, que comme son ami. Il suivit ce prince en France, lorsqu'il vint prendre possession de la Lorraine, & il devint secrétaire de cette province, & secrétaire perpétuel de l'académie

démie de Nanci. Il mourut en 1773. Le chevalier de Solignac est connu dans la république des lettres par divers ouvrages. Les principaux sont : I. *Histoire de Pologne*, en 5 vol. in-12. Cet ouvrage, qui n'est point achevé, est bien écrit; mais l'auteur, dont les vues sont partout parfaitement sages, équitables, impartiales, ne semble pas avoir eu les documens nécessaires pour remplir cette tâche avec un plein succès. II. *Eloges historiques du Roi Stanislas*. L'auteur avoit composé la *Vie* de ce prince, mais elle n'a pas encore paru : l'abbé Proyart l'a prévenue par l'*Histoire* de ce monarque. III. Divers morceaux de littérature, dans les *Mémoires* de l'académie de Nanci.

SOLIMAN I, s'étant sauvé de la bataille d'Ancyre, fut proclamé empereur des Turcs à la place de Bajazet son pere, en 1402, par les troupes qui étoient restées en Europe. Il releva l'empire Ottoman, dont il reconquit une partie, du vivant même de Tamerlan. Son amour pour les plaisirs ternit sa gloire & causa sa perte. Il fut détrôné en 1410 par son frere Musa, & tué en allant implorer la protection de l'empereur de Constantinople, dans un village entre cette ville & Andrinople.

SOLIMAN II, empereur Turc, étoit fils unique de Sélim I, auquel il succéda en 1520. Gazeli Beg, gouverneur de Syrie, se révolta au commencement de son regne, & entraîna une partie de l'Egypte dans sa rebellion. Après l'avoir réduit par ses lieutenans, il acheva de détruire les Ma-

Tome VIII.

meluks en Egypte, & conclut une treve avec Ismaël, sopherse. Tranquille du côté de l'Egypte & de la Syrie, il résolut de tourner ses armes contre les Chrétiens. Il assiégea & prit Belgrade en 1521. L'année suivante il conçut le dessein d'assiéger l'isle de Rhodes, qui étoit depuis 212 ans entre les mains des chevaliers de S. Jean de Jérusalem. Résolu à cette entreprise, il leur écrivit une lettre très-fiére, dans laquelle il les sommoit de se rendre, s'ils ne vouloient tous passer par le fil de l'épée. Cette conquête lui coûta beaucoup de monde; mais enfin la ville, réduite aux dernières extrémités, fut obligée de se rendre en 1522. Le vainqueur tourna ensuite ses armes contre la Hongrie, où il remporta, le 29 août 1526, la fameuse bataille de Mohacz sur les Hongrois : Louis II, leur roi, y périt (*voyez son article*). Le conquérant Turc prit Bude en 1529, & alla ensuite attaquer Vienne, qui soutint 20 assauts pendant l'espace de 20 jours; mais il fut obligé d'en lever le siege, avec une perte de 40 mille hommes. L'an 1534, il passa en Orient, & prit Tauris sur les Perses; mais ceux-ci le défirent bientôt après. Son armée eut le même sort, en 1565, devant l'isle de Malte, qu'elle avoit eu devant Vienne; mais il se rendit maître, en 1566, de l'isle de Chio, possédée par les Génois depuis 1346. Ce guerrier infatigable termina ses jours en Hongrie au siege de Sigeth, le 30 août 1566, à 76 ans, 3 jours avant la prise de cette place par les Turcs. Ce

R

prince étoit aussi propre aux affaires de la paix, qu'à celles de la guerre, & d'une activité surprenante dans l'exercice des armes. Plus guerrier que Charles-Quint, il lui ressembla par de grands exploits & des voyages continuels. C'est le premier des empereurs Ottomans qui ait été l'allié des François, & cette alliance a toujours subsisté. Soliman ternit l'éclat de sa gloire par sa cruauté. Après la victoire de Mohacz, 1500 prisonniers, seigneurs pour la plupart, furent placés en cercle par ordre du sultan, & décapités en présence de l'armée victorieuse. Cependant l'exact & sincère Isthuanfi ne parle pas de cette exécution, ce qui semble pouvoir la rendre douteuse, quoique parfaitement assortie au naturel de Soliman. On l'a vu après la prise de Belgrade, de Bude & d'autres villes, ordonner le massacre de la garnison un moment après qu'il eut juré la capitulation. Cependant il étoit assez fidele observateur de sa parole, quand la colere ou le fanatisme de l'Alcoran ne le dominoit pas. Un air hautain & inflexible, un naturel farouche & barbare, ne l'empêcherent pas de montrer en bien des occasions un esprit sain & judicieux. Qui croiroit qu'il connoissoit le caractère des nouvelles sectes qui de son tems ravageoient les états chrétiens, mieux que tous les princes de l'Europe? Il écrivit à la reine de Hongrie, veuve de Jean Zaphol: " Qu'elle ne devoit pas souffrir ces nouveautés dans la Religion, qui entraîneroient sa ruine & celle

» du royaume; qu'elle avoit
» devant les yeux les meurtres,
» les séditions, les guerres ci-
» viles, que cette secte mal-
» heureuse causoit en Alle-
» magne; que si elle n'arrê-
» toit pas ces nouveautés, en
» rétablissant la religion de ses
» peres, il la priveroit de
» sa protection & se déclara-
» roit son ennemi » (voyez
LOUIS XIV, MORNAY, SOU-
LIER). Salim II son fils lui suc-
céda.

SOLIMAN III, empereur Turc, fils d'Ibrahim, fut placé sur le trône en 1687, après la déposition de Mahomet IV, à l'âge de 48 ans, & mourut le 22 juin 1691. C'étoit un prince indolent, & presque imbécille, qui se laissa entièrement gouverner par son ministre Mustapha Cuprogli.

SOLIMENE, (François) peintre, né en 1637, dans une petite ville, proche de Naples, mort dans une de ses maisons de campagne en 1747, avoit été destiné par son pere à l'étude des loix, dont il s'occupa pendant quelque tems; mais la nature le détermina à s'attacher à la peinture. Il réussissoit également dans tous les genres. Une imagination vive, un goût délicat & un jugement sûr, présidoient à ses compositions; il avoit le grand art de donner du mouvement à ses figures; il joignoit à une touche ferme, savante & libre, un coloris frais & vigoureux. On a de lui quelques Sonnets, qui peuvent le placer au rang des poètes médiocres en ce genre.

SOLIN, (Caius-Julius Solinus) grammairien latin, vivoit sur la fin du 1er. siecle,

ou au commencement du second. On a de lui un livre intitulé: *Polyhistor*; & c'est pour quoi on l'appelle quelquefois en lui associant le nom de son livre, *Solinus Polyhistor*. C'est une compilation de remarques historiques & géographiques sur les choses les plus mémorables de divers pays, où il y a des choses curieuses & utiles, mais beaucoup d'inexactes qui tromperoient des lecteurs peu instruits. On croit qu'il étoit Romain, parce qu'il parle souvent de Rome, comme de sa patrie. On l'a surnommé le *Singe de Plin*e, parce qu'il copie souvent ce naturaliste. La plus ancienne édition de son *Polyhistor* est de Venise, 1473. Il a paru avec des Commentaires de Saurmaise, Paris, 1629; Utrecht, 1689, 2 vol. in-fol.

SOLIS, (Antoine de) né à Alcalá de Henarez, l'an 1610, mort en 1686, fut secrétaire de Philippe IV, & historiographe des Indes. Il a composé: I. Plusieurs *Comédies*, Madrid, 1601, in-4°, dont le plan est confus, mais où les mœurs sont respectées. II. Des *Poésies*, 1716, in-4°, qui sont animées des charmes de l'imagination; mais dont le bon goût n'a pas su écarter l'emphase & les images incohérentes. III. Une *Histoire de la Conquête du Mexique*, Bruxelles, 1704, in-fol., & Madrid, 1748, dont nous avons une traduction en françois, par Citri de la Guette, in-4°, avec figures, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage est écrit avec feu & avec élégance; & on ne peut guere lui reprocher que quelques exagérations touchant la splendeur & la puissance des

nations du Nouveau-Monde: défaut qui lui est commun avec d'autres écrivains de sa nation, qui les premiers ont parlé de l'Amérique, sans que pour cela on puisse les accuser de mauvaise foi. « Les inexac-
» titudes de ces historiens, dit
» un critique, viennent moins
» de l'envie de défigurer la
» vérité, que d'un défaut de
» grammaire & de l'abus des
» mots. Pour décrire la police
» imparfaite ou les arts grossiers
» des Mexicains, ils employent
» des termes qui ne sont applicables
» qu'à des nations infiniment plus
» avancées dans la civilisation: or,
» il n'y a pas de source d'erreurs
» plus commune & plus féconde
» que d'appliquer à la description
» des mœurs fautes, les noms & les
» expressions dont on se sert pour
» désigner les institutions des
» peuples polis. Dès qu'on a
» donné au chef d'une petite
» peuplade le nom de roi ou
» d'empereur; le séjour qu'il
» habite, doit s'appeler palais,
» & son petit cortège prend le nom
» de cour. De pareilles expressions
» donnent aux choses une importance
» qu'elles n'ont pas; & l'imagination,
» égarée par la conformité des
» noms, confond les objets qui
» cependant n'ont entr'eux aucune
» ressemblance. Les écrivains
» postérieurs ont imité le style
» des premiers: lorsque Solis fait
» le portrait de Montézuma, il
» critique la splendeur de sa cour,
» les loix & la police de son
» empire; on croiroit qu'il
» parle du plus grand monarque
» & de la nation la plus

» civilisée de l'Europe ». Robertson & Paw, en voulant le redresser, ont donné dans des erreurs beaucoup plus graves. Solis avoit embrassé l'état ecclésiastique, & il ne reçut l'ordre de prêtrise qu'à 56 ans.

SOLLERIUS ou **SOLLIER**; (Jean-Baptiste) né à Hersean, village du territoire de Courtray, le 28 février 1669, se fit Jésuite, & mourut le 27 juin 1740, après avoir travaillé à l'immense collection des *Acta Sanctorum*. On a de lui un *Traité des Patriarches d'Alexandrie*, & plusieurs autres ouvrages.

SOLON, le second des Sept Sages de la Grece, naquit à Athenes vers l'an 639 avant J. C. Pour acquérir les connoissances qu'il croyoit propres à un philosophe & à un politique, il se mit à voyager dans toute la Grece. De retour dans sa patrie, il la trouva déchirée par la guerre civile. Les uns vouloient le gouvernement populaire, les autres l'oligarchique. En flattant le petit peuple, Solon parvint à se faire nommer Archonte & souverain législateur. Revêtu de cette dignité, il entreprit de voler les uns pour enrichir les autres. Il défendit qu'aucun citoyen fût obligé par corps pour dettes civiles; & par une loi expresse, il remit une partie des dettes: violement manifeste de la propriété. Ces anciens sages ne faisoient presque jamais du bien d'un côté sans faire du mal d'un autre. Il cassa toutes les loix de Dracon, à l'exception de celles contre les meurtriers. Il procéda ensuite à une nouvelle division du peuple, qu'il partagea en 4 tribus. Il mit

dans les 3 premières les citoyens aisés, donna à eux seuls les charges & les dignités; & accorda aux pauvres qui composoient la 4e. tribu, le droit d'opiner avec les riches dans les assemblées du peuple: droit qui par la suite les rendit maîtres de toutes les affaires de la république, y mit la confusion & le trouble. Il fit des changemens au sénat du Prytanée. Il fixa le nombre des juges à 400, & voulut que toutes les affaires qui devoient être portées devant l'assemblée du peuple, auquel seul en appartenoit le pouvoir souverain, fussent auparavant examinées devant ce tribunal. C'est à ce sujet qu'Anacharsis, attiré du fond de la Scythie par la réputation des sages de la Grece, disoit à Solon: *Je suis surpris qu'on ne laisse aux sages que la délibération, & qu'on réserve la décision aux foux.* Anacharsis avoit raison, & sa réflexion prouve combien Solon qui en dérogeant à toutes les anciennes loix, avoit laissé subsister cet absurde privilege du peuple, est au-dessous de l'opinion qu'on veut nous en donner. Après ces différens réglemens, Solon publia ses loix, parmi lesquelles est celle qui ordonnoit que la mémoire de ceux qui seroient morts au service de l'état, fût honorée par des oraisons funebres. La peine d'infamie étoit décernée contre ceux qui avoient consumé leur patrimoine, qui n'avoient point voulu porter les armes pour la patrie, ou qui avoient refusé de nourrir leur pere & leur mere. Quoique ces loix n'aient rien de fort profond, rien qui passe les lumieres & l'équité

d'un homme ordinaire, on les
 a beaucoup admirées, parce
 que dans les ténèbres du Paga-
 nisme, parmi des nations vic-
 cieuses & farouches, les traits
 de justice & de raison sont des
 especes de phénomènes; & sur-
 tout parce qu'elles contraisoient
 avec des loix absurdes & in-
 fames qui se trouvoient dans le
 code du même Solon, telles
 que celle qui établit les lieux
 de prostitution, celle qui dé-
 cerne des peines contre ceux qui
 n'auroient qu'une femme, &c.
 Solon, dit un critique
 moderne, n'étoit au fond
 qu'un bon marchand un peu
 plus philosophe qu'on ne l'est
 communément dans cette
 profession, aimant le vin &
 les femmes, composant des
 vers moraux & galans tout-
 à-la-fois, & qui conserva,
 jusques dans sa vieillesse, le
 goût des plaisirs; car il étoit
 déjà fort avancé en âge,
 lorsqu'il disoit dans un de
 ses petits poèmes: *Je ne fais
 plus la cour qu'à Venus, à
 Bacchus & aux Muses, qui
 sont les seules sources de tous
 les plaisirs des mortels.* Ce
 langage n'est pas trop con-
 venable à un vieux législa-
 teur. Il y a dans ses loix
 quelques détails sages, mais
 sa vue étoit trop bornée
 pour embrasser l'ensemble du
 corps politique: il a négligé
 les objets les plus essentiels à
 toute bonne administration,
 l'éducation & les mœurs;
 lui-même fut toujours d'une
 morale fort relâchée, & Plu-
 tarque convient qu'en géné-
 ral il y a beaucoup d'ab-
 surdités dans les loix qu'il
 a faites concernant les fem-

mes. Le même Plutarque
 trouve avec raison, ridicule
 & impertinente la loi qui
 permettoit à une riche héri-
 tière, dont le mari étoit im-
 puissant, de chercher à se
 consoler avec tel des parens
 de son mari qu'elle voudroit
 choisir. Il étoit aussi contre le
 bon sens & la justice de per-
 mettre, comme le fit Solon
 dans une autre loi, de tuer
 un adulateur pris sur le fait,
 tandis qu'il ne condamnoit
 qu'à une légère amende celui
 qui avoit enlevé & violé
 une femme libre. En géné-
 ral, tout est inconséquence
 & contradiction dans ces
 vieux codes de législation
 philosophico-grecque. Les
 Athéniens s'étant obligés par
 serment d'observer ces loix
 pendant 100 ans, Solon obtint
 d'eux un congé de 10 ans. Le
 prétexte de son voyage étoit
 le desir de trafiquer sur mer
 (beau motif pour un législa-
 teur); mais la véritable raison
 étoit, dit-on, d'éviter les im-
 portunités de ceux qui venoient
 se plaindre, pour obtenir des
 interprétations en leur faveur;
 car toutes ces loix n'étoient ni
 absolument claires, ni généra-
 lement praticables. Il alla d'a-
 bord en Egypte, ensuite à la
 cour de Crœsus, roi de Lydie.
 C'est-là, dit-on, que dans un
 entretien qu'il eut avec ce
 prince, il dit qu'il ne falloit
 donner à personne le nom d'heu-
 reux avant sa mort. (voyez
 CRÆSUS). Solon, étant revenu
 dans sa patrie, y trouva de
 grands changemens. Pisistrate
 s'étoit emparé du gouverne-
 ment, & régnoit en homme
 qui vouloit avoir toute l'auto-

rité. Après lui avoir reproché son ambition, il alla chez le roi Philocypre, l'an 559 avant J.C., à l'âge de 80 ans. Pisistrate lui écrivit une lettre, pour justifier sa conduite, & l'engagea à revenir dans sa patrie; & il paroît qu'il y revint en effet, puisque Plutarque assure qu'il se réconcilia avec Pisistrate, & qu'il fut même de son conseil, se prêtant aux circonstances avec la lâcheté ordinaire des philosophes, aussi impérieux & vains lorsqu'ils se croient les maîtres, que vils & rampans quand ils ont affaire à de plus forts qu'eux (voyez la fin de l'article ANTONIN le Pieux). Un jour qu'il reprochoit à Thespis, poète tragique, l'usage qu'il faisoit du mensonge dans ses pièces, Thespis répondit, » qu'il n'y avoit rien à craindre » de ces mensonges & de ces » fictions poétiques » : donnant à entendre que l'ambition & les intrigues du philosophe étoient plus dangereuses que les fictions. Cet homme qui par des loix arbitraires ravissoit la propriété des citoyens, auquel les historiens reprochent des amours contre nature, qui instituait des lieux de débauche, qui éleva un temple à Vénus la prostituée, qui voyageoit pour trafiquer sur mer, ne rougissoit point de débiter cette fastueuse leçon : *Laiſſons en partage au reste des mortels les richesses ; mais que la vertu soit le nôtre.* Voyez LYCURGUE, COLLIUS, LUCIEN, ZÉNON, &c.

SOMMALIUS, (Henri) pieux & savant Jésuite, né à Dinant dans la principauté de Liège, vers l'an 1534, mourut

à Valenciennes le 30 mars 1619, après avoir travaillé avec beaucoup de zèle au salut des âmes en Allemagne & dans les Pays-Bas. Il s'appliqua à rechercher des ouvrages de piété pour en donner de bonnes éditions, tels que *De imitatione Christi*, *Soliloquia Sti. Augustini*, *Libri Confessionum* du même Saint, & plusieurs autres.

SOMMEIL, fils de l'Erebe & de la Nuit, a son palais dans un antre écarté & inconnu, où les rayons du soleil ne pénètrent jamais. Un poète moderne l'a célébré par cette épigramme :

*Somme levis, quamquam certissima mortis imago,
Consortem cupio te tamen esse tori.
Alma Quies optata veni! nam sic sine vitâ
Vivere quam suave est, & sine morte mori.*

SOMMIER, (Jean-Claude) Franc-Comtois, curé de Champs, conseiller d'état de Lorraine, archevêque de Césarée, & grand-prévôt de l'église collégiale de S. Diez, publia divers ouvrages où il montre du zèle & des connoissances. I. *L'Histoire dogmatique de la Religion*, en 6 vol. in-4°. II. *Celle du Saint-Siège*, 7 vol. in-8°. Il mourut en 1737, à 76 ans.

SOMNER, (Guillaume) né à Cantorbery en 1606, fut très-attaché au roi Charles I, & publia en 1648, un *Poème* sur les souffrances & sur la mort de ce prince infortuné. Il mourut en 1699, avec la réputation d'un savant très-habile dans les langues de l'Europe an-

ciennes & modernes. Ses principaux ouvrages sont : I. Une Edition du *Dictionnaire Saxon* d'Aelfricus, Oxford, 1659, in fol. II. Les *Antiquités de Cantorbery*, en anglois, Londres, 1640, in-40. III. *Dissertation sur le Portus Iccius*, in 80.

SONNIUS, (François) nommé aussi de *Campo* ou *Vanden-Velde*, natif d'un petit village de la Campine Brabançonne, nommé *Son*, d'où il prit le nom de *Sonnius*, reçut le bonnet de docteur à Louvain en 1539. Il fut ensuite nommé chanoine d'Utrecht & inquisiteur de la foi, assista au concile de Trente & au colloque de Worms en 1557. Il fut envoyé à Rome par Philippe II, roi d'Espagne, pour l'élection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas, & il s'acquitta si bien de sa commission, qu'à son retour il fut nommé évêque de Bois-le-Duc en 1562, & ensuite évêque d'Anvers (il fut le premier qui occupa ce siége). Il mourut en 1576, après avoir rempli toutes les fonctions d'un vrai & zélé pasteur. On a de lui : I. *Christiana institutionis formula*, Anvers, 1571, in-12. II. Un *Catéchisme flamand*, Anvers, 1562, in-80, traduit en latin sous le titre de *Demonstrationum Religionis Christianae libri III*, Anvers, 1564, in-40. Après la mort de l'auteur on y a ajouté un quatrième livre des *Sacremens*, 1577. Il y a de l'érudition & il y montre beaucoup de zèle pour l'orthodoxie. III. *Confutatio Calvinianæ Confessionis*, Cologne, 1567. IV. *Statuta Synodalia*, Anvers, 1576. Il parut en 1570 un ouvrage intitulé : *Divisio totius*

Belgicae urbium, &c., ad opprimendum per novos episcopos Evangelium, auctore Sonnio, &c. Mais personne n'y a été trompé, le titre & les notes ont décelé la fourberie des Calvinistes. Les vrais *Actes de Sonnius pour l'érection des nouveaux évêchés aux Pays-Bas*, ont été insérés dans le *Supplément à la collection des Diplomes Belges* par Foppens, tom. 3, pag. 515, Bruxelles, 1734.

SONOI ou SNOY, (Théodoric) lieutenant du prince d'Orange dans la province de Frise, se rendit odieux & exécration aux Protestans même par sa cruauté envers les Catholiques. Son fanatisme sanguinaire lui fit inventer des supplices, auxquels les *Busiris* & les *Phalaris* n'avoient pas songé (voy. *TOLEDE Ferdinand*). Ce monstre mourut dans la province de *Groeningue*, en 1597, à l'âge de 68 ans.

SOPHOCLE, célèbre poète Grec, surnommé *l'Abeille* & la *Syrene Attique*, naquit à Athènes l'an 495 avant J. C. Il se distingua de bonne heure par ses talens pour la poésie & pour le gouvernement. Elevé à la dignité d'archonte, il commanda en cette qualité l'armée de la république, & signala son courage en diverses occasions. Il partagea avec Euripide les suffrages des Athéniens. Ces deux poètes étoient contemporains & rivaux, & leur rivalité à paru dégénérer en inimitié, quoiqu'un auteur moderne en ait jugé plus favorablement, du moins par rapport à Sophocle. » La rivalité de Sophocle, dit-il, étoit celle d'un homme de génie, d'un grand homme qui ne rougit

» point de trouver ses égaux,
 » & qui ne fait consister son
 » orgueil, que dans la gloire
 » de les combattre & de les
 » vaincre ». L'auteur de la
Vie d'Euripide, rend également
 justice aux sentimens généreux
 de Sophocle, « qui, apprenant
 » la mort de son émule au mo-
 » ment même où il étoit prêt
 » à monter sur le théâtre, &
 » que le spectacle alloit com-
 » mencer, prit sur le champ
 » un habit de deuil, & or-
 » donna à ses acteurs d'ôter
 » leurs couronnes ». Les pieces
 de Sophocle sont plus conformes
 aux regles de l'art drama-
 tique que celles de son concurren-
 t; quoiqu'il les viole aussi
 dans des points essentiels. L'in-
 gratitude des enfans de So-
 phocle est fameuse. Ennuyés de
 le voir vivre & impatiens d'hé-
 riter de lui, ils le déferent aux
 magistrats, comme incapable
 de régir ses biens. Quelle dé-
 fense oppose-t-il à ses enfans
 dénaturés? Il montre aux juges
 son *Œdipe*, tragédie qu'il ve-
 noit d'achever: il fut absous à
 l'instant: ce qui cependant n'é-
 toit pas trop dans les regles;
 puisqu'il est très-possible qu'un
 homme qui ne fait pas adminis-
 trer son bien, fasse une bonne
 tragédie. Dans le sein du paga-
 nisme, Sophocle avoit des idées
 justes sur l'unité de Dieu. Athé-
 nagore & Eusebe en rappor-
 tent les vers suivans, qui font
 une réfutation énergique du
 polythéisme:

Unus profecto, unus est tandem

Deus,

Qui cœlum & amplum condidit

terræ globum,

Marisque fluctus, vimque ven-
torum gravem,

Plerique nostrum, mente sed
capiti, Deum
Simulacra nobis, ceu mali so-
latium,
Cum saxea atque acerna con-
secravimus,
Sive aureas eburneasque ima-
gines,
Sacris & istos colimus, his
festos dies
Agimus: pios hoc esse nos
remur modo.

On dit qu'ayant remporté le
 prix aux jeux Olympiques,
 malgré son grand âge, il en
 mourut de joie, l'an 406 avant
 J. C., à 85 ans. Il avoit com-
 posé cent vingt Tragédies. Il ne
 nous en reste que sept, dont
 l'édition la plus estimée est
 celle qu'en a donné M. Brunck
 en 1787. Dacier a donné en
 françois l'*Electre* & l'*Œdipe*,
 avec des remarques, in-12,
 1692. Le P. Brumoi a traduit ou
 analysé les pieces de Sophocle,
 dans son *Theâtre des Grecs*. M.
 Dupui en a traduit aussi une par-
 tie, & M. de Rochefort en a
 fait une traduction entière, 2 vol.
 in-4^o & in-8^o, Paris, 1788.

SOPHONIE, *Sophonias*, le
 9^e, des Petits Prophetes, fils de
 Chusi, commença à prophétiser
 sous le regne de Josias, vers
 l'an 624 avant J. C. Ses *Prophé-*
ties sont en hébreu, & contiennent
 3 chapitres. Il y exhorte les Juifs
 à la pénitence; il prédit la ruine
 de Ninive, & après avoir fait des
 menaces terribles à Jérusalem,
 il finit par des promesses consolantes
 sur le retour de la captivité,
 l'établissement d'une loi nou-
 velle, la vocation des Gentils,
 & les progrès de l'Eglise de
 Jesus-Christ. Les prophéties de
 Sophonie sont écrites d'un style

véhément, & assez semblable à celui de Jérémie dont il paroît n'être que l'abrégiateur.

SOPHRONE, (S.) célèbre évêque de Jérusalem en 634, natif de Damas en Syrie, fut l'un des plus illustres défenseurs de la foi catholique contre les Monothélites. Immédiatement après sa promotion, il assembla un concile, où il foudroya leur hérésie. De là il envoya sa Lettre synodale au pape Honorius, & à Sergius patriarche de Constantinople, qui fut depuis approuvée par le 6e. concile général. Il députa ensuite à Rome, Etienne évêque de Dore, & lui dit: « Allez-vous » présenter au siege apostolique, où sont les fondemens » de la saine doctrine. Informez les saints personnages » qui y sont, de tout ce qui » se passe ici, & ne cessez » point de les prier jusqu'à ce » qu'ils jugent cette nouvelle » doctrine & la condamnent » canoniquement » ; mais il paroît qu'Etienne n'arriva à Rome qu'après la mort du pape Honorius (*voyez ce mot*). Les Monothélites furent condamnés sous le pontificat de Martin I dans le 1er. concile de Latran en 649. Ce prélat, plein de zèle & de vertus, finit sa sainte carrière en 638 ou 644. On a de lui la *Vie de Ste. Marie Egyptienne*, & des *Sermons*, qui, selon Photius, respirent une tendre piété, mais dont le style n'est pas correct.

SORBAIT, (Paul) né dans le Hainaut, fut professeur de médecine à Vienne pendant 24 ans, & médecin de la cour impériale. Il mourut en 1691 dans un âge avancé. On a de lui : I. *Les Commentaires sur*

les *Aphorismes d'Hyppocrate*, en latin, Vienne, 1680, in-4°. II. *Médecine universelle théorique & pratique*, en latin, 1701, in-fol. Cet ouvrage passe généralement pour être utile & solide, quoiqu'il y ait des choses qui, aujourd'hui, paroissent au moins singulieres. III. *Concilium medicum, sive Dialogus loimicus de peste Viennensi*, Vienne, 1679, in-12. Cette année est remarquable par la peste qui y emporta, selon Sorbait, 76,921 personnes.

SORBIERE, (Samuel) né à Ste. Ambroix, petite ville du diocèse d'Uzès en 1615, de parens protestans, vint à Paris en 1639, & quitta l'étude de la théologie pour s'appliquer à la médecine. Il passa en Hollande l'an 1642, & s'y maria en 1646. De retour en France, il fut fait principal du collège de la ville d'Orange en 1650, & se fit catholique à Vaison en 1653. Le pape Alexandre VII, Louis XIV, le cardinal Mazarin & le clergé de France, lui donnerent des marques de leur estime, & lui accorderent des pensions. Il étoit en commerce de lettres avec le cardinal Rospighiosi, qui fut élevé sur la chaire de S. Pierre, sous le nom de Clément IX. Ce pape lui ayant fait quelques présens de peu d'importance pour un homme intéressé, Sorbier dit plaisamment, qu'il envoyoit des manchettes à un homme qui n'avoit point de chemises. Le caractère de son esprit étoit de répandre sur tous ceux qui le connoissoient le sel de la satire, pour laquelle il avoit plus de goût que de vrais talens en aucun genre. En 1663

il se rendit en Angleterre, & devint membre de la société royale de Londres; mais son esprit satyrique le fit bientôt chasser de cette isle. Il se retira à Nantes où il mourut le 9 avril 1670. Il n'étoit pas savant: il cherchoit à avoir commerce de lettres avec tous ceux dont la réputation étoit étendue, pour donner de l'éclat à la sienne. On a de lui: I. Une Traduction françoise de l'*Utopie* de Thomas Morus, 1643, in-12. II. Un autre de la *Politique* de Hobbes, Amsterdam, 1649, in-12. III. Des *Lettres & des Discours* sur diverses matieres curieuses, Paris, 1660, in-4°. IV. Une *Relation* d'un voyage en Angleterre, Paris, 1664, in-12, & 1694. C'est ce livre qui le fit chasser de l'Angleterre. V. *Discours de Sorbiere sur sa propre conversion*, Paris, 1674, in-8°. On a donné un *Sorberiana*, Toulouse, 1691, in-12. On y trouve à la tête des Mémoires pour servir à sa *Vie*, par Graverol avocat de Nîmes. Les louanges y sont mêlées de critiques & de censures qu'il méritoit.

SORBONNE ou **SORBON**, (Robert de) naquit en 1201 à Sorbon, petit village du Rhémois, dans le diocèse de Reims, d'une famille obscure. Après avoir été reçu docteur à Paris, il se consacra à la prédication & aux conférences de piété. Il s'y acquit en peu de tems une si grande réputation, que le roi S. Louis voulut l'entendre. Ce prince, charmé de son mérite, l'honora du titre de son chapelain, & le choisit pour son confesseur. Robert de Sorbonne, devenu chanoine de

Cambray vers 1251, réfléchit sur les peines qu'il avoit eues pour parvenir à être docteur, & résolut de faciliter aux pauvres écoliers le moyen d'acquérir les lauriers doctoraux. Il s'appliqua donc à former une société d'ecclésiastiques séculiers, qui, vivant en commun, & ayant les choses nécessaires à la vie, enseignassent gratuitement. Tous ses amis approuverent son dessein, & offrirent de l'aider de leurs biens & de leurs conseils. Robert de Sorbonne, appuyé de leurs secours, fonda en 1253 le college qui porte son nom. Il rassembla alors d'habiles professeurs, & choisit, entre les écoliers, ceux qui lui parurent avoir plus de piété & de dispositions. Telle est l'origine du college de Sorbonne, qui a servi de modele à tous les autres colleges; car avant ce tems-là, il n'y avoit en Europe aucune communauté ou les ecclésiastiques séculiers vécutent en commun & enseignassent gratuitement. Robert de Sorbonne, après avoir solidement établi sa société pour la théologie, y ajouta un autre college pour les humanités & la philosophie. Ce college connu sous le nom de *College de Calvi* & de *petite Sorbonne*, devint très-célèbre par les grands-hommes qui y furent formés. Il subsista jusqu'en 1636, que le cardinal de Richelieu le fit démolir pour y bâtir la chapelle de Sorbonne. Le célèbre fondateur, devenu chanoine de Paris dès l'an 1258, s'acquit une si grande réputation, que les princes mêmes le prirent pour arbitre en quelques occasions importantes. Il termina

saintement sa carrière en 1274, âgé de 73 ans, après avoir légué ses biens, qui étoient très-considérables, à la société de Sorbonne. On a de lui plusieurs ouvrages en latin. Les principaux sont : I. Un *Traité de la Conscience*; un autre de *la Confession*; & un livre intitulé, *le Chemin du Paradis*. Ces 3 morceaux sont imprimés dans la Bibliothèque des Peres. II. De petites *Notes* sur toute l'Écriture-Sainte, imprimées dans l'édition de Menochius, par le Pere Tournemine; elles n'occupent que l'espace de 13 pages. III. Les *Statuts* de la maison & société de Sorbonne, en 38 articles. IV. Un livre *Des trois moyens d'aller en Paradis*. VI. Un grand nombre de *Sermons*, &c. Ils se trouvent, en manuscrit, dans la bibliothèque de Sorbonne; & l'on remarque dans tous assez d'ornement, malgré la barbarie du style. La maison & société de Sorbonne est une des quatre parties de la faculté de théologie de Paris. Elle a été une source féconde en habiles théologiens: quoique, lors de la révolution en 1789, elle ne fût plus ce qu'elle étoit dans le dernier siècle, & qu'elle se ressentit de la décadence générale de toutes les bonnes institutions, elle montrait encore du savoir & du zèle; & la déclaration qu'elle donna conjointement avec les autres parties de la faculté, à l'archevêque de Paris, pour le reconnoître véritable & légitime pontife à l'exclusion de l'intrus, prouve sa fermeté & son orthodoxie. On y lit entre autres ces expressions énergi-

ques & touchantes : *Nunc elapsis latitiae diebus, tibi a nobis exuli exiguum luctus ingentis solatium sacra Facultas offerre satagit. Tuo percussa mœrore, suum tibi mœrorem significat. Avitæ fidei tenax, cathedræ Petri consociata, Patrumque doctrinis inhærens te in legitimum pastorem habet habebitque semper.*

SOREL ou SOREAU, (Agnès) dame de Fromentau, village de la Touraine, au diocèse de Bourges, vit le jour dans cette terre vers 1409, & devint une des plus belles personnes de son tems. Le roi Charles VII en devint amoureux, & lui donna le château de Beauté-sur-Marne, & plusieurs autres terres. Ce prince en vint même jusqu'à quitter, par la passion qu'il avoit pour elle, le soin de son royaume & les affaires publiques. Mais Agnès lui reprocha vivement son indolence, & l'engagea à pousser les Anglois avec vigueur. Elle gouverna ce prince jusqu'à sa mort, arrivée en 1450, au château du Mesnil, à un quart de lieue de Jumieges. Plusieurs historiens prétendent qu'on l'avoit empoisonnée par ordre du dauphin Louis XI; mais c'est une conjecture qui n'a d'autre fondement, que le caractère cruel & vindicatif de ce prince.

SOREL, (Charles) sieur de Souvigni, né à Paris en 1599, étoit fils d'un procureur, & neveu de Charles Bernard, historiographe de France, à qui il succéda en 1635. Il continua la *Généalogie de la Maison de Bourbon*, que son oncle avoit fort avancée; cet ouvrage est en 2 vol. in-fol.

On a encore de lui : I. *Une Bibliothèque Française*, in-12. On en estime la seconde partie, parce qu'il y donne des jugemens assez exacts sur plusieurs historiens; tout le reste est très-peu de chose. II. *L'Histoire de la Monarchie Française*, &c., 2 vol. in-80. abrégé peu exact, & plein de fables & de minuries ridicules, sur-tout quant aux premiers tems. III. *Un Abrégé du regne de Louis XIV*, 2 vol. in-12, aussi négligé que le précédent. IV. *Droits des Rois de France*, &c., in-12. V. *Nouvelles Françaises*, 1623, in-80. VI. *Le Berger extravagant*, 3 vol. in-80. VII. *Francion*, 2 vol. in-12. fig. Tous ces ouvrages sont écrits d'un style négligé & lourd. L'auteur mourut en 1674.

SORETH, (Jean) étoit de Caen, où il naquit en 1420. S'étant soumis à la règle des Carmes à l'âge de 16 ans, il devint provincial en 1451, & ensuite général de cet ordre. Il refusa constamment le chapeau de cardinal & l'évêché, que le pape Calixte III voulut lui donner. Il mourut saintement à Angers en 1471. Ses principaux ouvrages sont : I. *Des Commentaires sur le Maître des Sentences*. II. *Commentaire sur les Regles de son ordre*, Paris, 1625, in-4°.

SOSIGENES, habile astronome Egyptien, que César fit venir à Rome pour réformer le calendrier. Il s'engagea à déterminer avec exactitude l'étendue de l'année solaire. C'est ce que fit Sosigenes. Il trouva que cette année étoit de 365 jours & six heures. D'après cette détermination, Jules-César ne songea qu'à régler

l'année civile. De l'avis de son astronome, il fixa l'année à 365 jours, qu'on appelle l'Année Julienne, & qui commença à l'an 45 avant J. C.; & pour comprendre les six heures qu'on négligea, il fut arrêté qu'on y auroit égard tous les quatre ans, en faisant cette 4e. année de 366 jours, parce que quatre fois 6 heures font un jour. On arrêta aussi qu'on feroit cette intercalation le 24 février, qu'on nommoit *Bissexio Calendæ Martii*; c'est-à-dire, le second fixieme avant les calendes de mars: delà est venu le nom de *Bissexile*, qu'on donne à cette 4e. année. Sosigenes fit d'autres additions à son calendrier, & quoiqu'il ne fût pas sans erreur, cette réforme prouvoit beaucoup de génie. Voyez CÉSAR, AUGUSTE, GREGOIRE XIII.

SOSTRATE, célèbre architecte de l'antiquité, natif de Gnide, fut chargé de faire construire dans sa patrie, des promenades ou terrasses, soutenues sur des arcades, qui donnoient lieu d'admirer la hardiesse de son génie, & la puissance de l'art. C'est encore cet architecte qui éleva le magnifique Fanal dans l'Isle de Pharos, proche d'Alexandrie, regardé comme une des Sept Merveilles du monde. Il fleurissoit vers l'an 273 avant J. C. sous Ptolomée Philadelphie, roi d'Egypte, qui faisoit beaucoup de cas de ses talens.

SOTADE, ancien poète Grec, natif de Maronée dans la Thrace, inventa une sorte de *Vers Iambiques irréguliers*, qu'on appella de son nom *Vers Sodatiques*. Ce poète étoit aussi

licencieux dans sa conduite que dans ses vers, il employa cependant quelquefois la satyre contre le vice; il en fit une violente contre Ptolomée Philadelphie, roi d'Egypte, à l'occasion de son mariage avec Arsinoé, sa propre sœur. Pour éviter la colere de ce prince, il se sauva d'Alexandrie; mais Patrocle, officier de Ptolomée, le fit enfermer dans un coffre de plomb & jeter dans la mer.

SOTELO, (Louis) de l'ordre de S. François, alla faire des missions au Japon, d'où il fut envoyé, en qualité d'ambassadeur d'un roi catéchumene, vers Paul V. Ce pape le reçut avec distinction, le nomma évêque au Japon, & l'y renvoya; mais en y arrivant, il fut mis en prison à Omura, ville du Japon, & fut honoré peu de tems après de la couronne du martyr en 1624. On a de lui une *Lettre* qu'il écrivit de sa prison à Urbain VIII, sur l'état de l'église du Japon: elle est curieuse & intéressante.

SOTER, (S.) natif de Fondi, monta sur la chaire de S. Pierre après le pape S. Anicet l'an 168 de J. C. Il souffrit le martyr l'an 177 durant la persécution de Marc-Antonin le Philosophe. Ce pontife étoit le pere des pauvres, le modele du clergé, & la consolation de l'Eglise dans ces tems de souffrances.

SOTO, (Dominique) naquit à Ségovie l'an 1494. Son pere, qui étoit un pauvre jardinier, le destina d'abord au même travail; mais le jeune homme obtint qu'on lui apprit à lire & à écrire. Il se retira depuis dans un petit bourg

près de Ségovie, où il fit, dans l'église de ce lieu, la fonction de sacristain. Il consacroit à l'étude le tems qui lui restoit: il se rendit capable d'aller ensuite étudier la philosophie dans l'université d'Alcala. De là il vint étudier à Paris. Il retourna ensuite en Espagne, & entra dans l'ordre de S. Dominique. Il professa avec beaucoup d'éclat dans l'université de Salamanque. Sa grande réputation porta l'empereur Charles-Quint à le choisir, en 1545, pour son premier théologien au concile de Trente. Ce savant Religieux se fit généralement estimer dans cette auguste assemblée, & fut un de ceux à qui on donnoit le soin de rédiger ce qui avoit été décidé & de former les décrets; il publia en même tems ses deux livres, *De la Nature & de la Grace*, Paris, 1549, in-4^o, en latin, qu'il dédia aux Peres du concile. Il refusa l'évêché de Ségovie, & se démit de l'emploi de confesseur de l'empereur Charles-Quint, qu'il n'avoit pu se dispenser d'accepter. Il mourut à Salamanque en 1560, à 66 ans. Ses ouvrages les plus connus sont: I. *Des Commentaires sur l'Épître aux Romains*, 1550, in-fol. & sur le *Maître des Sentences*, in-fol. II. *Des traités De justitia & jure*, in-fol. III. *De tegendis secretis*, in-8^o. IV. *De Pauperum causa*. V. *De cavendo Juramentorum abusu*. VI. *Apoloogia contra Ambrosium Catharinum, de certitudine gratiæ*.

SOTO, (Fernand de) gentilhomme Portugais, & général de la Floride en Amérique, fut un des plus illustres compagnons de François Pizarro,

conquérant du Pérou. Il le servit beaucoup par son intelligence & par son courage, & partagea avec le vainqueur les trésors de ce pays, en 1532. Quelques années après, l'empereur Charles-Quint lui ayant donné le gouvernement de l'île de Cuba, avec la qualité de Général de la Floride, & le titre de Marquis des terres qu'il pourroit acquérir, il partit pour l'Amérique avec une bonne flotte en 1538; mais il mourut dans ses courses le 21 mai 1542.

SOTO, (Pierre de) pieux & savant Dominicain de Cordoue, fut envoyé en Allemagne pour aller rétablir les études dans l'université de Dillingen, fondée par Othon Truchsès, évêque d'Ausbourg. Il professa dans cette université jusqu'en 1553, qu'il alla en Angleterre pour rétablir la catholicité dans les universités d'Oxford & de Cambridge. Après la mort de la reine Marie, arrivée en 1558, il retourna à Dillingen, & y demeura jusqu'en 1561. Il se rendit cette année, par ordre du pape, au concile de Trente; les Peres l'écoutoient avec admiration, ainsi que Dominique Soto, & on les confidéroit tous deux comme de grands théologiens. Soto, épuisé de fatigues & de travail, tomba malade & mourut en 1563. Le P. du Chesne, Jésuite, dans son *Histoire du Baianisme*, parle de quelques assertions de Soto favorables aux erreurs de Baïus; mais si effectivement ces assertions sont de cette nature, il est à croire qu'elles n'ont pas été telles dans l'intention de l'auteur, qui d'ailleurs n'eût

pas manqué de les rejeter; si de son tems le Saint-Siege en avoit porté un jugement défavorable, & ne se fût point amusé à ergoter sur le fait & le droit. On a publié à ce sujet son *Apolo- gie* en 1738. Ses principaux ouvrages sont : I. *Institutiones Christianæ*. II. *Methodus Confessionis*. III. *Doctrina Christianæ Compendium*. IV. *Tractatus de Institutione Sacerdotum, qui sub Episcopis animarum curam gerunt*; Lyon, 1587, in-8°. C'est calomnieusement que quelques écrivains de mauvaise foi lui ont attribué l'erreur de Launay & de Dominis sur le mariage, erreur qu'il combat d'une manière formelle en établissant bien expressément la doctrine contradictoire. Voyez le *Journ. hist. & litt.* 1 juillet 1793, p. 338.

SOTWEL, (Nathanaël) né à Hotfolc en Angleterre, se fit Jésuite en 1624, fut choisi secrétaire de son ordre en 1649, exerça cet emploi pendant 17 ans, & publia à Rome en 1676, année de sa mort, une *Continuation* estimée, depuis 1642 jusqu'en 1673, de la *Bibliothèque des Ecrivains de la Société de Jesus*, in-fol. Cet ouvrage, qui avoit été commencé par Ribadeneira, & continué par Philippe Alegambe, est en latin. Voyez OUDIN François.

SOUBEYRAN de Scopon, (N.) avocat au parlement de Toulouse, mort en 1751, est connu par quelques ouvrages de morale & de littérature; tels sont : I. *Caractère de la véritable Grandeur*, 1746, in-12. II. *Réflexions sur le bon Gout, le bon Ton, la Conversation*, 1746, in-12. III. *Considérations sur le*

Génie & sur les Mœurs de ce siècle, 1749, in-12. IV. *Observations critiques sur les Remarques de Grammaire*, par l'abbé d'Olivet, 1738. Ce dernier ouvrage n'a pas eu le suffrage du public littéraire. Ses écrits moraux sont pleins de bonnes vues & décelent une grande connoissance du cœur humain.

SOUBISE, voyez ROHAN.
SOUCHAL, (Jean-Baptiste) chanoine de l'église cathédrale de Rodès, conseiller du roi, lecteur & professeur d'éloquence au collège-royal, vit le jour à St. Amand, près de Vendôme. L'académie des inscriptions le mit au nombre de ses membres en 1726, & le perdit en 1746, dans la 59e. année de son âge. On a de lui : I. Une Traduction françoise de la *Pseudodoxia epidemica* du savant médecin Thomas Brown, en 1738, 2 vol. in-12, sous le titre d'*Essais sur les Erreurs populaires*. II. Une édition des *Œuvres diverses de Pellisson*, en 3 vol. in-12. III. Des *Remarques sur la Traduction de Joseph*, par Arnaud d'Andilly, qui se trouvent dans l'édition de Paris 1744, 6 vol. in-12. IV. Une édition des *Œuvres de Boileau*, en 1740, 2 vol. in-4°. V. Une édition de *l'Astrée d'Honoré d'Urfé*, où, sans toucher ni au fond ni aux épisodes, on s'est contenté de corriger le langage & d'abrèger les conversations ; Paris, 1733, 10 vol. in-12. VI. Une édition d'*Aufone*, 1730, in-4°, avec des notes abondantes. VII. Plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*. Elles embellissent ce recueil.

SOUCIET, (Etienne) Jésuite, fils d'un avocat de Paris, naquit à Bourges en 1671. Après avoir professé la rhétorique & la théologie dans sa Société, il devint bibliothécaire du collège de Louis le Grand à Paris. Il y mourut en 1744, à 73 ans, honoré des regrets des savans, dont la plupart aimoient son caractère & admiroient son savoir. Il possédoit les langues savantes. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Observations Astronomiques faites à la Chine & aux Indes*, Paris, 1729 & 1732, 3 vol. in-4°. II. *Recueil de Dissertations critiques sur les endroits difficiles de l'écriture-Sainte*, &c., Paris, 1715, in-4°. III. *Recueil de Dissertations*, contenant un *Abrégé Chronologique*, cinq *Dissertations* contre la *Chronologie* de Newton, &c., in-4°. Ces ouvrages ont fait honneur à son érudition & à sa sagacité. IV. Une édition de *la Critique de la Bibliothèque Ecclésiastique de M. du Pin*, par Richard Simon, avec des remarques, 1730, 4 vol. in-8°. On y trouve des recherches curieuses & des observations très-justes. — Son frere, Etienne-Augustin SOUCIET, Jésuite comme lui, ne lui survécut que deux jours, & mourut en 1744 au collège de Louis le Grand, où il professoit la théologie. On a de lui un *Poème* sur les *Cometes*, Caen, 1760, in-8° ; & un autre sur *l'Agriculture* avec des *Notes*, Moulins, 1712, in-8°. Ces deux ouvrages sont d'une latinité pure.

SOUFFLOT, (Jacques Germain) intendant-général des bâ-

timens du roi de France, né à Ireny, près d'Auxerre, en 1713, s'est acquis une grande réputation par une multitude d'édifices, parmi lesquels on admire la *Bourse*, l'*Hôpital* & la *Salle des Spectacles* de la ville de Lyon. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, est l'église de Ste. Genevieve à Paris. Il eut un démêlé assez vif avec Patte qui accusa de foiblesse les piliers destinés à recevoir la coupole. Le compilateur qui a donné en 1777 la rhapsodie intitulée: *Dictionnaire Universel, ou Bibliothèque de l'Homme d'état*, 30 vol. in-40, s'est aussi avisé de critiquer ce vaste édifice, qui n'en est pas moins un des plus beaux temples que les hommes aient élevés à la gloire de l'Éternel. Un poète ingénieux, en voyant élever ce superbe bâtiment dans un tems où le dépérissement de la Religion devenoit de jour en jour plus visible, adressa la plainte suivante à la Piété, qu'il appelle tardive pour avoir différé si long-tems l'exécution d'un si bel ouvrage :

*Templum augustum, ingens,
reginâ assurgit in urbe,
Urbe & patronâ virgine di-
gna domus.*

*Tarda nimis Pietas, vanos mo-
liris honores,
Non sunt hæc captis tem-
pora digna tuis;
Ante Deo in summâ quàm tem-
plum erexeris urbe,
Impietas templis vollet &
urbe Deum.*

Il mourut le 29 août 1780, sans avoir eu la satisfaction de voir achever ce grand édifice, & qui n'étant pas encore fini en 1790, époque du plein triomphe de

l'impiété en France, n'a que trop vérifié les vers prophétiques que nous venons de lire. Mais c'est sur-tout le 11 juillet 1791, lorsque la carcasse de Voltaire y fut placée comme une divinité, que cette espece de prophétie reçut un accomplissement littéral, précis & déterminé.

SOULIER, (Pierre) prêtre du diocèse de Viviers, curé dans le diocèse de Sarlat, au 17^e siècle, donna au public : I. *L'Abrégé des Edits de Louis XIV contre ceux de la Religion Prétendue-Réformée*, in-12, en 1681. II. *L'Histoire des Edits de Pacification, & des moyens que les Prétendus-Réformés ont employés pour les obtenir*, in-8^o, 1682. III. *L'Histoire du Calvinisme*, in-4^o, 1684; appuyée de bonnes preuves & de quantité d'actes utiles (voyez le Mémoire du Dauphin, duc de Bourgogne, inséré dans l'article Louis XIV). Tous ces ouvrages sont intéressans, non-seulement relativement à l'histoire, mais encore à la politique qui veille à la tranquillité des états (voyez CALVIN, LOUIS XIV, SOLIMAN II, MORNAY). Nous ignorons le tems de sa mort.

SOURDIS, voyez ESCOUBLEAU.

SOUTH, (Robert) théologien Anglois, prébendaire de Westminster, & chanoine de l'église de Christ à Oxford, naquit à Londres en 1631, & mourut en 1716. On a de lui 6 vol. de *Sermons* en anglois, qui ont eu assez de cours dans son pays; des *Harangues* latines, & des *Poésies*.

SOUVERAIN, (N.) écrivain François, étoit du Bas-Languedoc.

Languedoc. Il fut ministre d'une église calviniste du Poitou. Déposé du ministère, il se réfugia en Hollande, d'où il fut encore chassé pour avoir refusé de souscrire au prétendu synode de Dordrecht. Il se retira en Angleterre, où il fut regardé comme socinien, & y mourut vers la fin du 17e. siècle. On a de lui un ouvrage recherché par les incrédules, intitulé : *Le Platonisme dévoilé, ou Essai sur le Verbe Platonicien*, Cologne, 1700, in-8°. Le P. Baltus a victorieusement réfuté ce livre dans sa *Défense des Saints Peres accusés de Platonisme*, Paris, 1711, in-4° : ce qui n'a pas empêché nos philosophes moutonniers de répéter les sottises de ce fanatique, comme ils répètent imperturbablement les sophismes & les injures des mécréans de toutes les nations & de tous les siècles.

SOUZA, (Louis de) Dominicain en 1614, mort en 1633, est un des meilleurs écrivains Portugais. Ses ouvrages sont : I. *La Vie de Dom Barthélemi des Martyrs*, qui a été donnée en françois par Isaac le Maître, plus connu sous le nom de Sacy ; 1664, in-8° ou in-4°. II. *Histoire de S. Dominique*, 3 vol. in-fol. Louis de Souza a écrit d'un style animé, mais quelquefois trop métaphorique. Le discernement des faits & la critique ne sont pas son principal mérite.

SOZOMENE, (Hermias) surnommé *le Scholastique*, né à Salamine en Chypre, embrassa le Christianisme, touché par les miracles de S. Hilarion. Il passa de la Palestine à Constantinople, où il cultiva les belles-
Tome VIII.

lettres, & exerça la profession de rhéteur. Il avoit du goût pour l'histoire ecclésiastique, & son premier coup d'essai fut un *Abrégé* de ce qui s'étoit passé depuis l'Ascension du Sauveur jusqu'à la défaite de Licinius. Cet *Abrégé* est perdu. Il commença une *Histoire* plus considérable vers l'an 443. Elle est divisée en IX livres, & renferme les événemens arrivés depuis l'an 324 jusqu'à l'an 439. Il déclare au commencement du 1er. livre, « qu'il écrivit ce qui » s'est passé de son tems sur ce » qu'il a vu lui-même, ou sur » ce qu'il a appris des personnes les mieux instruites, » & qui avoient été témoins oculaires ». L'Histoire de Sozomene contient des choses très-remarquables ; mais la plupart se trouvent aussi dans Socrate, qu'il semble n'avoir que copié. Elle est néanmoins plus étendue & mieux écrite ; mais elle n'est pas sans défaut, même pour le style ; l'auteur est fort au-dessus de Socrate pour le jugement. Il y donne de grands éloges à Théodore de Mopsueste, & paroît favoriser les erreurs des Novatiens. On croit qu'il mourut vers 450. La plus belle édition de l'*Histoire* de Sozomene est celle qu'on voit dans le *Recueil des Historiens Latins*, donné par Robert Etienne en 1544. On la trouve aussi dans le *Recueil de Valois* & dans celui de Christopherson. Le président Cousin l'a traduit en françois.

SPAGNOLI, (Baptiste) Religieux Carme, dit *le Mantuan*, & selon l'orthographe françoise moderne, *Mantouan*, parce qu'il étoit de Mantoue, né l'an

1444, étoit bâtard de la famille de Spagnoli. Il prit l'habit de Carme, & se distingua tellement dans son ordre, qu'il parvint au généralat en 1513. Il mourut 3 ans après à Mantoue, en 1516, à 72 ans. Cet auteur est principalement connu par ses *Poësies*, parmi lesquelles on distingue ses *Eglogues*, où il y a de la facilité, quelquefois le vrai ton de l'églogue, mais en même tems un mélange de christianisme & de paganisme, qui n'honore pas le jugement du poëte. Ce reproche cependant ne regarde que ses premières Eglogues qui sont le fruit de sa jeunesse, & qu'il a faites étant écolier, avant d'être Religieux; aussi sont-elles intitulées: *Bucolica seu adolescentia*, de même que l'*Élégie* à Sigismond Conzague, intitulée: *Elegia contra amorem & de natura amoris, carmen juvenile*. D'ailleurs cela a été imprimé sans la participation, comme il nous l'apprend lui-même par une lettre qu'il écrivit à son ami Jean Picus l'an 1490, *Amici Bononia putantes debitorum amicitiae officium se prestare, me nescio, protocollum meum, quod eis ut nauci & peripsema quoddam reliqueram, divulgant. Hoc ut rescivi, dolui*. Il faut bien se garder cependant de juger quelques-unes de ses expressions d'après le génie des langues modernes & la corruption des mœurs, qui dénature des expressions autrefois très-innocentes. La plus ample édition de ses ouvrages est celle d'Anvers, 1576, en 4 vol. in-8°. Un Carme, nommé *Floride Ambrosio*, a publié en latin des *Mémoires* très-curieux

sur la vie & les écrits de Spagnoli, à Turin, en 1784, in-4°.

SPANHEIM, (Frédéric) né à Amberg en 1600, dans le Haut-Palatinat, parcourut une partie de l'Allemagne & de la France, & s'arrêta à Geneve. Il obtint en 1626 une chaire de philosophie, & en 1631 une chaire de théologie, que Benoit Turretin laissoit vacante. En 1642, il fut appelé à Leyde pour y remplir la même place. Il y mourut en 1649, à 49 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. *Commentaires historiques de la vie & de la mort de Messire Christophe, vicomte de Dhona*, in-4°. II. *Dubia Evangelica*, en 7 parties, 1700, 2 tomes in-4°. III. *Exercitationes de Gratia universali*, en 3 vol. in-8°. IV. *La Vie de l'Electrice Palatine*, in-4°. V. *Le Soldat Suédois*, in-8°. VI. *Le Mercure Suisse*, &c. Presque tous ces ouvrages sont défigurés par des préventions de secte qui altéroient le jugement de cet écrivain savant & laborieux.

SPANHEIM, (Frédéric) second fils du précédent, fut professeur de théologie à Leyde, où il mourut en 1701, à 69 ans. On a de lui une *Histoire Ecclésiastique* & plusieurs autres ouvrages en latin, recueillis & imprimés à Leyde, 1701 & 1703, en 3 vol. in-folio. Il y regne beaucoup d'érudition, mais encore plus de préjugés & de haine contre l'Eglise Catholique. — Son frere aîné, Ezéchiel SPANHEIM, né à Geneve en 1629, fut gouverneur du prince électoral Palatin, & voyagea avec lui dans les cours des princes d'Italie, à Florence, à Mantoue, à Parme, à Mo-

dane, à Rome, pour observer les démarches des électeurs catholiques en ces cours. De retour à Heidelberg en 1665, il fut employé par l'électeur Palatin, en diverses négociations importantes. L'électeur de Brandebourg le demanda à l'électeur Palatin, & le chargea de diverses ambassades. Il mourut à Londres en 1710, à 81 ans. Ses ouvrages les plus connus sont : I. *De præstantia & usu Numismatum antiquorum*, dont la meilleure édition est d'Amsterdam, 1717, en 2 vol. in-fol. : ouvrage d'une érudition rare & méthodique. II. Plusieurs Lettres & Dissertations sur diverses médailles rares & curieuses. III. La Traduction des *Césars* de l'empereur Julien, avec des notes, Amsterdam, 1728, in-4°. IV. Une Préface & des Notes dans l'Édition des *Œuvres* du même empereur, à Leipsig, 1696, in-fol.

SPANNOCHI, (N.) gentilhomme de Sienne dans le 17e. siècle, se distingua par le talent d'écrire en caractères très-déliés. On a vu de lui l'Évangile de S. Jean qu'on dit à la fin de la Messe, écrit sans aucune abréviation sur du velin, dans un espace de la grandeur de l'ongle du petit doigt, d'un caractère néanmoins si bien formé, qu'il égaloit celui des meilleurs écrivains. Les anciens cultivoient aussi ce genre d'écriture mignonne. Elien parle d'un Callicrate de Lacédémone, qui écrivit en lettres d'or un distique élégiaque sur un grain de millet. Voyez ALUMNO & BOVERICK.

SPARTIEN, (*Ælius Spartianus*) historien latin, avoit composé la *Vie de tous les Empereurs Romains*, depuis Jules-César jusqu'à l'empereur Dioclétien exclusivement, sous lequel il vivoit; mais il ne nous en reste (dans l'*Historia Augusta Scriptores*, Leyde, 1670 & 1671, 2 vol. in-8°) que les *Vies d'Adrien*, d'*Ælius Verus César*, fils adoptif d'Adrien, de *Didier-Julien*, de *Septime-Sévère*, de *Caracalla* & de *Géta* son frere; le reste a été perdu. On y trouve cependant des traits remarquables & propres à faire connoître les maîtres de l'ancienne Rome; les admirateurs & les panégyristes outrés de certains empereurs, ont trop décrié Spartien, qui les a fait connoître par des anecdotes peu honorables; quoique dans le fond on ne puisse le proposer comme un modèle en fait d'histoire.

SPÉ, (Frédéric) né d'une famille noble à Langensfeldt, près de Kayserwerd, l'an 1595, se fit Jésuite en 1615, enseigna la philosophie & la théologie à Cologne, se consacra ensuite aux missions, & exerça les fonctions de ce pénible ministère avec tout le zèle que la Religion peut inspirer. C'est particulièrement dans l'évêché de Hildesheim qu'il raffermir les Catholiques qui étoient chancelans dans la foi, & qu'il ramena à l'unité de l'Église ceux que l'hérésie en avoit séparés. Ses succès irritèrent les hérétiques au point qu'ils attentèrent à sa vie. Il se retira ensuite à Treves, se dévoua entièrement au service des hôpitaux & des soldats, & mourut

le 7 août 1635. On a de lui : I. *Cautio criminalis, seu de processibus contra Sagas*, Rinthel, 1631, 1 vol. in-8°, dont on a donné une nouvelle édition à Francfort en 1632, & une autre la même année à Cologne. Le P. Spé combat les préjugés de son siècle & les fautes qui se commettoient par les juges dans les procédures contre les forciers & les forcieres. Le savant Jésuite montre que le peuple toujours extrême s'imagine voir des sortilèges où souvent il n'y en a pas même l'apparence; mais il ne disconvient pas que la magie ne soit possible & même réelle, quoique dans des cas beaucoup plus rares qu'on ne le croyoit alors. Il est à remarquer que le P. Spé vivoit dans un tems où l'on n'osoit point écrire contre la magie, & nous écrivons dans le tems où, sans s'exposer à la risée des beaux-esprits, on ne peut en défendre l'existence. Telles sont les révolutions qui avec beaucoup d'autres forment l'histoire de l'intelligence humaine, & qui doivent inspirer à tout esprit juste une défiance prudente des opinions de mode & de vogue (voyez BODIN, BROWN, FAUSTUS, DELRIO, HAEN, MAFFÉE François-Scipion, MÉAD) II. *Exercitia aurea trium virtutum theologiarum*, Cologne, 1649. Le célèbre Leibnitz fait le plus grand éloge de ce Jésuite, & l'appelle un excellent homme dont la mémoire doit être précieuse aux sages & aux savans. *Excellentis viri memoria eruditus etiam ac sapientibus in pretio esse debet. Tentam. Theodic.* pte. 1.

SPELMAN, (Henri) chevalier Anglois, mort en 1641, se rendit habile dans l'histoire d'Angleterre. Il s'attacha aussi à débrouiller le chaos des mots de la basse latinité. On a de lui : I. *Glossarium Archaeologicum*, Londres, 1664 & 1687, in-fol. La dernière édition est la meilleure. Il y explique les termes barbares & étrangers, les vieux mots remis en usage, & les nouveaux inventés depuis la décadence de l'empire Romain. II. *Villare Anglicum*, in-8° : c'est une description alphabétique des villes, bourgs & villages d'Angleterre. III. Une *Collection des Conciles d'Angleterre*. David Wilkins donna en 1737 une édition de cet ouvrage plus ample que la 1re., qui n'étoit qu'en 2 vol. in-fol. 1639 & 1664. Celle que nous citons, & qui est la meilleure, est en 4 vol. in-fol.; elle contient tous les conciles qui se sont tenus dans la Grande-Bretagne & l'Irlande, par les Catholiques & les sectaires, depuis l'an 946 jusqu'à l'an 1717. IV. *Vita Alfredi Magni*, Oxford, 1678, in-fol. V. *Codex Legum, veterum Statutorum Angliæ*, que Wilkins a inséré dans ses *Leges Anglo-Saxonicae*, Londres, 1721, in-fol. VI. Ses *Œuvres posthumes* en anglois, ont été publiées par Gibson, Oxford, 1698, in-fol. On ne sait pas pourquoi l'éditeur n'y a pas inséré un traité de Spelman, intitulé : *Histoire & fatalité des sacrilèges, vérifiée par des faits & des exemples*, &c.; ouvrage qui a un certain rapport avec le traité de Lectance : *De mortibus persecutorum*. On en a publié un Abrégé en françois, Bruxelles,

1787; Liege, 1789, beaucoup augmenté.

SPENCE, (Joseph) savant littérateur Anglois, prit le degré de maître-ès-arts à Oxford, en 1727, enseigna long-tems les belles-lettres, surtout la poésie, & mourut en 1768. On lui doit : I. *Polymazhes, ou recherches sur les beautés des Poètes Latins & autres anciens écrivains*, 1747, in-fol. On l'a réimprimé pour la 3e. fois en 1774, & on en a donné un Abrégé plusieurs fois réimprimé. II. *Criton, ou Dialogue sur la Beauté.*, 1752, in-8°. III. *Remarques sur Virgile*, 1767, in-4°. Le premier ouvrage qui le fit connoître, fut une *Critique* de la traduction de l'*Odyssée* par Pope.

SPENCER, (Edmond) poète Anglois, natif de Londres, mort l'an 1598. La reine Elizabeth en faisoit un cas singulier; elle lui fit compter cent livres sterlings pour une piece de vers que ce poète lui présenta. Il n'en devint pas plus riche : il vécut malheureux, & mourut de faim, dans la rigueur du terme. Le comte d'Essex lui ayant envoyé 20 livres sterlings au moment qu'il alloit expirer : *Rempportez cet argent, dit Spencer, je n'aurois pas le tems de le dépenser.* Parmi les ouvrages de Spencer, le plus estimé est la *Fairi Queen*, c'est-à-dire, la *Reine des Fées*, en 12 chants. Sa versification est douce & son imagination quelquefois brillante. Cependant son ouvrage ennuie par des allégories prolixes & des descriptions verbeuses. Il déplaît encore aux gens sages par ses affectations, & les fades louanges

prodiguées à Elizabeth & à ses courtisans, avec une lâcheté digne d'un poète famélique.

SPENCER, (Jean) né en 1630, devint maître du college du Christ, & doyen d'Ely; & mourut en 1693, à 63 ans. On a de lui : I. Un Ouvrage sur les *Loix des Hébreux*, & les raisons de ces Loix. II. *Discours en anglois sur les prodiges & la vanité des Songes.* III. *Traité sur les Prophéties vulgaires*, & plusieurs autres Ecrits imprimés à Cambridge en 1727, en 2 vol. in-fol., dans lesquels on trouve beaucoup d'érudition, & plusieurs observations singulieres. — Il ne faut pas le confondre avec Guillaume SPENCER, membre du college de la Trinité à Cambridge, dont on a une bonne Edition grecque & latine du *Traité d'Origene contre Celse*, & de la *Philocalie*, avec des notes pleines d'érudition. Cet ouvrage parut à Cambridge, in-4°, en 1658.

SPERLING, (Otton) né à Hambourg en 1602, étudia la médecine en Italie, voyagea en Dalmatie, pour y observer les simples, fut ensuite nommé physicien de la ville de Berghen en Norwege, devint médecin du roi de Danemarck en 1638, & physicien de Coppenhague en 1642. Il fut enveloppé dans la disgrâce du comte d'Ulfseld (*voyez ce mot*), mis en prison en 1664; il y mourut en 1681. On a de lui plusieurs ouvrages sur les médailles & les antiquités, un *Catalogue des Plantes de Danemarck*, dans la *Cista medica* de Bartholin, & un *Catalogue des Plantes du jardin*

de *Christiern IV*, Coppenhague, 1642, in-12.

SPERON-SPERONI, (N.)
né à Padoue en 1500 d'une famille noble, mort en 1588, commença à enseigner la philosophie à 24 ans dans sa patrie. Les magistrats de cette ville l'ayant envoyé à Venise, il s'acquît tant de réputation, que lorsqu'il parloit dans le sénat, les avocats & les juges des autres tribunaux quittoient le barreau pour l'entendre. Les principaux ouvrages de Speron, sont: I. *Des Dialogues* en italien, Venise, 1595, in-8°. Il y en a dix sur des sujets de morale. L'auteur lisoit les vieux auteurs, & y prenoit ce qu'ils avoient de bon; ainsi ses larcins étoient plus cachés. Ils ont été traduits en françois par Gruget, in-8°, 1551. II. *Cannace*, tragédie, 1597, in-4°. III. *Des Discours*, 1596, in-4°. IV. *Celui de la Préséance des Princes*, en italien, 1598, in-4°. V. *Des Lettres*, 1606, in-12.

SPIFAME, (Jacques-Paul)
né à Paris, étoit originaire de Lucques en Italie. Après avoir occupé différentes places, il fut élevé à l'évêché de Nevers, & se trouva aux Etats tenus à Paris en 1557. Ce prélat frivole & voluptueux entretenoit alors une femme, qui lui persuada de se retirer avec elle à Geneve. Spifame, plus subjugué par sa passion, que convaincu de la sagesse de la réforme, alla rejoindre Calvin en 1559, & prit le nom de *Passy*, terre dont Jean Spifame, son pere, étoit seigneur. Le patriarche des réformés l'envoya à Orléans auprès du prince de Condé, en qualité

de ministre. Ce prince le députa à la diete de Francfort, pour justifier les Protestans qui avoient pris les armes, & s'étoient révoltés contre l'autorité royale, après avoir rejeté celle de l'Eglise. De retour à Geneve, il fut soupçonné de négocier sous main pour rentrer dans l'Eglise Catholique. « C'est » pourquoi, dit un historien, » on lui suscita une accusation » vraie ou fausse, d'avoir fait » un faux contrat; on lui fit » son procès, & il fut con- » damné à avoir la tête tran- » chée »: ce qui fut exécuté en 1566. Il témoigna, selon un écrivain protestant, un grand repentir de ses fautes. Ne pourroit-on pas croire que ce repentir fut principalement d'avoir abandonné avec tant de scandale la Religion Catholique? — Son frere Raoul SPIFAME, avocat au Parlement de Paris, mort en 1563, est auteur d'un livre rare, intitulé: *Dicarchia Henrici, Regis christianissimi, Progymnasmata*, in-8°, sans date, ni lieu d'impression. Ce volume contient 309 ar-rêts de sa composition, qu'il suppose avoir été rendus par Henri II en 1556. Se mettant à la place du souverain, comme tant d'autres écrivains, il ordonne des choses impraticables, & quelques-unes utiles & sensées. M. Auffrai a pris dans ce livre les réflexions qui ont été le plus de son goût, & les a publiées sous le titre de: *Vues d'un Politique du 16. siecle*, Paris, 1775, in-8°. — Il ne faut pas le confondre avec Martin SPIFAME, dont les plates Poésies parurent en 1583, in-16.

SPIGELIUS, (Adrien) né à Bruxelles en 1578, mourut en 1625, à Padoue, où il étoit professeur en anatomie & chirurgie, emploi dont il s'acquitta avec tant de distinction que le sénat de Venise l'honora du titre de chevalier de S. Marc, & lui fit présent d'un collier d'or. Ses Œuvres ont été publiées à Amsterdam par Jean-Antonide vander Linden, en 1645, 3 vol. in-fol. en latin. On estime sur-tout le traité *De humani corporis fabrica*.

SPINA, (Alexandre) Religieux du couvent de Ste. Catherine de Pise, de l'ordre de S. Dominique, mourut en 1313. Un particulier, dit-on, ayant inventé de son tems les lunettes, vers l'an 1295, & ne voulant pas en découvrir le secret au public, Spina trouva le moyen d'en faire de son invention trois ans après. Quelques auteurs ont écrit que ce qui étoit alors un secret en Italie, n'en étoit pas un en France, où les lunettes, disent-ils, étoient en usage dès la fin du 12^e. siècle : mais il est difficile à comprendre qu'une chose qui auroit été en France, en usage pendant un siècle, ait pu être regardée comme un secret en Italie. Quoi qu'il en soit, c'est une question si l'usage des lu-

nettes, devenu général, a beaucoup étendu les facultés de la vue ; si au contraire, elle ne s'est pas affoiblie par un usage tantôt trop précoce, tantôt trop habituel d'un secours, devenu ensuite une nécessité, comme beaucoup d'autres choses que les sens captivés & assujettis en quelque sorte à un nouveau mode d'être, réclament impérieusement (*). Ce qu'il y a de certain, c'est que les anciens lisoient jusqu'à cent ans, & que dès l'âge de 50 la plupart des modernes ne le font plus sans lunettes. Reste à savoir si la mesure des caractères suffit seule pour expliquer cette différence ; vu sur-tout que les presbytes se servent de lunettes tant pour les petits que pour les grands caractères.

SPINA, (Alphonse) Religieux Espagnol de l'ordre de S. François, Inquisiteur à Toulouse vers l'an 1459, avoit été juif, à ce qu'on dit. Il est auteur du livre intitulé : *Fortalitium Fidei* ; ouvrage très-médiocre, imprimé plusieurs fois, tant in-folio qu'in-4^o. Il y en a une édition de Nuremberg en 1494, in-4^o.

SPINA, (Barthelemi) natif de Pise, mort en 1546, à 72 ans, entra dans l'ordre de S. Dominique vers l'an 1494. Il

(*) Idée qui du premier abord semble ridicule, mais qui ne paroît pas telle à ceux qui savent que ces variations de l'œil dépendent d'un degré imperceptible de plus ou moins de sphéricité ; qu'elles ont souvent lieu en sens contraire dans le même homme, & sont l'effet d'une maladie, d'un accroissement de santé, ou de quelqu'autre cause ; qu'elles ne sont rien en comparaison d'autres vicissitudes que le corps humain a essuyées en divers siècles, par des maladies & des infirmités dont il n'existe plus que les noms & les monumens, & qui ont été remplacées par d'autres auparavant inconnues ; &c.

fut maître du sacré Palais, & l'un de ceux que le Pape choisit pour assister à la congrégation destinée à examiner les matieres que l'on devoit proposer au concile de Trente. On a de lui divers Ouvrages en 3 vol. in-fol.

SPINA, (Jean de l'Epine, ou) fameux ministre calviniste, avoit été Religieux Augustin. Il assista au Colloque de Poissy, & échappa au massacre de la St.-Barthélemi. On a de lui plusieurs Livres de morale & de controverse, assez mauvais. Il mourut en 1594 à Saumur.

SPINOLA, (Ambroise) né en 1569, & mort en 1630, étoit de l'illustre maison de Spinola, originaire de Genes, & dont les branches se sont répandues en Italie & en Espagne. Il fit ses premieres armes en Flandre, à la tête de 9000 Italiens, la plupart vieux soldats & gens de condition. Il n'y fut pas longtemps sans se signaler. Le roi d'Espagne lui donna ordre bientôt après de lever 5 régimens, pour s'en former une armée avec laquelle il devoit exécuter quelque grand projet; mais la mort de Frédéric son frere l'appella ailleurs. Le siege d'Osrende traînoit en longueur, lorsque Spinola s'étant chargé du commandement, la place se rendit en 1604. Ses services le firent nommer général des troupes d'Espagne dans les Pays-Bas. Le comte Maurice de Nassau fut l'homme contre lequel il eut à combattre. Spinola passa à Paris après la reddition d'Osrende. Henri IV lui demanda quels étoient ses projets pour la campagne prochaine. Spinola

les lui développa; & le monarque croyant qu'il avoit voulu lui donner le change, écrivit à Maurice le contraire de ce que son rival de gloire lui avoit dit. Qu'arriva-t-il? Spinola suivit de point en point le plan qu'il avoit tracé à Henri IV, qui dit à cette occasion: *Les autres trompent en disant des mensonges, & celui-ci m'a abusé en disant la vérité.* L'Espagne ayant conclu en 1608 une treve avec les Etats-Généraux, Spinola jouit de quelque repos; mais il fut bientôt troublé par la contestation qui s'éleva sur la succession de Cleves & de Juliers. Spinola reprit les armes, se rendit maître d'Aix-la-Chapelle, de Wesel & d'autres places. En 1625 il prit Breda, après un siege sagement conduit, & continua de se signaler jusqu'à ce qu'il passa en Italie, où il prit Casal, l'an 1630. La citadelle de cette ville demeura entre les mains de Toiras, parce que des ordres imprudens, qui lui venoient régulièrement de Madrid, gênoient ses opérations. Il en mourut de chagrin, répétant jusqu'au dernier soupir: *Ils m'ont ravi l'honneur.* Cependant Philippe III avoit tant de confiance en ses talens, que Spinola ayant témoigné quelque répugnance à faire le siege de Breda, alléguant la difficulté de l'entreprise & l'incertitude du succès; le roi lui écrivit pour toute réponse; *Marquis, prenez Breda. Moi, le roi.* On demandoit au prince Maurice, quel étoit le premier capitaine de son siecle? *Spinola est le second,* répondoit-il.

SPINOLA, (Charles) Jé-

suite, étoit fils unique d'Octave Spinola, comte de Tassocole, grand-écuyer & favori de l'empereur Rodolphe II, & petit-fils d'Augustin Spinola, qui se rendit célèbre sous Charles-Quint. Le P. Spinola naquit à Gênes en 1564, fut élevé à Nole, sous les yeux du cardinal Philippe Spinola, son oncle, qui étoit évêque de cette ville; s'y fit Jésuite à la fin de 1584, malgré les oppositions de sa famille; étudia les mathématiques sous le fameux Clavius, & les professa avant même d'avoir achevé ses études de théologie. Il demanda ensuite d'être envoyé au Japon, & l'obtint après bien des instances. Il s'embarqua à Lisbonne au mois d'avril 1596, fut pris par les Anglois, qui le menerent en Angleterre. Ayant été échangé, il se rendit à Lisbonne, & se rembarqua au mois de mars 1598, & prit terre à Nangazacki en 1602. Il y travailla avec zèle & avec succès jusqu'en 1618, qu'il fut pris & mis en prison à Omura: il y demeura quatre ans avec des incommodités inconcevables, & en sortit en 1622 pour être mené à Nangazacki, où il fut brûlé vif le 10 septembre avec le P. Sébastien Kimura, le premier prêtre Japonois, & quelques autres Religieux de sa compagnie, plusieurs autres des deux Ordres de S. Dominique & de S. François, & un grand nombre de laïques. Sa *Vie* a été écrite en italien par le P. Fabio Ambrosio Spinola, & dédiée à un seigneur de sa maison; traduite en latin par le P. Germain Hagan, & dédiée au célèbre Ambroise Spinola,

gouverneur des Pays-Bas. Le P. d'Orléans a aussi écrit sa *vie* en françois.

SPINOSA, (Baruch) né à Amsterdam en 1632, étoit fils d'un juif Portugais, marchand de profession. Après avoir étudié la langue latine sous un médecin, il employa quelques années à l'étude de la théologie, & il se consacra ensuite tout entier à celle de la philosophie. Plus il acquéroit de connoissances, & plus il se formoit de doutes sur le Judaïsme, que ses rabbins ne pouvoient résoudre. Sa conduite trop libre à leur égard le brouilla bientôt avec eux. Enfin, un coup de couteau qu'il reçut d'un Juif en sortant de la comédie, l'engagea de se séparer tout-à-fait de la communion Judaïque. Il embrassa la religion calvinienne, & fréquenta les églises des Mennonites ou des Arminiens. Ce fut alors qu'il changea son nom juif de *Baruch*, en celui de *Benedictus*. Quoique soumis extérieurement à l'Evangile, il se contenta d'emprunter le secours de la philosophie pour la recherche de la vérité, & son orgueilleuse présomption le précipita dans le plus affreux abîme. Pour philosopher avec plus de loisir, il abandonna Amsterdam, & se retira à la campagne, où de tems en tems il s'occupoit à faire des microscopes & des télescopes. Cette vie cachée lui plut tellement, qu'il ne put s'en détacher lors même qu'il se fut établi à La Haye. Il étoit quelquefois 3 mois de suite sans sortir de son logis, mais cette solitude étoit égayée par les visites qu'il recevoit des rai-

sonneurs de tout sexe & de toute condition, qui venoient prendre chez lui des leçons d'athéisme. Spinoza, vieux avant le tems, fut attaqué d'une maladie lente, dont il mourut en 1677, âgé de 45 ans. Il étoit petit, jaunâtre, avoit quelque chose de noir dans la physionomie, & portoit sur son visage un caractère de réprobation. Ces traits sinistres n'ont rien d'étonnant dans un homme qui a rédigé le premier l'athéisme en système, & en un système si déraisonnable & si absurde, que Bayle lui-même n'a trouvé dans le Spinosisme que des contradictions, & des hypothèses absolument insoutenables. L'ouvrage de Spinoza qui a fait le plus de bruit, est son traité intitulé : *Tractatus Theologico-Politicus*, publié in-4°, à Hambourg, en 1670, où il jeta les semences de l'athéisme qu'il a enseigné hautement dans ses *Opera posthuma*, imprimés in-4°, en 1677. Le *Tractatus Theologico-Politicus* a été traduit en françois, sous trois titres différens, par Saint-Glain (voyez GLAIN). Le but principal de Spinoza a été de détruire toutes les religions, en introduisant l'athéisme. Il soutient hardiment que Dieu n'est pas un Être intelligent, heureux & infiniment parfait; mais que ce n'est autre chose que cette vertu de la nature, qui est répandue dans toutes les créatures. Ce sophiste absurde attribue tout ce qui existe à une aveugle nécessité. Il ne reconnoit dans l'univers qu'une seule substance, à qui il donne l'étendue & la pensée pour attributs. Il présente son système sous une

forme géométrique. Il donne des définitions, pose des axiomes, déduit des propositions; mais ses prétendues démonstrations ne sont qu'un amas de termes subtils, obscurs, & souvent inintelligibles. Ses raisonnemens sont fondés sur une métaphysique alambiquée, où il se perd, sans savoir ni ce qu'il pense, ni ce qu'il dit. Pour affaiblir les preuves de la Religion chrétienne, il tâche de déprimer les prédictions des prophètes de l'Ancien-Testament. Il prétend qu'ils ne devoient leurs révélations qu'à une imagination plus forte que celle du commun: principe absurde qu'il étend jusqu'à Moïse & à J. C. même; comme si la force de l'imagination pouvoit saisir dans l'avenir les choses qui ne tiennent à rien. A la fin de la 1re. partie de son Traité de Morale, il nie d'après Lucrèce « que les yeux soient faits » pour voir, les oreilles pour entendre, les dents pour mâcher, l'estomac pour digérer; il traite de préjugé de l'enfance, le sentiment contraire. On peut juger, par ce trait, de la beauté du génie de ce prétendu philosophe. Spinoza avoit un tel desir d'immortaliser son nom, qu'il eût sacrifié volontiers à cette gloire la vie présente, eût-il fallu être mis en pièces par un peuple mutiné: autre vanité ridicule dans un athée. C'est ce fanatisme plus ou moins vif de vanité, d'ostentation, de singularité, qui anime presque tous les ennemis de la Religion, & fait le grand mobile de ce qu'on appelle aujourd'hui philosophes. Ce n'étoit que par degrés que Spinoza étoit

tombé dans le précipice de l'athéisme. Il paroît bien éloigné de cette doctrine dans les *Principes de René Descartes, démontrés selon la manière des Géomètres*, Amsterdam, 1667, in-40, en latin. « On prétend, » dit un auteur, qu'il avoit des » mœurs, mais (outre que ces » assertions sont toujours vagues & sans preuves, & qu'un épicurien conséquent ne doit se priver de rien) » qu'en pourroit-on conclure » de plus que pour les anges » dégradés & convertis en » démons; qui ne sont ni des » ames charnelles, ni des esprits bouchés? L'orgueil conduit aux mêmes précipices, que les vices de la chair. L'égarement de Spinoza provint d'avoir creusé les matieres de la Religion, avec une curiosité profane & toute la témérité de la présomption; comme aussi d'avoir soumis les œuvres de Dieu aux propositions mal conçues de la géométrie, & les preuves de fait aux raisonnemens d'une vaine dialectique ». Les absurdités du Spinozisme ont été solidement réfutées par un très-grand nombre d'auteurs, entre autres : par Cuper, dans ses *Arcana Atheismi revelata*, Rotterdam, 1676, in-40; par dom François Lami, Bénédictin; par Jacquelot, dans son *Traité de l'Existence de Dieu*; par le Vassor, dans son *Traité de la véritable Religion*, imprimé à Paris en 1688; & dans les Ecrits donnés sur cette matiere en ces derniers tems. Voyez les *Mémoires de Nicéron* (tome 13) qui a profité de la *Vie de Spinoza* par Colerus, insérée dans

la *Réfutation de Spinoza* par divers auteurs, recueil publié par l'abbé Lenglet, 1731, in-12; & d'une autre *Vie* de ce philosophe, par un de ses partisans, 1712, in-80. Les extravagances de Spinoza ont été reproduites en 1770 dans le *Système de la Nature*, & victorieusement réfutées en 1771, par M. l'abbé Bergier, dans l'*Examen du Matérialisme*, deux vol. in-12.

SPIRIDION, (S.) évêque de Tremithunte, dans l'isle de Chypre, confessa généreusement la foi durant la persécution de Maximien-Galere, fut envoyé aux mines après qu'on lui eut arraché l'œil droit & coupé le jarret gauche, assista ensuite au concile-général de Nicée en 325, & vécut jusqu'après le concile de Sardique en 347. Son zele & ses miracles lui firent un grand nom. Il étoit si pénétré de respect pour les Saintes-Ecritures, qu'il ne vouloit pas qu'on en changeât les expressions par une fausse délicatesse de langage. Triphille, évêque de Ledres, ayant dans un discours qu'il faisoit dans une assemblée des évêques de l'isle de Chypre, substitué le mot de *lit* à celui de *grabat* dans ce passage de S. Marc (ch. 9). *Tolle grabatum tuum*, il le reprit vivement & lui demanda s'il savoit mieux que l'Evangéliste de quel terme il convenoit de se servir. Sozomene rapporte qu'un voyageur fatigué se présenta chez Spiridion en carême, en le priant de lui accorder l'hospitalité. Il le reçut avec une grande charité, mais il ne se trouvoit ni pain ni farine dans sa maison; il n'y avoit qu'un peu de lard; considérant la

fatigue & le besoin extrême du voyageur, il se mit en oraison & pria Dieu de le dispenser de la discipline de l'Eglise, fit cuire le lard, commença le premier à en manger, & invita son hôte à en faire autant. Calvin & Kemnitius ont voulu conclure delà que la pratique du jeûne n'étoit pas alors d'obligation; mais cette histoire même prouve précisément le contraire.

SPIZELIUS, (Théophile) écrivain protestant, né à Aushourg en 1639, mort en 1691, est auteur de plusieurs ouvrages. Les plus connus sont deux traités: l'un intitulé, *Felix Litteratus*, 2 vol. in-8°; & l'autre, *Infelix Litteratus*, 2 vol. in-8°. Spizelius prétend faire voir, dans ces deux ouvrages, les vices des gens-de-lettres, & les malheurs qui leur arrivent quand ils étudient par de mauvais motifs, & plutôt pour eux-mêmes que pour l'amour de Dieu & l'utilité du prochain: vues excellentes, où les savans vrais & prétendus de nos jours trouveroient à profiter. Nous avons encore de lui: I. Une espèce d'Essai de Bibliothèque, sous le titre de *Sacra Bibliothecarum illustrium Arcana detecta*, imprimé en 1668, in-8°; mais cet Essai manque de clarté & de méthode, & ne s'étend qu'à un petit nombre d'auteurs. II. *Sinensium res Litteraria*, Leyde, 1660, in-12. III. *Confutatio relationis Montefinianæ de repertis in America tribubus Israëlitis*, Bâle, 1661. Voyez MENASSEH-BEN-ISRAEL.

SPON, (Charles) né à Lyon en 1609, d'un riche marchand, exerça la médecine

dans sa patrie avec beaucoup de réputation. Il cultiva la poésie latine avec quelque succès, & mourut à Lyon en 1684, après avoir publié: I. en vers héroïques, les *Pronostics* d'Hippocrate, sous le titre de *Sybilla medica*, Lyon, 1661, in-4°. II. Une *Myologie* en vers, dans la *Bibliothèque Anatomique* de Manget. III. *Pharmacopée de Lyon*, &c. — Son fils, Jacob SPON, né à Lyon en 1647, employa quelques années à voyager, & revint en France, d'où son attachement à la religion prétendue-réformée le fit sortir en 1685, dans le dessein de se fixer à Zurich en Suisse; mais il mourut en chemin à Vevay, près du Lac de Geneve. Nous avons de lui divers ouvrages; les principaux sont: I. *Recherches curieuses d'Antiquités*, in-4°, Lyon, 1683; ouvrage savant. II. *Miscellanea erudita Antiquitatis*, Lyon, 1685, in-fol.; aussi curieux pour les inscriptions que pour les médailles. III. *Voyages d'Italie, de Dalmatie, de Grece & du Levant, faits en 1675 & 1676*, imprimés à Lyon en 1677, 3 vol. in-12; réimprimés à La Haye en 1680 & en 1689, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage est intéressant pour les amateurs d'antiquités & les commerçans. IV. *Réponse à la Critique publiée par Guillet contre ces Voyages*, Lyon, 1679, in-12. V. *Histoire de la Ville & de l'Etat de Geneve*, in-12, 2 vol. réimprimée à Geneve en 1700, en 2 vol. in-4° & en 4 vol. in-12, avec fig. & les notes de Gautier, secrétaire-d'état. Cette Histoire est pleine de recherches; mais

elle n'est pas toujours fidelle. Le style manque de précision, de pureté & d'élégance. VI. *Recherches des antiquités & des curiosités de la Ville de Lyon*, 1673, in-8°. VII. *Bevanda Africana, seu de Café*, Leipfick, 1705, in-4°. VIII. *Observations sur les Fievres*, in-12, 1684. IX. *Ignotorum atque obscurorum quorundam Deorum arte*, 1676, in-8°, avec des notes. X. *Aphorismi novi ex Hippocratis operibus collecti*, 1684, in-12, grec & latin.

SPONDE, (Henri de) né à Mauléon de Soule, bourg de Gascogne, en 1568, d'un Calviniste secrétaire de Jeanne de Navarre, fut élevé dans cette religion. Il eut pour parrain Henri de Bourbon (depuis Henri IV). Sa jeunesse annonça beaucoup de goût pour les belles-lettres, & une grande facilité pour apprendre les langues. Il exerçoit la charge de maître-des-requêtes pour le roi de Navarre, lorsque les livres de controverses des cardinaux du Perron & Bellarmin touchèrent son cœur & éclairèrent son esprit. Il abjura le Calvinisme en 1595, & accompagna à Rome le cardinal de Sourdis. Quelques années après, il embrassa l'état ecclésiastique, & fut nommé à l'évêché de Pamiers en 1626. Il n'oublia rien pour tirer de l'erreur les hérétiques de son diocèse. Il y établit une congrégation ecclésiastique, des séminaires, des maisons religieuses, & se signala par toutes les vertus épiscopales. Cet illustre prélat finit ses jours à Toulouse en 1643, âgé de 75 ans. Son principal ouvrage est l'*Abrégé des An-*

nales de Baronius, 2 vol. in-fol. & la Continuation qu'il en a faite depuis 1197 jusqu'à l'an 1640, 3 vol. in-folio. Quoique cet ouvrage ne soit pas parfait, & qu'il y ait presque autant de fautes que dans Baronius, il est très-utile pour ceux qui ont les *Annales* de ce cardinal. Il sert à leur rappeler les faits principaux, qui y sont détaillés avec netteté & choisis avec jugement. Pour rendre ce recueil plus complet, Sponde y joignit les *Annales sacrées de l'Ancien-Testament jusqu'à J. C.*, in-fol. qui ne sont proprement qu'un abrégé des *Annales* de Torniel. On a aussi de Sponde des *Ordonnances Synodales*. La meilleure édition de ses *Œuvres*, est celle de la Noue, Paris, 1639, 6 vol. in-fol. Son traité *De Cœmeteriis sacris* 1596, augmenté en 1638, in-4°. *Les Cimetieres sacrés*, Bourdeaux, 1599, in-8°, renferme des recherches curieuses. Pierre Frizon, docteur de Sorbonne, a écrit sa *Vie*. — Son frere, Jean de SPONDE, abjura aussi le Calvinisme, & mourut en 1595. On a de lui : I. *Des Commentaires sur Homere*, 1606, in-fol. II. *Une Réponse au Traité de Beze sur les Marques de l'Eglise*, Bourdeaux, 1595, in-8°.

SPRANGER, (Barthélemi) peintre, naquit à Anvers en 1526. L'envie d'apprendre fit concevoir au jeune artiste le projet de voyager : il alla en France, d'où il partit peu de tems après pour l'Italie. Un tableau de *Sorciers* qu'il fit à Rome, lui mérita la protection du cardinal Farnese, qui l'employa à son château de Cai

prarole. Ce prélat le présenta ensuite au pape Pie V, dont Spranger reçut beaucoup de témoignages d'estime & de générosité. Après la mort de ce pontife, Spranger fut mandé à Vienne, pour être le premier peintre de l'empereur. Maximilien II & Rodolphe II le mirent dans l'opulence, & le comblèrent d'honneurs. Spranger, dans ses productions, s'est toujours laissé conduire par son caprice, sans consulter la nature: ce qui lui a donné un goût maniéré. Ses contours sont aussi trop prononcés; mais ce peintre avoit une légèreté de main singulière. Sa touche est en même tems hardie & gracieuse, & son pinceau d'une douceur admirable. Il mourut après l'an 1582.

SPRAT, (Thomas) fils d'un ministre de la province de Devon, naquit en 1636. Il devint l'un des premiers membres de la société royale de Londres, chapelain de Georges duc de Buckingham, puis chapelain du roi Charles II, prébendaire de Westminster, & enfin évêque de Rochester en 1684. Ce prélat, aussi versé dans la politique que dans les sciences, mourut d'apoplexie en 1713. Tous ses ouvrages sont bien écrits en anglois. On estime sur-tout son *Histoire de la Société Royale de Londres*, dont on a une mauvaise traduction françoise, imprimée à Geneve en 1669, in-8o.

SQUIRE, (Samuel) favant Anglois, né en 1714, évêque de S. David au pays de Galles, mort en 1766, a publié plusieurs ouvrages où il y a de l'érudition & du zèle

contre l'incrédulité. I. *Défense de l'Histoire des Anciens Hébreux*. II. *L'indifférence inexécutable, en fait de Religion* 1748, in-12. III. *Principes de Religion*, 1763. IV. *Isis & Osiris* de Plutarque en grec & en anglois. Cambridge, 1744, in-8o. Le texte grec est fort exact & la traduction est estimée. V. *Essai sur la chronologie & la langue des anciens Grecs*. VI. *Recherches sur la Constitution d'Angleterre*.

STAAL, (madame de) connue d'abord sous le nom de Mlle. de Launai, née à Paris d'un peintre, fut liée avec quelques beaux esprits & devint intrigante. Enveloppée, sous la régence, dans la disgrâce de la duchesse du Maine, elle fut renfermée pendant près de deux ans à la Bastille. La liberté lui ayant été rendue, elle fut fort utile à la princesse, qui, par reconnoissance, la maria avec M. de Staal, lieutenant aux gardes suisses, & depuis capitaine & maréchal-de-camp. Son caractère étoit mêlé de bonnes & de mauvaises qualités; mais celles-là l'emportoient. Elle mourut en 1750. On a imprimé depuis sa mort les *Mémoires de sa Vie*, en 3 vol. in-12, composés par elle-même. Ils n'offrent pas des aventures fort importantes; mais elles sont assez singulières. Quelques critiques prétendent que madame de Staal n'a pas dit tout ce qui la regardoit dans ses Mémoires.

STACE, (P. Papinius Statius) Napolitain, vivoit du tems de Domitien, qu'il flatta avec autant de lâcheté que de bassesse. Ce poète latin plaisoit

fort à cet empereur, par la facilité qu'il avoit de faire des vers sur le champ. Il mourut à Naples vers l'an 100 de J. C. Nous avons de Stace deux Poèmes héroïques, dédiés à ce tyran odieux qu'il place dans le Ciel, sans doute entre Octave & Néron. C'est la *Thébaïde* en 12 livres; & l'*Achilleïde*, dont il n'y a que 2 livres, la mort l'ayant empêché de la continuer. Ce poète a encore fait 5 livres de mélanges (*Sylvarum*); c'est un recueil de petites pièces de vers sur différens sujets. On y trouve (l. 5. ch. 2) ces beaux vers si souvent cités contre les hommes finistres qui se plaisent à perpétuer & à nourrir hors de propos d'accablans souvenirs :

*Excidat illa dies ævo: nec poster
tera credant
Sæcula. Nos certè taceamus,
& obruta multâ
Noctè regi nostræ patiamur cri
mina gentis.*

Vœu qui néanmoins ne doit pas affoiblir la véracité de l'histoire, obligée de consigner dans ses annales les grands crimes comme les grandes vertus. Les Poésies de Stace furent fort estimées de son tems à Rome; mais le goût avoit perdu beaucoup de sa pureté. En cherchant à s'élever, il tombe souvent dans le ton déclamateur; & à l'égard de ses Poèmes héroïques, il a traité son sujet plutôt en historien qu'en poète, sans s'attacher à ce qui fait l'essence de la poésie épique. C'étoit un homme d'une imagination forte, mais déréglée; cependant, si nous en croyons M. Huet, Malherbe admiroit la *Thébaïde*

avec un enthousiasme fougueux, & préféroit Stace à Virgile; ce qui ne donne pas une grande idée de son jugement & de son goût. La première édition de ce poète est celle de Rome, 1475, in-fol. M. l'abbé Cormilolle a donné une traduction françoise de la *Thébaïde*, Paris, 1783, 3 vol. in-12.

STACKHOUSE, (Thomas) théologien Anglois, mort en 1752, se fit un nom par ses écrits contre Tyndal, Collins & Woolston, empyriques de la secte des modernes philosophes. Ses ouvrages les plus estimés sont: I. *Le Sens littéral de l'Écriture*, traduit en françois, 3 vol. in-12. II. *Un Corps complet de Théologie*, dont on a aussi une version françoise. III. *Une Histoire générale de la Bible*.

STADIUS, (Jean) né à Loënhout, près d'Anvers, en 1527, fut professeur d'histoire à Louvain, & ensuite professeur de mathématiques & d'histoire à Paris, où il mourut en 1579. Joseph Scaliger estimoit beaucoup ce savant. On a de lui: I. *Des Ephémérides*, Cologne, 1556 & 1570, in-4°. II. *Tabulæ æquabilis & apparentis motus cælestium corporum*, 1560. III. *Commentarius in Lucium Florum*, Cologne, 1600. Stadius étoit versé dans l'astronomie; mais il paroît avoir été infatué de l'astrologie judiciaire.

STAFFORT, (Thomas-Wentworth, comte de) d'une famille distinguée d'Angleterre, se signala dans le parlement contre l'autorité royale. Charles I le mit du parti de la cour par ses bienfaits; il le nomma

comte de Staffort & vice-roi d'Irlande. Depuis lors Staffort se dévoua avec tant de chaleur à son service, que les grands & la nation, irrités contre Charles, tournerent toute leur fureur contre son favori. La chambre des Communes lui imputa quelques malversations inévitables dans ces tems orageux, mais commises toutes pour le service du roi: elles ne furent pas même prouvées légalement, & cependant les pairs le condamnerent au dernier supplice. Il falloit le consentement de Charles pour l'exécution. Le peuple demandoit sa tête à grands cris. Staffort poussa la grandeur d'ame jusqu'à supplier lui-même le roi de consentir à sa mort, & ce prince eut la foiblesse de signer cet acte fatal, qui apprit aux Anglois à répandre un sang plus précieux. Staffort périt ainsi sur un échafaud le 12 mai 1641. La mort de Charles suivit bientôt celle de ce généreux infortuné, dont la mémoire fut réhabilitée sous Charles II.

STAFFORT, (Guillaume, vicomte de) fut zélé catholique, & fut condamné à la mort, sous prétexte d'une conspiration formée contre le roi Charles II, qui néanmoins, tout protestant qu'il étoit, mais instruit par l'expérience, avoit beaucoup plus de confiance aux Catholiques qu'aux sujets de sa propre religion. Par mille autres endroits, cette accusation où Pon impliquoit la reine même, avec le duc d'Yorck, frere du roi (depuis Jacques II), étoit dépourvue de l'ombre même de la vraisemblance: ce n'étoit qu'une trame brassée par des

fanatiques jaloux & très-accrédités dans le parlement, afin de rendre le duc inhabile au trône, en haine de la vraie foi qu'il professoit sans respect humain. Quantité de Catholiques furent les victimes de cette absurde calomnie. Staffort, personnellement très-cher au roi, fut arrêté, sur la déposition de deux scélérats insignes, Oatès & Badlor; & après deux ans de prison, il fut condamné par le parlement à la peine des criminels de haute trahison. Le roi fit en vain tous ses efforts pour lui sauver la vie: tout ce qu'il put obtenir, fut de commuer son supplice. Ce seigneur, à l'âge de soixantedix ans, eut la tête tranchée à Londres, le 8 janvier 1681. Monté sur l'échafaud, avec une fermeté digne de la foi qu'il professoit, il fit un discours pour justifier son innocence, & protesta qu'il mouroit volontiers pour la foi catholique, apostolique & romaine. Le délateur Oatès (*voyez ce mot*), & plusieurs complices de son homicide calomnie, condamnés quatre ans après comme parjurs par le parlement même, justifierent pleinement la mémoire de celui qu'ils avoient livré à la mort.

STAHL, (Georges-Ernest) naquit en Franconie en 1660. Lorsque l'université de Hall fut fondée en 1694, la chaire de médecine lui fut conférée. Sa maniere d'enseigner, la solidité de ses ouvrages, les heureux succès de sa pratique concoururent à lui faire une réputation des plus brillantes. Stahl fut appelé à Berlin en 1716, & il y eut les titres de conseiller de

de la cour & de médecin du roi. Il mourut en 1734, âgé de 75 ans. Ce grand médecin a soutenu quelques opinions singulieres, & qui, peut-être vraies à un certain point, ne laissent pas d'avoir un air paradoxal. Tel est son système de l'Autocratie de l'ame sur le corps, en santé & en maladie; système qui lui suscita beaucoup d'adversaires, & en même tems des admirateurs (voyez SAUVAGES FRANÇOIS). Selon son opinion, un médecin ne doit opérer, qu'en suivant attentivement les effets de l'ame sur le corps. On ne peut douter que ces effets ne soient réels, & même d'un résultat très-sensible, vu qu'ils s'étendent jusqu'à la phisionomie & les accessoires les plus indifférens de la constitution (voyez RIVAULT, RICHTER); mais il seroit téméraire de vouloir dans tous les cas les déterminer & les suivre. C'est par son intelligence en chymie que Stahl s'est sur-tout rendu recommandable. Il en puisa le fond dans des ouvrages qui avant lui étoient presque ignorés, & dont il répandit la connoissance aussi bien que l'usage: c'étoient ceux du fameux Beccher, qu'il commenta, rectifia & étendit. Il puisa aussi beaucoup dans les livres de Kunkel, & fit un grand nombre de découvertes utiles. Plusieurs de ses remèdes ont eu & ont encore une grande vogue: tels sont les *Pillules Balsamiques*, la *Poudre Antispasmodique*, son *Essence Alexipharmaque*, &c. La métallurgie lui a les plus grandes obligations; son petit *Traité latin sur cette matiere*, 1697,

Tome VIII.

est excellent. Ses principaux ouvrages sont: I. *Experimenta & observationes chymicæ, & physica*, Berlin, 1731, in-8°. II. *Dissertationes medicæ*, Hall, 2 vol. in-4°. C'est un recueil de theses sur la médecine. III. *Theoria medica vera*, 1737, in-4°. IV. *Opusculum chymico-physico-medicum*, 1740, in-4°. V. *Traité sur le Soufre tant inflammable que fixe*, en allemand, traduit en françois par le baron de Holbach, Paris, 1766, in-12. VI. *Negotium otiosum*, Hall, 1720, in-4°. C'est principalement dans cet ouvrage qu'il établit son système de l'action de l'ame sur le corps. VII. *Fundamenta chymicæ dogmaticæ & experimentalis*, Nuremberg, 1747, 3 vol. in-4°; en françois, par M. de Machy, Paris, 1757, 6 vol. in-12. VIII. *Traité sur les Sels*, en allemand, & en françois par le baron de Holbach, Paris, 1771. IX. *Commentarium in Metallurgiam Beccheri*, 1723.

STAHREMBERG, (Conrad-Balthasar comte de) chevalier de l'ordre de la Toison-d'or, président du conseil de la régence de l'Autriche-inférieure, & gouverneur de Vienne durant le siege qu'en firent les Turcs en 1683, s'acquit une gloire immortelle par la belle défense qu'il fit de cette place durant deux mois, & le tems qu'il donna par-là au roi de Pologne & aux princes d'Allemagne de venir à son secours. Il mourut à Vienne, dans un âge fort avancé, l'an 1687. — Il ne faut pas le confondre avec le comte Guido-Balde de STAHREMBERG, né en 1657, qui après s'être signalé en di-

T

verses occasions, nommément à la bataille de Zenta, où il commandoit sous le prince Eugene Paile droite des Impériaux, remporta en Espagne divers avantages en faveur de l'archiduc Charles, proclamé roi après la mort de Charles II. Il gagna la célèbre bataille de Saragosse le 10 août 1710, qui ouvrit pour la seconde fois à Charles le chemin de Madrid. Il fut moins heureux le 10 décembre de la même année à Villa-Viciosa, où, quoique resté maître du champ de bataille, il fut obligé de se retirer, par le malheur arrivé au général Stanhope avec 5000 Anglois faits prisonniers à Brihuega. L'année suivante, il secourut la forteresse de Cardona, & prit toute l'artillerie des assiégeans. Après la fin de la guerre, il vécut tranquillement à Vienne, aussi respecté par ses vertus, que considéré pour ses talens militaires, & mourut dans cette ville le 7 mars 1737.

STALENUS, (Jean) né à Calcar dans le duché de Cleves, en 1595, curé de Rees dans le même duché. Il y montra beaucoup de zèle à préserver son troupeau des nouvelles erreurs, & à ramener à la foi de l'Eglise ceux qui en étoient infectés. Il entra ensuite dans la congrégation de l'Oratoire, & mourut à Kévèlaer le 8 février 1681, après avoir publié plusieurs ouvrages de controverses, dont les principaux sont: I. *Syntagma controversiarum fidei*, 2 vol. II. *Papissa, monstrosa & mera fabula*, Cologne, 1639, in-12, ouvrage savant, dont Bayle & Blondel ont profité pour réfuter cette fable si chère aux

fanatiques de leur communion (voyez BENOÎT III). III. *Instruction pour connoître la vraie Eglise*, en allemand, &c.

STALPART VANDERWIEL, (Corneille) chirurgien & médecin de La Haye sa patrie, né l'an 1620, mort vers 1668, est connu par un ouvrage intitulé: *Observationes rariores medicae, anatomicae & chirurgicae*, Leyde, 1687 & 1727, 2 vol. in-8°, avec fig. C'est une traduction, l'original est en flamand; Planque l'a traduit en françois, Paris, 1758, 2 vol. in-12.

STANDONCH, (Jean) docteur de la maison & société de Sorbonne, né à Malines en 1443, d'une famille obscure, alla achever ses études à Paris, & fut fait régent dans le college de Ste. Barbe, puis principal du college de Montaigu. Ce dernier college reprit son ancien lustre, & il en fut regardé comme le second fondateur. Ayant parlé avec liberté sur la répudiation de la reine Jeanne, femme du roi Louis XII (voyez JEANNE DE FRANCE), il fut banni du royaume pour deux ans. Il se retira alors à Cambray, où l'évêque, allant partir pour l'Espagne, le fit son vicaire spécial pour tout le diocèse. Standonch retourna à Paris, après le tems de son exil, & continua de faire fleurir la piété & l'étude dans le college de Montaigu. Il y établit les clercs nommés *les Freres de la vie commune* ou de S. Jérôme (voyez GERARD LE GRAND) qui avoient déjà ouvert avec succès plusieurs écoles dans les Pays-Bas. Standonch leur bâtit des maisons à Cambray, Valen-

ciennes, Malines & Louvain. Il dressa des réglemens pour ces maisons. Du Boulai (*Histoire de l'université de Paris*, tom. 6, pag. 948) & l'abbé Ladvoat prétendent que ces réglemens fournirent à S. Ignace, qui demeura quelque tems au college de Montaigu, le plan de sa compagnie; mais ceux qui ont quelque connoissance des réglemens qui ont été en vigueur au college de Montaigu, de même que dans les maisons que Standonch a fondées aux Pays-Bas, n'en croient rien. Les constitutions des Jésuites portent tellement l'empreinte du caractère de S. Ignace, qu'on ne peut soupçonner qu'il les ait empruntées d'un autre. Il mourut saintement au college de Montaigu en 1504, après avoir rempli la place de recteur de l'université, & converti beaucoup de pécheurs par ses sermons.

STANHOPE, (Jacques, comte de) d'une ancienne famille du comté de Nottingham; naquit en 1673. Il suivit en Espagne Alexandre Stanhope, son pere, qui fut envoyé extraordinaire en cette cour, au commencement du regne du roi Guillaume. Le séjour de Madrid lui acquit la connoissance de la langue espagnole. Il voyagea en France & en Italie pour apprendre le françois & l'italien. De retour en Angleterre, il prit le parti des armes, & se distingua au siege de Namur sous les yeux du roi Guillaume, qui le gratifia d'une compagnie d'infanterie. Il s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de lieutenant-général. En 1709, il fut nommé

commandant en chef des troupes Angloises en Espagne. Le 27 juillet 1710, il remporta une victoire près d'Almanara, qui fut attribuée à sa conduite & à sa faveur, & dont il fut remercié publiquement par le roi Charles, archiduc d'Autriche. Le 20 août suivant, il acquit beaucoup de gloire à la bataille de Saragosse, ainsi que le 9 décembre de la même année, à la défense de Brihuega, où il fit une vigoureuse résistance: mais il fut obligé de céder au nombre & de se rendre prisonnier de guerre. Après avoir été échangé, en 1712, contre le duc d'Escalona, vice-roi de Naples, il retourna en Angleterre, où il fut favorablement reçu de toute la cour. Le roi Georges étant parvenu au trône, le fit secrétaire-d'état & membre du conseil-privé. En 1714, il l'envoya à Vienne. Il étoit nommé plénipotentiaire au congrès de Cambray, lorsqu'il mourut à Londres en 1721, à 50 ans. Bon politique & grand capitaine, citoyen zélé, honnête homme, il s'acquit les cœurs des sujets, & mérita les regrets de son prince. C'est lui qui s'empara du Port-Mahon & de l'isle Minorque en 1708, que les Anglois ont possédés jusqu'en 1781.

STANISLAS, (S.) né en 1030, de parens illustres par leur naissance & par leur piété, fit ses études à Gnesne & à Paris. De retour en Pologne en 1059, il fut élu évêque de Cracovie en 1071; mais ayant repris vivement Boleslas II, roi de Pologne, qui avoit enlevé la femme d'un seigneur Polonois, ce prince, aussi cruel

que voluptueux, le tua de sa propre main, dans la chapelle de S. Michel, le 8 mai 1077, où il expira martyr de son zèle. On raconte que dans un procès que lui suscita ce prince inique, il ressuscita un mort pour déposer en sa faveur; mais les auteurs contemporains ne parlent point de ce miracle. A la chapelle où il fut tué, on a bâti une belle église, qui est sous la direction des Peres Paulins: mais son corps se conserve dans la cathédrale où on lui a construit un superbe mausolée.

STANISLAS KOSTKA, (S.) fils de Jean Kostka sénateur Polonois, & de Marguerite Kriska sœur du Palatin de Mazovie, né au château de Rostkow, en 1550, se distingua dès l'enfance par une tendre & fervente piété, & entra chez les Jésuites, après avoir surmonté avec beaucoup de courage & de constance, les obstacles que sa famille apportoit à sa vocation. Ses progrès dans la vertu en firent un Saint dès le noviciat, durant lequel il mourut à Rome en 1568, âgé de 18 ans. Le pape Clément VIII le béatifia en 1604. Le P. d'Orléans a écrit sa *Vie*, Paris, 1732, in-12. Son corps repose à Rome, dans l'église de S. André, autrefois le noviciat des Jésuites, dans une urne de lapis-lazuli: mais l'on admire sur-tout dans la chapelle qui lui avoit servi de chambre, sa belle statue de marbre noir & blanc dont le sculpteur a tiré si ingénieusement parti.

STANISLAS I, (LECZINSKI) roi de Pologne, grand duc de Lithuanie, duc

de Lorraine & de Bar; né à Lissa ou Leschno dans la grande Pologne, le 20 octobre 1677, du grand-trésorier de la couronne, fut député en 1704, par l'assemblée de Varsovie, auprès de Charles XII, roi de Suede, qui venoit de conquérir la Pologne. Il étoit alors âgé de 27 ans, palatin de Posnanie, général de la grande Pologne, & avoit été ambassadeur-extraordinaire auprès du grand seigneur en 1699. Sa physionomie étoit heureuse, pleine de hardiesse & de douceur, avec un air de probité & de franchise. Il n'eut pas de peine à s'insinuer dans l'amitié du roi de Suede, qui le fit couronner roi de Pologne à Varsovie en 1705. Le nouveau roi suivit Charles XII en Saxe, où l'on conclut en 1706 un traité de paix entre les deux rois d'une part, & le roi Auguste, qui renonça à la couronne de Pologne, & reconnut pour légitime souverain de cet état Stanislas. Le nouveau monarque resta avec Charles XII en Saxe, jusqu'en septembre 1707. Ils revinrent alors en Pologne, & y firent la guerre pour en chasser entièrement les Moscovites. Le czar fut obligé d'en sortir en 1708; mais le roi de Suede, ayant trop poussé son ennemi, après avoir remporté plusieurs avantages sur lui, fut défait entièrement lui-même au mois de juillet 1709, à la bataille de Pultawa. Stanislas ne se trouvant pas en sûreté dans la Pologne, où les Moscovites revinrent, & où le roi Auguste reprenoit de l'ascendant, fut obligé de se retirer en Suede, puis en Turquis, Les

affaires de Charles XII n'ayant pu se rétablir, Stanislas se retira dans le duché de Deux-Ponts & ensuite en Alsace. Il vécut dans l'obscurité jusqu'en 1725, que la princesse Marie sa fille, épousa Louis XV, roi de France. Après la mort du roi Auguste en 1733, ce prince se rendit en Pologne, dans l'espérance de remonter sur le trône. Il y eut un parti qui le proclama roi; mais son compétiteur, le prince électoral de Saxe, devenu électeur après la mort du roi son pere, soutenu de l'empereur Charles VI, & de l'impératrice de Russie, l'emporta sur le roi Stanislas. Ce prince se rendit à Dantzic pour soutenir son élection; mais le grand nombre qui l'avoit choisi, céda bientôt au petit nombre qui lui étoit contraire. Dantzic fut pris; Stanislas, obligé de fuir, n'échappa qu'à travers beaucoup de dangers, & à la faveur de plus d'un déguisement, après avoir vu sa tête mise à prix par le général des Moscovites dans sa propre patrie. Lorsque la paix se fit en 1736, il renonça au royaume qu'il avoit eu deux fois, & conserva le titre de *Roi*. Il eut la jouissance des duchés de Lorraine & de Bar, qu'il rendit heureux. Il soulagea ses peuples, embellit Nancy & Lunéville par des places publiques & des édifices superbes, fit des établissemens utiles, dota de pauvres filles, fonda des colleges, bâtit des hôpitaux, éleva la magnifique maison de la mission royale; se montra en tout l'ami de la Religion & de l'humanité. La Lorraine jouissoit de ses bienfaits, lorsqu'un accident hâta sa mort.

Le feu prit à sa robe-de-chambre, & ses plaies lui causerent une fièvre, qui l'enleva au monde le 23 février 1766. Son corps fut déposé dans la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, près de Nancy, où l'on voit son mausolée vis-à-vis de celui de son épouse. On lit sur une pyramide cette application heureuse d'un passage du 2e. liv. des Rois: *Salvavit me Dominus à contradictionibus populi mei*. Sa mort a été un deuil public, & les pleurs de ses sujets sont le plus bel éloge que nous puissions faire de ce prince. Charles XII disoit de lui, qu'il n'avoit jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis. Dans sa jeunesse il s'étoit endurci à la fatigue, & avoit fortifié son esprit en fortifiant son corps. Il couchoit toujours sur une espèce de paille, n'exigeant jamais aucun service de ses domestiques auprès de sa personne. Il étoit d'une tempérance peu commune dans ce climat; libéral, chéri de ses vassaux, & peut-être le seigneur Polonois qui eût le plus d'amis. Il fut en Lorraine ce qu'il avoit été dans sa patrie; doux, affable, compatissant, parlant avec ses sujets comme avec ses égaux, partageant leurs peines & les consolant en pere tendre. On lui donna d'une commune voix le titre de *Stanislas le Bienfaisant*. Les revenus de ce prince étoient modiques; cependant, lorsqu'on vouloit apprécier ce qu'il faisoit, on le croyoit le plus riche potentat de l'Europe. On peut voir sur ce sujet, *Recueil des Fondations & Etablissemens*

faits par le roi de Pologne, duc de Lorraine, Luneville 1762, 1 vol, gr. in-fol. Ce prince avoit beaucoup d'esprit & de lumieres; il protégeoit les sciences & les arts. S'il avoit été un simple particulier, il se feroit distingué par son talent pour la mécanique. Nous avons de lui divers ouvrages de philosophie, de politique & de morale, imprimés d'une maniere élégante sous ce titre: *Œuvres du Philosophe Bienfaisant*, 1765, en 4 vol. in-8°. Un attachement sincere & éclairé à la Religion, beaucoup de zele contre les erreurs modernes, une aversion décidée contre ce que le délire du siecle appelle *philosophie*, le véritable amour des hommes, le desir de les voir heureux, la sagesse des principes, la grandeur des vues, les leçons courageuses données aux princes, rendent cette collection précieuse. On découvre particulièrement combien sa maniere de voir étoit juste & profonde, dans une prédition sur le sort de la Pologne, publiée en langue indigene sous le titre de *La voix libre du Citoyen*, & insérée dans les *Œuvres du Philosophe Bienfaisant*, sous le titre d'*Observations sur le gouvernement de la Pologne*. Il est certain, dit Stanillas, que l'édifice de notre république s'affaisse par son propre poids, & rien peut-être ne sera comparable un jour à ses malheurs. Je ne pense qu'avec crainte à tout ce qui nous environne. Nous croyons que nos voisins, par leur propre jalousie, s'intéressent à notre conservation: vieux préjugé qui nous

trompe, ridicule entêtement, qui autrefois a fait perdre la liberté aux Hongrois, aux Bohêmes, & qui nous l'enlève sûrement, si, nous appuyant sur une espérance aussi frivole, nous continuons à demeurer désarmés. Notre tour viendra sans doute, où nous serons la proie de quelque fameux conquérant. Peut-être même les puissances voisines s'accorderont-elles à se partager nos états. Il est vrai, qu'elles sont les mêmes que nos peres ont connues, & qu'ils n'ont jamais appréhendées; mais ne savons-nous point que tout est changé dans les nations? Elles ont à présent d'autres mœurs, d'autres loix, d'autres usages, d'autres systêmes de gouvernement, d'autres façons de faire la guerre, j'ose même dire, une plus grande ambition. Cette ambition s'est augmentée avec les moyens de la satisfaire, &c. Voyez CASIMIR V; & diverses observations dans le *Journ. hist. & litt.* 1 juin 1793, p. 202.

STANLEY, (Thomas) natif de Cumberlow en Herefordshire, se rendit habile dans les belles-lettres & dans la philosophie. Après avoir fait divers voyages en France, en Italie & en Espagne, il se retira à Londres, où il mourut en 1678. Ses principaux ouvrages sont: I. Une belle Edition d'*Eschyle*, avec la Traduction & des notes, 1663, in-fol. II. *L'Histoire de la Philosophie*, en anglois. Cette Histoire a été traduite en partie en latin, par le Clerc; & toute entiere par Godefroi Olearius; Leipsig,

1712, in-4°. On y desireroit plus de profondeur dans les analyses, plus de précision dans le style, & quelquefois des jugemens plus vrais.

STANYHURST, (Richard) né à Dublin en 1552, de protestant se fit catholique, entra dans l'état ecclésiastique après la mort de sa femme, devint chapelain de l'archiduc Albert, & mourut à Bruxelles en 1618. On a de lui : I. *De rebus in Hybernia gestis*, Anvers, 1584, in-4°. II. *Vita Sti. Patricii*, 1587, in-8°. III. *Description de l'Irlande*, en anglois. IV. Les quatre premiers livres de l'*Enéide*, traduits en vers anglois, Londres, 1583. V. *Brevis præmunio*, &c., Douay, 1615, in-12. C'est une réfutation de la sottise de Jacques Uferius, neveu de Stanyhurst, qui vouloit prouver que le Pape est réellement l'Antechrist. — Son fils, Guillaume STANYHURST, Jésuite, né à Bruxelles en 1601, & mort dans cette ville le 10 janvier en 1663, s'est fait un nom par son zèle à ramener les hérétiques à la foi de l'Eglise, par sa charité à servir les malades, particulièrement les pestiférés, & par plusieurs livres ascétiques qu'il a publiés.

STAPHYLE, (Frédéric) natif d'Osnabruck, fut professeur en grec à Breslaw, & en théologie à Königsberg. Il se réunit à l'Eglise Romaine en 1553, & fut fait conseiller de l'empereur & du duc de Bavière. Il mourut en bon catholique à Ingolstadt le 5 mars 1564, après avoir publié quelques ouvrages excellens, entr'autres : I. *De Diffidiis hæreticorum*, qui

a été traduit par Stapleton, & imprimé à Anvers, 1565, in-12. II. *Apologia de germano Scriptura Sacra intellectu*, &c. L'archevêque de Saltzbourg avoit été chargé de lui remettre de la part du pape le bonnet doctoral de couleur rouge, envoyé de Rome, & de le déclarer docteur en théologie & en droit pontifical (voyez les *Annales de l'université d'Ingolstadt*, tome 1.

STAPLETON, (Thomas) controversiste catholique Anglois, d'une ancienne famille du comté de Suffex, naquit à Henfield en 1535, & fut chanoine de Chichester. Les cruautés inouïes que l'on exerçoit contre les Catholiques dans sa patrie, l'obligèrent de se retirer en Flandre. Il enseigna l'écriture-Sainte à Douay, & fut pourvu d'un canonicat. Dégouté du monde, il se fit Jésuite, mais sa foible santé l'obligea de quitter cet ordre. De retour à Douay, il obtint un nouveau canonicat en 1590, & succéda ensuite à Michel Baius dans la chaire de l'écriture-Sainte à Louvain. Philippe II le nomma au doyenné d'Hilverenbeeck. Ces emplois & ces bénéfices le mirent en état de faire de grandes largesses à ses compatriotes exilés pour cause de religion. Clément VIII qui prenoit plaisir à entendre la lecture des ouvrages de Stapleton pendant ses repas, desira de l'avoir à Rome, mais ses infirmités habituelles & son âge déjà avancés ne lui permirent point de se rendre aux vœux du pape. Il mourut à Louvain le 3 octobre 1598. Stapleton, d'un caractère doux & aimable,

avoit la piété en partage ; il possédoit très-bien les belles-lettres, étoit versé dans le grec & l'hébreu, la théologie & l'histoire. Les hérétiques qu'il confondit dans ses écrits, ont rendu hommage à son savoir, & le cardinal du Perron le met à la tête de tous les controversistes. Il faut avouer cependant que Bellarmin le surpasse dans la science de l'écriture, dans la lecture des Peres & dans les connoissances historiques ; & que du Perron les surpasse tous les deux dans l'exactitude à discerner ce qui est de foi, d'avec ce qui n'est pas d'opinion. Ses Ouvrages ont été recueillis & imprimés à Paris en 1620, 4 vol. in-folio ; les plus remarquables sont : I. Ses Ecrits polémiques. II. Les *Vies* de S. Thomas apôtres, de S. Thomas de Cantorbéry, & de Thomas Morus, données sous le titre de *Tres Thomæ*, Douay, 1688, in-12. On trouve dans le même volume, l'*Eloge funebre* d'Arnold de Ganthois, abbé de Marchiennes. III. *Apologie de Philippe II* contre les calomnies d'Elizabeth, reine d'Angleterre. On voit à la tête de cette collection sa *Vie* écrite par Henri Hollandus, Anglois.

STAREMBERG, , voyez STAHREMBERG.

STAREVOLSKI, (Simon) géographe & littérateur Polonois du 17^e. siècle, rendit deux hommages littéraires à sa patrie. I. Il en composa une Description géographique en latin, sous le titre de *Polonia*. Conringius, après l'avoir ornée de Cartes & d'une bonne Préface, l'augmenta & la corrigea ; & malgré cela, elle ne passe pas

pour trop exacte. II. Les *Eloges & les Vies*, en latin, de cent *Ecrivains illustres de Pologne*, in-4^o : recueil où l'amour de la gloire de ses compatriotes domine plus qu'une saine critique.

STATIO, (Achille) Portugais, né à Vidigueira en 1524, d'une famille illustre, voyagea en Espagne, en France & dans les Pays-Bas. Il s'arrêta à Rome, où le cardinal Caraffe le fit son bibliothécaire. Il mourut dans cette ville en 1581. Nous avons de lui : I. Des *Remarques* sur les endroits difficiles des anciens auteurs, 1604, in-8^o. II. Des *Oraisons*. III. Des *Epîtres*. IV. Une *Traduction* latine de divers *Traité*s de S. Chrysostome, de S. Grégoire de Nyse & de S. Athanase.

STATIRA, fille de Darius Codoman, fut prise avec sa mere par Alexandre-le-Grand, après la bataille d'Issus, l'an 332 avant J. C. Ce prince, qui l'avoit refusée, lorsque Darius la lui offrit pour gage de la paix, l'épousa lorsqu'elle fut son esclave. Les noces furent célébrées après qu'Alexandre fut de retour des Indes ; & ce fut comme une espece de triomphe. Il y eut 9000 personnes de cette fête, à chacune desquelles ce conquérant donna une bouteille d'or pour sacrifier aux dieux. Statira n'eut point d'enfans ; Roxane lui ôta la vie après la mort d'Alexandre, l'an 323 avant J. C. La femme de Darius s'appelloit aussi STATIRA. Elle étoit enceinte lorsqu'elle fut faite prisonniere. Ses malheurs lui ayant occasionné une fausse couche, elle mourut quelque tems après,

& fut enterrée magnifiquement par les soins d'Alexandre, qui l'avoit traitée avec beaucoup de respect.

STATIUS, voyez STACE.

STATOR, (Pierre) né à Thionville, embrassa le Calvinisme, puis le Socinianisme à Geneve, d'où il se retira en Pologne, de peur d'essayer le même sort que Michel Servet; écrivit ensuite contre la divinité du St.-Esprit; puis redevint calviniste, parce que ses intérêts le demandoient, & mourut vers 1568. Il a eu beaucoup de part à la *Bible Polonoise*, 1563, in-fol. à l'usage des Unitaires de Pologne, & a fait quelques Ecrits polémiques.

— Son fils Pierre qui fut appelé *Stoinski*, fut ministre Socinien à Racovie, où il mourut en 1605, après avoir publié plusieurs ouvrages en faveur de son parti.

STAUPITZ, (Jean) *Staupitius*, vicaire-général de l'ordre des Augustins, né en Misnie d'une famille noble, fut le premier doyen de la faculté de théologie en l'université de Wittemberg. Staupitz y appella d'Erford, en 1508, le fameux Luther, pour y être professeur en théologie; mais lorsque cet hérésiarque répandit ses erreurs, Staupitz se retira à Salzbourg, où il fut abbé de S. Pierre, & où il termina sa vie en 1527. On a de lui, en allemand: I. Un *Traité de l'Amour de Dieu*. II. Un autre *de la Foi Chrétienne*, traduit en latin, Cologne, 1624, in-8°. III. Un *Traité de l'Imitation de la Mort de Jesus-Christ*.

STAURACE, fils de Nicéphore I, empereur d'Orient,

avoit tous les vices de son pere, & une figure qui annonçoit ces vices: il étoit hideux. Il fut associé à l'empire en decembre 803. S'étant trouvé à la bataille que son pere perdit contre les Bulgares en 811, il y fut dangereusement blessé. Dès qu'il fut guéri, il se rendit à Constantinople, pour prendre possession du trône impérial; mais le peuple de cette ville l'avoit donné à Michel Rhangabe, son beau-frere. Contraint de lui céder le sceptre, il se retira dans un monastere, où il mourut au commencement de l'année 812. La cruauté & la tyrannie de Nicéphore ne contribuerent pas peu à faire perdre l'empire à son fils.

STEEG ou VERSTEEG, (Godefroid) médecin du 16e. siècle, né à Amersford, fut député pendant le siege de cette ville en 1579 vers le prince d'Orange, de qui il obtint le 8 mars des promesses qui furent violées dès le même jour. Il étoit médecin de l'évêque de Würtzbourg en 1595, & le fut depuis de l'empereur Rodolphe II. On a de lui: I. Un *Traité des Baux Minérales*, où il s'agit principalement de la fontaine de Kinslingen, dans l'évêché de Würtzbourg. II. Un *Traité de la Peste*. III. *Art Médicinal*, Francfort, 1606, in-fol. Tous ces ouvrages sont en latin.

STÉELE, (Richard) né à Dublin en Irlande, de parens Anglois, passa de bonne heure à Londres pour y faire ses études, & eut pour condisciple le célèbre Addison, avec qui il contracta une amitié qui dura autant que leur vie. Ayant

dédié au lord Cutts son *Héros Chrétien*, cette attention lui valut le grade de capitaine dans un régiment de fusiliers. Il quitta ensuite le parti des armes, pour s'adonner entièrement à la littérature. Il eut beaucoup de part aux *Ecrits périodiques* d'Addisson. Ils donnerent ensemble le *Spektateur*, Londres, 1733, 8 vol. in-12; traduit en françois, 9 vol. in-12, ou 3 in-4°; puis le *Gardien*, Londres, 1734, 2 vol. in-12. Stéele étant devenu paralytique, se retira dans une de ses terres près de Carmarthen, où il mourut en 1729. C'étoit un philosophe chrétien, qui ne faisoit pas cas des talens, s'ils n'étoient appuyés sur la vertu. On a de lui un grand nombre d'*Ecrits politiques*, des *Comédies*, la *Bibliothèque des Dames*, traduite en françois, en 2 vol. in-12; & le *Tatler*, Londres, 1733, 4 vol. in-12.

STÉENWICK, (Henri de) peintre, né à Stéenwick en Flandre, vers l'an 1550, mourut en 1603. Il avoit une parfaite intelligence du clair-obscur, & aimoit à représenter des nuits & des lieux dont l'obscurité étoit interrompue par des feux; on ne peut rien voir de mieux entendu que ses effets de lumière.

STEINBOCK, (Magnus) feld-maréchal de Suede, né à Stockholm le 12 mai 1664, fit ses premières armes en Hollande, d'où il fut envoyé sur le Rhin avec les troupes auxiliaires de Suede. Sa réputation le fit rechercher de plusieurs princes d'Allemagne, mais inutilement. Il se signala dans les guerres de Charles XII, Il con-

tribua beaucoup à la victoire de Nerva, & à celles qui furent remportées en Pologne. Après le départ de son maître pour la Turquie, Steinbock réprima les troubles & les dissensions ordinaires dans un royaume dont le monarque est absent. Les Danois profiterent de cette absence, pour attaquer la Suede avec des troupes nombreuses & exercées. Steinbock, à la tête de 13000 soldats, très-peu aguerris & rassemblés à la hâte, les battit complètement à Gadebusch, le 12 décembre 1712; mais il flétrit sa victoire, en faisant brûler l'année suivante la ville d'Altena. Il ne tarda pas à être puni de cette cruauté, car s'étant enfermé dans Tonningen, il fut forcé, faute de vivres, de se rendre prisonnier par capitulation, le 7 février 1714, avec toute l'armée Suédoise qu'il commandoit. Il mourut en 1717, à Frederichshaven, où il étoit prisonnier de guerre. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 4 vol. in-4°, 1765.

STEINGEL, (Charles) Bénédictin Allemand du 17^e siècle, s'est fait connoître par une *Histoire de son Ordre en Allemagne*, 1619 & 1638, 2 vol. in-fol. & par quelques ouvrages de piété. Parmi ces derniers on distingue la *Vie de S. Joseph*, 1616, Munich, in-8°. Ce petit ouvrage est assez recherché pour les singularités qu'il renferme, & pour les jolies figures dont il est orné.

STELLA, (Jean) est connu par les *Vies* des souverains pontifes qu'il a données au public. Cet ouvrage, digne de grands éloges, fut imprimé à Bâle par

Michel Furter, l'an 1507. Il commence à S. Pierre & finit au commencement du regne de Jules II.

STELLA, (Didace) Espagnol, de l'ordre de S. François, se distingua dans la chaire, fut confesseur du cardinal Gravelle, & enseigna la théologie à Madrid. Il mourut vers l'an 1581. On a de lui . I. *De Modo Concionandi*. II. Un *Commentaire sur S. Luc*, & sur le *Psaume 136*. III. *De vanitate & contemptu mundi*, &c.

STELLA, (Jacques) né à Lyon en 1596, d'un peintre, qui le laissa orphelin à l'âge de neuf ans, hérita de son goût & de ses talens. A 20 ans il entreprit le voyage d'Italie. Le grand-duc Cosme de Médicis l'arrêta à Florence, & charmé de son mérite, l'employa dans les fêtes occasionnées par le mariage de Ferdinand II, son fils. Après un séjour de 7 ans à Florence, il se rendit à Rome, où il se lia d'amitié avec le Pouffin, qui l'aida de ses conseils. Stella fit une étude sérieuse d'après les grands maîtres & les figures antiques. On voulut lui donner à Milan la direction de l'académie de peinture, qu'il refusa. Le roi d'Espagne le demandoit; l'amour de la patrie l'attira à Paris, où le roi le nomma son premier peintre, lui accorda une pension, avec un logement aux galeries du Louvre, & le fit chevalier de S. Michel. Cet artiste a également réussi à traiter les grands & les petits sujets. Il avoit un génie heureux & facile; son goût le portoit à un style enjoué. Il a parfaitement rendu des Jeux d'En-

fans, des Pastorales. Son coloris est cru & donne trop dans le rouge. Il mourut à Paris en 1657, à l'âge de 61 ans.

— Son neveu Antoine STELLA, né aussi à Lyon, imita beaucoup son oncle. Il mourut en 1682, dans un âge avancé.

STELLA, (Jules - César) poète latin du 16e. siècle, natif de Rome, composa, à l'âge de 20 ans, les deux premiers livres d'un poème intitulé : *La Colombeide, ou les Expéditions de Christophe Colomb dans le Nouveau-Monde*, Londres, 1585, in-40. Ce poème fut admiré de Muret, plus pour la latinité & les vers que pour la distribution & le plan de l'ouvrage. Madame du Bocage l'a traduit en vers françois, Paris, 1756.

STELLART, (Prosper) né à Tournay vers 1586, se fit Augustin, fut prieur, visiteur de la province Belgique, fit un voyage en France & en Espagne, se rendit à Rome pour les affaires de son ordre, & mourut à Gaiette dans le royaume de Naples, le 10 août 1626. Il avoit de la littérature, mais peu de critique. Ses principaux ouvrages sont : I. *De Coronis & Tonsuris Paganorum, Judæorum, Christianorum*, &c., Douay, 1625. Il y a beaucoup de savoir, mais souvent étranger à son sujet. II. *Rutilii Benzonii Romani Dissertationes & Commentaria in Magnificat*, &c., Douay, 1625, in-fol. III. *Fundamina & Regula omnium Ordinum Monasticorum & Militarium*, Douay, 1626, in-40. IV. *Annales Monastici*, Douay, 1627, in-40. Il ne va que jusqu'à l'an 600. Il y a beaucoup de faits apocryphes.

STENGELIUS, (George) Jésuite d'Ausbourg, docteur & professeur en théologie, recteur du college de Dilingen, mort à Ingolstadt l'an 1651, à 66 ans, a publié plusieurs ouvrages, entr'autres : I. *Les Vies des Saints Willibald, Wunibad & Walburg*, honorés à Aichstaed, d'après un vieux manuscrit. II. *Judex & dux Hæreticorum hujus temporis*. III. Des ouvrages polémiques, entre lesquels il y en a plusieurs contre Jacques Reihing (*voyez ce mot*). — Il ne faut pas le confondre avec Laurent STENGELIUS, dont on a un *Traité sur les Monstres*, assez bien écrit en latin, où il y a des choses curieuses, des vues sages & chrétiennes, mais pas toujours assez de discernement & de critique.

STENOCRATE, *voyez* DINOCRATE.

STENON II, administrateur du royaume de Suede, succéda en 1513 à son pere, chargé de la même fonction. Il observa d'abord les loix de l'état; mais écoutant l'ambition, il voulut ensuite régner en monarque absolu. La Suede se divisa en plusieurs factions, qui se réunirent toutes pour appeller les Danois à leur secours. Christiern II, roi de Danemarck, leva une puissante armée, & assiégea Stockholm, la capitale du pays. Stenon partit aussi-tôt, & fit lever le siege. Après quelques combats, les deux princes finirent la guerre; mais quelque tems après, Christiern repassa en Suede avec une armée considérable, composée de toutes sortes de nations. Stenon s'avança pour le combattre; mais

un de ses confidens l'ayant trahi, il fut obligé de se retirer à la hâte, après avoir reçu dans le combat une blessure dont il mourut 3 jours après, l'an 1519. Après la mort, Christiern se rendit maître de la Suede.

STENON, (Nicolas) né à Coppenhague en 1638, d'un pere luthérien, qui étoit orfèvre de Christiern IV, roi de Danemarck, étudia la médecine sous le savant Bartholin, qui le regarda comme un de ses meilleurs élèves. Pour se perfectionner, il voyagea en Allemagne, en France, en Hollande & en Italie. Ferdinand II, grand-duc de Toscane, instruit de son mérite, le fit son médecin, & lui donna une pension. Stenon, qui avoit été ébranlé à Paris par l'éloquence victorieuse du grand Bossuet, abjura l'hérésie luthérienne en 1669. Le roi Christiern V crut le fixer dans ses états, en le nommant professeur d'anatomie à Coppenhague, avec la liberté de faire les exercices de la Religion Catholique. Mais son changement lui ayant attiré des désagrémens dans sa patrie, il retourna à Florence, & continua l'éducation du jeune prince, fils de Cosme III, dont il avoit été chargé. En 1677 il embrassa l'état ecclésiastique. Innocent XII le sacra évêque de Titiopolis en Grece. Jean-Frédéric, duc d'Hanovre, prince de Brunswick, ayant abjuré le Luthéranisme, appella auprès de lui Stenon, auquel le pape donna le titre de vicaire-apostolique dans tout le Nord. Le savant médecin étoit devenu un zélé missionnaire, Munster, l'électorat d'Hæ-

novre, le duché de Meklebourg furent le théâtre de son zele & de ses succès. Ce prélat mourut à Swerin en 1686, à 48 ans. Son corps fut transporté à Florence, où on l'enterra dans le tombeau des grands-ducs. Stenon a enrichi l'anatomie de plusieurs découvertes importantes, consignées dans *Observationes anatomicae, quibus varia oris, oculorum & narium vasa describuntur, novique salivæ, lacrymarum & mucii fontes deteguntur*, Leyde, 1680, in-12. On a encore de lui : I. *Elementorum Myologiae Specimen*, Florence, 1667. II. *Discours sur l'anatomie du Cerveau*, Paris, 1669; & en latin, à Leyde, 1671, in-12. On le trouve aussi dans l'*Exposition anatomique* de Winslow, son petit neveu, tom. 4, pag. 204.

STENTOR, un des Grecs qui allèrent au siège de Troie, avoit, selon Homere, la voix si forte, qu'il faisoit seul autant de bruit que 50 hommes qui auroient crié tous ensemble. C'est d'où vient la façon de parler : *Il crie comme un Stentor; il a une voix de Stentor.*

STERK, voyez FORTIUS.

STERNE, (Laurent) curé & prédicateur Anglois, né à Clomwel en Irlande, l'an 1713. mort en 1768, eut l'esprit bouffon & frondeur de Rabelais. Il excitoit le rire, non seulement par ses plaisanteries, mais par une figure singulière, & une façon de s'habiller plus singulière encore que sa figure. Malgré le revenu de ses bénéfices & le produit de ses ouvrages, dont la seconde édition lui valut 24000 livres, il mourut, comme de raison, très-

pauvre. Son goût pour la dépense étoit extrême, & sa succession ne produisit à sa femme & à sa fille que des dettes. Deux de ses ouvrages ont été traduits en françois. Le premier est intitulé : *Voyage sentimental*, in-12, plein de frivolités, de sentimens romanesques, moux & lâches, noyés dans le plus ennuyant verbiage; & le second, *La Vie & les Opinions de Tristram Shandy*, 4 vol. in-12. C'est une bouffonnerie continuelle, dans le goût de Scarron.

STESICHORE, poète Grec d'Himere, ville de Sicile, né vers 556 avant J. C., fut dit-on, ainsi surnommé, parce qu'il arrêta & fixa la maniere de la danse au son des instrumens ou du cœur sur le théâtre. Il se distingua dans la poésie lyrique, chanta, au rapport de Quintilien, les exploits des héros, & soutint la noblesse & l'élevation du Poème épique. Horace le loue d'avoir eu un style plein & majestueux : *Stesichori graves camenæ*. Il est l'inventeur de l'apologue ingénieux, *l'Homme & le Cheval*, qu'Horace, Phedre & la Fontaine ont si bien versifié. Il le composa pour détourner ses compatriotes de l'alliance avec Phalaris, & il réussit. On lui attribue l'invention de l'*Epithalame* ou *Chant Nuptial*. Ses ouvrages ne sont venus à nous que par fragmens.

STESICRATE, voyez DINOCRATE.

STEVART, (Pierre) natif de Liege, enseigna la théologie à Ingolstadt, & y fut fait curé; emploi qu'il remplit très-long-tems avec beaucoup de zele. Il devint ensuite chanoine de

l'Eglise de Liege, & grand-vicaire. Foppens, dans la *Bibliotheca Belgica*, & les lexicographes se trompent sur l'année de la mort & l'âge de Stevart. Il conſte par le monument ſépulcral qui eſt dans l'église de Ste. Walburge (couvent de Religieufes & paroiffe en même tems dont il eſt le fondateur) qu'il eſt mort le 27 avril 1624, à 77 ans. On a de lui : I. Des *Commentaires* ſur pluſieurs *Epîtres* de S. Paul. II. Une *Apologie des Jeſuites*, contre Lyſerus, Ingolſtadt, 1595. III. Une *Edition* des quatre livres de Manuel Calecas, contre les erreurs des Grecs, avec des *Notes*, 1608, in-4^o; & dans la *Bibliothèque des Peres*. IV. *Recueil* de 17 auteurs tant grecs que latins, qui fait le 7^e. tome des *Antiqua lectiones* de Caniſius. Ce recueil avoit été publié à Ingolſtadt en 1616, in-4^o. V. *Maniere de louer Dieu par les Pſaumes*. VI. *Commentaire* ſur la *Vie* de Ste. Walburge, 1616, in-4^o.

STEUCUS, (Auguſtin) ſurnommé EUGUBINUS, parce qu'il étoit natif de Eugubo, dans le duché d'Urbain. Il ſe fit chanoine-régulier de la congrégation du Sauveur, vers l'an 1540, devint garde de la bibliothèque apoſtolique, & évêque du Ghifaïmo en Candie. On a de lui des *Notes* ſur le *Pentateuque*, des *Commentaires* ſur 47 *Pſaumes*, & d'autres ouvrages imprimés à Paris en 1577, & à Veniſe, 1591, en 3 vol. in-fol.

STEVIN, (Simon) mathématicien de Bruges, mort en 1635, fut maître de mathématiques du prince Maurice de

Naffau, & intendant des digues de Hollande. On dit qu'il fut l'inventeur des *Chariots à voiles*, dont on s'eſt quelquefois ſervi en Hollande. On a de lui : I. Un *Traité de Statique*, Leyde, 1586, in-4^o, en flamand. A la tête de cet ouvrage il y a un diſcours ſur la langue flamande. L'auteur ſoutient que les langues allemande, françoiſe, &c., dérivent du flamand, qui eſt, ſelon lui, la langue celtique, & dès-lors la plus ancienne des langues : il eſt certain qu'elle contient des mots qui paroiffent avoir paſſé delà dans les idiômes qu'on regarde comme étant de la plus haute antiquité, tels que le grec, le latin, & même l'égyptien. L'on n'en doit pas conclure néanmoins avec Goropius, que ç'a été la langue de nos premiers parens. Stevin étoit un homme très-inſtruit & d'un bon jugement : Sa *Statique* eſt très-eſtimée. II. Des *Problèmes géométriques*, 1585, in-4^o. III. *Méthode de fortiſier les Places*, 1594. IV. Un traité des ports de mer, traduit en latin par Grotius, ſous le titre : *De Portuum inveſtigandorum ratione*, 1599, & un grand nombre d'autres ouvrages en flamand, qui ont été traduits en latin par Willebrod & imprimés à Amſterdam, 1608, in-fol. On a donné une édition des ouvrages de Stevin en flamand, Leyde, 1605, 2 vol. in-fol. On y trouve pluſieurs idées utiles.

STEYAERT, (Martin) célèbre docteur de Louvain, & un des plus ſavans théologiens du 17^e. ſiècle, né le 16 avril 1647, à Somerghem, dans

le diocèse de Gand, fut député à Rome en 1675, avec François Viane & Christian Lupus par sa Faculté. Il s'y acquit l'estime d'Innocent XI & des cardinaux, & fit condamner 65 propositions d'une morale relâchée. De retour à Louvain en 1682, il y rendit compte dans un discours public de sa mission. Son amour pour le travail & ses autres qualités lui procurèrent diverses places. Il fut recteur de l'université de Louvain, président du college de Bâius, puis du grand college, censeur des livres, chanoine & doyen de S. Pierre de Louvain, professeur royal en théologie, vicaire apostolique de Bois-le-Duc, official de Louvain, & conservateur des privilèges de l'université. Il mourut le 17 avril 1701. Ce savant ne possédoit pas seulement la théologie, mais il étoit versé dans les belles-lettres, les langues, l'histoire, &c. Il avoit une mémoire prodigieuse: toute sa bibliothèque consistoit en une Bible, la Somme de S. Thomas, les Commentaires de Sylvius & de Wiggers, & le Bréviaire Romain; cependant dans ses harangues, ses écrits, il y répandoit tant d'érudition, qu'on auroit dit qu'il avoit sous les yeux les monumens de toutes les sciences. Il fut toujours l'ennemi déclaré des Novateurs, & montra constamment le plus grand respect & la plus grande soumission pour les décisions du Saint-Siège. S'il se déclara contre la morale relâchée, il ne montra pas moins de zèle contre ceux qui imposent comme les Phariséens des charges insupporta-

bles aux fideles, & évitent de les toucher du bout des doigts. Il n'épargna pas les Arnaud, les Quesnel, &c., qui tâcherent en vain de le perdre de réputation: *A quibus, dit Foppens, indecoro pulvere sordidis (pro more omnium veterum hæreticorum) convitiis, calumniarum, aliorumque hujusmodi atrocibus sputamentorum plaustris obrutus fuit.* Sa charité pour les pauvres étoit admirable; il leur distribuait tous les ans les revenus de ses emplois, & par son testament il leur légua le peu qui lui restoit. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 6 vol. in-80, Louvain, 1703. On y distingue: I. *Annotaciones in Propositiones damnatas.* II. *Positiones de Pontifice ejusque auctoritate contra obreclatorem Gallum.* III. *Polemica varia, Orationes, Epistolæ.* IV. *Theses Sabbatina.* V. *D. Prosperi Carmen.* De Ingratis notis illustratum. VI. *Theologiæ practicæ Aphorismi.* Cet ouvrage qui est le plus considérable de ceux de Steyaert, est écrit d'un style énergique & original, & renferme la substance de toute la théologie pratique. Dans ses ouvrages polémiques il réfute plusieurs écrits que les Jansénistes lui adressèrent; mais ces écrits se multiplierent tellement, qu'il ne put suffire. *Non mihi, dit-il, si centum linguæ sint oraque centum, non si ducentæ manus, sufficiam hodie ad respondendum legioni hominum solitâ charitate suâ undique in me insurgentium: quantum minus sufficiam tantis nunc distentis occupationibus aliis, & in valetudine non admodum firma?* Ces raisons l'empêcherent de

répondre dans les formes aux *Difficultés proposées à M. Steyaert*; il se contenta d'y opposer: *Epistola commissariorum in causa celebri Montensi de sedandis Ecclesie Belgicæ turbis*, &c., qui se trouve dans la collection de ses Œuvres. Un autre genre de réponse à ces *Difficultés*, est le décret de Rome du 3 mars 1705, qui les condamne.

STICKER, (Urbain de) Jésuite, né à Dunkerque en 1717, travailloit aux *Acta Sanctorum*, & faisoit espérer qu'il enrichiroit cette collection, lorsque la mort l'enleva à la fleur de son âge le 25 octobre 1753.

STIFELS, (Michel) ministre protestant & mathématicien, natif d'Estingen, mort en 1567 à Iene, âgé de 58 ans, est moins connu par son *Arithmétique*, que par sa fureur de faire le prophète. Il prédit que la fin du monde arriveroit en 1553; mais il vécut assez pour être témoin lui-même de la vanité de sa prédiction.

STIGLIANI, (Thomas) poète Italien & chevalier de Malte, natif de Matera dans la Basilicate, mort sous Urbain VIII, est auteur de divers ouvrages en vers & en prose. Les premiers sont très-médiocres. Ceux qu'on estime le plus parmi les seconds, sont: I. *Des Lettres*, Rome, 1651, in-12. II. *Arte del verso Italiano*, Rome, 1658, in-8°. C'est une poétique qui eut du succès. III. *Le Chanfonnier*, Venise, 1601 & 1605. IV. *Le Nouveau-Monde*, poème, Rome, 1628.

STILICON, Vandale, & général de l'empereur Théodose-le-Grand, épousa Serene,

niece de ce prince, & fille de son frere. Quelque tems après, Théodose ayant déclaré ses fils empereurs, Arcadius d'Orient, & Honorius d'Occident, donna Rufin pour tuteur au premier, & Stilicon au second. Tout prospéra d'abord entre ses mains. Vers l'an 402, il défit les Goths dans la Ligurie. Alaric, qui ravageoit depuis long-tems la Thrace, la Grece & les provinces de l'Illyrie, sans trouver aucune résistance, fut contraint de fuir; mais Stilicon priva l'empire du fruit de sa victoire. Dans la crainte que son crédit ne diminuât après la paix, il fit un traité secret avec Alaric, & le laissa échapper. Ce ne fut pas son seul crime; il forma le dessein de détrôner Honorius, & de faire proclamer empereur son fils Eucher. Il envoya secrètement solliciter les Vandales, les Sueves, les Alains de prendre les armes, & leur promit de seconder leurs efforts. L'empereur Honorius ouvrit enfin les yeux, & fut secouru par les troupes. Les soldats, instruits des intrigues secrètes que Stilicon avoit entretenues avec les Barbares, pour mettre son fils sur le trône, entrèrent en fureur contre lui, massacrèrent tous ses amis, & le cherchèrent pour l'immoler à leur vengeance. A cette nouvelle, Stilicon se sauva à Ravenne; mais Honorius l'ayant poursuivi, lui fit trancher la tête l'an 408. Son fils Eucher & Serene sa femme furent étranglés quelque tems après.

STILLINGFLEET, (Edouard) théologien Anglois; naquit en 1639, à Cranburn, dans

dans le comté de Dorset. L'évêque de Londres le fit curé de la paroisse de S. André, & peu après le roi Charles II le choisit pour un de ses aumôniers. Son mérite le fit élever à l'évêché de Worchester, & charger par le roi Guillaume III de revoir la liturgie anglicane. Ses ouvrages ont été imprimés en 6 vol. in-fol. On estime, sur-tout, ses *Origines Britannica*; ses *Ecrits* contre Locke, qui avoit avancé qu'on ne pouvoit prouver l'immortalité de l'ame que par l'écriture. On a une Traduction françoise du traité intitulé : *Si un Protestant, laissant la Religion Protestante pour embrasser celle de Rome, peut se sauver dans la Communion Romaine?* dans lequel il soutient l'affirmative, comme les autres docteurs protestans consultés par Henri IV, par Elisabeth de Wolfenbuttel, &c. Ce théologien mourut en 1699, dans la 64^e. année de son âge.

STILPON, philosophe de Mégare vers l'an 306 avant J. C., s'insinuoit si adroitement dans l'esprit de ses élèves, que les jeunes philosophes quittaient leurs maîtres pour le venir entendre. On dit que, reprochant un jour à la courtisane Glycere qu'elle corrompoit la jeunesse: *Qu'importe, lui répondit-elle, par qui elle soit corrompue, ou par une courtisane, ou par un sophoniste?* faisant allusion, non-seulement aux paralogismes & aux erreurs des philosophes, mais encore à un vice monstrueux que S. Paul (*Rome 1.*) leur reproche à tous en général, & que divers historiens nous apprennent de

Tome VIII.

chacun d'eux en particulier. La vanité faisoit aussi une bonne partie de la philosophie de Stilpon. Demetrius Poliorcete, roi de Macédoine, ayant pris Mégare, lui demanda s'il n'avoit rien perdu dans la prise de la ville? *Non*, répondit Stilpon, *car la guerre ne sauroit piller la vertu, le savoir, ni l'éloquence.* On dit que Stilpon avoit des sentimens fort équivoques sur la Divinité; d'autres prétendent qu'il ne se déclara que contre les idoles. Il eut en effet une affaire assez mauvaise à Athenes, où il avoit dit que la statue de Minerve n'étoit pas un dieu; mais il s'excusa, en disant que ce n'étoit pas un dieu, mais une déesse: justification bien digne de ces hommes lâches qui, comme s'exprime S. Paul, *tenoient la vérité captive*, & qui, ayant assez de lumières pour connoître le vrai Dieu, n'osoient point renier, au moins d'une manière ferme & persévérante, des divinités factices & ridicules. Du reste, cette réponse de Stilpon prouve contre Voltaire & quelques critiques superficiels, que les Païens regardoient les statues comme des divinités; sans quoi le philosophe se fût tiré d'affaire d'une manière bien plus simple.

STILTING, (Jean) né à Wikte-Duurstede, petite ville de la seigneurie d'Utrecht, le 24 février 1673, se fit Jésuite en 1722, mérita par son érudition d'être mis au nombre des Hagiographes d'Anvers, & enrichit d'un grand nombre de *Dissertations* savantes la célèbre collection des *Acta Sanctorum*. Il mourut en 1762.

V

STIMMER, (Tobie) peintre & graveur du 16e. siecle, étoit de Schaffhouse, ville de Suisse. Il peignit à fresque les façades de plusieurs maisons dans sa patrie & à Francfort. On a de lui un grand nombre d'Estampes sur bois. Le célèbre Rubens faisoit grand cas d'une suite de Figures, dont les sujets sont tirés de la Bible; on y remarque beaucoup de feu & d'invention. Elles furent publiées en 1586.

STOBÉE, (Jean) auteur grec de la fin du 4e. & du commencement du 5e. siecle, avoit écrit divers ouvrages, dont Photius fait mention dans sa *Bibliothèque*. Nous n'avons de lui que ses *Colletanea Sententiarum*; encore cet ouvrage n'est-il pas entier, & parmi les fragmens que nous en avons, il se trouve bien des choses ajoutées par ceux qui sont venus après lui. On trouve dans cette collection plusieurs morceaux précieux des anciens poëtes & philosophes: mais il en est aussi beaucoup de supposés & de faussement attribués. Stobée a encore fait *Physica*, ou Recueils sur des matieres de Physique, qui n'ont pas été imprimés. Ils se trouvoient en 1555 en Italie, chez le cardinal *Rodolfo di Vincenza*. Il étoit marié, & avoit un fils nommé *Euthimius*.

STOCK, (S. Simon) général de l'ordre des Carmes, étoit du pays de Kent en Angleterre, & mourut à Bourdeaux en 1265, après avoir composé des *Hymnes* & publié de sages réglemens pour son ordre. Ses confreres ont prétendu que, dans une vision, la sainte Vierge

lui donna le Scapulaire, comme une marque de sa protection spéciale envers tous ceux qui le portoient. Launoy publia une Dissertation en 1653, pour montrer que la vision de Simon Stock est une fable. Il se fonde principalement sur le silence des auteurs qui, selon lui, devoient naturellement en parler; mais il a été réfuté par Benoit XIV. (*De Canonis. tom. 4, part. 2, cap. 9, pag. 74*) & par le Pere Colme de Villiers (*Bibliot. Carmel, tom. 2, pag. 753*) qui tous deux citent des témoignages des plus anciens écrivains de l'ordre des Carmes. Il y en a un entr'autres de Pierre Swaynton, compagnon & directeur du Saint, & qui le premier a écrit sa *Vie*. Théophile Raynaud a rassemblé tous les passages que l'on a produits en faveur de cette vision, dans son *Scapulare marianum. Op. tom. 7*. L'office & la fête du Scapulaire ont été approuvés depuis ce tems-là par le Saint-Siege, comme n'ayant rien d'opposé à la foi des Chrétiens, & pouvant au contraire contribuer à la piété & à la dévotion envers la sainte Vierge: car c'est là tout ce que signifient ces sortes d'approbations; l'Eglise n'ayant jamais prétendu attester la certitude d'aucune révélation ou vision particulière, même dans les Saints canonisés, comme l'observent Noël Alexandre, Muratori, Benoit XIV, &c. Quant à la bulle Sabbathine, voyez JEAN XXII.

STOCK, (Christian) né à Camburg en 1672, fut professeur à Iene en 1717, & mourut en 1733, avec la réputation

tion d'un homme profondément versé dans les langues orientales. Ses principaux ouvrages sont : I. *Disputationes de pœnis Hebræorum capitalibus*. II. *Clavis Linguae Sanctæ Veteris Testamenti* : c'est un Dictionnaire hébreu. III. *Clavis Linguae Novi Testamenti* : c'est un bon Dictionnaire grec. IV. *Interpres Græcus*. V. *Litterator Græcus*. VI. *Historia passionis Christi*. VII. *Lexicon homileticum*.

STOCKMANS, (Pierre) né à Anvers l'an 1608, enseigna successivement le grec & le droit à Louvain. La réputation qu'il s'acquît, le fit élever à la charge de conseiller au conseil de Brabant en 1643, & à différens emplois honorables. Il fut aussi chargé de plusieurs négociations importantes, & mourut le 7 mai 1671. Les Brabançons le regardent avec raison comme un de leurs plus grands jurisconsultes, & son autorité est d'un grand poids dans leurs tribunaux. Ses *Œuvres* qui avoient d'abord paru séparément, ont été rassemblées, Bruxelles, 1700, in-4^o.

STOFLER, (Jean) né à Justingen dans la Suabe, en 1452, enseigna les mathématiques à Tubinge, & s'acquît une haute réputation, qu'il perdit en se mêlant de prédire l'avenir. Il annonça un grand déluge pour l'année 1524, & fit trembler toute l'Allemagne par cette prédiction. On fit faire des barques pour échapper à ce fléau; mais heureusement on n'en fut pas affligé, & l'astrologue reconnut lui-même la vanité de sa prédiction. Il réussit mieux dans la prédiction de son

genre de mort, en disant qu'il périroit d'une chute. S'étant levé précipitamment dans une dispute pour prendre un livre qu'il citoit en sa faveur, il attira en même tems une planche qui lui porta un si grand coup à la tête, qu'il en mourut peu de jours après, le 16 février 1531. On a de lui divers ouvrages de mathématiques & d'astrologie.

STORCK, (Ambroise) théologien Allemand, de l'ordre de S. Dominique, appelé en latin *Pelargus*, combattit avec zèle les hérétiques par ses sermons & par ses écrits. Il assista, en 1546 & 1552, au concile de Trente, en qualité de théologien de l'archevêque de Treves, & se signala dans cette auguste assemblée par son éloquence; il mourut à Treves en 1557. On a de lui un *Traité du Sacrifice de la Messe*, contre *Œcolampade*; & un recueil de ses *Lettres à Erasme*, avec celles que ce savant lui avoit écrites, & d'autres ouvrages, Fribourg, 1534, in-fol. Son style est assez poli.

STOSCH, (Guillaume) né à Berlin en 1646, mort dans la même ville en 1707, est auteur d'un livre intitulé : *Concordia Rationis & Fidei*, imprimé à Guben, sous le nom d'Amsterdam, en 1692. Ce livre est infecté des idées des Sociniens & des Athées. On l'obligea de se rétracter, ce qu'il fit sans changer de sentiment. — Il ne faut pas le confondre avec Philippe STOSCH. Voyez la fin de l'art. PICART (Bernard).

STOW, (Jean) de Londres, où il mourut en 1605, est auteur d'une *Chronique d'Angleterre*,

in-fol. estimée ; & d'une *Description de Londres*, in-4°. en anglais. On trouve dans ces deux ouvrages des choses utiles ; mais le dernier ne peut servir qu'à faire connoître ce qu'étoit Londres il y a deux siècles.

STOZ, (Matthieu) né à Mickenhausen en Suabe, l'an 1614, entra chez les Jésuites, & enseigna 30 ans la philosophie & la théologie. Le plus connu de ses ouvrages est *Tribunal Pœnitentiæ*. Il mourut à Munick, le 13 janvier 1678.

STRABON, philosophe, géographe & historien, natif d'Amasie, ville de Cappadoce, florissoit sous Auguste & sous Tibere, vers l'an 14 de J. C. Xenarchus, philosophe péripatéticien, fut son premier maître. Il s'attacha ensuite aux Stoïciens. On croit qu'il mourut vers la 12e. année de l'empire de Tibere. De plusieurs ouvrages qu'il avoit composés, nous ne possédons plus que sa *Géographie*. La plus ancienne édition est de 1472. in-fol. Cet ouvrage est un monument de l'érudition & de la sagacité de son auteur ; il avoit voyagé en divers pays, pour y observer la situation des lieux & les coutumes des peuples, qu'il décrit avec beaucoup d'exactitude.

STRABON, Sicilien, avoit, dit-on, une si bonne vue, qu'étant au Cap de Marzala ou de Lilybée, dans la Sicile, il découvroit les vaisseaux qui partoient du port de Carthage en Afrique, & en comptoit toutes les voiles, quoiqu'il en fût éloigné d'environ 130 milles d'Italie, c'est-à-dire, à 43 lieues environ. Valere Maxime l'appelle *Lyncée* ; mais ce Lyn-

cée n'avoit probablement pas la faculté qu'on lui attribue, & l'on a vu dans tous les tems des charlataneries de ce genre : cependant l'on n'est pas fondé en physique à nier la possibilité d'une vue si étendue ; la nature offre des singularités plus ou moins approchantes de celle-ci.

STRADA, (Famien) Jésuite Romain, mort en 1649, professa long-tems les belles-lettres dans sa société, & se fit un nom par ses connoissances, sa maniere d'écrire l'histoire, & sur-tout par son beau latin. Nous avons de lui : 1. *L'Histoire des Guerres des Pays-Bas*, divisée en deux décades. La première, qui s'étend depuis la mort de Charles-Quint jusqu'en 1578, vit le jour à Rome en 1640, in-fol. La seconde, qui renferme les événemens depuis 1578 jusqu'à l'an 1590, fut imprimée au même endroit en 1647, in-fol. On en a une Traduction françoise par du Ryer, Paris, 1652, 2 vol. in-8°. Cet historien a de l'imagination ; il écrit d'une maniere brillante & animée ; sa latinité est pure, riche ; son style clair, nombreux & coulant (voyez MAFFÉE). Il a eu, selon Loiseau (*Hist. des Guerres de Flandre, par Bentivoglio, Avertissement, p. xviii*), communication de toutes les pieces originales qui pouvoient servir à sa perfection ; & Strada l'assure lui-même dans sa *Préface*, & déclare que la seule crainte d'arrêter trop souvent & désagréablement le lecteur, l'a empêché d'en faire toujours mention. *Planè ut nisi moram lectori injecturus essem, potuissim (quod interdum facio) ad rerum pleraque adjicere lister.*

rarum exemplaria, provocare ad
 authographorum fidem, factorum
 enarrationem, signatis veluti ta-
 bulis testibusque, conficere. Quel-
 ques critiques lui reprochent
 des digressions trop longues &
 trop fréquentes, & de s'appe-
 fantir quelquefois sur des mi-
 nuties : mais comme c'est dans
 ces endroits mêmes que son style
 s'éleve & se brillante particu-
 lierement, le lecteur ne lui en
 fait pas mauvais gré. Le cardin-
 al Bentivoglio, qui d'ailleurs
 rend justice à Strada, lui repro-
 che un genre d'omission impor-
 tante. » Il ne parle pas assez,
 » dit-il, de ce qui s'est passé
 » dans le cabinet. Quoique la
 » guerre soit bien vive, elle
 » ne laisse pas de donner bien
 » du tems à des négociations :
 » les entreprises les plus hardies
 » sont une suite des résolutions
 » qu'on a prises dans le con-
 » seil ; ainsi l'historien doit
 » mettre toute son application
 » à découvrir les secrets mou-
 » vemens & le véritable mo-
 » tif des résolutions impor-
 » tantes qu'on prend, & en
 » instruire, autant que possible,
 » les lecteurs. Cette partie de
 » l'historien qui en apparence
 » ne paroît pas considérable,
 » est pourtant en effet la plus
 » importante. Le récit des es-
 » carmouches, des combats,
 » des assauts & des batailles
 » avec le nombre des morts,
 » les incendies & tous les au-
 » tres malheurs qui accom-
 » pagnent la guerre, & qui
 » font tant de bruit, divertif-
 » sent sans doute bien davan-
 » tage, & sont bien plus du
 » goût des jeunes gens, & du
 » commun des peuples : mais
 » la connoissance de la cause

» qui produit tous ces désor-
 » dres, plaît bien plus aux
 » personnes savantes & de bon
 » sens, au jugement & à l'ap-
 » probation desquels l'histoire
 » doit être soumise : de sorte
 » qu'il paroît que Strada auroit
 » pu rendre son ouvrage bien
 » plus parfait qu'il n'est, s'il
 » eût suivi ces regles ». Sans
 déroger à la justesse de cette
 critique (que Strada cependant
 ne mérite pas à tous égards)
 on peut observer que par un
 défaut contraire, les écrivains
 de ce siècle se sont souvent
 perdus dans l'étude des causes,
 qu'ils ont soumis l'histoire à la
 spéculation, & asservi les faits
 à des intrigues de cour ou à
 des délibérations de cabinet,
 qu'ils ont supposées souvent
 sans preuve & même sans vrai-
 semblance. Les événemens sont
 l'objet propre & direct de l'his-
 torien, les ressorts & les causes
 lui appartiennent sans doute
 aussi, mais il lui est bien diffi-
 cile de les connoître, & s'il
 en parle sans en être foncière-
 ment instruit, il risque d'écrire
 un roman pour une histoire.
 La qualité de Jésuite qu'avoit
 Strada, excita la bile de Sciop-
 pius contre son Histoire. Il en
 fit une critique, qu'il intitula :
Infamia Famiani Stradae, &
 dans laquelle il y a plus de fiel
 que de raison. Il est vrai que
 Strada n'a point dissimulé les
 ravages que l'hérésie ; unie à la
 révolte, a causés dans les plus
 belles & les plus catholiques
 provinces de l'Europe, mais en
 cela même il a rempli les fonc-
 tions d'historien. S'il a marqué
 quelque penchant pour la nation
 qui s'efforçoit de maintenir le
 trône & l'autel, est-il en cela

plus blâmable que les écrivains hollandois qui parlent de leurs patriotes avec un enthousiasme qui rend les faits parfaitement méconnoissables ? L'abbé Mabiy, dans sa *Maniere d'écrire l'Histoire*, a parlé de cet élégant & intéressant historien d'une manière qui fait plus de tort à son jugement qu'à la juste célébrité de Strada. Ange Gallucci a continué cette Histoire (voyez GALLUCCI) II. *Famiani Strada Eloquentia bipartita*, Cologne, 1655, in-12. C'est une rhétorique qui contient des exemples des meilleurs auteurs, choisis avec discernement.

STRADA, (Jacques) né à Mantoue, se fit un nom dans le 16e. siècle par son habileté à dessiner les médailles anciennes. — Son fils, OCTAVE STRADA, hérita des talens de son pere. Il publia les *Vies des Empereurs* avec leurs médailles, en 1615, in-fol., depuis Jules-César jusqu'à Mathias.

STRADAN, (Jean) peintre, né à Bruges en 1530, mort à Florence en 1604. Le séjour que ce peintre fit en Italie, & ses études d'après Raphaël, Michel-Ange, & les statues antiques, perfectionnerent ses talens. Il avoit une veine abondante, & beaucoup de facilité dans l'exécution : il donnoit des expressions fortes à ses têtes. On lui reproche des draperies seches, & un goût de dessin lourd & maniéré. Il a fait beaucoup d'ouvrages à fresque & à huile, à Florence, à Rome, à Reggio, à Naples ; il a composé aussi plusieurs Cartons pour des tapisseries. Ses tableaux d'histoire sont fort estimés ; mais son inclination

le portoit à peindre des animaux & à représenter des chasses : ce qu'il a fait en ce genre, est parfait. Ses dessins sont d'un précieux fini.

STRAPAROLE, (Jean-François) auteur italien, né à Caravage, s'amusa à écrire des Contes dans le goût de Boccace. Cet auteur vivoit dans le 16e. siècle. Il nous a laissé quelques rapsodies sous ce titre ; *Le Piacevole Notti*, in-80. Ce recueil contient treize Nouvelles, qu'il appelle agréables, & que les personnes de goût trouvent tout au moins insipides. Louveau & la Rivei perdirent leur tems à les traduire en français. On en a fait plusieurs éditions ; mais dans quelques-unes on a retranché les sottises les plus grossieres de l'auteur.

STRATON, philosophe péripatéticien de Lampsaque, fut disciple de Théophraste, à l'école duquel il succéda, l'an 248 avant J. C. Son application à la recherche des secrets de la nature, le fit surnommer le *Physicien*. On lui a reproché de n'avoir pas reconnu l'auteur de cette nature qu'il étudioit. Ce philosophe fut choisi pour être précepteur de Ptolomé Philadelphie, qui le combla de bienfaits. Il avoit fait des *Traitéz de la Royauté, de la Justice, du Bien*, & plusieurs autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, & qui sans doute, vu les principes de l'auteur, n'étoient que des mots sans chose.

STRATONICE, voyez ANTIUCHVS SOTER.

STRÉBÉE, (Jacques-Louis) de Rheims, habile dans le grec & dans le latin, mort

vers 1550, est connu par une Version latine, 1556, in-8°, des *Morales*, des *Économiques* & des *Politiques* d'Aristote, aussi élégante que fidelle; & par un traité *De Electione & oratoria collocatione verborum*, Lyon, 1541, in-4°.

STREIN, (Richard) *Strinius*, baron de Schwarzenaw en Autriche, conseiller, bibliothécaire & surintendant des finances de l'empereur, mourut en 1601, & laissa quelques ouvrages: I. Un traité *De Gentibus & familiis Romanorum*, Paris, 1599, in-folio, où il a éclairci les antiquités romaines. II. Des *Discours* pour défendre la liberté des Pays-Bas. Cette liberté devoit, selon ses vues, conduire à professer le protestantisme qu'il avoit lui-même embrassé. III. *Commonitorium de Roberti-Bellarmini Scriptis atque Libris*. C'est un nain qui combat un géant, car la théologie n'étoit point du tout l'affaire de l'auteur.

STREITHAGEN, (André) né à Merzenhauff, près de Juliers, mort vers 1640, eut la direction de l'école & de l'orgue du college des chanoines d'Heinsberg. On a de lui des *Poésies* & d'autres ouvrages ignorés. — Pierre **STREITHAGEN**, son fils, né à Heinsberg, dans le duché de Juliers, le 27 novembre 1595, s'appliqua aux belles-lettres & à la musique comme son pere. Il fut successivement chanoine à Heinsberg, à Cranembourg dans le duché de Cleves, & à Wassenberg. Il étoit encore en vie en 1670. Nous avons de lui: I. *Vita S. Hilarionis*, en vers, avec des notes. II. *Eburo*, sive *Panegæ-*

ricus Historico-Poëticus in civitatem Leodiensem, Liege, 1632, in-4°. III. *Somnium sive Poëma in Ruram*. (Roer, riv. du duché de Juliers) dans les *Annales Clivia*, & grand nombre de pieces de vers. IV. *Succesio Principum Julia*, *Clivia*, *Montium*, &c., Dusseldorff, 1629, in-4°. — Plusieurs auteurs ont confondu ce Pierre Streithagen avec un autre de même nom, né à Aix-la-Chapelle en 1592, qui fut ministre de la religion prétendue-réformée à Emmeric, puis prédicateur & conseiller de Frédéric V, électeur palatin, & ministre à Heidelberg, mort le 12 juin 1654. On a de ce prédicant: I. *Florus Christianus, sive Historiarum de rebus Christiana Religionis libri quatuor*, Cologne, 1640, in-8°. La haine contre l'Eglise Catholique s'y montre à découvert. II. *Novus Homo, sive de Regeneratione Tractatus*, &c.

STRIGELIUS, (Victorinus) né à Kaufbeuren dans la Suabe, en 1524, fut un des premiers disciples de Luther. Il se trouva à la conférence d'Eisenach en 1556, sur la nécessité des bonnes œuvres, & eut l'année suivante une vive dispute avec Francowitz. Depuis ce tems il ne cessa d'être en but aux théologiens protestans, qui le firent mettre en prison en 1559; d'où étant sorti trois ans après, il enseigna la théologie & la logique à Leipfig; ses ennemis lui firent ensuite défendre de continuer ses leçons; il fut obligé de se retirer dans le Palatinat, devint professeur de morale à Heidelberg, & y mourut en 1569, à

45 ans. On a de lui des *Notes sur l'Ancien & le Nouveau Testament*, & d'autres ouvrages, où il ne fait pas difficulté de s'éloigner des sentimens de ceux de sa communion.

STROBELBERGER, (Jean-Etienne) de Gratz en Stirie, reçut le bonnet de docteur en médecine à Montpellier en 1615, fut fait médecin impérial aux bains de Carlsbad, & mourut peu après l'an 1630. On lui doit : I. *Gallie politica, medica Descriptio*, Iene, 1620, in-12. C'est une description des principales villes, des académies, des fleurs, des fontaines minérales, des plantes, &c., de la France, mais elle est très-superficielle. II. *Historia Monspeliensis*, Nuremberg, 1625, in-12. C'est une Histoire de l'université de Montpellier, & des professeurs qui s'y sont distingués. III. Plusieurs ouvrages de médecine aujourd'hui ignorés.

STROZZI, (Tite & Hercule) pere & fils, deux poëtes latins de Ferrare, laisserent des *Elégies* & d'autres Poësies latines, d'un style pur & agréable. Tite mourut vers 1502, âgé de 80 ans. Hercule, son fils, fut tué par un rival en 1508. Ils avoient l'un & l'autre du mérite. Leurs *Poësies* ont été imprimées à Venise en 1513, in-80.

STROZZI, (Philippe) issu d'une ancienne & riche maison de Florence, fut l'un de ceux qui, après la mort du pape Clément VII, entreprirent de se défaire d'Alexandre de Médicis duc de Florence, (*voyez* ALEXANDRE). Après la mort de ce prince, le duc Cosme, son successeur (*voyez ce mot*)

poursuivit les conjurés. Philippe Strozzi se met pour lors à la tête de 2000 fantassins; ils se retirent dans un château, qui bientôt est assiégé & pris, Strozzi est fait prisonnier, & se donne lui-même la mort en 1538. Riquier a publié la *Vie* de ce républicain fougueux, traduite du toscan, in-12, 1764. La famille de Strozzi passa presque toute en France, où elle fut élevée aux premières dignités. — Son fils, Laurent STROZZI, fut cardinal & archevêque d'Aix, & mourut à Avignon le 4 décembre 1571. — Un autre de ses fils, Pierre STROZZI, se distingua par les armes. Il contribua à faire lever l'an 1536 le siege de Turin aux Impériaux. En 1538, après sa défaite près de Monte-Murlo en Toscane, où fut pris Philippe son pere, & où lui-même courut grand risque de l'être, il se retira à Rome, & y resta jusqu'en 1542. La guerre s'étant rallumée alors entre François I & Charles-Quint, il se trouva au siege & à la prise de Luxembourg par les François, en 1543; fut battu en 1544 par les impériaux, près de Serravalle, sur la frontiere de l'état de Genes; & commanda en 1554 l'armée envoyée par Henri II en Toscane, pour secourir la république de Sienne contre l'empereur & le duc de Florence. Le 2 août de cette année, il perdit la bataille de Matiano contre le marquis de Marignan, & fut blessé de deux arquebusades. Il n'en reçut pas moins la même année le bâton de maréchal de France, & fut fait lieutenant-général de l'armée du pape Paul IV, avec laquelle il reprit le port d'Ostie,

& quelques autres places aux environs de Rome, l'an 1557. Il fut tué en 1558, au siège de Thionville, à l'âge de 50 ans. — Léon STROZZI, frère de celui-ci & fils de Philippe, chevalier de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, connu sous le nom de *Prieur de Capoue*, se rendit célèbre par ses exploits sur les galères de France dont il fut général, & sur celles de Malte. Il fut tué en 1554 d'un coup d'arquebuse, en reconnoissant la petite ville de Scarlino sur la côte de Toscane. — Philippe STROZZI, neveu de celui-ci & fils de Pierre, né à Venise au mois d'avril 1541, servit la France avec distinction, & eut la charge de lieutenant-général de l'infanterie. Envoyé en 1582 avec une armée navale au secours de don Antoine, soi-disant roi de Portugal (*voyez ce mot*), il fut entièrement défait le 26 juillet de la même année, par le marquis de Santacruz, grièvement blessé, & jeté à la mer, à l'âge de 42 ans. Torfay a donné une *Vie* de cet officier, qui n'est qu'une espèce de roman où l'auteur a tâché de satisfaire sa haine contre les Espagnols.

STROZZI, (Cypriaco) philosophe péripatéticien, né à Florence en 1504, voyagea dans la plus grande partie de l'univers, sans que ses voyages interrompissent ses études. Il professa le grec & la philosophie avec beaucoup de réputation à Florence, à Bologne & à Pise où il mourut en 1565, à 63 ans. On a de lui un 9e. & un 10e. livres, en grec & en latin, ajoutés aux huit livres qu'Aristote a composés de la

République; il a bien pris l'esprit de cet ancien philosophe, & l'imitateur égale quelquefois son modèle. — Laurence STROZZI, sa sœur, née au château de Cappalla, à 2 milles de Florence, l'an 1514, mourut en 1591, Religieuse de l'ordre de S. Dominique. Sans songer à devenir une savante, elle s'appliqua tellement à la lecture, qu'elle apprit diverses langues, sur-tout la grecque & la latine, & devint habile dans plusieurs sciences. Nous avons d'elle un livre d'*Hymnes* & d'*Odes* latines, sur toutes les fêtes que l'Eglise célèbre; Parme, 1601, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en vers françois, par Simon-George Pavillon.

STROZZI, (Thomas) Jésuite, né à Naples en 1631, s'est fait une réputation par ses ouvrages. Les plus connus sont: I. Un Poème latin sur la manière de faire le Chocolat. II. Un Discours sur la Liberté, dont les républiques sont si jalouses. III. Dix Discours italiens, pour prouver que J. C. est le Messie, contre les Juifs. IV. Un grand nombre de *Panegyriques*, où il y a beaucoup de pensées ingénieuses.

STROZZI, (Jules) se distingua par son talent pour la poésie italienne. Il mourut vers l'an 1636, après avoir donné un beau Poème sur l'origine de la ville de Venise. Il parut sous ce titre: *Venetia edificata*, 1624, in-fol. ou 1626, in-12. On a encore de lui: *Barbarigo, o vero l'Amico sollevato, poema eroico*; Venise, 1626, in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas STROZZI, autre

poète italien, né à Florence en 1590, mort en 1654, dont on a les *Sylves du Parnasse*, des *Idylles*, des *Sonnets*, & plusieurs pièces fugitives; outre deux Tragédies, *David de Trébizonde*, & *Conradin*.

STRUENSÉE, (Jean-Frédéric, comte de) voyez BRANDT Enevold. L'auteur des *Commentaires sur les Mémoires de M. de St.-Germain*, pag. 39, entre dans des détails curieux, mais délicats sur la fin tragique de ces deux seigneurs. On peut consulter aussi *Voyage au Nord de l'Europe*, par Wraxal, Lettre 5e.; & les *Mémoires authentiques & intéressans, ou Histoire des comtes Struensée & Brandt*, Bruxelles, 1789, in-80. Ces *Mémoires*, peut-être trop favorables aux deux infortunés dont ils rapportent la catastrophe, ne laissent pas de jeter un grand jour sur cette époque de l'histoire Danoise, époque qui jusqu'ici a paru enveloppée des plus épaisses ténèbres. Voyez le *Jour. hist. & litt.*, 15 octobre 1789.

STRUVE, (George-Adam) né à Magdebourg en 1619, professa la jurisprudence à Iene, & devint le conseil des ducs de Saxe: il mourut le 15 décembre de 1692, à 73 ans, peu de tems après avoir fait le rapport d'un procès. Il appliquoit aux magistrats ce mot d'un empereur Romain: *Oportet stantem mori*. C'étoit un homme d'un travail infatigable, d'un tempérament fort & robuste, & d'une franchise qui lui gagna tous les cœurs. On a de lui des *Theses*, des *Dissertations*, & d'autres ouvrages de droit, parmi lesquels on dis-

tingue son *Syntagma Juris Civilis*.

STRUVE, (Burchard Gotthlieb) fils du précédent, professeur en droit à Iene comme son pere, se fit estimer par son érudition, & finit sa carrière en 1738. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont: I. *Antiquitatum Romanarum Syntagma*, 1701, in-4°. C'est la première partie d'un grand ouvrage. Celle-ci regarde la Religion, & l'on y trouve des choses intéressantes. II. *Syntagma Juris publici*, 1711, in-4°; ouvrage estimable, où l'auteur fait un bon usage de l'histoire. III. *Syntagma Historiæ Germanicæ*, 1730, 2 vol. in-fol. IV. Une *Histoire d'Allemagne*, en allemand. V. *Historia Misnensis*, 1720, in-80, &c. Ces ouvrages sont pleins de recherches. VI. La *Vie de son pere*.

STRUYS, (Jean) Hollandois, célèbre par ses voyages en Moscovie, en Tartarie, en Perse, aux Indes, &c. Il commença à voyager l'an 1617, par Madagascar jusqu'au Japon; puis l'an 1655, par l'Italie dans l'Archipel; & enfin l'an 1668, par la Moscovie en Perse, & ne revint dans sa patrie qu'en 1673. Les *Relations* qu'il en avoit faites, furent rédigées après sa mort par Glanvius. Elles parurent à Amsterdam en 1681, in-4°, & depuis en 3 vol. in-12. Ibid. 1724, & Rouen, 1730. Elles sont intéressantes, mais il y a bien des choses fausses ou mal vues, en particulier ce qu'on y dit des hommes à queue de l'isle de Formose, est démenti par tous les autres voyageurs. Il peut s'y trouver

comme ailleurs quelques individus qui ont un prolongement exotique de l'épine du dos, mais c'est une anomalie particulière qui n'affecte point l'espece, & ne fait point une monstruosité nationale. Voyez PYGMÉES, & le *Cath. phil.*, No. 52.

STUART, (Robert) comte de Beaumont-le-Roger, seigneur d'Aubigny, plus connu sous le nom de *Maréchal d'Aubigny*, étoit second fils de Jean Stuart III, comte de Lennox, de la maison royale d'Ecosse. Il se signala par sa valeur dans les guerres d'Italie, & contribua au gain de plusieurs batailles. Ses belles actions lui méritèrent le bâton de maréchal de France. Sa mort, arrivée en 1543, fut une perte pour l'état. — Il ne faut pas le confondre avec Jean STUART, comte de Boucon, petit-fils de Robert II, roi d'Ecosse, qui amena 6000 bons soldats à Charles VII, alors dauphin. Il battit les Anglois à Bangé en 1421, fut défait à Crevant en 1423, & enfin tué devant Verneuil en 1424. Il avoit reçu l'épée de connétable le 24 août de la même année. Il ne laissa que des filles.

STUART, (Gauthier) comte d'Athol en Ecosse, fils de Robert II, roi d'Ecosse, fut vaincu, en 1436, d'une conspiration contre Jacques I, roi de ce pays, & subit un supplice presque aussi cruel & aussi dégoûtant que celui de George Dofa. Voyez ce mot.

STUART, (Les) rois d'Ecosse & d'Angleterre, voyez JACQUES, MARIE, RIZZO, MURRAI, CHARLES, EDOUARD,

STUKELEY, (William) né à Holbeck dans le comté de Lincoln en 1687, s'appliqua d'abord à la médecine & à la botanique, & fournit un grand nombre de plantes à Ray, qui servirent à enrichir son *Catalogue des Plantes des environs de Cambridge*. Il s'adonna ensuite à l'étude des antiquités de son pays, & publia : I. *Les Curiosités de la Grande-Bretagne*, en anglois, Londres, 1724, in-fol. avec cent gravures; ouvrage rempli d'observations curieuses sur les expéditions de César dans la Grande-Bretagne, & sur d'autres objets intéressans. On en a donné une nouvelle édition en 1776. II. *Palæographia Sacra*, ou Antiquités relatives à l'Histoire Sacrée, in-4°. III. *Palæographia Britannica*, 1744. Elle n'est pas achevée. L'auteur mourut en 1765.

STUCKIUS, (Jean-Guillaume) de Zurich, s'est acquis, à la fin du 16e. siècle, de la réputation par son *Traité des Festins des Anciens & de leurs Sacrifices*, qui se trouve dans un recueil d'autres ouvrages sur l'antiquité, Leyde, 1695, 2 vol. in-fol. Il y rapporte la manière avec laquelle les Hébreux, les Chaldéens, les Grecs, les Romains, & plusieurs autres nations faisoient leurs repas, & les cérémonies qu'ils observoient les jours de fêtes dans leurs sacrifices. Il y a beaucoup de recherches dans cet ouvrage. L'auteur mourut en 1607. On a encore de lui des *Commentaires sur Arrien*, & *Carolus Magnus redivivus*, in-4°, où il compare Henri IV à Charlemagne.

STUNICA, (Jacques Lopez)

docteur de l'université d'Alcala, a écrit contre Erasme, & contre les Notes de Jacques le Fèvre d'Étaples sur les *Épîtres* de S. Paul. Il mourut à Naples en 1530. On a encore de lui un *Itinerarium*, *dum Compluto Romam proficisceretur*.

— Il étoit parent de Diego STUNICA, docteur de Tolède & Religieux Augustin, qui vivoit dans le même siècle. Celui-ci a fait aussi plusieurs ouvrages, entr'autres un *Commentaire* sur *Job*.

STUPPA ou STROUP, (Pierre) natif de Chiavenne, au pays des Grisons, leva, en 1672, un régiment Suisse de son nom au service de Louis XIV, servit avec distinction dans la guerre de Hollande, & fut établi, par le roi, commandant dans Utrecht. Il se trouva à la bataille de Senef. Sa bravoure lui mérita le grade de lieutenant-général, & la charge de colonel du régiment des gardes Suisses en 1685. Le roi l'employa en diverses négociations en Suisse, dont il s'acquitta avec succès. Ce guerrier négociateur mourut en 1701, dans la 81^e. année de son âge. Comme il sollicitoit un jour, auprès de Louis XIV, les appointemens des officiers Suisses, qui n'avoient point été payés depuis long-tems, Louvois dit au roi : » Sire, si votre majesté avoit tout l'argent » qu'elle & ses prédécesseurs » ont donné aux Suisses, on » pourroit paver d'argent une » chaussée de Paris à Bâle. » — Cela peut être, répliqua » Stuppa; mais aussi si votre » majesté avoit tout le Sang » que les Suisses ont répandu

» pour le service de la France, » on pourroit faire un fleuve » de sang de Paris à Bâle. Le roi, frappé de cette réponse, fit payer les Suisses. — Un autre STUPPA, compatriote & proche parent du précédent, fut d'abord pasteur de l'Eglise de Savoie à Londres, où il eut la confiance de Cromwel. Il quitta ensuite le ministère pour les armes, devint brigadier dans les troupes de France, & fut tué à la journée de Steinkerke en 1692. Il est auteur du livre intitulé : *La Religion des Hollandois*, 1673, in-12, que Jean Braun, professeur à Groningue, réfuta assez mal dans sa *Véritable Religion des Hollandois*, 1675, in-12.

STURM, (Jean-Christophe) *Sturmius*, né à Hippolstein en 1635, fut professeur de philosophie & de mathématiques à Altorf, où il mourut en 1703, à 68 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. I. *Collegium experimentale curiosum*, Nuremberg, 1676 & 1701, in-4^o. Il y parle de la chambre obscure, de la machine pneumatique, des barometres, thermometres, télescopes, microscopes, &c. On y voit aussi un projet de machine aérostatique conçue d'après la théorie du P. de Lana. II. *Physica electrica sive Hypothesica*, Altorf, 1730, 2 vol. in-4^o. Il y examine en critique tous les systèmes de physique anciens & modernes. III. *Physica conciliatricis conamina*, Nuremberg, 1687, in-12. IV. *Praelectiones contra Astrologia divinatoricis vanitatem*, Leipfick, 1722, 2 vol. in-4^o. V. *Mathesis enucleata*, en 1. vol. in-8^o. VI. *Mathesis Ju-*

venilis, en 2 gros vol. in-80.

STURM, (Léonard-Christophe) & non STURNI, comme d'autres l'appellent mal-à-propos, excelloit dans toutes les parties de l'architecture civile & militaire. Il naquit à Altorf en 1669, & mourut en 1719. On a de lui une Traduction latine de l'*Architecture curieuse* de G. A. Bockler, Nuremberg, 1664, in-fol. II. Un *Cours complet d'Architecture*, imprimé à Aushourg en 16 vol.

STURM, (Jean) né à Schleiden, dans le duché de Luxembourg, en 1507. Après avoir fait ses premières études à Liege, il se rendit à Louvain, où Rutger Rescius, professeur de la langue grecque, se l'associa pour l'établissement d'une imprimerie grecque. Il vint à Paris en 1529, il y fit des leçons publiques sur les auteurs grecs & latins, & sur la logique, qui eurent beaucoup d'approbateurs; mais son penchant pour les nouvelles hérésies l'obligea de se retirer à Strasbourg en 1537: il y occupa la chaire que les magistrats lui avoient offerte, & y ouvrit l'année suivante une école qui devint célèbre, & qui par ses soins obtint de l'empereur Maximilien II le titre d'*Académie* en 1566. Les ministres luthériens l'accusèrent d'avoir abandonné le Luthéranisme pour embrasser le Calvinisme, & parvinrent à le faire dépouiller de ses emplois. Il mourut en 1589, à 82 ans. On a de lui: I. *Lingua Latina resolvende Ratio*, in-80. II. D'excellentes *Notes* sur la *Rhétorique d'Aristote*; sur *Hermogene*; sur plusieurs ouvrages de Cicéron, &c.

STURM, (Jean) né à Malines en 1559, médecin & professeur de mathématiques à Louvain, embrassa l'état ecclésiastique après avoir été marié. Il fut pourvu d'un canonicat dans la métropole de Cambrai, obtint une chaire de médecine & une prébende de S. Pierre à Louvain, où il mourut en 1650. Il s'amusa long-tems à faire des vers latins sur toutes sortes de sujets; mais si on lui doit la qualité de versificateur, il ne mérite pas le titre de poète. On a de lui plusieurs traités. Les principaux sont: *De Institutione Principum*; *De Nobilitate litteratâ*, qui ont été réunis en 1 vol. sous le titre de *Institutio litterata*, Thorn, 1586, in-40. Il y a dans ce recueil deux autres vol. qui ne sont pas de Sturm. On a encore de lui: I. *De rosa Hierichontinâ*, Louvain, 1607, in-80: ouvrage peu commun. C'est une dissertation sur la plante appelée vulgairement la *Rose de Jéricho*. II. *Theoremata physices*, Louvain, 1610, in-12, en vers héroïques.

SUANEFELD, (Herman) peintre & graveur, Flamand d'origine, né vers l'an 1620. Le goût qu'il avoit pour le travail, lui faisoit souvent rechercher la solitude, ce qui le fit surnommer l'*Hermite*; on le nomma aussi *Herman d'Italie*, à cause de son séjour en cette contrée. Il étoit un excellent paysagiste, & touchoit admirablement les arbres: son coloris est d'une grande fraîcheur.

SUARÈS, (François) Jésuite, né à Grenade en 1548, professa avec réputation à Al-

cala, à Salamanque & à Rome. On l'appella ensuite à Conimbre en Portugal, & il y fut le premier professeur de théologie. Il mourut à Lisbonne en 1617, avec une rare tranquillité : *Je ne pensois pas*, dit-il, *qu'il fût si doux de mourir!* Suarès avoit une mémoire prodigieuse; il savoit si bien par cœur tous ses ouvrages, que quand on lui en citoit un passage, dans le même instant il se trouvoit en état d'achever & de poursuivre jusqu'à la fin du chapitre ou du livre. Cependant, le croiroit-on? à peine ce savant homme put-il être admis dans la Société. Il fut d'abord refusé; il fit de nouvelles instances, jusqu'à demander même à y entrer parmi les freres. Enfin on le reçut, & l'on étoit encore sur le point de le renvoyer, lorsqu'un vieux Jésuite dit : » Attendons, il me semble que » ce jeune-homme conçoit aisément & pense quelquefois » fort bien ». Nous avons de lui 23 vol. in-fol. imprimés à Lyon, à Mayence, & pour la dernière fois à Venise, 1748, presque tous sur la théologie & la morale. Ils sont écrits avec ordre & avec netteté; il a su fondre avec adresse dans ses ouvrages presque toutes les différentes opinions sur chaque matiere qu'il traitoit : sa méthode étoit d'ajouter ensuite ses propres idées aux discussions théologiques, & d'établir avec solidité son sentiment. La manière dont il combat les erreurs, est pleine de cette logique forte & serrée qui assure la victoire au raisonnement, & qui aujourd'hui est si négligée. Grocius disoit qu'il étoit si pro-

fond philosophe & théologien; qu'à peine étoit-il possible de trouver son égal. Benoit XIV, dans son ouvrage *De Synodo Diocesana*, l'appelle *Docteur eximius*, & en lui associant Vasquez, il les nomme *les deux lumieres de la théologie*. Bossuet, dans un de ses écrits contre Fénelon, citant ce théologien, dit : *Suarès en qui, comme l'on sait, on entend toute l'école moderne*. On ne peut disconvenir cependant que sa théologie ne soit surchargée de questions inutiles, que le savant Jésuite ne perde quelquefois de vue la noble simplicité de nos dogmes & la majesté de la Religion Chrétienne; mais c'étoit le vice du tems, & les gens du plus grand mérite n'ont pas toujours la force ou la liberté de s'élever au-dessus de leur siècle. Du reste, sa théologie renferme de grandes lumieres; mais il seroit à souhaiter qu'elles fussent dégagées de beaucoup de discussions superflues, & qu'il fallût moins les chercher; (voyez S. ANSELME, DUNS, GRAVINA Jean-Vincent, MOLINA, PETAU, S. THOMAS). Son *Traité des Loix* est si estimé, qu'il a été réimprimé en Angleterre. Il n'en est pas de même de son livre intitulé : *Défense de la Foi Catholique contre les erreurs de la secte d'Angleterre*. Il fut condamné à être brûlé par arrêt du parlement de Paris, parce qu'il parut qu'en défendant le Saint-Siege contre le schisme des Anglois, il dérogeoit en quelques endroits à l'autorité des souverains. Le P. Noël, Jésuite, a fait un *Abrégé* de Suarès, imprimé à Geneve en 1732, en

2 vol. in-fol. L'abrégiateur a orné son ouvrage de deux *Traités*, l'un *De Matrimonio*, l'autre *De Justitia & Jure*. Le P. Deschamps a écrit la *Vie de Suarès*; elle fut imprimée à Perpignan en 1671, in-4^o.

SUARÈS, (Joseph-Marie) évêque de Vaïson, se démit de son évêché, & se retira à Rome chez le cardinal Barberin son ami, à qui il plaisoit par son savoir & par les agréments de sa conversation. On a de lui: I. Une Traduction latine des *Opuscules* de S. Nil, à Rome, en grec & en latin, avec des Notes, en 1673, in-fol. II. Une *Description latine de la Ville d'Avignon & du Comtat Venaissin*, in-4^o, &c. Il mourut en 1678, dans un âge avancé.

SUAVIS, voyez SARPI.

SUAVIUS, (Lambert) habile graveur de Liege, florissoit dans le seizième siècle. On le croit communément élève de Lombart; il a presque toujours été occupé à graver d'après ce maître. On a de Suavius un Recueil de 48 Estampes, entre lesquelles on distingue la *Résurrection de Lazare*, les 12 *Apôtres*, les *Sybilles*, *Jésus-Christ au tombeau*, *S. Pierre & S. Jean guérissant le boiteux à la porte du Temple*; elles sont d'un beau fini, mais un peu seches.

SUBLIGNY, (N.) avocat au parlement de Paris, au 17^e siècle, cultiva plus la littérature que la jurisprudence, & donna des leçons de versification à la comtesse de la Suze. Livré au goût du théâtre, il permit que sa fille fût une des danseuses de l'opéra, Ses ou-

vrages sont: I. Une *Traduction* des fameuses *Lettres Portugaises*, dont le maréchal de Chamilly, revenant de Portugal, lui donna les originaux; qu'il arrangea. Elles respirent l'amour le plus ardent & le plus sot. II. *La folle Querelle*, comédie en prose, contre l'*Andromaque* de Racine. III. Quelques *Écrits* en faveur de Racine, dont il devint le panégyriste, après en avoir été le zôile. IV. *La Fausse Clélie*, in-12, roman frivole & insipide.

SUENON, fils d'Aggon, contemporain de Saxon, vivoit dans le 13^e siècle, & écrivit comme lui par le conseil d'Absalon, archevêque de Lunden, l'*Histoire du Danemarck* qu'Etienne-Jean Stephanius a publiée avec de bonnes Notes à Sora, 1642, in-8^o, sous le titre: *Opuscula Suenonis, primi Danorum historici*. Cet ouvrage est recherché, & mérite de l'être.

SUÉTONE, (Caius Suetonius Paulinus) gouverneur de Numidie l'an 40 de J. C., vainquit les Maures, & conquit leur pays jusqu'au-delà du mont Atlas, ce qu'aucun autre général Romain n'avoit fait avant lui. Il écrivit une *Relation* de cette guerre, & commanda 20 ans après dans la Grande-Bretagne, où son courage & sa prudence éclatèrent également. Son mérite lui procura le consulat l'an 66 de J. C., & lui valut la confiance de l'empereur Othon, qui le fit un de ses généraux. Suétone ternit sa gloire, en abandonnant cet empereur. Il prit honteusement la fuite le jour du combat décisif,

& s'en fit même un mérite auprès de Vitellius.

SUÉTONE, (*C. Suetonius Tranquillus*). Le surnom de *Tranquillus* lui venoit de son pere, à qui on avoit donné celui de *Lenis*, qui signifie à peu près la même chose. *Suetonius Lenis*, pere de l'historien, étoit chevalier Romain. Son fils fut fort estimé de l'empereur Adrien, qui en fit son secrétaire, mais il perdit les bonnes grâces de ce prince, pour avoir manqué aux égards dus à l'impératrice Sabine. Suétone, après sa disgrâce, vécut dans la retraite, & se consola avec les Muses, de la perte des faveurs de la cour. Pline le Jeune, qui étoit lié avec lui, dit que c'étoit un homme d'une grande probité & d'un caractère fort doux. Suétone avoit composé : I. Un *Catalogue des Hommes illustres de Rome*. II. Plusieurs ouvrages sur la *Grammaire*. III. Une *Histoire des Rois de Rome*, divisée en trois livres. IV. Un livre sur les *Jeux Grecs*, &c. Ces ouvrages sont perdus; nous n'avons de lui que la *Vie des XII premiers Empereurs de Rome*, & quelques fragmens de son *Catalogue des illustres Grammairiens*. Dans son histoire de la vie des douze Césars, il n'observe point l'ordre des tems : il réduit tout à certains chefs généraux, & met ensemble ce qu'il rapporte sous chaque chef. Son style manque de pureté & d'élégance. On lui reproche avec raison d'avoir donné trop de licence à sa plume, & d'avoir été aussi libre & aussi peu mesuré dans ses récits, que les empereurs dont il fait l'histoire, l'avoient

été dans leur vie. Il appelle les Chrétiens une secte adonnée aux sortilèges & aux maléfices (*genus hominum superstitionis nova ac maleficæ*); ce qui ne peut avoir rapport qu'aux prodiges opérés par les martyrs & les prédicateurs de la foi. Il y a plusieurs éditions de cet auteur, parmi lesquelles on distingue celle de Casaubon avec de savantes Notes, Strasbourg, 1647, & celle de Boxhorn aussi avec des Notes, Amsterdam, 1686. Nous en avons une traduction en françois, in-4°, par Duzeil, qui est plate, mais assez fidelle; & deux autres, publiées toutes deux en 1771, écrites d'une manière ampoulée, & où l'imagination des traducteurs devient souvent créatrice : l'une par M. de la Harpe, en 2 vol. in-8°; l'autre par M. Déglise, sous le nom d'*Ophelot de la Pause*, en 4 vol. in-8°.

SUEUR, (*Nicolas le*) en latin *Sudorius*, conseiller & ensuite président au parlement de Paris, assassiné par des voleurs en 1594, dans sa 55e. année, s'est fait un nom parmi les savans par sa profonde connoissance de la langue grecque. Il en a donné des preuves, principalement dans son élégante Traduction de *Pindare* en vers latins, publiée à Paris en 1582, in-8°, & réimprimée dans l'édition de *Pindare*, donnée par Prideaux à Oxford en 1697.

SUEUR, (*Eustache le*) peintre, né à Paris en 1617, mort dans la même ville en 1655, étudia sous Simon Vouet, qu'il surpassa bientôt par l'excellence de ses talens.

Ce savant artiste n'est jamais sorti de son pays ; cependant ses ouvrages offrent un grand goût de dessin, formé sur l'antique & d'après les plus grands peintres Italiens. Ce peintre fit passer dans ses tableaux la noble simplicité & les graces majestueuses qui sont le principal caractère de Raphaël. Ses idées sont élevées, ses expressions admirables, ses attitudes bien contrastées. Il peignoit avec une facilité merveilleuse. On remarque dans ses touches une franchise & une fraîcheur singulieres. Ses draperies sont rendues avec un grand art. Le Sueur avoit cette simplicité de caractère, cette candeur & cette exacte probité, qui donnent un si grand prix aux talens éminens. Ses principaux ouvrages sont à Paris. On connoît les peintures dont il a orné le petit cloître des Chartreux, & dont quelques-unes ont été gâtées par des envieux. Vers 1780, les Chartreux les ont cédées au roi contre des copies avec lesquelles on les a remplacées. Il est à croire qu'aucun ouvrage de cette nature n'a échappé aux exploits de la révolution.

SUEUR, (Jean le) ministre de l'église prétendue-réformée au 17e. siècle, pasteur de la Ferté-sous-Jouarre en Brie, se distingua par ses ouvrages. On a de lui : I. *Un Traité de la Divinité de l'Écriture-Sainte*. II. *Une Histoire de l'Église & de l'Empire*, Amsterdam, 1730, 7 vol. in-4°, & en 8 in-8°. Cette Histoire, continuée par le ministre Pictet, est savante, mais pleine de préventions contre les Catholiques, quoiqu'il y ait

Tome VIII,

moins d'emportement que dans les autres ouvrages historiques des Protestans.

SUFFREN, (Jean) né à Salon, ville de Provence, en 1571, se fit Jésuite, & se rendit célèbre par ses talens pour la chaire & pour la conduite des ames, par son zele & par la sainteté de sa vie. Il fut confesseur de Marie de Médicis & de Louis XIII. Mais au bout de six ans sa grande franchise dans une cour intrigante, le fit renvoyer. Il resta attaché à la reine-mere, & mourut à Fleffingue en 1641, en passant avec cette princesse de Londres à Cologne où elle alloit chercher un asile. Il est auteur d'une *Année Chrétienne*, qu'il fit à la priere de S. François de Sales, 4 vol. in-4°. Il l'abrégéa dans la suite sous le titre d'*Avis & Exercices spirituels*. Le P. Frizon en a fait un autre abrégé, Nancy, 1728, 2 vol. in-12.

SUGER, né en 1082, fut mis à l'âge de dix ans dans l'abbaye de St-Denys, où Louis, fils de France (depuis Louis le Gros), étoit élevé. Lorsque ce prince fut de retour à la cour, il y appella Suger, qui fut son conseil & son guide. L'abbé Adam étant mort en 1122, Suger obtint sa place. Il avoit l'intendance de la justice, & la rendoit en son abbaye avec autant d'exactitude que de sévérité. Les affaires de la guerre & les négociations étrangères étoient encore de son département; son esprit actif & laborieux suffisoit à tout. L'abbé Suger réforma son monastere en 1127, & donna le premier l'exemple de cette réforme. Les per-

X

sonnes du monde n'eurent plus dès-lors un si libre accès dans l'abbaye, & l'administration de la justice fut transportée ailleurs. Suger étoit dans le dessein de se renfermer entièrement dans son cloître; mais Louis VII, près de partir pour la Palestine, le nomma régent du royaume. Suger, quoiqu'il approuvât très-fort la croisade, s'étoit opposé à ce voyage, à raison de plusieurs circonstances qui tenoient au bien de l'état. L'avis de S. Bernard prévalut. Les soins de ce ministre s'étendirent sur toutes les parties du gouvernement. Il ménagea le trésor royal avec tant d'économie, que, sans charger les peuples, il trouva le moyen d'envoyer au roi de l'argent toutes les fois qu'il en demanda. Ce ministre mourut à St.-Denys en 1152, à 70 ans, entre les bras des évêques de Noyon, de Senlis & de Soissons. Le roi honora ses funérailles de sa présence & de ses larmes. On a de lui des *Lettres*, une *Vie de Louis le Gros*, & quelques autres ouvrages dans les recueils de du Chesne & de D. Martenne. Un auteur dont l'imagination ardente & égarée a changé l'histoire en un tissu de déclamations violentes & injurieuses, a fait de S. Bernard & de Suger un parallèle romanesque, où louant celui-ci pour déprimer celui-là, il se fonde uniquement sur le prétendu éloignement que Suger se feroit pour les croisades: supposition démentie par les faits. Après le retour de Louis, Suger, voyant le zèle des seigneurs François refroidi, conçut la résolution de sondeyer une

armée à ses propres dépens & de la conduire lui-même en Palestine. Il avoit déjà fait des préparatifs considérables pour cette expédition, lorsqu'une fièvre lente, jointe à son grand âge, l'avertit de ne plus songer qu'au grand voyage de l'éternité (voyez GODEFROI, LOUIS VII, LOUIS IX, PIERRE l'Hermite). Son administration a fait long-tems les regrets de la France, & l'admiration des nations étrangères: peu de ministres ont géré la chose publique avec autant de zèle, de sagesse, de modération & de désintéressement. Dom Gervaise a écrit sa *Vie*, en 3 vol. in-12. L'abbé d'Espagnac a publié en 1780, contre ce grand & pieux ministre, un libelle affreux, que les gens instruits dans l'histoire ont dévoué au mépris & à l'horreur.

SUICER, (Jean-Gaspar) né à Zurich en 1620, y fut professeur public en hébreu & en grec, & y mourut en 1688. On a de lui un *Lexicon*, ou *Trésor Ecclésiastique* des Peres Grecs, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1728, en 2 vol. in-fol. — Henri SUICER, son fils, professeur à Zurich, puis à Heidelberg; mort en cette dernière ville en 1705, se fit connoître aussi par quelques productions, parmi lesquelles on cite sa *Chronologie Helvétique*, en latin.

SUIDAS, écrivain grec sous l'empire d'Alexis Comnene, est auteur d'un *Lexicon* grec, historique & géographique. Outre l'interprétation des mots, on y trouve encore les *Vies* de plusieurs savans & d'un grand nombre de princes. Ce

sont des extraits qu'il a pris dans les écrivains qui l'avoient précédé. Sa compilation est faite sans choix & sans jugement. Quelques-uns, pour le justifier, ont dit que depuis lui on a ajouté beaucoup de choses à son ouvrage, & que les fautes ne sont que dans les additions. Cet ouvrage, malgré ses défauts, ne laisse pas d'être important, parce qu'il renferme beaucoup de choses prises des anciens. La première édition, en grec seulement, est de Milan, 1499, in-fol., & la meilleure est celle de Kuster, Cambridge, 1705, en 3 vol. in-fol., en grec & en latin, avec des notes pleines d'érudition.

SUISKEN, (Constantin) Jésuite de Bois-le-Duc, où il est né en 1714, s'est fait un nom par les *Dissertations* dont il a enrichi les *Acta Sanctorum*, collection à laquelle il a travaillé pendant plusieurs années. Il est mort le 28 juin 1771.

SULLY, (Maurice de) natif de Sully, petite ville sur la Loire, d'une famille obscure, fut élu évêque de Paris après Pierre Lombard. Son savoir & sa piété lui méritèrent cette place. Il fonda les abbayes de Hérivaux & de Hermieres. C'est lui qui jeta les fondemens de l'église de Notre-Dame de Paris, l'un des plus grands bâtimens qui se voient en France. Ce prélat, magnifique & libéral, mourut en 1195. Ayant vu quelques personnes douter de la résurrection des corps, il défendit avec zèle cet article de notre foi, & ordonna que l'on graveroit sur son tombeau ces mots de l'Office des Morts : *Credo quod Redemptor meus vi-*

vit, & in novissimo die de terra surrecturus sum.

SULLY, (Maximilien de Béthune, baron de Rosni) né à Rosni en 1559, entra au service de Henri, roi de Navarre, & s'y signala par diverses actions de bravoure, particulièrement à la bataille d'Arques, à celle d'Ivry, à la prise de Dreux, de Laon, &c. Aux talens de la guerre il joignoit ceux de la politique & de l'administration. Nommé en 1598 intendant des finances, il porta l'économie dans tous les départemens. Après diverses négociations il fut envoyé en 1603 en Angleterre, revêtu de la qualité d'ambassadeur extraordinaire, & fixa dans le parti de Henri IV, le successeur d'Elizabeth. De retour, il fut fait gouverneur de Poitou, grand-maître des Ports & Havres de France; la terre de Sully-sur-Loire fut érigée en duché pairie l'an 1606. Sa faveur ne l'empêcha pas de s'opposer quelquefois aux fausses démarches du roi. Henri IV ayant eu la foiblesse de faire une promesse de mariage à la marquise de Verneuil; Sully, à qui ce prince la montra, eut le courage de la déchirer devant lui. « Com-
» ment morbleu, (dit le roi
» en colere) vous êtes donc
» fou? — Oui, sire (répon-
» dit Béthune), je suis fou :
» mais je voudrois l'être si
» fort, que je le fusse tout seul
» en France ». Il n'eut pas la même fermeté dans d'autres occasions. On fait qu'il donna à Henri IV le conseil de mettre le prince de Condé à la Bastille, pour jouir tranquillement de sa femme; Sully lui-même

ne défayoue pas cette lâcheté, quoiqu'il la déguise de son mieux; il reprocha même au roi qui n'aimoit pas les résolutions violentes, de n'avoir pas suivi son conseil, & d'avoir laissé évader le prince. Comme la reine se plaignoit vivement des infidélités que lui faisoit son époux, Sully n'hésita point à opiner qu'il falloit la renvoyer en Toscane. Après cela l'on ne fera pas surpris de la haine que Condé & la reine vouerent à ce ministre, voyez l'*Histoire* du président de Grammond, l. 1., p. 25). Henri IV étant mort, Sully fut obligé de se retirer de la cour avec un don de cent mille écus. Louis XIII l'y fit revenir quelques années après, & demanda son avis sur quelques objets, mais dans le fond il s'en défioit, & ce n'étoit pas sans raison. « Dès le jour de » la mort de Henri IV (dit » le P. Griffet, *Histoire de » Louis XIII*, t. 1, p. 47), il » avoit commencé à se rendre » odieux & suspect à la cour, » par ses résistances opiniâtres » à venir au Louvre, malgré » les invitations & les ordres » pressans de la reine-mere. » Mais si l'on en croit Bassompierre, il fit encore le même » jour une faute beaucoup plus » considérable & qui ne fut » pas oubliée. Dès qu'il fut le » roi mort, il écrivit au duc de » Rohan son gendre, qui étoit » alors à l'armée de Cham- » pagne, de marcher droit à » Paris avec six mille Suisses, » qu'il commandoit en qualité » de colonel-général. Il est » vrai que le duc de Rohan ne » parut point aux portes de » Paris avec ses Suisses: mais

» il s'étoit déjà avancé d'une » journée, lorsque le duc de » Sully le contremanda ». En 1634 on lui donna le bâton de maréchal de France, en échange de la charge de grand-maitre de l'artillerie, dont il se démit en même tems. Il mourut sept ans après, en 1641, dans son château de Villebon au pays Chartrain. Il s'étoit occupé dans sa retraite à composer ses *Mémoires*, qu'il intitula ses *Économies*. Ils sont écrits d'une manière très-négligée, sans ordre, sans liaison dans les récits; mais on y voit régner une naïveté de style, qui ne déplait point à ceux qui peuvent lire d'autres ouvrages françois que ceux du siècle de Louis XIV. L'abbé de l'Ecluse, qui en a donné une bonne édition en 8 vol. in-12, & en 1778 en 10 vol. in-12, les a mis dans un meilleur ordre & a fait parler à Béthune un langage plus pur. C'est un tableau des regnes de Charles IX, de Henri III & sur-tout de Henri IV. Les amours de ce prince, la jalousie de sa femme, ses embarras domestiques, les affaires publiques, tout y est peint d'une manière intéressante. Sully étoit protestant, & l'on ne doit pas être surpris de trouver dans ses *Mémoires* des contes puerils & populaires contre les Catholiques, en même tems qu'il rejette les accusations les plus fondées contre ceux de sa communion, quoique dans d'autres occasions, il ne les ménage pas. Ses lumières politiques & guerrières étoient plus étendues & plus sûres que celles qu'il avoit en fait de religion & de morale. » Cet homme, dit l'abbé de

» l'Ecluse (Préf. p. 31) dont
 » les raisonnemens sur presque
 » tout autre objet, sont ordi-
 » nairement solides & con-
 » cluans, se montre si mauvais
 » théologien, que ce seul con-
 » traste suffiroit pour le réfu-
 » ter. Quels aveux d'ailleurs
 » ne lui arrache pas la force de
 » la vérité? Que ne dit-il point
 » contre quelques-unes des
 » folles décisions des synodes
 » protestans, contre les bri-
 » gues & les projets criminels
 » des chefs de ce parti, contre
 » l'esprit de révolte & de dé-
 » sobéissance de tout ce corps?
 » Il y a quelque chose de si fin-
 » gulier à voir M. le duc de
 » Sully tour-à-tour Calviniste
 » & ennemi des Calvinistes,
 » que j'ai cru devoir conserver
 » tout ce qu'il dit au sujet de
 » la religion, de crainte que
 » tout ce que j'aurois supprimé
 » à cet égard, ne fût jugé,
 » par la raison même de cette
 » suppression, d'une toute au-
 » tre importance qu'il n'est:
 » mais aussi j'ai jugé devoir en-
 » core moins épargner ici les
 » corrections, que par-tout
 » ailleurs ». L'abbé Baudeau
 » a donné en 1777 une édition du
 » texte original des *Mémoires* de
 » Sully, en 12 vol. in-8°, avec
 » d'abondantes notes, où il a eu
 » soin d'enchaîner les spéculations
 » des économistes. On a publié
 » en 1766 l'*Esprit de Sully*, in-12.
 » Tout ce qui regarde ce ministre
 » célèbre a été accueilli avec ar-
 » deur dans ce siècle, où sa
 » gloire a dépassé celle dont il
 » a joui dans le sien, & celle
 » dont sa mémoire a brillé dans
 » le suivant; on a fermé les yeux
 » sur ses fautes & ses défauts,
 » pour ne s'occuper que du suc-

cès de son administration; on
 a même fait un crime à un écri-
 vain éloquent d'avoir rappelé
 l'anecdote du prince de Condé
 dont nous avons parlé, & on
 ne lui eût sans doute point par-
 donné d'avoir rappelé celle
 de la reine. « Quand un homme
 » passe pour être juste (lui a
 » dit un de ses censeurs) il faut
 » respecter jusqu'à ses défauts,
 » c'est-à-dire jeter un voile
 » dessus, pour qu'ils ne puis-
 » sent pas répandre une ombre
 » sur ses vertus ». Si cette
 maxime est vraie, si la nature
 & les droits de l'histoire ne s'op-
 posent pas à sa réception, il
 faut convenir du moins qu'elle
 vient dans un tems où l'on n'est
 guere disposé à la suivre. Il n'y
 a pas de si petit barbouilleur,
 prenant le nom d'historien,
 qui ne ramasse avec soin toutes
 les anecdotes fausses ou vraies
 qui peuvent ravalier les pontifes
 & les rois, que tous les siècles
 avoient mis au rang des grands-
 hommes. On peut même dire
 que c'est-là l'esprit & le but de
 presque toutes les histoires mo-
 dernes. Voudroit-on isoler la
 maxime & en borner l'observa-
 tion à la vie des hommes,
 pour lesquels la nature des tems
 & des goûts forme des prédilec-
 tions, des affections domi-
 nantes & impérieuses que la
 voix publique défend de con-
 tredire? Et n'est-ce pas au con-
 traire dans de telles circon-
 stances, que le génie de l'histoire
 doit secouer son flambeau, pour
 en renforcer les feux & jeter des
 rayons sur des traits qui, échap-
 pés aux yeux de la postérité,
 manqueraient à la parfaite res-
 semblance des hommes célèbres
 dont elle contemple les images.

SULLY, (Henri) célèbre artiste Anglois, passa en France, où il se signala par sa sagacité. Ce fut lui qui dirigea le Méridien de l'église de S. Sulpice. Le duc d'Orléans, régent, & le duc d'Aremberg, lui firent chacun une pension de 1500 liv. Il mourut à Paris en 1728, après avoir abjuré la religion anglicane. Il a laissé : I. Un traité intitulé : *Description d'une Horloge pour mesurer le Tems sur mer*, Paris, 1726, in-4°. II. *Regle Artificielle du Tems*, 1737, in-12.

SULPICE - APOLLINAIRE, voyez APOLLINAIRE (C. Sulpitius).

SULPICE-SÉVERE, historien ecclésiastique, naquit dans l'Aquitaine, aux environs de Toulouse, où sa famille tenoit un rang assez distingué. Aussi-tôt qu'il eut fini ses études, il se mit dans le barreau & y fit admirer son éloquence. Il s'engagea dans les liens du mariage; mais sa femme étant morte peu de tems après, il résolut de s'occuper entièrement du service de Dieu & de l'exercice des vertus chrétiennes. Il s'attacha d'abord à S. Phébade, évêque d'Agen, & ensuite à S. Martin de Tours, suivit ses conseils, & fut son plus fidele disciple. On ne connoît point l'année de sa mort; on sait seulement qu'il mourut au commencement du 5e. siecle. Sulpice-Sévere avoit de grands biens auprès de Toulouse, & s'en servit pour mettre les pauvres en état de travailler; car étant grand ami du travail, il ne vouloit pas les nourrir dans l'inaction. Sa piété n'excluoit ni la gaieté, ni la politesse, comme

on peut le voir par le commencement de sa Lettre à Bassula sa belle-mere, & par celle qu'il écrivit à S. Paulin, en lui envoyant un cuisinier dont toute la science se bornoit à assaisonner fort mal quelques légumes. S. Paulin de Nole, S. Paulin de Perigueux, Venance Fortunat font les plus magnifiques éloges de Sulpice-Sévere. Il étoit engagé dans les ordres sacrés, mais il ne paroît pas qu'il ait été prêtre. On lit dans Gennade que Sulpice-Sévere se laissa surprendre par les Pélagiens dans sa vieillesse, & qu'ayant reconnu son erreur, il se condamna à un silence de 5 ans; mais Jérôme de Prato, dans la *Vie* de Sulpice, a prouvé que le récit de Gennade avoit toutes les apparences d'une fable (voyez aussi l'Apologie de Sulpice-Sévere, par Bollandus, au 29 janvier). Plusieurs savans, fondés sur l'autorité de S. Jérôme, l'ont accusé de Millenarisme; il est vrai que ce docteur condamne le dialogue intitulé *Gallius*, & que le pape Gélase mit cet ouvrage parmi les livres apocryphes; mais c'est précisément parce qu'il contenoit de fausses conjectures sur la réédification du temple de Jérusalem, & sur le rétablissement des cérémonies légales par l'Antechrist (voyez une Dissertation dans *Raccolta di opuscoli scientifici*, tom. 18e., Venise, 1738, & la 5e. Dissertation de de Prato, dans son édition de Sulpice, tom. 1). Nous lui sommes redevables d'un excellent abrégé d'histoire sacrée & ecclésiastique, qui est intitulé : *Historia Sacra*. Elle renferme, d'une maniere fort

concise, ce qui s'est passé de siecle en siecle depuis la création du monde jusqu'au consulat de Stilicon, l'an 400 de J. C. Cet ouvrage a fait donner à Sulpice le nom de *Salluste Chrétien*, parce qu'en l'écrivant il s'y est proposé cet historien pour modele. Il faut avouer qu'il l'égale pour la pureté & pour l'élégance du style. On trouve dans son livre quelques sentimens particuliers, tant sur l'histoire que sur la chronologie, mais ces défauts n'empêchent pas qu'il ne soit regardé comme le premier écrivain pour les abrégés d'histoire ecclésiastique. Sleidan nous en a donné la Suite, écrite avec assez d'élégance; mais comme il étoit protestant, il est très-favorable à sa secte. Un autre ouvrage qui fait beaucoup d'honneur à Sulpice-Sévère, est la *Vie de S. Martin*, qu'il composa à la sollicitation de plusieurs de ses amis. On a encore de lui *Trois Dialogues* & plusieurs *Lettres* qui contiennent des traits remarquables de la Vie de S. Martin. On lui a reproché d'avoir cru trop facilement des miracles, & d'en avoir rapporté qui n'étoient pas assez constatés; mais il en est plusieurs dont il avoit été témoin oculaire, & il faut convenir qu'à l'égard des faits extraordinaires rapportés par des auteurs sages, vertueux & éclairés, la critique de certains savans dégénere souvent en une fausse délicatesse qui considère moins les preuves & l'autorité de l'historien, que la nature de l'événement qui n'est pas toujours d'accord avec leur maniere d'apprécier les vues & les merveilles de la Providence, Ce

qui donneroit plutôt quelque défiance du récit de Sulpice-Sévère, c'est l'envie trop marquée d'élever S. Martin au-dessus de tout ce qui jouissoit alors de la réputation de sainteté & du don des miracles, ce qui paroît sur-tout dans ses Dialogues, & en termes exprès, Dial. 1. n^o. 16. 17. 18. On trouve aussi qu'il est trop prévenu en faveur de la vie monastique, au préjudice de ce qu'il devoit aux clercs; aux prêtres & même aux évêques dont il parle fort lestement, & auxquels il semble faire un crime de ne pas vivre exactement comme les moines, d'aller à cheval au lieu de ne monter que des ânes, d'être vêtus de bure, & autres articles qui certainement n'étoient pas l'effet d'un luxe brillant. Mais ces défauts ne peuvent pas faire supposer dans l'auteur un manquement de bonne foi, qui lui auroit fait inventer des faits qu'il dit avoir vus lui-même, ou appris de témoins irréprochables. C'est sur la vérité de son récit qu'il fonde la prééminence de S. Martin sur les Saints de son tems, & l'on ne doit pas croire qu'il regle son récit sur l'idée de cette prééminence: quoique ces sortes de paralleles soient peu conformes à l'esprit de la vraie piété, & si judicieusement condamnés par l'auteur de *l'Imitation de J. C.*, l. 3. chap. 58. Du reste, indépendamment de ce que Sulpice-Sévère rapporte de cet illustre évêque, il conste que S. Martin étoit regardé pour un thaumaturge par tous ceux qui l'ont connu; & le sage & vertueux historien défend très-bien sa sincérité & son éloi-

gnement de toute exagération dans son 3e. Dial. n^o. 5. L'édition la meilleure & la plus complete de ses écrits, est celle de Vérone, 1741, 2 vol. in-fol. & 1754, 2 vol. in-4^o, par le P. Jérôme de Prato, oratorien de la même ville. Cette édition est accompagnée de Variantes, de Notes, de Dissertations savantes, & de la Vie du Saint. Hack & Elzevir en ont donné aussi de très-belles éditions, mais défigurées par des notes fanatiques, dans lesquelles néanmoins l'on convient que tout ce que le protestantisme a entrepris de réformer, existoit au tems de Sulpice-Sévère & long tems avant lui. — Il y a eu encore S. SULPICE-SÉVÈRE, évêque de Bourges, mort en 591; & S. SULPICE le Débonnaire ou le Pieux, aussi évêque de Bourges, mort en 644. L'un & l'autre se signalerent par leurs vertus & leurs lumieres. Nous avons quelques *Lettres* de celui-ci dans la Bibliothèque des Peres. Baronius & d'autres éditeurs du *Martyrologe Romain* confondent Sulpice-Sévère historien ecclésiastique, avec Sulpice-Sévère évêque de Bourges: cette erreur a été relevée par Benoît XIV, dans la préface de l'édition du *Martyrologe* qu'il a donnée en 1749; il y démontre que le Saint-Siege n'a jamais mis le nom de l'historien Sulpice-Sévère dans le *Martyrologe*. On lui rend cependant un culte depuis un tems immémorial dans l'église de Tours.

SULPICIA, dame Romaine, femme de Calenus, florissoit vers l'an 90 de J. C. Nous avons

d'elle un *Poème* latin contre Domitien, sur l'expulsion des philosophes. Il est vrai que cette expulsion sous un prince tel que Domitien, ne prouvoit pas grand'chose contre ce genre d'hommes; mais le bon Vespasien & d'autres ont été obligés également de s'en défaire, pour maintenir l'ordre & la tranquillité dans l'état. Elle avoit aussi composé un *Poème sur l'Amour Conjugal*, dont on doit regretter la perte, si l'éloge qu'en fait Martial, n'est point flatté. Son *Poème* contre Domitien se trouve avec le *Pétron* d'Amsterdam, 1677, in-24, dans les *Poëta Latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4^o; & dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire. M. Sauvigny en a donné une traduction libre en vers françois dans le *Parnasse des Dames*.

SULPICIUS, (*Gallus*) de l'illustre famille Romaine des Sulpiciens, fut un des premiers parmi les Romains, qui donnerent des raisons naturelles des éclipses du soleil & de la lune. Etant tribun de l'armée de Paul-Emile, l'an 168 avant J. C., & prévoyant une éclipse de lune pour la nuit qui précédoit le jour déterminé où l'on devoit livrer bataille à Persée, il eut peur que les soldats n'en tiraissent un mauvais augure. Il les fit assembler avec la permission du consul, leur expliqua l'éclipse, les avertit qu'elle arriveroit la nuit suivante. Cet avis guérit les soldats de leur superstition, & le fit regarder comme un homme extraordinaire. On l'honora du consulat deux ans après, avec Marcellus, l'an 166 avant Jesus-

Christ. — Servius SULPICIVS-RUFUS, excellent juriscônſulte du tems de Cicéron, homme recommandable par ſa vertu & par ſes autres qualités, & conſul comme le précédent, étoit de la même famille. On a de lui une très-belle *Lettre*, pleine de bonne philoſophie, écrite à Cicéron pour le conſolet de la mort de ſa fille Tullie; elle ſe trouve dans le recueil des *Épîtres* de Cicéron.

SUPPERVILLE, (Daniel de) miniſtre de l'églife walſonne de Rotterdam, naquit en 1657 à Saumur en Anjou, où il fit de bonnes études. Il étudia enſuite à Geneve, & paſſa en Hollande l'an 1685, & mourut à Rotterdam le 9 juin 1728. On a de lui : I. *Les Devoirs de l'Eglife affligée*, 1691, in-80. II. *Des Sermons*, in-80, 4 vol. dont la 7e. édition eſt de 1726. III. *Les Vérités & les Devoirs de la Religion*, en forme de Catéchisme, 1706. IV. *Traité du vrai Communiant*, 1718, &c. Ces différens ouvrages ſont eſtimés des Proteſtans.

SURBECK, (Eugene-Pierre de) de la ville de Soleure, capitaine-commandant de la compagnie générale des Suiffes au régiment des gardes, ſervit la France avec autant de valeur que de zele. Son ſavoir le fit recevoir honoraire-étranger de l'académie royale des inſcriptions. Il mourut à Bagneux près de Paris, en 1741, à 65 ans. On a de lui en manuſcrit une *Histoire Métallique des Empereurs, depuis Jules-Céſar juſqu'à l'empire de Conſtantin le Grand*, dans laquelle il a répandu beaucoup d'érudition.

SURENA, général des Parthes dans la guerre contre les Romains commandés par Craſſus, l'an 53 avant Jeſus-Chriſt. Il étoit le ſecond après le roi en nobleſſe & en richelſſes, & le premier en valeur, en capacité & en expérience. C'étoit lui qui avoit mis Orodes ſur le trône. Il ſe ſignala par la défaite de l'armée Romaine, commandée par Craſſus; mais il ternit ſa gloire par ſa perfidie. Il demanda à ſ'aboucher avec le général Romain, pour la concluſion d'un traité de paix, & le fit lâchement aſſaſſiner; quelques-uns diſent qu'on vouloit le prendre vivant, & qu'on ne le tua que parce qu'il ſe défendit : circonſtance qui ne rend pas cette trahiſon moins odieuſe. Surena ajouta la plaiſanterie au parjure. Il entra en triomphe dans Séleucie, diſant qu'il amenoit Craſſus : il avoit forcé un des priſonniers à faire le perſonnage de ce général Romain, & il fit couvrir ce faux Craſſus de toutes ſortes d'opprobres. Surena ne jouit pas long-tems du plaiſir de ſa victoire; car ſ'étant tendu ſuſpect à Orodes, ce prince le fit mourir.

SURENHUSIUS, (Guillaume) auteur Allemand du 17e. ſiècle, ſavant dans la langue hébraïque, eſt connu principalement par une bonne édition de la *Miſchna*, accompagnée des Commentaires des rabbins Maimonides & Bartenora, d'une verſion latine & des ſavantes notes de l'éditeur. Il fut imprimé en Hollande l'an 1698, en 6 tomes, ou 3 vol. in-fol. Voyez HILLET, JUDA-HAKKADOSH.

SURIREY de St.-Remy, (Pierre) né dans la paroisse d'Acgueville en Normandie, commissaire provincial d'artillerie, mort à Paris en 1716, âgé d'environ 70 ans, s'est distingué par ses travaux & par ses écrits. Il s'appliqua sans relâche à recueillir les expériences & à perfectionner les arts qui avoient rapport à sa profession, & reçut plusieurs marques de bienveillance de la part de Louis XIV. On a de lui: *Recueil de Mémoires d'Artillerie*, Paris, 1745, 2 vol. in-4^o, où il a rassemblé avec beaucoup de choix & d'ordre, ce qui regarde cette importante partie de la tactique moderne.

SURITA, (Jerôme) de Saragosse, secrétaire de l'inquisition, mort en 1580, à 67 ans, s'est fait un nom par son savoir. On a de lui: I. *L'Histoire d'Aragon jusqu'à la mort de Ferdinand le Catholique*, en 7 vol. in-fol. II. *Des Notes sur l'Itinéraire d'Antonin, sur César & sur Claudien*.

SURIN, (Jean-Joseph) Jésuite, a été célèbre dans le 17^e. siècle par ses vertus, son zèle, ses talens pour la direction des âmes, & la grande confiance dont il jouissoit de la part d'une multitude de personnes illustres par leur naissance & leur piété. On a publié ses écrits ascétiques à Avignon en deux volumes in-12, & un abrégé, à Nancy en 1738, sous le titre de *Dialogues Spirituels choisis, où la perfection chrétienne est expliquée pour toutes sortes de personnes*, 1 vol. in-12.

SURIUS, (Laurent) né à Lubeck en 1522, étudia à Co-

logne avec Pierre Canisius, & se fit Religieux dans la Chartreuse de cette ville. Après avoir édifié son ordre par ses vertus, il mourut à Cologne en 1578, à 56 ans. Le pape Pie V en faisoit un cas particulier, & écrivit à son prieur à Cologne de lui accorder tous les soulagemens que ses infirmités & son application continuelle pouvoient exiger. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. *Un Recueil des Conciles* en 4 vol. in-fol., Cologne, 1567. II. *Les Vies des Saints*. Il avoit publié successivement 6 vol. de cet ouvrage depuis 1570 jusqu'en 1575; mais plusieurs savans lui ayant fourni des matériaux pour le perfectionner, il recommença une nouvelle édition. Il publioit le second volume lorsque la mort l'arrêta. Jacques Mosander, Religieux du même monastere, poursuivit le travail de Surius. On en donna une édition complète à Cologne en 6 vol. in-fol. en 1617. Surius a profité de la collection de Louis Lippoman. La liberté qu'il s'est donnée de polir & de changer le style des originaux, & d'en retrancher ce qu'il ne jugeoit point nécessaire, a dérédié ce qu'il avoit compilé de meilleur. III. *Une Histoire de son tems* sous le nom de *Mémoires* qui commencent en 1514; elle a été continuée successivement par Isselt, Brachel, jusqu'en 1651; par Thulden, jusqu'en 1660, & Henri Brewer, jusqu'en 1673. On en a une traduction françoise, 1573, in-8^o. C'est une suite de la Chronique de Nauclerus; il semble que Surius

ne l'a entreprise que pour démontrer la mauvaise foi de Sleidan, qui a étrangement défiguré l'histoire de son tems. Spondanus en parle en ces termes (*ad ann. 1556, no. 8*): *Quæ Sleidanus quæsitis calumniis vel impuris derisionibus peccavit, ut frequentissimè fecit, Laurentius Surius censuris suis in semitam rectam reduxit.* IV. Une excellente Traduction en latin du Traité de la présence véritable de Jesus-Christ après la consécration, de Gropper, sous ce titre: *De veritate Corporis & Sanguinis Christi in Eucharistia*, Cologne, 1560, in-4^o. Il a encore traduit en latin les ouvrages de Thaulere, de Rusbroch, de Staphyle, & donné plusieurs ouvrages de controverse.

SURLET, voyez CHOKIER.

SUSANNE, fille d'Helcias & femme de Joakim, de la tribu de Juda, est célèbre dans l'Écriture par son amour pour la chasteté. Elle demouroit à Babylone avec son mari, qui étoit le plus riche & le plus considérable de ceux de sa nation. Deux vieillards concurrent pour elle une passion criminelle, & pour la lui déclarer, choisirent le moment qu'elle étoit seule, prenant le bain dans son jardin. Ils l'allèrent surprendre, & la menacerent de la faire condamner comme adultère, si elle refusoit de les écouter. Susanne ayant jeté un grand cri, les deux suborneurs appellerent les gens de la maison, & l'accuserent de l'avoir surpris avec un jeune homme. Susanne fut condamnée comme coupable; mais lorsqu'on la menoit au supplice, le jeune

Daniel, inspiré de Dieu, demanda un second examen de cette affaire. On interrogea de nouveau les deux accusateurs. Ils se contredirent dans leurs réponses; l'innocence triompha, & ils furent condamnés par le peuple au même supplice auquel ils avoient injustement fait condamner Susanne, l'an 607 avant J. C. En comparant cette héroïne à Lucrece dont les Romains ont fait de si grands éloges, on ne peut que gémir sur l'aveuglement de ces moralistes qui exaltent la lâcheté d'une femme qui se tue de désespoir d'avoir commis un crime, & méconnoissent la véritable vertu qui embrasse l'ignominie & la mort plutôt que de le commettre. Voyez LUCRECE.

SUSON, (Henri) né vers l'an 1300, d'une famille noble de Suabe, entra dans l'ordre de S. Dominique, & mourut à Ulm en odeur de sainteté, l'an 1365. Surius a écrit sa *Vie*. On a de lui: I. *Des Méditations sur la Passion de Notre-Seigneur*. II. *Divers Sermons*. III. *Horloge de la Sagesse*, traduit en latin par Surius, sur un manuscrit allemand fort imparfait. Cet ouvrage, tel qu'il est sorti des mains de l'auteur, fut imprimé dès l'an 1470, & avoit été traduit en françois dès 1389, par un Religieux Franciscain, natif de Neuf-Château en Lorraine. Cette dernière version fut imprimée à Paris en 1493, in-fol., après avoir été retouchée pour le style par les Chartreux de Paris. On en a une autre traduction, 1684, in-12, par l'abbé de Vienne, chanoine de la Ste-Chapelle de Viviers en Brie.

SUTCLIFFE, (Mathieu) *Sutclivius*, théologien protestant d'Angleterre, au commencement du 17^e. siècle, a composé plusieurs Traités de controverse, dictés par le fanatisme & l'emportement. On en peut juger par son livre anonyme touchant la prétendue *Conformité du Papisme & du Turcisme*, Londres, 1604. Il a encore laissé : I. *De vera Christi Ecclesia*, Londres, 1600, in-4^o. II. *De Purgatorio*, Hanau, 1603, in-8^o. III. *De Missa Papistica*, Londres, 1603, in-4^o, &c. : tous ouvrages dictés par le même esprit.

SUTHOLT, (Bernard) né à Hamm en Westphalie vers la fin du 16^e. siècle, d'une famille calviniste, enseigna le droit à Harderwyck & à Leyde. La lecture des ouvrages d'Isaac Casaubon, lui fit naître des doutes sur sa religion ; celle des saints Peres, & sur-tout des controversistes orthodoxes, le déterminà à se déclarer hautement catholique. L'archevêque de Saltzbourg lui donna une chaire de droit. En 1625, le duc de Juliers le fit son conseiller. On ignore la date de sa mort. On a de lui des *Dissertations sur les Instituts*, dont une des meilleures éditions est d'Amsterdam, 1665. Elles sont estimées. Personne, au jugement d'Ulric Huber, n'a appliqué plus sensément que lui la philosophie à la jurisprudence. Il publia aussi les raisons qui l'avoient déterminé à abjurer le Calvinisme, Cologne, 1625.

SUTOR, voyez **COUTURIER**.

SUYDERHOEF, (Jonas) graveur Hollandois, mort vers

la fin du 17^e. siècle, s'est plus attaché à mettre dans ses ouvrages un effet pittoresque & piquant, qu'à faire admirer la propreté, la délicatesse de son burin. Une de ses plus belles estampes & la plus considérable, est celle de la *Paix de Munster*.

SUZE, (Henriette de Coligni, connue sous le nom de la comtesse de la) étoit fille du maréchal de Coligni. Elle fut mariée très-jeune à Thomas Adington, seigneur Ecoissois. La mort lui ayant enlevé son mari, elle épousa en secondes noces le comte de la Suze. Le comte, pour la soustraire à des galanteries désagréables à un mari, résolut sagement d'aller vivre dans une de ses terres. Pour faire échouer ce projet, la comtesse quitta la religion protestante que suivoit son mari, & se fit catholique, *pour ne pas le voir, dit la reine Christine, ni dans ce monde, ni dans l'autre*. Ce changement n'ayant fait qu'aigrir les deux époux, la comtesse de la Suze obtint du parlement la séparation qu'elle demandoit, & comme le comte ne vouloit pas y consentir, elle lui donna 25,000 écus pour avoir son agrément. Ce fut alors qu'un plaisant dit : « Que la » comtesse avoit perdu 50,000 » écus dans cette affaire, parce » que si elle avoit encore attendu quelque tems, au lieu » de donner 25,000 écus à son » mari, elle les auroit reçus » de lui pour s'en débarrasser ». Madame de la Suze, remplie d'enthousiasme pour la littérature, négligea entièrement ses affaires domestiques, qui ne tarderent pas à se déranger. Sa maison fut le rendez-vous

des beaux-espits, qui la célébrerent en vers & en prose. Elle mourut en 1673, regardée comme une femme qui avoit les foiblesses de son sexe & les agrémens d'un bel-esprit. « Parée de toutes les » qualités (dit un auteur un » peu sévère) que n'eut pas la » femme forte dont parlent les » Livres-Saints, elle n'eut aucune des qualités attribuées » à celle-ci; n'étant ni bonne » épouse, ni solide amie, ni » sage administratrice de son » bien, ni prudente ordonnatrice de sa maison: reste à » savoir si quelques rimes, » plus ou moins heureuses, » peuvent entrer en concurrence avec tout cela » (voy. DACIER, la FAYETTE, GÉOFRIN, GRAFIGNI, TENCIN) Ses *Œuvres* parurent en 1684, en 2 vol. in-12. On les réimprima avec plusieurs piéces de Pellisson & de quelques autres, en 1695 & en 1725, en 5 vol. in-12. On connoit ces vers ingénieux sur la comtesse de la Suze, qu'on attribue à M. de Fieubet, ou au P. Bouhours.

*Quæ Dea sublimi vehitur per
inania curru?
An Juno, an Pallas, an Venus ipsa venit?
Si genus inspicias, Juno; si
scripta, Minerva;
Si spectes oculos, Mater Amoris erit.*

SWAMMERDAM, (Jean) célèbre anatomiste, né à Amsterdam en 1637, reçut le bonnet de docteur en médecine à Leyde en 1667. Il s'appliqua surtout à l'étude du corps humain & des insectes, & parvint à se faire un très-riche cabinet d'his-

toire naturelle. On lui doit l'invention d'un thermometre pour apprécier le degré de chaleur dans les animaux. Sur la fin de ses jours il donna dans les mysticités de la Bourignon, alla la joindre dans le Holstein, & à son retour à Amsterdam il brûla tous ses écrits, vécut dans la retraite & mourut en 1680. Ceux qui nous restent sont: I. *Traité de la Respiration & de l'usage des Poumons*, en latin, Leyde, 1738, in-4°. II. Un autre *De fabrica Uteri muliebris*, 1679, in-4°. III. *Une Histoire générale des Insectes*, Utrecht, 1669, in-4°, en flamand; ibidem 1685, in-4°, en françois; Leyde, 1733, in-4°, en latin, par Henri-Chrétien Hennenius. Jérôme David Graubius en a donné aussi une édition en latin; la meilleure édition est celle de Leyde, 1737, 2 vol. in-fol. sous le titre de *Biblia natura*, &c., (voyez MOUFET). Cet ouvrage est divisé en quatre parties, suivant les quatre ordres de changement qu'il avoit observés par rapport aux insectes. Les figures sont d'une grande beauté, & jusqu'aux viscères des abeilles tout y est gravé avec la plus grande exactitude. Réaumur qui a travaillé sur le même objet, a adopté les planches de Swammerdam pour orner ses ouvrages. On trouve sa *Vie* par le célèbre Boerhaave, à la tête de *Biblia natura*. C'étoit un homme de probité, un observateur appliqué, un philosophe modeste. « La microscopie (dit un auteur) qui a fait naître des idées creuses » dans plus d'un cerveau, » qui, selon la remarque du fa-

» meux Leclerc, a servi quel-
 » quefois à dénaturer la phy-
 » sique & à suggérer, comme
 » il est arrivé à Leuwenhoeck,
 » des systêmes romanesques,
 » & qui peut-être a fait de
 » Spinoza un athée (*), n'a eu
 » sur Swammerdam aucun de
 » ces fâcheux effets : ses ob-
 » servations ont toutes un air
 » de tranquillité & de sagesse,
 » dont le résultat n'a rien qui
 » égare ».

SWEDENBORG, (Emmanuel) né à Stockholm le 29 janvier 1689, fut nommé en 1716 à la charge d'assesseur au college métallique de cette ville, par Charles XII, anobli par la reine Ulrique-Eléonore en 1719, & se rendit fameux par ses voyages, ses livres & ses extravagances. Il disoit que Dieu lui avoit apparu personnellement en 1743, pour le rendre capable de converser avec les anges, se méloit d'annoncer les choses futures ou cachées, se vantoit d'être en correspondance avec les âmes des morts, d'aller souvent en enfer, & d'être *membre de la Société des Anges*. Il mourut à Londres en 1772, à 84 ans, après avoir laissé plusieurs ouvrages dont, grace à la bizarrerie des goûts du siècle & à l'ardeur factice de nos enthousiastes, on a fait de toutes parts des traductions. Ces ouvrages sont : un *Traité des Merveilles du Ciel & de*

l'Enfer; un *Traité de la Nouvelle Jérusalem & de sa doctrine céleste*; un *Traité de l'Amour conjugal*; un autre *de la liaison entre le spirituel & le matériel, ou du commerce établi entre l'âme & le corps*. Celui-ci a été traduit par M. Péraut à Paris: on en a publié à La Haye une édition, augmentée d'un Discours préliminaire, & de plusieurs piéces sur la vie & les écrits de Swedenborg. On a encore de lui le *Regne minéral*, Leipzig, 3 vol. in-fol.; compilation informe qui n'est d'aucun usage. On ne peut cependant refuser à Swedenborg quelques connoissances isolées & incohérentes dans les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle, l'anatomie, la métaphysique & la théologie; mais il n'y a genre de folie ni d'hérésie qui ne se trouve dans ses ouvrages. Il s'y décide pour l'hérésie d'Eutychès. Toutes les platitudes accumulées contre les Catholiques, & les plus grossières calomnies y sont constamment répétées. Les Livres-Saints y sont expliqués d'une manière arbitraire, ridicule & souvent indécente. On y trouve cependant çà & là des vérités énoncées avec la plus subjugante énergie, telle que la suivante:
 » L'homme est naturellement
 » enclin à la croyance & l'ado-
 » ration de Dieu dans son âme;
 » influence qu'il lui faut étouf-

(*) Il est certain que cet esprit faux & noir s'occupoit beaucoup de microscopie. Il ne doutoit pas que les petits êtres qu'elle lui faisoit découvrir, ne fussent le produit d'une matière toute puissante. On prétend même qu'ils furent d'abord son argument favori. Il y avoit cependant 16 siècles que S. Paul y avoit répondu. *Non est ulla creatura invisibilis in conspectu ejus.* Heb. 4. — Vues diverses sur cet objet, *Catéch. Philos.* t. 1., n. 76, 77.

» fer pour passer à l'athéisme n. Swedenborg est devenu le chef d'une espece de secte, assez répandue à Londres, connue aussi à Paris sous le nom de *Martinistes*. Elle s'accroit & trouve des adeptes parmi les gens même atteints de philosophie. Si on en croit l'auteur du *Voile levé* & de la *Conjuration contre l'Eglise Catholique*, Swedenborg n'étoit pas un visionnaire de bonne foi, mais un focinien ou déiste hypocrite qui employoit le langage des enthousiastes, pour substituer au Christianisme une prétendue religion naturelle. Voyez le *Journ. hist. & littér.*, 15 janvier 1786, pag. 89. — 1 octobre 1792, p. 182.

SWEERTS, (Emmanuel) né à Sévenbergen, près de Breda, cultiva un grand nombre de fleurs & de plantes étrangères, fit dessiner ce qu'il avoit de plus rare en ce genre, & composa un recueil qu'il intitula *Florilegium*, Francfort, 1612, 2 vol. in-folio; Amsterdam, 1647. Ce recueil plein de planches bien gravées, contient la description en latin, allemand & françois de ce qu'elles représentent. Voyez **MERIAN** Marie-Sibylle.

SWERT, (François) *Swerzius*, né à Anvers en 1567, & mort dans la même ville en 1629, fut en relation avec presque tous les savans de son tems. Il étoit versé dans l'histoire Belgique, dans les antiquités Romaines & la littérature, & donna un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont: I. *Rerum Belgicarum Annales*, 1620, in-fol. II. *Athena Belgica*, Anvers, 1628, in-fol. III. *Deorum, Dearum-*

que Capita ex antiquis numismatibus, Anvers, 1602, in-40; & dans les *Antiquités Grecques* de Gronovius, tome VII. Ces têtes sont au nombre de 59. Swert donne en peu de mots l'histoire de ces divinités avec les passages des anciens qui en ont parlé. IV. *Belgii totius descriptio*, 1603. V. *Selectæ orbis Christiani deliciae*, Cologne, 1625, in-80. C'est un recueil d'épithames qui se trouvent en différentes villes de l'Europe. Il a profité des recherches de Nathanaël Chytrée sur le même objet. VI. *Monumenta Sepulcralia Ducatus Brabantiae*, Anvers, 1613. VII. *Hieronymi Magii de Tintinnabulis, cum notis, &c.*, Amsterdam, 1664, &c. VIII. *Epitaphia joco-seria*, Cologne, 1645.

SWIETEN, voyez **VAN-SWIETEN**.

SWIFT, (Jonathan) surnommé *le Rabelais d'Angleterre*, naquit à Dublin en 1667, d'une bonne famille, mais non sans quelque doute sur la légitimité de sa naissance, doute, dit-on, qu'il accrédita lui-même. Il embrassa d'abord l'état ecclésiastique, obtint un bénéfice; puis le quitta, & après la mort de son protecteur, le chevalier Temple, il se trouva sans aucune ressource, & vint à Londres solliciter une nouvelle prébende. Il présenta une requête au roi Guillaume; mais sans rien obtenir. C'est au mauvais succès de cette démarche qu'il faut attribuer l'aigreur répandue dans tous les ouvrages de Swift contre les rois & les courtisans. Il obtint pourtant quelque tems après plusieurs bénéfices, entr'autres, le doyenné

de S. Patrice en Irlande, qui lui valoit près de 30,000 livres de rente. En 1735, il fut attaqué d'une fièvre violente, qui eut pour lui des suites très-fâcheuses. Sa mémoire s'affoiblit; un noir chagrin s'empara de son âme, & il tomba enfin dans un triste délire. Il traîna le reste de sa vie dans cet état déplorable, jusqu'à la fin de l'année 1745. Il mit à profit quelques instans de raison pour faire son testament, par lequel il a laissé une partie de son bien pour la fondation d'un hôpital de fous de toute espèce. Swift étoit un homme capricieux & inconstant. Né ambitieux, il ne se nourrissoit que de projets vastes, mais chimériques, & il échouoit dans presque tous ses desseins. Sa fierté étoit extrême, & son humeur indomptable. Il recherchoit l'amitié & le commerce des grands, & il se plaisoit à converser avec le petit peuple. Sa maison étoit une espèce d'académie de femmes qui l'écoutoient & jasoient avec lui depuis le matin jusqu'au soir. Au milieu de ce tripot, le docteur Swift a enfanté un grand nombre d'écrits en vers & en prose, recueillis en 1762, Londres, en 9 vol. in-80. L'ouvrage le plus long qu'il ait fait en vers, est un poème intitulé: *Cadenus & Vanesta*. C'est l'histoire de ses liaisons avec une fille Hollandoise. Ses ouvrages en prose les plus connus, sont: I. *Les Voyages de Gulliver à Lilliput, à Brodignac, à Lapput, &c.*, en 2 vol. in-12. Ce livre, original dans son genre, offre à la fois une fiction soutenue & des contes puérils, des allégories plaisantes & des

allusions insipides, des ironies fines & des plaisanteries grossières, une morale sensée & des polissonneries révoltantes. L'abbé des Fontaines, traducteur de cet ouvrage, l'a un peu corrigé. II. *Le Conte du Tonneau*, traduit en françois par Van Essen; c'est une satire, où, sous le nom de Pierre qui désigne le pape, de Martin qui représente Luther, & de Jean qui signifie Calvin, il déclare la guerre à la Religion Catholique, au Luthéranisme & au Calvinisme. Il est impossible d'accumuler plus de propos puérils, indécents & odieux. III. *Le grand Mystere, ou l'Art de méditer sur la Garde-Robe, avec des Pensées hardies sur les Etudes, la Grammaire, la Rhétorique & la Poétique*, La Haye, 1729, in-80. IV. *Productions d'esprit, contenant tout ce que les Arts & les Sciences ont de rare & de merveilleux*, Paris, 1736, en 2 vol. in-12, avec des notes. V. *La Guerre des Livres*: cet ouvrage dut sa naissance à une dispute qui s'éleva vers la fin du 17^e. siècle, entre Wootton & le chevalier Temple, au sujet des anciens. Le docteur Swift y donne la palme au chevalier Temple, son protecteur & son ami. Tous les ouvrages précédens ont été traduits en françois. Ceux que nous avons en anglois, consistent en différens écrits de morale & de politique.

SWINDEN, ou SWINDIN, (Jérémie) théologien Anglois, mort vers 1740, est connu par un *Traité en anglois sur la nature du feu de l'Enfer & du lieu où il est situé*: il prétend que l'enfer est placé dans le soleil, &

& débite sur ce sujet des choses singulieres, solidement réfutées par le P. Patuzzi, dans sa dissertation de *Sede Inferni*, Venise, 1767, quoique le savant Dominicain ne distingue pas assez les choses décidées par l'Eglise de celles qui ne le sont pas (voyez le *Catéchisme Philos.*, tom. 3, n°. 475). Le *Traité* de Swinden a été traduit en françois par Bion, & imprimé en hollandois, en 1728, in-8°. Les autres ouvrages de Swinden sont peu connus.

SYDENHAM, (Thomas) né dans le comté de Dorset en 1624, mort en 1689, se fit recevoir docteur en médecine dans l'université de Cambridge. Il exerça son art à Londres avec un succès éclatant, depuis 1661 jusqu'en 1689. C'étoit l'homme le plus expérimenté de son tems, & l'observateur le plus curieux & le plus exact des démarches de la nature. Boerhaave en fait le plus grand éloge. Il se distingua sur-tout par les rafraichissans qu'il donnoit dans la petite vérole, par l'usage du quinquina après l'accès dans les fievres aiguës, & par son *Laudanum*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, recueillis en 2 vol. in-4°, Geneve, 1716, sous le titre d'*Opera medica*, & ailleurs plusieurs fois. Ce recueil servira long-tems de guide aux jeunes praticiens & de secours aux malades. On y trouve un *Traité de la Goutte*, maladie cruelle qui avoit tourmenté la vieillesse de l'auteur. Sa *Praxis medica*, Leipzig, 1695, 2 vol. in-8°, & traduite en françois par M. Jault, 1774, in-8°, est généralement estimée.

Tome VIII.

SYLBURG, (Frédéric) né près de Marpurg, dans le landgraviat de Hesse, mort à Heidelberg en 1569, à la fleur de son âge, s'attacha à revoir & à corriger les anciens auteurs grecs & latins que Wechel & Commelin mettoient au jour. On loue la collection des éditions auxquelles il a travaillé. Il eut grande part au *Treſor* de la langue grecque de Henri Etienne. On a de lui des *Poésies* grecques, & quelques autres ouvrages dans lesquels on remarque beaucoup d'érudition & de jugement. On estime sur-tout sa *Grammaire Grecque*, & son *Etymologicon magnum*, 1594, in-fol.

SYLLA, (Lucius-Cornelius) d'une maison illustre, naquit pauvre; mais il s'éleva par la faveur de Nicopolis, riche courtisane, qui le fit héritier de ses biens. Ce legs, joint aux grandes richesses que lui laissa sa belle-mere, le mit en état de figurer parmi les chevaliers Romains. Il fit ses premières armes en Afrique sous Marius, qui l'employa en différentes rencontres. Il l'envoya contre les Marse, nouvel essaim des Germains. Sylla n'employa contre eux que l'éloquence: il leur persuada d'embrasser le parti des Romains. Peut-être que cette nouvelle gloire acquise par Sylla, fit éclater dès-lors la jalousie de Marius. Il est certain du moins qu'ils se séparèrent, & que Sylla servoit, dès l'année suivante, sous le consul Catulus, qui fut donné pour collègue à Marius dans son 4e. consulat. Cependant Sylla battit les Samnites, & mettant lui-même le prix à ses

victoires, demanda la préture & l'obtint. Strabon, pere de Pompée, prétendoit que Sylla avoit acheté cette dignité, & le lui reprocha agréablement un jour que celui-ci le menaçoit d'user contre lui du pouvoir de sa charge. *Vous parlez juste*, lui répliqua-t-il en riant: *voire charge est bien à vous, puisque vous l'avez achetée.* Sylla, après avoir passé à Rome la tre. année de sa préture, fut chargé du gouvernement de la province d'Asie, & il eut la glorieuse commission de remettre sur le trône de Cappadoce Ariobarzane, élu roi par la nation, du consentement des Romains. Le roi de Pont, le fameux Mithridate-Eupator, avoit fait périr par des assassinats ou par des empoisonnemens, tous les princes de la famille royale de Cappadoce, & avoit mis sur le trône un de ses fils, sous la tutelle de Gordius, l'un de ses courtisans. Ce fut ce Gordius que Sylla eut à combattre. Une seule bataille décida l'affaire. Sylla se signala une 22. fois contre les Samnites. Il prit Boviane, ville forte, où se tenoit l'assemblée générale de la nation, & termina par cet exploit la plus glorieuse campagne qu'il eût encore faite. Ses exploits lui valurent le consulat, l'an 88 avant J. C. Le commandement de l'armée contre Mithridate lui fut donné l'année d'après. Marius, dévoré par l'envie & par la fureur de dominer, fit tant, qu'on ôta le commandement au nouveau général. Sylla marcha alors à Rome, à la tête de ses légions, se rend maître de la république, fait mourir Sulpicius qui étoit l'auteur de

la loi portée contre lui, & oblige Marius à sortir de Rome. Après qu'il eut mis le calme dans sa patrie, & qu'il se fut vengé de ses ennemis, il passa dans la Grece, l'an 86 avant J. C., reprit Athenes, lui rendit sa premiere liberté, & remporta successivement trois victoires sur les généraux de Mithridate. Tandis qu'il faisoit ainsi triompher la république dans la Grece, on rasoit sa maison à Rome, on confisquoit ses biens, & on le déclaroit ennemi de la patrie. Cependant il poursuivoit ses conquêtes, traversoit l'Hellepont, & forçoit Mithridate à lui demander la paix. Dès qu'il l'eut conclue, il laissa à Murena le commandement dans l'Asie, & reprit avec son armée le chemin d'Italie. Sylla fut joint dans la Campanie par plusieurs personnages qui avoient été proscrits; & à leur exemple, Cneius Pompeius, connu depuis sous le nom du *grand Pompée*, vint le trouver avec trois légions de la Marche d'Ancone. Sylla l'aima, & fut le premier instrument de sa fortune. Malgré ces secours, ses ennemis lui étoient supérieurs en forces; il eut recours à la ruse & aux intrigues. Il les fit consentir à une suspension d'armes, à la faveur de laquelle il gagna, par des émissaires secrets, un grand nombre de soldats ennemis. Il batit ensuite le jeune Marius, le força de s'enfermer dans Préneeste, où il l'assiéga sur le champ. Après avoir bien établi ses postes autour de la ville, il marcha vers Rome avec un détachement. Il y entra sans opposition, & borna sa vengeance à faire vendre publi-

quement les biens de ceux qui avoient pris la fuite. Il retourna ensuite devant Préneste, & s'en rendit maître. La ville fut livrée au pillage, & peu de Romains du parti de Marius échappèrent à la cruauté du vainqueur. Sylla, ayant ainsi dompté tous ses ennemis, entra dans Rome à la tête de ses troupes, & prit solennellement le surnom d'*Heureux*, *Felix* : titre qu'il eût porté plus justement, dit Velleïus, s'il eût cessé de vivre le jour qu'il acheva de vaincre. Le reste de sa vie ne fut plus qu'un tissu d'injustices & de cruautés. Il fit massacrer dans le cirque de Rome 6 ou 7000 prisonniers de guerre, auxquels il avoit promis la vie. Le sénat étoit alors assemblé dans le temple de Bellone, qui donnoit sur le cirque. Les sénateurs, ayant paru extrêmement émus, lorsqu'ils entendirent les cris d'une si grande multitude de mourans, il leur dit sans s'émouvoir : « Ne détournez point » votre attention, Peres Conf- » cripts ; c'est un petit nombre » de rebelles qu'on châtie par » mon ordre ». Tous les jours on affichoit les noms de ceux qu'il avoit dévoués à la mort. Rome & toutes les provinces d'Italie furent remplies de meurtres & de carnage. On récompensoit l'esclave qui apportoit la tête de son maître, le fils qui présentoit celle de son pere. Catilina se distingua dans cette boucherie. Après avoir tué son frere, il se chargea du supplice de M. Marius Gratianus préteur, auquel il fit arracher les yeux, couper les mains & la langue, briser les os des cuisses, & enfin il lui trancha

la tête. Pour récompense, il eut le commandement des soldats Gaulois, qui faisoient la plupart de ces cruelles exécutions. On fait monter à 4700 le nombre de ceux qui périrent par cette proscription, & ce grand nombre ne doit pas surprendre, puisque pour être condamné à la mort, il suffisoit d'avoir déplu à Sylla ou à quelqu'un de ses amis, ou même d'être riche. Plutarque rapporte qu'un certain Q. Aurelius, qui n'avoit jamais pris part aux affaires, ayant aperçu son nom sur la liste fatale, s'écria : *Ah ! malheureux ! c'est ma terre d'Albe qui me proscriit ;* & à quelques pas delà il fut assassiné. Le barbare Sylla s'étant fait déclarer dictateur perpétuel, parut dans la place avec le plus terrible appareil, établit de nouvelles loix, en abrogea d'anciennes, & changea selon son gré la forme du gouvernement. Quelque tems après il renouvela la paix avec Mithridate, donna à Pompée le titre de *Grand*, & se dépoüilla de la dictature. Un jeune-homme ayant eu la hardiesse de l'accabler d'injures, comme il descendoit de la tribune aux harangues, il se contenta de dire à ses amis qui l'environnoient : « Voilà un » jeune-homme qui empêchera » qu'un autre qui se trouvera » dans une place semblable à la » mienne, songe à la quitter ». Il se retira ensuite dans une maison de campagne à Pouzzol, où il s'abandonna librement & entièrement à une vie voluptueuse & sensuelle. Sa table annonçoit la débauche & la dissolution, & tout sexagénaire qu'il étoit, il ne rougit

pas de se livrer à la plus infâme luxure. Sa maison étoit remplie de comédiennes & de joueuses d'instrumens, avec lesquelles il entretenoit un commerce honteux. Il passoit les jours & les nuits à boire, à manger & à rire avec des gens qui n'avoient d'autre mérite, que celui d'être emportés, violens & sans aucune retenue. Les excès auxquels on croit qu'il s'abandonna pour calmer ses remords, lui causerent bientôt une maladie qu'il se dissimuloit & qu'il aggravait par son intempérance. Un abcès se forma dans ses entrailles, d'où il s'exhaloit une puanteur horrible. Il naissoit de ses chairs une si grande quantité de vermines, qu'il ne fut pas possible de le défendre contre ces insectes, qui sembloient être autant de bourreaux qui vengeoient la mort d'un nombre presque infini d'hommes, tant citoyens qu'étrangers, qu'il avoit fait périr de la manière la plus cruelle. Il mourut l'an 78 avant J. C., à l'âge de 60 ans, au milieu des douleurs les plus affreuses. Sylla ajoutoit foi aux devins, aux astrologues & aux songes. Il écrivoit dans ses Mémoires, deux jours avant sa mort, qu'il venoit d'être averti en songe qu'il alloit rejoindre incessamment son épouse Metalla. La chose n'étoit pas difficile à prévoir, dans l'état où il étoit; mais il hâta sa mort de quelques jours, en se livrant à un accès de colere, qui fit crever l'abcès, dont la matière lui sortit par la bouche & l'étouffa. C'est lui qui, à la prise d'Athènes, recouvra les livres d'Aristote.

SYLVA, (Béatrix de) d'une famille illustre, fut élevée en Portugal, sa patrie, auprès de l'infante Elizabeth. Cette princesse ayant épousé, en 1447, Jean II, roi de Castille, mena avec elle Béatrix de Sylva. Les charmes de son esprit, de sa figure & de son caractère, ayant fait une vive impression sur tous les cœurs, les dames de la cour, dévorées par l'envie, la calomnièrent auprès de la reine, qui la fit emprisonner. Son innocence fut reconnue; on la mit en liberté, & on lui fit à la cour des offres avantageuses, qu'elle refusa, pour se retirer chez les Religieuses de St. Dominique de Toledé. Elle fonda l'ordre de la Conception en 1484, & termina saintement sa vie quelque tems après, pleurée des pauvres dont elle étoit la mere, & de ses filles dont elle étoit le modele.

SYLVA, voyez SILVA & EBOLI.

SYLVEIRA, (Jean de) Carme de Lisbonne, d'une famille noble, eut des emplois considérables en son ordre. Il mourut dans sa patrie en 1687, à 95 ans, & 80 depuis son entrée en Religion. On a de lui des Opuscules & des Commentaires sur les *Evangelies*, Venise, 1751, 10 vol., & sur l'*Apocalypse* un vol., qui ne sont proprement que des compilations. — Il ne faut pas le confondre avec Gonsalve SYLVEIRA, né aussi à Lisbonne d'une famille illustre (peut-être de la même), qui entra chez les Jésuites, & se consacra aux missions étrangères. Ses travaux eurent le plus grand succès en

Ethiopie, dans la Cafrérie & autres régions de l'Afrique, particulièrement dans le Monomotapa, dont l'empereur reçut le baptême, & auroit bientôt, par son exemple, amené tous ses sujets à la foi chrétienne, si des Mahométans, en lui persuadant que Sylveira étoit un enchanteur, ne l'avoient engagé à donner la mort à celui dont il avoit reçu le plus grand bienfait, l'an 1571. Il s'en repentit ensuite, & fit étrangler les imposteurs.

SYLVIUS, ou DU BOIS, (François) né à Braine-le-Comte, dans le Hainaut, en 1581, chanoine & doyen de St. Amé à Douay, professa pendant plus de 30 ans la théologie dans cette ville, où il mourut le 27 février 1649, en odeur de sainteté. On a de lui des *Commentaires sur la Somme de S. Thomas*, & d'autres savans ouvrages, imprimés à Anvers en 1698, en 6 vol. in-fol. Cette édition est due aux soins du P. Norbert Delbecque, Dominicain, né, comme Sylvius, à Braine-le-Comte. Le 5e. vol. renferme divers Opuscules, & le 6e. comprend des *Commentaires sur les 4 premiers livres de l'Ancien-Testament*. L'éditeur a omis, on ne sait pourquoi, les Opuscules de Sylvius contre le Jansénisme naissant. La douceur de son caractère a passé dans ses ouvrages, dans lesquels on remarque un grand éloignement de toute nouveauté. Il témoigne dans toutes les occasions une soumission parfaite aux décrets du St.-Siege. Le docteur Rech étant venu de Louvain à Douay pour entraîner cette université

dans la faction de Jansenius, & ayant dit qu'il s'agissoit précisément de défendre la doctrine de S. Augustin : " C'est » pour la défense de l'Augustin » de Hollande, répliqua Sylvius, que vous avez levé l'étendard; & nous, c'est en faveur du grand Augustin d'Afrique; parce que c'est la doctrine des souverains pontifes, pour laquelle nous sommes prêts à combattre jusqu'au dernier soupir ». On a son Eloge funebre, sous le titre de *la Sagesse ensevelie*, Douay, 1649, in-8°. Estius & Sylvius sont les deux docteurs qui ont le plus contribué à la célébrité de l'université de Douay.

SYLVIUS, (François) professeur d'éloquence, & principal du collège de Tournay à Paris, étoit du village de Lévilly, près d'Amiens. Il mourut vers 1530, après avoir travaillé avec zèle à bannir des collèges la barbarie, & à y introduire les belles-lettres & l'usage du beau latin. Ses soins ne furent pas perdus, & la littérature de son siècle doit le compter parmi les bienfaiteurs. On a de lui un ouvrage intitulé : *Progymnasmatum in artem Oratoriam Francisci Sylvii Amiani, viri eruditione rectâ & judicio acuto insignis, Centuria tres*; ou plutôt c'est le titre que donna Alexandre Scot, surnommé l'*Ecossois*, à l'abrégé qu'il en fit depuis, en un vol. in-8°. — Son frere Jacques SYLVIUS, célèbre médecin, mourut en 1555, à 77 ans, avec la réputation d'un homme habile dans les langues grecque & latine, dans les mathéma-

riques & dans l'anatomie. On a de lui divers ouvrages imprimés à Cologne en 1630, in fol., sous le titre d'*Opera Medica*. Parmi les traités qui composent ce volume, on doit distinguer sa *Pharmacopée*, traduite séparément en françois par Caille, & imprimée à Lyon en 1574.

SYLVIUS, voyez Bois.

SYLVIUS, (Lambert) ou VANDEN BOSH, ou DU BOIS, écrivain Hollandois, né vers l'an 1610 à Dordrecht, mort vers l'an 1688, a donné un grand nombre d'ouvrages, plutôt dictés par la faim que par le desir d'être utile : ils sont tous en langue flamande. Les principaux sont : I. *Théâtre des Hommes illustres*, &c., Amsterdam, 1660, 2 vol. in-4°. II. *Histoire de notre Temps*, depuis 1667 jusqu'en 1687, Amsterdam. C'est une continuation de l'Histoire de Léon van Aitzema, mais inférieure à celle-ci. Bernard Costerus, protestant, a relevé bien des fautes de Sylvius, qui décelent l'homme crédule, plein de passion & même de malignité. III. *La Vie des Héros qui se sont distingués sur la Mer*, in-4°, avec fig. Il a encore publié quantité de *Tragédies*, *Pieces de vers*, &c.

SYLVIUS, (François DE LE BOE) né à Hanau, dans la Vetteravie, en 1614, pratiqua la médecine avec succès en Hollande, & enseigna cette science à Leyde. La circulation du sang, découverte ou plutôt publiée par Guillaume Harvée, faisoit alors beaucoup de bruit ; Sylvius la démontra le premier dans cette université, par des

preuves incontestables. Il mit en réputation par ses leçons & ses expériences la chymie qui avoit été négligée jusqu'alors, & mourut à La Haye le 14 novembre 1672. On a une collection de ses *Œuvres*, Amsterdam, 1679, in-4°, & Venise, 1708, in-fol.

SYMMAQUE, (S.) natif de Sardaigne, monta sur la chaire de S. Pierre, après le pape Anastase II, le 22 novembre 498. Le patrice Festus fit élire, quelque tems après, l'archiprêtre Laurent, dont il croyoit disposer plus facilement que de Symmaque, partisan zélé du concile de Chalcedoine. Ce schisme fut éteint par Théodoric, roi des Goths, qui quoiqu'Arien ordonna que l'on eût égard à l'élection qui avoit été faite la première, & qui avoit eu le plus de suffrages ; en conséquence Symmaque fut confirmé & reconnu par les évêques pour pape légitime. On l'accusa ensuite de plusieurs crimes. Théodoric fit assembler un concile à Rome en 501 à ce sujet ; mais les évêques représentèrent fortement à ce prince :
 » Que le pape lui-même de-
 » voit assembler le concile ;
 » que le Saint-Siège avoit ce
 » droit, & par sa primauté
 » tirée de S. Pierre & par l'au-
 » torité des conciles, & qu'il
 » n'y avoit point d'exemples
 » qu'il eût été soumis au juge-
 » ment de ses inférieurs ».
 Théodoric leur montra par les lettres de Symmaque que ce pontife avoit consenti à la convocation de ce concile. Il y fut déchargé des accusations intentées contre lui. Ce décret étant parvenu dans les Gaules, les

évêques en furent alarmés, & chargerent S. Avit, évêque de Vienne, d'écrire à Rome au nom de tous pour se plaindre de ce que les évêques avoient pris sur eux de juger le pape. » Il n'est pas aisé, dit-il, de » comprendre comment un supérieur, à plus forte raison » le chef de l'Eglise, peut être » jugé par ses inférieurs » : il loue cependant les Peres d'avoir rendu témoignage à l'innocence du pape. L'empereur Anastase s'étant déclaré contre le concile de Chalcédoine, le pontife Romain refusa de communiquer avec lui. Pour s'en venger, l'empereur l'accusa de manichéisme, quoiqu'il eût chassé de Rome les partisans de cette hérésie. Le saint pape fit son Apologie où il parloit avec cette dignité qui convient au sacerdoce chrétien (elle se trouve dans la collection des Conciles, t. 4). Symmaque mourut en 514, après avoir fait bâtir plusieurs églises. C'étoit un homme austere, d'un grand zele & d'une vertu sans tache. Nous avons de lui xi *Epîtres* dans le Recueil de D. Coustant, & divers *Décrets*. On dit que c'est lui qui ordonna de chanter à la Messe, aux dimanches & aux fêtes des Martyrs, le *Gloria in excelsis*. Voyez l'*Apologie* de ce pape par Ennodius, dans l'édition de ses *Œuvres*, par le P. Sirmond; & la *Dissertation* publiée par Eusebe Amort, Bologne, 1758.

SYMMAQUE, (*Quintus-Aurelius Avianus*) préfet de Rome, se deshonna par la passion qu'il fit paroître pour le rétablissement du Paganisme & de l'autel de la Victoire. Il

trouva un puissant adverfaire dans S. Ambroise, & fut banni de Rome par l'empereur Théodose le Grand. Etant rentré en grace avec ce prince, il fut fait consul de Rome en 391. Il nous reste de lui dix livres d'*Epîtres*, Leyde, 1653, in-12, qui ne contiennent rien d'important, mais dans lesquelles on trouve sa harangue en faveur des rits païens, & une latinité assez pure, une éloquence sonore, mais verbiageuse, & peu de bonne logique. Sa Harangue a été réimprimée en 1787, à Dusseldorf, avec la Réfutation de S. Ambroise & les Lettres de ce Pere *ad Principes*; 1 vol. in-12. — Il ne faut pas le confondre avec SYMMAQUE, sénateur & préfet de Rome, beau-pere de Boëce, qui fut mis à mort l'an 525 par Théodoric, roi des Goths. Voyez BOËCE & THÉODORIC.

SYNCELLE, (George) étoit syncelle de Taraisé patriarche de Constantinople, vers l'an 792; c'est-à-dire, qu'il occupoit l'office de cet homme qu'on plaçoit auprès du patriarche pour être le témoin de ses actions. C'est de cette charge qu'il tira son nom. Il étoit moine, & il remplissoit les obligations de son état. Nous avons de lui une *Chronographie*, que le P. Goar a publiée en grec & en latin, Paris, 1652, in-fol. Cet ouvrage est important pour la connoissance des dynasties d'Egypte. Il a suivi Jules Africain & Eusebe, mais avec des différences, sur lesquelles il faut consulter son savant éditeur.

SYNESIUS, philosophe Platonicien. On ignore le tems où il vivoit. Il nous reste de lui :

Trois Traités de Philosophie naturelle, avec les figures de Nicolas Flamel, Paris, 1612, in-4°, & un *De somniis*, imprimé avec les écrits de Jamblique, autre philosophe Platonicien, Venise, 1497, in-fol.

SYNESIUS, fut disciple de la fameuse Hypacie d'Alexandrie. Les fideles, touchés de la régularité de ses mœurs, l'engagerent à embrasser le Christianisme. Député à Constantinople en 400, il présenta son livre *De la Royauté* à l'empereur Arcadius, qui le reçut favorablement. On l'éleva dix ans après sur le trône épiscopal de Ptolémaïde. Synesius n'accepta cette dignité qu'avec beaucoup de répugnance. Elle lui paroïsoit contraire à la vie philosophique qu'il avoit menée, & il ne séparoit point assez quelques idées platoniciennes des dogmes de la Religion Chrétienne. Synesius, devenu évêque, eut le zèle & la charité d'un apôtre. Il célébra un concile, & soulagea les indigens. Nous avons de lui *CLV Epîtres*, des *Homélies*, & plusieurs autres ouvrages, dont la meilleure édition est celle du P. Petau, 1633, in-fol., en grec & en latin, avec des notes. Ils méritent tous d'être lus, quoiqu'ils ne soient pas entièrement exempts des erreurs de la philosophie païenne. On y remarque de l'élégance, de la noblesse & de la pureté. On ignore l'année de la mort de cet homme illustre.

SYPHAX, roi d'une partie de la Numidie, quitta les Romains pour les Carthaginois. Il épousa ensuite Sophonisbe, qui avoit été promise à Masinissa, à qui il déclara la guerre. Il fut

vaincu & fait prisonnier près de Cyrtha, avec son épouse, l'an 203 avant J. C. Les Romains donnerent à Masinissa une partie des états de son ennemi.

SYRIEN, *Syrianus*, sophiste d'Alexandrie vers l'an 470, avoit composé: I. *Quatre Livres* sur la *République* de Platon. II. *Sept Livres* sur la *République d'Athenes*. III. *Des Commentaires* sur *Homere*. Tous ces ouvrages sont perdus; si on s'en tient aux titres, ils peuvent avoir contenu des choses intéressantes.

SYSIGAMBIS, mere de Darius, dernier roi de Perse, captive avec toute la famille royale après la bataille d'Iffus, fut bien traitée par Alexandre-Grand. Quinte-Curce rapporte, qu'elle fut si pénétrée de reconnoissance, qu'ayant supporté la mort de Darius, son fils, elle ne put survivre au conquérant Macédonien, & mourut de douleur après lui.

SZASZKY-TOMKA, (Jean) né à Folkus-Falva, dans le comté de Turocz, en Hongrie, d'une famille noble; se distingua dans les sciences à Iene, & fut fait recteur du college des Protestans à Raab, où il mourut vers l'an 1760. On a de lui: I. *Liber de ritu explorandæ veritatis per judicium ferri candentis*, Presbourg, 1740, in-fol., avec des notes. II. *Introductio in orbis hodierni geographiam*, Presbourg, 1748, in-8°. III. *Conspectus introductionis in notitiam Regni Hungariæ, geographicam, historicam, politicam & chronologicam*, Presbourg, 1759.

SZEGEDI, (François-Léonard) né à Tirnaw, d'un pere protestant, fut élevé par sa

mere dans la Religion Catholique. Il se distingua dans l'étude des belles-lettres dans sa patrie, de la philosophie à Vienne, & de la théologie à Rome. Il fut placé successivement sur le siege épiscopal de Transilvanie, de Vätzen, élevé à la dignité de chancelier du royaume de Hongrie en 1668, & enfin à l'évêché de Neytra en 1669. Dans toutes ces places il montra autant de zele que de lumieres. La Hongrie a plusieurs monumens de sa munificence & de sa religion. Il a laissé un Poëme latin sur la Vie de Ste. Marguerite de Hongrie, publié avec des notes par Sigismond Ferrarius. Il mourut en 1675.

SZEGEDI, (Jean-Baptiste) né l'an 1699, d'une noble & ancienne famille dans le comté d'Eisenstadt en Hongrie, se fit Jésuite, enseigna avec distinction les hautes sciences, fut recteur de plusieurs colleges, remplit avec beaucoup de zele les fonctions de missionnaire, devint aumônier-général des troupes, & mourut à Tirnaw le 8 décembre 1760. Son affabilité, la candeur de ses mœurs & ses talens l'ont fait regretter. Il étoit sur-tout versé dans le droit de sa patrie; ses momens de loisir étoient consacrés à ce genre d'étude, & lui ont fait publier : I. *Tripartitum juris*

Hungarici tyrocinium, Tirnaw, 1734, in-12. II. *Synopses titulorum juris Hungarici, notis juridicis, historicis, chronologicis illustrata*, 1734, in-8°. III. *Decreta & vitæ regum Hungariæ qui Transilvaniam possederunt, cum notis*, Colofwar, 1743, in-8°. IV. *Werbötzius illustratus cum notis*, Tirnaw, 1753, in-8°.

SZEGEDIN, voy. ZEGEDIN.

SZENTIVANY, (Martin) Jésuite Hongrois, né dans le village de Szentivany, dont son pere étoit seigneur, en 1633, se distingua autant par ses vertus & son zele pour la Religion, que par l'étendue de ses connoissances. Il expliqua pendant plusieurs années la langue hébraïque à Vienne & à Tirnaw, enseigna ensuite avec une égale réputation la philosophie & la théologie dans la premiere de ces villes, & mourut à Tirnaw le 29 mars 1705. On a de lui trois vol. in-4°, intitulés : *Miscellanea curiosa*, recueil très-intéressant, plein de recherches sur la physique & autres sciences. Il a donné encore un grand nombre d'Opuscules, où la Religion est exposée & défendue avec autant de dignité que de force. Sa latinité est pure & coulante, son style simple & facile, sans être négligé.

T

TABERNA ou TAVERNE, (Jean-Baptiste) né à Lille en 1622, se fit Jésuite en 1640, enseigna long-tems la philosophie & la théologie avec dis-

tinction. La ville de Douay ayant été affligée d'une épidémie meurtrière l'an 1686, Taberna prodigua ses soins aux malades, & fut la victime de sa